REVUE HISPANIQUE

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME LIV

1922



Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.

VADUZ

1965

Printed in Germany

LUIS DE LEON

(1528-1591)

CHAPITRE XIX

30 décembre 1576 — octobre 1579.

LUIS RENTRE A SALAMANQUE. — IL RENONCE A LA CHAIRE DE DURAND. — ON CRÉE POUR LUI UNE CHAIRE DE THÉOLOGIE SCOLASTIQUE (JANVIER 1577). — « NOUS DISIONS HIER ». — LIBÉRATION DE MARTIN MARTINEZ (4 JUIN 1577).

Le dimanche 30 décembre 1576, à 3 heures de l'après-midi, Luis fit son entrée solennelle à Salamanque, au bruit des tambours et des trompettes, au milieu des acclamations d'une foule nombreuse de Cavaliers, de Docteurs et de Maîtres venus à sa rencontre et qui, sans doute, l'escortèrent jusqu'à la porte de son couvent, ou, plus vraisemblablement, jusqu'à celle du recteur, Alvaro de Mendoza, auquel il venait réclamer sa réintégration [1].

---

1. L'annaliste déjà cité décrit ainsi le retour de Luis : « L'an 76, mardi 23 décembre, jour de saint Damase [on a vu qu'il faut lire 11 décembre] on acquitta frère Luis de Leon sans lui infliger de peine. Et le 30 décembre, il entra à Salamanque à 3 heures du soir avec des tambours, des trompettes et une grande escorte de cavaliers, de docteurs, de maîtres, etc. Et le lundi suivant, 31 décembre, le Commissaire du Saint-Office le présenta à l'assemblée pour qu'on lui rendît sa place, ses honneurs et sa chaire de *Durand*. Il y renonça et l'Université lui donna un salaire de 200 ducats, le mercredi 2 janvier de 77,

Le jour même, celui-ci donna l'ordre au bedeau Lope de Robles de convoquer l'assemblée de l'Université pour le lendemain à 2 heures « parce que maître Luis de Leon... voulait présenter certains avis ou papiers qu'il apportait du Saint-Office, afin qu'après en avoir pris connaissance l'assemblée y répondît [1] ».

Celle-ci se réunit en effet le 31 décembre 1576, à 3 heures, sous la présidence du recteur Alvaro de Mendoza, assisté du docteur Antonio de Solis, chancelier. On fit alors entrer le licencié Benito Rodriguez, commissaire du Saint-Office, qui, ayant pris place et s'étant assis, déclara que le Saint-Office avait acquitté Luis de Leon et ordonnait qu'il fût rétabli dans ses honneurs et ses fonctions [2].

et le mardi 29 il commença son cours. Il y eut une grande affluence, etc. (Gallardo, *Ensayo*, t. IV, col. 1328.)

1. « Lope de Robles, bedeau, vous convoquerez pour une assemblée plénière pour demain, 2 heures de l'après-midi parce que le seigneur maître frère Luis de Leon, de l'ordre de Saint-Augustin veut présenter certains avis et papiers qu'il apporte du Saint-Office et afin qu'après les avoir examinés et avoir été consultée, l'Université y réponde. Que personne ne manque *sub poena praestiti* et sous peine de l'amende fixée par le statut. Dimanche, trentième du mois de décembre, de l'année 1576 et commencement de l'année 1577. Don Alvaro de Mendoza. » Cité par Getino, *op. cit.*, p. 244. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 23 v.

2. « En suite de quoi en ladite cité de Salamanque, lundi à 3 heures du soir, qui fut le trente et unième jour du mois de décembre, fin de l'année du Seigneur 1576, on se réunit en assemblée plénière par ordre du Très Illustre Seigneur D. Alvaro de Mendoza, recteur de ladite Université ; étaient présents ledit seigneur recteur et les illustres seigneurs docteurs et maîtres et députés et conseillers de ladite Université, dont les noms suivent, à savoir : le docteur Antonio de Solis, chancelier [suivent les noms et la convocation]... Après lecture de ladite convocation, et quand ladite Université l'eut entendue et comprise, aussitôt ledit seigneur recteur donna ordre de faire entrer dans ladite assemblée Monsieur le licencié Benito Rodriguez collégial du collège de San Bartolomé de cette cité de Salamanque, commissaire du Saint-Office, qui entra et, une fois dans l'assemblée, ayant pris place sur son siège, dit et signifia à ladite Université que ledit seigneur maître frère Luis de Leon revenait complètement absous par Mes-

Le recteur répondit que l'Université se félicitait de l'heureuse issue de cette affaire qui démontrait qu'à Salamanque on avait toujours enseigné une saine doctrine. Il s'abstint d'ailleurs, et pour cause, d'évoquer le souvenir de l'infortuné Gaspar de Grajar, mort dans sa prison, et de Martin Martinez toujours incarcéré.

Le commissaire une fois sorti, Luis de Leon fut invité à parler : il commença par rendre grâces à Dieu de son acquittement, puis déclara que, bien que le Saint-Office lui eût restitué sa chaire de *Durand*, considérant qu'elle ne saurait être mieux occupée que par le titulaire actuel, le bénédictin Garcia del Castillo, il renonçait à y faire valoir ses droits et priait l'Université de le dédommager d'autre façon, afin que « comme s'était répandue la mauvaise nouvelle de son arrestation, celle de son élargissement se répandît et se publiât [1] ».

---

sieurs du Saint-Office, en raison de quoi Messieurs du Saint-Office avaient décidé et ordonné, et ordonnaient qu'il fût rétabli, et qu'on le rétablît dans ses honneurs et fonctions et dans la chaire qu'il occupait au moment où il fut arrêté par lesdits Messieurs du Saint-Office, et rétabli dans tous les droits y appartenant, et que l'Université prît des mesures conformes audit commandement ; et il requit le secrétaire présent de lui donner une attestation des deux choses. » Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 244-245. Libro de Claustros, année 1576-1577, ff. 23 v.-24 r.

1. « Et ensuite ledit seigneur recteur en réponse à la bonne nouvelle apportée par Monsieur ledit Commissaire du Saint-Office, dit que l'Université s'était réjouie infiniment de l'heureux retour dudit seigneur maître et louait Notre-Seigneur pour la grande et signalée faveur qu'il a faite à l'Université en faisant paraître qu'on y a enseigné et qu'on y enseigne une saine doctrine, et il ajouta beaucoup d'autres choses. Et ensuite le Commissaire sortit et quitta ladite assemblée. Et quand il fut sorti, Monsieur le Recteur ordonna audit maître frère Luis de Leon, qui était présent, de dire ce qu'il voudrait en raison de ce qui venait d'être dit. Et celui-ci, louant avant tout Notre-Seigneur pour la faveur si signalée qu'il lui a faite, dit que bien que Messieurs du Saint-Office lui aient restitué ses honneurs, fonctions et chaire, comme Sa Seigneurie le sait, puisqu'elle est occupée comme elle l'est, par le P. maître fr. Garcia del Castillo, abbé de l'ordre de Saint-

Le recteur répondit courtoisement qu'on allait s'en occuper et invita Luis à sortir de la salle, conformément aux statuts.

Luis le fit aussitôt et se rendit auprès de l'un des secrétaires devant lequel il rédigea une requête qui fut remise à l'assemblée quelques moments plus tard [1]. Il y sollicitait qu'on lui assignât une heure pour faire un cours de théologie et déclarait renoncer au droit que lui avait reconnu le Saint-Office de réclamer sa chaire de *Durand* [2].

Benoît, il trouve qu'elle est bien occupée, et bien qu'on lui donne le droit de demander qu'on la lui restitue, il renonce au droit qu'il possède et à la solliciter ou à la demander, actuellement ni jamais, à celui qui la possède actuellement ; et il prie et supplie l'Université de lui accorder d'une autre manière la faveur qu'elle pourra, comme il l'espérait de cette très illustre assemblée, et cela il ne le sollicite pas seulement pour lui-même, mais en considération des intérêts de l'Université, et du profit et de l'avantage de l'Université, et il supplie Sa Seigneurie qu'on lui fasse cette faveur, et que, comme s'est répandue la mauvaise nouvelle de son arrestation, la bonne nouvelle de son élargissement se répande et se publie grâce à la faveur et à la générosité qu'il attend de cette Université : et il dit et prononça encore bien d'autres paroles qui, comme il ne les a pas données par écrit, ne seront rapportées ni reproduites ici. » Cité par Getino, *op. cit.*. pp. 245-247. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 24 r.

1. « Puis Monsieur le recteur répondant à ce qu'avait dit et demandé ledit maître Fr. Luis de Leon, dit que Notre-Seigneur Dieu a fait à cette Université une très grande grâce en faisant absoudre par Messieurs du Saint-Office Sa Paternité, et qu'il fera en sorte de satisfaire de tout son zèle à ce qui importe à ses intérêts et au bien commun des Écoles touchant ce qu'a demandé ledit seigneur maître, et que Sa Paternité sorte de ladite assemblée, puisque c'est ce qu'exige le statut. Et ledit seigneur maître Fr. Luis de Leon se leva de sa place pour sortir et vint me trouver où j'étais, moi ledit secrétaire, pour faire une requête à ladite assemblée au sujet de ce qu'il avait demandé. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 24 v. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 247.

2. « Ceci fait, ledit maître Fr. Luis de Leon remit une pétition à ladite assemblée, de la teneur suivante : « Très illustres Seigneurs. — Moi maître Fr. Luis de Leon, attendu que j'ai été acquitté et absous de l'instance dirigée contre moi par le procureur de l'Inquisition et attendu que Messieurs les très illustres Inquisiteurs de Valladolid ont ordonné de me rétablir dans ma chaire et dans ma situation ancienne comme vous en avez été requis par leur Commissaire, je supplie

Le recteur fit donner lecture de cette requête et proposa de la discuter dans une prochaine réunion plénière. Mais l'écolâtre Antonio de Solis intervint pour que l'on assignât sur-le-champ à Luis de Leon un traitement et un cours de théologie : il fit observer que, puisque les professeurs étaient réunis, ils pouvaient statuer immédiatement sur ce point, quitte à fixer dans une séance postérieure l'heure et la salle propres à cet enseignement.

Il est vraisemblable qu'une entente préalable était intervenue entre Antonio de Solis et Luis de Leon, ayant pour point de départ le désistement de ce dernier de sa chaire de *Durand*, qu'il n'aurait pu réclamer sans mettre l'Université en fâcheuse posture et sans provoquer l'hostilité des Bénédictins dont faisait partie Garcia del Castillo, et, qu'en échange on avait promis à Luis la création d'une nouvelle chaire ; le recteur n'était sans doute pas au courant de ces négociations ; mais, se rangeant docilement à l'avis de l'écolâtre, il proposa qu'on allouât à Luis de Leon deux cents ducats pour faire un cours de théologie [1].

Vos Seigneuries de vouloir bien m'assigner l'heure qui plaira à Vos Seigneuries pour servir cette Université dans ma faculté, puisque j'en suis fils et que j'y ai travaillé de longues années, comme il est notoire, et que j'ai souffert bien des peines pour la servir ; et la grâce que me feront Vos Seigneuries importe à la bonne opinion que cette insigne Université a et veut avoir dans toute l'Église. Fr. Luis de Leon. — Et il dit aussi que bien que Messieurs lesdits Inquisiteurs aient ordonné de le rétablir dans la chaire de Durand qu'il avait auparavant, comme elle est occupée par celui qui l'occupe, comme il l'a déjà dit dans cette assemblée, il s'en désiste et renonce au droit qu'il y a, pour ne pas la réclamer maintenant ni jamais à celui qui l'occupe, qui est le père maître Fr. Garcia del Castillo, de l'ordre de Saint-Benoît. Et il l'a signé de son nom et paraphé le trente et un de décembre, fin de l'année de mil cinq cent soixante-seize. Frère Luis de Leon. » Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 248-249. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 25.

1. « Et après lecture de ladite pétition et tout ce qui est dit plus haut, le tout ayant été entendu et compris par lesdites Université et

Mais l'un des maîtres présents, le dominicain Domingo de Guzman, fils du poète Garcilaso de la Vega, saisit cette occasion pour demander qu'on en fît autant pour lui, faisant valoir qu'il avait trente et un an d'études, et qu'il enseignait depuis douze ans, soit à San Gregorio de Valladolid, soit à Santiago de Galice, soit à l'Université de Salamanque ; il sollicitait une chaire d'Écriture Sainte [1].

Il y avait déjà longtemps qu'il réclamait cette création,

Assemblée, ledit seigneur recteur dit qu'il fera en sorte de convoquer bientôt une autre assemblée plénière dans laquelle on s'occupera de ce qu'a demandé et réclamé dans sa pétition ledit maître Fr. Luis de Leon. — Et ensuite ledit seigneur docteur Antonio de Solis, chancelier de ladite Université dit que son avis était et est qu'on donne audit maître Fr. Luis de Leon un traitement pour faire un cours dans ladite Faculté de théologie, et qu'il était très juste que l'Université lui fît une situation, et que puisqu'elle était réunie, ce fût immédiatement et sans retard, et qu'une fois ledit traitement donné et fixé, on pourra s'occuper de l'heure et de la salle où il pourra faire ledit cours. — Monsieur le Recteur, ayant entendu l'avis dudit seigneur Chancelier dit que, vu ce qui précède il était d'avis et votait qu'on lui donnât et assignât deux cents ducats de traitement chaque année pour le cours et l'enseignement qu'il doit donner, et qui lui seront assignés dans ladite Faculté. » Cité par Getino, *op. cit.*, p. 249. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 25 v.

1. « Et ensuite maître Domingo de Guzman, dominicain qui était présent, dit que puisqu'on voulait s'occuper et qu'on proposait de donner un traitement audit maître frère Luis de Leon, il dit qu'il en demandait et qu'il en demande autant, car il sert et a servi avec zèle cette Université et prie et supplie que, puisqu'on propose un traitement pour ledit frère Luis de Leon, on en propose de même un pour lui, et qu'on lui donne et lui fixe un traitement pour faire un cours régulier d'Écriture, attendu qu'il a trente et un ans d'études, et douze d'enseignement ; à savoir dans le collège de San Gregorio de Valladolid, et à Santiago de Galicia et aussi dans cette Université, et en raison de ses travaux dans cette matière et puisqu'il a le mérite il prie et supplie de nouveau que, si l'on propose et donne un salaire audit maître Fr. Luis de Leon on fasse la même chose pour lui et sur le même pied ; et qu'il demande ce traitement pour enseigner la sainte Écriture, comme il l'a déjà dit, puisqu'il n'y a pas d'autre chaire que celle de Bible. » Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 249-250. Libro de Claustros, année 1576-1577, ff. 25 v.-26 r.

car, à peine avait-il formulé sa requête, le prieur des Carmes de San Andrés, Martin de Santillana, sortit une pétition écrite d'avance, dans laquelle, faisant allusion aux prétentions de Guzman, il demandait à son tour la création d'un enseignement au bénéfice d'un de ses religieux, maître Bartolomé Sanchez, plus ancien que Domingo de Guzman [1].

Sans tenir compte de cette dernière prétention, Alvaro de Mendoza, désireux de rétablir la paix entre les Augustins et les Dominicains, mit aux voix la création de deux chaires nouvelles, l'une pour Luis de Leon, l'autre pour Guzman.

Mais lorsqu'on passa au vote, le docteur Suarez de Paz réclama à son tour un traitement pour lui, et le Père Francisco Zumel, un carme, en fit autant : ce dernier se fondait sur une pétition des étudiants demandant qu'on créât pour lui un enseignement.

Bartolomé de Medina, qui assistait à la réunion, prit alors la parole : il déclara que l'Université devait obéir aux ordres du Saint-Office, mais que Luis ne pouvait renoncer à sa chaire ni la céder à un autre, puisque ce n'était ni un bénéfice ni une chapellenie ; qu'au reste il était juste de le dédommager ; mais que la chose ne se pouvait faire ainsi, sans délibération,

1. « Très Illustre Seigneur ; Moi Prieur de San Andrés, je vous baise les mains et dis que j'ai appris que le P. Fr. Domingo de Guzman a demandé et demande à cette Assemblée un traitement sous prétexte qu'il est maître de cette Université ; et vous devez considérer que le P. maître Fr. Bartolomé Sanchez est dans le même cas, et qu'il est plus ancien que Sa Paternité, et qu'il a enseigné et a été candidat à beaucoup de chaires et de suppléances, et qu'il a rendu des services bien plus longtemps dans ces Écoles. Je vous supplie, si l'on donne un traitement audit maître frère Domingo, qu'on en donne un aussi au P. maître Fr. Bartolomé Sanchez pour la raison que j'ai dite : et en cela Votre Seigneurie fera ce qui convient au bien de cette Université en même temps qu'une grande grâce et une grande aumône à notre ordre. — Votre serviteur qui baise les très illustres mains de Votre Seigneurie, Fr. Martin Santillana, prieur. » Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 250-251. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 26 r.

et que cette délibération ne saurait avoir lieu immédiatement, puisqu'elle n'était pas à l'ordre du jour. Il déclarait d'ailleurs que, pour la même raison, l'assemblée ne pouvait s'occuper de la demande de son confrère Guzman.

Son dépit éclate dans cette attitude ; la confusion aurait dû tout au moins l'inciter à garder le silence ; en aucun cas il ne devait prendre l'initiative d'une mesure qui ne pouvait manquer d'apparaître comme une marque d'hostilité pour sa victime.

Mais il y avait deux heures que l'on siégeait sans aboutir : le docteur Cosme de Medina, obligé de se retirer, se rangea en partant à l'avis de Bartolomé [1], et le recteur, qui semble bien, en toute cette affaire, avoir fait le jeu des Dominicains, en fit autant et leva la séance [2].

---

1. « Le P. maître Fr. Bartolomé de Medina, de l'ordre de Saint-Dominique, dit que son vote et son avis étaient et sont qu'on obéisse à ce qu'a disposé et ordonné le Saint-Office, et que pour ce qui est de la cession et renonciation, le P. maître Fr. Luis de Leon ne peut renoncer à sa chaire ni la céder, puisque les chaires ne sont pas susceptibles de transmission comme les bénéfices et les chapellenies, et qu'il était très juste que le P. maître Fr. Luis de Leon soit dédommagé comme Sa Paternité le mérite, mais que ce ne soit pas dans cette assemblée, parce que ce serait prématuré sans délibération... attendu que ce n'était pas spécifié dans la convocation et que c'est contre les statuts... Pour ce qui est du traitement du P. maître Guzman, puisqu'il n'en était pas question dans la convocation, on n'en devait pas s'occuper ni le fixer dans cette assemblée... Monsieur le docteur Cosme de Medina se retira et fut d'avis que dans cette assemblée on ne s'occupât d'aucun traitement et qu'on laissât cela pour une autre assemblée, puisque ce n'était pas spécifié dans la convocation. » Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 251-252. Libros de Claustros, année 1576-1577, ff. 26 v.-27 r.

2. « Et tout en s'occupant et en parlant de ce sujet, Monsieur le Recteur, voyant qu'il était déjà tard et qu'il y avait près de deux heures qu'ils étaient réunis et qu'on n'arrivait à aucune conclusion, et attendu qu'il n'avait pas été question de traitement dans ladite convocation, et attendu le désaccord qu'il y avait sur ce point, se leva avec tous les autres membres de ladite Assemblée, sans décider ni déterminer rien autre chose que ce qui est dit plus haut. Témoins les uns des autres, Andrés de Guadalajara, secrétaire, et Bartolomé Sanchez notaire

Mais le 2 janvier 1577 une nouvelle réunion eut lieu à 3 heures et demie pour examiner les demandes de Luis et de Guzman. Les deux candidats furent invités à exposer leur requête et à se retirer ensuite, conformément aux statuts, en remettant leur bulletin de vote à qui ils voudraient [1].

Luis prit le premier la parole : il rappela les services qu'il avait rendus, son emprisonnement prolongé dû à son enseignement, dont la parfaite orthodoxie était démontrée par son acquittement ; il alla même jusqu'à dire que cette absolution constituait une approbation générale de toute sa doctrine, ce qui, peut-être, eût surpris le Conseil suprême. Il demandait donc la récompense de ses services. En achevant, il déclara remettre son bulletin de vote à Bartolomé de Medina, usant ainsi de la noble habileté dont il avait déjà fait preuve dans sa prison lorsqu'il offrait de prendre son adversaire comme conseil [2].

Domingo de Guzman exposa que, depuis deux ans, il enseignait à titre bénévole à l'Université ; qu'il y avait expliqué le Cantique des Cantiques, fait un cours d'exégèse ; qu'il com-

son suppléant, et lesdits recteur et chancelier le signèrent de leurs noms. (Suivent les signatures.) » Cité par Getino, *op. cit.*, p. 252. Libros de Claustros, année 1576-1577, f. 27 v.

1. Voir Libro de Claustros, année 1576-1577, ff. 27 v.-28 r. Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 252-253.

2. « Et ensuite ledit P. maître Fr. Luis de Leon qui était présent, dit que ce qu'il demandait instamment à ladite Université et à ladite Assemblée était et est qu'on se souvînt et eût souvenir de ses peines, celles qu'il avait supportées en enseignant tant d'années dans cette Université comme celles qu'il avait endurées dans l'emprisonnement qu'il avait souffert pour avoir servi l'Université en faisant des cours et en enseignant, et que puisque la chose avait fini par une absolution si complète, on devait considérer que c'était un clair témoignage de son innocence et une approbation générale de sa doctrine : il le dit et le rappela et sortit de l'Assemblée, et pour son vote il dit qu'il le laissait et le laissa au P. maître Fr. Bartolomé de Medina, de l'ordre de Saint-Dominique. Fr. Luis de Leon. » Cité par Getino, *op. cit.*, p. 254. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 28 r.

mentait cette année même le prophète Malachie, et faisait un cours sur l'emploi de l'Écriture dans les sermons. Il demandait en conséquence une chaire d'Écriture Sainte. Cette requête était sans doute un peu audacieuse pour un homme qui n'enseignait que depuis un an et trois mois à l'Université, bien qu'il se vantât d'y être depuis deux ans : mais les Dominicains avaient probablement exigé cette compensation de la défaite morale qu'ils venaient de subir et les choses étaient arrangées d'avance : c'est ce que laisse entendre le fait qu'en se retirant Guzman remit son bulletin de vote à un augustin, Juan de Guevara[1]. Cette mesure d'ailleurs courtoise, ne laissait pas d'avoir quelque chose d'un défi, et montrait que les deux ordres étaient toujours rivaux.

On passa donc au vote : il était secret. L'allocation de Luis fut adoptée à l'unanimité moins une voix. La chaire de Guzman fut également créée, mais avec l'opposition de neuf suffrages[2].

1. « Maître Domingo de Guzman dit qu'il suppliait l'Université de lui faire la grâce de lui donner un traitement pour faire un cours extraordinaire d'Écriture sainte, en considérant que les traitements se donnent d'habitude dans cette Université pour récompenser les personnes qui enseignaient au profit de ses étudiants, et que ledit Fr. Domingo de Guzman depuis bientôt deux ans professe dans cette École sans aucun traitement des cours ordinaires et extraordinaires d'Écriture sainte, comme on voit que l'année passée il a expliqué les Cantiques de Salomon et son traité des Règles pour l'intelligence de la sainte Écriture, et cette année il explique le prophète Malachie et son traité de la façon d'employer la sainte Écriture dans les sermons ; et dans d'autres cours il a une grande quantité d'auditeurs, qui, s'ils en étaient requis, marqueraient, en donnant leur signature, que ce traitement serait fort de leur goût. Il dit et exposa cela dans ladite assemblée et pour son vote dit qu'il le laissait et le laissa au Très Révérend Père maître Fr. Juan de Guevara, de l'ordre de Saint-Augustin. Et là-dessus il sortit de ladite assemblée conformément audit statut et le signa ici de son nom. Fr. Domingo de Guzman. » Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 254-255. Libros de Claustros, année 1576-1577.

2. « Et tous ayant voté en la forme susdite demandèrent des amandes blanches et noires pour voter, conformément au statut, secrètement ;

Le chancelier avisa de la décision concernant Luis les Inquisiteurs de Valladolid, en expliquant que l'Université n'avait pas été d'avis de retirer au possesseur actuel, qui l'avait gagnée dans un concours légal, sa chaire de *Durand*[1].

---

et moi le présent secrétaire je les leur donnai, donnant à chacun de ces Messieurs un *coq* blanc et un *coq* noir et, de même je remis les bulletins de vote de ceux qui étaient partis à ceux qu'ils avaient désignés comme il est dit plus haut ; et lorsqu'ils les eurent reçus d'abord ils votèrent sur la chaire et le traitement et le salaire de deux cents ducats du P. maître Fr. Luis de Leon, et après avoir voté secrètement avec leurs *coqs*, comme il est dit, lesdits votes furent découverts sur le bureau de ladite assemblée, et il apparut et fut constaté que, parmi les votes et *coqs* blancs, il n'y en eut qu'un seul noir. » Cité par Getino, *op. cit.*, p. 256. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 33 r. — Guzman eut neuf noires sur cinquante suffrages. Auparavant, les votants avaient expliqué leur vote.

1. « A Salamanque le lundi 31 du mois de décembre, fin de l'année 1576, l'Université se trouvant réunie en assemblée plénière, on y vit entrer Monsieur le licencié Benito Rodriguez, collégial du collège de San Bartolomé de cette ville, Commissaire du Saint-Office et le P. maître frère Luis de Leon de l'ordre de Saint-Augustin, et ledit licencié Benito Rodriguez dit que les Très Illustres Seigneurs Inquisiteurs en résidence à Valladolid, lui avaient mandé de signifier à l'Université et à son Assemblée l'entière et pure absolution qu'avait obtenue ledit maître frère Luis de Leon, et de leur dire de leur part de lui restituer la chaire de sainte théologie qu'il avait alors, et qui était celle de Durand, et il demanda au secrétaire de lui donner une attestation de ce qui se ferait ou se déciderait dans ladite assemblée au sujet de cette chaire, afin qu'il en rendît compte aux Très Illustres Seigneurs Inquisiteurs. — Et ladite Assemblée éprouva une grande joie et une grande satisfaction pour ledit maître frère Luis et se réjouit beaucoup avec lui et rendit des grâces infinies à Dieu Notre-Seigneur pour le bienfait qu'il leur avait accordé en manifestant sa pureté et son innocence et pour avoir recouvré sa personne qui est et a toujours été de grande importance pour les études et l'autorité de l'Université, dans laquelle, par la grâce de Dieu Notre-Seigneur on a professé et l'on professe toujours une très sainte et très pure doctrine ; et quant à la restitution de la chaire, ledit maître frère Luis de Leon, librement et spontanément, dit qu'il renonçait au droit qu'il y avait en raison de la personne qui l'occupait pour l'instant et pour ne la lui point ôter ; et l'Université ne jugea pas à propos de la lui rendre puisqu'elle avait été légalement vacante au bout de ses quatre ans et avait été gagnée

Luis de Leon se trouvait en possession d'une chaire de théologie scolastique : les commissaires de l'Université lui indiquèrent comme sujet de ses leçons : *la Grâce* et *les Anges*. Restait à fixer l'heure à laquelle se feraient les nouveaux cours. Le 8 janvier, les commissaires offrirent aux deux professeurs de faire leurs leçons d'une heure à deux ; toutes les autres heures étaient prises en effet [1].

Guzman, prêt à tout, pour se faire supporter, déclara qu'il acceptait cette heure peu agréable, parce que personne ne la lui envierait [2]. Mais Luis refusa parce qu'elle était préjudiciable à sa santé. Il ne voulait pas non plus faire son cours de quatre à cinq parce qu'à ce moment avait lieu celui d'un autre augustin, Pedro de Aragon, auquel il entendait ne pas faire concurrence [3]. Mais sans doute avait-il d'autres raisons

au concours, conformément aux statuts et constitutions, et parce qu'elle est occupée actuellement par maître frère Garcia del Castillo, abbé du collège de San Vicente et de l'ordre de Saint-Benoît, personne très docte et très utile dans l'enseignement de la théologie ; et qu'en compensation de la chaire de Durand qui vaut 25.000 maravédis annuels, l'Université tenant compte de sa personne, de sa science et de l'innocence absolue avec laquelle il est sorti de prison, et de ce qu'a disposé et ordonné le Saint-Office, lui a donné un traitement annuel de deux cents ducats pour que Sa Paternité fasse un cours de théologie qui lui sera assigné. Et ce fut là ce qu'ils dirent qu'ils donnaient et donnèrent pour réponse, et que signèrent de leur nom le recteur et le chancelier pour eux-mêmes et au nom de l'Université. » Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 257-258. Libro de Claustros, année 1576-1577, f. 34 v.

1. Claustro de Comisarios 1577, f. 36 r. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 260 (8 janvier).

2. « Je ferai mon cours à l'heure où je le fais, c'est-à-dire de 1 à 2, parce que comme c'est une heure pénible, personne ne me l'enviera et ces autres messieurs se tairont. » Cité par Getino, *op. cit.*, p. 260. Claustro de Comisarios du 8 janvier 1577, f. 37 v.

3. « Maître Fr. Luis de Leon... conclut qu'on lui donnât ladite heure (de 11 à 12) tant parce que celle de 1 à 2 lui serait très mauvaise et très préjudiciable à sa santé, que parce qu'entre 4 et 5 il y a un cours de la même Faculté, fait par maître Pedro de Aragon, religieux de sa maison. » (Cité par Getino, *op. cit.*, p. 260.

en demandant qu'on le laissât professer de dix à onze : c'était en effet l'heure des professeurs de Prime et celle du doyen de la Faculté de théologie, maître Diego Rodriguez, titulaire de la chaire de Saint-Thomas, que Luis avait occupée jadis. Rodriguez s'opposa énergiquement, par crainte, sans doute, d'une concurrence redoutable, à ce que Luis obtînt satisfaction.

Bartolomé de Medina crut encore, cette fois-là, pouvoir prendre position contre Luis et voulut lui faire imposer l'heure de quatre à cinq [1].

On passa au vote cependant, et Luis eut la majorité pour lui. Mais le recteur, décidément d'accord avec les Dominicains, prétendit que la distribution des horaires dépendait de lui seul : aussitôt les augustins Juan de Guevara et Pedro de Aragon protestèrent : le doyen récusa les Augustins, Luis en fit autant pour les Dominicains et rien n'indique comment se termina l'affaire : elle était encore pendante lorsque parvint

Claustro de Comisarios du 8 janvier 1577, f. 37 r.) — Pedro de Aragon occupait la chaire de Scot, depuis le 7 novembre 1576. Le 13 décembre 1582 il devint professeur de Prime de Logique. Il mourut le 24 novembre 1592. (Esperabé y Arteaga, *op. cit.*, t. II, p. 324.) Il avait été élève de Luis de Leon auquel il rend un hommage enthousiaste, ainsi qu'à Juan de Guevara dans la Préface de son Traité : *Fratris Petri de Aragon Ordinis Eremitarvm Sancti Avgvstini, Artivm et sacrae Theologiae Magistri, & in clarissima Salmanticensi Academia publici professoris, In Secundam Secundae Diui Thomae Doctoris Angelici commentariorum. Tomvs Primvs, etc... Cum Priuilegio. Salmanticae. Excudebat Ioannes Ferdinandus. M. D. LXXXIIII.*

1. « Maître Fr. Bartolomé de Medina dit que son vote était et est qu'en aucune façon il ne convient qu'on donne ladite heure de 10 à 11 au P. M. Fr. Luis de Leon, mais qu'on lui donne et assigne celle de 4 à 5, parce qu'il n'est pas juste qu'il y ait la moindre concurrence à la chaire de saint Thomas, père de tous, surtout qu'elle est occupée par le seigneur maître Diego Rodriguez, doyen de ladite Faculté, à qui l'on doit conserver le respect convenable, de sorte que son vote fut que si Sa Paternité ne veut pas faire son cours de 1 à 2 on lui assigne l'heure de 4 à 5. » Cité par Getino, *op. cit.*, p. 261. Claustro de Comisarios du 8 janvier 1577.

à Salamanque l'autorisation royale nécessaire à l'ouverture du nouveau cours [1].

Le mardi 29 janvier 1577 en effet, lorsque 10 heures sonnèrent à la cathédrale, à la fin de la leçon du Père Pedro de Uceda, le bedeau Antonio de Almaraz mit Luis en possession de ses nouvelles fonctions dans la grande salle de théologie des Grandes Écoles, en présence de Pedro de Uceda, de Jeronimo de la Cruz et d'Agustin de Figuereda, ainsi que d'autres personnages et d'étudiants de l'Université. Selon la formule consacrée, Luis « pour prendre possession, expliqua un peu », mais il ne se contenta pas de l'explication banale par laquelle les professeurs prenaient possession de leur chaire. Il éleva une protestation contre tout reproche qu'on pourrait lui faire dans l'avenir, déclarant qu'il était prêt à faire son cours dès qu'on lui aurait accordé l'heure qui lui avait été assignée par les théologiens le 8 janvier, c'est-à-dire de dix à onze [2].

1. Voir Getino, *op. cit.*, p. 261. Claustro de Comisarios du 8 janvier 1577, f. 37 v.

2. « Et après cela en ladite cité de Salamanque, mardi comme dix heures du matin sonnaient à l'horloge de la cathédrale, à la fin de la leçon du P. maître Pedro de Uceda, le 29 du mois de janvier de ladite année de quinze cent soixante-seize *(sic)*, en présence de maître frère Luis de Leon et en vertu de la décision royale qu'il présenta et dans laquelle Sa Majesté et Messieurs de son très haut conseil confirment et approuvent ledit salaire et traitement des deux cents écus que l'Université lui donna de salaire, le bedeau Antonio de Almaraz mit en possession dudit salaire ledit Père maître frère Luis de Leon dans la chaire qui se trouve dans la grande salle de théologie des Grandes Écoles : et il la prit et l'occupa sans opposition aucune et, en manière de prise de possession, il expliqua un peu. Et ledit maître dit et protesta qu'il prenait possession et qu'il était et est prêt, ledit maître, à faire le cours assigné audit salaire et traitement, et que s'il ne le fait pas cela ne lui porte pas préjudice et qu'on ne le décompte pas de son salaire et traitement, et qu'il ne soit pas mis à l'amende en rien, puisque ce n'est pas sa faute, jusqu'à ce qu'on lui donne une heure pour faire son cours, conformément à ce qui a été décidé par l'Assemblée de Messieurs les Théologiens qui, par ordre de l'assemblée plénière, s'est tenue dans cette Université le 8 du présent mois et

Une tradition fameuse veut que la première leçon de Luis de Leon, à sa sortie de prison, ait débuté par les simples mots : « Nous disions hier... » Ainsi le passé de douleur et d'angoisse était oublié ; les quatre années dans les prisons secrètes de Valladolid, n'avaient même pas laissé dans l'âme de la victime l'ombre d'un souvenir : simplement, le poète divin reprenait son labeur interrompu et pouvait dire comme un autre grand poète :

> Mais moi, j'aurai vidé la coupe d'amertume
> Sans que ma lèvre même en garde un souvenir,
> Car mon âme est en feu qui brûle et qui parfume
> Ce qu'on jette pour la ternir [1].

Ce serait donc plus de deux mois après sa libération, ce mardi 29 janvier 1577, à 10 heures du matin, dans la grande salle de théologie des Grandes Écoles, qu'aurait été prononcé le mot qui symbolise encore aujourd'hui, pour la plupart des lecteurs, bercés aux strophes enchanteresses de la *Nuit sereine*, le caractère de Luis de Leon.

Aucun doute ne s'est élevé jusqu'à ces dernières années sur l'authenticité de ce mot saisissant. Mais un des derniers biographes de Luis de Leon, observa tout d'abord que, s'il avait été réellement prononcé, ce n'était plus, comme le voulait la tradition, en reprenant, le jour même de son entrée

de la présente année, et qu'on lui assigne un sujet, et c'est ainsi qu'il le demanda et protesta, le tout en présence du P. maître frère Pedro de Uceda et du Père frère Geronimo de la Cruz et de frère Agustin de Figuereda et du bedeau Antonio de Almaraz, et de beaucoup d'autres étudiants, et membres de l'Université et de moi, Bartolomé Sanchez, notaire et vice-secrétaire... Fait devant moi Bartolomé Sanchez. » (Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 262-263.) — Il est remarquable que l'annaliste anonyme cité par Gallardo (*Ensayo*, t. IV, col. 1328) donne exactement la date de cette prise de possession : « Et le mardi 29 il commença son cours. Il y eut une grande affluence, etc. »

1. Lamartine, *Recueillements poétiques :* A Némésis.

triomphale à Salamanque, possession de sa chaire de *Durand*, puisqu'il ne recommença à professer que le 29 janvier. La difficulté grandissait si l'on réfléchissait que Luis ne reprit pas un cours interrompu, mais qu'il inaugura au contraire un enseignement nouveau, sans rapport avec celui qu'il donnait avant son incarcération : les mots *nous disions hier* n'avaient donc plus aucun sens [1].

Si l'on recherche l'origine de cette anecdote, les difficultés ne diminuent pas. Les plus anciens biographes espagnols de Luis, Tomas de Herrera, et, chose plus grave, Francisco Pacheco, n'en font pas mention, et cependant Pacheco [2] avait pu interroger Luis Moreno de Bohorquez, le compagnon de Luis pendant ses quatre dernières années.

La première mention explicite du *nous disions hier* se rencontre dans le *Monasticon augustinianum* de Nicolas Crusenius, publié en 1623. Ce qui vaut à Luis de Leon l'honneur d'être cité à part, c'est, plus que ses titres scientifiques, l'énergie admirable dont il donna l'exemple pendant son procès. Crusenius le montre sortant de prison, après son acquittement, couronné de laurier, une palme à la main, vêtu d'une robe blanche, symbole de son innocence, précédé d'un héraut qui le conduit à sa chaire, où il commence sa première leçon par les mots : *Dicebamus hesterna die*. Ce récit est invraisemblable, comme on l'a vu. D'ailleurs Crusenius était peu au courant de la biographie exacte de Luis, car il réduit à deux années la durée de son emprisonnement, et suppose, à tort, qu'il administra sagement comme provincial de Castille, ce qui est faux, puisqu'il mourut avant même d'être entré en fonctions [3].

1. Voir Garcia Blanco, *op. cit.*, p. 210, n. 2.

2. Voir Garcia Blanco, *op. cit.*, p. 210. L'annaliste de Gallardo ne semble pas avoir non plus connu l'incident.

3. *Monasticon Augustinianum in quo omnium Ordinum sub Regula S. Augustini militantium praecipue tamen Eremitarum Canonicorum*

En 1636 Cornelio Curti, dans ses *Elogia*, reprend le récit de Crusenius et le précise encore dans quelques détails : il suppose que Luis fut arrêté dans sa chaire et qu'il y fut plus tard ramené directement [1].

Philippe Elssius dans son *Encomiasticon*, en 1654 [2], recopie mot pour mot l'anecdote telle qu'il l'avait trouvée dans Crusenius : c'est à lui que Bayle l'emprunta pour son article du *Dictionnaire biographique et critique* [3], ainsi que Luigi Torelli pour ses *Secoli Agostiniani* [4].

Une dernière remarque rend encore plus invraisemblable la célèbre anecdote. Dans le procès-verbal de prise de possession de sa nouvelle chaire, du mardi 29 janvier 1577, on

Regular. Praemonstratensium, Dominicanorum, Servorum B. Mariae. Hierony : Ambrosian : Cruciger : Guillelmit : Trinitarior : Brigitt : aliorumque fere L. Origines atque incrementa tribus partibus explicantur. Auctore F. Nicolao Crusenio Augustiniano S. T. Doct. per Bohemiam, Austriam, Styriam, etc. Visit. Generali et Sac. Caes. Maiest. a Consiliis-Monachii apud (M. D C. XXIII) Ioan. Herstsroy. Potentissimo nec non invictissimo divo Ferdinando II Romanorum Imperatori. Dom. ac Maecenati Clementiss. — In-folio. L'article consacré à Luis de Leon se trouve dans la troisième partie, chapitre XL, année 1576, pages 208-209. — Le *Monasticon* a été réédité à Valladolid en 1890.

1. *Virorum illustrium ex ordine Eremitarum D. Augustini Elogia cum singulorum expressis ad vivum iconibus. Auctore F. Cornelio Curtio eiusdem ord. historiographo et Diffinitore Generali. Antverpiae. Apud Ioannem Cnobbarum. O O. IƆC. XXXVI. Cum privilegio Regis Catholici.* In-4°, p. 224. Le portrait gravé de Luis de Leon se trouve à la page 228.

2. *Encomiasticon Augustinianum in quo personae ord. Eremit. S. P. N. Augustini sanctitate, praelatura, legationibus, scriptis, etc., praestantes enarrantur. Auctore R. P. F. Philippo Elssio Belga, Bruxellensi, eiusdem ord. S. P. N. Augustini Religioso. Bruxellis apud Franciscum Vienum sub signo Boni Pastoris A°* 1654. In-folio. L'éloge de Luis de Leon se trouve à la page 443.

3. *Bayle*, Dictionnaire biographique et critique, article *Louis de Leon*.

4. *Secoli Agostiniani*, t. VIII, p. 567. Torelli était le mieux documenté ; il donne la date exacte de l'emprisonnement (1572) et celle où Luis fut nommé professeur, après sa libération (1577).

lit qu'après avoir été mis en possession par le bedeau Antonio de Almaraz, Luis commença par protester d'avance vigoureusement, contre toute amende qui pourrait lui être infligée pour n'avoir pas fait son cours, « car ce n'était pas sa faute, tant qu'on ne lui avait pas assigné une heure conformément à la décision de l'assemblée des théologiens » du 8 janvier. Cette allure agressive jurerait un peu avec la sérénité du *Nous disions hier* ; et comme il est évident que les premiers mots qui sortirent des lèvres de Luis furent les paroles de protestation que le notaire Bartolomé Sanchez a si religieusement consignées, on ne voit plus à quel moment aurait pu se placer la fameuse phrase.

Comme beaucoup d'autres mots historiques, celui-ci est donc controuvé. Mais comme tous les mots historiques il contient une réalité profonde : s'il ne correspond pas au caractère vrai de Luis de Leon, il exprime, d'une manière définitive, les sentiments que la foule éprouvait pour la malheureuse victime de niais, de fanatiques ou de rivaux peu scrupuleux.

Il reste cependant une autre explication très prosaïque de l'anecdote. Le jour où Luis prenait possession de son nouveau cours, il débuta selon l'usage par une leçon de quelques minutes ; le lendemain, en commençant un cours de durée normale n'est-il pas possible que, faisant allusion à ce qu'il avait dit la veille, il ait en effet prononcé les mots : Nous disions hier... auxquels l'enthousiasme de ses admirateurs donna un sens tout différent ?

Le jour même où Luis prenait possession de sa chaire, les juges de Valladolid se réunissaient pour rendre leur arrêt dans le procès de Martinez. Pedro de Castro considérant que les faits reprochés à l'accusé étaient les mêmes que ceux dont Luis avait été absous, proposait de lui appliquer le même traitement ; mais les autres juges voulaient soit le faire abjurer *de levi* et lui infliger une pénitence publique, soit lui imposer l'humiliation de désavouer sa doctrine devant les étudiants

et les maîtres de Salamanque. Luis Tello voulait même qu'on le mît à la question « avec modération [1] ».

Heureusement pour Martinez c'était le Conseil suprême qui décidait en dernier ressort : il prit son temps ; mais enfin, le 31 mai, rendit la sentence définitive qui fut notifiée à l'accusé le 4 juin 1577 : le professeur d'hébreu devait être « sévèrement réprimandé et avisé d'avoir dorénavant beaucoup de respect pour la Vulgate, pour l'interprétation et le sens commun des Saints et pour la théologie scolastique [2] ».

A 9 heures du matin Martinez était remis en liberté et le lundi 17 juin faisait son entrée triomphale à Salamanque au son des tambours.

Cette absolution, en même temps qu'un réconfort pour Luis de Leon dont elle confirmait l'orthodoxie, était une cruelle mortification pour ses adversaires.

A peine de retour, Martinez qui avait contracté des dettes pendant son emprisonnement, demanda à l'Université le payement de l'arriéré de son traitement. Il commit la faute de s'appuyer sur la sentence même de l'Inquisition dont il s'était fait délivrer copie et de présenter la requête un peu vive que voici :

« Très Illustres Seigneurs : Vous me ferez la faveur, puisque cette sentence constate mon innocence et que j'ai été en prison sans faute de ma part et par la faute d'autrui, de me faire donner ce que ma chaire a produit en six ans, sans difficultés ni procès, car je suis las des procès et je dois payer à bref délai à diverses personnes de fortes sommes d'argent que j'ai dépensées pendant tout le temps où j'ai été absent et en prison ; et en outre j'en ai besoin pour aller à Madrid, achever l'affaire de mon livre, que j'ai achevée à mon grand plaisir

1. Procès de Martinez, f. 264.
2. Procès de Martinez, ff. 265 r.-267 r. Voir la sentence : Appendice X.

et à la satisfaction des juges. Et d'après cela, je tiens pour certain que s'ils avaient eu les clartés que je leur ai données dans la suite ils n'auraient jamais songé à le faire retirer, et j'en pense autant de mon arrestation, et je crois aussi que les qualificateurs des propositions seront confus d'avoir relevé des choses si puériles et auxquelles il était si facile de répondre, comme il le montra, et qui faisaient voir le peu de science et d'acquit qu'ils ont des divines Écritures et des Saints anciens. S'ils les avaient connus cela suffisait à leur faire comprendre qu'en Espagne et en Italie mon livre est estimé comme il convient, et qu'on en fera beaucoup plus de cas en le voyant corrigé et augmenté comme je l'ai fait à présent. La seule intention des théologiens et des témoins a été de chercher à semer la zizanie et non de rien prouver ; car s'il y avait eu preuve d'un témoin oculaire, les choses n'auraient pas fini comme elles ont fini, parce que tout ce qu'ont dit les témoins oculaires je l'ai accordé et soutenu. Deux témoins faisant défaut à Messieurs les Inquisiteurs, comme ils n'avaient ni fondement ni base, tout s'écroula aussitôt. Et c'est là ce qu'on peut ajouter après le prononcé de la sentence qui me déclare libre, et que je demande qu'on me rende et me remette. *Item*, quand la sentence dit : *qu'on l'avise et le blâme* elle ne dit pas : *devant témoins*, ce qui est la marque de mon innocence et la justification de ma cause. — Serviteur de Vos Grâces : Maître Martinez [1]. »

Mais à peine le notaire qui lisait cette requête fut-il arrivé à la moitié, que l'Écolâtre lui ordonna de s'arrêter et de la déchirer, parce que plusieurs des membres présents la trouvaient inconvenante. Martinez fut obligé de se retirer conformément aux statuts pendant qu'on discutait son cas, on devine avec quelle hostilité.

1. Libro de Claustros 1576-1577, f. 130. Getino, *op. cit.*, pp. 556-557. La sentence de l'Inquisition est reproduite à l'Appendice X

Une Commission nommée à cet effet lui donna tort le 10 septembre 1577 et l'invita, s'il le jugeait bon, à se pourvoir en justice. Mais le professeur d'hébreu n'en fit rien, sans doute faute de ressources, et mourut, sans avoir obtenu gain de cause, le 18 novembre 1579 [1].

A la fin de l'année scolaire Luis de Leon obtint de l'Université, le 28 juillet 1577, le mois de grâce qu'il était d'usage d'accorder à tous ceux qui le demandaient : il s'absenta donc, sans doute pour se rendre à La Flecha ou à Madrid. Mais la Saint-Luc arriva sans qu'il recommençât ses cours. Il prenait alors le mois *de justicia* que les professeurs s'octroyaient sans avoir besoin d'une autorisation. Le 20 novembre, sur l'intervention du P. Pedro de Uceda on lui accorda de nouveau un mois de grâce, qui le rendait libre jusqu'au 18 décembre.

L'Université profita de sa présence à Madrid pour lui confier, conjointement avec le docteur Gil de Nava la mission de poursuivre certains procès qu'elle avait à la Cour et à cet effet prolongea, le 14 décembre, son congé jusqu'au 18 janvier 1578.

Dans l'intervalle, Luis de Leon avait reçu un précieux témoignage d'estime de son provincial, Pedro Suarez : celui-ci, qui avait déposé comme témoin au procès, lui ordonna, le 20 décembre 1577, « au nom de la sainte obéissance » de publier d'abord l'exposition latine qu'il avait faite du Cantique des Cantiques, puis toutes ses autres études scripturaires ou théologiques. Il ne pouvait rendre un plus bel hommage à son orthodoxie.

Au même moment Lopez de Velasco, chargé avec plusieurs érudits de préparer une édition complète des Œuvres de saint Isidore, sollicita, pour achever de corriger son exposition du Pentateuque, le concours du prieur de San Felipe el Real, Gabriel Pinelo, et celui d'Arias Montano : tous deux

1. Voir Esperabé y Arteaga, *op. cit.*, t. II, p. 371.

se récusèrent et proposèrent de faire appel à Luis de Leon. Le 12 janvier Lopez de Velasco pria donc le secrétaire Mateo Vazquez d'obtenir du roi qu'il donnât l'ordre à Luis, qui se préparait à regagner Salamanque, de demeurer à Madrid à cet effet.

Mais précisément à ce moment, Luis de Leon fut atteint d'un abcès au côté droit et Lopez de Velasco dut renoncer à son projet.

Luis revint à Salamanque et présenta le 20 février le certificat médical qui justifiait son retard ; mais il ne reprit son cours que le 3 mars [1].

1. Voir les documents qui concernent cette absence de Luis de Leon dans l'article du P. Gregorio de Santiago : *La Universidad de Salamanca y fr. Luis de Leon.* (*Archivo Historico H.-A.*, vol. XII, décembre 1919, pp. 328-337.)

CHAPITRE XX

1578-1579

Réforme du calendrier. — Nouvelles luttes universitaires. — Luis candidat a la chaire de Philosophie morale. — Il l'obtient (14 aout 1578). — Candidature a la chaire de Bible, qu'il obtient le 6 décembre 1579.

Le Pape Grégoire XIII (1572-1585) avait entrepris la réforme du calendrier, rendue nécessaire par l'écart intolérable, qui ne faisait que s'aggraver, entre l'année solaire et l'année civile ou religieuse. Le médecin calabrais Luigi Lilio lui avait présenté un projet qui devint la base du calendrier dit grégorien. Mais, avant de l'adopter, le Pape le soumit aux différentes Universités du monde chrétien [1].

Le 27 avril 1578 l'Université de Salamanque reçut la lettre

---

1. Sur l'histoire de cette réforme, voir à l'Université de Salamanque le manuscrit intitulé : «Repertorio de los tiempos del año nuevamente fecho del año MDLXXVIII. » — Au premier feuillet : Trasumpto de todo lo que la vniuersidad de Salamanca imbio a Su St. de nro muy Sto padre Greg. por la diuina prouidentia pp. XIII y a su mag. del Rey don philippe, nro señor, Segundo de este nombre cerca de la Reduccion de el Kalendario, embiose por principio de el mes de Nouiembre de mill y quinientos y setenta y ocho años. Fueron Comisarios dello El señor Doctor Diego de Vera, cathedratico de Decreto en esta vnyud El Sr Maestro fray Luis de Leon augustino Cathedratrico de popiedad de phia moral. El p. Fr... Alcocer Franciscano. El. Licendo gabriel gomez medico. Secretario Andres de Guadalajara. — Ce manuscrit n'est qu'une copie, et les signatures sont apocryphes. (Cité par Blanco, *op. cit.*, p, 214,note. — Gallardo décrit un manuscrit semblable (*Ensayo.*, T. I, col. 1109, nº 1087). Voir aussi les Libros de Claustros de 1577-1578, et Getino, *op. cit.*, pp. 282 et suivantes.)

du Pape Grégoire XIII, celle du Roi l'approuvant, et une autre du Nonce, lui demandant de nommer une Commission chargée d'examiner le projet de Lilio [1].

Bien que les maîtres en théologie eussent été spécialement convoqués à la réunion [2], ni Bartolomé de Medina, ni Luis de Leon n'y assistaient [3].

1. « Bref de Sa Sainteté à ses chers fils le Recteur et l'Université de Salamanque, Grégoire XIII. — Chers fils, salut et bénédiction apostolique. Parmi les soins de notre office de pasteur nous devons mettre au premier rang celui de célébrer les louanges divines et les offices divins à leur date respective. Et comme cela paraît impossible sans corriger le calendrier, et que nous désirons le faire le plus tôt possible dans l'intérêt général de l'Église, nous avons jugé bon d'envoyer aux princes chrétiens l'abrégé du livre composé sur ce sujet par Luigi Lilio, astronome consommé, et approuvé par les hommes compétents de la ville de Rome, afin qu'ils le communiquent aux savants astronomes et les invitent, s'il leur semble qu'il y ait quelque chose à ajouter, supprimer ou modifier, ou s'ils ont un autre projet meilleur, à ne pas refuser de le dire franchement, afin que le plus tôt possible, comme c'est notre intention dans l'intérêt de la République chrétienne tout entière, nous puissions le réaliser, à la gloire de Dieu tout-puissant. Nous vous l'envoyons donc : vous nous ferez grand plaisir, si, dans une affaire si importante, si nécessaire à la République chrétienne et si désirée et si attendue par tous les gens de bien, vous consultez les plus savants astronomes et leur demandez leur avis, afin que, comme nous espérons qu'ils le feront, ils nous proposent quelque chose de mieux, ou approuvent le système que nous vous envoyons, ou du moins, s'ils y trouvent quelque lacune, qu'ils la comblent. Nous désirons que cette réforme soit approuvée à la fois par l'Église, les princes catholiques et les savants. Donné à Rome près de Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 11 janvier 1578, sixième année de notre pontificat. » (Libro de Claustros 1577-1578, fol. 55 v. - 56 r. Getino, *op. cit.*, pp. 284-285.) La lettre du Roi (Madrid, 20 avril 1578) est signée de Mateo Vazquez. (Citée par Getino, *ibidem*, p. 285). Celle du Nonce est de Madrid 23 avril de la même année. (Voir Getino, *op. cit.*, p. 286.)

2. « Que l'on convoque soigneusement en particulier tous ces messieurs les maîtres de théologie, et que personne ne manque *sub poena praestiti juramenti* et sous la peine fixée par le statut. » Convocation du 28 avril 1578. (Getino, *op. cit.*, p. 284. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 56 v.)

3. « En présence dudit seigneur recteur et du très illustre sei-

Le notaire Bartolomé Sanchez commença par lire les trois missives ; le recteur Juan de Acuña et l'écolâtre Pedro de Guevara baisèrent les lettres du Pape et du Roi et les élevèrent au-dessus de leur tête [1] ; puis on se mit à délibérer, et l'on nomma une Commission composée du docteur Diego de Vera, un canoniste, de Luis de Leon, de Bartolomé de Medina et de Domingo Bañez théologiens, et du docteur Cosme de Medina, médecin [2].

Un des exemplaires du travail de Lilio fut remis à Diego de Vera, un autre à maître Guevara et un troisième à Bartolomé de Medina, et l'on chargea le docteur Antonio de Solis de répondre au Nonce [3].

gneur don Pedro de Guevara écolâtre et chancelier desdites écoles. et des illustres seigneurs docteurs Cristobal Arias, Diego de Vera, Cristobal Gutierrez de Moya, Antonio de Solis, Diego Henriquez, Cristobal Bernal, Martin de Busto, Hector Rodriguez, Martin Azpilcueta Navarro, Fernando Martinez Gasco, Manuel Alfonso Rodriguez, Alfonso Gallegos del Peso et des maîtres Leon de Castro, Diego Rodriguez, frère Juan de Guevara, Cristobal Muñiz, frère Pedro de Uceda, Francisco Gil, frère Domingo de Guzman, frère Francisco Zumel, frère Pedro de Aragon, frère Domingo Bañez et des docteurs Cosme de Medina, Rodrigo de Soria, Luis de Porras, Matias Godinez et des maîtres Henrique Hernandez, Diego Quadrado, Martin de Peralta, Francisco Sanchez prêtre et Jeronimo Corral, et du licencié Ports du Vieux Collège, et du licencié Subiza du Collège d'Oviedo, et de don Alonso de Ledesma, et des docteurs Juan de Deza de Frechilla, et Diego de Spino, et Alonso de Arevalo Sedeño, et Diego Perez de Gumiel, et Juan Ortiz de Uzabalo, conseillers, et du docteur Juan Bravo, médecin. » (Getino, *op. cit.*, p. 283. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 56 r.)

1. « Et les dits seigneurs ci-dessus, après avoir entendu et compris ces lettres, avant de rien faire d'autre, messieurs le recteur et l'écolâtre prirent entre leurs mains la lettre de Sa Majesté et celle de Sa Sainteté et en leur nom et en celui de tous les autres les baisèrent et les mirent sur leur tête et leur firent obéissance avec le respect qu'ils leur devaient. » (Getino, *op. cit.*, p. 286. Libro de Claustros année 1577-1578, folio 56 v.)

2. Getino, *op. cit.*, p. 286. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 56 v.

3. Getino, *op. cit.*, pp. 286-287. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 57 r.

La Commission se mit à l'œuvre sans hâte ; si bien que le Roi et le Nonce adressèrent de nouvelles lettres à l'Université, qui en prit connaissance le 22 juillet, en la priant de stimuler le zèle de ses commissaires et de les inviter à remettre leur rapport avant les vacances [1].

Le docteur Vera fut donc obligé d'expliquer de vive voix où en étaient les travaux de la Commission : il la disculpa de son mieux, dit qu'elle s'était réunie plusieurs fois, qu'on avait même fait venir le curé de Gaton réputé pour sa science astronomique et assura que les commissaires se réuniraient le 1er août et donneraient ce jour-là leur avis. Il insistait d'ailleurs sur l'importance de la question qui ne pouvait se trancher sans un minutieux examen [2].

La réunion du 1er août eut-elle lieu ? On peut en douter : l'hostilité de Luis de Leon, de Bartolomé de Medina et de Bañez rendait peut-être ces assemblées difficiles et peu fructueuses ; et d'ailleurs, à ce moment même, Luis de Leon était engagé depuis le 23 juin, contre Francisco Zumel, dans une

---

1. « Communication de Sa Majesté à l'Université sur le calendrier. Au nom du Roi aux vénérables recteur, écolâtre et assemblée des écoles et Université de Salamanque. Le Roi. Vénérable écolâtre et Assemblée des Écoles et Université de Salamanque, bien que je croie que pour obéir au bref de Sa Sainteté, tant en ce qui concerne le calendrier qu'en ce qu'il nous a écrit à ce sujet, vous vous en occupez avec l'attention, le soin et le zèle requis, je désire tellement qu'on puisse répondre bientôt à Sa Béatitude, tant à cause de ce qu'il renferme, que des instances qu'elle nous fait faire, que tout cela m'a fait juger bon de recommencer à vous en charger, comme je le fais, et vous prier de faire toute la diligence possible de manière que si l'on peut terminer d'ici aux vacances, vous le fassiez ; car vous me ferez grand plaisir et me rendriez grand service. De San Lorenzo, le 2 juillet 1578. Moi le Roi. Par ordre de Sa Majesté, Mateo Vazquez. » (Getino, *op. cit.*, p. 289. — Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 89.) — La lettre du Nonce est datée de Madrid, le 4 juillet. (Getino, *op. cit.*, p. 289. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 89 v.)

2. Getino, *op. cit.*, p. 290. Libro de Claustros, année 1577-1578, folio 89 v.

lutte sans merci pour la chaire de Philosophie morale, qui ne prit fin que le 14 août.

Quoi qu'il en soit, le 20 août, nouvelle lettre de rappel du Nonce, et nouvelles explications du chanoine Diego de Vera qui assure qu'on est en train de mettre le rapport au net, et que c'est l'affaire de deux ou trois jours. L'assemblée, non sans quelque malice, chargea le malheureux Vera d'expliquer tout cela dans une lettre au Nonce [1].

Mais cette fois encore les promesses du chanoine furent vaines, car deux mois plus tard, le 19 octobre, l'assemblée prit de nouveau connaissance de lettres de Philippe II [2] et du Nonce, demandant où en étaient les travaux de la Commission du calendrier. Mis derechef sur la sellette, Vera prétendit avoir fait tous ses efforts pour donner satisfaction au Pape : la réponse était presque achevée ; il y avait même travaillé pendant les vacances [3] !

Enfin, le 23 octobre, l'assemblée fut convoquée pour juger du résultat des labeurs de ses commissaires : on lut la réponse qu'ils avaient rédigée : elle était en latin, et l'on peut supposer

1. La lettre du Nonce est de Madrid, 16 août. (Getino, *op. cit.*, pp. 290-291. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 104 v.)

2. « Vénérable recteur, écolâtre et assemblée des Écoles et de l'Université de Salamanque. Le Nonce de Sa Sainteté a de nouveau insisté de sa part sur l'examen qui devait être envoyé à Sa Béatitude sur la question du calendrier, en soulignant que la rapidité importe beaucoup et que Sa Sainteté désire que les choses ne traînent pas davantage ; et comme j'ai, comme il est naturel, le désir de donner à Sa Béatitude en cela et en toute chose, la satisfaction qu'il est juste de lui donner, je serais très heureux, si vous ne l'avez pas déjà fait, que vous fassiez en sorte d'achever ce que l'on vous a demandé et de m'envoyer aussitôt le résultat de vos travaux et de vos observations sur ce sujet, afin qu'on l'envoie à Sa Sainteté... De San Lorenzo de Madrid, le 11 octobre 1578. Moi le Roi. Par ordre de Sa Majesté, Mateo Vazquez. » (Getino, *op. cit.*, p. 292. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 171 r.)

3. Getino, *op. cit.*, p. 293. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 117 r.

que c'était Luis qui avait tenu la plume, bien que le procès-verbal ne l'indique pas.

L'Université décida de faire relier ce document, de l'envoyer au Pape et d'en déposer une copie dans ses archives [1].

On résolut de récompenser ceux qui avaient si bien travaillé à l'élaborer et l'on chargea le docteur Vera de faire des propositions dans ce sens.

Il restait à recopier en double expédition et à faire relier la réponse de l'Université : tout cela prit du temps, et le Nonce, s'impatientant, écrivit le 6 novembre qu'il priait qu'on se hâtât. Il est probable que la réponse était déjà partie lorsque la lettre du Nonce fut lue à l'assemblée du 14 novembre.

Le 22, Vera soumettait les propositions de récompenses qu'on lui avait demandé d'établir [2].

---

1. « Lorsque ladite note eut été lue et entendue et comprise par ladite Université, on ordonna de lire dans l'assemblée, et l'on lut la réponse que Monsieur le docteur Diego de Vera, professeur de Décret et chanoine doctoral de Salamanque, avec messieurs les autres commissaires, avait faite et rédigée concernant ce qu'avait demandé Sa Sainteté et ordonné Sa Majesté : c'est-à-dire d'examiner le livre et le résumé fait à Rome par X. Lilio sur la réforme de l'année et de présenter leurs observations, comme il résulte du bref de Sa Sainteté et de la Note de Sa Majesté, dont les copies se trouvent dans cette réponse aux feuillets 55 et 56, laquelle dite réponse en latin desdits seigneurs commissaires fut lue dans ladite assemblée. Et lorsque Messieurs de ladite Assemblée l'eurent entendue et comprise, ils dirent qu'elle était très bien faite et qu'il est juste de l'envoyer à Sa Sainteté, et elle en remit le soin à messieurs lesdits commissaires qui s'en sont occupés, priant leurs grâces de voir comment et de quelle façon elles le feraient, et mandant qu'on l'envoie reliée, et par la personne et de la façon qu'elles jugeront convenables, et que ladite réponse soit recopiée et que la copie soit placée dans les archives de l'Université, pour le cas où quelque jour il serait nécessaire de la revoir et d'en tirer parti. » (Getino, *op. cit.*, pp. 294-295. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 117 v. ; 118 r.)

2. « *Item* on décida et ordonna qu'attendu que quelques commissaires comme ledit docteur Diego de Vera et le Père Alcocer et maître Francés, professeur suppléant de Philosophie morale, qui a beaucoup travaillé à cet ouvrage et à cette tâche, et le licencié Gabriel Gomez,

Miguel Francés, Gabriel Gomez et le Père Alcocer n'appartenant pas au corps universitaire, il proposa de donner aux deux premiers une gratification, et au dernier, qui était franciscain, le prix d'un froc de bon drap, muni de sa cape. Quant aux docteurs et maîtres qui avaient prêté leur concours, Luis de Leon, Bartolomé de Medina et Domingo Bañez, l'Université ne pouvait ni les payer, ni les récompenser comme ils le méritaient, et se réservait de leur témoigner sa reconnaissance dès que l'occasion s'en présenterait. Enfin, Juan Bautista de la Canal qui avait fait office de secrétaire à la place du notaire de l'Université, reçut seize ducats [1].

Les commissaires de Salamanque s'étaient rangés à l'avis de Luigi Lilio : ils adressèrent une lettre rédigée dans ce sens au Pape et au Roi, mais ils faisaient remarquer dans la pre-

---

médecin, et d'autres qui ont travaillé avec beaucoup de soin et de persévérance, sacrifiant leurs intérêts pour assister aux nombreuses assemblées, réunions et conférences qu'il y a eu pour cela, ladite université et assemblée a décidé et décide que ledit seigneur docteur Diego de Vera, examine et voie ce que l'on doit faire pour chacune desdites personnes... et que dans la première Assemblée il donne son avis pour que l'Université décide et règle qu'on les récompense. » (Getino, *op. cit.*, p. 295. Libro de Claustros, année 1577-1578, fol. 118 r.) Le mssc. contenant la réponse de l'Université porte la cote 1-4-22.

Il faut remarquer que maître Francés est qualifié de professeur suppléant de Philosophie morale ; il aurait donc été le suppléant de Luis de Leon. Latassa dans sa *Biblioteca de escritores aragoneses* dit de Miguel Francés qu'il était originaire de Saragosse, qu'il fut étudiant, puis professeur à l'Université de Paris en même temps que Gaspar Lax et Pedro Ciruelo. Venu à Salamanque il y occupa une chaire de Philosophie jusqu'à ce qu'il obtînt une chaire titulaire d'Arts à laquelle s'était présenté Francisco Zumel. Tròp pauvre pour acquérir le grade de docteur il fut dispensé des frais par l'Université qui le tenait pour un des hommes les plus savants d'Europe. Et en effet l'Université de Bologne, qui l'avait consulté sur la réforme du calendrier, le remercia de la réponse qu'il avait donnée en le qualifiant d' « Aristote espagnol » : *Vale Hispane Aristoteles.*

1. Getino, *op. cit.*, pp. 296-297. Libro de Claustros, année 1578-1579, fol. 8 r.

mière que, déjà en 1515, l'Université de Salamanque avait présenté au Pape Léon X un projet de réforme qui ne différait guère de celui de Lilio et qu'ils joignaient à leur lettre [1].

Les mémoires des différents corps savants consultés par le Pape furent soumis à Rome à une Commission de huit membres, parmi lesquels se trouvait Pedro Chacon, et, conformément à leur avis, le 24 février 1582, Grégoire XIII publiait le

1. Réponse de l'Université de Salamanque au Pape : « Très Saint Père. Après vous avoir baisé très humblement les pieds, aussitôt que nous avons reçu la lettre de Votre Sainteté en même temps que l'abrégé de Luigi Lilio, nous avons accepté volontiers et rempli diligemment la tâche qui nous était imposée, comme il était naturel que fît cette Académie qui reconnaît avoir été érigée par l'autorité des Souverains Pontifes et s'en glorifie, et qui n'a rien de plus à cœur ni ne pense qu'il puisse rien lui arriver de plus agréable que de servir quelquefois le Saint-Siège Apostolique, dont elle révère profondément la majesté et défend avec le plus grand zèle l'autorité. En conséquence, après avoir étudié la question avec les mathématiciens compétents, et insignes, comme il s'en est toujours trouvé dans cette École, après avoir rappelé et examiné attentivement tout ce qu'elle a jadis répondu à la demande du Très Saint-Père Léon, dixième Souverain Pontife de ce nom, qui la consultait sur ce sujet, et qui concorde étonnamment avec le livre de Lilio, soit absolument, soit en grande partie, nous envoyons notre avis à Votre Sainteté à part, de telle sorte que notre avis, à l'exception de quelques détails qui nous ont paru dignes d'observations, est uniquement une approbation du tableau de Lilio, et que notre lettre renferme nos remercîments très justes et très mérités pour Votre Sainteté, dont les soins vigilants ont valu à la sainte Église ce grand bienfait que d'autres, dans les siècles passés, malgré leur ardent désir, ont pu souhaiter, mais sans pouvoir jusqu'ici le réaliser. Et de même que le Souverain Pontife Pie V, d'heureuse mémoire, en rédigeant un Bréviaire unique a mérité les louanges unanimes de l'Église universelle, de même aujourd'hui, Très Saint-Père, la réforme du calendrier faite sous vos auspices, en faisant disparaître le désordre des dates auxquelles se célébreront les fêtes et les offices divins au milieu de la joie profonde du monde chrétien, est un bienfait que l'Église du Christ reconnaîtra toujours avec joie devoir à son Souverain Vicaire Grégoire XIII, que nous prions la Divine bonté de nous conserver longtemps sain et sauf à nous et au troupeau chrétien. Salamanque, le 17 octobre 1578. » (Getino, *op. cit.*, p. 311. *Repertorio de los tiempos, etc...* dernier feuillet.)

décret de réforme d'après lequel le lendemain du jeudi 2 octobre de cette année compterait pour le vendredi 15, l'équinoxe serait fixée au 21 mars et la date de Pâques au premier dimanche après la pleine lune qui arrive le jour de l'équinoxe du printemps ou qui le suit.

Le 19 septembre de la même année, par une pragmatique datée de Lisbonne, Philippe II imposait cette réforme à tous ses domaines.

Quelle avait été exactement la part de Luis de Leon dans les travaux préparatoires de l'Université de Salamanque ? Rien dans ses écrits ne peut laisser croire qu'il eût des connaissances mathématiques ou même astronomiques particulières : son rôle ne fut donc pas prépondérant, ni même très important ; il y a tout lieu de penser qu'il eut surtout mission d'exprimer en un latin élégant les décisions des mathématiciens que l'Université fut obligée de recruter hors de son sein. La lettre d'envoi au Roi, non plus que celle adressée au Pape, ne mentionnent les noms des commissaires ; le mémoire n'est signé que de l'écolâtre Pedro de Guevara, du docteur Diego de Vera et du docteur Cristobal Arias. Et l'on ne voit d'ailleurs pas que Luis, naturellement porté à s'exagérer un peu l'importance de son rôle, ait jamais tiré vanité de la part qu'il prit à cette importante réforme : on peut donc être sûr qu'elle fut insignifiante.

La situation de Luis à l'Université restait précaire, bien que l'acquittement de Martinez lui eût apporté un appui moral évident. En effet, le traitement extraordinaire qui lui était attribué, aurait pu, semble-t-il, être supprimé. Il aurait suffi d'une manœuvre de ses ennemis qui n'avaient pas désarmé. Bartolomé de Medina était toujours là et son fanatisme ou sa rancune demeuraient redoutables. Aussi est-il naturel que Luis ait souhaité s'assurer une chaire officielle et régulière, non soumise au bon plaisir des électeurs ou de collègues peu sûrs. D'ailleurs, la conquête d'une chaire titulaire (*de*

propiedad) était le couronnement normal d'une carrière universitaire.

L'occasion se présenta bientôt. Francisco Sancho, le président des assemblées de revision de la Bible de Vatable, le Commissaire du Saint-Office, qui avait qualifié assez durement, comme on a vu, les doctrines de Luis, avait été nommé évêque de Segorbe, pendant que celui-ci était en prison. Il avait gardé, selon l'usage, la propriété de sa chaire de Philosophie morale, dans laquelle il était remplacé par des suppléants.

Il mourut le 23 juin 1578, en léguant mille ducats à l'Université de Salamanque.

Luis posa immédiatement sa candidature à la chaire vacante [1], concurremment avec le recteur du Collège de la Merci, Francisco Zumel. La lutte fut acharnée : les deux compétiteurs se lancèrent mutuellement les accusations les plus passionnées. Zumel accusa Luis d'avoir violé la clôture à laquelle étaient astreints les candidats et d'être sorti pour faire des visites hors de Salamanque, contrairement aux statuts ; d'avoir suborné des votes par de l'argent, des cadeaux, des menaces, ou par la persuasion ; d'avoir donné de l'argent à nombre d'étudiants pour les empêcher de s'éloi-

1. Voir aux Archives de l'Université de Salamanque : *Processo de la cathedra de propriedad de philosophia moral que vaco por muerte de el R^{mo}. señor maestro Don Francisco Sancho obispo de Segorbe. Vacose a nueue de Julio de* 1578 *con el termino de el estatuto que son* 30 *dias.* — Sancho était mort le 23 juin. Zumel, né à Palencia d'après Nicolas Antonio, était entré dans l'ordre de la Merci et fut l'élève de Gaspar de Torres. Titulaire d'une chaire d'Arts le 2 décembre 1570, il devint professeur de Physique le 7 décembre 1575. Il prit en 1572 le grade de maître en Théologie. Le 18 janvier 1580 il fut nommé professeur de Philosophie morale : il prit, le 19 mai et le 10 juillet, les grades de licencié et de maître ès Arts. En 1593 il était Général de la Merci. Il prit sa retraite en mai 1601 et mourut en 1607. Sa chaire fut déclarée vacante le 23 avril de cette année-là. (Esperabé y Artegea, *op. cit.*, t. II, p. 433.)

gner, ou de les avoir nourris à ses frais pendant la vacance de la chaire ; d'avoir usé de lettres de recommandation. Enfin, un des parents de Luis, laïc et magistrat royal, serait venu à Salamanque appuyer sa candidature ; et lui, et ses domestiques, racolaient publiquement les votes, offrant des dîners et des collations, de l'argent et même des banquets publics [1].

Les moines de Saint-Augustin en faisaient autant et conviaient ouvertement les électeurs à venir boire et manger dans leur couvent. La vie même de l'infortuné Zumel, à l'en croire, était en danger, et il accusait des parents de Luis d'être venus le chercher à son couvent de La Vera Cruz, dans l'intention de lui administrer la bastonnade [2].

Luis ripostait par des accusations analogues, et tout cela sans doute était bien exagéré. Mais le trinitaire fut, en fin de compte, battu le 14 août 1578 par une majorité de cent soixante-dix-neuf voix, et Luis, devenu professeur titulaire, n'eut plus à redouter les caprices des électeurs scolaires [3].

---

1. Voir Getino, *op. cit.*, p. 267. Zumel accusa Luis d'avoir violé la clôture à laquelle étaient condamnés les candidats, pour aller à onze lieues de là voir un certain Gaspar Osorio, que le recteur Juan de Acuña ordonna d'interroger le 7 août 1578 à Villa Vieja, et qui était peut-être parent de Luis de Leon. Au même moment se trouvait à Salamanque, où l'avait appelé un important procès, un autre parent de Luis du nom de Juan de Leon, trésorier de la collégiale de Belmonte, dont je n'ai pu établir la filiation. Zumel prétend que ce Juan de Leon avait un domestique du nom de Lopez qui pénétra, armé, en compagnie d'un certain Miguel de la Cruz et d'un nommé Martinez, dans son couvent de la Merci avec l'intention de le tuer et qu'il s'était caché dans un confessionnal : le pauvre religieux n'aurait échappé à la mort, ou tout au moins à des voies de fait, que parce qu'il était malade dans sa cellule où ses ennemis ne purent le découvrir.

2. Procès de la chaire de Philosophie morale, année 1578, fol. 200. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 267. — *La philosophie morale* correspondait à ce que nous appelons aujourd'hui la philosophie : elle se distinguait de la *philosophie naturelle* qui n'était autre chose que la physique.

3. Luis obtint 301 suffrages contre 122.

Le titulaire de la chaire de Philosophie morale devait être maître ès arts dans les six mois qui suivaient sa nomination : Luis de Leon n'était encore que bachelier dans cette faculté. Il profita des vacances pour se rendre à l'Université que les Bénédictins avaient établie dans leur monastère de San Facundo à Sahagun et s'y faire conférer le 11 octobre 1578, le grade de maître ès arts, que l'Université de Salamanque entérina le 25 octobre [1].

Un mois plus tard une précieuse satisfaction devait lui être accordée : la réhabilitation de son ami Grajar.

La mort du professeur de Bible n'avait pas arrêté la procédure engagée contre lui : le Procureur du Saint-Office avait obtenu du tribunal la publication d'un arrêt sommant les héritiers du défunt de défendre sa mémoire. Un de ses neveux, Antonio de Grajar et son frère Cristobal de Grajar [2] prirent donc sa défense. Ils se firent représenter par un ancien Collégial du Collège du Cardinal, chanoine d'Avila, du nom de Maldonado, qui remplit en cette affaire le rôle de théologien-conseil ou *patrono*.

Le 16 décembre 1575, après avoir pris connaissance de l'avis du *patrono*, Frechilla, Cancer et Nicolas Ramos qualifièrent les propositions reprochées à Gaspar de Grajar [3]. Mais ce ne fut que le 14 janvier 1578 que les Inquisiteurs Francisco de Menchaca, Guijano de Mercado, Andrés de Alava et Pedro de Quiroga se réunirent aux Consulteurs Pedro de Vaca de Castro, Fernando Niño de Guevara et Francisco de Albornoz,

1. Les documents concernant la maîtrise ès arts de Luis de Leon ont été publiés par le P. Gregorio de Santiago dans l'*Archivo Historico H-A*, vol. V, mayo de 1916, pp. 325-336. Il est à remarquer que, dans le certificat délivré par l'abbé de San Facundo, la patrie de Luis de Leon est exactement spécifiée : « Rdus. Pater frater ludovicus a legione ordinis heremitarum diui Augustini *oppidi* de belmonte conchensis diocesis. » (*Ibidem*, p. 330.)

2. Cristobal de Grajar habitait Villalon où il était marchand.

3. Biblioteca Nacional de Madrid, mss. 12.748 fol. 497 et suivants.

Auditeurs de la Chancellerie royale de Valladolid, pour rendre leur arrêt.

Ils déclarèrent qu'ils « votaient et qu'ils étaient d'avis que l'accusé, sa mémoire et sa réputation, quant au délit d'hérésie formelle dont le procureur l'avait accusé, fussent absous de l'instance et, en raison de ce qui résultait contre lui de ladite procédure, qu'on prélevât sur ses biens séquestrés, par manière de pénitence pécuniaire, mille ducats pour les dépenses extraordinaires du Saint-Office [1]. »

Francisco de Albornoz rédigea son avis par écrit et le remit le 31 janvier : « Il est, disait-il, du même avis que ces autres Messieurs et vote comme eux, sauf que, pour la peine pécuniaire, il est d'avis qu'elle soit de deux mille ducats, vu l'importance considérable de sa fortune [2]. »

Le Conseil suprême formula enfin la sentence définitive qui fut lue par le notaire Pedro de Vinegas pendant l'auto-de-fe célébré à Valladolid sur la Plaza Mayor le dimanche 28 septembre 1578 ; elle absolvait purement et simplement Grajar de l'instance et ordonnait, contrairement à l'avis des juges de Valladolid, de lui restituer intégralement tous ses biens séquestrés [3].

En conséquence Cristobal de Grajar présenta à l'assemblée plénière de l'Université de Salamanque le 29 novembre 1578 une copie de cette sentence d'acquittement : il lui demandait de faire les frais des obsèques de son malheureux frère et de payer à ses héritiers le traitement dont il avait été privé durant son emprisonnement.

L'assemblée, dont faisaient partie Luis de Leon et Bartolomé de Medina, prit immédiatement la résolution suivante :

1. Biblioteca Nacional de Madrid, mss. 12.748 fol. 537.
2. Biblioteca Nacional de Madrid, mss. 12.748, fol. 538 r.
3. Voir la sentence acquittant Grajar : Appendice VI.

« Que Maître Francisco Sanchez, professeur de rhétorique, primicier, convoque tous les docteurs et maîtres de l'Université pour le premier jour libre de fête ou de congé, et que l'on célèbre lesdites obsèques avec tout le soin et la diligence que l'on y met d'ordinaire, conformément aux statuts, usages et coutumes de ladite Université.

« *Item* on décida et ordonna que la veille on publierait ladite sentence aux leçons de Prime, de Vêpres et de Décret, pour faire connaître l'acquittement dudit Maître Grajar, et que cette publication serait faite par le secrétaire Andrés de Guadalajara ou par Bartolomé Sanchez, secrétaire, son suppléant en cet office. »

On confia enfin le soin de fixer les sommes dues à Grajar, à une Commission composée du docteur Diego de Vera, de Cristobal Pedro de Moya, de Bartolomé de Medina et de Pedro de Uceda « qui étaient présents et acceptèrent [1] ».

La réhabilitation de Gaspar de Grajar ne pouvait être plus complète.

On aimerait savoir quelles furent les idées directrices de Luis en abordant l'enseignement de la philosophie, l'originalité qu'il y déploya, l'école tout au moins à laquelle il se rattacha. Malheureusement les leçons professées par lui à cette époque ne semblent pas avoir survécu. Néanmoins, le Père Gutierrez, avec un scrupule méritoire, s'est attaché à rechercher dans les œuvres du professeur de Salamanque, les passages qui pourraient permettre de s'en faire une idée [2].

Ses patientes et minutieuses investigations ne lui ont permis d'arriver qu'à une conclusion fort modeste : c'est

---

1. Libro de Claustros, 1578-1579, fol. 11 r.
2. Marcelino Gutierrez : *Fr. Luis de Leon y la filosofia española del siglo XVI*. 2e édition, Madrid, 1891.

que Luis de Leon est resté foncièrement attaché à la philosophie scolastique, c'est-à-dire à celle de saint Thomas, et que, s'il s'en écarte, ce n'est que sur des points de détail, dans lesquels, avec une grande liberté d'esprit il adopte des solutions de Platon ou de Scot aussi bien que d'Aristote.

On ne saurait s'en étonner. Élevé au milieu de juristes, d'avocats ou de magistrats accoutumés à peser les mots de tous les textes, à ne s'occuper des généralités qu'à l'occasion de questions d'espèces, et plus tard, invinciblement attiré par la critique verbale de l'Écriture Sainte, il répugne aux vastes synthèses, toujours fausses par quelque côté, et qu'une science véritable interdit de former.

D'ailleurs son enseignement fut de trop brève durée pour lui permettre de tenter la construction d'un système philosophique. En effet, il abandonna bientôt la chaire qu'il venait de gagner.

La philosophie n'était pas en effet l'objet de ses études préférées et cet enseignement était moins considéré que celui de la théologie et de l'Écriture Sainte. Aussi, lorsque la mort du titulaire Gregorio Gallo, évêque de Ségovie, rendit vacante la chaire d'Écriture Sainte, le 25 septembre 1579, s'empressa-t-il d'y poser sans retard sa candidature.

Cette fois encore il eut pour concurrent ce même Domingo de Guzman qui avait obtenu comme lui, en 1578, la création d'un cours supplémentaire. Entre les deux hommes, les relations ne pouvaient être bien cordiales.

Domingo s'était permis de gloser, en les parodiant, les vers que Luis avait écrits en quittant sa prison : *Ici l'envie et le mensonge.* Le fils de Garcilaso s'était pitoyablement acquitté de cette basse besogne. Des partisans de Luis de Leon ripostèrent. L'un d'eux, aussi piètre versificateur que Domingo, montrant les deux candidats qui se disputaient la chaire, qu'il personnifiait sous le nom d'Ana, disait : « Luis et Mingo

prétendent se marier avec la belle Ana ; chacun prétend l'avoir, mais de l'avis de tous elle se meurt pour Luis. »

Luis y Mingo pretenden
Casarse con Ana bella ;
Cada cual pretende habella,
Mas segun todos entienden
Muerese por Luis ella [1].

Après une lutte acharnée, Luis l'emporta ; mais sa victoire fut douteuse.

L'annaliste anonyme, précédemment cité, écrit en effet, à l'année 1579, que Luis gagna la chaire de Bible le dimanche 6 décembre et en prit possession le lendemain ; il aurait obtenu deux cent-quatre-vingt-une voix et son adversaire deux cent quarante-cinq. Mais après vérification des suffrages Luis n'avait plus que trois voix de majorité, et cela en supprimant un bulletin valant cinq voix, portant une marque et que l'on soupçonna d'être dominicain. Un procès s'engagea, qui ne prit fin que par un arrêt du tribunal de Valladolid, en date du 13 octobre 1581, donnant gain de cause à Luis de Leon [2].

Les Dominicains persistèrent à prétendre que Luis n'avait triomphé que grâce à une fraude, sur laquelle on n'est pas

1. Publié pour la première fois par Merino dans le prologue des *Poesias*, t. VI, p. XXV, Madrid, 1816. — Sur la compétition de Guzman et de Luis, voir Blanco, *op. cit.*, p. 217.

2. « Cette année 79, le dimanche 6 décembre, on pourvut la chaire de Bible en la personne de F. Luis de Leon, et le lendemain il en prit possession: il eut 281 voix et maître Fr. Domingo de Guzman, 245. Il l'emporta par 36 voix. On vérifia les *cours*, et ce fut en enlevant un bulletin marqué, qui contenait cinq *cours*, et que l'on soupçonna être dominicain. Ne pouvant pas s'y résigner, les frères firent un accord d'après lequel il y aurait 100 votes de Saint-Dominique et 50 de Saint-Augustin. Il y eut un procès jusqu'au 13 octobre 81 où le tribunal de Valladolid rendit un arrêté en faveur de Fr. Luis de Leon. » (Gallardo, *Ensayo*, t. IV, col. 1329-1330.)

exactement fixé. Leurs historiens avancent que, vers 1600, une personne qui avait pris part au vote illégalement, et assuré ainsi le triomphe de Luis de Leon, fut prise de remords, et, par acte notarié, s'engagea, devant témoins, à verser au couvent de San Esteban, huit mille réaux, en dédommagement du tort qu'elle lui avait fait, et à effectuer ce payement en trois ou quatre versements, dont le dernier eut lieu en 1600.

Selon le P. Fernandez et le P. Mora, les livres de caisse du couvent auraient conservé la trace de ces payements et le nom même du coupable : force est de les croire sur parole. Cet incident prouve seulement à quel degré les passions étaient surexcitées dans ces circonstances ; il est fort légitime de supposer que ces fraudes se pratiquaient dans les deux camps, bien que la délicatesse de conscience dont fit preuve le partisan de Luis fût à coup sûr exceptionnelle [1].

1. Alonso Fernandez dans son *Histoire* manuscrite *du Couvent de San Esteban* dont il existe trois exemplaires (un à l'Université de Salamanque, l'autre aux mains du P. Getino, le troisième entre celles du P. Justino Cuervo) écrit au livre II, chapitre XXII : « En ce temps le P. maître frère Domingo de Guzman, fils du couvent de Salamanque, posa sa candidature à la chaire d'Écriture Sainte, vacante par la mort de l'évêque de Ségovie Gregorio Gallo, qui avait pris sa retraite comme titulaire de celle-ci. Il ne la gagna pas, bien qu'il eût la justice de son côté, car bien que les votes fussent en nombre égal pour les deux candidats, maître Fr. Domingo avait plus de titres que son adversaire : celui-ci l'obtint de fait et fut mis en possession. De nos jours, c'est-à-dire en 1600, on vit apparaître manifestement l'injustice et le tort faits à maître fr. Domingo et à l'ordre en cette occasion, lorsqu'on ne lui donna pas la chaire ; car quelqu'un qui avait voté, sans avoir droit de vote, s'arrangea avec le Prieur et le couvent de Salamanque, et restitua huit mille réaux au couvent pour lui avoir enlevé la chaire injustement, en votant pour son adversaire, et déclara pour la paix de sa conscience ce qu'il avait fait, alors que le P. maître [Fr. Rafael de la Torre] était prieur, et s'engagea par acte authentique devant un notaire et des témoins à payer lesdits huit mille réaux en trois ou quatre versements ; le dernier eut lieu en 1600, alors que le Prieur

Quoi qu'il en soit, Luis fut installé dans la chaire qu'avait occupée jadis son ami Grajar et qu'il lui avait disputée au début de sa carrière : émouvant souvenir ! Il allait y donner un enseignement inspiré des mêmes idées qui avaient causé la persécution dont lui, Grajar et Martinez avaient été les tristes victimes.

Quelques semaines plus tard, en décembre 1580, son irréductible adversaire, Bartolomé de Medina, mourait, à l'âge de cinquante-trois ans, après avoir assisté à la réhabilitation triomphale de ceux dont il avait pu croire qu'il avait causé la perte [1].

Quant à Guzman, il ne mourut pas de chagrin dans sa cellule, comme l'insinue le dominicain Mora ; il se consola de

---

était maître Fr. Francisco de Agustino, comme on peut voir dans le livre de comptes aux archives dudit couvent. » (Cité par Getino, *op. cit.*,pp. 272-273.) — Le P. Mora qui écrivait seulement au XVIIIe siècle, dit en parlant de la candidature de Herrera et d'Antolinez à la même chaire de Bible : « Il ne dut pas y avoir de fraude comme celle qui la fit perdre à notre insigne Fr. Domingo de Guzman, contre le célèbre augustin Fr. Luis de Leon en 1581. Parce qu'alors certain docteur qui en fut coupable fut condamné à payer au couvent 8.000 réaux, qu'il paya au fur et à mesure de ses ressources, jusqu'à ce qu'il les eût versés et qu'il eût reçu quittance. Le tout résulte de différents reçus du livre de comptes de cette époque, dont quelques-uns portent les nom et prénom du docteur, à qui nous faisons grâce ici, bien que cela n'ait guère d'importance. » (*Historia Analitica de San Esteban de Salamanca*, t. V, p. 136. Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 270-271.) Cette histoire manuscrite est aux mains du P. Justino Cuervo. — Au tome IV pages 646-651 et 881-887, l'auteur parle longuement de Domingo de Guzman et dit qu'il apprit à souffrir (aprendio a sufrir) en perdant cette chaire, et qu'il quitta dès lors l'Université pour sa cellule : il mourut en 1582.(Cité par Blanco, *op. cit.*, p. 216, note.) — On peut voir la discussion de ces textes par le P. Gregorio de Santiago dans l'*Archivo Historico H.-A.*, vol. VI, octobre 1916, pp. 255-268, et novembre 1916, pp. 325-337.

1. Quétif et Échard, *op. cit.*, t. II, pp. 256-257, disent que tous les Collèges, les Universitaires et les Ordres réguliers suivirent ses obsèques.

son échec en conquérant la chaire de *Durand* qu'il conserva jusqu'à sa mort en juillet 1582 [1].

1. Guzman qui avait un cours extraordinaire payé cent ducats semble toutefois l'avoir abandonné après son échec, car en 1579-1580 il ne fit que trente-quatre leçons. Il gagna la chaire de *Durand* qu'avait abandonnée Bañez, le 1er mars 1581 et mourut le 26 juillet 1582. — Voir l'article du P. Gregorio de Santiago dans l'*Archivo Histórico H.-A.*, vol. VI, octobre 1916, pp. 256-257, note 1.

CHAPITRE XXI

1579-1582

EXPLICATIONS DONNÉES DANS LA CHAIRE DE BIBLE. — PUBLICATION DES COMMENTAIRES LATINS DU CANTIQUE DES CANTIQUES ET DU PSAUME XXVI (1580).

Les premières années pendant lesquelles Luis occupa la chaire de Bible furent marquées par une activité intense. C'était en effet l'enseignement qui convenait le mieux à ses capacités, et qu'il était à peu près seul à pouvoir marquer d'une empreinte vraiment personnelle. Les cours qu'il professa à cette époque ont été préservés par des cahiers d'étudiants.

Il semble que le Commentaire sur l'Ecclésiaste [1] appartienne à la première année, 1580. Il en poussa l'explication jusqu'au douzième verset du chapitre IX qu'il commentait le 17 août. A ce moment il fut sans doute forcé de se rendre à Valladolid pour le procès qui lui disputait la propriété de sa chaire : il s'y trouvait en effet le 6 novembre, le 10 et le 13 décembre, dates où il achevait respectivement les chapitres XXXIII, XXXIV et XXXV du Commentaire qu'il

1. Ce cours sur l'Eclésiaste se trouve dans les *Opera*, t. I, pp. 271-508. Après quelques lignes de l'explication du verset 12 du chapitre IX, l'étudiant qui prenait ces notes, a écrit l'annotation suivante : « Ici le P. frère Luis de Leon abandonna, le 17 août, et fut continué par le P. Tapia. » (*Ibidem*, p. 508.)

préparait sur le Livre de Job[1]. Il était suppléé pendant son absence par son ancien élève Diego de Tapia[2].

Bien que, dans ce Commentaire de l'Ecclésiaste, Luis envisage encore avec complaisance les divergences qui existent entre le texte hébreu et la Vulgate, il ne manque pas de marquer avec éloges comment, tout en s'éloignant du mot à mot, saint Jérôme a cependant pénétré merveilleusement le sens du prophète. Il reste de lui une traduction en langue vulgaire de ce même livre, qu'il est assez naturel de supposer de la même époque et qui a été publiée dans ces dernières années sous le titre : *El perfecto Predicador.*

Dans le courant de l'année 1580 parurent ses premières œuvres : son *Commentaire latin sur le Cantique des Cantiques*[3] et son *Exposition du Psaume XXVI*[4] furent publiés en effet,

1. Dans le manuscrit original conservé à la bibliothèque de l'Université de Salamanque on lit à la fin du chapitre XXXIII : « Deo et Christo gratias, Pinciae VI noviembre an. 80. » — Et les dates cidessus se trouvent à la fin des chapitres XXXIV et XXXV.

2. Diego de Tapia, augustin de la maison de Salamanque, élève de Luis de Leon, était né en 1549 et mourut à quarante-deux ans en 1591. Il avait donc à ce moment trente et un ans. Il a laissé un traité *De Incarnatione Christi*, un autre *De admirando Eucharistiae Sacramento*, publiés avec un *Tractatus de ritu Missae*, à Salamanque en 1589. Voir Nicolas Antonio. Il était peut-être parent de Luis de Leon dont l'arbre généalogique contient ce nom de Tapia.

3. *F. Lvysii Legionensis, Avgvstiniani, Divinorvm librorvm primi apvd Salmanticenses Interpretis. In Cantica Canticorvm Solomonis explanatio. — Ad. Serenissimum Principem Albertum, Austriae Archiducem, S. R. E. Cardinalem* (Emblème de l'auteur avec, en bordure, la devise : « Ab ipso ferro »). — *Salmanticae, Excudebat Lucas a Iunta M. D. LXXX. Cvm privilegio.* — A la fin : *Salamanticae, Excudebat Lucas a Iunta. M. D. LXXX. Con privilegio.* — In-4° de 8 + 370 + 12 pp. avec Index à la fin, et en tête, une poésie latine à la Vierge. — Licence du Provincial Pedro Xuarez... Datum Salmanticae XI. Calend. Ianuarij. Ann. MDLXXVIII. — Approbation du docteur en Théologie Sebastian Perez. — Licence du Conseil : Madrid 22 mars 1580. — Privilège pour dix ans : San Lorenzo, 13 octobre 1579. — Errata. — Dédicace à l'Archiduc Albert. — Lectori.

4. « *F. Lvysii Legionensis Avgvstiniani. Divinorvm librorvm primi*

cette année-là, dans le même volume, chez le libraire Lucas Junta à Salamanque.

Le premier portait l'approbation de Sebastian Perez, l'ami dont Luis aurait bien voulu faire son *patrono*. Il était dédié au Cardinal-Infant, l'Archiduc Albert. La dédicace est intéressante par ce fait qu'elle montre que l'auteur avait été présenté à ce prince et reçu aimablement par lui. Cette présentation dut avoir lieu en 1577 ou 1578 [1]. L'Archiduc [2] avait peut-être joué un rôle dans l'acquittement de Luis, et, dans tous les cas, le bruit fait autour du nom de ce dernier aurait suffi à expliquer que le jeune prince eût éprouvé le désir de le voir. Alonso Coloma, valet de chambre de l'Archiduc, avait fait savoir à Luis que celui-ci ne l'avait pas oublié [3].

---

apvd Salmanticenses Interpretis. In Psalmvm vigesimvm sextvm Explanatio. (Emblème de l'auteur). — *Salmanticae, Excudebat Lucas a Iunta. M. D. LXXX. Cvm privilegio.* » — In-4°, de 4 folios. + 71 pp. — Approbation de fr. Hernando del Castillo, Madrid, 14 mars 1578. — Errata. — Dédicace à l'Inquisiteur Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède.

1. Dans sa dédicace, Luis dit que cette présentation eut lieu l'année précédente « superiore anno » : or l'approbation est du 14 mars 1578, et le privilège du 13 octobre 1579.

2. L'archiduc, né, le 15 novembre 1559 à Neustadt, mort à Bruxelles le 15 juillet 1621, était le sixième fils de Maximilien II et par sa mère Marie d'Autriche, le petit-fils de Charles-Quint. Il avait été élevé à la cour de Philippe II et fut créé cardinal et archevêque de Tolède avant l'âge de vingt ans. Il occupa plus tard les fonctions d'Inquisiteur général. Philippe II le nomma gouverneur du Portugal et, en 1595, à la mort de l'archiduc Ernest, gouverneur général des Pays-Bas.

3. « Au Sérénissime Prince Albert d'Autriche, Archiduc Cardinal de la Sainte Église Romaine, frère Luis de Leon augustin, Salut et Paix. — Votre amour des lettres et votre affection pour les savants dont vous donnez des preuves et que vous désirez être connus de tous, m'ont donné l'espoir, Albert, honneur des Princes, que si je dédiais à votre Grandeur comme je le fais, ces Commentaires sur le Cantique des Cantiques de Salomon, cela ne vous déplairait pas. Et ce qui m'a poussé d'autant plus à oser le faire, c'est le souvenir de l'accueil riant et des paroles affables que vous m'avez dispensés l'année dernière, lorsque j'étais venu vous présenter mes hommages et tout ce que je

En cinq distiques latins, faisant suite à la Dédicace, Luis, s'adressant à la Vierge, la supplie de lui inspirer la traduction juste et les mots convenables [1].

Dans une courte préface il disait à quelle occasion il avait écrit la traduction en langue vulgaire du Cantique des Cantiques, comment elle s'était répandue à son insu, et la poursuite dont elle avait été l'objet de la part du Saint-Office. Il cachait d'ailleurs la personnalité d'Isabel Osorio sous le terme inexact d'« un ami », *cujusdam amici mei.* Il expliquait que la publication de ce commentaire en latin lui avait été d'abord conseillée, puis imposée, et que ce travail ne le satis-

---

suis... et l'assurance que m'avait donnée plus tard Alfonso Coloma, votre valet de chambre, que vous ne m'aviez pas oublié, mais que Votre Grandeur abaissait quelquefois ses regards sur mon humble personne et que dans vos conversations vous faisiez quelquefois mention de moi. En outre, j'ai considéré que ces écrits vous convenaient parfaitement, puisque vous êtes né pour gouverner un jour l'Église comme nous le pensons tous, et que, choisi par Dieu, vous commencerez ainsi à aimer l'Église dans ces écrits où vous verrez qu'elle a été aimée d'un si grand amour par le Christ, roi de tous les rois, que, non seulement il a voulu être appelé son seigneur et son père, mais encore être regardé comme son amant et son époux, et qu'il a voulu qu'on écrivît de lui-même les mots d'amour les plus ardents qui aient jamais été écrits. L'amour est en effet vraiment la qualité divine, ainsi que la bonté se répandant sur tous les hommes. Et cette vertu pour laquelle il est manifeste que vous êtes naturellement fait, vous en pénétrerez facilement la perfection et l'achèvement en lisant ce livre. Dédié à Votre Grandeur, qui lui servira de protection puissante, non seulement il ose paraître aujourd'hui, mais il espère encore et a l'assurance qu'il plaira plus à tous qu'il n'aurait jamais fait auparavant. Adieu ! » Dédicace du Commentaire latin du Cantique des Cantiques, *Opera*, t. II.

1. « *Votum.* — Quo mens plena Deo, quantoque exaestuat igne, | Inque vicem quanto flagrat amore Deus, | Dum resero interpres divini carminis, olim | Numinis impulsu quod cecinit Salomon, | Supremo, o virgo, penitus dilecta tonanti, | Ipse amor e cujus prosiluit gremio, | Da sensus rectos : da verba decentia : posse | Da sanctos ignes pectore concipere : | Scilicet, ut magno perfunctus munere laudes, | Diva, tuas grato carmine concelebrem. || (*Opera*, t. II, p. 11.)

faisait guère, car, comme ce qu'on fait sans spontanéité, il l'avait écrit sans enthousiasme [1].

La façon dont est conçu ce commentaire est celle que Luis avait adoptée en écrivant sa traduction espagnole: cependant, ce n'est pas une transcription ni une traduction latine de l'espagnol ; en effet, le texte primitif avait été confisqué par l'Inquisition, et, officiellement tout au moins, il n'en devait subsister aucun exemplaire. En substance toutefois, le texte latin ne diffère naturellement pas du texte en langue vulgaire, quant au fond, et, dans la forme même, on retrouve les exemples, les comparaisons, et parfois les termes même dont Luis s'était servi en espagnol.

Mais à cette explication littérale du texte hébreu, dans laquelle l'auteur s'était primitivement confiné, il ajoutait cette fois un commentaire du sens mystique du Cantique, chapitre par chapitre : la rédaction en était achevée en 1578, deux ans seulement après la libération de Luis ; il présente bien des points intéressants.

Luis déclare que le Cantique est une allégorie, non au sens où les théologiens prennent ce mot, mais au sens que lui donnent les rhéteurs, de métaphore continue [2]. Mais cette allégorie a un sens apparent et un sens caché. Au premier, Luis avait donné dans sa traduction en langue vulgaire le nom d'*écorce* ; ici, pour ne pas réveiller la défiance du Saint-Office, il lui donne celui de son (*sonus*) qui est infiniment moins clair, mais qu'il préfère à celui de sens historique qu'avaient em-

1. « Je ne suis généralement pas content de moi. Car l'esprit contraint et appelé dans une autre direction qu'il ne souhaite, vient malgré lui, et, pour cette raison, se montre chiche et avare dans les pensées et les mots qu'il suggère. » (*Opera*, t. II, p. 12.)

2. « Tout ce livre est en figures et en allégories. Par allégorie j'entends non pas cette allégorie qu'à l'instigation de saint Paul les théologiens introduisent dans l'Écriture lorsqu'ils distinguent du sens qu'ils appellent littéral le sens allégorique : mais celle que les rhéteurs disent produite par la métaphore continue. » (*Opera*, t. II, p. 12.)

ployé nombre d'écrivains après Origène [1] et dont s'était également servi l'infortuné Gudiel. Au second il donne le nom de sens littéral [2].

Plusieurs indices donnent à penser que la rédaction de quelques passages fut écrite en prison. C'est ainsi qu'on ne s'expliquerait guère que par un loisir prolongé le hors-d'œuvre consacré à l'explication des mots *In curribus Pharaonis*, et à ce que Quintilien appelle l'allégorie mixte. Bien qu'il se soit inspiré du VIII[e] livre de Quintilien, qu'il nomme, les exemples qu'il cite de Virgile ou d'Horace ont été choisis par lui et commentés comme pourrait le faire un professeur de rhétorique devant ses élèves. Cette dissertation fait partie du premier chapitre du Cantique [3]. Au même endroit, à propos

---

1. Origène *Homilia I, in Canticum.*

2. « Tout cela est divisé en *son* (car il ne me vient pas à l'esprit pour le moment de meilleur mot pour désigner le sens, quel qu'il soit, que ces écrits semblent avoir au premier abord : bien que je sache que d'anciens écrivains ecclésiastiques l'ont nommé histoire ou sens historique ; mais nous l'appellerons *son des mots*) ; tout cela donc est divisé en son et pensée, de telle sorte que le son soit le sens extérieur, qui frappe les yeux ; mais la pensée cachée, et le sens secret où amène le son extérieur est ce que l'on appelle et qui est le sens littéral. » (*Opera*, t. II, p. 16.) Cependant lorsqu'il ajouta une troisième explication mystique en 1588, il écrivait : « Aussi n'est-ce pas proprement le sens, mais comme j'ai coutume de le nommer, le son pour ainsi dire des mots, ou comme saint Bernard l'appelle, la surface littérale, ou la teneur et l'écorce de la lettre. » (*Opera*, t. II, p. 104.)

3. « Il faut savoir que celui qui tient le rôle de l'homme dans ce poème, bien qu'on le fasse généralement parler comme un pasteur, apparaît cependant parfois sous sa propre figure... Quintilien appelle mixte ce genre d'allégorie et dit qu'il est d'un emploi très fréquent. Aussi en dit-il : « Dans ce genre d'allégorie la métaphore vient des mots et le sens des idées. « [Quintilien, VIII, 6, 48]. Ainsi le poète ayant commencé : *Nondum subacta ferre jugum valet* || *cervice, nondum munia comparsis aequare* | [Horace, Odes I, 5, 1-2.] et ayant ajouté : *Circa virenteis est animus tuae* || *campos juvencae, nunc fluviis gravem* || *solantis aestum, nunc in udo* || *ludere com vitulis salicto* || *praegestientis.* (Horace, *Odes* II, 5, 5-9) ; et ensuite sans métaphore : *Jam proterva* | *fronte petet Lalage maritum.* | [Horace,

des mots *Pulchrae sunt genae tuae sicut turturis*, se lit une digression bien curieuse sur le mot תור *thor* qui désigne un petit bijou d'or, en forme de tourterelle, dont les juives ornaient leur front : Luis décrit longuement cette coiffure et rappelle avoir vu dans sa jeunesse de très anciennes statues de femmes coiffées de la mitre ornée de franges, semblable à celle dont usaient les femmes de Syrie ou de Palestine et portée de son temps par les femmes d'Afrique : il tenait ce détail d'un Arabe auquel il avait recours, au moment même où il écrivait ces lignes [1]. Il semble bien que cet Arabe ne soit

Odes II, 5, 15-16]. Et Virgile déplorant la mort du dictateur César en la personne de Daphnis, après avoir conservé presque en tout la figure des dieux, renonça cependant au décor dans le vers : *Daphnis et Armenias curru subjungere tigres* || *instituit, Daphnis thyrsos inducere Baccho.* [Bucol. V, 29-30] il a exprimé en effet au propre et littéralement ce que faisait César, dont il s'agissait. En effet celui-ci, dit-on, rapporta à Rome d'Arménie le culte du dieu Bacchus. Et de même dans le passage où il décrit les combats et les mœurs des abeilles par des métaphores tirées de l'art militaire et des batailles et des camps romains, alternativement il se sert dans ses vers de la métaphore et de l'expression propre ; allégorie : *namque morantes* || *Martius illi aeris rauci canor increpat et vox* || *auditur, fractos sonitus imitata tubarum.* || [Géorgiques, IV, 70-72.] Sens propre : *trepidae inter se coeunt pennisque coruscant* [*Ibidem*, 73]. De nouveau en allégorie : *Et circa regem atque ipsa ad praetoria densae* || *miscentur* [*Ibidem*, 75-76]. Puis au sens propre : *concurritur aethere in alto* | *fit sonitus, magnum mixtae glomerantur in orbem.* || [*Ibidem*, 78-79]. Ce vers est sans métaphore : *Nec vero a stabulis pluvia impendente recedunt* || *longius, aut credunt coelo adventantibus Euris.* || [*Ibidem*, 191-192]. Puis il revient à la première allégorie : *Sed circum tutae sub mœnibus urbis aequantur* || *excursusque breves tentant.* || [*Ibidem*, 193-194]. » (*Opera*, t. II, pp. 29-31.)

1. « Ce qui est sûr c'est que ce sont certaines parties de la parure féminine et certains ornements que portent les femmes qui sont désignés par ces mots de tourterelles et de colliers : mais lesquels et de quelle espèce ? Il n'est pas facile de le dire. En effet le mot hébreu, תֹּר Thor, que l'ancien traducteur a rendu par *turtur*, désigne selon les uns des chaînettes d'or très fines, ou selon d'autres de très petites pierres précieuses enfilées en rangs ; selon d'autres de toutes petites figures de tourterelles, habilement faites d'or ou d'argent. Je me rappelle

autre que le jeune Maure qui le servait dans sa prison et qui le laissait mourir de faim, comme il s'en plaignit à ses juges [1].

Sa personnalité se trahit dans certains passages, tels que le commentaire des mots *Quae est ista, quae ascendit sicut virgula fumi ?* En quelques lignes vibrantes du sentiment de l'indignation et du triomphe, il rappelle son emprisonnement, et son absolution provoquant l'étonnement chez ceux qui

---

avoir vu de très anciennes statues de femmes, coiffées d'une mitre, mais pour le reste vêtues à la grecque, sauf que, du bord de la mitre auprès des tempes, pendaient une quantité de fils qui tombaient sur les joues. Cette sorte d'ornements n'est pas seulement fort ancienne ; les femmes de Palestine et de Syrie s'en servaient jadis, je crois, puisque les Arabes qui occupent actuellement l'Afrique les emploient, sans fils ni lisses, non seulement dans les manteaux de laine et de soie qu'ils fabriquent pour se protéger de la pluie, mais encore dans les longs turbans de lin qu'ils enroulent autour de leur tête. Or,il est vraisemblable que ces fils, tombant des bords de la mitre, et généralement faits de lin tordu, les femmes riches et nobles les portaient d'or ou les remplaçaient par des chaînettes d'or, ou par des rangs nombreux de petites perles enfilées, à l'extrémité desquels étaient ajoutées les petites figures de tourterelles d'or très petites : et c'est là l'ornement que les Hébreux désignent par le pluriel *Thorim* תורים. Au moment où j'écrivais ceci, j'ai appris d'un Arabe à mon service, que cet ornement de la coiffure féminine dont j'avais fait une description conjecturale d'après d'anciennes statues, ou quelque chose de très semblable, était en usage de nos jours chez les femmes arabes qui l'appelaient en leur langue *Humal hazem*. C'est un bandeau de lin brodé, long de huit doigts et large de trois : de l'un des bords tombent plusieurs rangs de petits disques d'or ou de petites perles, ou un mélange des deux, enfilés sur un fil. Les femmes arabes ajoutent ce bandeau aux autres dont elles parent leur tête et le lient serré de telle sorte que les rangs de perles qui tombent du bandeau, atteignent presque les paupières et flottent autour du front et des tempes. » (*Opera*, t. II, pp. 33-34.) De même lorsqu'en 1586 ou 1587,il écrivait son troisième Commentaire mystique du Cantique, il disait : « Il dit donc que la tête de l'épouse est écarlate, soit qu'elle fût couverte d'un voile écarlate, soit que sa chevelure fût teinte en pourpre. Car c'est une couleur appréciée en Orient, ce qui fait que de nos jours les femmes arabes teignent leurs cheveux dans une infusion de racines de troëne afin de leur donner cette couleur. » (*Opera*, t. II, p. 111.)

1. Voir plus haut, t. I, p. 431, n. 5 et 434.

l'ont connu et qui s'écrient : « *Quis est iste qui ascendit de deserto sicut virgula fumi ?* Oui, quel est donc cet homme qui, perdu, errant, courant tout à l'heure au hasard dans la ville, est redevenu si soudainement joyeux et heureux ? qui a échappé à tant de maux qui l'accablaient ? qui, attaqué de tous côtés par ses ennemis, impitoyablement trahi par les siens, les a surpassés tous par la fermeté de son âme ? qui s'est dégagé de tout le réseau des calomnies qui l'enchaînait si étroitement ? que ni la saleté d'une prison n'a achevé, ni la prolongation de son infortune n'a brisé, ni la haine servie par tous les moyens de nuire n'a réussi à perdre ? qui, désarmé, accablé de traits, les a soutenus et repoussés en se défendant avec modération jusqu'à ce que Dieu annihilât tous les efforts et tous les plans de ses ennemis, fît reculer l'audace devant la patience, et la malhonnêteté devant l'innocence [1] ? »

Les années n'avaient pas atténué l'âpreté de son caractère, et l'on est tout surpris en lisant l'explication mystique qu'il donne des mots *En lectulum Salomonis, septuaginta fortes viri ambiunt ex fortibus Israël, omnes tenentes gladios, et ad bella doctissimi, uniuscujusque gladius super fœmur suum, propter timores nocturnos*, de retrouver les invectives du discours de Dueñas contre les mauvais prélats qui se sont poussés aux honneurs par la brigue et la flatterie [2]. L'interprète s'élève

1. *Opera*, t. II, pp. 201-202.

2. « Qu'ils soient donc d'abord courageux. Et puis, comme ajoute le texte avec intention, qu'ils soient des braves d'Israël. Car ceux qui affrontent les travaux ardus de l'ambition, fréquentent les demeures des rois, osent et supportent tout, jusqu'à ce qu'ils obtiennent ce qu'ils désirent, c'est-à-dire d'être préposés aux affaires de l'Église, ceux-là sont à coup sûr braves ; autrement, en effet, comment seraient-ils capables de supporter un tel fardeau ? mais ils ne sont pas des braves d'Israël. Ils peuvent supporter n'importe quoi, ils peuvent, à travers les rangs de ceux qui ambitionnent les mêmes charges, s'ouvrir une route à force de labeur et de flatterie, comme avec une épée ; ils peuvent courir, même au travers des flammes, où les appelle leur passion malsaine des honneurs ; mais lutter de pied ferme par sa vertu

contre la doctrine erronée qui prétend que, pour être évêque, point n'est besoin de savoir la théologie. En voyant avec ces hommes l'avidité, la débauche, le faste, la cruauté, la férocité envahir l'Église, il se demande si Dieu n'a pas décidé de faire disparaître le christianisme de l'Espagne et de transporter ailleurs sa loi, peut-être chez des peuples actuellement infidèles [1]. Sans doute est-ce là une allusion aux peuples d'Amérique dont, comme on le verra, Luis prétendait trouver la conversion déjà prédite par les prophètes. Quoi qu'il en soit, il annonce son intention d'écrire un gros volume à ce sujet et

contre les vices, lutter dis-je, ou même soutenir la première vue de l'ennemi, ou tout au moins remplir les fonctions de conducteur de bagages, ou consentir à compter parmi les soldats, ils en sont tout à fait incapables, et sont alors plus mous que des femmes. Ils peuvent supporter n'importe quoi, pour acquérir un troupeau sur lequel ils se jetteront, et qu'ils tyranniseront ; mais, lorsqu'ils l'ont acquis, ils sont incapables de le repaître d'une nourriture salutaire et céleste. » (*Opera*, t. II, p. 207.)

1. « En effet, si, comme le pensent et l'enseignent quelques personnes, pour exercer les fonctions d'évêque, la connaissance de la parole de Dieu, c'est-à-dire des Saintes Lettres et de la Théologie n'est pas nécessaire, si les procédés par lesquels ils les ont acquises sont ceux au moyen desquels il faut les exercer, ils ont raison ; ils les ont acquises en effet par les pires procédés de l'ambition... Pour moi je crois que les anciennes mœurs de la République chrétienne ont principalement commencé à se corrompre au temps où ce furent des hommes ignorants des lettres et des lois divines qui occupèrent les chaires de l'Église. Avec eux en effet, l'avidité, le luxe et le faste, avec eux la cruauté et l'inhumanité, et d'innombrables autres fléaux envahirent les mœurs chrétiennes et accablèrent l'Église ; et ils l'ont si bien accablée qu'il ne lui reste, pour ainsi dire, aucun moyen de recouvrer la santé, et qu'il semble que dans l'avenir... comme les peuples d'Orient, chez qui florissait jadis la discipline chrétienne, sont aujourd'hui enveloppés des ténèbres de l'erreur, par la permission de Dieu qu'offensèrent leurs péchés, nous aussi qui l'avons irrité par nos fautes, nous soyons répudiés et nous devions être répudiés par lui, et qu'il cherchera et se choisira d'autres peuples inconnus, mais propres à recevoir la semence de la grâce et à la faire fructifier, pour y porter, avec la foi de son fils Jésus-Christ, le Royaume céleste qu'il nous retirera avec les dons du Saint-Esprit. » (*Opera*, t. II, pp. 208-209.)

d'y réduire à néant, sous les arguments et les témoignages, l'opinion néfaste de ceux qui enseignent cette funeste doctrine. « Il faudrait les mettre en prison, » dit-il, tout en reconnaissant que sur ce point ils avaient l'avantage sur lui [1].

Il revient ailleurs à la charge contre les mauvais évêques ; la violence avec laquelle il les attaque, semblerait l'écho de luttes ou de rancœurs personnelles : il les accuse de poursuivre les chrétiens sincères d'une haine spontanée, et, sous n'importe quel prétexte, d'essayer de les déshonorer ou même de les faire périr [2].

---

1. « Pourquoi en effet les particuliers aimeraient-ils ces lettres et ces études quand, non seulement ils les voient mépriser de ceux qui devraient les cultiver, mais qu'ils constatent que ceux qui les professent sont négligés, tenus pour rien et même tournés en dérision ? Mais à l'erreur de ces hommes nous consacrerons peut-être quelque jour le volume spécial qu'elle mérite et nous les accablerons sous une infinité de raisonnements et de témoignages. Bien que ce ne soit pas tant par des raisonnements qu'il faudrait les réfuter (car la chose est claire et telle qu'il ne semble pas permis de la mettre en doute) que par des chaînes qu'il faudrait les accabler, bien que sur ce point ils aient plus de chance que nous. Mais je parlerai contre eux une autre fois. Car un sujet si important ne saurait se renfermer dans les étroites limites de ce bref commentaire. » (*Opera*, t. II, p. 210.)

2. « Et à coup sûr, s'il n'est rien de plus salutaire au genre humain que les évêques qui remplissent leur charge comme il convient, ils sont aussi pour tous les hommes, mais surtout pour les meilleurs et les plus saints, ils sont pernicieux et funestes, ceux qui détournent à leur commodité ou leur intérêt le pouvoir qu'ils ont reçu de gouverner le peuple de Dieu, *ceux qui se conduisent en mauvais pasteurs*[a] et que désigne exactement le passage. Ce sont eux, en effet, qui, par leur exemple détestable font naître les plus grands vices chez leurs subordonnés, qui corrompent la pureté de la religion par des maximes et des opinions conformes à leur genre de vie ; qui haïssent l'ingénuité de la piété chrétienne parce qu'elle est l'ennemie déclarée de leurs procédés et de leurs principes frauduleux ; et non seulement ils la haïssent, mais sous n'importe quel prétexte réel ou inventé l'envoient à la honte et à la mort. Et de même que dans une République opprimée par un tyran, il n'y a pas de place pour la vertu, ni pour aucun mérite, parce que les tyrans redoutent pour eux toute supériorité et toute éminence, de même ces hommes qui, sous le nom magnifique de pou-

Arrivé au chapitre V, Luis prétend y trouver prédite par avance toute l'histoire de l'Église, et il a l'occasion de reprendre à ce propos une des idées qui, paraît-il, lui étaient le plus chères.

Déjà, en 1566-1567, dans son cours sur la *Foi*, il avait été amené à examiner si les infidèles peuvent être convertis de vive force [1]. Scot répond par l'affirmative [2], en se fondant sur la parabole du père de famille qui, irrité de voir plusieurs de

---

voir légitime, cachent un cœur de tyran et, de ce qu'ils ont reçu pour le salut des hommes, pouvoir, juridiction, richesses et ressources, se servent pour leur ruine et leur perte, autant qu'il est en eux, éteignent l'éclat de la perfection et de la vertu chrétiennes dès qu'ils les voient s'élever et apparaître. Je pourrais le prouver par bien des exemples que notre temps nous fournit en abondance. Mais je les passerai sous silence, parce qu'on ne saurait les rappeler sans offenser quelques personnes... Combien de saints, de savants, d'évêques qui étaient la lumière de l'Église, ont vu ceux qui voulaient qu'on les tînt pour les pontifes de la même religion et de la même doctrine, c'est-à-dire qui avaient l'apparence de pontifes ou d'évêques, comme dit saint Paul, remplis de piété, mais qui en réalité ne l'étaient pas, soit par des calomnies, soit par la violence, les déplacer, les exiler, les traiter rigoureusement, les faire périr d'une mort cruelle et infamante ? » (*Opera*, t. II, pp. 302-304.) — [2]. J'ai traduit d'après le texte des *Opera* ; mais dans la première édition les mots en italiques doivent être remplacés par les suivants : « C'est-à-dire ce sont des pasteurs injustes et mauvais dont il y eut toujours dans l'Église un grand nombre. »

1. Question VIII. De l'infidélité... « Faut-il forcer par la violence et par les armes les infidèles à recevoir la foi ; il y a sur ce point deux opinions contraires. » (*Opera*, t. V, pp. 382-385.)

2. « Scot (partie IV, distinction IV, questions IV et VI) n'hésite pas à dire que les infidèles, tout au moins ceux qui sont soumis à des princes chrétiens, non seulement peuvent, mais doivent être contraints à recevoir la foi. Et cela peut se prouver d'abord par la parabole de Luc, ch. XIV, qui renferme l'image de l'Église, où le père de famille qui avait préparé un festin, irrité contre les convives qui n'ont pas voulu venir, dit à son serviteur : « Exi in vias, et quoscumque inveneris, compelle intrare, ut impleatur domus mea. » (*Opera*, t. V, pp. 385-386.) La Vulgate dit : « Exi in vias et sepes quoscumque et compelle intrare, etc. » (Luc, XIV, 23.)

ses invités refuser de venir à son festin, pour les remplacer, envoie son serviteur chercher les malheureux et les gueux qu'il pourra rencontrer : « Force-les à entrer », *compelle intrare*, lui dit-il. Luis protestait contre le sens matériel donné à ces mots et soutenait que la violence était interdite contre les infidèles aussi bien par les lois ecclésiastiques que par les lois civiles [1]. Il affirmait que, dans cette parabole, le Christ n'a pas voulu indiquer comment il fallait prêcher l'Évangile, mais qu'il a entendu prédire ce « qu'il prévoyait devoir arriver à la fin des temps, grâce à la scélératesse et à l'avidité de certains hommes, de la prédication et de la propagation de l'Évangile ». Il y faudrait donc voir une prophétie annonçant le refus des Juifs d'embrasser la foi, et leur substitution dans l'Église par les Gentils. « Enfin, comme il y avait encore une place vide et qu'il manquait quelque chose au nombre des élus, des Espagnols, ajoute-t-il, poussés par la convoitise de l'or, ayant pénétré dans le Nouveau Monde, amenèrent à l'Église tous les infidèles qu'ils trouvèrent, malgré eux quelquefois, et en dépit de leur répugnance [2]. »

C'était l'année même de la mort, à Madrid, du célèbre apôtre des Indiens, Bartolomé de las Casas, évêque de Chiapa, que Luis exposait ces idées, où se sent la pitié pour les malheureux indigènes en faveur desquels le généreux prélat avait rédigé, en 1547, à Valladolid, les lois destinées à alléger leur sort [3].

Reprenant donc cette thèse dans son Commentaire, Luis explique de nouveau la parabole de saint Luc comme une

1. « On ne doit pas douter qu'il ne soit pas permis de contraindre les infidèles, selon les lois humaines et ecclésiastiques, qu'ils soient soumis à des princes chrétiens ou qu'ils soient libres. » Première proposition. (*Opera*, t. V, p. 387.)

2. *Opera*, t. V, p. 392.

3. Bartolomé de las Casas mourut à Madrid en 1566. Voir Nicolas Antonio.

prédiction de la découverte du Nouveau Monde, et s'élève avec force contre les procédés abominables dont étaient victimes les Indiens de la part de leurs maîtres [1].

Cette idée le poursuivait, car son neveu Basilio Ponce de Leon rapporte que son oncle l'en entretenait souvent et expose quelques-unes des raisons qui l'avaient affermi dans cette opinion [2]. Luis la développa dans de plus vastes proportions

1. « A cela s'ajoute que notre foi et notre religion, qui jadis se transmettaient d'une façon si différente, montrent bien par celle dont elles se transmettent et se propagent aujourd'hui que les anciens chrétiens étaient vraiment d'or et que nous sommes de marbre et, comme le rapporte la fable de Deucalion et Pyrrha, nés de pierre. Autrefois c'était par des hommes non seulement sans armes, mais même étonnamment dépourvus de tout secours humain, et sans violence, même sans habileté et sans astuce, mais au contraire avec une simplicité d'âme et une douceur inouïes, que l'Évangile était prêché et répandu. Tandis qu'aujourd'hui nous avons pu voir, non certes par la faute des princes, ni par leur volonté, mais par suite de la rapacité et de l'avidité de leurs favoris, l'Évangile imposé et apporté par des hommes armés du glaive, plus désireux de ravir l'or que de faire pénétrer dans les âmes la vraie religion, au prix de massacres infinis qui ont anéanti non seulement des peuples, mais des races entières. Et si l'on considère comment la chose s'est faite, il faut nécessairement penser que la parabole de l'Évangile dans laquelle il est dit que les invités au banquet ne voulurent pas y venir et que d'autres convives furent amenés de force et introduits dans la salle, fut appliquée par le Christ à notre époque et à notre manière de prêcher l'Évangile. » (*Opera*, t. II, pp. 318-319.)

2. *Basilii Poncii* | *Legionensis Avgvsti-* | *tiniani, Theologiae* | *Doctoris,* | *eivsdem apvd Salmanticenses* | *iam olim in Scoti primum, mox in Primaria Cathedra in* | *emeriti locum Antecessoris.* | *Variarum disputationum ex vtraq ; Theologia Scholastica, & expositiua,—Pars Prima. Opus Theologis, & Iuris vtriusque studiosis non inutile.* | *Ad Excellentiss. D. D. Franciscvm Gomez* | *de Sandoual & Rojas, Ducem Lermae, Marchionem Deniae, Religionis, Virtutis,* | *prudentiae, Magnanimitatis & Aequitatis ergo summa* | *omnia consecvtum.* | (Ecu de l'auteur) | *Cvm Privilegio.* | *Salmanticae.* | *Apud Antoniam Ramirez del Arroyo, viduam.—Anno CIↃIↃↃXI.* In-folio. Voir la question VIII : *De la conversion des Indiens au Christ contenue dans les saintes prophéties*, au chapitre III : « On fait voir par différents passages que cette conversion du Nouveau Monde a été prédite dans l'Ancien-

quelques années plus tard dans son Exposition du prophète Abdias [1], en se fondant sur le chapitre VII d'Isaïe, *Vae terrae cymbalo alarum* dont il applique les sept versets à la découverte de l'Amérique. Et, dans son *Exposition du chapitre XXVIII du Livre de Job*, qui date sans doute de la même époque, il voit aussi, dans les paroles que Job prononce au verset 4, l'annonce du même événement [2].

D'autres passages du Commentaire sur le Cantique des Cantiques retiennent l'attention par la minutie et la préci-

---

Testament. » « Le premier, ajoute Ponce de Leon, qui, à ma connaissance, ait abordé cette démonstration est mon maître Luis de Leon, qui dans son amour pour la gloire du Christ... chercha, poursuivit, découvrit et publia l'annonce de cet avénement de l'Évangile dans le Nouveau Monde, et résolut les prophéties les plus difficiles qui, jusqu'à présent n'avaient jamais été comprises. On peut le consulter à ce propos dans son huitième chapitre du Cantique des Cantiques aux mots : *Soror nostra parvula est*, etc... et dans le chapitre unique d'Abdias aux mots *Transmigratio Hierusalem quae in Bosphoro est*, où il interprète dans le même sens le chapitre XVIII si difficile d'Isaïe *Vae terrae cymbalo alarum* » (p. 475). Il ajoute que d'autres preuves lui ont été confiées par son oncle et qu'il va les exposer.

1. Ce Commentaire fut publié en 1589. La dédicace est adressée à D. Pedro Portocarrero, évêque de Calahorra : or c'est en 1588 que Portocarrero fut nommé à ce siège (voir plus haut, t. I, p. 200). Le Commentaire sur Abdias est reproduit dans les *Opera*, tome III ; le passage d'Isaïe se trouve page 155 et suivantes. Dans ce commentaire se trouve une attaque violente contre un commentateur d'Isaïe qui semble bien n'être autre que Leon de Castro (pp. 35-36.)

2. Le chapitre XXVIII de Job, sous sa forme dernière, est postérieur à l'année 1585 : en effet, au verset 10, Luis cite en toutes lettres ce millésime : « Car, comme on sait bien, des mines d'une seule montagne que l'on appelle le Potosi au Pérou, de l'année 45 à l'année 85, ce qui fait à peine quarante ans, l'impôt du cinquième a produit cent onze millions de pesos de trois réaux. « (*Obras*, t. II, p. 382.) Au verset 4 Luis commence à expliquer les paroles du prophète comme s'appliquant à la découverte du Nouveau Monde : « Mais la première leçon qui est plus vraie et plus certaine à mon sens, montre comme du doigt la découverte du Nouveau Monde qui eut lieu au temps de nos pères, et c'est une prophétie évidente de cet événement qui vient ici avec beaucoup de raison. » (*Ibidem*, p. 79.)

sion avec lesquelles sont décrites certaines choses dont l'auteur fait état. Ainsi les serrures arabes, usitées de son temps encore en Espagne, lui servent à expliquer le verset *Misit manum suam per foramen :* il en fait une description très curieuse [1].

Arrivé au terme de son travail, comme il en avait fait vœu en le commençant, Luis rendait grâce à la Vierge qui l'avait amené sain et sauf au port. En vingt strophes asclépiades [2] il célébrait la protection dont la Mère de Dieu l'avait gratifié et rappelait la tempête qui avait failli l'engloutir et dont il sortait enfin joyeux : « Tu protégeas ma barque, ô la plus puissante des Vierges, et, maintenant sain et sauf, je suis au port, après avoir été violemment secoué par les assauts de Protée. La justice, la pudeur, la pure vérité et l'amour du

1. « *Dilectus meus misit manum suam per foramen.* C'est-à-dire par l'ouverture où l'on introduit la clé : car c'est le sens du mot hébreu *Haḥur* החור et c'est là qu'il faut comprendre que l'époux mit le doigt afin d'ouvrir la porte. Il est à croire en effet... que les Hébreux pour fermer leurs portes, employaient le genre de serrure dont se servaient chez nous les Arabes Ismaëlites, et qui était de la forme suivante. A l'intérieur de la porte était fixé un verrou de bois, enfermé dans une boîte également de bois, et dont la partie supérieure portait des dents comme celles d'une scie : lorsqu'on introduisait une clé en fer de l'extérieur de la porte elle tombait dans ces dents et poussait le verrou à droite ou à gauche selon qu'il en était besoin, jusqu'à ce que, pour fermer, elle le fît entrer dans un anneau, de bois lui aussi, qui se trouvait sur l'un des battants, ou, pour ouvrir, l'en fît sortir et le tirât en arrière. Ceux qui étaient à l'intérieur de la maison faisaient entrer le verrou dans l'anneau ou l'en faisaient sortir sans clé, en se servant seulement de la main ; mais ceux qui étaient dehors employaient le plus souvent la clé ; cependant, quelquefois eux aussi mettaient le doigt dans l'ouverture destinée à la clé, car l'ouverture était grande en proportion de la clé, qui était longue et épaisse, et ouvraient la porte sans clé ; ils appelaient cela dans leur langue *Talhor*, de l'hébreu *Hahur*, qui est un mot presque semblable, car ouvrir avec la clé se dit autrement chez eux par le mot *Japhtar.* » (*Opera*, t. II, pp. 278-279.)

2. Strophe de trois petits asclépiades et un glyconique.

bien, la simplicité toute puissante, la bonne conscience qui ne sait pas céder, te suivent pas à pas. En leur compagnie, lorsque j'étais englouti par les tourbillons d'une mer cruelle, tu me rappelles à la jouissance de la lumière dorée, et tout joyeux tu me mets en une place meilleure[1]. » Il avait en effet obtenu, soit la chaire de Philosophie morale en 1578, soit celle de Bible lorsqu'il écrivait cette ode : l'une et l'autre étaient supérieures à celle de *Durand* qui lui avait été ravie, puisqu'il était devenu professeur titulaire. Il suppose qu'il est transporté en extase dans les saints parvis du ciel et qu'il y entend des chœurs de vierges et d'adolescents qui célèbrent alternativement les louanges de l'Époux et celles de l'Épouse, reproduisant les images et les expressions mêmes du texte sacré.

Le succès fut très vif, car trois éditions de cet ouvrage furent publiées en neuf ans, en 1580[2], 1582[3] et 1589[4], et après la mort de l'auteur il fut imprimé à Paris chez Fou-

1. « Te servante ratem, maxima virginum | Jam portum incolumis, jam teneo, licet | Jactatus graviter, dum sua Protheus | In nos suscitat agmina. || Te fas, teque pudor, nudaque veritas, | Et recti studium, et simplicitas potens, || Et frangi indocilis mens bene conscia | Conjuncto sequitur pede. || His tu me sociis, aequoris improbi | Mersum vorticibus, lucis ad aureae | Usuram revocas, et melioribus | Laetum constituis locis. || » (*Opera*, t. II, p. 464).

2. Voir le titre exact, p. 43, note 3.

3. *F. Lvysii* | *Legionensis Av-* | *gvstiniani divino-* | *rum librorum primi apud Sal-* | *manticenses interpretis,* | *in Cantica Cantico-* | *rum Salomonis Explanatio.* | *Secunda editio, ab ipso authore recognita, &* | *purior a mendis quam prima.* (Emblème de l'auteur) | *Salmanticae,* | *Excudebat Lucas à Iunta. Anno* | 1582. | *-In-*8° de 8 + 293 + 3 feuillets.

4. *Fratris Luysii Legionensis Augustiniani in Canticum Canticorum triplex explanatio : Quarum prima verborum interpretationes continet. Altera Deum amantis animae progressus in amore cvmplectitur. Tertia comprehendit Ecclesiae militantis, a mundi initio usque ad finem saeculi, amoris cursum atque rationem... Salmanticae M. D. LXXXIX.* Cette édition parut avec une censure de Juan Grial datée du 30 janvier 1587. Elle a été reproduite dans les *Opera*, tome II.

caut en 1608 [1]. Bossuet et de Thou le citent avec éloges [2].

En même temps paraissait le *Commentaire sur le Psaume XXVI* [3], composé par l'auteur dans sa prison, et dédié à l'Inquisiteur général Gaspar de Quiroga. Il évoquait le souvenir des conditions dans lesquelles il l'avait écrit, alors que, dans la solitude de son cachot, il y avait cherché l'apaisement : « Jamais il n'avait goûté, dit-il, plus de sérénité ni plus de joie, et il lui arrivait même de regretter la béatitude dont il jouissait alors. » Il attribuait à Quiroga tout le mérite de sa libération, sans qu'aucune intervention étrangère se fût produite : ce en quoi peut-être se faisait-il illusion [4].

L'approbation qui précédait ce travail était signée de Hernando del Castillo, le dominicain qui avait pris part à son procès comme qualificateur, et qui avait montré en cette circonstance, comme on l'a vu, une certaine modération.

Ce Commentaire fut réédité avec le Cantique aux dates précédemment indiquées [5].

Pour la publication de ces deux ouvrages, il avait adopté

---

1. *Expositio in Canticvm Canticorvm Salomonis. Auctore F. Aloysio Legionensi Augustiniano Diuinorum librorum primo in Academia Salmanticensi interprete... Parisiis. Apud Evstachivm Fovcavlt.*, 1608.

2. De Thou dans son *Historia mei temporis*, lib. 99, en fait l'éloge. Ghisleri dans ses *Commentarii in Canticum Canticorum, Parisiis.*, 1613, *Antuerpiae* 1616, dit : « Luis de Leon à vrai dire, parmi ceux qui expliquent seulement la lettre de ce Cantique, m'a toujours paru justement le premier. » (Cité par Reusch, *op. cit.*, p. 71.) Et Bossuet : « Luis de Leon, professeur de Bible à Salamanque, a expliqué le Cantique des Cantiques avec autant de piété que de science et d'élégance. Praefatio in Canticum Canticorum. » (Voir plus haut, t. I, p. 467, note 2.)

3. Voir plus haut, t. I, p. 423, note 2.

4. « Aussi me fut-il d'autant plus agréable d'être absous par votre jugement, c'est-à-dire par un jugement, comme tout le monde le sait, fondé sur la vérité, sans avoir été adouci ou obtenu par aucune influence. » (*Opera*, t. I, p. 113.)

5. Voir plus haut, p. 58 ; et t. I, pp. 419-423 l'analyse de ce Commentaire.

l'emblème et la devise qui devaient se retrouver en tête des autres : un arbre au pied duquel s'appuie une cognée, et en exergue : *ab ipso ferro.* Il s'était inspiré pour cela d'une strophe d'Horace et il a pris soin d'en commenter lui-même le sens dans un passage de son Explication d'Abdias qui fait partie sans doute des leçons qu'il donna comme professeur de Bible[1] : « Comme l'arbre, dit-il, qui pousse très profondément ses racines, s'il arrive qu'on le renverse ou qu'on l'émonde, produit des pousses plus vigoureuses et plus abondantes, ainsi l'homme juste abattu pousse des rejetons, et la mort ne l'anéantit pas, et les calamités même et les peines le grandissent, comme l'exprime avec tant d'élégance le poète lyrique : « *Duris ut ilex tonsa bipennibus*, etc[2]. »

Les inquisiteurs de Valladolid, virent dans le choix de cette devise, qui faisait trop clairement allusion à la persécution dont Luis avait été victime, une insolence à leur égard et la signalèrent au Conseil suprême de Madrid, en même temps qu'ils lui adressaient une dénonciation de Nicolas Ramos, qui s'était donné la peine de qualifier spontanément, et l'on peut deviner dans quel esprit, le livre qui venait de paraître[3].

1. Voir plus haut, p. 55, n. 1; 56, n. 1.

2. *Opera*, t. III, p. 106. Voir aussi sur cette strophe d'Horace son exposition de Job,, chapitre VIII, verset 12. (*Obras*, t. I, p. 148.)

3. « Très Illustres Seigneurs. — Le Provincial de l'ordre de Saint-François de cette province, Fr. Nicolas Ramos, a envoyé à ce Saint-Office le livre qu'a composé Fr. Luis de Leon, avec la qualification qu'il en a faite et que nous vous envoyons par la présente, pour que vous nous ordonniez ce que nous devons faire. Et dans l'emblème du livre vous verrez combien il est insolent pour le Saint-Office ; quant au livre, comme il est très répandu nous ne vous l'envoyons pas. Que Notre-Seigneur conserve et accroisse vos illustres personnes et votre situation. De Valladolid, le 15 octobre 1580. — Nous vous baisons les mains. Le licencié Juan de Arrese. (En haut) Reçue à Madrid le 20 octobre 1580. — (En marge) Que le Père frère Hernando del Castillo voie cette censure et donne son avis. Le 21 octobre 1580. » (*Archivo Historico Nacional*, leg. 4427 num. 1 ; Papiers de l'Inquisition.) Ce document, que m'avait signalé le P. Getino, a été publié par le P. Gre-

Cette démarche n'eut d'ailleurs aucune suite fâcheuse et le *Commentaire du Cantique des Cantiques* eut même l'honneur d'être utilisé pour celui qu'il publia lui-même en 1588, par le dominicain Almonacir, qui s'abstint d'ailleurs de nommer Luis de Leon [1].

Son activité était alors dévorante, et sa réputation grandissait. On en peut juger par les annotations enthousiastes d'un de ses étudiants auquel on doit la conservation d'un certain nombre de ses cours : « Il fut obligé de s'arrêter ici, à notre grand regret, » note ce fidèle disciple sur son cahier, lorsque Luis fut contraint de s'absenter pour aller à Valladolid soutenir le procès d'où dépendait la possession de sa chaire [2].

En 1581, il commenta la *deuxième Épître aux Thessaloniciens.* Il en poussa l'explication jusqu'au cinquième verset du premier chapitre, mais dut l'interrompre pour une absence pendant laquelle il fut suppléé par son élève Diego de Tapia, qui continua jusqu'au verset 11 du chapitre II. Mais à son retour, il reprit l'explication au point où il l'avait laissée et la mena jusqu'aux versets 3 et 4 du chapitre II : à ce moment il lui fallut partir définitivement pour aller à Valladolid suivre son procès qui allait prendre fin le

gorio de Santiago dans un article intitulé : « *El Libro de los Cantares*, comentado por Fr. Luis de Leon. » (*Archivo Histórico H.-A.*, vol. XII, nov. 1919). Hernando del Castillo qui avait précisément donné le 14 mars son approbation à l'Exposition du Psaume XXVI, ne pouvait évidemment se dédire, et l'affaire en resta là.

1. Le traité du P. Almonacir est intitulé : *Commentaria in Canticum canticorum Salomonis. Authore Fratre Hieronymo Almonacirio Ordinis Praedicatorum, Sacrorum Bibliorum in Complutensi Academia interprete... Complvti, Joannes Iñiguez a Lequerica excudebat. Anno* 1588. In-4°. La dédicace à Loaisa est du 31 octobre, 1586. Possevino semble accuser Almonacir de plagiat. Voir la discussion de cette question dans l'article précédemment cité du P. Gregorio de Santiago.

2. *Opera*, t. III, p. 421 et suivantes.

13 octobre, par un arrêt le confirmant dans la possession de sa chaire [1].

Cette série de leçons n'offre rien de bien particulier. Cependant, arrivé au verset 2 du chapitre II, où saint Paul recommande aux Thessaloniciens de ne pas s'effrayer et de ne pas redouter l'imminence de la fin du monde dont les faux frères avaient voulu leur donner la crainte, Luis examine la question de la date de cet événement et pose trois propositions : 1° Que l'avènement du Christ a été fixé par Dieu de toute éternité ; 2° Qu'il est impossible aux chrétiens d'en déterminer la date ; 3° Mais que certains événements ont été prédits qui doivent précéder la fin du monde. L'étude de cette question devait se prolonger dans l'examen des versets 3 et 4.

1. Le manuscrit, dû à un de ses auditeurs, est décrit dans le tome I des *Opera*, sous la lettre A. En titre il porte: « Fr. luis de — 1580 — leon. — Commentaria in Epistolam secundam beati pauli apostoli Ad Thessalonicenses, per doctissimum Magistrum leonem, 1581. » (*Opera*, t. III, p. 423). En tête du chapitre premier, en marge : « C'est ici que le Père maître frère Luis de Leon fit cette fameuse allocution de la chaire de Prime. » (*Ibidem*, p. 425.) A la fin de l'explication du verset 5 du chapitre premier, en marge : « Au quatorzième feuillet du chapitre premier de cette épître (à partir de cette ligne) le Père Leon abandonna et continua plus loin depuis l'endroit où il abandonna jusqu'à tout ce qui est plus loin : car il ne put pas lire plus que ce qui est ici et tout ce qui est entre les deux est du Père maître frère Diego de Tapia. » (*Ibidem*, p. 447.) — Avant le verset 6, entre parenthèses : « Ici le Père Tapia cessa son cours et le Père maître frère Luis de Leon recommença le sien. » (*Ibidem*, p. 448.) A la fin du manuscrit, qui s'achève quelques lignes après le début de l'explication des versets 3 et 4 du chapitre II : « Comme il fut obligé de s'arrêter ici, d'aller à Valladolid pour le procès de sa chaire, il ne put pousser plus loin son cours et nous le regrettâmes bien tous. » (*Ibidem*, p. 481.) — En 1581 Luis fut également remplacé par Juan de Guevara, sans doute entre la Saint-Jean et le 13 octobre. Nous avons encore l'explication que celui-ci donna alors des mots de saint Jean *Deum nemo vidit unquam* (ch. I, v. 18), ainsi que le prouve l'annotation du copiste : « Mag. Guevara-per p[e] leon El año 1581. » (*Opera*, t. III, p. 503, note 1) et à la fin de ces leçons, la note : « Ici le P. Guevara abandonna, parce que le P. Leon revint occuper sa chaire. » (*Opera*, t. III, p. 514, note.)

Mais précisément Luis interrompit définitivement son cours pour se rendre à Valladolid. Il est toutefois manifeste d'après l'étendue qu'il avait donnée au commentaire des deux premiers versets, que ce problème intéressait vivement son esprit curieux et audacieux [1].

Une note du manuscrit dit que Luis, en commençant l'exposition de cette Épître, avait prononcé « le discours fameux de la chaire de Prime ». Que faut-il entendre par là ? Déjà dans sa carrière il y avait un « discours fameux » d'inauguration, lors de son accession à la chaire de Saint-Thomas en 1561. Il avait alors vigoureusement malmené les Dominicains [2]. Mais à quel moment placer cette nouvelle diatribe qui causa quelque scandale dans l'Université, comme en témoigne la note de l'étudiant ?

Si l'Épître aux Thessaloniciens fut commentée en 1581, et si Luis la laissa inachevée, pour aller à Valladolid défendre ses droits, ce ne peut être qu'entre le 1er janvier et la Saint-Jean, date à laquelle les cours prenaient fin, et non au début de l'année scolaire 1581-1582. En effet, la sentence du tribunal donnant gain de cause à Luis fut prononcée le 13 octobre, en sorte que le 18, jour de la Saint-Luc et de la réouverture de l'Université, il était paisible possesseur de sa chaire. D'autre part, il avait pris possession de celle-ci le 7 décembre 1579. Il faut donc supposer qu'au début de 1581 un incident vint raviver les querelles et soulever l'indignation de Luis.

Or ce fut précisément le 20 février 1581 que Bañez obtint après une lutte très vive contre Juan de Guevara, la chaire de Prime de théologie, laissée vacante par la mort de Bartolomé de Medina. Il est clair que Luis de Leon intervint énergiquement en faveur de son ancien maître et qu'il ne se priva pas de lancer du haut de sa chaire quelques critiques véhé-

1. *Opera*, t. III, pp. 478-480.
2. Voir plus haut, t. I, p. 145.

mentes à l'adresse de son concurrent. Cette harangue daterait donc de janvier ou de février 1581 [1].

Dans le courant de l'année 1582 il expliqua le Psaume LXVII *Exsurgat Dominus Deus et dissipentur inimici ejus :* une annotation du manuscrit porte la date du 9 février [2]. En commentant le verset 3, Luis soulève une de ces questions subtiles qui l'enchantaient, celle de savoir si avant la fin du monde les hommes retourneront à l'idolâtrie. Il rappelle avec quelque satisfaction que les anciens Pères n'ont pas traité ce sujet, et après une courte discussion, se prononce pour la négative [3].

Peut-être fut-ce la même année qu'il écrivit le Commentaire du Psaume LVII : *Si vere utique justitiam loquimini* [4].

A la fin de l'année, il commentait le Cantique de Moïse (Deutéronome, c. XXXII) *Audite coeli quae loquor*, etc. Sa dernière leçon fut donnée le 30 juin 1582, comme en fait foi une note du rédacteur du manuscrit [5]. Dans ce dernier Com-

1. Voir aux archives de l'Université de Salamanque le *Proçeso ecclesiastico de la cathedra de prima de theulogia que vaco por muerte del muy Reberendo padre maestro fray Bartolome de medina Dominico y se prouevo al muy Reberendo padre fray Domingo Banes, de la misma horden y casa año de* 1581 *años.* — La vacance avait été proclamée le dimanche 1er janvier 1581. Bañez l'emporta sur Guevara par 212 votes personnels et 1.401 cours et demi contre 198 votes personnels et 1.219 cours, le 20 février. — Voir à ce propos l'article *Guevara* dans l'*Ensayo* du P. Gregorio de Santiago, tome III.

2. Le manuscrit porte ces mots : « Incipit Explicatio, psi. 67 per f. ludovicum leonem anno 1582. » En marge des mots *alii autem* (*Opera*, t. I, p. 205) : « En 9 de Febrero de... » Ce commentaire se trouve reproduit dans les *Opera*, t. I, pp. 204-270.

3. *Opera*, t. I, p. 205.

4. Le commentaire du Psaume LVII reproduit dans les *Opera*, tome I, pages 192-203, se trouve dans le même manuscrit que celui du Psaume LXVII et de la même main ; il est donc vraisemblable qu'ils sont de la même date.

5. Le manuscrit autographe porte le titre : *Canticum Moysis, Deut.* 32. — Le Ms. A : *Canticum Mosis, Deuteronomii cap. XXXII, expositum per doctissimum Magistrum ludovicum leonem,* » (*Opera*, t. I,

mentaire Luis eut le courage de renvoyer ses auditeurs au livre des *Hypotyposeon* de son ami Martinez, qui avait, il est vrai, été acquitté [1].

Le calme renaissait autour de Luis : possesseur définitif de sa chaire de Bible, il n'avait même plus à redouter l'hostilité sournoise de son vieil adversaire Bartolomé de Medina : celui-ci en effet était mort en décembre 1580 [2]. Il avait été remplacé dans la chaire de Prime par Bañez qui, depuis peu de temps était titulaire de celle de *Durand* [3].

Leon de Castro lui aussi avait laissé le champ libre à son contradicteur : après avoir vainement essayé de compromettre Arias Montano dont il avait dénoncé les tendances exégétiques, il avait eu la déconvenue d'être désavoué par Pedro Chacon [4] et par Mariana. Dépité, il s'était retiré à Valladolid où il obtint, vers 1580, la prébende de chanoine lectoral de la cathédrale.

C'est là que vieux, infirme et pauvre, mais toujours passionné, après six années de démarches à Madrid, à Alcala, à Salamanque, il parvint à vaincre l'opposition que le Conseil suprême de l'Inquisition faisait à la publication de

---

p. 3, note.) Et à la fin : « Acabose este cantico el ultimo dia de Junio del año de 1582, y fue la postrera leccion. » (*Opera*, t. I, p. 104, note.)

1. « ...De quo videte Martinez, lib. X Hypotyposeon, regula 29. (*Opera*, t. I, p. 456.) Martinez était mort le 18 novembre 1579. — Voir plus haut, p. 21.

2. Il mourut sans doute le 31 décembre 1580, car la vacance de sa chaire fut proclamée le 1er janvier 1581. Voir plus haut, p. 64, note 1, et l'*Ensayo* du P. Gregorio de Santiago, t. III, p. 449. Il était âgé de cinquante-deux ans d'après Quétif, *op. cit.*, t. II, pp. 256-257.

3. Voir plus haut, p. 64, note 1.

4. Une copie de la lettre dans laquelle Chacón riposte aux accusations de Leon de Castro se trouve à l'Académie de l'Histoire (10-10-6, n° 22). Sur la confusion qui a fait supposer que cette lettre était adressée à Luis de Leon, voir l'article du P. Gregorio de Santiago dans l'*Archivo Histórico H.-A.*, vol. XII, octobre 1919, pp. 203-204.

son livre de l'*Apologeticus* [1] qui parut enfin à Salamanque en 1585.

Il y défendait avec la même ardeur et la même étroitesse d'esprit qu'auparavant, la valeur de la Vulgate.

Son hostilité contre Luis de Leon ne s'était pas apaisée. Lorsque ce dernier publia en 1582 la seconde édition de son *Commentaire latin du Cantique des Cantiques* [2], Castro écrivit des *Scolies* dans lesquelles il attaquait son ennemi avec une violence telle que le censeur, Jeronimo de Almonacir, se vit forcé d'en supprimer plusieurs passages « non qu'ils continssent des erreurs, mais pour que le ton général fût plus calme et plus doux : car certaines idées paraissaient exprimées sous une forme trop acerbe et trop âpre [3]. »

1. *Apologeticvs pro lectione apostolica, et evangelica, pro Vulgata Diui Hieronymi, Pro translatione LXX virorum, Proque omni Ecclesiastica lectione contra earum obtrectatores. Authore Leone de Castro, ingenuarum Artium et vtriusque Philosophiae Magistro et Patrono, et Sacrosanctae Theologiae Doctore, Collegij Theologorum Salmanticensis Academiae Decano, Canonico Sacrarum litterarum interprete in sancta Ecclesia Vallisoletana.* (Ecu.) *Cvm privilegio. Salmanticae, Excudebant haeredes Mathiae Gastij. Anno, M. D. LXXXV.* L'ouvrage est dédié à Philippe II. Il y a deux privilèges du 31 mars et du 27 novembre 1584 et une dédicace à D. Alfonso de Mendoza, de Salamanque, 10 février 1585.

2. Voir le titre exact, p. 58, note 3.

3. *Scholia in Salomonis Canticum Canticorum excerpta non ex Commentarijs Sanctorum quae omnibus ad manum sunt, sed ex veterum Patrum scriptis tam Graecis quam latinis. Autore Leone Castro ingenuarum Artium, et sacrosanctae Theologiae Salmanticensi Magistro, insignis Collegij Theologorum eiusdem Academiae Salmanticensis Decano, Canonico interprete Scripturae in sancta ecclesia Vallisoletana.* (B. N. M. mss. 4025 et 4032.) Ce texte était préparé pour l'impression car il est pourvu d'une approbation d'Almonacir du 2 juillet 1583. Le passage du Commentaire de Luis de Leon cité plus haut, page 48 note 2 (*Opera*, t. II, pp. 22-24) dans lequel l'auteur examine l'interprétation du mot *Thor* par *turtur*, est l'objet d'une violente attaque de Castro qui termine en disant : « Qui souffrirait de voir ces nouveaux commentateurs rêver et demander qu'on les croie, eux et je ne sais quel vil esclave arabe, et condamner si facilement nos opi-

Castro n'eut d'ailleurs pas le temps de les faire imprimer : dans les premiers jours d'octobre 1585, sur la route d'Astorga, il tomba de sa mule et se brisa le crâne [1].

nions ? » (Ms. 4025, p. 31.) — Voici un spécimen des passages biffés par le censeur : « Ecce tu pulcher es dilecte mi... A la fin de ce chapitre l'auteur osait expliquer certains mots, d'une façon non seulement charnelle, mais obscène, dans sa première édition. Il a supprimé trois ou quatre lignes dans la seconde. Plût au ciel qu'il eût fait de même dans les autres passages qu'il interprète au sens charnel. Il m'aurait en effet dispensé d'un grand travail et peut-être aurais-je effacé tout mon livre ; et il se serait sans doute délivré d'une grande hostilité dont il sera poursuivi de jour en jour davantage, pour s'être écarté de l'interprétation des anciens Pères. » (Ms. 4032). — Il s'agit du verset 15 du chapitre I de la Vulgate : Ecce tu pulcher es, dilecte mi et decorus.

1. Voir la biographie de Leon de Castro dans le *Catalogus librorum* du marquis de Morante, t. VII, p. 758. — On ne connaît pas la date exacte de sa mort : l'assemblée des professeurs de Salamanque en fut avisée le 17 octobre 1585. (Voir Esperabé y Arteaga, *op. cit.*, t. II, pp. 339-340.)

CHAPITRE XXII

1582

SECOND PROCÈS INTENTÉ A LUIS DE LEON PAR LE SAINT-OFFICE [1].

Il semble que Luis de Leon aurait pu désormais aspirer au repos : mais l'ardeur qu'il apportait à défendre ses idées, cet amour de la justice qui ne lui permettait pas de garder le silence devant ce qu'il croyait une violation du droit, allait l'entraîner dans une affaire qui pouvait avoir les plus funestes conséquences.

Déjà, dans son ordre même, il avait mécontenté quelques-uns de ceux qui l'avaient appuyé le plus chaleureusement pendant son procès et lui avaient donné depuis des témoignages éclatants d'estime et d'amitié. C'est ainsi qu'il semble

---

1. Les pièces de ce procès ont été partiellement publiées par Carlos Alvarez Guijarro dans la *Revista Hispano Americana* (1882, vol. VI-VII). Le P. Garcia Blanco les donna intégralement (à l'exception du cahier sur la Prédestination qu'il dit être presque identique au texte publié dans le tome VII des *Opera*), en les faisant précéder d'un prologue, en 1896 dans le volume LXI de la *Ciudad de Dios*, et, plus tard, dans un opuscule séparé que je n'ai pu voir. L'abbé Bernard a traduit ce prologue dans la 123e livraison (1er juillet 1897) de la *Revue des questions historiques* et dans la *Revue catholique des Revues* (1897, vol. V, p. 273). Le P. Muiños (*op. cit.*, p. 224) dit que les originaux, donnés au P. Blanco par Alvarez Guijarro, et sauvés de l'incendie de l'Université de l'Escurial du 19 février 1909, se trouvaient entre ses mains : il est mort en 1913.

avoir attaqué ce même Pedro Suarez, qui lui avait ordonné en termes si flatteurs de publier ses traités théologiques ou scripturaires.

Le 15 février 1582, le P. Lorenzo de Villavicencio, qui avait jadis approuvé ses propositions sur la Vulgate, et avait même signé hardiment cette approbation, lui écrivait de Madrid la lettre suivante : « Rien ne m'oblige à faire ceci, mon Père ; mais vous êtes grandement obligé à réfléchir à mon avertissement. Car je crois qu'il vous importe plus que je ne saurais le dire ici. Laissez, mon Père, les affaires de l'ordre, fussent-elles encore en un état pire que le présent, et occupez-vous de votre chaire, et cessez de vous charger de remédier aux actes de tyrannie. N'appelez personne tyran, et sachez que publiquement beaucoup de religieux disent que, loin de faire du bien à personne, vous avez causé des désagréments à beaucoup, alors que vous avez reçu de bons offices de ceux que vous maltraitez aujourd'hui, ce qui ne peut bien finir ni paraître bien à personne. Et si vous ne tenez pas compte de mon avertissement, gardez cette lettre, pour qu'en temps voulu, si je vous la rappelle, vous puissiez dire que, vos épreuves, vous les avez recherchées et vous les êtes créées en maltraitant qui ne vous a fait aucun mal. Et ne croyez pas, mon Père, que je dis cela pour le P. Suarez seul, mais pour un nombre infini d'autres qui se plaignent plus que lui [1]. »

Que s'était-il donc passé ? Un chapitre devait avoir lieu le 11 décembre 1582 à Dueñas, pour l'élection d'un nouveau provincial. Les religieux s'étaient déjà divisés en deux clans: l'un, celui des supérieurs en charge, qui trouvaient que tout allait le mieux du monde; l'autre, celui des réformateurs, qui voulaient remettre en des mains plus énergiques la direction des affaires et désiraient voir se séparer de nouveau les deux provinces de Castille et d'Andalousie réunies sous le nom de

1. *Ciudad de Dios*, t. XVLI, pp. 275-276. Numéro du 20 octobre 1896.

Province d'Espagne depuis 1541 : Luis était naturellement de ces derniers. Il se lança dans la mêlée avec sa fougue habituelle, sans se soucier s'il contristait d'anciens et précieux amis, comme le Père Suarez, alors prieur de San Felipe de Madrid, son ancien maître Juan de Guevara, qui allait être élu provincial, son élève et admirateur Pedro de Aragon. Dans son esprit soupçonneux, l'opposition qu'ils faisaient à ses idées prit l'aspect d'une hostilité personnelle. Il s'imagina qu'il comptait aussi parmi ses ennemis le prieur de Tolède Juan Gutierrez et le procureur général Diego de Valverde [1].

1. « A Salamanque devant Monsieur l'Inquisiteur licencié Juan de Arrese, maître frère Luis de Leon présenta cette lettre le 31 mars 1582 et jura dans les formes que ce qu'il dit ici est ce qu'il pense et comprend conformément à son serment. » — Très Illustre Seigneur. Moi, maître frère Luis de Leon de l'ordre de Saint-Augustin, professeur d'Écriture dans cette Université de Salamanque, je dis qu'outre les personnes que j'ai signalées comme mes ennemis dans un autre écrit que, les jours passés, j'ai présenté devant vous, j'ai à l'intérieur de mon ordre des personnes qui ont pour moi une grande inimitié particulièrement en ce moment parce que ma Province est divisée en deux partis pour l'élection du futur Provincial qui doit avoir lieu cette année, et parce que ceux du parti contraire, qui sont en possession du gouvernement de la province, savent que j'ai désiré et essayé d'obtenir sa réformation et la correction de ceux qui ne font pas ce qu'ils doivent, et qu'ils savent qu'à ce sujet, j'ai écrit à notre Général et à d'autres personnes et fait d'autres démarches relatives à cette question : aussi ont-ils conçu une inimitié mortelle pour moi comme vous pourrez le constater par la lettre ci-jointe de maître frère Lorenzo de Villavicencio, prédicateur de Sa Majesté, que je verse au dossier, dans laquelle, soit avertissement, soit menace, il me dit que si je ne renonce pas à m'occuper de ma Province, bien que je la voie se perdre, je me verrai dans une situation très difficile : en conséquence, je déclare que j'ai pour ennemis tous ceux du parti adverse et particulièrement leurs chefs qui sont frère Pedro Suarez, prieur de San Felipe de Madrid ; maître frère Lorenzo de Villavicencio, maître frère Juan de Guevara ; maître frère Pedro de Aragon ; frère Juan Gutierrez, prieur de Tolède; frère Diego de Valverde, procureur général, avec les autres qui votent avec eux, et que s'il est nécessaire je nommerai en prouvant qu'ils sont mes ennemis pour la raison susdite et

Dans son désir de faire passer ses candidats, il écrivait à tous ceux qui pouvaient l'appuyer, et s'adressait même au Général de l'ordre Spirito Vicentino, pour lui dénoncer, sans doute, les abus dont il se plaignait.

En fin de compte la séparation des deux provinces fut effectivement consommée au chapitre de Dueñas [1], et les soi-disant adversaires de Luis, Guevara, Suarez et Villavicencio lui-même votèrent dans le même sens que lui sur ce point capital [2]. Enfin Luis fut élu définiteur à ce même chapitre [3].

Néanmoins, son excitation fébrile devait indisposer à la longue ses meilleurs amis, et ce fut dans ces conditions fâcheuses qu'une intervention violente de sa part dans un débat théologique menaça de causer une seconde fois la perte de sa liberté.

Le 20 janvier 1582 l'Université de Salamanque était réunie pour une soutenance présidée par le carme Francisco Zumel, l'ancien concurrent malheureux de Luis lors de la candidature à la chaire de Bible en 1578. Un jésuite, le P. Prudencio de Montemayor, avait présenté cinq conclusions sur le mérite du Christ dans les œuvres qu'il avait accomplies dans cette vie.

Pedro de Aragon lui objecta que « le Christ avait reçu l'ordre du Père de faire ce qu'il fit ; qu'il ne pouvait déso-

pour d'autres causes plus particulières. — Frère Luis de Leon. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 278.) — Le 3 avril Luis demanda qu'on lui remît copie de la lettre de Villavicencio qu'il avait déposée entre les mains du juge avec la protestation ci-desuss.

1. « Le très Révérend Père Fr. Agustin de Jesus, qui fut dans la suite archevêque de Braga, étant Provincial de Portugal et Vicaire Général de Castille, par ordre du Révérendissime Général Spirito Vicentino, réunit un chapitre également au couvent de Dueñas le 11 décembre 1582 et sépara la province d'Andalousie de celle de Castille. » (Thomas de Herrera, *op. cit.*, p. 98.)

2. Voir Thomas de Herrera, *op. cit.*, pp. 98-99 et Muiños, *op. cit.*, p. 224, note 2.

3. Voir Thomas de Herrera, *op. cit.*, p. 169.

béir à son Père ; qu'il n'y eut donc point de liberté dans son obéissance et, par suite, point de mérite. »

Montemayor répliqua que, l'ordre du Père déterminant la volonté du Christ quant à l'espèce, mais non quant à l'exercice de l'œuvre, le Christ restait libre.

Mais si le Père avait déterminé non seulement l'espèce, mais la réalisation de l'œuvre ? « Le Christ aurait tout de même mérité, répondit Montemayor, puisque l'intention qu'il apportait à cette réalisation restait entièrement libre. — Mais, riposta Aragon, supposons que le commandement du Père s'étendît non seulement à l'acte, mais à l'époque, à l'intention, aux motifs, à toutes les circonstances de l'acte sans aucune exception ? — Si Dieu, répondit Montemayor, *ab aeterno*, avant de prendre la détermination d'imposer au Christ un pareil précepte, vit que la volonté du Christ se déterminait à faire cette œuvre, en pareil cas, le Christ, en la faisant aurait mérité, même si l'ordre de Dieu s'était étendu à toutes les circonstances de l'acte, puisque la volonté du Christ était antérieure au précepte. Mais si Dieu, *ab aeterno*, avant de voir que la volonté du Christ se déterminait à cette œuvre, décida de la lui commander avec toutes ses circonstances, en tel cas le Christ n'aurait pas mérité, parce qu'il voyait l'essence de Dieu depuis sa naissance, et ceux qui voient Dieu, nécessairement l'aiment et lui obéissent. Donc si Dieu avait commandé au Christ, en tant qu'homme, de faire quelque œuvre, en lui imposant toutes les circonstances et sans avoir prévu que la volonté humaine du Christ était portée à la faire, le Christ n'aurait pas mérité. »

Ces arguments subtils s'échangeaient au milieu du bruit des conversations des assistants ; quelques maîtres dirent n'avoir pas bien entendu la réponse de Montemayor et Luis qui, jusqu'alors, avait gardé le silence, intervint, comme il avait fait jadis avec Grajar, et reproduisit l'argument qui venait d'être formulé.

Quelqu'un avança que cette réponse était vaine, et que Dieu déterminait absolument et efficacement tous nos actes. Montemayor ayant répondu que, si cela était vrai de beaucoup de nos actes, ce ne l'était pas de tous [1], une discussion s'établit sur cette dernière assertion et Domingo de Guzman se laissa emporter jusqu'à la traiter d'hérétique.

Guzman était le dominicain qui s'était jadis présenté à la chaire de Bible contre Luis de Leon et qui, auparavant, avait fait retarder par ses prétentions, la création de la chaire de Théologie concédée à ce dernier lors de son acquittement [2].

Le mot fit bondir Luis, qui voyait sans doute son ancien compétiteur d'un œil peu bienveillant, et, bien qu'il n'eût jamais soutenu personnellement cette opinion, croyant à un complot des Dominicains contre les Jésuites, il prétendit montrer qu'elle n'était nullement hérétique, tandis que, reconnaître que Dieu a défini d'avance toutes nos actions, sans en excepter aucune, constitue précisément l'erreur de Luther ; que l'on ne pourrait dire que Dieu détermine par avance nos actes mauvais et qu'on peut soutenir très légitimement que, parmi nos autres actes, il en est que Dieu ne détermine pas d'avance, par exemple ceux qui sont indifférents, comme de parler ou de se taire, se lever ou s'asseoir [3].

Guzman ayant nié qu'il y eût des actes indifférents, Luis reprit que, même s'il n'y en avait pas d'indifférents en tant que bons ou mauvais, il y en avait tout au moins d'indifférents en tant que méritoires ou non, et qu'il lui paraissait soutenable que Dieu ne les définissait pas avant d'avoir vu que notre volonté se déterminait à les faire [4].

A la fin de la séance le P. Miguel Marcos, Lecteur de la

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 106-107,
2. Voir plus haut, p. 5 et suivantes.
3. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 107-108.
4. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 108-109.

Compagnie de Jésus, s'approchant du banc où étaient assis les maîtres, demanda la permission de dire un mot : il s'étonnait de voir le P. Guzman qualifier d'erreur une opinion soutenue par saint Thomas ; et Marcos cita quelques passages de ce docteur qui le prouvaient. Mais Bañez intervenant : « Tout au moins les œuvres surnaturelles que nous faisons et qui sont des effets de la prédestination, Dieu les a définies avant de voir qu'elles existaient. » Le Lecteur répondit que c'était vrai. » « Eh bien, dit Bañez, c'est de ces œuvres qu'il était question. » Alors Luis de s'écrier : « Il est clair que ce n'était pas d'elles qu'il était question, puisque j'ai indiqué les actes indifférents et donné pour exemple le fait d'être debout en ce moment ou de parler à présent [1]. »

C'est ainsi du moins que Luis raconte les faits, et le témoignage de ses adversaires ne semble pas infirmer le fond de son récit.

Cette soutenance avait soulevé l'obscure question du libre arbitre et de la grâce, qui allait, pendant plus d'un siècle, diviser les théologiens et devenir même, en France, pendant quelque temps, une affaire d'État.

Pour bien comprendre la difficulté du terrain sur lequel s'était avancé le P. Montemayor, il importe de se rappeler la doctrine de l'Église catholique, qui venait d'être solennellement affirmée, quelques années auparavant, au Concile de Trente.

Avant le péché originel la volonté de l'homme était naturellement portée vers le bien. La faute d'Adam lui ayant fait

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 109. Le lecteur Miguel Marcos fut un des deux professeurs que présentèrent les Jésuites pour remplir une des chaires de Théologie à l'Université lorsqu'ils offrirent de s'arranger à l'amiable avec elle dans le procès qu'elle leur intenta en 1586-1591. Voir l'article du P. Gregorio de Santiago : *Datos para la historia de un pleito*. (*Archivo Historico H.-A.*, vol. VI, décembre 1916, pp. 417-418.) Et plus loin, chap. XXIV.

perdre cette inclination, la volonté humaine peut désormais se porter vers le mal.

Mais Dieu envoie à l'homme sa grâce, qui lui rend le pouvoir de se déterminer au bien, s'il agit en accord avec elle, le laissant d'ailleurs toujours libre de refuser cette grâce et de se porter au mal.

Si, faisant usage de cette liberté, l'homme a refusé le secours divin qui lui eût permis de remplir l'acte salutaire, on dit que la grâce n'était que *suffisante*. Si, au contraire, il l'accepte et se détermine au bien, la grâce était *efficace*.

Mais si, dans le premier cas, on voit bien le rôle de la liberté humaine, que devient-elle dans le second ?

Dieu sait, en effet, de toute éternité quelles grâces seront efficaces et quelles autres ne seront que suffisantes : en accordant la grâce efficace à certains hommes et non à d'autres, ne prédestine-t-il pas les premiers au salut et les seconds à la damnation ? Et cela d'autant plus que la grâce est un don gratuit.

Cependant l'Église affirme avec la même autorité que la grâce est souveraine, et que l'homme est libre : c'est l'antinomie si admirablement posée par Bossuet dans son traité sur le Libre arbitre, où, comparant ces deux vérités contradictoires aux deux extrémités d'une chaîne dont on ne voit pas le milieu, il déclare « qu'il faut tenir toujours fortement les deux bouts... quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue ». Quant à expliquer comment se résout cette antinomie, il faut se résigner à « suspendre son jugement » sur ce point [2]. Mais hélas ! cette maî-

1. Traitez du Libre Arbitre et de la Concupiscence : Ouvrages posthumes de Messire Jacques-Benigne Bossuet, etc... Paris, 1735. ch. IV, p. 51.

2. « Deux choses sont données à notre esprit, de juger, et de suspendre son jugement. Il doit pratiquer la première où il voit clair, sans préjudice de la suspension dont il doit commencer d'user seulement où la

trise de l'esprit se rencontre peu, surtout chez les logiciens, trop naturellement enclins à donner à leurs conclusions la force de la vérité. Aussi deux catégories d'hérésies ont-elles de tout temps escorté le dogme, les unes sacrifiant la grâce au libre arbitre, les autres le libre arbitre à la grâce.

Les Pélagiens, niant le péché originel chez les fils d'Adam sacrifièrent la grâce, puisque l'homme, n'ayant pas péché, n'avait subi aucune déchéance et que sa volonté était restée aussi libre qu'au premier jour.

Les Semi-pélagiens, sans aller aussi loin, reconnaissant le péché originel et, par suite, la nécessité de la grâce, prétendent que la foi peut naître sans la grâce ; l'homme est donc maître de son salut, dont l'achèvement nécessite cependant l'intervention de la grâce : mais, Dieu accordant sa grâce à tous, c'est en réalité de la volonté de chacun de nous que dépend le salut.

En face des Pélagiens se dressent les Prédestinatiens, qui croient le Christ mort pour les seuls élus, et le reste de l'humanité prédestiné à la damnation. Cette doctrine une fois admise, il est clair que Dieu fait tout en l'homme, qui n'est plus qu'un instrument dont tous les mouvements sont exactement déterminés : c'est la pensée de Wiclef, de Luther et de Calvin, adversaires du libre arbitre.

Soucieux d'éviter ces deux extrémités, les théologiens orthodoxes ont essayé de donner une explication des rapports de la grâce et du libre arbitre, et, selon leur tempérament, avantagent l'un de ces éléments au détriment de l'autre.

Les thomistes, qui se réclament de saint Thomas, préoccupés surtout de sauvegarder la toute-puissance de l'action

---

lumière lui manque. Et pour aider ceux qui ne peuvent pas tenir ce juste milieu, montrons-leur en d'autres matières, que souvent des choses très claires sont embarrassées de difficultés invincibles. » (*Ibidem*, ch .IV, p. 51.)

divine, revendiquent toutefois pour l'homme la liberté. Pour eux la grâce efficace meut effectivement la volonté à agir : c'est ce qu'ils appellent la *prémotion physique*. La grâce suffisante au contraire est simplement offerte et ne donne que le pouvoir d'agir [1].

Le thomisme, adopté par l'ordre tout-puissant des Dominicains, avait fini par régner sans contradicteurs dans l'enseignement officiel, lorsque les Jésuites s'orientèrent dans une voie toute différente.

C'est seulement en 1588 que le jésuite Luis Molina [2], originaire de Cuenca, et à ce titre compatriote de Luis de Leon, fit paraître à Lisbonne son fameux ouvrage, connu sous le nom de *Concordia* [3], dans lequel il expose la doctrine adoptée par la plupart de ses confrères et la complète par l'explication de la *science moyenne*.

Molina fait, lui aussi, la distinction entre la grâce efficace et la grâce suffisante ; mais, tandis que les thomistes voyaient entre elles une différence de nature, il n'y reconnaît qu'une différence de degré : pour lui, la grâce suffisante est celle à laquelle la volonté résiste ; la grâce efficace celle à laquelle la volonté s'unit. Reste à expliquer la prédestination : pour le faire il suppose que Dieu possède, outre la science du possible et du nécessaire, la *science moyenne* par laquelle il connaîtrait les futurs conditionnels qui sont intermédiaires entre le possible et le nécessaire : le futur conditionnel est un événement qui ne se produit que si certaines conditions sont réa-

1. C'est l'opinion à laquelle se range Bossuet. « Tel est, dit-il, le sentiment de ceux qu'on appelle thomistes : voilà ce que veulent dire les plus habiles d'entre eux, par ces termes de *prémotion* et *prédétermination physique*, qui semblent si rudes à quelques-uns, mais qui, étant entendus, ont un si bon sens. » (Bossuet, *op. cit.*, ch. VIII, p. 122.)

2. Molina né en 1535 mourut en 1601.

3. Le titre exact du livre est le suivant : *Liberi arbitrii cum gratiae donis, divina praescientia, providentia, praedestinatione et reprobatione concordia. Ulysipone*, 1588.

lisées : la coopération de la volonté de l'homme avec la grâce en est précisément un.

On sait quelle agitation produisit l'ouvrage de Molina qui fut déféré à Rome sous le pontificat de Clément VIII et de Paul V, sans qu'une solution définitive de l'obscure question qu'il soulevait, soit jamais intervenue. Le dominicain Bañez fit précisément aux doctrines de Molina une opposition tenace et parvint à retarder jusqu'à l'année 1589 la mise en circulation des exemplaires de la *Concordia*[1].

Bien que Molina ait attaché son nom à cette doctrine, il semble qu'elle ait eu des antécédents déjà anciens dans la Compagnie de Jésus : c'est ainsi que le Père Pedro Fonseca, en 1596, se vantait d'avoir enseigné trente ans auparavant la science moyenne[2].

Les conclusions du P. Montemayor rentraient dans le même ordre d'idées, puisqu'il faisait dépendre les mérites du Christ de son obéissance, sans admettre qu'à elle seule la volonté du Père eût été suffisante à créer ces mérites.

Cette question de la grâce avait naturellement retenu l'attention de Luis de Leon. En 1571, il avait eu l'occasion de traiter le sujet de la prédestination, et, dans une de ses conclusions, il avait admis comme soutenable une opinion d'Henri de Gand, d'Albert Pighius et de Jeronimo Osorio, qui tentait de concilier d'une façon fort ingénieuse et fort subtile la grâce et le libre arbitre.

1. Voir *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 17, note 1.

2. Diego Lainez, au Concile de Trente aurait insisté pour modifier certains termes du quatrième canon de la sixième session, dans un sens plus favorable à la liberté humaine. Voir Pallavicini : *Storia del Concilio di Trento*, liv. VIII, ch. XIII. — Le texte du canon en question est le suivant : « Si quis dixerit liberum hominis arbitrium a Deo motum et excitatum nihil cooperari assentiendo Deo excitanti atque vocanti, qua ad obtinendam justificationis gratiam se disponat ac praeparet ; neque posse dissentire, si velit, sed veluti inanime quoddam nihil omnino agere, mereque passive se habere anathema sit. »

D'après ces auteurs, l'homme collabore à son salut par « quelque chose venant de lui-même, qui ne précède ni ne suit la grâce de l'appel de Dieu, mais qui coexiste avec cet appel, et qui est non la cause méritoire, mais la condition *sine qua non* de la grâce [1] ». Dieu prévoit donc chez l'homme cette disposition à répondre à la grâce et prédestine ceux qui la possèdent. Néanmoins, la cause de la prédestination ne vient pas de l'homme puisque l'appel divin précède le consentement humain [2].

1. « D'autres ont pris une autre chemin ; ils disent en effet qu'il se produit quelque chose de notre part, qui ne précède pas l'appel de la grâce, ni ne le suit, mais qui existe en même temps et qui est non la cause méritoire mais la cause *sine qua non* de la grâce, et que Dieu le voyant d'avance nous a prédestinés de toute éternité à la justification et à la gloire éternelle. Cependant, il n'en est pas de même de la grâce que du libre arbitre : car bien que le libre arbitre, dans une telle opération, n'ait rien qui lui appartienne et lui soit propre, sans le tirer de la grâce, toutefois dans sa manière d'opérer il a ceci de particulier qu'il adhère librement à la grâce et que, pouvant lui résister, il ne lui résiste point, mais se laisse conduire par elle... Cette non-résistance et, pour ainsi dire, cette permission de se laisser conduire par la grâce qui appelle l'homme et le justifie, qui se trouve chez certains hommes et assurément dépend du libre arbitre, est la cause *sine qua non* pour laquelle ils sont appelés, justifiés et enfin glorifiés : car ils se laissent souvent conduire par la grâce et c'est parce que Dieu a prévu chez certains hommes cette non-résistance qu'ils les a ainsi prédestinés ; mais tout d'abord il a décidé d'appeler tous les hommes et de leur fournir à tous des secours suffisants pour leur salut ; ensuite ceux qu'il voit ne pas devoir résister à leur vocation et à ses secours, mais devoir suivre l'impulsion de la grâce, il a résolu de leur donner d'autres secours et d'autres bienfaits successivement jusqu'à ce qu'il les ait conduits à la gloire éternelle : et c'est là la prédestination. » (*Opera*, t. VII, p. 68.) Le texte donné par l'éditeur des *Opera* est inintelligible. J'ai corrigé à la dernière ligne de la page 68 *se licet* en *scilicet*.

2. « Mais si quelqu'un objecte : donc le commencement du salut est en nous ; il s'en suit qu'il dépend de nous que Dieu nous prédestine. On peut répondre qu'aucune de ces conséquences n'est vraie ; car le commencement du salut, dans cette opinion, vient de Dieu, qui nous appelle par la grâce et par des secours ; car il est naturel que l'appel de Dieu soit antérieur à notre résistance à son appel ; et de même nous ne sommes pas les premiers à donner quelque chose à Dieu ;

En développant cette thèse, Luis n'ignorait pas, apparemment, qu'elle scandalisait quelques-uns de ses auditeurs. Aussi en commençant, avait-il pris le soin de déclarer qu'il se soumettait d'avance au jugement de l'Église [1], et, dans la conclusion suivante, il se rangeait formellement à l'opinion de saint Augustin et de saint Thomas, qu'il n'y a chez l'homme aucune cause de sa prédestination [2].

Mais lorsque, l'année suivante, dans sa prison, il cherchait quels avaient pu être les griefs élevés contre lui, il rappelait précisément cette discussion sur l'opinion d'Henri de Gand, preuve évidente qu'il était audacieux, à cette date, de paraître incliner à l'adopter [3].

car selon cette opinion il nous appelle lui-même le premier, et même en ne résistant pas nous ne donnons rien à Dieu, mais plutôt nous ne rejetons pas les biens infinis dont il nous gratifie ; et l'origine de la prédestination ne vient pas de nous, mais de cette disposition générale et bienfaisante de Dieu envers tous les hommes, qui fit qu'il voulut les appeler tous et leur donner les secours nécessaires ; car ce fut après ce début qu'il prit la décision que ceux qu'il prévoyait ne pas devoir résister à ses appels et à ses secours, ceux-là, dis-je seraient prédestinés... C'est l'opinion d'Henri de Gand, quolibet IV, article XIX, et quolibet V, article V; et il semble qu'Albert Pighius soit du même avis au livre III du *De libero arbitrio*, chapitre VIII, ainsi que Jeronimo Osorio, livre IX *De justitia.* » (*Opera*, t. VII, p. 69.) Il est à noter que le *De justitia* d'Osorio ne fut publié, d'après Nicolas Antonio, qu'en 1574. Il faut donc supposer qu'il en a existé une édition antérieure.

1. « 6e conclusion. Cette opinion qui met la cause et la raison de notre prédestination dans le bon usage du libre arbitre, avec le concours de la grâce, ou dans l'obéissance et la non-résistance du libre arbitre, lorsqu'il est excité et appelé par la grâce de Dieu, cette opinion, bien comprise, n'est pas absolument improbable. » (*Opera*, t. VII, p. 81.) Luis commence sa démonstration en disant : *Quod dictum volo sub censura*, « je déclare soumettre ce que je dis à la censure de l'Église. »

2. « Dernière conclusion. L'opinion vraie, et qu'il faut suivre, est que de notre part il n'y a ni raison ni cause de notre prédestination, ni pourquoi Dieu a prédestiné quelques hommes, ni pourquoi ceux-ci plutôt que ceux-là. » (*Opera*, t. VII, p. 90.)

3. Le 18 avril 1572 dans un mémoire, il écrivait : « De même en

La soutenance des thèses de Montemayor avait mis l'Université en effervescence. Au sortir de la séance Pedro de Aragon et Juan de Guevara, en compagnie d'un certain nombre d'étudiants en théologie, allèrent trouver dans sa cellule, où il était alité, le prédicateur Martin de Coscojales, et lui racontèrent qu'ils étaient scandalisés par une opinion théologique que Luis de Leon venait de soutenir avec ténacité sur le mérite du Christ. Ils prétendaient que, serré de près par un argument, il avait déclaré que, dans toute bonne action, on trouvait la volonté de l'homme avant celle de Dieu ; que, Bañez lui ayant vertement objecté que cette opinion était pélagienne, Luis aurait répondu non moins énergiquement que l'opinion contraire était luthérienne [1].

D'autres étudiants avaient escorté Luis jusque chez lui, et y discutaient les théories qu'il venait d'exposer. Baltasar de Reinoso, le frère chargé de le servir, était là et crut entendre que, sur la question de la prédestination, Luis avait déclaré que Dieu de toute éternité réprouve ou prédestine certains hommes, mais que, pour d'autres, il attend pour les prédestiner qu'ils aient fait de bonnes œuvres [2]. Il est vrai qu'Andrés

---

parlant de la matière de la prédestination, et en traitant de la cause de la prédestination et d'une opinion d'Henri de Gand, qui est l'opinion de tous les saints qui ont précédé saint Augustin, je posai la conclusion suivante : l'opinion d'Henri de Gand, si elle est bien comprise, n'est pas absolument improbable ; et je protestai que je le disais en me soumettant à la censure de l'Église. Et immédiatement après j'en posai une autre qui disait que l'opinion vraie et qu'il fallait suivre était celle de saint Augustin et de saint Thomas, et je l'établis, et l'adoptai et y restai attaché. Je ne sais si quelqu'un s'est offusqué de ce que j'aie dit que l'opinion d'Henri n'était pas absolument improbable. » (*Doc.*, t. X, p. 190, fol. 135.) Dans son Exposition du livre de Job, au chapitre XXXIII, rédigé et achevé le 6 novembre 1580 à Valladolid, d'après le manuscrit autographe de Salamanque, il avait eu occasion d'aborder le sujet de la grâce. (Voir *Obras*, t. II, p. 169.)

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 185.

2. « Il avait entendu dire à frère Baltasar de Reinoso, qui s'occupe de la cellule dudit frère Luis de Leon, que quelques étudiants, ayant

de Solana contestait les commérages de Baltasar de Reinoso et disait qu'il n'avait jamais entendu Luis de Leon soutenir pareille doctrine [1].

La semaine suivante devait avoir lieu une soutenance du bénédictin Juan de Castaneda [2]. Le bruit se répandit qu'il allait reprendre la thèse du Père Montemayor.

Les étudiants s'agitèrent à cette nouvelle et allèrent trouver leurs maîtres, en les priant de faire cesser le scandale de ces téméraires nouveautés que l'on prétendait introduire dans l'École « contre Saint Thomas et la vérité », comme ils disaient,

---

disputé avec ledit frère Luis de Leon dans sa cellule et trouvant des difficultés à la doctrine qu'ils lui avaient entendu soutenir, ils en vinrent à formuler, dans une conclusion, qu'il résulterait de cette doctrine que *praedestinatio Dei non est ab aeterno* et que ledit frère Luis déclara qu'il résolvait cette conséquence en distinguant que Dieu *praescivit* les uns et *praedestinavit* les autres, et qu'avec d'autres il se comporta *mere negative*, attendant pour les prédestiner qu'ils eussent accompli de bonnes œuvres particulières. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 185.)

1. « Le témoin (Andrés de Solana) croit que maître frère Luis de Leon n'a pas cette opinion parce que, certains étudiants lui ayant fait passer ce matin un billet lui demandant si c'était l'opinion de saint Augustin que Dieu se fût comporté dans la prédestination de la manière susdite, il avait répondu que jamais saint Augustin n'avait dit cela, mais au contraire, que *post peccatum Adae* Dieu avait choisi les uns et laissé les autres. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 187.)

2. Juan de Santa Cruz dans sa déposition ne donne pas le nom de Castaneda : « Interrogé sur les secondes conclusions qu'il dit que présidait maître Rodriguez et où le témoin se trouva présent, comme on lui demanda quel était le soutenant, il dit que c'était frère Juan de l'ordre de Saint-Benoît ; qu'il ne connaît pas son nom, mais qu'il croit qu'il est fils d'un seigneur. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 104.) Or dans l'avis que les Inquisiteurs de Valladolid donnèrent sur le second procès de Luis, on lit : « Vu le procès dudit frère Luis de Leon et le rapport que moi, l'Inquisiteur licencié Juan de Arrese, j'ai fait et sur ce qui résulte contre ledit frère Luis des dépositions des procès de Prudencio de Montemayor de la Compagnie, et de frère Juan de Castaneda, de l'ordre de saint Benoît, que j'ai envoyé de Salamanque à Messieurs du Conseil, etc. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 281-282.) Le bénédictin poursuivi par l'Inquisition ne saurait être que le héros de la seconde soutenance.

avec une candeur qui évoque celle des « partisans de Jésus-Christ » mobilisés jadis par Leon de Castro. Ils firent même passer à Bañez, qui occupait alors la chaire de Prime de théologie, des placets pour l'inviter à qualifier publiquement cette opinion. Bañez ne se fit pas prier, et répondit « qu'elle était expressément contraire à saint Augustin et à saint Thomas et qu'elle sentait l'hérésie de Pélage [1] ».

Comme on pouvait s'y attendre, les étudiants s'empressèrent de rapporter ces paroles à Luis de Leon : il y vit, non sans raison, une provocation, et avec l'esprit d'offensive qui l'animait, au début de sa leçon, la veille du jour de la soutenance, il annonça : « Demain, Messieurs, il y aura une dispute de luthériens, de pélagiens et de vieux-chrétiens ; j'en ai demandé et obtenu la présidence [2] pour montrer aux Pères comment ils qualifient les opinions [3]. »

En disant *les Pères*, il désignait clairement les Dominicains qu'il accusait ainsi d'incapacité, en souvenir peut-être des qualificateurs hostiles qui n'avaient pu obtenir sa condamnation en 1576 : ces paroles n'étaient pas faites pour calmer les esprits ; aussi au jour fixé, les étudiants d'Arts, de Droit ou de Médecine vinrent-ils apporter aux théologiens le secours de leur bruyante incompétence, dans le doux espoir de voir les maîtres « s'empoigner [4] ». Leur attente ne fut pas déçue.

Après diverses passes préliminaires, on posa au bénédictin la question suivante : « Si Dieu donne à deux hommes des grâces suffisantes égales, sans en ajouter aucune autre, l'un pourra-t-il être converti, l'autre refuser ? » Et Castaneda ré-

1. Voir la déposition de Juan de Santa Cruz, hiéronymite. (*Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 34-35.)
2. En réalité le président fut maître Diego Rodriguez.
3. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 35.
4. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 35. Juan de Santa Cruz dit en effet : « Que se auian de trabar mucho los maestros en la disputa. »

pondit que oui, et que, par la seule grâce suffisante *Petrus de facto convertetur*, Pierre se convertira effectivement, de telle sorte que Pierre prolonge et achève la grâce suffisante, et que, si Dieu y ajoute une grâce complémentaire, elle n'est que concomitante [1].

C'était la doctrine que devait soutenir Molina : aussi cette affirmation provoqua-t-elle de vives protestations. Mais Luis de Leon se leva, et ouvrant le livre de saint Augustin sur la prédestination des saints au premier chapitre, il lut quelques lignes dans lesquelles ce Père déclare que ceux qui reconnaissent que, sans la grâce, l'homme ne peut ni commencer ni achever son salut, n'ont rien à voir avec les pélagiens. Il triomphait déjà lorsque Bañez se levant à son tour lui dit qu'il fallait lire plus loin et ne pas prétendre tirer parti de phrases tronquées : et prenant le même volume, il lut la phrase suivante dans laquelle saint Augustin semblait donner raison à la doctrine thomiste [2]. « Vous avez tout au moins contre vous saint Augustin et saint Thomas, » conclut-il. — « Je ne puis le nier, aurait répondu Luis, mais peu importe, car d'autres s'en écartent en des matières plus graves. » Là-dessus Bañez se mit à citer des décisions des Conciles, des passages de l'Écriture, et à présenter de nouveaux arguments, le tout au milieu d'une vive agitation et d'un grand

1. Voir *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 35.

2. Luis avait lu le passage suivant : « Pervenerunt autem isti fratres nostri, pro quibus sollicita est pia caritas vestra, ut credant cum Ecclesia Christi, peccato primi hominis obnoxium nasci genus humanum, nec ab isto malo nisi per justitiam secundi hominis aliquem liberari. Pervenerunt etiam, ut praeveniri voluntates hominum Dei gratia fateantur, atque ad nullum opus bonum vel incipiendum vel perficiendum sibi quemquam sufficere posse consentiant. Retenta ergo ista in quae pervenerunt, plurimum eos a Pelagianorum errore discernunt. » Et Bañez se fondait sur le passage suivant : « Proinde si in eis ambulent et orent eum qui dat intellectum, si quid de praedestinatione aliter sapiunt, ipse illis hoc quoque revelabit. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 110-111.)

tumulte de l'assistance qui, d'ailleurs n'y comprenait vraisemblablement pas grand'chose.

En sortant, néanmoins, les étudiants et les moines discutaient avec indignation ces « nouveautés » que l'on prétendait enseigner. Mais les Pères Jésuites sortirent furieux, en criant bien haut qu'ils étaient sûrs de leur doctrine ; et, sans se laisser intimider par l'opposition qu'on leur avait faite par deux fois dans l'École, ils décidèrent de soutenir le dimanche suivant, 27 janvier, trois nouvelles conclusions sur le même sujet [1].

Le président de ce troisième débat était le second Lecteur de la Compagnie, le Père Enriquez, et la thèse présentée était la suivante : « La grâce dite suffisante est quelquefois aussi appelée efficace, parce que l'homme, sollicité par elle et répondant à son appel, coopère à son effet ; souvent cependant, outre cette grâce suffisante, Dieu en ajoute une autre postérieure et plus efficace que celle par laquelle il détermine notre volonté : il peut donc se faire que, deux hommes étant sollicités par deux grâces égales, l'un n'y coopère pas, parce qu'il ne veut pas, mais que l'autre y coopère : et cette coopération et son efficacité se ramènent principalement à la grâce de Dieu qui l'a sollicité [2]. »

Le jésuite, énergiquement appuyé par le Père Enriquez, soutint malgré les violentes attaques dont ils étaient l'objet, que la grâce et la volonté humaine se déterminaient mutuellement et simultanément ; que Dieu *in genere causae efficientis* détermine la volonté, et que celle-ci détermine la grâce, *in genere materialis causae ;* en sorte que Dieu et le libre arbitre ont une part égale dans la justification [3].

---

1. Voir la déposition de Juan de Santa Cruz. (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 35.)
2. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 35.
3. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 35-36.

Là-dessus les esprits s'échauffèrent encore plus, et les gens prudents cherchèrent à se prémunir contre les suites probables de cette agitation. Le Lecteur principal de la Compagnie, Miguel Marcos, peu désireux sans doute de faire connaissance avec les cachots de l'Inquisition, disait, en sortant, à Juan de Santa Cruz, l'un des adversaires les plus bouillants de son confrère : « Mon Père, s'il arrive quelque chose, personnellement je soutiens et j'ai enseigné l'opinion contraire, et on la trouvera dans mes écrits. » « Et moi, dit d'un ton dédaigneux maître Curiel, qui avait défendu le jésuite, j'ai enseigné son opinion [1] ! »

Comme il l'avait laissé entendre le hiéronymite Juan de Santa Cruz, prieur de Fresdelval, se rendit à Valladolid où, le 5 février 1582, il se présenta devant l'Inquisiteur Juan de Arrese, à l'audience du soir, et remit entre ses mains un récit de événements précédents, dans lequel Luis de Leon était particulièrement visé. Les hiéronymites, depuis l'histoire d'Heitor Pinto, ne nourrissaient pas sans doute de sentiments très bienveillants pour Luis de Leon, et Juan de Santa Cruz, en particulier, au moment de l'arrestation de Grajar, avait demandé au barbier Palacios avec un empressement suspect, si le professeur de *Durand* n'avait pas été arrêté lui aussi [2]. Depuis lors, il avait, avec l'âge, acquis une plus grande autorité, puisqu'il était devenu prieur de Fresdelval : c'était un homme de quarante-six ans, à la parole duquel ses années et sa situation donnaient un poids considérable.

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 105.

2. « On lui demanda (à Palacios) s'il savait que lesdits frères de S. Jeronimo fussent ennemis mortels dudit frère Luis de Leon; il dit que frère Juan de Santa Cruz, hiéronymite, demanda au témoin si l'on avait arrêté aussi frère Luis de Leon, ce qui offusqua beaucoup le témoin, et le témoin lui dit qu'il ne savait rien de pareil. » (*Doc.*, t. XI, pp. 327-328.) Déposition de Francisco de Palacios, le février 1573.

Il compléta de vive voix sa déclaration qui se terminait par l'énoncé de seize propositions entendues au cours des trois soutenances et qui lui avaient paru suspectes ou erronées. D'ailleurs, il dut avouer qu'il n'avait pas assisté à la première séance et que ses souvenirs, pour les deux autres, offraient quelque incertitude [1]. Quant au reste, il fut invité par l'Inquisiteur à qualifier les seize propositions qu'il dénonçait et il le fit en citant des textes de l'Écriture avec une précision qui fait honneur à l'excellence de sa mémoire, et prouve qu'il avait étudié sérieusement son sujet [2].

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 35-36.

2. « Les propositions à noter dans cette relation sont les suivantes : 1° Si le Christ se vit imposer par le Père l'ordre de mourir, il était contraint par la nécessité jusqu'à ce qu'il l'eût rempli, de telle sorte qu'il n'avait aucune liberté dans la matière de l'œuvre de mourir, et par conséquent, il ne mérita point dans la matière de l'œuvre ; 2° Le Christ a pu mériter dans l'œuvre de mourir, à cause du motif qu'il a pu avoir librement et de même en raison de l'intention dans laquelle il était libre ; 3° Si l'ordre de mourir imposé au Christ, déterminait non seulement la matière de l'œuvre, mais encore l'intention, les motifs et les autres circonstances, elle retirerait toute raison de mérite parce qu'elle retirerait la liberté ; 4° Ce n'est pas parce que Dieu a voulu que je parlasse que je parle, mais au contraire c'est parce que je parle que Dieu a voulu que je parlasse ; 5° Ce n'est pas parce que Dieu a prévu que je parlerais que je parle, mais au contraire, c'est parce que je parle que Dieu a prévu que je parlerais ; 6° Dieu n'est pas la cause de l'acte libre mais il est la cause seulement de l'existence de la cause ; 7° La Providence de Dieu n'existe pas à l'égard de bien des actes bons en particulier ; 8° Dieu prévoit l'accomplissement des actes moraux qui sont bons, en général, et dans l'ensemble, mais non dans le lieu, la date ou le détail ; 9° La Providence de Dieu ne détermine pas la volonté humaine ou quelque autre cause particulière pour bien faire, mais plutôt c'est la cause particulière qui détermine l'acte de la divine Providence ; 10° La doctrine contraire aux précédentes propositions est erronée et luthérienne ; 11° Si Dieu confère un secours égal à deux hommes sans en ajouter aucun nouveau, l'un d'eux pourra être converti, et l'autre s'y refuser ; 12° Avec la seule grâce suffisante et sans qu'aucune autre intervienne, Pierre se convertira effectivement ; 13° L'impie dans sa justification détermine la grâce de Dieu suffisante à son emploi actuel par sa volonté ; 14° Dieu ne donne rien

L'affaire parut intéressante à l'Inquisiteur, qui se transporta à Salamanque au commencement de mars, et probablement publia les édits invitant à dénoncer toute faute contre la foi.

Luis se décida, cette fois encore, à présenter une confession écrite qu'il remit à Salamanque le 8 mars 1582 entre les mains de Juan de Arrese. Il racontait les choses telles qu'elles s'étaient passées ; récusait quelques-unes des propositions qui avaient été soutenues, bien qu'il ne les tînt pas pour contraires au dogme, et déclarait se soumettre en tout à la décision du tribunal [1].

Cependant de nouvelles dénonciations se produisaient. L'augustin Pedro de Aragon, élève et admirateur de Luis de Leon, mais aussi de Juan de Guevara, comparaissait spontanément le 13 mars à l'audience du soir [2]. Il raconta son intervention dans la soutenance présidée par Zumel le 20 janvier, et insista sur la dernière conclusion : « Que Dieu ne prévoyait pas et ne voulait pas toute chose même bonne. » Il soulignait l'ardeur avec laquelle Luis de Leon avait soutenu le candidat, mais reconnaissait qu'avant et après la soutenance, il avait enseigné l'opinion contraire. Quoi qu'il en soit, Pedro de Aragon jugeait ces opinions dangereuses et croyait l'intervention du Saint-Office indispensable [3].

Quelques jours plus tard, le 16 mars, un autre augustin, le prédicateur Martin de Coscojales, âgé de quarante ans, se décidait également à comparaître et à déposer spontanément.

de plus d'avance à l'impie qui se justifie quant à l'efficacité, que la grâce suffisante, mais seulement concomitante ; 15° Dieu et la volonté de l'impie mutuellement et simultanément se déterminent dans la justification ; 16° Il n'y a pas de prédétermination plus grande de la part de Dieu que de la part de la volonté humaine dans la justification de l'impie. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 36-37.)

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 105-112. Il remit une seconde déclaretion complémentaire le 31 mars. (*Ibidem*, pp. 112 et 182-183.)

2. Aragon, âgé alors de trente-six ans, était professeur de Scot. (*Ciudad de Diod*, t. XLI, pp. 183-184.)

3. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 185-186.

Il n'avait d'ailleurs assisté à aucune des trois soutenances et rapportait seulement ce qu'on lui en avait raconté [1].

L'augustin Andrés de Solana, prêtre, âgé de vingt-six ans, vint aussi déposer spontanément, le 17 du même mois [2] ; mais sa déposition, toute en faveur de Luis de Leon, est curieuse en ce qu'elle semble avoir été faite d'accord avec ce dernier. Solana déclare, en effet, que l'opinion qu'il rapporte n'avait pas été soutenue par Luis affirmativement, mais comme un argument. Il reconnaît aussi qu'il avait entendu Baltasar de Reinoso attribuer à Luis l'opinion que, Dieu ayant vu toute l'espèce humaine corrompue, avait choisi les uns *in honorem*, d'autres *in contumeliam*, et, pour le reste, n'avait rien décidé [3]. Mais Andrés de Solana était persuadé que ce n'était pas l'avis de Luis ; car le matin même, les étudiants lui ayant fait passer un billet lui demandant si telle était l'opinion de saint Augustin, Luis avait déclaré qu'il n'en était rien, mais que ce Père avait dit *qu'après la faute d'Adam*, Dieu avait prédestiné les uns et laissé de côté les autres, ce qui est, en effet, la doctrine de saint Augustin [4].

Ce billet providentiel n'était sans doute pas sans avoir quelque rapport avec les propos tenus étourdiment cinq jours auparavant par Baltasar de Reinoso dans une des salles de l'Université.

Mais le même jour, Francisco Zumel [5], le religieux de la Merci qui avait succédé à Luis de Leon dans la chaire de Philosophie morale, comparaissait aussi spontanément et faisait une déposition malveillante. Il guettait évidemment son ancien rival, quoique obligé de reconnaître qu'en venant

1. Sa déposition se rapportait à la 4e et à la 5e propositions de Juan de Santa Cruz, reproduites plus haut, p. 87, note 2.

2. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 186-187.

3. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 187.

4. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 187.

5. Zumel avait alors quarante et un ans, d'après sa déposition du 17 mars 1582. (*Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 187-191.)

au secours du candidat, Luis n'éxprimait pas son avis personnel ; mais il avait bien cru l'entendre soutenir formellement une des propositions suspectes, et, à peine de retour à son couvent, il avait demandé à ses confrères Matias de Cuellar, Melchor Rodriguez, Gabriel Enriquez et Jeronimo Gomez s'il ne s'était pas trompé : ceux-ci le confirmèrent dans sa croyance et lui dirent même que les trois premières conclusions étaient tirées des ouvrages de Luis. Zumel courut vérifier, et eut la douce satisfaction de trouver dans le cours sur *la Prédestination* de 1571, les idées qui l'avaient offusqué, bien qu'il y découvrît aussi une dernière proposition dans laquelle l'auteur déclarait qu'il n'y a pas dans l'homme de cause de la prédestination. Zumel présentait donc à l'Inquisiteur, huit propositions tirées par lui de l'article 5 de la question 23 de la première partie du cours professé par Luis à Salamanque en 1571 [1].

Il compléta sa déposition, le 24 mars, en désignant plusieurs témoins qu'on pouvait convoquer [2].

Le 31 mars Jeronimo Gomez qui avait déjà déposé une première fois [3], remettait une déclaration écrite [4]. Ce religieux

1. Les huit propositions touchant la prédestination sont empruntées en effet à la sixième conclusion de l'article V du traité de Luis. Le texte donné dans les *Opera*, t. VII, p. 81 et suivantes, concorde pour le fond, sinon toujours dans les termes avec celui de Zumel dont la déposition se termine par la liste des propositions dénoncées. (*Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 189-191.)

2. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 273.

3. Cette déposition a disparu du procès, ainsi que celles de Domingo de Guzman et de Juan de Guevara qui déposèrent certainement. Guzman avait déclaré que Luis de Leon lui avait demandé pardon d'avoir qualifié d'hérétique l'opinion qu'il soutenait, ainsi qu'il résulte d'un passage de la sentence des inquisiteurs de Valladolid : « Frère Domingo de Guzman dit dans sa déposition qu'une fois l'acte achevé il (Luis) lui demanda pardon de lui avoir dit que ce qu'il soutenait était une hérésie luthérienne. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 282.)

4. Jeronimo Gomez déclare « sous le serment prêté les jours passés. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 280.)

de la Merci apportait quelques imputations nouvelles. Il se rappelait que, trois ou quatre mois auparavant, en réponse à un placet que lui avaient fait passer les étudiants, Luis avait exposé une doctrine sur la grâce, qui ne lui avait pas semblé orthodoxe, mais qu'il avouait d'ailleurs n'avoir peut-être pas très bien saisie. Il réveillait les vieux souvenirs de la lutte pour la conquête de la chaire de Bible. Luis aurait dit à ce moment que « pour avoir été prisonnier du Saint-Office il ne fallait pas mépriser sa doctrine ». Gomez rapportait une série de commérages avec une timidité qui donne une piètre idée de son intelligence.

Ce même jour 31 mars, Luis remettait à l'Inquisiteur la lettre de Villavicencio afin de montrer qu'il avait des raisons de redouter l'hostilité de certains religieux de son ordre et désignait comme ses ennemis Pedro Suarez, Lorenzo de Villavicencio, Juan de Guevara, Pedro de Aragon, Juan Gutierrez et Diego de Valverde, qui, presque tous, avaient donné des preuves anciennes de leur sympathie à son égard [1]. Mais, le 3 avril, une inquiétude le saisit : il demanda copie de la lettre de Villavicencio qu'il avait versée au dossier et le tribunal accéda à sa demande [2].

L'Inquisiteur dut s'absenter quelque temps, car ce fut par lettre que le dominicain Juan de Lorenzana, dénonçà Luis au Saint-Office de Valladolid, le 4 avril : il racontait à sa façon les faits de la soutenance du 8 février, et accusait Luis d'avoir dit que ce n'est pas une doctrine pélagienne de soutenir que les prédestinés sont la cause de leur prédestination ; qu'elle a été universellement soutenue jusqu'à saint Augustin [3].

---

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 278.
2. *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 277.
3. Sa lettre n'est pas datée, mais au bas de la feuille on lit : « San Esteban, 4 de avril 29 ans. » Ce dernier chiffre indique sans doute l'âge du témoin. Lorenzana déclare que le président du 8 février était Juan de Guevara. (*Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 174-275.)

Luis commençait à s'inquiéter, et, selon sa funeste coutume adressait fort imprudemment de nouveaux mémoires à l'Inquisition. Le 28 avril 1582, il remit à Arrese une nouvelle protestation où il exposait que, tout récemment chargé par le Saint-Office, avec d'autres théologiens, d'examiner certaines propositions de Crisostomo Javello traitant de la prédestination, il avait apporté son avis tout rédigé, dans lequel il déclarait que cette opinion lui paraissait fausse, mais qu'il ne voyait pas de moyen de prouver qu'elle fût contraire à la foi : ce qui aurait, en effet, suffi pour qu'aussitôt les autres maîtres Bañez, Guzman, Zumel, Rodriguez, Guevara et Aragon, dont aucun n'avait noté la proposition comme suspecte, votassent qu'elle était erronée. Luis voyait dans cette conduite une marque d'hostilité personnelle et récusait par avance leurs témoignages [1].

Le 30 avril, Pedro de Tobar, fils du docteur Tobar, apportait à l'Inquisition les quatre cahiers qu'il avait rédigés lui-même au cours de Luis de Leon en 1571, et qui contenaient l'article V des leçons sur la prédestination.

Il semble que l'enquête fut arrêtée à ce moment, cependant que d'autres procès étaient engagés contre plusieurs professeurs ou maîtres de Salamanque, tels que Prudencio de Montemayor et Juan de Castaneda, et sans doute aussi Miguel Marcos et le P. Enriquez. Peut-être la protection de Pedro Portocarrero, alors membre du Conseil royal [2], couvrait-elle son imprudent ami. Toujours est-il que, le 3 août 1582, le Conseil suprême demanda communication aux juges de Valladolid du procès commencé contre Luis de Leon [3].

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 276-277.

2. Il avait été nommé membre du Conseil royal en 1580. (Voir *Martyr riço, op. cit.*, p. 202.) Il est qualifié de membre du Conseil suprême de l'Inquisition dans le titre des *Nombres de Christo* en 1583.

3. « Très Révérends Seigneurs. Pour terminer les procès des maîtres de Salamanque, nous voulons voir celui que vous, le licencié Juan de

Il est à noter que dans cette lettre il n'était question que de Luis de Leon, à qui le Conseil donnait par conséquent une attention particulière [1].

La procédure de Valladolid fut donc transmise à Madrid avec l'avis des juges : ils proposaient de convoquer Luis pour l'interroger sur différents points de sa propre confession, et, au cas où l'on ne relèverait contre lui rien de nouveau, de le réprimander sévèrement, en lui intimant l'ordre de déclarer publiquement qu'il avait eu tort de qualifier d'hérésie la doctrine contraire à celle qu'il défendait.

Ainsi Luis n'avait été ni incarcéré, ni mis en accusation par un procureur, et son procès était évoqué directement à Madrid par le Conseil suprême. Il semble même qu'il reçut l'ordre de s'y présenter en personne : c'est ce que paraît indiquer un billet énigmatique qu'il avait adressé à Alonso Maldonado et qui avait été confisqué avec d'autres papiers de ce religieux à Villalon, puis joint au procès de Luis [2].

Arrese, avez fait à maître frère Luis de Leon de l'ordre de Saint-Augustin. Il faudra que vous nous l'envoyiez, messieurs, par le premier courrier, avec votre avis. Dieu garde vos très révérendes personnes. A Madrid, le 3 août 1582. — Ad mandata paternitatis vestrae. Le licencié don Hieronimo Manrique ; le licencié Salazar. Antonio Matos de Noroña Le licencié Junco de Possada. Le licencié Francisco de Ribera. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 281.)

1. *Ciudad de Dios*, t. XLI, pp. 281-282. Il résulte des premiers mots de l'avis des Inquisiteurs que Luis avait été poursuivi en raison de dépositions faites dans le procès du jésuite Prudencio de Montemayor et du bénédictin Castaneda.

2. « J'ai vu le fascicule et le papier et il me semble la même chose qu'à votre Paternité. Puisse Dieu ouvrir les yeux et le cœur de ceux qui gouvernent. Pour ajouter à mes épreuves passées, on m'a notifié hier un ordre du Conseil dans lequel on m'ordonne de comparaître en personne; je suis mal portant et je me suis excusé en envoyant les signatures des médecins, et si je me portais bien j'irais immédiatement informer de la vérité ces Messieurs. Je supplie votre Paternité si elle est liée avec quelqu'un de ces messieurs de lui écrire demain par le courrier en lui faisant connaître la vérité, parce que, comme personne

Celui-ci y parle à mots couverts de ses supérieurs et annonce à Maldonado qu'il a reçu l'ordre du Conseil suprême de comparaître en personne, mais, qu'étant malade et incapable de faire le voyage, il a envoyé un certificat de médecins. Il prie Maldonado s'il connaît par hasard quelqu'un des membres du tribunal, de lui écrire afin de lui dire la vérité sur le cas de Luis. Mais Maldonado venait d'être incarcéré par le Saint-Office [1].

Les égards manifestes avec lesquels on traitait Luis étaient dus sans doute à la bienveillance du cardinal Gaspar de Quiroga à qui avait été dédié deux ans plus tôt, le *Commentaire du Psaume XXVI*, et qu'inspirait peut-être Pedro Portocarrero.

Luis ne se rendit donc pas à la convocation, sans être inquiété pour cela, puisque ce ne fut que deux ans plus tard, le 3 février 1584 qu'il comparut enfin, non pas à Madrid, mais à Tolède, devant l'Inquisiteur général qui lui recommanda *avec bonté* de s'abstenir dorénavant de dire, ni de défendre en public ou en secret les propositions qu'il avait soutenues [2].

ne la leur dit dans mon affaire, ils sont irrités. — Serviteur de Votre Paternité, frère Luis de Leon. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 283.)

1. « A la suite du billet de Luis on lit cette note : » Attention. Ce billet de frère Luis de Leon, augustin, a été trouvé dans les papiers pris à Villalon et appartenant à frère Alonso Maldonado, par ordre de ce Saint-Office ; et messieurs les inquisiteurs licenciés Liciñana et Arrese ordonnèrent de le mettre dans le procès dudit frère Luis de Leon attendu qu'il semble que ce billet parle d'approuver les cahiers pour lesquels ledit frère Alonso Maldonado est détenu par ce Saint-Office. A Valladolid le 8 août 1582. » *Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 283.

2. « Exécution de la sentence. — A Tolède le trois février 1584, devant l'Illustrissime et Révérendissime Cardinal D. Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède, Inquisiteur apostolique général, mon seigneur, parut sur convocation maître frère Luis de Leon de l'ordre de Saint-Augustin que son Illustrissime Seigneurie blâma, en lui montrant la faute qu'il résulte qu'il a commise des actes et des preuves de ce procès ; et il l'avertit avec bienveillance et affection de s'abstenir dorénavant de dire ni de défendre en public ni en secret les proposi-

A cela se borna la punition du turbulent théologien qui n'eut pas à compter cette fois avec les manœuvres d'un Bartolomé de Medina, ni d'un Leon de Castro.

Quant à ceux qu'il considérait comme ses ennemis mortels, ils ne semblent guère lui avoir tenu rigueur, car au chapitre de Dueñas du 11 décembre 1582, qui élut provincial Juan de Guevara, Luis fut nommé premier définiteur [1].

---

tions qu'il semble avoir dites et défendues, et dont les témoins du procès l'ont accusé, et qu'il a reconnues lui-même ne pas laisser d'être un peu imprudentes, ni d'autres semblables, en l'avertissant que s'il n'obéit pas on procédera contre lui avec toute la rigueur de la loi. Et ledit frère Luis de Leon promit d'obéir et d'agir ainsi. Devant moi Pedro de Valle Villamarian, secrétaire. » (*Ciudad de Dios*, t. XLI, p. 282.) Les menaces de la fin ne sont évidemment que de pures clauses de style.

1. Thomas de Herrera, *op. cit.*, p. 169.

CHAPITRE XXIII

1583

PUBLICATION DES DEUX PREMIERS LIVRES DES *Nombres de Christo* ET DE LA *Perfecta casada.*

Au milieu de toutes ces préoccupations, Luis ne cessait de travailler avec une activité prodigieuse. Il n'hésitait pas à se charger, pendant les chaleurs de l'été, de faire jusqu'à trois heures de cours par jour, pendant plusieurs semaines [1] ; il prenait part aux soutenances avec la fougue qu'on a vue, ou aux Commissions chargées par le Saint-Office d'examiner des livres de théologie ; il trouvait enfin le temps de mettre la dernière main à des ouvrages considérables et de les publier [1].

C'est ainsi qu'en 1583 parurent à Salamanque, chez Juan Fernandez, deux traités en langue vulgaire, qui devaient le ranger parmi les maîtres de la prose espagnole : les *Noms du*

1. Dans les *Nombres de Christo* publiés en 1583, au début du deuxième livre, Sabino dit à Marcelo (qui n'est autre que Luis de Leon) : « L'homme qui, en pleine canicule, fait trois leçons par jour dans les Écoles et pendant des semaines, pourra bien causer sous ces branches une matinée et une soirée, ou pour mieux dire, il n'y aura pas de folie qu'il ne fasse. — Sabino a raison, répondit Marcelo, en regardant Juliano, car c'est une sorte de folie de travailler si longtemps et en une telle saison à l'Université. Et vous pouvez voir par là quelle vie infernale est celle qui nous astreint de la sorte. » (*Obras*, t. III, p. 226.)

Christ (*Nombres de Christo* [1]) et l'*Épouse parfaite* (*La Perfecta casada*). Le premier de ces ouvrages était dédié à Pedro Portocarrero, alors membre du Conseil royal et de celui de l'Inquisition, en remerciement, sans doute de son intervention dans le second procès.

Ce n'était pas une improvisation, mais un livre commencé depuis de longues années, durant les loisirs forcés de sa réclusion dans les cachots du Saint-Office. De cela, il est impossible de douter : le ton général de la courte préface dans laquelle Luis explique les raisons qui l'ont amené à écrire ce livre, ses attaques amères contre ceux qui se donnent le titre de maîtres sans en être dignes, qui méprisent ceux qui se consacrent à l'étude des Saintes Lettres et semblent toujours ignorer que, pour être un véritable théologien, il est indispensable de joindre à la connaissance de la scolastique l'étude des saints Pères et celle des lettres sacrées, couronnement et achèvement de la science qu'ils professent [2], suffiraient à le prouver.

---

1. *De los Nombres de Christo, en dos libros por el Maestro Fray Luys de Leon.* (Emblème de l'auteur.) *Con priuilegio. En Salamanca. Casa de Juan Fernandez,* 1583. — Approbation du Dr. Ramirez, jésuite, Madrid 20 avril 1583. — Privilège du Roi, 5 juin 1583. — In-8°. — Cet ouvrage est suivi de : *La Perfecta Casada por el Maestro Fray Luys de Leon.* — Approbation de Francisco Portocarrero, jésuite, 20 avril 1583.

2. « Leur superbe, leur présomption pointilleuse et le titre de maîtres qu'ils s'arrogeaient sans le mériter, aveuglaient ceux qui devaient enseigner le peuple de telle sorte qu'ils ne pouvaient ni reconnaître leurs fautes, ni se persuader qu'il leur convenait de mettre toute leur étude et leurs soins à apprendre ce qu'ils ne savaient pas et qu'ils prétendaient savoir... Mais chez beaucoup, c'est tout le contraire : non seulement ils ne savent pas les Saintes Lettres, mais encore ils dédaignent ou tout au moins montrent qu'ils estiment peu et ne jugent pas favorablement ceux qui les savent. Et pour avoir pris un léger goût de certaines questions, dont se contente leur vanité, ils possèdent le titre de maîtres en théologie, sans posséder la théologie : car la théologie, comme on sait, commence par les questions de l'École, se développe par l'étude de la doctrine des saints, et trouve son apogée, sa perfection et son achèvement suprême dans les lettres sacrées, à l'intelli-

Mais une allusion plus nette vient dissiper toute incertitude à cet égard : « Il me semble, dit l'auteur, que je ne dois pas laisser perdre l'occasion que m'offre le loisir que m'ont valu l'injustice et la méchanceté de quelques personnes .» Et il ajoute, comme dans la dédicace du Psaume XXVI, que ses épreuves ont purifié son âme, que Dieu est venu à son aide, que la paix de sa conscience est complète et que la sérénité règne dans son esprit [1].

On peut aller plus loin, et fixer sans doute avec plus de précision la date à laquelle fut entrepris ce long travail. En écrivant son *Commentaire du Psaume XXVI*, Luis déclare quelque part qu'il est emprisonné depuis quarante mois. C'est donc au mois de juillet 1575 qu'il écrivait ces mots. Or, il est vraisemblable que ce commentaire fut le premier ouvrage qu'il entreprit, lorsque, lassé de présenter requête sur requête, sans nouvelles de son procès, désillusionné, *desengañado*, et résigné, il chercha dans l'étude des livres inspirés le réconfort et le courage de vivre. Il semble logique qu'il n'ait songé aux *Noms du Christ* que lorsque l'apaisement total se fut établi sans son âme. Ce serait donc vers l'été de

---

gence desquelles se subordonne tout ce qui précède, comme à une fin nécessaire. » (*Nombres, Obras*, t. III, p. 3.) Ce passage rappelle la définition du docteur donnée par La Bruyère (*Du mérite personnel*, 28) citée plus haut, t. I, p. 357.)

1. « Mais puisque les occupations et les épreuves de ma vie passée m'ont empêché de mettre à exécution mes désirs et mes plans, il me semble que je ne dois pas laisser perdre l'occasion que m'offre le loisir que m'ont valu l'injustice et la méchanceté de quelques personnes. Car bien que les épreuves qui m'assaillent soient nombreuses, toutefois l'abondance de la faveur céleste que Dieu, père véritable des affligés me donne, sans que je le mérite, et le témoignage de ma conscience au milieu de toutes mes peines, ont rasséréné mon âme et l'ont mise dans une paix si entière que, non seulement pour amender mes mœurs, mais encore pour défendre et connaître la vérité, je vois maintenant et je puis faire ce que je ne faisais pas auparavant. Et le Seigneur a transformé pour moi cette épreuve en lumière et en salut, et des mains qui voulaient me nuire,il a fait sortir mon bien. » (*Obras*, t. III, p. 5-6.)

1575 qu'il faudrait placer la composition des premières pages de ce livre.

Précisément le 16 juillet 1575, il demandait aux Inquisiteurs de lui faire venir les *Prose* de Bembo [1]. Or, dans le premier livre de cet ouvrage, l'auteur démontre la légitimité de l'emploi des langues modernes pour l'expression des idées les plus délicates ou les plus nobles, ce qui répond bien aux préoccupations qu'avait Luis de Leon au moment où il songeait à écrire les *Noms du Christ.*

Dans une courte introduction, il expose les raisons qui l'ont déterminé à écrire en langue vulgaire.

« La lecture des Saintes Écritures qui, au début du christianisme, était l'aliment quotidien et recommandé des âmes

1. Voir plus haut, t. I, p. 418. — *Le Prose della volgar lingua* avaient paru à Venise en 1525. Luis de Leon semble les avoir lues avec soin car on en trouve dans les *Noms du Christ* des réminiscences non équivoques. Ainsi Bembo avait écrit au livre I : Tanto vi posso io ben dire, che io questo che esso dice, ho già udito dire a degli altri ; e soprattutto ad uno che noi tutti amiamo grandemente e onoriamo, ed il quale di buonissimo giudicio suole essere in tutte le cose... » et Luis de Leon dit : « Algunos Sabino, que vos bien conoceis y a quien todos amamos y preciamos mucho por la excelencia de sus virtudes, y letras han querido decir, etc.... » (*Nombre de Rey*, *Obras*, III, p. 324.) Bembo : « Si come a romani uomini era ne' buoni tempi più vicina la latina favella, che la greca : conciossiecosachè nella latina essi tutti nascevano, e quella insieme col latte delle nutrici loro beveano, ed in essa dimoravano tutti gli anni loro comunemente... » (Livre I) ; et Luis de Leon : « Los santos Basilio, y Chrisostomo, y Gregorio Nacianceno, y Cirilo, con toda la antigüedad de los griegos, en su lengua materna griega, que quando ellos vivian la mamaban con la leche los niños, etc... (Préface du III[e] livre, *Obras*, t. IV, p. 6.) L'épisode du troisième livre, à la fin du *Nombre de Hijo*, où l'on voit un oiselet poursuivi par des corbeaux tomber à l'eau, puis en sortir au milieu des chants joyeux de ses compagnons, semble bien inspiré par le songe de Giuliano (livre II), où l'on voit Ercole Strozza représenté par un cygne qui vient s'abattre sur les eaux de l'Arno, au milieu des cris de joie de ses congénères. Enfin n'est-il pas remarquable que l'un des interlocuteurs des *Noms du Christ* porte le nom de Juliano, de même que l'un des personnages des *Prose* est Giuliano il Magnifico ?

pieuses, est devenue, dit-il, par le malheur des temps, une nourriture empoisonnée pour elles. Aussi l'Église l'a-t-elle interdite au peuple fidèle, pour la réserver aux ecclésiastiques : c'est pour cela qu'elle a défendu de traduire les Saints Livres en langue vulgaire. »

Mais de cette sage mesure est née une nouvelle calamité : c'est que les chrétiens se sont mis à lire des livres profanes, qui les pervertissent à leur insu. Aussi est-il juste et nécessaire que tous ceux qui en sont capables, essayent de supplanter ces ouvrages dangereux et vains, en composant en langue vulgaire des livres qui puissent suppléer les Saintes Lettres [1].

C'est la tâche à laquelle Luis entend consacrer ses loisirs forcés.

Le livre s'ouvre par un délicieux tableau, qui rappelle le début du *Phèdre* de Platon : en l'écrivant, le prisonnier se reportait en esprit aux années de liberté, lorsqu'à pareille époque, les cours ayant pris fin, il allait réparer dans la pro-

1. « Aussi, bien qu'il ait toujours été utile et louable d'écrire des livres de sainte doctrine qui éveillent les âmes ou les acheminent à la vertu, de notre temps c'est chose si nécessaire qu'à mon avis, tous les bons esprits en qui Dieu a mis les moyens et les ressources propres à cette entreprise, sont obligés de s'en occuper, en composant en notre langue, pour l'usage commun de tous, quelques œuvres qui, soit tirées des Saintes Lettres, soit s'y rapportant et s'y conformant, satisfassent dans la mesure du possible ce besoin général des lecteurs et retirent de leurs mains, en les remplaçant, les livres nuisibles ou vains. « (*Obras*, t. III pp. 4-5.) Il existe un manuscrit du bienheureux Alonso de Orozco intitulé *De nueue nombres de Cristo*, publié par le P. Muiños dans la *Ciudad de Dios*, 1888, tt. XVI et XVII, et réédité, en 1914, par M. Federico de Onis dans son édition des *Nombres de Cristo*. D'après les renseignements qu'a bien voulu me communiquer le P. Gregorio de Santiago, le B. Orozco a simplement résumé la première édition des *Nombres* qui ne contenait que neuf noms. Lorsque la deuxième édition parut, il ajouta à la fin de son manuscrit quelques extraits des trois nouveaux noms qu'elle contenait. Il n'eut pas connaissance du *Nombre de Cordero* qui ne parut qu'après sa mort dans l'édition de 1594.

priété de *La Flecha*, aux environs de Salamanque, ses forces épuisées par un travail excessif.

« C'était au mois de juin, au lendemain de la Saint-Jean, au temps où, à Salamanque, commencent à s'arrêter les études, Marcelo... après avoir fourni la carrière si longue d'une année, de la vie qu'on y vit, se retira comme en un port délicieux, dans la solitude d'une métairie, que... possède mon monastère sur les bords du Tormes ; et avec lui vinrent lui tenir compagnie, et pour les mêmes raisons que lui, les deux autres. Ils y avaient passé quelques jours, lorsqu'un matin, le jour de l'apôtre saint Pierre, après avoir satisfait aux devoirs du culte divin, tous trois ensemble sortirent de la maison dans le verger qui s'étendait sur le devant. Le verger est grand, et il était alors bien fourni d'arbres, plantés cependant sans ordre ; mais cela même charmait la vue, et surtout l'heure et la saison. Ils y pénétrèrent donc, et d'abord, pendant quelques instants s'y promenèrent en jouissant de la fraîcheur ; puis ils s'assirent l'un près de l'autre à l'ombre d'une treille, près du filet d'une petite source, sur des sièges. La source naît du coteau derrière la maison ; elle pénétrait dans le verger de ce côté-là, courait et s'arrêtait comme si elle eût ri. Ils avaient aussi sous les yeux, et près d'eux, une belle et haute plantation de peupliers. Et au delà, non loin, on voyait le Tormes, qui, à cette époque, coulant encore à pleins bords, formait des méandres dans la plaine. Le jour était paisible et serein, l'heure d'une fraîcheur parfaite. S'étant donc assis, après être demeurés quelque temps en silence, Sabino... regardant Marcelo en souriant lui dit : « Il y a des gens que la vue de « la campagne rend muets : ce doit être le propre d'esprits « profonds ; mais moi, comme les oiseaux, en voyant la ver- « dure, j'éprouve le désir de chanter ou de parler [1]. » Pour lui

1. *Nombres de Christo*, livre I, fol. 8v.— 9r. de l'édition de 1583. *Obras*, t. III, pp. 11 12. — *La Flecha* se trouvait à une lieue et demie de Sala-

complaire donc, Marcelo et Juliano se mettent à traiter des Noms du Christ dans l'Écriture Sainte, question que Marcelo avait étudiée précédemment.

Les caractères de ces trois interlocuteurs sont très superficiellement tracés : il semble que le plus âgé soit Juliano, qui parle peu d'ailleurs, Marcelo qui occupe le premier plan n'est autre que Luis de Leon, et le jeune Sabino, qui témoigne une admiration candide pour Marcelo, n'est évidemment qu'un dédoublement de ce personnage : c'est l'auteur en tant que poète, comme le montrent bien les traductions d'auteurs sacrés ou profanes mises dans sa bouche et qui sont indubitablement de Luis de Leon. On a voulu voir en Juliano, Juan de Guevara, ou même le vénérable Orozco. Mais il semble bien n'être qu'une troisième incarnation de l'auteur qui s'est représenté sous trois aspects différents comme scolastique en la personne de Juliano, comme professeur d'exégèse en celle de Marcelo et comme poète sous la figure de Sabino.

Le plan de l'ouvrage est très simple. Sabino a trouvé un papier sur lequel Marcelo a noté les noms donnés au Christ dans différents passages de l'Écriture : *Pousse, Face, Chemin, Pasteur, Mont, Père du siècle futur, Bras de Dieu, Roi, Prince de la paix, Époux, Fils de Dieu, Aimé...*

Il demande à Marcelo de les commenter successivement. Celui-ci, après s'être un peu fait prier, commence par le pre-

manque. Aimablement guidé par D. Miguel de Unamuno j'ai pu m'y rendre au mois de juillet 1919. Les éléments du paysage décrit par Luis de Leon sont aisément reconnaissables. La métairie a disparu, mais une source d'eau pure et fraîche jaillit encore de la colline ; un moulin, auquel on accède à pied sec au moment des basses eaux, occupe l'extrémité d'un îlot couvert d'arbres au travers desquels on aperçoit une plaine au delà du Tormes, assez large en cet endroit : à l'horizon se dresse la Sierra de Peña de Francia. C'est un paysage dont la coloration discrète rappelle à plus d'un égard celui de Belmonte, sous cette réserve qu'il est plus limité.

mier porté sur la liste. Mais auparavant il examine ce que c'est qu'un *nom*.

Les choses émanent de Dieu qui les contient toutes. Or, la perfection des créatures consiste à ressembler le plus possible à leur créateur : il faudrait donc que chacune contînt toutes les autres et fût contenue dans toutes les autres. Cela semble impossible lorsqu'il s'agit d'objets matériels. Mais ces objets ont une double existence : matérielle et immatérielle. Leur *double* immatériel c'est le nom ; il existe dans notre esprit quand nous le pensons, sur nos lèvres, quand nous le prononçons, sur le papier, quand nous l'écrivons [1].

Les noms peuvent tous tenir en même temps en une même place, et chacun d'eux peut simultanément occuper plusieurs places. Ainsi lorsque nous avons devant nous plusieurs miroirs, notre image se forme dans chacun d'eux simultanément et toutes ces images, sans se confondre, reviennent simultanément à nos yeux et à notre âme [2].

Il faut d'ailleurs distinguer entre ces noms qui prennent naissance dans l'esprit et les autres : les uns et les autres sont des images ; mais les premiers sont des images naturelles, les seconds des images artificielles dues à notre industrie. Généralement ce sont les seconds seuls que nous appelons noms : c'est de cette dernière catégorie que l'auteur entend s'occuper [3].

Il existe des noms communs et des noms propres : les noms doivent ressembler aux choses qu'ils expriment, et c'est une loi que l'hébreu observe d'une façon presque absolue : cette remarque donne lieu à Marcelo de célébrer la perfection de la langue sacrée. Cette ressemblance doit se retrouver dans l'aspect, le son, et l'origine du mot. Marcelo examine ces trois

1. *Nombres de Christo*, livre I, § 2, *Obras*, t. III, pp. 15-20.
2. *Nombres de Christo*, livre I, § 2. *Obras*, t. III, p. 18.
3. *Nombres de 'Christo*, livre I, § 2. *Obras*, t. III pp. 19-20.

conditions et se met à célébrer de nouveau la supériorité de l'hébreu, dont les mots, dit-il, par leur aspect même, font comprendre d'une manière saisissante les différentes modifications de la pensée [1]. Il prend pour exemple le nom de Dieu chez les Juifs, le tétragramme divin, dans lequel il prétend retrouver l'image de l'unité et de la complexité divines [2]. A l'objection qui lui est faite que Dieu ne saurait être nommé, il répond que, s'il est réellement impossible de lui donner un nom adéquat, on peut tout au moins le désigner par un de ses attributs. Il est donc naturel que le Christ soit désigné dans l'Écriture par un grand nombre de noms : mais il ne veut s'occuper que de dix d'entre eux, parce que les autres s'y ramènent à peu près. D'ailleurs ces dix noms s'appliquent au Christ en tant qu'homme et non en tant que Dieu [3].

1. *Nombres de Christo*, livre I, § 2, *Obras*, t. III, pp. 21-22.

2. « Prenons pour exemple la forme et la qualité des lettres par lesquelles s'écrit dans cette langue le nom propre de Dieu que les Hébreux appellent ineffable, parce qu'ils ne considéraient pas comme permis de le prononcer ordinairement, et que les Grecs appellent tétragramme, du nombre des lettres qui le composent... Si nous considérons le son qu'il a dans la prononciation, il est tout entier formé de voyelles, comme l'est celui qu'il désigne, qui est tout être et tout esprit, sans aucun mélange de composition ou de matière : et si nous considérons la qualité des lettres hébraïques par lesquelles il s'écrit, elles ont cette qualité que chacune d'elles peut se mettre à la place des autres, et que, bien souvent, on le fait dans cette langue, et ainsi virtuellement chacune d'elles est toutes les autres, et toutes les autres chacune d'elles : image en quelque sorte de la simplicité qu'il y a en Dieu d'une part, et de l'infinité de perfections qu'il a d'autre part, parce qu'il est tout entier une grande perfection et que cette perfection unique est toutes ses autres perfections. A tel point que, pour parler juste, la parfaite sagesse de Dieu ne se distingue pas de sa justice infinie, ni sa justice de sa grandeur, ni sa grandeur de sa miséricorde : et pouvoir, savoir et aimer sont tout un en lui ; et dans chacune de ces qualités à quelque degré que nous la distinguions et la séparions d'une autre, elles se trouvent toutes réunies, et de quelque côté que nous le regardions, il est tout et non partie. » (*Nombres de Christo*, livre I, § 2. *Obras*, t. III, pp. 28-29.)

3. *Nombres de Christo*, livre I, § 2, *Obras*, t. III, pp. 30-36.

Marcelo commente donc les noms de *Pousse, Face, Chemin, Pasteur, Mont, Père du siècle futur*, et après avoir prouvé par des citations des Prophètes ou des Évangiles qu'ils s'appliquent effectivement au Christ, en fait voir la valeur mystique. Cette exposition est coupée de traductions en vers de Psaumes ou d'auteurs profanes, attribuées à un ami commun des trois interlocuteurs, mais qui sont en réalité l'œuvre de Luis de Leon.

L'exposition des six premiers noms ayant absorbé toute la matinée, les trois religieux regagnent la maison pour prendre leur repas et faire la sieste, en se promettant de reprendre leur entretien vers le soir. Et le premier livre finit sur la récitation du Psaume CIII : *Benedic anima mea Domino*, traduit en vers espagnols [1].

Le second livre s'ouvre par quelques considérations adressées à Portocarrero sur la corruption de notre nature et sur l'aveuglement dont les Juifs ont fait preuve, en refusant de reconnaître la venue du Messie. Puis le récit reprend.

« Après avoir mangé et pris quelques instants de repos, comme la force de la chaleur commençait à décliner, les trois interlocuteurs, sortant de la métairie, gagnèrent la rivière qui la baignait ; ils prirent une barque et passèrent au bosquet qui couvrait une partie d'une sorte de petite île adjacente au barrage d'un moulin. Le bosquet, bien que petit, était touffu et riant, et, en cette saison, plein de feuilles ; et parmi les arbustes que le sol produisait de lui-même, on avait

1. Le premier livre des *Noms du Christ* était composé avant l'arrêt du 23 octobre 1581 qui confirma Luis dans la possession de sa chaire : en effet au début du nom de *Père* qui termine ce premier livre, Marcelo dit : « Ce que je désirais c'était la fin de ces procès et de ces compétitions scolaires avec un peu de tranquillité et de repos. Et s'il plaît au Seigneur de se servir de moi en cette occasion, sa bonté me l'accordera. — Il vous l'accordera, » répondirent tout d'une voix Juliano et Sabino. (*Obras*, t. III, p. 180.)

aussi planté quelques arbres. Il était divisé en deux par un ruisseau assez fort que formait l'eau qui s'échappait de la rivière à travers les pierres du barrage et qui finissait par se réunir presque toute [1]. »

Ils s'assoient sur l'herbe, les pieds au bord du ruisselet sous un grand peuplier, au centre du bosquet, et prennent tour à tour l'étude des noms de *Bras de Dieu*, de *Prince de la Paix.* Au moment où Marcelo aborde l'examen de ce dernier, la nuit s'est faite, les étoiles brillent au ciel : il lève les yeux vers elles, et, les regardant fixement, commence à célébrer dans la sérénité nocturne l'ordre admirable des astres qui pénètre notre âme d'un sentiment de paix ineffable [2].

« Si la raison ne montrait, et s'il n'y avait pas d'autre moyen d'entendre quelle aimable chose est la paix, le beau spectacle du ciel qui s'offre en ce moment à nous, dit-il, et le concert de ces lumières qui y brillent, nous en sont une preuve suffisante. Comment en effet, ne serait-ce pas la paix, ou tout au moins une image parfaite de paix, ce que nous voyons en ce moment dans le ciel et qui émeut notre vue d'une façon si délectable ? Si la paix, selon la brève et juste définition de saint Augustin [3], est un ordre tranquille, ou la tranquillité et la stabilité dans ce que demande le bon ordre, c'est là ce que nous montre actuellement ce tableau. L'armée des étoiles, alignées et mises en rangs, y brille d'une merveilleuse beauté ; chacune d'elles garde invariablement sa place, aucune n'usurpe celle de sa voisine ni ne la trouble dans son office ; elle n'oublie pas le sien et ne viole jamais la loi éternelle et sainte que lui imposa la Providence ; comme des sœurs, elles se regardent mutuellement, les plus grandes com-

1. *Nombres de Christo,* livre II, § 1, *Obras,* t. III, p. 225.
2. *Nombres de Christo,* livre II, § 2, *Obras,* t. III, p. 341.
3. Saint Augustin, *De civitate Dei,* lib. XIX, cap. 13, édit. Ben. An. 1700, t. VII, col. 421.

muniquent leur lumière aux plus petites, et se manifestent leur amour ; elles semblent même d'une certaine manière se respecter les unes les autres, et toutes ensemble tempèrent parfois leurs rayons et leur puissance, les ramenant à une paisible unité de puissance composée de parties et d'aspects différents, dont l'universalité et le pouvoir sont incomparables [1]. »

« Et, si l'on peut dire, non seulement elles sont un modèle de paix éclatant et beau, mais une proclamation et un hymne qui, en termes clairs et pressants, nous notifie combien sont excellents les biens que la paix contient en soi, et qu'elle produit dans toutes les choses. Cette voix, cette proclamation silencieuse s'insinue dans nos âmes, et, par ce qu'elle y fait lorsqu'elle y a pénétré, on voit et l'on entend bien comme elle est efficace et persuasive. En effet, immédiatement, comme si elles étaient convaincues de l'utilité et de la beauté de la paix, elles commencent à faire régner la paix en elles-mêmes et à mettre en ordre toutes leurs parties. Car si nous faisons attention à ce qui se passe en secret en nous-mêmes, nous verrons que cette harmonie et cet ordre des étoiles, quand nous le contemplons, met le calme en nos âmes et nous verrons que, simplement en tenant les yeux fixés attentivement sur lui, sans savoir comment, les désirs ou les passions turbulentes, qui bruissaient confusément dans nos cœurs pendant le jour, s'apaisent peu à peu, et se calment, comme si elles s'endormaient, chacune reprenant sans s'en apercevoir sa sujétion et son harmonie. Et nous verrons que, de même qu'elles s'humilient et se taisent, de même ce qui est le plus important, ce qui domine dans l'âme, la raison, s'élève et recouvre son droit et sa force, et, encouragée par le spectacle divin de cette divine beauté, conçoit des pensées hautes et dignes d'elle, se rappelle en quelque sorte son origine première et met enfin tout ce qui est vil et bas à sa place et le foule

1. *Nombres de Christo*, livre II, § 3, *Obras*, t. III, pp. 342-343.

aux pieds. Ainsi lorsqu'elle est remise sur son trône, comme une impératrice, et que les autres parties sont toutes ramenées à leur place, l'homme tout entier demeure en ordre et en paix [1]. »

Dans l'ode admirable à son ami Francisco Salinas, Luis avait exprimé la même pensée : « A ces accents divins, mon âme, disait-il, engloutie dans l'oubli, se prend à recouvrer le sens, et la mémoire perdue de sa première et brillante origine.

A cuyo son divino
mi alma que en olvido está sumida,
torna a cobrar el tino,
y memoria perdida
de su origen primera esclarecida [2].

Cette sérénité qu'inspire la contemplation du ciel étoilé, sans doute dans une de ces nuits passées à regarder les astres, Luis l'a notée aussi dans son Ode fameuse à Loarte sur la *Nuit sereine :* « En contemplant l'ordonnance grandiose de ces splendeurs éternelles, leur mouvement sûr, leurs marches inégales, mais si égales dans leurs rapports harmoniques. »

Quien mira el gran concierto
de aquestos resplandores eternales,
su movimiento cierto,
sus pasos desiguales
y en proporcion concorde tan iguales, etc. [3].

La pensée est un peu différente, mais l'impression est la même ; et le Commentaire du *Cœli enarrant gloriam Dei* est encore plus pathétique dans la poésie adressée à Loarte [4].

1. *Nombres de Christo*, livre II, § 3. *Obras*, t. III, pp. 203-204.
2. Ode V, strophe 2. *Obras*, t. VI, p. 15. — « L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux, » a dit Lamartine. *Premières méditations poétiques*, L'homme, vers 70.
3. Ode XII, strophe 9, *Obras*, t. VI, pp. 32-33.
4. Dans le § 2 du livre II des *Nombres de Christo* se lit un passage

Lorsque Marcelo a terminé, Juliano prend la parole pour développer cette idée que, non seulement le Christ mérite le titre de *Prince de la Paix*, mais que seul il est capable de la donner ; il engage à ce propos avec Sabino un dialogue de forme toute socratique, qui tranche avec le procédé de développement purement didactique dont Marcelo fait usage. Il n'en résulte nullement d'ailleurs que Juliano soit un personnage réel différent de Marcelo et de Sabino : ce n'est assurément là qu'un artifice littéraire destiné à donner un peu de variété au développement [1].

Le second livre se termine par l'examen du nom d'*Époux*. Marcelo montre que le Christ est l'Époux de l'Église, et voit l'histoire de ce mariage mystique dans le Cantique des Cantiques. C'est une idée que Luis de Leon devait reprendre plus tard, lorsque, rééditant son Commentaire latin de ce texte sacré, il y ajouta une troisième explication, en 1589. Pour conclure, Sabino récite la traduction du Psaume XLIV, *Eruc-*

---

qui semble faire allusion au Commentaire sur Zacharie que Diego Arias ou de Zuñiga publia en 1577 à Salamanque : « Quelques-uns, Sabino, que vous connaissez bien, et que nous aimons et estimons tous beaucoup pour l'excellence de leur vertu et de leur science, ont voulu dire que cet Empire des Maures et des Turcs, qui aujourd'hui se développe tellement dans le monde, n'est pas différent de l'Empire romain, mais est une des parties qui en procèdent, le constituent et le composent. Et ce que dit Zacharie du quatrième quadrige, dont les chevaux, dit-il, étaient tachetés et vigoureux, ils l'expliquent ainsi : ce quadrige est le dernier Empire des Romains, qui, à cause de la partie qui est formée des Maures et des Turcs, s'appelle vigoureux, et à cause de sa partie occidentale, qui est l'Allemagne, où les empereurs ne se succèdent pas, mais sont élus dans différentes familles, s'appelle varié ou tacheté. » (*Obras*, t. III, p. 324.) Le passage de Zacharie se trouve au ch. VI, v. 5. Il est assez naturel de supposer que le § 3 fut écrit après le § 2, et par conséquent après l'acquittement de Luis de Leon, si l'allusion précédente se rapporte bien à Diego de Zuñiga. Voir à ce propos plus haut, p. 99, note 1, le rapprochement avec les *Prose* de Bembo.

1. *Nombres de Christo*, livre II. *Obras*, t. III, pp. 385-400.

tavit cor meum verbum bonum dans lequel David célèbre cette union triomphante [1].

Dans le même volume, aux *Noms du Christ* faisait suite un court traité intitulé l'*Épouse parfaite* (*La Perfecta Casada*) ; c'était un commentaire du dernier chapitre des *Proverbes*, où Salomon trace l'image de la femme idéale [2].

Il était adressé à une parente de l'auteur, Maria Varela Osorio, qui venait de se marier.

Les documents font défaut sur cette jeune femme. Il faut tout d'abord rejeter l'hypothèse qu'elle serait la fille d'Alvaro Osorio quatrième seigneur de Villacis et Cervantes, etc... qui fut la première femme de Garci Lopez de Chaves, onzième seigneur de Chaves, et qui n'avait aucun rapport avec la famille de Luis de Leon [3].

Le nom d'Osorio était fréquent dans la famille de Luis. Ses oncles, le docteur Francisco de Leon, professeur à Salamanque, et le licencié Antonio de Leon, l'avocat, avaient épousé deux sœurs : Isabel de Arias Osorio et Ana Osorio. D'autre part, le nom de Varela était celui de la mère de Luis de Leon.

1. *Nombres de Christo*, livre II. *Obras*, t. III, pp. 458-459.

2. *La Perfecta* | *Casada* | *Por el Maestro* | *Fray Luys de Leon* | (Emblème de l'auteur). | *Con priuilegio.* | *En Salamanca.* | *En casa de Iuan Fernandez.* | *M. D. LXXXIII.* || In-8°. Luis de Leon semble avoir éprouvé une prédilection pour les ouvrages de Salomon dont il traduisit à une date inconnue, l'Ecclésiaste en espagnol : cette traduction a été publiée par les PP. Augustins en 1886 dans la *Revista Agustiniana*, sous le titre *El Perfecto predicador*. Les Lullistes au témoignage de Cristobal Suarez de Figueroa lui attribuaient la phrase suivante : « Il y a eu trois sages dans le monde : Adam, Salomon et Raimon. » Le P. Feijoo conteste l'authenticité de ce mot. (Cartas criticas, II, c. 12, Madrid MDCCLXXIII.) Voir Conrado Muiños Saenz, *op. cit.*, p. 9, note 1.

3. Cette affimation se rtrouve dans la traduction de l'*Épouse parfaite* par Guignard (Paris, 1845, p. XIX). Elle a été reproduite par Jane Dieulafoy dans sa traduction du même ouvrage (Paris, 1906). Thomas de Herrera dans son Histoire du Couvent de Salamanque cite en effet la famille de Chaves parmi les bienfaiteurs de son ordre, mais ne dit pas que la *Perfecta Casada* ait été dédiée à un de ses membres.

Antonio de Leon et Ana Osorio eurent bien une fille du nom de Maria de Tapia, ou Maria Osorio, que le licencié songeait à marier l'année même où il mourut, en 1575 : on ne voit pas comment cette Maria aurait pu avoir droit au nom de Varela qui n'apparaît que dans la descendance de Lope de Leon II.

Mais parmi les bénéficiaires du majorat de Polvoranca, à défaut de la ligne directe et des héritiers de Francisco de Leon, Ana Osorio veuve d'Antonio de Leon, dans son testament, indique comme habiles à le recueillir, Miguel de Leon, Vingt-quatre de Grenade et frère de Luis, et à son défaut Cristobal de Leon, autre frère de Luis, plus âgé que Miguel, ainsi que les enfants qu'il aurait pu avoir de son second mariage avec Magdalena de Osorio [1]. Or, une fille de Cristobal et de Magdalena aurait pu réunir les deux noms de Varela et d'Osorio : il est donc vraisemblable que Maria Varela Osorio était nièce de Luis de Leon et fille de son frère Cristobal, bien que le P. Mendez ne la mentionne pas [2].

Les termes dans lesquels l'auteur s'adresse à elle marquent les rapports étroits qui existaient entre eux : « Bien que votre bon sens, dit-il, et l'inclination à toute espèce de vertu, dont Dieu vous a dotée, m'ôtent la crainte que vous soyez comme quelqu'une de ces femmes dont je parle, la profonde affection que j'ai pour vous, et le désir de votre bien, qui brûle en moi, m'excitent à vous donner quelques avis [3]. »

Ces avis sont le commentaire des versets 10-31 du dernier chapitre des *Proverbes*, qu'il examine successivement [4].

1. Voir Mendez, t. III, p. 137, nº 68.

2. Voir l'Appendice I, tableau généalogique IV, nºs 64 et 66. On peut aussi se demander si Maria Varela Osorio n'appartenait pas à la famille de ce Gaspar Osorio qui, en août 1578, résidait à Villavieja, où Zumel accusa Luis de Leon de s'être rendu pour le voir, pendant sa candidature à la chaire de Bible. Voir plus haut, p. 33, note 1.

3. *Obras*, t. IV, p. 252.

4. Les neuf premiers versets ne sont qu'une introduction au portrait de la femme forte. Luis de Leon ne s'en est pas occupé.

Peut-être son plan primitif était-il plus vaste que celui qu'il a exécuté. Il pose en effet en principe qu'en traçant les devoirs de l'épouse, l'Esprit-Saint a caché sous cette peinture des mystères plus profonds qui concernent toute l'Église [1] ; et, reprenant une théorie qui lui était chère, et dont ses ennemis lui avaient fait grief lors de son premier procès, il explique que les paroles des Livres Saints offrent une pluralité de sens et que « tous les sens qu'y a mis l'Esprit-Saint sont véritables » ; qu'on ne saurait donc dire que, parce que l'on découvre un de ces sens on rejette les autres ; et que, par suite, il est loisible de s'attacher uniquement à l'un d'eux [2]. Or, dans ce chapitre des *Proverbes*, Salomon a prétendu deux choses : enseigner et régler les mœurs, et de plus prophétiser ce que devait être l'Église. Luis va donc s'attacher au premier de ces sens [3]. Avait-il l'intention de développer également le second ? Ce n'est pas impossible, bien que par cette déclara-

1. « Il nous faut d'abord poser que dans ce chapitre, le Saint-Esprit s'il est vrai qu'il dépeint une bonne épouse, en montrant quels sont ses devoirs, dit aussi et fait entendre et cache pour ainsi dire sous cette peinture des choses plus grandes et d'un sens plus profond, qui concernent toute l'Église. » (*Obras*, t. IV, p. 267.)

2. « La Sainte Écriture par les mêmes paroles exprime beaucoup de pensées différentes, et, comme l'enseignent les saints, dans l'unité d'une même phrase renferme une quantité de sens. Et comme tout ce qu'il y a en Dieu est bon, de même dans son Écriture tous les sens qu'y a mis l'Esprit-Saint, sont véritables. De manière qu'adopter un sens n'est pas rejeter l'autre, non plus que celui qui dans ces Saintes Lettres, entre beaucoup de sens véritables qu'elles ont, en découvre un et l'expose, ne doit être tenu, pour cela, pour un homme qui rejette les autres sens. » (*Obras*, t. IV, p. 268.)

3. « Or je dis que dans ce chapitre, Dieu, par la bouche de Salomon et avec les mêmes mots, fait deux choses : il instruit et règle les mœurs, et prophétise des mystères secrets. Les mœurs qu'il règle sont celles de l'épouse ; les mystères qu'il prophétise sont l'esprit et le caractère qu'il devait placer dans son Église, dont il parle sous la figure d'une femme mariée. En ceci il éclaire ce que l'on doit croire, en cela il enseigne ce que l'on doit faire. » (*Obras*, t. IV, p. 268.)

tion, il ne fît peut-être que prendre ses précautions contre des attaques perfides.

Dans une sorte de prologue, l'auteur expose que, ce que Dieu demande à chacun de nous, c'est de répondre aux obligations de son état ; qu'on l'offense en n'y répondant pas, même si l'on se signale par autre chose. Dieu, dit-il, veut « que chacun porte sa croix : il ne dit pas de porter la croix des autres, mais ordonne que chacun se charge de la sienne propre. Il ne veut pas que la religieuse oublie ses devoirs de religieuse et se charge des soucis de la femme mariée : mais il ne lui plaît pas, non plus, que la femme mariée oublie sa maison et se transforme en religieuse [1]. » Une fois entrée dans l'état de mariage, la femme ne saurait mieux faire, pour plaire à Dieu que d'appliquer toutes ses facultés à remplir les devoirs nombreux, variés et absorbants qui lui sont imposés.

Et, reprenant les versets du texte sacré, Luis en explique le sens et en fait voir les diverses applications sur un ton plein de simplicité, de dignité qu'interrompt parfois un léger sourire, lorsqu'il évoque la futilité de celles qui n'ont pas conformé leur conduite aux préceptes divins, leur goût pour les modes absurdes, coûteuses ou indécentes, ou un imperceptible attendrissement lorsqu'il décrit la prospérité de la maison de la femme parfaite, la confiance réciproque des époux vertueux, ou les joies pures de la maternité. On ne s'attendrait guère à trouver sous la plume de l'austère exégète, cette délicieuse esquisse d'une mère allaitant son enfant.

Après avoir longuement et fortement montré que la mère vraiment digne de ce nom, n'est pas la femme qui a donné le jour à l'enfant, mais celle qui l'a allaité, soigné, veillé, sans l'abandonner à des mains mercenaires, il affirme que ces soins et ces peines sont largement compensés par le plaisir qu'elle en retire. « Si nous autres hommes, dit-il, nous ne le sentons

1. *Obras*, t. IV, p. 258.

pas, la raison nous dit pourtant qu'il existe, et les marques désordonnées d'amour que donnent les mères à leurs enfants nous le font voir. Quelle peine ne paie pas l'enfant à sa mère lorsqu'elle le tient sur son sein nu ? Lorsqu'il joue avec la mamelle ? qu'il la frappe de sa petite main ? qu'il la regarde en riant ? qu'il balbutie ? Et lorsqu'il s'attache à son cou et la baise, il me semble qu'elle est encore son obligée [1]. »

Le tout est émaillé de citations empruntées aux auteurs ecclésiastiques ou profanes, comme Aristote, Sophocle, Homère, Xénophon, Virgile, Cicéron, mais produites sans pédantisme. Sur un point seulement on peut reprocher à l'auteur un déploiement de textes trop lourd et trop étendu : c'est lorsqu'il veut remontrer aux femmes que l'emploi des fards et des teintures est une invention diabolique [2]. Il s'échauffe sur ce sujet qui lui tient à cœur ; les expressions les plus énergiques lui échappent malgré lui ; après une longue diatribe, il finit par indiquer à ses lectrices comment elles doivent adopter une tenue simple et modeste, et pousse même la précaution jusqu'à leur dire comment elles doivent faire leur toilette, à l'exemple d'une grande dame qu'il avait connue : « Qu'elles tendent les mains et y reçoivent l'eau tirée de l'amphore que la servante aura versée avec l'aiguière ; qu'elles la portent à leur visage et en prennent une partie dans la bouche, et se lavent les gencives ; qu'elles passent les doigts sur leurs yeux, qu'elles les portent à leurs oreilles, et derrière leurs oreilles également, sans s'arrêter avant que tout leur visage soit propre ; ensuite rejetant l'eau, qu'elles s'essuient avec un linge rude, pour être enfin plus belles que le soleil [3]. »

Ce conseil un peu rustique ne saurait étonner, lorsqu'on se reporte aux maximes de propreté qui passaient pour du raffi-

1. *Obras*, t. IV. pp. 403-404.
2. *Obras*, t. IV, pp. 338-379.
3. *Obras*, t. IV, p. 379.

nement et que l'on trouve exposées dans le *Galateo Español* de Gracian Dantisco, au début du dix-septième siècle.

En publiant ces deux ouvrages, Luis avait voulu faire un essai et voir comment seraient accueillis des écrits de cette espèce [1].

Les critiques furent nombreuses : on reprochait à l'auteur de traiter de pareilles matières en langue vulgaire et non en latin [2]. C'était un reste de la routine scolastique contre lequel Fernando de Herrera avait déjà lutté en publiant en 1580 ses *Annotations* à Garcilaso en langue vulgaire. D'autres l'accusaient, puisqu'il écrivait en espagnol, d'avoir employé un style raffiné s'écartant du langage ordinaire ; d'autres enfin, s'étonnaient qu'un théologien et un moine, se mêlât de donner des règles de conduite aux femmes mariées.

A ces critiques naïves ou malveillantes, l'auteur répondit avec une ironie vigoureuse, dans la préface du troisième livre des *Noms du Christ*, qui parut dans la seconde édition de cet ouvrage, en 1585 [3].

La position qu'il prend pour défendre l'emploi de la langue vulgaire est un peu différente de celle qu'avait choisie Herrera pour justifier son audace d'avoir écrit ses *Annotations* en espagnol. Herrera considérait en effet que la langue espagnole arrivait seulement au degré de maturité voulu pour être capable d'exprimer les idées scientifiques ou philosophiques,

---

1. « Les livres que j'ai publiés précédemment pour voir comment l'on jugeait cette manière d'écrire, ont, à ce que j'ai compris, fait parler beaucoup quelques personnes et de manières différentes. » Introduction à la troisième partie des *Nombres de Christo* (2e édition, 1585.) (*Obras*, t. IV, p. 3.)

2. Nombres de Christo, *Obras*, t. IV, p. 3.

3. *De los nombres de Christo en tres libros, por el Maestro Fray Luys de Leon. Segunda impression, en que ademas de un libro que de nueuo se añade, van otras muchas cosas añadidas y emendadas.* (Emblème de l'auteur.) *Con privilegio. — En Salamanca por los herederos de Mathias Gast. M. DL XXXV.* — In-8o (d'après Tejada).

et que cette maturité était la conséquence de l'épanouissement politique auquel était parvenu le pays [1].

La théorie de Luis de Leon est plus générale et plus simple : les langues, pour lui, quelles qu'elles soient, sont propres à l'expression de toutes les idées [2]. Si l'espagnol ne semble pas capable d'exprimer des idées élevées, c'est qu'on en use mal, puisqu'on ne l'emploie qu'à traduire des sujets vils, ou c'est qu'on ne connaît pas les ressources qu'il possède [3].

Il faut distinguer entre la manière dont on parle et la langue que l'on parle [4].

C'est un préjugé de croire que le latin relève les sujets que l'on traite : on peut écrire d'une façon vulgaire dans une langue savante, et avec toute l'élévation convenable dans une langue vulgaire. La preuve en est que le grec était la langue vulgaire lorsque Platon, Basile, Chrysostome, Grégoire de Nazianze, Cyrille en ont usé pour exposer les spéculations les plus hautes, car c'était celle que parlaient les petits enfants et les vendeuses du marché [5]. Et si l'on prétendait réserver la

1. Voir : *Fernando de Herrera*, par Ad. Coster, Paris, 1908, chapitre XIII.

2. « Quant à la langue, il n'y a pas de différence, et il n'y a pas de langues uniques pour dire certaines choses, mais, dans toutes, il y a place pour toutes les idées : les mots ne sont pas nobles parce qu'ils sont latins, mais parce qu'ils sont employés avec la noblesse qui convient, qu'ils soient espagnols ou français. » (*Obras*, t. IV, p. 6.)

3. « C'est une erreur commune de considérer comme facile et peu appréciable tout ce qui s'écrit en langue vulgaire : elle est née soit du mauvais usage que nous faisons de notre langue, en ne l'employant qu'à des choses sans substance, soit de l'ignorance où nous en sommes, persuadés qu'elle n'est pas capable d'exprimer les idées importantes. » (*Obras*, t. IV, pp. 4-5.)

4. « La façon dont on s'exprime est une chose et la langue dans laquelle on écrit ce qu'on dit en est une autre. » (*Obras*, t. IV, p. 6.)

5. « Platon n'a pas écrit d'une façon vulgaire, ni des choses vulgaires dans sa langue vulgaire. Et Cicéron n'en a pas écrit de moindres ni avec moins d'élévation dans la langue qui, de son temps, était vulgaire. Et les saints Basile et Chrysostome, et Grégoire de Nazianze et Cyrille, avec toute l'antiquité grecque, dans leur langue maternelle qui était

connaissance de certaines choses à ceux qui savent le latin, c'est une raison absurde : car ceux-là mêmes peuvent lire un livre sans le comprendre, parce qu'il exprime des idées qui dépassent leur intelligence ou leur science, et, pour la même raison, le livre en langue vulgaire n'est pas intelligible à quiconque est en état d'en déchiffrer les caractères [1].

Cette idée, présentée sous forme ironique, fait en réalité partie des fondements intellectuels de Luis de Leon. Qu'on l'applique à la traduction des Écritures en langue vulgaire, et il devient absurde d'empêcher de traduire en espagnol les livres de la Bible, puisque les lecteurs s'en diviseront en deux parties : ceux qui comprendront et ceux qui ne comprendront pas. Aux premiers la lecture ne saurait être que profitable ; aux seconds, elle ne pourrait faire aucun mal, puisqu'ils seront bien vite contraints de l'abandonner.

Ce qui échappe à Luis de Leon c'est qu'il existe une troisième catégorie fort nombreuse : ceux qui lisent sans comprendre, mais croient comprendre ; à ceux-là de pareilles lectures sont dommageables, et pour eux-mêmes et pour les autres.

Mais puisque Luis laisse de côté cette hypothèse, rien ne s'oppose à ses yeux, à ce que les sujets les plus graves soient traités en espagnol, pourvu que l'auteur sache tirer de cet idiome toutes les ressources qu'il renferme. Luis de Leon expose avec une netteté et une simplicité remarquables la méthode qu'il a suivie pour cela et l'idéal qu'il s'est fixé. Après

---

le grec, et que, lorsqu'ils vivaient, les enfants suçaient avec le lait, et que parlaient sur la place les vendeuses, écrivirent les mystères les plus divins de notre foi, et n'hésitèrent pas à mettre en leur langue ce qu'ils savaient ne devoir pas être compris par beaucoup de ceux qui comprenaient la langue. » (*Obras*, t. IV, pp. 6-7. Voir plus haut, p. 99, note 1.)

1. « Comme si tous ceux qui savent le latin, si j'écrivais ces choses en latin, pouvaient s'en rendre maîtres ; ou comme si tout ce qui s'écrit en castillan était entendu de tous ceux qui savent le castillan et le lisent. » (*Obras*, t. IV, p. 7.)

avoir souligné malicieusement que ceux qui se prétendent si pompeusement latinistes, ne savent peut-être pas très bien leur propre langue maternelle [1], il ajoute : « Parmi ces gens-là sont ceux qui disent que je ne parle pas espagnol, parce que je donne aux mots la disposition voulue, que je les choisis et leur donne leur place. Car ils croient que parler espagnol c'est parler comme le vulgaire, et ne s'aperçoivent pas que bien parler n'est pas commun, mais affaire d'un jugement rare, tant pour ce qu'on dit que pour la manière de le dire, et qui consiste, entre les paroles que tout le monde prononce, à choisir celles qui conviennent, à faire attention à leur son, parfois même à en compter les lettres, à les peser, à les mesurer, à les disposer de telle sorte qu'elles disent ce que l'on prétend dire, non seulement avec clarté, mais encore avec harmonie et douceur [2]. »

« Et si l'on dit que c'est une nouveauté, je confesse que c'en est une en effet, et une route que ne suivent pas ceux qui écrivent en notre langue, d'y mettre du nombre, en la tirant de son abaissement ordinaire. C'est la route que j'ai voulu ouvrir, non par présomption, car je connais ma faiblesse, mais pour que ceux qui en ont la force s'enhardissent à pratiquer dorénavant leur langue, comme les savants et les hommes éloquents de l'antiquité, dont les œuvres vivent à travers tant de siècles, ont pratiqué les leurs et, là où elle est défectueuse, la rendent égale aux langues les mieux faites, qu'à mon avis elle surpasse sous bien d'autres rapports [3]. »

Ce caractère logique que Luis essaye de donner à ses phrases

---

1. « Je ne sais d'où leur vient cette hostilité pour elle *(leur langue maternelle)* car elle ne la mérite pas, et ils ne savent pas tellement le latin, qu'ils ne connaissent mieux leur langue, si peu qu'ils la sachent comme en fait beaucoup la savent très peu. » (*Obras*, t. IV, p. 7.)

2. *Obras*, t. IV, pp. 7-8.

3. *Obras*, t. IV, pp. 8-9.

et qui répond bien à ses habitudes intellectuelles, surprit un peu ses contemporains ; il paraît même avoir déconcerté ses compatriotes d'une époque plus tardive [1] : ce qu'il y a d'artificiel et de voulu dans ce style, déroute un peuple habitué à plus de fantaisie et d'imprévu.

Après un court prologue, Luis suppose que les interlocuteurs du précédent dialogue, reprennent leur entretien le jour de la Saint-Paul (29 juin). Juliano, à son tour, expose comment le Christ est justement appelé Fils de Dieu. Puis Marcelo commente les noms d'*Aimé* et enfin de *Jésus*.

Lorsqu'en 1595, après la mort de l'auteur, fut publiée la quatrième édition des *Noms du Christ*, on y joignit un fragment inédit traitant du nom d'*Agneau* (*cordero*), et qui, dans le plan primitif devait prendre place avant le commentaire du nom d'*Aimé*, comme le prouvent les phrases qui le terminent [2].

Il semble que l'auteur ait éprouvé quelque incertitude sur la façon dont il composerait son troisième livre. En effet, l'exposition de Juliano finit sur une scène singulière et dont la signification reste obscure.

Pendant que Juliano parlait, un petit oiseau, perché sur un arbre de l'autre côté du ruisseau, semblait écouter le religieux et lui répondre par un chant d'une suave harmonie, lorsque deux gros corbeaux se précipitèrent sur lui : l'oiselet

1. Gallardo (*Ensayo*, t. III, p. col. 375), après avoir cité sous le numéro 2678 l'Expositio in Psalmum 26, ajoute : « En lisant la prose savante et si facile de maître Leon, je remarque qu'elle est meilleure que sa prose castillane, sans doute parce qu'il l'avait davantage pratiquée. Sa prose espagnole est un peu pénible et moins facile et moins coulante. »

2. « Passons s'il vous plaît au nom d'*Aimé*, car puisque le sacrifice de notre Agneau sacré fut si agréable à Dieu, sans doute il fut Aimé de lui et il l'est d'une manière extraordinaire. » — Marcelo voyant que ses compagnons manifestaient leur désir qu'il poursuivît après avoir repris haleine un moment,poursuivit en disant : « Je dis donc que le Christ est appelé Aimé... » (*Obras*, t. IV, p. 104.)

cherchait à leur échapper, en voletant de branche en branche : mais il finit par tomber dans l'eau en criant, toujours poursuivi par les corbeaux, qui ne s'éloignèrent que lorsqu'il eut disparu sous les flots. Les spectateurs de ce petit drame croyaient l'oiseau perdu, lorsqu'au bout de quelques instants, ils virent sa tête émerger presque aux pieds de Marcelo. L'oiseau sortit enfin de l'eau péniblement, puis se percha sur une branche où, en s'ébrouant, il se reprit à chanter mélodieusement, et enfin s'éleva dans les airs. Aussitôt une foule d'oiseaux de la même espèce accoururent auprès de lui, l'entourant joyeusement, et tous ensemble, après avoir tournoyé dans l'air trois ou quatre fois, s'élevèrent dans le ciel où ils finirent par disparaître [1].

Quel intérêt peut avoir cet énigmatique récit ? En quoi se rattache-t-il au sujet ? La seule explication qui se présente, c'est que l'oiseau qui chantait si allégrement, est la personnification de Luis de Leon, et que les deux oiseaux de proie qui menacent sa vie ne sont autres que les artisans de son premier procès devant l'Inquisition, tragique aventure dans laquelle il faillit périr. Leon de Castro et Bartolomé de Medina seraient les deux noirs corbeaux, qui poursuivaient l'oiselet : c'est ce qui expliquerait le passage obscur qui termine le récit.

Sabino voyant l'oiseau définitivement sauvé, éprouve une grande joie ; mais, son regard étant venu à se poser sur Marcelo « il vit qu'il avait changé de visage, qu'il était un peu bouleversé et plongé dans de profondes réflexions, ce qui l'étonna beaucoup ; et comme il voulait lui demander ce qu'il avait, il le vit lever les yeux au ciel et murmurer en étouffant un soupir : « Enfin Jésus est Jésus [2] ! »

Il semble donc que ce qui devrait suivre immédiatement c'est l'exposition du nom de *Jésus* et non de celui d'*Agneau*

1. *Obras*, t. IV, pp. 102-103. Voir plus haut, p. 99, note 1.
2. *Obras*, t. IV, pp. 102-103.

ou d'*Aimé* ; et cela est d'autant plus vraisemblable que le sujet des méditations de Marcelo paraît avoir été le sauvetage inopiné du petit oiseau et que le thème développé par Marcelo est que Jésus signifie salut [1] : idée qui rappelle tout naturellement à son esprit les événements de son procès [2].

Il en résulterait que la rédaction des noms d'*Aimé* et d'*Agneau* n'aurait eu lieu que plus tard, le nom de Jésus devant d'ailleurs en tout état de cause être le dernier.

Entre les trois livres on note une différence assez frappante : les deux premiers sont agrémentés de citations nombreuses, mais courtes, de textes de l'Écriture ; le troisième renferme, en plus, de longues citations d'auteurs divers qui contredisent un peu la donnée du sujet : il est impossible en effet de citer de mémoire d'aussi longs passages, comme l'exigerait l'improvisation supposée de Marcelo ou de Juliano. De plus ces auteurs n'étaient pas entre les mains de Luis dans sa prison : on peut donc admettre que si les deux premiers livres ont pu être composés pendant l'emprisonnement de l'auteur, le troisième l'a été à une date postérieure.

L'impression que laisse la lecture des *Noms du Christ* est assez singulière. On s'attendrait à y trouver des développements mystiques, et à voir s'épanouir librement la vieille symbolique. Il n'en est rien. Assurément l'interprétation mystique n'y est pas négligée ; mais les habitudes d'esprit de Luis ont transformé le sujet par l'emploi scientifique des textes sur lesquels il s'appuie. Son objet essentiel est de démontrer que les noms cités s'appliquent bien effectivement au Christ et que les Prophètes, les Apôtres, et les Pères les lui donnent en réalité.

---

1. *Obras*, t. IV, p. 161.

2. On pourrait aussi songer à son second procès dans lequel Zumel et Santa Cruz s'acharnèrent à le perdre, et à la solution de ce second procès en 1584, par conséquent à peu près à la date à laquelle Luis put écrire ce troisième livre des *Noms du Christ*.

Il est rare qu'il expose des symboles : encore le fait-il d'une façon discrète et comme à regret.

La manière dont il explique la composition du nom de Iahveh [1] ou celle du mot דבר Dabar (Verbe) est bien caractéristique à ce point de vue [2].

Et lorsqu'il aborde l'étude du nom de Jésus il refuse d'examiner la valeur symbolique des lettres qui le composent : « Ce sont là, dit-il, des choses que certains envisagent et dont ils tirent des mystères. Je ne les condamne pas : mais je les laisse, parce que beaucoup les disent et que ce sont des détails, et qui s'expliquent mieux par le dessin que par la parole [3]. »

---

1. Voir plus haut, p. 104, note 2.

2. « *Dabar*, dis-je, est le nom du Christ selon la nature divine, non seulement parce qu'il est si bien celui du Christ qu'il ne convient ni au Père, ni au Saint-Esprit, mais encore parce que tout ce qu'expriment de lui d'autres noms est signifié par celui-là seul. En effet *Dabar* ne signifie pas une chose seulement, mais une multitude de choses ; et il les exprime de quelque façon et par quelque côté que nous l'examinions, ou tout entier, ou dans chacune de ses parties isolément, dans ses syllabes et dans ses lettres. D'abord la première lettre qui est *D*, a la valeur de l'article, comme *El* en èspagnol ; et l'office de l'article est de donner l'exi.tence individuelle à ce qui est commun, et pour ainsi dire de démontrer et de signaler ce qui est confus, et d'être le guide du nom et de lui donner sa qualité, et sa famille, et de le perfectionner et de lui donner la perfection : car tout cela c'est ce que fait le Christ en tant que parole de Dieu. Car c'est Lui *(El)* qui a donné l'existence à toute chose, etc... — Et la seconde lettre qui est *B*, comme l'enseigne saint Jérôme, a le sens d'édifice, qui est aussi une des propriétés du Christ, tant pour être l'édifice original et en quelque sorte le plan de toutes les choses, soit celles édifiées par Dieu, soit celles qu'il peut édifier, qui sont infinies, que parce qu'il en fut l'ouvrier...etc. — La troisième lettre de *Dabar* est *R* qui, selon le même docteur saint Jérôme signifie tête ou principe, et le Christ est proprement principe, etc... » (Nombres de Christo, *Obras*, t. IV, pp. 146-148.) — « Et si nous joignons les lettres en syllabes, par ses syllabes il signifie encore mieux cela, parce qu'il a deux syllabes *Da* et *Bar* qui,réunies veulent dire le Fils, etc... » (*Obras*, t. IV, p. 153.)

3. *Obras*, t. IV, p. 157. Il donne cependant une explication bizarre de nom de Iahveh : « L'original de ce nom de Jésus qui est יהשׁוּעה... a toutes les lettres dont se compose le nom de Dieu, dit tétra-

Bref, c'est toujours en grammairien ou en philologue qu'il tend à expliquer les textes sacrés.

Son style se ressent de cette méthode : il est d'une simplicité et d'une nudité voulues, et si parfois il s'élève, ce n'est qu'en passant. Mais comme on l'a vu, l'auteur a cherché à lui donner la gravité qui convenait au sujet, et il y a parfaitement réussi.

Le livre avait néanmoins du succès, car une troisième édition des *Noms du Christ,* joints à l'*Épouse parfaite,* parut à Salamanque en 1587 : ce fut la dernière du vivant de l'auteur[1].

gramme, et en outre deux autres lettres. Car le nom de Dieu de quatre lettres, renfermé dans ce nom, est un nom qui ne se prononce pas, soit parce que toutes ces lettres sont voyelles, soit qu'on ignore comment il se prononce, soit en raison du respect religieux dû à Dieu, soit, comme je le pense quelquefois, que ce nom et ces lettres représentent le signal par lequel le muet qui ne peut parler, ou quiconque n'ose pas parler, exprime ses sentiments et son mutisme par un son grossier et isolé qui ne représente rien et informe : c'est ce que nous appelons en latin une interjection, c'est-à-dire un mot fruste et, pour ainsi dire, sans visage, sans physionomie et sans membres. Car Dieu a voulu que les hommes figurassent son nom par le signe et le son de notre mutisme, afin que nous comprissions que Dieu ne saurait tenir ni dans l'intelligence ni dans la langue des hommes et que la vraie façon de le nommer est pour la créature de se reconnaître muette, toutes les fois qu'elle le veut nommer, et que l'embarras de notre langue et notre silence lorsque nous nous élevons vers lui sont vraiment son nom et sa louange. » (*Obras,* t. IV, pp. 157-158.)

1. *De los* | *Nombres* | *de Christo en* | *tres libros,* | *Por el Maestro Fray Lvys de Leon.* | *Tercera impression, en que demas de vn libro que de nueuo se añade,* | *van otras muchas cosas añadidas y emendadas.* | (Emblème de l'auteur) | *Con Priuilegio.* | *En Salamanca,* | *En casa de Guillelmo Foquel.* | *M. D. LXXXVII.* || In-4°. — En 1587 parut également une réimpression des *Nombres de Christo,* par *Hieronymo Genoues,* avec le titre de *Segunda impression.* Après la mort de Luis parut en 1595 une nouvelle édition : *De los* | *Nombres* | *de Christo.* | *En tres libros,* | *Por el Maestro Fray Luys de Leon.* | *Quarta impression, en que va añadido el nombre de Cordero, con trestablas, la vna do los nombres de Christo, otra de la perfecta* | *Casada, la tercera de los lugares de la Scriptura.* | (Emblème de l'auteur) | *Con Priuilegio.* | *En Salamanca* | *En casa de Iuan Fernandez.* | *M. D. XCV.* | *A costa de Iuan Pulman mercader de libros.* || In-8°.

CHAPITRE XXIV

1585-1591

Mission a Madrid (1585-1589). — Nouvelle édition du Commentaire latin du Cantique des Cantiques, 1589. — Édition des Œuvres de sainte Thérèse, 1588. — Difficultés avec l'Université de Salamanque.

L'inimitié que Luis de Leon se figurait facilement rencontrer chez plusieurs de ses collègues, n'empêchait nullement la majorité d'entre eux de le considérer comme un homme dont l'esprit d'initiative et la ténacité pouvaient être utilement mis à profit. C'est ce que prouvent les diverses missions dont l'Université le chargea.

Elle était depuis longtemps déjà en procès avec le Collège de l'Archevêque, à propos de la collation des grades que cet établissement prétendait conférer, en excluant de ces cérémonies et, par suite des appréciables bénéfices qui en découlaient, un certain nombre de docteurs ou de maîtres.

Atteinte ainsi dans son monopole, l'Université élut une Commission chargée de poursuivre le procès qu'elle intentait au Collège. Le 24 janvier 1585, Luis de Leon fut désigné pour se rendre à Madrid à cet effet, sous condition qu'il garderait le bénéfice de sa chaire, y compris son traitement, comme s'il était mis à la retraite [1].

---

1. « Dans cette réunion on confirma, approuva et déclara régulière la nomination du seigneur maître frère Luis de Leon, pour le voyage

Il se rendit donc à Madrid, d'où il écrivit bientôt pour demander qu'on lui envoyât immédiatement le docteur Antonio de Solis, avec des lettres pour les présidents des Conseils royaux. L'Université lui donna satisfaction le 27 février. Mais Solis tomba malade et ne put se mettre en route ; sur une nouvelle demande de Luis, on lui envoya le 16 mars, le docteur Sahagun, pour remplacer Solis.

Le 8 juin, Luis demandait aux commissaires l'autorisation de retourner à Salamanque, en attendant le retour du Roi, qui se trouvait alors à Monzon. On lui accorda la permission de revenir [1].

Sahagun était cependant arrivé à Madrid d'où, le 22 juillet il envoyait à l'Université une appréciation flatteuse de la manière dont Luis avait conduit l'affaire.

Ce dernier était de retour à Salamanque le 30 juillet. Mais les choses restaient toujours en suspens. Aussi, le 22 novembre 1586, les commissaires décidèrent-ils d'envoyer de nouveau à Madrid un agent chargé de soutenir les intérêts de l'Université : leur choix se porta encore cette fois sur Luis de Léon, qui était au courant de l'affaire et dont l'amitié avec Pedro Portocarrero, alors membre du Conseil royal, pouvait rendre les plus précieux services. Seul, un certain docteur Ber-

---

qu'il a fait à la Cour à propos de l'affaire du Collège de l'Archevêque, et l'Université veut, et l'Assemblée décide qu'il sera tenu pour en fonctions et en retraite et participant. » Getino, *op. cit.*, pp. 306-307. Libro de Claustros, 1584-1585, f. 23 v.

1. « Je crois que la présence ici de deux de nous, disait Luis, seulement dans l'attente incertaine d'un résultat, est inutile et ne sert qu'à faire de la dépense ; il m'a donc paru que je devais vous en aviser pour que vous vouliez bien me donner l'ordre de retourner à Salamanque. » (Getino, *op. cit.*, p. 307.) « Les commissaires après en avoir conféré et avoir examiné la chose décidèrent d'écrire au P. maître par le courrier d'aujourd'hui de revenir tout de suite puisqu'il n'est pas indispensable là-bas. » (Libro de Claustros, 1584-1585 ; f. 66 v.) Voir dans le procès-verbal du 15 juin deux lettres de Luis à l'écolâtre et aux commissaires.

nal, prétendit que Luis fût accompagné d'un juriste et s'opposa vainement à ce qu'il partît seul [1]. Même après son départ le docteur Bernal, entêté dans son idée, prétendait qu'on le rappelât, et qu'on envoyât un juriste pour le remplacer [2]. En dépit de son insistance l'Assemblée décida que Luis resterait à Madrid pour y suivre le cours de l'affaire.

Pendant que celui-ci poursuivait ainsi dans la capitale le procès du Collège de l'Archevêque, ses collègues de Salamanque se mettaient une nouvelle affaire sur les bras.

Les Jésuites, qui avaient été jusqu'alors en bons termes avec l'Université, et en particulier avec Luis de Leon, se sentaient assez forts pour voler de leurs propres ailes. Ils prétendirent ne plus tenir compte du monopole universitaire, et ouvrir chez eux des cours publics aux heures mêmes où des enseignements similaires se donnaient à l'Université.

On se rappelle la lutte engagée par Luis de Leon contre

1. « On examina s'il convenait d'envoyer quelqu'un pour cette affaire, et l'on commença à voter sur ces deux questions, et les votes furent les suivants : Monsieur le Recteur et Monsieur l'Écolâtre et les docteurs Moya, Diego Enriquez et Antonio de Solis et Diego de Sahagun furent d'avis d'envoyer quelqu'un à Madrid pour cette affaire, et qu'il convenait, pour bien des raisons qu'ils exposèrent, que la personne qui irait fût le P. maître frère Luis de Leon, tant parce qu'il connaît à fond cette affaire, qu'en raison de l'intimité de sa Paternité avec Monsieur D. Pedro Portocarrero, et ce fut le vote des susdits messieurs... Monsieur ledit docteur Bernal, dit que son avis était et est que ledit Père maître n'aille pas à Madrid si ce n'est accompagné d'un docteur en droit, et que d'aucune façon il n'aille seul. » Enfin on résolut « que ledit Père maître serait nommé pour aller à Madrid suivre ladite affaire quand les commissaires le jugeraient convenable. » (Getino, *op. cit.*, p. 309.) Libro de Claustros, 1585-1586, f. 121 r.

2. « Monsieur le docteur Bernal fut d'avis que si ledit Père maître est parti sans ordre de l'Université, il a eu tort et a mérité de n'être pas compté comme en fonctions, et qu'on lui écrivît pour qu'il répondît clairement comment sera jugée ladite affaire et, si elle est près d'être jugée, qu'il revienne et qu'on envoie un docteur en droit pour s'en occuper. » (Getino, *op. cit.*, p. 310.) Libro de Claustros, 1585-1586, f. 10 v. Bernal fut longtemps corrégidor de Salamanque.

Bartolomé de Medina en 1566, lorsque celui-ci avait ouvert un cours public dans son couvent de San Esteban. A ce moment, Luis s'était porté partie pour son propre compte et c'est un triomphe personnel qu'il avait remporté, en obtenant un arrêt qui condamnait son rival.

Cette fois l'Université, se sentant menacée, prit en mains l'affaire. Le 15 décembre 1586 elle chargea une Commission de l'examiner, et comme les Jésuites refusaient de se soumettre, l'Université les excommunia et déclara que les cours suivis chez eux ne seraient pas homologués par elle.

Le 14 janvier 1587, on résolut d'écrire à ce propos à Luis de Leon qui se trouvait toujours à Madrid, et l'on chargea, le 31 du même mois, le docteur Gallego de la rédaction de cette lettre [1].

A peine l'eut-il reçue, que Luis s'entendit avec le docteur Gabriel Enriquez pour que l'affaire des Jésuites vînt en délibération au Conseil royal [2].

1. « On décida qu'il n'y avait rien d'autre à faire pour l'instant que d'aviser le P. maître frère Luis de Leon de ce qui se passait et de l'inviter à aviser et informer Messieurs du Conseil, et que le docteur Gallego écrivît audit religieux à cet effet. » (Getino, *op. cit.*, p. 312.) Libro de Claustros, 1586-1587, f. 19 r.

2. « Le 20 février l'Université reçut la réponse de Luis : « Quant à l'affaire de la Compagnie, le docteur Gabriel Enriquez et moi nous avons insisté jusqu'à ce matin pour qu'on l'examinât ; on l'a examinée aujourd'hui ; nous avons demandé que le Conseil la retînt ; la Compagnie s'y oppose disant qu'elle a été évoquée par la violence, et bien qu'il n'en soit rien. Monsieur le docteur parla longuement et bien, montrant qu'il n'y avait pas violence puisque le recteur n'est pas juge ecclésiastique, et exposant les raisons pour lesquelles elle devait être retenue... Ordre fut donné de remettre copie à la Compagnie de ce que nous disions sur ce point. » (Getino, *op. cit.*, p. 312.) *Ibidem*, f. 22 r. L'intervention de Luis de Leon dans cette affaire se borne à cette simple démarche : ce fut Domingo Bañez, soutenu d'ailleurs par tous ses collègues, qui lui donna une impulsion nouvelle en 1589. — Les documents du procès de l'Université contre les Jésuites ont été publiés dans l'*Archivo Historico H.-A.*, vol. VI, décembre 1916, pp. 406-421, par le P. Gregorio de Santiago.

Elle ne fut cependant poussée vigoureusement que plus tard, lorsque l'on eut nommé des commissaires spéciaux pour s'en occuper ; et ce ne fut que le 8 janvier 1591 qu'un arrêt du Conseil royal interdit aux Jésuites de faire des leçons publiques à d'autres que leurs propres étudiants, et de donner des cours de théologie aux heures où l'on en professait de même ordre à l'Université [1].

Pour quelle raison l'Assemblée, en recevant, le 20 février 1587, la lettre de Luis, lui intima-t-elle l'ordre de revenir immédiatement reprendre son cours, en remettant l'affaire aux soins de Gabriel Enriquez [2] ? Peut-être fut-ce en présence des faibles résultats obtenus jusqu'alors. Mais Luis de Leon ne tenait évidemment pas à quitter Madrid : il préparait en effet une nouvelle édition de son *Commentaire latin du Cantique des Cantiques*, pour laquelle son ami Juan Grial venait de donner son approbation le 29 janvier [3].

---

1. En 1591, à l'assemblée plénière du 10 janvier, on lut la décision suivante du Conseil royal : « En la ville de Madrid, le 8 du mois de janvier 1591, Messieurs du Conseil de Sa Majesté ayant vu l'affaire qui pend entre l'Université de Salamanque et Pedro del Castillo son procureur d'une part; et le Collège de la Compagnie de Jésus de ladite cité et Gaspar Zarate son procureur, et Juan Garcés et Juan Diaz et les autres étudiants ses associés... Dirent qu'ils convenaient d'ordonner et ordonnèrent que le Collège de la Compagnie de Jésus de ladite Université de Salamanque garde les étudiants qu'elle a, et qu'en les gardant elle ne puisse donner des cours publics à d'autres étudiants que ceux de sa maison, ni ne puisse faire des cours aux heures où se font ceux de théologie dans ladite Université ; et c'est ce qu'ils décidèrent et ordonnèrent. » (Libro de Claustros, de 1590-1591, f. 59. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 312.)

2. « En tout cas qu'il revienne à Salamanque, laissant lesdites affaires aux soins dudit docteur Gabriel Enriquez. » (Assemblée du 20 février 1587. Libro de Claustros de 1586-1587, f. 37 v. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 313.)

3. « Notre temps n'a rien produit à mon avis de plus pur ni de plus élégant que ces explications, que, je le dis sans blesser personne, leur défense a rendues plus brillantes et plus utiles ». « Madrid le 30 janvier

Une nouvelle censure avait été en effet nécessaire, car aux deux interprétations, littérale et mystique, qu'il avait données de ce texte dans les deux premières éditions, il en avait ajouté une troisième, à la demande instante de ses amis [1].

Cette nouvelle interprétation a pour objet de montrer dans le Cantique l'histoire de l'Église universelle, avant et après la naissance du Christ : hypothèse qui avait été précédemment exposée à propos du nom d'Époux, dans les *Noms du Christ* [2]. Mais auparavant l'auteur passe en revue les différentes interprétations qui ont été suggérées de ce texte, et l'on peut constater que les idées qu'il avait primitivement exposées à ce sujet, antérieurement à son procès, sont cette fois nettement répudiées.

Par exemple, il avait d'abord soutenu que le Cantique des Cantiques était le récit des amours de Salomon et d'une fille de Pharaon *au sens historique :* cette fois il déclare que cette explication n'est pas admissible [3]. Il rejette l'hypothèse d'un récent commentateur que Salomon, sous le nom de l'Épouse,

---

1587. — Juan Grial. » (*Opera*, t. II, p. 6. Fol. 3 v. de l'édition de 1589.) L'édition ne parut qu'en 1589.

1. « Ils me disaient en effet, et souvent, que je ne semblais pas avoir suffisamment interprété ce poème, si je ne montrais pas comment on pouvait l'entendre de l'Église : qu'il me revenait d'ajouter aux explications que j'ai publiées celle-ci, afin que ce modeste commentaire, quelque soin qu'ils y reconnussent, ne fût pas dépourvu complètement de ce qui touche à l'intelligence du sens le plus important du poème. » (*Opera*, t. II, p. 82. P. 67 de l'édition de 1589.)

2. Voir plus haut, pp. 109-110.

3. « De même ils croient devoir dire que l'union de Salomon et de la fille de Pharaon était l'image de celle du Christ avec l'Église, et que les dialogues d'amour échangés avec elle ou à son sujet, étaient les images de l'amour du Christ pour son Église. Cette opinion, bien qu'elle ait été jadis celle des Hébreux, et qu'elle soit adoptée aujourd'hui par bon nombre d'entre nous, me paraît d'autant moins admissible qu'il ne convient peut-être guère à Dieu de rapporter les amours de deux époux, même si ces deux époux étaient l'image du Christ et de l'Église. » (*Opera*, t. II, p. 84. P. 69 de l'édition de 1589.)

ait décrit la Judée [1]. Il prétend que le sens historique se confond avec le sens mystique et que tous deux expriment l'amour réciproque du Christ et de son Église [2]. Et l'histoire de l'Église se divise en trois parties : de la chute d'Adam à la promulgation de la Loi ; de Moïse à la naissance du Christ ; du Christ à la fin du monde [3].

Ce commentaire est naturellement d'une singulière subtilité : mais peut-être ne produit-il pas toute la conviction souhaitable. Une fois admise la première hypothèse, il n'était pas douteux qu'en jouant avec les textes et les mots, un esprit aussi souple que celui de Luis parviendrait à la prouver : mais la preuve est bien artificielle.

Du reste une certaine confusion se produit dans l'esprit du lecteur, par suite des répétitions inévitables, mais fatigantes, auxquelles l'auteur s'est vu astreint. Luis avait raison de dire qu'un travail entrepris par ordre était rarement exécuté d'une façon satisfaisante : or, il semble bien, qu'en la circonstance, il n'a fait qu'obéir à des conseils amicaux, mais pressants, peut-être ceux de Pedro Portocarrero ou de Gaspar de

1. « C'est l'opinion d'un écrivain moderne. » (*Opera*, t. II, p. 85. P. 70 de l'édition de 1589.)

2. « Mais sans aucun doute, l'opinion vraie est que ce ne sont pas des conversations amoureuses tenues effectivement par Salomon, soit avec son épouse, soit avec quelque autre femme, qui sont rapportées dans ce livre, mais que le sens historique est ici en même temps le sens mystique et qu'il exprime tout entier combien l'Église et le Christ s'aiment réciproquement : ce que Salomon fait en les représentant sous les traits de deux époux qui s'aiment et qui expriment leur ardeur par les mots les plus caressants. » (*Opera*, t. II, p. 85. P. 70 de l'édition de 1589.)

3. « Il faut noter que la vie et la durée de l'Église se doivent diviser en trois périodes : l'une celle de la nature, l'autre celle de la Loi, et la troisième celle de l'Évangile et de la grâce... La première va de la chute d'Adam à la promulgation de la Loi ; la seconde de Moïse au Christ, et la troisième du Christ à la fin du temps. » (*Opera*, t. II, p. 116. P. 102 de l'édition de 1589.)

Quiroga, qui souhaitaient le voir donner un gage rassurant de son orthodoxie aux adversaires intransigeants de toute explication verbale du Cantique des Cantiques. Les dates autorisent à le croire : c'est en 1584 que fut définitivement clos le second procès de Luis, et le troisième Commentaire était achevé en janvier 1587, comme le prouve la censure de Grial. La nouvelle édition ne parut qu'en 1589 [1].

D'autres occupations retenaient Luis dans la capitale et le poussaient à faire la sourde oreille aux ordres de rappel qui lui arrivaient de Salamanque.

Le Conseil royal, profitant de son séjour à Madrid, lui confia la tâche flatteuse de publier les œuvres de sainte Thérèse, qui était morte en 1582. Luis n'avait pas connu personnellement la sainte, à la différence de Bartolomé de Medina. Mais il se passionna pour ses écrits. Il entreprit ce travail avec l'ardeur et la méthode qu'il apportait en tout, collationnant les manuscrits en grammairien non moins qu'en exégète, rétablissant le texte des *Moradas* par exemple, que le Père Gracian avait corrigé à sa façon, et respectant l'œuvre de la carmélite jusqu'à reproduire les particularités orthographiques du texte original [2].

Il signa la censure de cette édition à Madrid le 8 septembre

1. C'est l'édition de 1589 qui est reproduite dans les *Opera*, t. II.

2. Dans sa préface, adressée aux Carmélites du couvent de Madrid, Luis disait : « Ces livres qui paraissent aujourd'hui et que le Conseil royal me commit le soin d'examiner, je puis à juste titre les dédier à votre saint couvent, comme je le fais en effet, à cause de la peine qu'ils m'ont donnée et qui fut grande. Car non seulement j'ai pris celle de les examiner et de les voir, comme me l'avait ordonné le Conseil, mais encore de les collationner avec les originaux mêmes, qui ont été plusieurs jours entre mes mains, et de les ramener à leur pureté propre de la façon dont la sainte mère les a laissés écrits de sa main, sans y apporter de changements soit dans les mots, soit dans les choses, comme le faisaient les copies qui en circulaient et s'en éloignaient beaucoup, par suite soit de la négligence des copistes soit de leur audace ou de leurs méprises. »

1587 et la dédicace à la Mère Ana de Jesus et aux Carmélites de Madrid le 15 du même mois [1].

L'apparition des œuvres de sainte Thérèse suscita des critiques malveillantes : quelques esprits routiniers, ceux qui prétendaient jadis que les sujets sérieux ne se pouvaient traiter qu'en latin, s'indignaient de voir publier des traités mystiques en langue vulgaire.

A ces vieux adversaires, qui, cette fois,arguaient de l'obscurité de pareils ouvrages et du trouble dans lequel ils pouvaient jeter les esprits simples, Luis répondit, en 1589, par une *Apologie* [2] des œuvres de la sainte, dans laquelle il secouait vertement les censeurs [3]. Il leur ripostait ironiquement

1. *Los libros de la Madre Teresa de Jesus Fundadora de los Monasterios de Monjas y Frailes Carmelitas descalzos de la Primera Regla. En la hoja que se sigue, se dice los libros que son.* (Écu des armes royales.) — *En Salamanca, por Guillelmo Foquel.* 1588. — A la fin : *En Salamanca, por Guillelmo Foquel.* 1588. — In-folio en trois tomes de 560, 268 et 304 pages. — Pour cette édition, Luis s'était procuré tous les renseignements possibles, comme en fait foi ce passage d'une lettre attribuée à Yepes, publiée par La Fuente dans les *Escritos de Santa Teresa* (B. A. E.), t. I, p. 567, col. I, et où il dit à Luis : « Lorsque j'étais à San Jeronimo de Madrid et que votre Paternité était à son monastère de San Felipe, je vous avais communiqué des détails sur la Sainte Mère Teresa de Jesus, à l'époque où le Conseil royal avait commis votre Paternité à l'examen du livre qu'elle a écrit sur sa Vie. Et comme il vous parut que quelques-uns de ceux que je vous rapportais étaient remarquables, et ne s'y trouvaient pas, vous m'invitâtes à vous les envoyer par écrit, etc... »

2. Les Œuvres de sainte Thérèse avaient paru en 1588 et l'Apologie commence par ces mots : « Des livres de la Bienheureuse Mère Teresa de Jesus, qui furent imprimés l'an passé, et se répandirent dans toute l'Espagne, etc., etc. » (*Obras*, t. V, p. 353.)

3. Cette Apologie reproduite dans les *Obras*, t. V, pp. 353-363, fut publiée pour la première fois par le P. Fr. Tomas de Jesus, p. 17 de son *Compendio de los grados de Oracion por donde se sube a la perfecta contemplacion, sacado de las obras de Santa Teresa.* Rome, 1610, in-4°. Merino semble confondre ce traité avec le suivant du même auteur : *Tratado de la oracion mental*, Madrid. Luis Sanchez, 1615, in-8°, qui fut réédité à Valencia, Miguel Sorolla, en 1623. Voir Nic. Antonio.

que si l'obscurité d'un livre devait suffire à le faire interdire, il n'en est pas qui ne mérite d'être interdit. « Saint Augustin, dit-il, je vous le demande, combien y a-t-il de théologiens qui ne l'entendent pas complètement ? Et saint Denis, qui donc l'entend ? Et ce que je dis de ceux-ci, je le dis de presque tous les Saints qui, en maintes parties de leurs œuvres parlent hébreu non seulement pour ceux qui savent le latin et le grec, mais encore pour ceux qui professent la théologie et la scolastique. Et non seulement les Saints, mais les docteurs scolastiques eux-mêmes, leurs élèves, qui pâlissent à les étudier, ont peine à les entendre [1]. »

Il conclut en les accusant d'être inspirés par le diable en personne lorsqu'ils prétendent empêcher de lire ces œuvres toutes pénétrées de sainteté, au lieu d'attaquer les romans de chevalerie ou les livres mondains comme *la Celestina*, corrupteurs aussi bien du cœur que de l'âme [2].

Un document curieux prouve la considération dont Luis de Leon jouissait à cette époque : c'est une consultation du 28 mars 1588, qui lui fut demandée sur la légitimité d'un contrat que le Gouvernement voulait passer avec une Société dirigée par Pedro de Contreras, concessionnaire d'une mine de mercure en Amérique. Avec sa franchise habituelle, Luis déclara que les conditions posées par l'État, en fe-

1. *Obras*, t. V, pp. 356-357.

2. « Pour moi il n'est pas douteux que le démon abuse ceux qui ne parlent pas de ces livres de Sainte Thérèse avec le respect qui leur est dû, et qu'il guide assurément leur langue afin d'essayer par leur moyen d'empêcher le bien qu'ils font. Et on le voit bien à ceci : c'est que s'ils étaient poussés par l'esprit de Dieu, d'abord et avant tout, ils condamneraient les livres de la Célestine, ceux de chevalerie et mille autres en prose, qui sont pleins de vanité et de volupté, et qui empoisonnent les âmes à tout instant. Mais comme ce n'est pas Dieu qui les pousse, ils font silence sur ces livres qui corrompent les mœurs chrétiennes, et parlent de ceux qui les ordonnent et les maintiennent, et conduisent à Dieu avec une suprême efficacité. » (*Obras*, t. V, pp. 362-363.)

raient une opération usuraire et par conséquent illégitime [1].

L'Université cependant s'impatientait et mandait le 4 mai aux commissaires de la tenir exactement au courant des négociations qui se poursuivaient à Madrid [2]. Le 8 mai, Luis pouvait annoncer que la solution du procès interviendrait promptement en faveur de l'Université contre le Collège de l'Archevêque [3].

Mais sa présence à Salamanque paraissait sans doute indispensable, car sans attendre davantage, le 4 juillet, sur la proposition de l'écolâtre Francisco Gasca y Salazar, l'Univer-

1. Voici cette consultation que le P. Merino a publiée dans le tome VI des *Obras*, p. 461 : « Le contrat par lequel Sa Majesté prête à Pedro de Contreras et Compagnie cent cinquante mille pesos et s'engage à leur attribuer cinq cents Indiens par jour pendant l'espace de cinq ans pour exploiter la mine dénommée *La descubridora* dont ils ont l'usufruit, tandis qu'à cette condition ils s'engagent à transférer à Sa Majesté le droit qu'ils ont sur cette mine, et à l'abandonner au bout desdits cinq ans et à lui donner chaque quintal de mercure travaillé et purifié pour trente-sept pesos, ce contrat, à mon avis, sous quelque aspect qu'on le considère est illicite. Car si Sa Majesté reçoit ce que ceux-ci lui donnent ou tout ou partie, pour le prêt qu'elle leur fait c'est manifestement de l'usure. Et si Elle le reçoit pour les cinq cents Indiens qu'elle leur attribue pour les travaux de la mine, c'est excessif, car si Sa Majesté vendait ce lot [*repartimiento*] et qu'on l'évaluât, selon les informations que j'ai prises de gens compétents, ce que Sa Majesté reçoit en échange est d'un prix de beaucoup supérieur, c'est-à-dire : l'obligation que les contractants s'imposent de transférer la mine ; et celle de l'exploitation de la mine même et le rabais qu'ils font sur la main-d'œuvre du mercure, valent beaucoup plus. — De San Felipe de Madrid, le 28 mars 1588. — Frère Luis de Leon. »

2. « On ordonna d'écrire de la part de l'Université au P. maître frère Luis de Leon et au docteur Gabriel Enriquez, qui sont à Madrid et à tous les commissaires qui sont hors de l'Université, que sur son ordre et son commandement, ils envoient au syndic et lui écrivent toujours l'état des affaires pour lesquelles ils sont partis, afin qu'il s'y reconnaisse et puisse en donner connaissance à l'Assemblée. » (Libro de Claustros, année 1586-1587, f. 62 r. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 313.)

3. Lettre reçue par l'Université le 22 mai 1587. (Libro de Claustros, 1586-1587, fol. 70.)

sité décida de confier le soin des litiges pendants à Madrid à Luis de Leon, mais en limitant strictement sa mission au mois de juillet [1].

Le 16 septembre, comme il n'avait, malgré tout, pas encore quitté Madrid, on profitait de sa présence à la Cour pour le charger de remettre un mémoire au Roi, mais en lui intimant l'ordre de reprendre ses cours à la Saint-Luc [2].

Le 30 on lui réitérait l'ordre de revenir [3]. Mais il sentait que le procès touchait à sa fin et persistait à demeurer à Madrid. Sa persévérance fut d'ailleurs récompensée, car le 17 janvier 1588, il pouvait annoncer à l'Université qu'elle avait obtenu gain de cause.

Au reçu de sa lettre, les commissaires s'empressèrent de lui mander de rester à Madrid et lui adressèrent leurs remercîments, ainsi qu'à Pedro Portocarrero, qui, sans doute, les méritait bien [4].

Le 25, en effet, le corrégidor remit à l'Assemblée la décision royale et l'Université fêta cette heureuse issue de son litige par un congé, une messe solennelle, un sermon du dominicain Alonso de Luna et une distribution d'aumônes [5].

Quelques jours plus tard le recteur proposa que l'on payât à Luis son traitement complet depuis le jour où il s'était absenté et invita les titulaires de chaires à s'entendre pour

1. Libro de Claustros, 1586-1587, fol. 92 v. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 314.

2. Libro de Claustros, 1586-1587, fol. 138 r. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 314.

3. En réponse à une lettre de lui, l'Université disait « qu'on attendrait le venue du seigneur maître, puisqu'on lui a écrit de revenir et d'être ici pour la Saint-Luc, et qu'on lui écrive de nouveau de ne pas remettre les lettres, et de revenir, et lorsqu'il sera de retour, il fera son rapport à l'Université. » (Libro de Claustros, 1586-1587, fol. 162 r.)

4. Le 22 janvier. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 315. Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 17.

5. Voir Getino, *op. cit.*, p. 315. Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 21 r.-22 r.; 24.

savoir si on lui attribuerait une partie des bonis dénommés *residuos* : c'étaient des indemnités particulières réparties entre les professeurs titulaires [1]. Tout le monde fut d'accord pour accepter les propositions du recteur, à l'exception de Francisco Perez Ortiz, qui refusa de céder la portion des bonis qui lui revenait [2].

Toutefois Luis n'était pas au bout de ses peines. Le triomphe de l'Université n'était pas encore assuré : il crut donc bien faire de rester à Madrid où il se fit envoyer la décision royale originale, et recommença ses démarches [3].

Cependant le professeur de Bible avait quitté sa chaire depuis la fin de novembre 1586 : il semblait douteux qu'il reprît son cours à la Saint-Luc de l'année 1588 s'il restait encore à Madrid en qualité de solliciteur. Ses collègues s'impatientaient ; le 8 septembre ils l'avisaient que, s'il n'était pas de retour pour la rentrée scolaire, son traitement lui serait supprimé [4].

---

1. Voir Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 31 ; séance du 28 février 1588.

2. Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 35, séance du 28 février : « Étant réunis ils convinrent tous, à l'exception d'un seul, qu'il était digne d'une plus grande récompense, et qu'il méritait que l'Université lui marquât sa reconnaissance comme il convient. »

3. « J'ai passé aujourd'hui un des plus mauvais moments de ma vie. parce que Garcia de Malla me dit que Ruiz Diez qui l'avait rencontré en chemin, lui avait dit qu'il avait obtenu un arrêt pour qu'on envoyât ici la décision originale et qu'on n'en fît pas usage... La personne qui m'a toujours guidé dans cette affaire, dit que pour fonder sur elle une requête il est nécessaire que l'original soit en mon pouvoir ici et que vous me l'envoyiez avec les documents originaux par un exprès. » Cette lettre est du 2 mars 1588. (Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 38, séance du 5 mars.)

4. « Ainsi réunis et traitant du séjour du P. maître frère Luis de Leon pour ladite affaire, ledit recteur montra une lettre dudit maître, qui était restée entre ses mains, et sur un des paragraphes qu'elle contenait, on convint et résolut et décida de lui écrire, qu'étant donné la lettre que l'Université lui envoie, et vu son indisposition, et vu qu'il fait défaut dans cette Université, qu'il revienne maintenant pour faire

Sans se laisser intimider, il écrivit alors pour demander un nouveau délai qu'il obtint [1] ; mais il finit par tomber malade et pria qu'on lui envoyât un compagnon pour l'aider [2].

En fait, la nouvelle année scolaire commença sans qu'il eût quitté Madrid. La puissante protection de Pedro Portocarrero, l'espoir que l'Université fondait sur l'amitié du prélat pour Luis donnaient à ce dernier une grande indépendance.

Mais Portocarrero ayant quitté Madrid pour une absence de durée inconnue, le docteur Bernal en profita pour réclamer le retour du professeur de Bible [3] : consultés par le recteur Sancho Davila, les commissaires, le 23 janvier 1589, intimèrent à Luis l'ordre de rentrer à Salamanque pour le mois de février [4].

---

son cours, et ainsi il demeura décidé de lui écrire de venir pour commencer à faire son cours à la Saint-Luc et que passé ce temps on ne lui payera plus son traitement. » (Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 101 r.)

1. Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 106 r., séance du 19 octobre 1588.

2. Libro de Claustros, 1587-1588, fol. 117 r., séance du 31 octobre 588.

3. « Dans ladite réunion (du 21 janvier 1589) le docteur Bernal dit et exposa comment il y avait longtemps que le P. M. Fr. Luis de Leon était à Madrid occupé du procès de l'Université contre le Collège de l'Archevêque de Tolède sur l'affaire des grades de licence ; que durant ce temps il a fait tout ce qu'il a pu, mais que puisque le licencié Pedro Portocarrero est absent de Madrid, et qu'il est un des commissaires entre les mains de qui se trouvent le procès, les papiers et les mémoires de ladite affaire, et qu'on ne sait quand il viendra et retournera là-bas, et que la chaire est occupée par un suppléant, alors qu'elle est en réalité une des principales, bien que les suppléants qui l'occupent soient très compétents, il est nécessaire pour cette double raison et pour éviter des frais à l'Université et qu'elle ne dépense pas tant sans raison, de lui ordonner de revenir immédiatement ; et ce fut ce qu'il dit et demanda, et en cas de besoin il requit le recteur et le vice-écolâtre de prendre cette décision et de donner cet ordre. » (Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 16 v.)

4. « Après avoir vu une lettre personnelle dudit P. M. Fr. Luis de

En réalité ce qui retenait Luis à Madrid, c'étaient les affaires de son ordre : une réforme considérable allait se réaliser, par une refonte des statuts des Augustins dans le sens d'une austérité plus grande : c'est de là que devaient sortir les Récollets. La présence de Luis était indispensable, car il était un des principaux promoteurs de la réforme.

Le Roi intervint en personne auprès de l'Université pour obtenir qu'elle donnât à l'éminent religieux la permission de rester à Madrid jusqu'à la fin d'août, et lui fit écrire dans ce sens par Garcia de Loaisa le 7 mars 1589 [1]. Mais, sans égard pour la royale requête, l'Assemblée, à l'unanimité, re-

Leon adressée audit licencié D. Sancho Davila recteur, et après examen, discussion et conférence sur cette missive, on décida et ordonna d'écrire au P. M. Fr. Luis de Leon qu'étant donné que dans l'assemblée précédente des Députés on avait décidé qu'il revînt, on lui écrirait de revenir à l'Université, de sorte que, pour ladite date du mois de février prochain, il se trouve à Salamanque après avoir remis certaines lettres qu'on doit écrire et pris congé des juges de cette affaire ; et ce fut ce qu'on décida et ordonna. » (Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 18 v., séance du 23 janvier 1589.)

1. « Au Recteur et à l'assemblée de l'insigne Université de Salamanque. Sa Majesté ayant ordonné l'examen de certaines affaires qui touchent au bien de l'ordre du glorieux Saint Augustin, le Père Provincial de Castille et le Père maître frère Luis de Leon ont commencé à s'en occuper, et celui-ci ces jours derniers s'est excusé parce que le congé qu'il tenait de vous et de l'insigne assemblée de cette Université avait pris fin ; et comme sa présence ici est nécessaire pour achever l'affaire en question, Sa Majesté m'a ordonné de vous écrire à vous et à ces Messieurs, qu'il serait heureux que vous lui donniez un congé jusqu'à la fin d'août prochain, en lui prorogeant celui qu'il avait, sans qu'il y perdît rien, et durant ce temps les affaires en question seront terminées... J'ai été très heureux de cette occasion de me mettre à la disposition de Votre Grâce, que je prie Notre-Seigneur de conserver. De Madrid le 7 mars 89. Garcia de Loaisa. » — « Une fois cette lettre entendue et comprise par l'Université et les personnes susdites, elles commencèrent à traiter et conférer entre elles de ce qui y est demandé et après en avoir traité et discuté, elles ont voté selon leur place et leur ancienneté sur ladite affaire comme d'habitude..., etc. » (Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 27 r.)

fusa de consentir à cette prolongation de congé qui lui semblait constituer un fâcheux précédent [1].

Sans s'émouvoir d'ailleurs, celui-ci n'obéissait pas, escomptant toujours la défaite définitive du Collège de l'Archevêque.

L'Université qui désirait aussi en finir, avait décidé, le 24 mai, d'envoyer au Roi son chancelier pour obtenir la conclusion de son procès. Mais cette démarche fut inutile, car, le 27 juillet, paraissait la note royale qui reconnaissait définitivement les droits de l'Université.

Le 25 août, Luis arrivait enfin et se présentait devant l'Assemblée, accompagné du corrégidor Zuñiga et du notaire Vera qui promulguèrent la sentence royale [2].

Le recteur et le vice-écolâtre couvrirent de fleurs Luis de Leon et déclarèrent que l'Université lui était infiniment redevable et reconnaissante, et celui-ci répondit non moins courtoisement en faisant le récit des tribulations multiples qu'il avait subies dans toute cette affaire [3].

Le triomphe de l'Université fut d'ailleurs éphémère, car, dès 1592, le Collège de Cuenca se mit à conférer des grades, contrairement à la décision royale : ce qui fut l'occasion d'un nouveau procès ; mais Luis était mort à cette date [4].

---

1. « Et lorsqu'ils eurent voté, tous sans exception furent d'avis et d'opinion que ce qui était demandé dans ladite lettre ne se pouvait faire, tant parce qu'il y avait fort longtemps que la chaire était privée de son professeur titulaire, que parce que ce serait un précédent très fâcheux de permettre que les titulaires fussent absents de leurs chaires, et qu'on refusât ledit congé et qu'on ne l'accordât pas : et ce fut le vote de tous, comme il a été dit. » (Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 27 r. Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 319-320.)

2. La sentence royale est datée de l'Escorial le 27 juillet 1589. (Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 70. Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 322-324.)

3. Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 72 r. Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 324-325.

4. Voir Libro de Claustros, de 1592, fol. 89 et Getino, *op. cit.*, p. 325.

La récompense qu'il pouvait attendre de ses longs et persévérants efforts ne semble d'ailleurs pas lui avoir été accordée. Trois jours après que la décision royale avait été lue à l'Assemblée universitaire, Luis introduisait une requête tendant à obtenir qu'on lui payât le traitement correspondant à sa longue absence [1]. La chose était, à ce qu'il semble, assez compliquée : car d'après son propre aveu, sa situation, pendant ce temps, avait été tour à tour régulière et irrégulière.

Il déclare en effet qu'il fut en mission pour l'affaire du Collège de l'archevêque du 17 novembre 1586 au Vendredi Saint. de l'année 1587; que du Vendredi Saint 1587 au mois de janvier 1588, il n'eut plus de traitement, mais fut considéré comme enseignant (*leyente*), retraité (*jubilante*) et participant (*interesante*), avec promesse qu'en cas de succès, on lui paierait également le traitement de ces mois-là. A la réception de la première note royale, en janvier 1588, l'Université l'invita à continuer de suivre l'affaire et lui maintint son traitement : situation qui dura jusqu'au 10 février 1589, sauf quelques jours pendant lesquels Luis s'absenta de Madrid. Il fut rappelé le 10 février à Salamanque par l'Université ; mais au mois de juin 1589, l'écolâtre le commissionna de nouveau au nom de l'Université, et son mandat dura jusqu'au 22 août, jour où il rapporta la note complémentaire (*sobrecedula*) royale [2].

Luis proposait d'abandonner le traitement des mois pendant lesquels il était sans commission de l'Université, mais réclamait sa part des bonis pour son couvent. Comme récompense de ses services il sollicitait un congé de deux ans pendant lesquels il serait considéré comme en activité, afin de pouvoir s'occuper de la fondation des monastères de Récol-

1. Le 26 août 1589. (Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 73.)
2. Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 73. Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 327-329.

lets que son ordre lui avait confiée dans la Province de Castille [1].

Le docteur Enriquez fut commis à l'examen des comptes de Luis : la question des bonis fut réservée aux professeurs titulaires et le congé de deux ans accordé, sous condition d'une autorisation royale [2].

Les titulaires [3] consentirent à la cession des bonis y compris le docteur Bernal, dont cependant l'hostilité trouva encore moyen de se manifester : il dénonça, en effet, à ses collègues, que Luis avait témoigné publiquement son dessein de leur intenter un procès pour se faire payer. Le bouillant augustin n'avait donc pas changé malgré les années, si l'imputation malveillante de Bernal est exacte.

Mais l'affaire traînait en longueur et Luis était obligé de s'absenter : le 5 octobre 1589 il envoyait de Madrigal une procuration au Père Mendoza [4] pour le représenter : il demandait que l'Université, pour régler le différend qui s'était élevé à propos de son salaire du 28 mars 1587 au 22 janvier 1588 et du 9 février 1589 au mois de juin de la même année, nommât deux arbitres, tandis que lui-même en nommerait deux autres.

1. Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 74 v. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 329.

2. Libro de Claustros, 1588-1589,, fol. 73 v. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 329.

3. La réunion des titulaires eut lieu le 2 septembre. (Libro de Claustros, 1588-1589, fol. 74 v. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 330.)

4. Luis envoya sa procuration le 5 octobre, et le P. Mendoza la présenta le 20 : « Par la présente signée de mon nom, maître Fr. Luis de Leon, je dis que pour les comptes du traitement que l'Université me doit sur les deux époques où nous ne sommes pas d'accord, l'une du 28 mars de 87 au 22 janvier 88, et l'autre du 9 février 89 au *x* de juin de ladite année où Monsieur l'écolâtre au nom de l'Université me chargea de nouveau des affaires, j'en remets la décision à quatre personnes de l'Université, dont deux soient nommées par moi. » L'Université désigna Solis et Madrigal et décida le 9 novembre d'attendre le retour de Luis. » (Libro de Claustros, 1589-1590, fol. 76 r. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 330.)

L'Université désigna le docteur Solis, qui semble avoir été favorable à Luis, et Madrigal.

Quant à Luis, son absence se prolongea, et ce ne fut que le 20 décembre qu'il parut à l'assemblée et nomma pour arbitres maître Curiel et le docteur Enriquez : il déclarait n'avoir qu'un désir, celui d'être débarrassé de cette affaire [1].

Les commissaires furent d'avis qu'on lui payât les sommes en litige, en exigeant toutefois de lui qu'il donnât sa parole de prêtre qu'il n'était resté à Madrid que pour les affaires de l'Université, et proposèrent qu'on lui allouât pour frais de séjour douze réaux par jour [2].

Une partie de l'assemblée, composée surtout des profes-

1. « Le P. M. frère Luis de Leon professeur titulaire de Bible, qui était présent, demanda et supplia que l'Université lui fît payer ce qui clairement et sans difficulté lui est dû, du temps où il s'occupa de l'affaire et du procès avec le Collège de l'Archevêque de Tolède sur les grades, et que pour ce qui est clair on fasse le compte et qu'on le lui remette et lui paye,et pour ce qui est mis en doute, qui est le temps où l'Université lui manda de revenir et de cesser de s'occuper de l'affaire et où voyant que s'il l'abandonnait alors elle ne prendrait jamais fin, il resta, etc... » Luis demande que les quatre arbitres prennent une décision et ajoute « qu'il ne veut autre chose que d'être débarrassé de cette affaire, et que c'est ce qu'il demande instamment, car l'heureuse issue de l'affaire mérite bien cela ; et aussitôt il sortit de l'assemblée pour qu'elle traitât l'affaire. » (Libro de Claustros, 1589-1590.) Cité par Getino, *op. cit.*, p. 331.

2. Les commissaires exigèrent de Luis le serment « *in verbo sacerdotis* qu'il avait été tout le temps occupé de ladite affaire et qu'il n'était resté à Madrid que pour elle : qu'on lui paye alors pour chaque jour dudit séjour douze réaux, ce qui paraît être ce que ledit maître a pu dépenser... De sorte que les votes qui furent pour qu'on lui payât ce qui n'est pas clair et limpide s'il a la licence et puisqu'il a la licence et l'approbation du Roi Notre Seigneur, et non sans elles, sont ceux de maître Zumel, des docteurs Puertocarrero, Gallegos, Carvajal, Vazquez, Godinez, Medrano, Frechilla et des licenciés Juan Gutierrez et P. Ortiz de Mella qui sont en tout dix, et tous les autres furent d'avis qu'on le paye conformément à ce qui a été décidé par les commissaires, et c'est ce que compta et arrêta ledit Juan Netin Doria recteur, et il dit qu'il était de cet avis. » (Libro de Claustros, 1589-1590, fol. 11. Cité par Getino, *op. cit.*, pp. 331-332.)

seurs de droit, de Zumel, le vieil adversaire de Luis, et de Frechilla, sans s'opposer formellement à ce qu'on payât leur collègue, exigeaient qu'il obtînt auparavant une autorisation royale. La majorité néanmoins passa outre, et se rangea à l'avis de ses commissaires.

Il était naturel que la question d'argent fût assez épineuse : celle du congé, qui avait été promis sur-le-champ, fut cependant plus difficile encore à régler.

Pourquoi l'assemblée des professeurs, qui semblait avoir si aisément accédé à cette demande, se ravisa-t-elle et montra-t-elle une singulière persistance à exiger de Luis qu'il reprît son enseignement ? Il ne paraît pas que la cause en soit l'intérêt pécuniaire : assurément il aurait fallu dédommager le suppléant de Luis pendant ces deux années au bout desquelles il aurait d'ailleurs demandé la retraite à laquelle lui donnait droit son long stage de professeur. L'Université était assez riche pour supporter cette dépense.

Mais il semble que, réellement, ses collègues l'aient considéré comme indispensable. Les aventures de Grajar et de Martinez avaient sans doute dégoûté les professeurs de Bible de montrer, ou d'acquérir une science qui pouvait leur être funeste : Luis restait seul capable de tenir le flambeau des études scripturaires, et personne ne pouvait le remplacer.

Aussi, dès le 20 octobre 1589, Solis, Bañez et même le P. Mendoza votaient que Luis reprît son enseignement : l'attitude du dernier est étrange, car il était augustin et ne pouvait, par suite, ignorer que les affaires de son ordre exigeaient en ce moment précis toute l'activité de son confrère ; à moins que Mendoza n'ait été hostile à la réforme que préparait Luis et n'avait vu là un moyen opportun de la retarder[1].

1. Le 20 octobre 1589 le vice-écolâtre Antonio de Solis votait : « Pour ce qui est de lui permettre de ne pas faire son cours il est d'avis contraire et dit que cela ne se peut faire conformément à la constitution ; mais qu'il doit faire son cours, surtout étant donné que c'est un

Mais Luis s'abstint encore d'obéir, et les amendes commencèrent à pleuvoir sur lui en dépit des protestations du prieur des Augustins qui en appelait au recteur.

Le 28 février 1590, Luis assista pour la dernière fois à l'assemblée où l'on réélut le majordome en lui accordant une indemnité de cinq cents ducats.

Le 9 mars, Juan Lopez, au nom du prieur de Saint-Augustin, faisait appel au recteur de la décision prise à l'égard de Luis, et l'Université déléguait pour défendre ses droits Zumel et Juan de Leon [1].

Il est probable qu'à ce moment Luis obtint une provision

cours d'Écriture Sainte et qu'il n'y en a pas d'autre, et qu'il est le professeur qu'il est, il ne consent en aucune façon à ce qu'on lui donne une pareille dispense et il dit que c'était là son vote... Maître frère Domingo Bañez dit qu'il était d'avis que l'on payât audit P. Maître ce qu'on lui doit de son traitement et qu'on le récompense très complètement pour les bonnes nouvelles qu'il a apportées, parce que c'est très juste, et il dit que les commissaires ne devaient pas être en nombre pair mais en nombre impair, et s'en remit aux juristes et dit qu'il faut qu'il fasse son cours et qu'on ne lui donne pas une telle dispense de faire son cours. » (Libro de Claustros, 1589-1590, fol. 76.) Cité par Getino, *op. cit.*, p. 332.

1. « Fr. Juan Lopez au nom du Prieur et du Couvent du monastère de monsieur Saint Augustin de Salamanque, je dis que par ordre de l'assemblée de cette université, le bedeau des Écoles frappe d'amende le P. maître frère Luis de Leon pour n'être pas présent ni faire son cours,et que ces amendes sont contraires à la constitution onze de cette université, qui ordonne que lorsque les professeurs ont une cause légitime d'être occupés ailleurs ils soient jugés par le recteur ; je vous supplie donc de voir cette preuve de l'occupation légitime de Fr. Luis de Leon et d'ordonner au bedeau de ne plus le mettre à l'amende, mais au contraire de le considérer comme enseignant et présent, en quoi vous ferez justice. Fr. Juan Lopez... De sorte que l'on nomma les deux susdits titulaires maître Zumel et le docteur Juan de Leon à qui l'on donna pouvoir entier en due forme pour que devant ledit licencié Don Luis Abarca de Bolea, recteur, ils fassent tout ce qui est nécessaire ou qui leur paraîtra convenable, touchant ladite cause et ledit litige, et qu'ils disent et allèguent tant de vive voix que par écrit, tout ce qu'il conviendra qu'ils disent ou allèguent. » (Libro de Claustros, 1590-1591, fol. 30. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 333.)

royale ordonnant en termes formels de lui donner le congé qu'il sollicitait : Bañez en avait obtenu une semblable le 4 mars 1591 [1] ; et l'Université faisait évidemment preuve de peu de bienveillance en protestant, comme elle le fit le 2 août, contre la mesure gracieuse identique prise à l'égard du religieux augustin [2].

Mais la mort de Luis de Leon, survenue quelques jours plus tard, vint mettre un terme à ces chicanes.

1. Le 4 mars 1591 le roi donna dispense à Bañez par la lettre suivante, lue à l'assemblée du 16 mai : « Le Roi au recteur et à l'assemblée des Écoles et de l'Université de Salamanque. Comme Fr. Domingo Bañez de l'ordre de Saint-Dominique, professeur de prime de théologie dans cette université va dans certaines régions et dans certains lieux de ces Royaumes pour certaines affaires concernant mon service, que je lui ai confiées, je vous notifie que tout le temps qu'il déclarera s'être occupé de ladite affaire, nonobstant quelque statut ou quelque constitution de l'université qui y soit contraire, que pour tout ce qui touche cette affaire je lui donne dispense, le statut restant en vigueur et valable dorénavant. Fait à Madrid, le 4 mars. de 1591. » (Libro de Claustros, 1590-1591, fol. 32-33. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 334, note.) — Bernal fit à ce propos la déclaration suivante : « Sur cette affaire et celle de maître frère Luis de Leon qu'on envoie une personne autorisée parler à Sa Majesté et lui demander ce que signifient les termes de la note : *être absent, présent, en retraite et participant ;* que Sa Majesté se rende compte de ce qu'Elle commande. » (*Ibidem*, pp. 334-335).

2. Le 2 août, tous, y compris Guevara, votèrent la proposition suivante du recteur : « Dans ladite assemblée Monsieur ledit recteur Don Luis de Bolea exposa comment dans une autre assemblée on avait résolu et décidé que quelqu'un de l'assemblée allât baiser la main de Sa Majesté le Roi Notre Seigneur et de la part de l'Université le suppliât de vouloir bien ordonner que les titulaires, spécialement ceux de théologie, si l'on demande à Sa Majesté ou s'ils demandent pour eux l'autorisation de s'absenter et de ne pas faire leur cours, comme il s'est passé pour le P. maître frère Luis de Leon et plus spécialement pour le P. maître Bañez, Sa Majesté ordonne d'y surseoir et ne leur permette pas de ne pas faire leur cours tout en jouissant de leur traitement, en obtenant de pareilles décisions et autorisations, vu le tort et le dommage causés à l'Université et à tout le Royaume par le fait qu'ils n'enseignent plus. » (Libro de Claustros, fol. 87 r. Cité par Getino, *op. cit.*, p. 335, note 1. Séance du 2 août 1591.)

CHAPITRE XXV

1588-1591

Revision officielle de la Vulgate. — Intervention de Luis dans les dissensions entre Carmes et Carmélites. — Fondation des augustins Récollets. — Luis est élu Provincial. — Sa mort (le 23 aout 1591).

En dépit de toutes ces petitesses, l'autorité et le crédit de Luis de Leon, deux fois échappé aux poursuites de l'Inquisition, ne cessaient de grandir : un témoignage particulièrement flatteur de l'estime universelle dont il était entouré fut le suivant.

Si l'on en croit un anonyme, Luis aurait été désigné pour faire partie de la Commission nommée par Sixte V pour corriger la Vulgate. Mais il aurait refusé cet honneur, soit qu'il n'eût aucun désir de quitter l'Espagne pour aller résider à Rome, alors qu'il était tout occupé de la réforme de sa province, soit qu'il eût jugé que les conditions dans lesquelles se ferait cette correction ne lui donnaient pas satisfaction [1].

---

1. En tête d'un manuscrit du commentaire latin de Luis sur l'Ecclésiaste, conservé à la bibliothèque des Augustins de San Felipe el Real, on lisait une annotation anonyme relatant sous forme d'épitaphe la vie de Luis de Leon ; le Père Mendez en reproduit les deux rédactions : la première dit : « ...Sixto V. P. M., Philippo secundo Orbis Monarca, Romam, Vulgatae correctioni vocatus, renuit. Magna imperii laus, sub quo hoc liberum. Maxima illius, qui hac libertate non

Au reste l'Espagne fut représentée dans cette Commission par le docteur Bartolomé Valverde de Gandia [1].

Luis de Leon fut cependant consulté, comme le prouvent deux mémoires [2] qu'il adressa peut-être à Garcia de Loaisa, et dans lesquels il examine les projets exposés par Valverde dans ses lettres de Rome.

Il s'y élève contre la théorie de Valverde qui prétendait corriger les Septante et la Vulgate d'après le texte hébreu : il fait en effet remarquer que le texte hébreu, dont se servirent les Septante, diffère de celui dont fit usage saint Jérôme, et que tous deux s'écartent de celui que l'on possédait au seizième siècle : il est donc impossible de se fonder sur un texte inattaquable.

Ce que Luis aurait souhaité c'est que le Pape déclarât que le Concile de Trente, en qualifiant la Vulgate d'authentique, avait voulu dire que, sur tous les points importants, elle était fidèle et qu'elle ne contenait rien qui pût nuire à la foi ou aux mœurs ; que, du reste, il était licite d'y apporter avec discrétion des interprétations que pouvait justifier une critique savante, car, ni la Vulgate, ni aucune traduction ne pouvaient, ni ne pourraient jamais, prétendre exprimer les sens multiples contenus dans le texte hébreu [3].

---

abusus. » — La deuxième disait : « ...A Sixto V. P. M. Philippo II. R. rerum Domini, Romae, Vulgatae correctioni vocatus renuit, etc... » *Revista Agustiniana*, III, pp. 614-615.

1. Sur Bartolomé Valverde voir l'étude du P. Felix Perez Aguado dans la *Ciudad de Dios*, volumes XLIII et XLIV, et Nicolas Antonio.

2. Ces mémoires ont été publiés dans la *Ciudad de Dios*, vol. XXVI, pp. 96-102. Le second est daté de Madrid, le 27 mars 1588. Le premier ne saurait lui être antérieur que de quelques mois.

3. « A mon pauvre jugement, ce qui conviendrait le mieux dans cette affaire de la Vulgate serait que Sa Sainteté déclarât que l'approbation que lui a donnée le Concile, se borna en réalité à nous assurer que, dans les choses importantes, elle était fidèle et qu'elle ne contenait rien qui pût nuire à la foi ou aux mœurs, et que pour le reste elle laissait faire le zèle, l'activité, la science honnête et modeste des fidèles.

Dans le second mémoire, il s'élève contre l'idée de corriger les œuvres des Pères de l'Église là où elles ne cadrent pas avec les dogmes qui ont été définis après eux, car ce serait retirer toute autorité à leurs écrits.

On pourrait être tenté de voir dans ces déclarations de Luis une rétractation de ses anciennes doctrines sur la « vérité hébraïque » qu'il proclamait avant et après même son procès. Mais il n'en est rien : Luis a effectivement toujours soutenu que si l'on pouvait être sûr de l'authenticité du texte hébreu, il n'y aurait pas d'autorité qu'on pût lui préférer ; mais c'est là question d'espèces ; et s'il est exact que le texte hébreu peut servir souvent à préciser le sens de la Vulgate, il n'en résulte pas que le texte actuel fasse loi d'une manière absolue : c'est seulement de la concordance des textes hébreu, grec et latin que peut résulter la certitude. Lorsque cette concordance fait défaut, la Vulgate fait loi.

Que ses avis aient été transmis à Rome ou non, ce qui est certain c'est qu'un nombre important des corrections qu'il avait proposé d'apporter à la Vulgate dans ses leçons de Salamanque furent en définitive introduites dans le texte latin que fit publier Clément VIII, et qui est resté le texte officiel de l'Église jusqu'à nos jours [1] : on y trouve cependant encore,

Car penser que la Vulgate ni même cent autres traductions que l'on ferait, même au pied de la lettre puissent rendre la force de l'hébreu en beaucoup d'endroits, et que l'on en pourra tirer l'abondance de sens qu'ils renferment, c'est une grande erreur, comme le savent bien ceux qui ont quelque connaissance de cette langue et ceux qui ont lu les Livres Saints en hébreu. » (Cité par Blanco Garcia, *op. cit.*, p. 238.)

1. Voir : *Basilii Poncii Legionensis Avgvstiniani, Theologiae Doctoris, eivsdem apvd Salmanticenses iam olim Scoti primum, mox in Primaria Cathedra in emeriti locum Antecessoris. Variarum disputationum ex vtraq ; Theologia Scholastica, & expositiua, Pars Prima...* Salmanticae. Apud Antoniam Ramirez del Arroyo, viduam. Anno CIƆIƆƆXI. — In-folio. P. 437 de cet ouvrage Basilio affirme que toutes les corrections proposées par son oncle ont été adoptées : « C'est aussi, dit-il en parlant des erreurs de copistes qui se trouveraient dans la

par exemple dans le livre des Proverbes (ch. IV, V, VI et IX) quelques phrases dont Luis proposait la suppression et qui ont été maintenues.

Un autre témoignage de l'estime où il était tenu, pour son caractère, cette fois, plutôt que pour sa science, fut la désignation que fit de lui, le 13 avril 1588, le Nonce du Pape en Espagne, pour que, d'accord avec l'abbé de Valladolid, il vérifiât les dépenses faites par le provincial des Augustins de Castille, Antonio del Monte pendant un voyage à Rome, et la manière dont était employé l'argent provenant des messes dites dans les couvents de son obédience.

Luis remplit sa mission avec la même fermeté inflexible qu'il avait toujours montrée ; il intervint auprès de Garcia de Loaisa pour empêcher que la protection du vénérable Orozco,

---

Vulgate, ce qu'affirmait Maître Luis de Leon dans sa seconde question sur la Vulgate, première conclusion, et la vérité de cette proposition que ceux qui l'ont depuis adoptée et écrite, jugeaient alors audacieuse, lorsqu'ils lui entendaient dire qu'en certains endroits, les manuscrits courants de la Vulgate ne contenaient pas la vraie Vulgate de l'interprète latin, cette proposition, dis-je, fut démontrée vraie dans la suite. Car tous les exemples sur lesquels il appuyait sa proposition, et dans lesquels il montrait qu'il y avait une faute de l'éditeur, sont aujourd'hui corrigés dans la Vulgate de Clément VIII, de la façon exactement qu'il avait dit qu'il fallait les corriger. Car au livre II des Rois, chap. 8, on a supprimé les mots *de quo fecit Salomon omnia vasa aerea in templo & mare aeneum, & columnas & altare*, que Luis de Leon disait avoir passé de la marge dans le texte. Au livre IV des Rois, chap. II, au passage *Athalia regnavit super terram septem annis*, aujourd'hui on a rejeté les mots *septem annis*, et dans Job, chap. XIX [v. 24] *certe* a été corrigé en *celte* ; au chap. VII [v. 2] *sicut cervus desiderat umbram* a été corrigé en *servus* ; dans le psaume XXVI [v. 4] *voluntatem* a été corrigé en *voluptatem* ; dans le psaume CVI [v. 40] *contentio* est corrigé en *contemptio*, et au second livre de la Sagesse au lieu de *condemnat* on a mis *contemnat condemnare*; dans le psaume CV [v. 38] *interfecta est terra* est corrigé en *infecta* ; dans Isaïe, ch. XV [v. 5] au lieu de *vitulam consternantem* on a mis *conternantem* ; et dans les Proverbes, ch. III on a supprimé *da pauperibus*, et dans le même chapitre [v. 35] au lieu d'*exulatatio* on a mis *exaltatio*, et beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long d'énumérer. »

dont il soulignait ironiquement la vieillesse et la candeur, ne fît échapper le coupable au châtiment qu'il méritait [1]. Mais le général Gregorio Petrochini arrivé en Espagne, évoqua l'affaire, nomma une Commission composée de Gaspar de Saona, d'Andrés de San Ginés, de Mariano Pisaurense, de Gaspar de Melo et de Gabriel de Goldaraz, qui rendit son arrêt le 21 décembre 1588. Le provincial fut publiquement censuré et condamné en plein chapitre [2].

Il semble d'ailleurs que le vénérable Orozco éprouvât une certaine antipathie pour Luis de Leon. On se rappelle qu'en

1. « Dans cette affaire du Provincial il y a toujours des incidents qui nous obligent à vous fatiguer : aujourd'hui c'est que l'affaire ayant été examinée par le Nonce, par D. Pedro Portocarrero et l'auditeur Cogollos, et sur le point d'être jugée, il a demandé qu'on fît une enquête, reculant ainsi l'arrêt de quelques jours ; puis, sans qu'il y eût enquête, il se mit à demander qu'on lui laissât prouver de nouveau certains points, et comme on lui disait que c'était impossible puisqu'on avait conclu, et inutile puisqu'il confessait tout, encaissement et dépense, craignant l'arrêt il a décidé aujourd'hui, d'après ce qu'on m'a dit, d'aller à San Lorenzo [l'Escurial] et il emmène avec lui le P. Orozco qui en raison de sa vieillesse et de sa candeur, et de son ignorance des affaires de l'Ordre et de ce qu'il y a dans cette affaire s'est laissé persuader facilement ; et l'on me dit qu'il a l'intention de parler à Sa Majesté. Il m'a paru qu'il convenait de vous aviser de ce qui se passe et de l'état de l'affaire qui est exactement celui que j'ai dit, et de vous supplier de bien vouloir en aviser Sa Majesté ; car il ne paraît pas juste que par de pareils moyens on entrave l'exécution de la justice dans une affaire si grave et si scandaleuse et si publique, et qui est née d'autres abus et désordres qui ruinent cette province et qui s'affermiraient et s'accroîtraient s'il n'y avait pas de châtiment en cette occasion. Dieu garde Votre Grâce. Madrid 18 août 88. Fr. Luis de Leon. » — Adresse « au docteur Garcia de Loaysa, Premier chapelain et Aumônier de Sa Majesté et maître de Son Altesse. » Cette lettre autographe se trouve au Bristish Museum. Pascual Gayangos la signale dans son *Catalogue of the Manuscripts in the Spanish lenguage in the British Museum*, vol. III, London, 1881, p. 325.

2. Voir Muiños, *op. cit.*, pp. 226-227. La sentence se trouve dans le *Regestum* de Petrochini avec les signatures des Commissaires, du Procureur de la Province, Bartolomé Bermudez et d'Antonio del Monte lui-même. — Sur Gabriel de Goldaraz, voir plus haut, t. I, p. 245.

rendant compte du chapitre de Dueñas de 1557, où Luis avait lâché la bride à son éloquence réformatrice, il avait critiqué en passant l'excès de zèle de certains de ses frères. La rudesse de Luis lui inspirait à coup sûr une sorte de crainte, qui se manifestait encore lorsqu'il écrivait à Maria de Aragon, qui songeait à introduire dans le Collège qu'elle avait fondé à Madrid un régime particulièrement austère, qu'il était inutile qu'elle entrât en rapports avec lui [1].

Les tendances ascétiques que Luis avait toujours manifestées trouvaient précisément à cette époque l'occasion de se satisfaire : une réforme se préparait et n'allait pas tarder à aboutir dans l'ordre des Augustins : Luis eut l'occasion d'avoir une audience de Philippe II à l'Escurial à ce sujet, et de s'entretenir des mesures projetées avec le confesseur du Roi, frère Diego de Chaves et le général des Augustins Gregorio Petrochini de Montelparo, le 20 septembre 1588.

Le Général était venu en effet visiter l'Espagne, et, le 3 décembre 1588, présidait à Tolède le chapitre de Castille où l'on décida de créer quelques maisons de retraite (*recoleccion*) dans lesquelles les religieux suivraient une règle plus étroite que dans les autres : on confia la mission de rédiger la règle des Récollets à Luis de Leon et à Jeronimo de Guevara, prieur de Burgos [2]. Luis se mit à l'œuvre avec son ardeur coutumière et put présenter les nouveaux statuts [3] à l'assemblée intercalaire qui fut tenue le 20 septembre 1589 au

1. « Il y a dans la province bien des religieux capables de gouverner et d'habiter ce collège : il n'y a donc pas lieu d'entrer en rapports avec le P. maître Leon. » *Vida y escritos del Beato Alonso de Orozco por el Ilustrisimo P. Camara, Obispo de Salamanca, Valladolid*, 1882, p. 344. Voir Blanco, *op. cit.*, p. 242.

2. Voir Thomas de Herrera, *op. cit.*, p. 389. Luis fut nommé à ce chapitre Définiteur, ainsi que Gabriel de Goldaraz.

3. Ces statuts sont reproduits dans l'*Historia general de los Padres Agustinos Descalzos...* par Fr. Andrés de San Nicolas, Madrid, 1654, pp. 138-148.

couvent de Nuestra Señora del Pino : ils y furent approuvés et Luis fut autorisé à établir à Salamanque la première de ces maisons. Toutefois, le premier couvent de Récollets fut celui de Talavera qui adopta la nouvelle règle le 19 octobre 1589 [1].

Quelles étaient au juste les intentions de Luis en favorisant cette nouvelle règle ? Il est assez malaisé de les définir.

La Province de Castille s'était toujours distinguée par ses tendances à l'austérité et se glorifiait du titre de Province de l'Observance ; on a vu que la rigueur de quelques-uns de ses prélats avait causé la désertion de plusieurs religieux ; mais on a vu également que Luis avait été le plus violent adversaire de l'un d'eux, Alonso de Madrid. Luis n'adhéra pas personnellement à la réformedont il avait rédigé les statuts : pourquoi ? Il semble qu'il aurait eu cependant l'idée d'entrer dans un couvent de Récollets, mais que la faiblesse de sa santé le lui aurait interdit.

C'est ce qui semble ressortir de l'anecdote suivante, qu'il n'y a pas lieu de mettre en doute.

En 1589, au mois de janvier, se trouvant à Madrid au couvent de San Felipe el Real, il discutait avec Jeronimo de Guevara et Pedro de Rojas, alors prieur de cet établissement, au sujet de certains détails de la réforme projetée. Il demanda à un tout jeune augustin, qui venait de faire profession [2], Juan Quijano, s'il voulait venir avec lui dans le couvent de Récollets. Le jeune homme répondit affirmativement : « Mais vous n'y irez pas vous-même, » ajouta-t-il. Et il donna comme raison que Luis n'était pas fait pour une vie aussi rude [3].

1. Thomas de Herrera, *op. cit.*, pp. 389-390.
2. Il professa le 27 novembre 1588.
3. « Au début de l'année 1589 Frère Luis de Leon se trouvait dans ce couvent de San Felipe, songeant à la nouvelle réforme, comme le rapporte Juan Quijano, témoin oculaire, qui rapporte ceci : « Qu'il

La faiblesse de sa santé, qui lui rendait déjà difficile la pratique de la règle de la Province de Castille, lui aurait donc interdit d'en adopter une plus sévère.

Le Père Muiños lui attribue cependant l'idée politique d'avoir voulu débarrasser son ordre des exaltés qui prétendaient imposer à tous les rigueurs auxquelles ils aspiraient pour eux-mêmes [1]. Mais cette hypothèse paraît peu conforme au caractère logique de Luis de Leon, toujours prêt à donner à ses spéculations un aboutissement pratique. Mieux vaut croire avec le Père Blanco qu'il ne rêvait rien moins que la transformation de l'ordre tout entier sous une

me soit permis de dire ce qui m'arriva un soir que j'étais dans la cellule du P. maître Fr. Pedro de Rojas, alors prieur de San Felipe avec le P. maître frère Luis de Leon et notre Père Frère Jeronimo de Guevara, auprès du feu : je venais de faire profession il n'y avait pas deux mois, Dieu veuille qu'ils soient au ciel ! Tous me traitaient avec faveur, bien que je fusse bien enfant, mais pour différentes raisons, car je ne le méritais pas, et depuis lors encore moins. Ils me firent asseoir aux pieds de l'un d'eux pour que je me réchauffasse : ils se mirent à examiner comment et de quelle manière ils devaient fonder leur monastère, combien il serait pauvre, combien il serait loin de tout bruit, quelles constitutions il aurait, comment serait fait l'habit et tout le reste. Enfin ils traçaient une sorte d'esquisse du premier monastère,et à coup sûr, il était bien esquissé et bien observant : bref ce que l'on pouvait attendre de trois grands esprits comme ils étaient tous trois. Moi, comme un enfant, je les regardais et les écoutais avec grande attention ; et je me souviens que je lisais et parcourais la Vie de la sainte Mère Teresa de Jesus, qu'elle avait écrite, et ce qui lui arriva aussi quand elle était petite, qu'elle faisait des ermitages, et voulait y vivre avec son frère en ermites. Le P. maître frère Luis de Leon de la main me soulevant la tête, afin que je le regardasse, me dit : « Frère Juan, et vous, voulez-vous aller avec nous dans ce monastère ? — Oui, lui dis-je, assurément, mais Votre Paternité n'y ira pas. — Et comment le savez-vous ? me dit-il. — C'est que non, non, il ne me semble pas que Votre Paternité doive y aller, ni qu'elle soit faite pour une vie si rude : laissez cela au Père frère Jeronimo, etc. » (Quixano, *Varones ilustres Agustinianos, Ms.* ; Vie de Fr. Jeronimo de Guevara. — Cité par Mendez, vol. I, p. 350, col. 1 et 2.)

1. Muiños, *op. cit.*, p. 231.

règle unique plus rigide, et qu'il n'avait pas prévu la scission qu'allait y produire la nouvelle réforme.

Bien que cette tentative de réformation eût été envisagée peut-être dès 1568 par le vénérable Tomé de Jesus, en Portugal [1], et cela d'accord avec Luis de Leon, il semble bien en effet qu'une vive opposition se soit dessinée dès le début contre ce mouvement, que n'appuyèrent d'ailleurs ni saint Thomas de Villeneuve, ni le bienheureux Alonso de Orozco [2]. Aussi, lorsque plusieurs de ces maisons de Récollets eurent été fondées sous la juridiction de l'ancienne Province, le provincial de Castille lui-même, renonça-t-il, en 1601, à son autorité sur elles, et ces couvents constituèrent une congrégation nouvelle, celle des Augustins déchaussés.

Il est évident que, de tout temps, Luis avait spontanément tendu à l'ascétisme, et, l'âge, s'ajoutant aux épreuves qu'il avait supportées, ne pouvait que fortifier en lui cette tendance. Il n'alla pas toutefois jusqu'au mysticisme, bien que ses biographes lui aient souvent attribué cet état d'esprit.

Le terme de mystique est généralement employé d'une manière vague et fausse si l'on se réfère à l'Espagne. On entend souvent par mysticisme une exaltation religieuse consistant dans un éloignement, une abstraction de plus en plus complète des choses de la terre : à ce titre, le mystique ne diffère des hommes simplement religieux que par l'ardeur plus grande de sa foi.

Le mysticisme véritable est tout autre chose : il consiste

1. D'après les calculs du P. Vidal, t. I, pp. 374 et 382, qui suppose à tort que Luis était allé en Portugal à cette date : Luis, en 1572, d'après ses déclarations au procès, n'était jamais sorti d'Espagne. (Voir, *Doc.* t. X, p. 182, f. 130 v.)

2. La Fuente en reconnaissant qu'à cette époque l'ordre des Augustins était à son apogée, sous le double point de vue du savoir et de la vertu, se trompe en affirmant que ces saints personnages soutinrent la réforme en question. (La Fuente : *Historia ecclesiastica de España*, t. V, p. 293, Madrid 1875.)

essentiellement dans l'extase, c'est-à-dire dans une union directe avec Dieu, sans l'intermédiaire des sacrements ou du prêtre. On voit l'immense danger de cette doctrine, à l'égard de laquelle l'Église catholique a toujours manifesté la plus grande défiance. Sainte Thérèse en est un des plus illustres représentants en Espagne, bien qu'elle ne l'ait pas inventée : elle l'a seulement mise en pratique et démontrée avec une sagesse et une psychologie admirables. Luis de Leon, étant entré en rapports avec les Carmélites, au moment de la publication des œuvres de la Sainte, aurait pu être séduit par cette doctrine. Mais avant même d'avoir eu connaissance de ses écrits, se fondant sur son érudition et sa science théologiques, peut-être même simplement sur la lecture de Luis de Grenade, dont il lisait dans sa prison le traité sur l'*Oraison*, il avait appliqué à son *Commentaire du Cantique des Cantiques* la distinction des trois degrés d'oraison [1].

1. « *Introduxit me Rex in cellaria sua.* Mais que sont ces offices, dira-t-on, où Dieu introduit les âmes pieuses ? Bien qu'il ne soit pas nécessaire que les comparaisons soient d'accord en toutes leurs parties, nous dirons cependant avec raison que ces offices signifient les choses dans lesquelles Dieu se présente à notre vue et à notre contemplation, sous une forme plus nette. Et pour ne pas parler du ciel, qui est le séjour propre de Dieu, car c'est lui surtout qui est le sanctuaire intérieur où ceux qui sont introduits voient non pas une image quelconque de Dieu, mais le voient lui-même tel qu'il est, laissant donc de côté le ciel puisqu'il n'est accessible à personne durant cette vie, il y a trois autres offices, et trois sanctuaires où durant cette vie sont introduits les débutants pour recevoir de lui leur joie. Je dis les débutants, car ceux qui sont déjà plus robustes et plus parfaits, parfois dépouillant toute sensibilité corporelle, atteignent par l'esprit des lieux plus élevés et plus remplis d'une lumière céleste et intelligible. Ainsi les moins parfaits pénètrent avec joie à l'intérieur, sous la conduite de Dieu, d'abord dans l'examen de la nature, puis dans la connaissance d'eux-mêmes, enfin dans la contemplation des choses que contiennent la science et les lettres chrétiennes. Dans la première catégorie sont contenues les forces des éléments, les saisons, la naissance et la croissance des êtres vivants, et surtout l'aspect du ciel et des astres et leurs mouvements invariables et constants ; dans la seconde

Mais il avoue lui-même en parlant des trois degrés d'amour divin qu'il croit reconnaître et que distinguaient les théoriciens mystiques, qu'il n'en parle que d'après ces auteurs et qu'il n'a pas éprouvé par lui-même les ravissements qu'ils décrivent [1].

Sa vie, tout entière absorbée par la préparation de ses cours, par ses travaux d'exégèse, ne lui laissa jamais le loisir de se plonger dans ces longues méditations, ni de goûter le recueillement prolongé d'où sort l'extase. Elle resta aussi

---

la connaissance du corps et de l'âme, et de toutes leurs parties, de la fonction et de l'office de chacune d'elles en particulier, et également du bien suprême ; dans la troisième et dernière, l'étude et l'intelligence de la loi de Dieu, non seulement de celle que la nature a imprimée et engendrée dans l'esprit de l'homme, mais plutôt de celle qui lui est transmise par les Saintes Lettres, et des choses que Dieu a faites pour les hommes. En effet, dans ces sanctuaires, et pour ainsi dire dans la partie la plus retirée de la demeure de Dieu (je dis la plus retirée, car bien que quelques-unes de ces choses que nous voyons et percevons par nos sens, paraissent être au seuil et dans le vestibule de cette demeure dont nous parlons, cependant en réalité elles sont si cachées, et si difficiles à comprendre, telles qu'elles le sont par les hommes pieux, qu'il est nécessaire que nous soyons introduits et guidés par Dieu afin de retirer quelque fruit de cet examen) ; dans ces appartements reculés donc, il est impossible d'exprimer combien de jouissances, quelles voluptés éprouvent les hommes pieux, comment ils jouissent, comment ils conversent familièrement avec Dieu pour recevoir de lui-même ses enseignements et trouver enfin le repos dans ses affectueux et bienheureux embrassements. » (*Opera*, t. II, pp. 56-57.)

1. « Il y a dans cette ascension de l'âme vers Dieu trois degrés : chacun peut, en partant du plus bas, passer par le degré intermédiaire pour arriver au plus élevé, et beaucoup y arrivent en effet. Ces degrés ont été distingués et nommés très exactement par les saints personnages qui ont fait l'épreuve de ces amours. Ceux qui sont au plus bas degré, ils les appellent débutants ; lorsqu'ils arrivent au degré suivant ils les appellent progressants; lorsqu'ils ont atteint le plus élevé qu'ils nomment parfait, ils les mettent au rang des parfaits. Les choses étant ainsi, je dis que tout le poème a été disposé par Salomon en rapport avec cette triple division de la vie et des degrés de perfection. » (*Opera*, t. II, p. 42, *altera explicatio*.) Après avoir expliqué le sens littéral du Cantique, il termine sa première explication en disant : « Jusqu'ici

passionnée, aussi occupée jusqu'à la fin : et rien n'autorise à penser qu'il ait jamais changé d'idée sur le but tout pratique qu'il s'était assigné.

La publication des œuvres de sainte Thérèse le mit en rapports avec la supérieure du couvent des Carmélites de Madrid, la Mère Ana de Jesus, qui le considérait comme un saint [1]. C'est à cette religieuse qu'il dédia cette édition qui, terminée en 1587, parut en 1589..

Son amitié pour les Carmélites devait l'entraîner dans de nouveaux conflits. Mais il allait trouver cette fois devant lui un homme non moins fougueux, non moins austère, mais sans doute plus habile, le Père Nicolas de Jesus Maria, ou P. Doria.

Ce personnage avait été en 1585, au chapitre de Lisbonne, sur la proposition du Père Jeronimo de la Madre de Dios, élu

---

nous avons suivi ce que nous avons appelé le *son* des mots, et, comme si l'action s'était passée sur un théâtre, nous avons attribué à chaque personnage les paroles qu'il prononçait ou plutôt nous avons interprété celles que leur avait fait prononcer Salomon. Maintenant sous ces personnages, sous ces figures d'amours corporelles, se cachent des mystères divins que nous allons essayer de dire dans la mesure de notre faculté d'élocution. C'est en effet une grande entreprise et tout à fait au-dessus des forces humaines, telle enfin qu'elle ne saurait guère être comprise que par ceux qui l'ont apprise, non tant par les paroles d'un docteur, que par la douce expérience de l'épreuve de l'amour de Dieu lui-même : je ne suis pas du nombre de ces hommes, je le confesse et le regrette. » (*Opera*, t. II, p. 39.)

1. « Je vous demande, dit-elle dans une lettre à une autre religieuse, au nom de notre grande affection, de m'aider toujours de vos prières, et de les offrir souvent pour le Père maître Frère Luis de Leon, car nous le lui devons toutes, et moi plus que personne à n'importe qui sur cette terre. Voyez-le, car il est très saint, et bon à tout ce dont nous avons besoin. Il est tout plein de Dieu et a le grand désir de servir Sa Majesté en nous faisant du bien. Il nous en a fait beaucoup en des choses dont bénéficiera tout notre Ordre, car il y a eu occasion avec l'arrivée de ce Bref de beaucoup de choses concernant notre gouvernement. » (*Vida de la Venerable Ana de Jesus, por el P. Angel Manrique. Bruselas* 1632. Liv. V. chap. III, p. 328.)

provincial des Carmes. Il aspirait à centraliser absolument le gouvernement de la Province pour y faire triompher ses idées rigoristes. Il sut obtenir dans son entreprise l'appui de Philippe II et de Sixte V, et, en 1587, transforma la Province en Congrégation gouvernée par un Vicaire général et un Conseil (*consulta*) de six religieux.

Jusqu'alors les Carmélites jouissaient du privilège de choisir elles-mêmes leurs confesseurs, même en dehors des Carmes déchaussés, et il semble bien qu'en cela elles ne faisaient que se montrer fidèles aux enseignements de leur réformatrice qui, dans le *Chemin de la Perfection*, recommande à ses filles de consulter, outre leur confesseur, des hommes instruits, soit en se confessant quelquefois à eux, soit, si on leur interdit de le faire, en conversant avec eux [1].

Doria prétendit imposer aux religieuses la direction spiri-

1. « Oh mon Dieu ! que d'âmes doit prendre par là le démon, et combien leur coûte cher la funeste contrainte de l'honneur ; en ne parlant qu'à un seul confesseur on croit que la religion et l'honneur du monastère gagnent beaucoup ; et c'est par ce moyen que le démon entreprend de cueillir les âmes qu'il ne peut prendre par un autre. Si les malheureuses en demandent un autre, aussitôt il semble que l'harmonie de l'Ordre est perdue ou que, s'il n'est pas de leur Ordre, fût-il un saint Jérôme, elles font un affront à l'Ordre tout entier. Louez beaucoup Dieu, mes filles pour cette liberté que vous avez maintenant, car si ce ne doit pas être à beaucoup de confesseurs, vous pourrez vous adresser à quelques-uns qui ne soient pas les confesseurs ordinaires, et qui puissent vous éclairer en tout. Et c'est ce que je demande à celle qui sera supérieure : qu'elle cherche toujours à s'entretenir avec un confesseur savant et à ce que ses religieuses en fassent autant. Dieu les sauve du danger, quel que soit l'esprit qu'il leur paraisse avoir, et qu'il ait en réalité, de se gouverner en tout sur l'avis d'un seul confesseur, s'il n'est pas savant... Si elles ne peuvent faire que le confesseur ait les deux choses [*l'esprit et la science*], en temps voulu il faut en prendre d'autres ; et si par aventure, on leur prescrit de ne pas se confesser à d'autres, qu'elles s'entretiennent, sans confession, avec des personnes du genre que je viens de dire. » (*Camino de Perfeccion*, VIII, p. 325 de l'édition de La Fuente dans la B. A. E.)

ruelle exclusive des Carmes déchaussés. Mais la Mère Ana de Jesus et Maria de San José, supérieures des monastères de Madrid et de Lisbonne résistèrent à cette prétention [1]. La Mère Ana de Jesus fit intervenir Maria d'Autriche, veuve de l'empereur Maximilien II et sœur de Philippe II. et essaya, par ce moyen, d'obtenir du Pape la confirmation des Constitutions de Sainte-Thérèse. A cet effet, le docteur Bernardo del Marmol fut envoyé à Rome en 1589, dans le plus grand secret [2] : il parvint à obtenir le bref approuvant les Constitutions, le 5 juin 1590. Par un second bref, du 27 juin, Sixte V chargeait de l'exécution du premier l'archevêque d'Evora, Teutonio de Braganza, qui, en 1583, avait fait publier pour la première fois les *Avis* et le *Chemin de la Perfection* dans sa ville épiscopale, et Luis de Leon.

Avant d'avoir connaissance de ce succès, les adversaires d'Ana de Jesus étaient parvenus à gagner Phi ippe II à leur cause : le 17 août 1590 celui-ci écrivait en effet au comte d'Olivares, son ambassadeur à Rome, d'empêcher les religieuses d'obtenir le bref qu'elles sollicitaient. Mais Sixte V était mort le 27 août, ce que le Roi ignorait, et, le 23, le bref avait été notifié à l'archevêque d'Evora et à Luis de Leon.

L'archevêque délégua ses pouvoirs à Luis de Leon qui résolut de convoquer le chapitre à Madrid : il demanda à cet effet à l'Université l'autorisation de s'absenter pour remplir sa

1. Archivo de Simancas. — Patronato ecclesiastico. Legajo 21 2º Dans le même paquet se trouvent nombre d'autres documents concernant cette affaire. La table du contenu de ce legajo a été publiée dans l'*Archivo Histórico H.-A.*, vol. VIII, 1917, p. 21, note 1.

2. Son intervention était-elle secrète ? Le P. Angel Manrique dans son *Histoire de la Vénérable Ana de Jesus*, p. 326, dit que la Mère avait consulté, auparavant, sur l'opportunité d'envoyer quelqu'un à Rome pour solliciter l'approbation des constitutions de Sainte Thérèse, le Père Doria lui-même et cela par deux fois devant témoins. Voir l'article du P. Gregorio de Santiago dans l'*Archivo Histórico H.-A.*, vol. VIII, p. 13.

mission. Mais l'Assemblée s'y refusa, et décida que, s'il s'absentait, alors qu'il aurait pu continuer ses cours en convoquant le chapitre des Carmes à Salamanque, il serait frappé d'une amende [1].

1. Voir Gonzalez de Tejada, *op. cit.*, p. 67. Il cite : « un acte de 66 feuillets remplis, plus quatre en blanc » se rapportant à un procès du syndic de l'Université de Salamanque au sujet du traitement de Luis pendant son séjour à Madrid en 1591, pour faire exécuter le bref. — Dans le Libro de Claustros, 1590-1591, on lit à la date du 26 octobre 1590 : « Après que ladite note eut été lue et entendue et comprise par ladite Université, aussitôt ledit Juan Netin Doria, recteur de ladite Université, dit et exposa comment maître Curiel lui avait donné certain bref et certaine commission de Sa Sainteté le pape Sixte V d'heureuse mémoire par lequel il ordonnait à l'archevêque d'Evora et à maître frère Luis de Leon certaines démarches relatives aux Religieuses Déchaussées, et comme Sa Sainteté leur avait confié ladite affaire il ne pouvait venir faire son cours. » — Une Commission de trente membres décida le 30 octobre : « Avant tout, les docteurs Solis, Bernal, Espino, Sahagun et les maîtres Zumel et Domingo Bañez firent leur rapport sur ce qu'on leur avait confié touchant le bref de Sa Sainteté, par lequel maître frère Luis de Leon prétendait être occupé au service de Sa Sainteté, et aux choses qu'elle lui avait confiées. — Et lesdits Commissaires firent leur rapport dans cette assemblée en disant que ledit bref n'est qu'une commission donnée à l'archevêque d'Evora et à maître frère Luis de Leon, *vel eorum alteri* et que pour bien des raisons elle ne dispense pas ledit maître de faire son cours, d'abord parce que la personne qui la présente n'a pas pouvoir de maître frère Luis de Leon, ensuite parce qu'étant comme ils le sont, juges délégués, ils peuvent subdéléguer d'autres, et enfin, parce qu'ils peuvent convoquer le chapitre à Salamanque, et qu'il peut faire son cours, il n'est pas nécessaire de le convoquer ailleurs; et enfin que ce fut une pétition des religieuses qui sollicita cette commission pour lesdits archevêque et maître, et enfin qu'il y a eu suffisamment de temps avant la Saint-Luc pour pouvoir rassembler ledit chapitre ; et pour beaucoup d'autres causes et raisons qu'ils rapportèrent, tous lesdits commissaires furent d'opinion et d'avis qu'il n'est pas juste que maître Fr. Luis de Leon étant ce qu'il est, cesse d'occuper la chaire qu'il possède, et c'est ce qu'ils dirent et rapportèrent. Et après avoir vu et entendu le rapport desdits commissaires, toute ladite assemblée et les personnes susdites, dirent qu'elles étaient d'opinion et d'avis que ledit maître frère Luis de Leon poursuive son droit en justice s'il en a quelqu'un, et qu'il allègue en sa faveur et dise pour

De son côté Doria refusait de convoquer le chapitre dans lequel il devrait entériner sa défaite : il courut trouver Philippe II au Pardo afin de le prier de faire intervenir le Nonce. Le Roi accéda à cette demande, et le Nonce intima l'ordre de surseoir à la notification du bref.

Luis de Leon laissa donc passer quelque temps, puis, croyant, sans doute, que le Roi jugerait suffisante la preuve de complaisance qu'il avait donnée aux Carmes, il convoqua de nouveau le chapitre. Doria fut contraint de s'exécuter, mais recourut une seconde fois à Philippe II, qui se trouvait encore au Pardo. Si l'on en croit l'historien des Carmes déchaussés, qui se montre naturellement très favorable à Doria, le Roi se serait indigné de l'audace de Luis de Leon ; cependant il ne serait pas intervenu cette fois auprès du Nonce, ou peut-être celui-ci se récusa-t-il. Le chapitre allait donc s'ouvrir, lorsque survint un gentilhomme de la Chambre, accompagné d'un secrétaire. « Sa Majesté, dit-il, mes Pères, vous ordonne de suspendre actuellement l'exécution du bref et de ne rien innover jusqu'à ce que Sa Sainteté, qui a été avisée, en décide autrement [1]. »

Déconcerté un moment par ce coup d'autorité, Luis se

le défendre ce qu'il lui semblera bon, et que l'Université et les titulaires répondront ce qu'ils verront convenable, et que le bedeau fasse son office en frappant d'amende ledit maître, conformément aux statuts. » Le manuscrit cité par Tejada a été reproduit par le P. Gregorio de Santiago dans l'*Archivo Historico H.-A.*, dans l'article intitulé : *Luis de Leon y los catedraticos de propiedad de la Universidad de Salamanca (Datos para la historia)*, vol. VIII, IX, X, années 1917, 1918 et 1919, avec des éclaircissements et des commentaires.

1. Voir *Reforma de los Descalzos de Nuestra Señora del Carmen de la primitiva Observancia*, par Francisco de Santa Maria, t. II, liv. VIII, ch. IX, num. 2, et liv. VII, ch. XLVII, num. 6. L'histoire du bref est racontée dans le liv. V, ch. XXXIX, num. 3 et 4, d'une manière hostile à Luis de Leon. Le passage en question est reproduit par La Fuente dans son édition des œuvres de sainte Thérèse de la B. A. E., t. II, sec. 5, p. 442.

serait retiré en murmurant : « On ne peut exécuter en Espagne aucun ordre de Sa Sainteté ! » Le mot, comme bien on pense, fut rapporté au Roi, et les adversaires de Luis prétendent que Philippe II interdit aux Augustins de le nommer provincial, et que le dépit qu'il en éprouva aurait causé sa mort [1]. Un carme contemporain, Fr. José de Jesus y Maria, affirme que Luis, qui prétendait à une mitre, mourut de chagrin de voir le Roi si violemment irrité contre lui [2].

C'est là manifestement une légende. Que le Roi ait été irrité contre Luis, cela est possible, bien que nullement certain ; et, quant au reste, le récit des deux carmes contient une partie inexacte, celle de l'intervention du souverain pour empêcher l'accession de Luis aux prélatures, que d'ailleurs celui-ci ne semble jamais avoir ambitionnées.

Quoi qu'il en soit, rien n'avait abattu l'ardeur de Luis pour la cause des Carmélites. Il présenta au Roi un mémoire dans lequel il le suppliait de faire comparaître les parties devant un ou deux de ses conseillers. Mais l'activité du Père Doria n'était pas moindre : il menaçait les religieuses de ne plus avoir de rapports avec elles et empêchait les couvents de communiquer entre eux [3].

Enfin, le 25 avril 1591, Grégoire XIV révoquait le bref de

1. « Il y eut naturellement quelqu'un qui jeta cette parole dans l'oreille du roi qui en fut choqué. Et la Province de Castille de l'ordre de Saint-Augustin était sur le point de nommer Provincial le P. Fr. Luis de Leon quand survint un ordre du Roi d'en élire un autre. Son chagrin en fut tel qu'il mourut bientôt. » (Fr. de Santa Maria, *op. cit.*, liv. V, p. 549.)

2. « Et le roi se chargea de faire révoquer le bref et de punir en même temps ceux qui l'avaient obtenu, et tel fut le courroux que le Roi leur témoigna, que le principal d'entre eux, qui prétendait à une mitre, paya de sa vie le chagrin qu'il éprouva de voir le Roi catholique si irrité. » (Cité par Getino, *op. cit.*, p. 354.)

3. Voir aux archives de Simancas la lettre de la Prieure de Sabiote à Ana de Jesus, du 4 janvier 1591 et celles de Maria de Santangelo carmélite de Salamanque et de Jeronima de la Encarnacion, de Tolède.

Sixte V, et confiait le gouvernement des religieuses aux Provinciaux de leur Ordre, mais non au Conseil de six membres qu'avait voulu instituer Doria.

Luis de Leon était donc battu ; mais il n'allait pas tarder à recevoir une compensation de son échec. Le provincial des Augustins, Pedro de Rojas, venait d'être élu évêque d'Astorga ; on dut procéder à son remplacement. Luis fut nommé vicaire général de Castille le 3 mars 1591.

Le 14 août de la même année, au chapitre de Madrigal, il était élu Provincial. Mais neuf jours plus tard, le 23 août 1591, la mort terrassait l'infatigable lutteur[1].

Ses restes, transportés à Salamanque, furent déposés devant l'autel de Nuestra Señora del Popolo, dans le coin dit *des Saints*. Une inscription élogieuse ornait sa tombe[2].

Le couvent de Saint-Augustin de Salamanque où il avait été enseveli souffrit deux incendies, en 1589 et en 1744. En 1812 les Français en firent sauter une partie. La restauration,

---

1. Luis de Leon présidait le chapitre, en remplacement du P. Pedro de Rojas, qui n'avait pu arriver à temps : il prit donc immédiatement possession de sa charge ; mais il ne put l'exercer, puisqu'il mourut avant la séparation de l'assemblée et que les constitutions interdisent au Provincial tout acte d'autorité durant la réunion du chapitre. (Voir l'article du P. Gregorio de Santiago dans l'*Archivo Historico H.-A.* vol. XI, janvier 1919, p. 21.) Quijano semble dire cependant que Luis était absent lorsqu'il fut élu Provincial. « Bien qu'il fût au lit, dit-il, atteint du mal qui l'enleva, il fut élu Provincial... Il ne fit pas acte de Provincial, quoique l'on craignît que, s'il avait vécu, il y eût de grandes nouveautés, mais toutes tendant à l'observance dans la Province, car il le désirait beaucoup. » (Cité par le P. Gregorio de Santiago, *loco citato*.)

2. Magr. Fr. Luysio. Legionensi. | Divinarum. Humanarumque | Artium | Et. trium. linguarum peritiss. | Sacrorum librorum primo apud Salmant. | Interpreti | Castellae Provinciali. | Non. ad. memoriam. libris. | immortalem. | sed ad. tantae. jacturae. | solatium. | Hunc. lapidem. a. se. humilem. ab ossibus. | illustrem. | Augustiniani. Salmant. P. | Obiit. an. M. D. XCI. XXIII Augusti. | Æt. LXIV. || cité par Mendez, vol. I, p. 352.

commencée en 1827, fut arrêtée par la loi supprimant les Congrégations : le couvent fut vendu et immédiatement démoli [1].

Des fouilles officielles furent cependant opérées sur l'emplacement de l'église, afin de retrouver les restes de l'illustre augustin : le dix-huit mars 1856, elles mirent au jour un cercueil qui parut devoir être celui de Luis de Leon. Transportés solennellement à l'Université, les restes qu'il contenait furent ensevelis plus tard dans la chapelle de cet établissement, en un magnifique sarcophage de marbre orné d'une inscription rappelant le souvenir de son procès [2]. Et le même jour, 25 avril 1869, avait lieu sur la Plaza de las Escuelas, face au portail de l'Université, l'inauguration de la statue de Luis de Leon érigée par souscription nationale à Salamanque [3].

Il ne semble pas inutile d'indiquer ce qu'il advint de deux personnages qui furent mêlés à l'histoire de Luis de Leon : Alonso Gudiel et Diego Rodriguez ou de Zuñiga.

La mort de Gudiel n'avait pas mis fin à son procès. Le provincial Gabriel Pinelo avait chargé plusieurs Pères Augustins de réhabiliter sa mémoire. Le 16 juillet 1584, après une lente procédure, le tribunal décida de faire qualifier les confessions et les écrits de Gudiel par les dominicains Hernando del Castillo et Antonio de Arce, par le trinitaire Pedro de Bilbao et par les franciscains Mateo de Burgos et Nicolas

1. Voir *Historia de la ciudad de Salamanca que escribio D. Bernardo Dorado, aumentada, corregida y continuada hasta nuestros dias por D. Manuel Barco Lopez y D. Ramon Giron. Salamanca*, 1863, p. 159.

2. P. | X. | Fr. Luysii. Legionensis. reliquiis. | Huc. demum. translatis. | rite. servandis. | tanti. filii. memor. | in prosp. modesti. et advers. aequi. | Academia. mater. hocce. monumentum. | posuit. | VII. Kal. Maii. an. M. D. CCCLXIX. |

3. Voir : *Estracto del Espediente seguido por la comision provincial de monumentos históricos y artisticos de Salamanca, á fin de encontrar y exhumar les restos mortales del Maestro Fray Luis de Leon. Publícase por acuerdo de la misma... Salamanca*, 1856. *Imp. de Martin y Vazquez, Calle de la Rua, num.* 15. In-8°.

Ramos. Ils ne remirent leur censure que le 31 août 1585 et y joignirent chacun une explication personnelle. Il est curieux de voir que le plus impitoyable des qualificateurs fut Hernando del Castillo, tandis que Nicolas Ramos, ému sans doute par le souvenir de la mort de Gudiel, qu'il avait assisté à ses derniers moments, défendit chaleureusement son ancien pénitent.

Le 20 septembre 1585 on déclara nulle toute la procédure depuis le 19 mai 1573. Enfin le 30 janvier 1591, une sentence du Saint-Office décidait de classer définitivement le procès sans que Gudiel fût par conséquent ni condamné ni absous [1] : il avait fallu près de dix-huit ans pour arriver à ce résultat.

Quant à Diego Rodriguez dont les dénonciations avaient été si funestes à Luis de Leon et à Gudiel, on ignore ce qu'il devint dans la suite. On sait seulement qu'il racheta le mal qu'il avait causé par ses scrupules excessifs en mourant d'une manière héroïque : en 1599 lors de la peste qui ravagea Valladolid, il demanda à soigner les malades et périt atteint lui-même par la contagion [2].

---

1. Voir l'article *Gudiel* dans l'*Ensayo de una Biblioteca Ibero-Americana* du P. Gregorio de Santiago, tome III.
2, Voir C. Muiños, *op. cit.*, p. 49, 268 et suivantes.

CHAPITRE XXVI

Liste des ouvrages de Luis de Leon. — Œuvres projetées, inédites ou perdues. — Le Livre de Job.

En mourant Luis de Leon laissait un nombre considérable de travaux qu'il n'avait pas eu le temps, ni peut-être la volonté d'imprimer.

Les seuls ouvrages qu'il eût publiés se bornaient en effet à son *Commentaire latin du Cantique des Cantiques* (1580, 1582, 1589) ; à l'*Exposition du Psaume XXVI* (1580, 1582, 1589); aux *Noms du Christ* (1583, Salamanque et Barcelone ; 1585, 1587, Salamanque et Barcelone) ; à l'*Épouse Parfaite* (1583, 1585, 1586, 1587, Salamanque et Barcelone) ; à l'*Exposition du Prophète Abdias* (1589), de l'*Épître aux Galates* (1589), et enfin au traité *De utriusque agni, typici atque veri, immolationis legitimo tempore* (1590) [1].

Certains ouvrages étaient sans doute restés à l'état de projets : par exemple le duc de Feria, Gomez Suarez de Figueroa y Cordoba rapporte dans une lettre au P. Marquez, que, se trouvant à Rome chez le duc de Sessa en 1592, il

---

1. Voir plus haut : pp. 43, 44, 58, 97, 115, 123 et t. I, p. 194. Les expositions latines du *Cantique des Cantiques*, du *Psaume XXVI*, d'*Abdias* et de l'*Epitre aux Galates* parurent dans le volume suivant : *F. Lvysii | Legionensis | Avgvstiniani | Theologiae doctoris, | et Diuinorum librorum primi apud | Salmanticenses interpretis explanationum in eosdem | Tomvs Primvs.* | (Emblème de l'auteur) | *Salmanticae, | Apud Gvillelmvm Foquel.* | *CIↃ.IↃ.XXCIX.* | In-4°.

avait entendu ce dernier souhaiter qu'il existât un livre traitant des obligations de chaque état, et dire qu'il avait prié Luis de Leon de l'écrire [1]. Luis étant mort en 1591, il est probable que cette invitation lui fut faite trop tardivement pour qu'il pût songer à y satisfaire.

Dans son *Commentaire latin du Cantique des Cantiques* (1580), il annonçait son intention d'écrire un gros volume pour réfuter l'opinion de ceux qui croient qu'on peut être un bon prélat, sans avoir étudié à fond la théologie et la Sainte Écriture : mais rien n'indique qu'il ait ébauché cet ouvrage [2].

Dans son exposition de l'*Épître aux Galates* (1589) il parle d'un *Traité sur la triple union des fidèles avec le Christ*, comme complètement achevé et devant être prochainement publié. Mais on ignore ce qu'est devenu cet ouvrage [3].

A la prière de l'impératrice Maria d'Autriche, il avait commencé d'écrire la vie de sainte Thérèse : mais il n'eut le temps d'en rédiger que cinq ou six feuillets avant sa mort [4].

1. Le P. Juan Marquez augustin, est l'auteur de l'ouvrage célèbre intitulé *El Gobernador Christiano deducido de las vidas de Moysen y Josue Principes del Pueblo de Dios*, dédié au duc de Feria, Salamanque 1612. En tête de ce traité, Marquez réimprima la lettre du duc de Feria, datée de Messine, 11 juin 1604. Voir Mendez, t. III, pp. 123-124. Le duc de Feria dit textuellement dans cette lettre : « J'ai entendu dire à M. le duc de Sessa, lorsque j'étais son hôte à Rome l'année 92... qu'il désirait un livre qui traitât des obligations des états : et il me dit même qu'il avait demandé au P. M. Fr. Luis de Leon de s'en charger... Mais à ce désir du Duc, que ne put satisfaire le P. M. Fr. Luis de Leon, pour n'avoir pas vécu assez longtemps, j'ajoutais, etc... »

2. Voir plus haut, pp. 50-52.

3. « Cette doctrine que le Christ est dans les justes et les justes dans le Christ est amplement exposée dans le livre intitulé: *De triplici conjunctione fidelium cum Christo*, que, si Dieu le permet, nous publierons prochainement. » Epistola ad Galatas, ch. I, § 2, p. 701, de l'édition de 1589. (*Opera*, t. III, p. 195.) Voir Mendez, *op. cit.*, vol. III, p. 124.

4. Voir Mendez, *op. cit.*, vol. II, p. 364. Blanco, *op. cit.*, p. 252, note 2. « Maria d'Autriche, dit en effet Diego de Yepes, crut qu'il n'y avait à ce moment personne en Espagne qui pût mieux traiter ce sujet... Il prit aussitôt la plume... mais Dieu voulut que dès le début,

Ces quelques lignes ont été retrouvées chez les Carmélites de Salamanque et publiées d'abord dans le cinquième volume de la *Revista Agustiniana*, puis en 1885, dans le tome II de la réimpression des *Obras* (pp. 359-381).

Il avait également écrit en 1589 une *Apologie des Œuvres de Sainte Thérèse* dont il a été question plus haut [1] et qui ne fut imprimée qu'en 1610 par le P. Tomas de Jesus dans son *Compendio de los grados de oracion.*

Enfin le jésuite Luis de Alcazar dit qu'il avait rédigé un Commentaire sur l'Apocalypse et que ce commentaire était entre les mains de Basilio Ponce de Léon qui s'apprêtait à le publier [2]. On ignore ce qu'est devenu ce traité.

Aucun témoignage ne reste du talent de Luis de Leon comme prédicateur. Pacheco n'y fait aucune allusion dans l'éloge qu'il lui a consacré et où cependant il semble lui prêter jusqu'à des mérites qu'il n'eut pas, comme la science de la médecine et des mathématiques. Luis de Leon eut cependant forcément l'occasion de monter en chaire : son fameux sermon de Dueñas (1557), son oraison funèbre de Domingo Soto (1561 ?)

alors qu'il n'avait encore écrit que cinq ou six doubles feuilles l'auteur mourût. » Prologue, § 4. *Vida, virtudes y milagros de la bienaventurada virgen Teresa de Jesus, madre y fundadora de la nueva reformacion de la orden de descalzos y descalzas de Nuestra Señora del Carmen, por fray Diego de Yepes, religioso del orden de S. Hieronimo, obispo de Tarazona, etc. Madrid,* 1599.

1. Voir plus haut, p. 132, note 3. Mendez, *op. cit.*, t. II, p. 364.

2. Le P. Luis de Alcazar dans son traité : *Vestigatio arcani sensus in Apocalypsi*, not. XXV, p. 66, num. XLIII) dit : « Luis de Leon, honneur et gloire de l'ordre des Augustins, a écrit sur l'Apocalypse et un prélat considérable et très instruit de cet Ordre m'a confirmé qu'il avait eu en mains son Commentaire qui se trouvait actuellement au couvent de Salamanque. » Au num. XLIV il ajoutait : « Basilio Ponce neveu du susdit Luis et héritier de la même gloire, dans la sixième question expositoire du livre qu'il a publié naguère, dit qu'il possède lui aussi des commentaires sur l'Apocalypse achevés qu'il éditera prochainement. » Mendez, *op. cit.*, t. II, pp. 155-156. Voir le titre de l'ouvrage de Basilio Ponce de Leon, p. 55, note 2.

permettent, jusqu'à un certain point, de se faire une idée de ses aptitudes oratoires, mais non de son talent de sermonnaire. Ils ne furent d'ailleurs publiés qu'en 1792.

On a cru observer que dans ses *Noms du Christ*, Luis de Leon a fait entrer quelques sermons, et que l'on en trouve un, au moins, au complet dans le commentaire que fait Marcelo du nom de *Pater futuri saeculi*. Le sermon commencerait aux mots *Lo que agora he propuesto*, et se terminerait aux mots *y reynaras para siempre*. Il suffirait pour lui rendre sa forme primitive de supprimer les interventions de Sabino et de Juliano, qui d'ailleurs tiennent fort peu de place. Le vrai caractère du morceau serait même souligné par Sabino qui dit à la fin : « Je serais d'avis d'achever ce *sermon* dans le bois... que l'on aperçoit d'ici [1] .» Mais ce n'est là qu'une hypothèse ingénieuse. D'abord, en effet, la longueur de ce passage est excessive pour un sermon. Et de plus chacun des développements consacrés par l'auteur à commenter les noms du Christ doit nécessairement ressembler à un sermon puisqu'ils commencent forcément par des citations des Livres Saints qui leur servent de thème.

Le P. Mendez cite toutefois un recueil de quarante-huit

1. C'est ce que dit Mayans dans sa *Vida de Fr. Luis de Leon* ; et dans le tome I de ses *Origenes de la lengua española*, p. 208 il dit : « J'ai fait l'heureuse expérience d'ôter à un des profonds dialogues sur les *Noms du Christ* de Fr. Luis de Leon les questions et les amorces des réponses, et en réunissant les réponses, sans ajouter ni ôter un seul mot, à mon grand étonnement j'ai trouvé un discours parfaitement proportionné, si élevé par la grandeur du sujet et si artistement traité qu'il peut rivaliser avec n'importe quel autre pour excellent qu'il soit. Expérience qui prouve et fait voir à mon avis, que si nous avions des discours de Luis de Leon ils seraient de tout point admirables. Et ce qui me confirme dans cette opinion c'est que je considère qu'une pareille force d'arguments, un tel choix d'autorités, un pareil art d'en user, une telle propriété de style pour les développer, ne se retrouvent dans aucun autre écrivain espagnol. Mais la longueur indispensable dans l'exposé des grands mystères dégoûte les esprits curieux de nouveautés, et la profondeur avec laquelle il les traite, écarte les intelligences superficielles. » (Voir Mendez, t. II, pp. 361-362.)

sermons sans nom d'auteur, qui avait appartenu au *Presentado* Fr. Eugenio Ceballos : c'était un in-quarto en assez mauvais état que le P. Ceballos avait acheté chez un libraire, parce qu'en en lisant quelques mots, il avait reconnu que ce ne pouvait être que l'œuvre d'un homme éminent. Le manuscrit passa ensuite aux mains du P. Mendez et se trouvait dans la Bibliothèque du couvent de San Felipe el Real, lorsque le P. Merino publia les œuvres de Luis de Leon. On ignore ce qu'il est devenu.

Le P. Mendez croyait y retrouver cinq sermons de Luis de Leon et se fondait sur les raisons suivantes. D'abord, il y reconnaissait le style et la pensée de Luis de Leon. Ensuite, le premier sermon se terminait par les lettres *Fr. L. D. L.* qu'il lisait comme les initiales de l'auteur. Enfin, les cinq sermons avaient été arrachés à un cahier dans lequel les pages étaient numérotées, et insérés sans ordre en différentes parties du manuscrit de 337 feuillets non numérotés, où il les avait découverts. Quant à l'écriture, elle se rapprochait beaucoup de celle du manuscrit contenant les leçons de Luis sur *Durand* (II, 24-28, et III, 23-25), que possédait San Felipe el Real.

Le manuscrit commençait par un fragment d'un sermon de Calenda, c'est-à-dire de veille de Noël, que le contexte permet de supposer prononcé dans la chapelle du couvent des Augustins de Salamanque. Il débutait par les mots : « ...to de fuego que rodea los tres elementos inferiores » et finissait par : « Y acaba las penas primeras del que perdona nuestras culpas, y nos da aqui gracias, y despues la gloria. Ad quam, etc. Fr. L D. L. »

Ensuite venait un second sermon, probablement sur saint Augustin, qui commençait : « Sal terrae. Este Evangelio que hoy se canta en la Misa, » et se terminait par : « Lo cual haciendo como este glorioso Santo, nos dara aqui su gracia y alla su gloria. Ad quam, etc [1]. » Les trois autres sermons

1. Voir Mendez, t. II, p. 367 ; t. III, p. 123. — Les deux premiers sermons ont été publiés pour la première fois dans les *Obras*, t. V, pp. 400-404 et pp. 369-399.

étaient insérés plus loin dans le manuscrit. L'un était intitulé : « Pro inventione Sanctae Crucis, sicut Moyses exaltavit Serp., etc. Pro salutatione », et commençait : « La fiesta de la Cruz del Salvador es la que turba todas las fiestas y placeres del mundo, » et finissait : « Dadnos, pues, Señor, descanso aqui : hacer nuestro asiento aqui : y aqui recibir gracia, etc., hactenus. »

L'autre est intitulé : « Pro conversione Divi Pauli. Paulus autem adhuc spirans minarum. Actor. D. Pro salutatione. » Après les formules consacrées, il commençait par : « Despojos del enemigo habidos por divina industria ofrece hoy Dios à la Iglesia, » et se terminait par : « Dejónos ricas Tablas de la Ley de Dios con sus Epistolas, con las cuales tantos frutos se han hecho en el mundo, etc., hactenus. »

Le dernier portait le titre : « In die S. Petri. Quem dicunt homines esse filium hominis ? Math. » et commençait par les mots : « No ha habido cosa en el mundo tan buena ni la puede haber tan abonada ; » il se terminait par les mots : « Pero mayor es Pedro que dice : reliquimus omnia, hizo voto este de pobreza, ut ait Aug. hactenus. »

Merino, en insérant dans sa collection les deux premiers, avoue qu'il doute fort qu'ils soient réellement de Luis de Leon. Et, en effet, cette prudence s'impose puisqu'en définitive aucun témoignage n'établit leur origine. Quant à l'évidence tirée du caractère et du style, nul ne saurait ignorer que ce sont des preuves sans valeur lorsqu'elles sont isolées.

Il faut d'ailleurs avouer que ni le tón ni le style de ces morceaux n'interdiraient de les attribuer réellement à Luis de Leon. Tous deux se distinguent par une énergie, et même une sorte de rudesse, qui rappelle celle du discours de Dueñas, et la façon dont l'orateur insiste, dans le second, sur les devoirs des Prélats, s'harmonise parfaitement avec la liberté de langage dont Luis avait traité le même sujet en 1557. Il convient donc de réserver son jugement sur l'authenticité de ces pages

en attendant que quelque découverte fortuite vienne éclairer la question de leur origine.

Le Psautier avait été certainement l'objet d'une étude particulière de la part de Luis : la traduction latine des psaumes conservée par la Vulgate différant de celle qu'avait donnée saint Jérôme, il est évident que la critique jouissait à leur égard d'une plus grande liberté que dans les autres parties de la Bible. Sans doute aussi la poésie grandiose de David éveillait dans l'âme du descendant de Fernan Sanchez de Villanueva un mystérieux et profond écho.

On a vu qu'il avait écrit dans sa prison une *Exposition latine du Psaume XXVI*, qu'il publia en 1580. D'autres, antérieures ou postérieures à son emprisonnement, auraient sans doute été imprimées par lui s'il avait eu le temps ou le loisir de leur donner une forme définitive.

C'est ainsi que l'on possède de lui une Exposition du Psaume XLI, *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum* [1]. Elle est en langue vulgaire, ce qui porte à la considérer comme antérieure au premier procès de l'auteur. Il semble en effet qu'après son acquittement il ne publia plus d'ouvrages d'exégèse qu'en latin. L'exposition du Livre de Job à laquelle il travailla dans les dernières années de sa vie, et qu'il destinait aux Carmélites, est bien en langue vulgaire : mais rien ne prouve qu'il ait eu l'intention de la publier. Il l'avait d'ailleurs

1. Cette Exposition a été publiée dans les *Obras*, t. V, p. 293. Merino dit qu'elle occupait les pages 609-692 d'un manuscrit in-quarto de la bibliothèque des PP. Escolapios del Avapies de Madrid, intitulé : *Libro de las obras de Fr. Luis de Leon, frayle Agustino* et qu'il en existait une autre copie allant jusqu'aux mots *Vierte lagrimas* de l'explication du verset 4, dans la bibliothèque du duc de Alba. Le P. Mendez, qui le décrit (vol. II p. 157, nº 258), avait entre les mains une copie analogue, car il signale que son manuscrit s'arrêtait aux mots : *el acordarse de cuan seguramente poseia lo que agora perdidamente desea*, qui précèdent les mots *Vierte lagrimas*. Le copiste dans une note signée des initiales *M. F. I. G. F.* disait : « Quae sequuntur ejusdem fr. L. de L. omissa facimus. »

commencée avant son procès, et ne faisait en la circonstance que se rendre aux sollicitations de la Mère Ana de Jesus.

On lui attribue également des Expositions en latin des Psaumes XV [1], *Conserva me Domine, quoniam speravi in te* ; XVI [2]. *Exaudi, Domine justitiam meam* ; XVIII, *Cœli enarrant gloriam Dei* [3] ; XXVIII, *Afferte Domino, filii Dei* [4] ; et CXLV, *Lauda, anima mea, Dominum* [5].

Au dire du P. Mendez, ces cinq expositions se trouvaient réunies dans le troisième tome d'un recueil manuscrit contenant des œuvres de Luis de Leon et déposé dans la bibliothèque de San Felipe el Real de Madrid.

L'éditeur des *Opera Latina* met en doute l'authenticité de l'exposition des psaumes XV, XVI, XVIII (ce dernier est incomplet) et CXLV (qui est réduit au commentaire du verset 6). Il se fonde pour cela sur l'absence de nom d'auteur dans le manuscrit, et sur un passage du verset 6 du psaume XV où l'on renvoie en termes élogieux au commentaire que Luis de Leon donne du verset 1 du chapitre VIII du Cantique des Cantiques : ce qui semblerait indiquer que l'auteur était un disciple de Luis de Leon.

A vrai dire cet argument ne semble pas concluant, car, le

1. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 512-519 ; décrit par Mendez, vol. II, p. 156, nº 254.

2. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 519-527 ; décrit par Mendez, vol. II, p. 156, nº 255.

3. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 528-530 ; décrit par Mendez, vol. II, p. 157, nº 256.

4. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 169-191 ; décrit par Mendez, vol. II, p. 152, nº 257. Cette Exposition est postérieure au Commentaire sur Abdias, publié en 1589 (voir plus haut, p. 56). L'auteur dit en effet : « Ut demonstravimus in commentariis super Abdiam. » (*Opera*, t. I, p. 177). Cette phrase prouve également que le commentaire du Psaume XXVIII est bien de Luis de Leon. C'est pour cette raison que le P. Gutierrez ne l'a pas publié en Appendice comme les quatre autres.

5. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 530-531 ; décrit par Mendez, vol. II, p. 157, nº 260.

manuscrit n'étant pas autographe, il est fort possible que cette note soit une interpolation du copiste.

Néanmoins, et quoique ces expositions soient mêlées de proverbes ou d'explications en langue vulgaire, ce qui est conforme aux habitudes de Luis de Leon, il est évidemment impossible de les lui attribuer avec assurance.

On possède encore de lui une Exposition du Psaume XXXVI, *Noli aemulari in malignantibus*[1]; une autre du Psaume LVII, *Si vero utique justitiam loquimini*[2] ; enfin une dernière du Psaume LXVII *Exsurgat Deus*[3], toutes trois en latin.

Il ne semble pas qu'il y ait de raisons de mettre en doute l'authenticité de ces derniers traités : mais en l'absence de manuscrits autographes, il serait également imprudent de l'affirmer. Et s'il était certain qu'ils fussent bien de Luis de Leon, ce ne seraient que des esquisses qu'il n'a pas eu le loisir ou la volonté d'achever.

La plupart de ces explications remonteraient sans doute à l'époque où Luis de Leon occupait la chaire de Bible qu'il gagna le 6 décembre 1579.

Au même ordre de travaux se rattachent un Commentaire sur l'Ecclésiaste[4], et une explication du Cantique de Moïse datant de 1582.

1. Publié dans les *Opera*, t. VII, p. 413. Le manuscrit est conservé dans la *Bibliotheca Angelica*, à Rome, et porte pour épigraphe : « Fr. Luis de Leon. Expositio in Psal. XXXVI, auctore R. P. Luysio Legionensi Canticorum Salomo. eximio et praestantissimo interprete. Die 20 anni et mensis dict. (5 juin 1586). » Cette date est sans doute celle de la copie. Mendez ignorait l'existence de ce traité.

2. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 192-203. Le manuscrit porte en épigraphe : « Explicatio in psalm. LVII per doctissimum Mag. Leonem. »

3. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 203-270. Le manuscrit porte en épigraphe : « Incipit Explicatio ps. 67 per fr. ludovicum leonem anno 1582 », et en marge, la mention : « en 9 de Febrero de... » — Voir plus haut, p. 64. Le P. Mendez, l'intitule d'après Cornelius Curtius : Praelectio Theologica. (Mendez, vol. II, p. 157, nº 259.)

4. Décrit par Mendez, vol. II, p. 155, nº 251 sous le titre : Fratris Luisii Legionensis, Augustiniani Theologiae Doctoris, et Divinorum

Le Commentaire sur l'Ecclésiaste comprend jusqu'au verset 12 du chapitre IX : d'après les manuscrits que l'on possède, il semble avoir été donné en 1579-1580, pendant la première année où Luis occupa la chaire de Bible [1], et avoir été interrompu par suite du départ du professeur pour Valladolid, où l'appelait le procès qui lui était intenté pour la possession de sa chaire : il fut à ce moment suppléé, depuis le 17 août 1580, par Diego de Tapia son élève [2].

Il existe de ce Commentaire sur l'Ecclésiaste un texte en langue vulgaire qui a été publié dans la *Revista Agustiniana* sous le titre de : *El Perfecto Predicador* [3].

librorum primi apud Salmanticenses interpretis in Ecclesiastem Salomonis explanatio. » (Publié dans les *Opera*, t. I, p. 273.) — Le titre donné par Mendez concorde avec celui du texte des *Opera*, donné d'après le manuscrit D : cependant Mendez dit que le manuscrit se terminait par les mots : « Eo quod universa aeque eveniunt justo et impio, bono et malo, mundo et immundo, immolanti victimas et sacrificia contemnenti : sicut bonus sic et peccator ; ut perjurus, ita qui verum dejerat », c'est-à-dire au verset 2 du chapitre IX, tandis que le texte des *Opera* finit au verset 12.

1. En effet le manuscrit A des *Opera* porte comme titre : «Incipit liber Ecclesiastes, explicandus a sapientissimo magistro Leone. 1580.» Ce mot *explicandus* semble indiquer qu'on a affaire aux notes d'un étudiant qui aurait assisté aux cours depuis le début et aurait marqué que le texte *serait* expliqué durant l'année. Luis ayant pris possession de sa chaire le 6 décembre 1579, la majeure partie de l'explication ne pouvait être faite que dans l'année 1580. Le manuscrit de la Biblioteca Nacional (tomo G, signatura B.-153.) donne comme titre : *Expositio in Ecclesiastem a doctissimo magro. fratre Ludovico de Leon, Aug^{no} monacho, Sacrarum litterarum interprete in inclita salmanticensi Academia.* 1579. C'est une copie exécutée vers 1637 par le P. Ajofrin.

2. En effet, le manuscrit D, suivi par l'éditeur des *Opera* se termine par l'annotation suivante : « Aqui dexó El p^{e} fray Luis de Leon a 17 de agosto y sigió El p^{e} Tapia. » (*Opera*, t. I, p. 508.)

3. Décrit par Mendez, vol. II, p. 155, n° 251. Mendez dit que ce manuscrit existait de son temps dans la bibliothèque du couvent de Cadix et qu'il en avait une copie. Il transcrit les premiers mots qui sont la traduction exacte de ceux du texte latin que nous connaissons, et les derniers : « Y en estas palabras me parece que quiere dar a entender lo que se suele decir como por refran : Un necio puede echar

Faut-il croire que le texte espagnol est postérieur au texte latin, et par suite à 1579 ? N'est-il pas au contraire plus vraisemblable de supposer qu'il date d'une époque antérieure à l'arrestation de Luis de Leon, alors qu'il poursuivait la réalisation du plan commencé par la traduction du Cantique des Cantiques, du Livre de Job et du Psaume XXVIII, c'est-à-dire d'une vulgarisation de l'Écriture Sainte ?

En ce cas le texte latin serait la traduction du texte espagnol ; et cette hypothèse est d'autant plus acceptable qu'au moment où il monta dans la chaire de Bible, Luis fut obligé à coup sûr de recourir à des travaux antérieurs et n'eut pas le temps d'improviser un enseignement nouveau : l'année précédente, en effet, il avait occupé la chaire de Philosophie morale, et cet enseignement auquel il n'était pas particulièrement préparé, avait dû absorber la plus grande partie de son activité. Il aurait donc eu recours à un travail précédemment amorcé, auquel il n'eut pas le loisir de mettre, dans la suite, la dernière main.

Mais d'autre part si l'on considère que les chapitres X, XI

una piedra en un pozo, y mil sabios no la pueden sacar ». « Finis hujus tractatus. » (Mendez, vol. II, pp. 155-156.) Ces mots ne correspondent pas au texte latin. Les Augustins ont publié ce texte dans les volumes XI-XIV de la *Revista Agustiniana*, d'après un manuscrit de l'Académie de l'Histoire de 243 pages plus une feuille d'introduction. La page de titre est rédigée comme il suit : « El perfecto Predicador | Exposicion | del | Eclesiastes, | Por el P. Maestro | Fr. Luis de Leon, | Del Orden de N. P. S. Augustin, Vicario | General de España, y Cathedratico de | Escritura de la Universidad de | Salamanca. — (Ecu allégorique ; le chêne émondé avec la cognée et la devise : « Ab ipso ferro. «) — Impreso en (en blanc) Por (en blanc) Año de 17... | Con las Licencias necesarias. » Ce manuscrit est une copie de celui du P. Mendez qui avait pour titre : *Exposicion del Eclesiastes*. Mais l'auteur dit lui-même au chapitre premier que ce livre porte le titre de *El Predicador*. Les éditeurs croient que le texte fut modernisé : en effet, le texte de l'Ecclésiaste est cité en latin contrairement aux habitudes de Luis ; les citations grecques sont données en latin et il n'y a pas de caractères hébraïques dans le manuscrit actuel du Perfecto Predicador.

et XII font défaut dans le texte espagnol aussi bien que dans l'exposition latine ; que le chapitre IX est incomplet dans les deux manuscrits et s'arrête à peu près au même endroit; qu'enfin l'annotation qui indique le départ de Luis de Leon et son remplacement par le P. Tapia se retrouvait dans le manuscrit du P. Mendez, mais moins complète, puisqu'elle ne comportait pas de date, et en latin, on a tout lieu de croire que *El Perfecto Predicador* est une simple traduction du cours de Luis de Leon et qu'on doit l'attribuer à un anonyme: car il n'était pas dans les habitudes de Luis de traduire en langue vulgaire ce qu'il avait écrit en latin.

L'explication du Cantique de Moïse (Deutéronome, XXXII)[1] date, d'après un manuscrit, de 1582, et aurait été achevée le 30 juin[2]. Il semble que Luis de Leon ait eu l'intention de la publier, car il en existe un manuscrit autographe que l'auteur laissa inachevé : il s'arrête en effet au verset 8[3], tandis que la copie, due sans doute à un étudiant qui prit ces notes au cours, comprend l'explication du Cantique en entier[4].

1. Publié dans les *Opera*, t. I, pp. 1-104.

2. Le manuscrit A des *Opera*, porte le titre suivant : « Canticum Mosis Deuteronomii caput 32, expositum per doctissimum Magistrum ludovicum leonem, 1582. « A la fin, le copiste a inscrit la note suivante : « Acabose este cantico el ultimo dia de Junio del año de 1582, y fué la postrera leccion. » (*Opera*, t. I, p. 104.)

3. C'est le manuscrit D des *Opera* ; il s'arrête à l'explication du verset : *Quando dividebat Altissimus gentes, etc.*, et se termine par les mots : « Frugum atque vitum maximam certe parentem Chananaeorum reservavit terram. » (*Opera*, t. I, p. 20.) C'est ce manuscrit que décrit Mendez, vol. II, p. 156.

4. Cette explication contient deux passages qui renvoient à d'autres ouvrages : d'abord une interprétation du mot *videre* : « Nam videre in S. Scriptura cum dicitur de inimicis, significat magnam voluptatem capere de illorum supplicio et plene vindicare se, *ut alibi a nobis dictum est.* » (*Opera*, t. I, p. 54.) — Ensuite une interprétation du nom de Iahveh : « Nomen quadrilaterum quod Dei nomen proprium esse censetur, quodque, *ut alibi memini me dixisse*, propie ducitur a significatione misericordiae et beneficentiae. » (*Opera*, t. I, p. 18.)

Sur le Nouveau Testament on possède de lui un Commentaire incomplet de la IIe Épître aux Thessaloniciens, qui s'étend jusqu'au paragraphe 3 du chapitre II et fut professé pendant l'année 1581 [1].

La plupart de ces explications avaient été composées pendant que Luis de Leon occupait la chaire de Bible, qui répondait si parfaitement à ses goûts et à ses aptitudes. Il est donc assez vraisemblable qu'il ne les traita pas comme de simples cours destinés à l'instruction de ses élèves, mais qu'il eut plutôt la pensée d'en tirer des ouvrages destinés aux savants.

On n'en saurait dire autant des leçons qu'il avait faites antérieurement à son arrestation : Luis de Leon n'était pas assurément de ces médiocres dont les Universités regorgeaient, qui, après avoir enseigné toute leur vie avec autorité les idées et les découvertes des autres, finissaient par s'en croire auteurs, et ne pensaient mieux pouvoir terminer leur carrière qu'en publiant un gros Commentaire sur la Somme de saint Thomas ou le Livre des Sentences : ces résumés des cours qu'ils avaient professés pendant trente ans n'étaient d'ailleurs pour la plupart que de misérables centons. Telle ne pouvait être l'ambition d'un esprit vraiment original : il semble donc fort probable que Luis n'avait pas l'intention de publier les leçons de théologie qu'il donna du haut des chaires de Saint-Thomas ou de *Durand*, et que s'il l'avait fait, c'eût été pour obéir au précepte que lui avait imposé à sa sortie de prison le provincial Pedro Suarez.

On a encore de lui un cours sur l'Incarnation, professé lorsqu'il occupait la chaire de *Durand* et comprenant l'examen

1. Publié dans les *Opera*, t, III, pp. 420-481, d'après le ms. [A] de la bibliothèque de l'Académie de l'Histoire (voir t. I des *Opera*, pp. XX et XXI). Ce manuscrit porte comme épigraphe : « Fr. Luis de 1581-leon. — Commentaria in Epistolam secundam beati pauli apostoli Ad Thessalonicenses, per doctissimum Magistrum leonem, 1581. »

des vingt premières distinctions du IIIe Livre des Sentences. Le manuscrit qui le renferme, n'étant qu'une copie faite par un des étudiants qui assistaient aux leçons, on ne saurait en conclure que ce soit l'expression fidèle ni surtout définitive de la pensée du maître [1].

Un autre cours traite de la Foi : le texte que l'on en possède aujourd'hui [2] comprend différentes questions que l'auteur a introduites dans le cadre donné par Durand de Saint-Pourçain, et qu'il songea probablement à transformer en traités qu'il aurait publiés. C'est ainsi que la partie qui traite de la Vulgate avait été l'objet de développements considérables.

Un autre cours sur l'Espérance, fait suite au précédent dans le même manuscrit : c'est une explication de saint Thomas (*Secunda secundae*, Question XVII [3]). Peut-être cette observation permet-elle de conclure que ces leçons datent de l'époque où Luis occupait la chaire de Saint-Thomas en 1561-1565 [4].

Un autre cours sur la Charité [5] n'est également qu'un Commentaire de saint Thomas et l'on peut en conséquence le supposer de 1561-1565.

Des notes d'étudiants ont encore conservé un cours sur la Prédestination, professé en 1571 par le professeur de *Du-*

1. Publié dans les *Opera*, t. IV, d'après le manuscrit non autographe B dont il occupe les 362 premières pages. Décrit par Mendez, vol. II, p. 251. Le manuscrit de l'Escurial contenant le cours sur la Foi renferme l'exposé des distinctions 22, 23, 24 et 25 du IIIe livre des Sentences.

2. Publié dans les *Opera*, t. V, pp. 1-448 d'après le ms. M des *Opera*. C'est un manuscrit de 371 f. in-4° couvert en basane conservé à l'Escurial (O, III, 32). Le cours sur la Foi s'étend du f. 17 au f. 148. Décrit par Mendez, vol. II, p. 251, n° 264.

3. Publié dans les *Opera*, t. V, pp. 449-618 d'après le ms. M. cité plus haut où il occupe les ff. 144-213.

4. Voir plus haut, t. I, p. 147.

5. Publié dans les *Opera*, t. VI, d'après les ff. 214-371 du ms. M. Décrit par Mendez, vol. II, p. 249.

rand et déféré au Saint-Office lors de son deuxième procès [1].

Un fragment de Traité sur la Création (*Tractatus de creatione rerum*) commentaire de *Durand*, livre II, distinction 1 question 1 [2].

Des commentaires sur la troisième partie de saint Thomas [3] traitant de l'Incarnation, et apparemment professés en 1564-1565 [4].

Le P. Mendez signale encore, comme existant de son temps au couvent de Salamanque, une série de quolibets ou de thèses qui auraient été préparés pour l'impression et dont font mention Cornelio Curti et le P. Vidal [5], mais dont on ignore ce qu'ils sont devenus. Mendez en donne la liste d'après maître F. Antonio Alva, gradué de Salamanque [6].

1. Publié dans les *Opera*, t. VII, pp. 3-133, d'après le manuscrit Ottoboni, nº 287 de la bibliothèque du Vatican.

2. Publié dans les *Opera*, t. VII, pp. 137-182 d'après le manuscrit Ottoboni, nº 287 du Vatican, f. 372-378.

3. Publiés dans les *Opera*, t. VII, pp. 185-338, d'après un manuscrit incomplet de la Biblioteca Colombina de Séville, pp. 399-580. Il porte dans ce manuscrit le titre : « Commentaria in tertiam partem Divi Thomae, per Magistrum Fratrem Ludovicum de Leon, Sacrae Theologiae professorem in Universitate Salmantina. »

4. Voir plus haut, t. I, p. 150, note 1.

5. Agustinos de Salamanca, t. I, p. 380.

6. Mendez, vol. II, p. 254, dit que ce manuscrit était un in-folio de 48 à 50 doubles feuilles, qui, d'après Curti, portait le titre : « Quaestiones Theologiae. Curti ajoutait : ad praelum praeparata, quae Petrus Loy. S. T. Licentiatus, Augustinianus colonensis se vidisse Salmanticae asserit. » D'après Antonio Alva il contenait ce qui suit : 1º Quaestio cum argumentis. Utrum probari possit contra Judaeos ex his libris quos illi admittunt, et Christum venisse, et Deum fuisse Dominum Jesum ? Il commençait : « Qua in quaestione, etc... » et finissait : « sed pro temporis angustiis satis multa sint dicta. » Dix feuilles; 2º Quaestio Quodlibetica cum argumentis. Utrum Christus omnis gratiae causa ex nunc sit et in omni rerum statu futurus fuerit ? Il commençait : « Hujus quaestionis, etc... » et finissait : « Haec hactenus. » Neuf feuilles ; 3º Quaestio cum argumentis. Utrum verbum habeat sensum, quod ex Psalmo desumptum, Paulus de Christo dixit : Minusiti eum paulo minus ab Angelis ? Il commençait : D. Paulus, etc...

Mais toutes ces ébauches, qui ont le grave défaut de se présenter sous forme de notes de cours, ne sauraient retenir l'attention à côté d'un ouvrage auquel Luis de Leon travailla pour ainsi dire toute sa vie et qu'il ne termina qu'à la veille de sa mort : l'*Exposition du Livre de Job* [1].

Le manuscrit autographe qui le contient est conservé à l'Université de Salamanque ; il est chargé de corrections qui

et finissait : et haec hactenus. Cinq feuilles ; 4° Quaestio sine argumentis. Quod cap. 2. Epistolae ad Hebraeos legitur : Ne forte perfluamus. Quid perfluere verbum significat apud Paulum ? Il commençait Quapropter, etc... et finissait : Non fuisse scriptum. Une feuille et demie ; 5° Quaestio. Utrum Christus satis ostenderit se esse verum Deum ? Il commençait : In hac quaestione, etc... et finissait : de hac quaestione sint dicta. Six feuilles ; 6° Quaestio quodlibetica cum argumentis. Utrum nobis necesse sit satisfacere pro peccatis semel dimissis ? Il commençait : Hujus quaestionis, etc... et finissait : de hac quaestione dictum satis. Sept feuilles ; 7° Quaestio quodlibetica cum argumentis. Utrum animus humanus sit mortalis ? Il commençait Plutarchus, etc... et finissait : et haec hactenus... Neuf feuilles ; 8° Quaestio sine argumentis. Quis sit verus sensus ejus quod apud Mathaeum Christum dixisse legitur, etc., justificata est sapientia a filiis suis ? Il commençait : Locus, etc... et finissait : facto atque judicio. Une feuille et demie ; 9° Quaestio sine argumentis. Quid apud Mathaeum *Raca* sit : Quid Concilium atque judicium ? Il commençait : Audistis, etc... et finissait : a Christo sunt dicta. Deux feuilles ; 10° Quaestio sine argumentis. Quid sit quod Genesi fieri prohibetur, cum dicitur : Non comedetis carnem cum sanguine ? Il commençait : Noe, etc... et finissait : superantur. Deux feuilles et demie ; 11° Quaestio sine argumentis. Quae dicantur a Christo minima mandata Mathaei 6 ? Il commençait : Christus etc... et finissait : admittitur. Deux feuilles ; 12° Quaestio sine argumentis. Quid sit Sabbatum secundo primum, apud Lucam ? Il commençait : D. Lucas, etc... et finissait : reperire poteram. Une feuille ; 13° Quaestio sine argumentis. Qua ratione sint conciliandi Mathaeus et Lucas in eo quod Praedicatoribus Evangelii baculum alter detrahit, alter concedit ? Il commençait : Christus D. etc... et finissait : interdixit. Une feuille et demie ; 14° Quaestio sine argumentis. Qua ratione Paulus ad Ephesios 5. et ad Colossenses 3, de avaritia dixerit : esse simulacrorum culturam ? Il commençait : Ad Ephesios et finissait : Haec Philo. Une feuille et demie.

1. *Obras*, t. I et II.

montrent avec quelle persévérance l'auteur retouchait ce qu'il écrivait.

Ce texte d'une originalité si puissante et d'une si grande obscurité de détail, semble l'avoir attiré de bonne heure. Dans sa Confession du 6 mars 1572, il déclare en tenir toute prête une traduction en langue vulgaire qu'il avait l'intention de publier [1] dès qu'il en aurait reçu l'autorisation. Durant sa détention, lorsqu'il se reprit à travailler, il en fit une étude plus approfondie, car certains détails et certains rapprochements permettent de fixer approximativement la date à laquelle plusieurs passages de ce commentaire furent composés.

On remarque en effet que dans la traduction du texte biblique placée en tête du commentaire de chaque chapitre, un certain nombre de mots contiennent encore l'*f* initiale étymologique qui commençait à tomber en désuétude à la fin de la première moitié du XVIe siècle : ainsi Luis de Leon écrit par exemple : *fizo* (ch. IV, v. 15) ; *fambre* (ch. V, v. 22) ; *fenchira* (ch. XV, v. 2) ; etc. Mais en tête du commentaire de chaque verset se trouve également une traduction : or, on peut faire une double observation : d'une part cette version est très souvent différente de celle qui avait été donnée en tête du chapitre, et d'autre part, dans la plupart des cas, cette seconde traduction, lors même qu'elle reproduit mot pour mot la première, ne contient plus l'*f* étymologique. Ainsi *fenchira* de la première version du verset 2 du chapitre XV deviendra *henchira* dans la seconde, bien que *fambre* soit maintenu dans la deuxième version du verset 22 du chapitre V.

On est donc fondé à supposer que la seconde version a été faite dans un grand nombre de cas sans que l'auteur eût sous les yeux la première, ce qui serait le cas des chapitres dont le commentaire aurait été rédigé par l'auteur en prison ; en second lieu que les rédactions dans lesquelles l'*f* initiale

1. Voir plus haut, t. I, p. 302.

étymologique a disparu sont d'une date bien postérieure aux premières.

Il ne semble pas douteux qu'un certain nombre des chapitres du Commentaire furent rédigés en prison. Ainsi l'on peut assigner avec vraisemblance comme date au chapitre XX la fin de 1573 ou le début de 1574 : car dans sa Défense du 25 janvier 1574 Luis de Leon cite deux versets qui y sont empruntés : le verset 18, auquel il donne trois interprétations [1], et un peu plus loin le verset 20 [2], ce qui paraît bien indiquer que ce chapitre était alors le sujet de son étude.

Les chapitres XXXIII, XXXIV et XXXV furent achevés, comme l'indiquent des annotations du manuscrit autographe, lorsqu'il se trouvait à Valladolid, les 6 novembre, 10 décembre et 13 décembre 1580.

Dans le Livre II des *Noms du Christ*, au paragraphe 3, Luis cite un passage de sa traduction en vers du chapitre XIX de Job, et l'emblème qu'il adopta pour la publication de ses premiers ouvrages en 1580, bien qu'emprunté aux Odes d'Horace, est commenté et la strophe, qui lui servit de devise, traduite, au chapitre VIII de Job [3].

Le chapitre XXVIII porte la marque de retouches de dates différentes. Au verset 10, en effet, se trouve une allusion à un événement de l'année 1585 [4]. Au verset 4, Luis croit trouver la prédiction de la découverte de l'Amérique : or

1. *Doc.*, t. X, p. 514 ; II, f. 27 v.-28 v.
2. *Doc.*, t. X, p. 515.
3. Voir plus haut, pp. 59-61.
4. « Car comme on le sait de science certaine, des mines d'une seule montagne du Pérou appelée le Potosi, jusqu'à l'année 85, depuis l'année 45, c'est-à-dire à peine quarante ans, l'impôt du cinquième s'est élevé à cent onze millions de pesos de treize réaux. En sorte qu'elle a fourni en cet espace de temps cinq cent cinquante-cinq millions, sans compter ce que l'on dissimule. » (*Obras*, t. II, pp. 82-83, Exposicion de Job, cap. XXVIII, v, 10, p. 359 de l'édition de 1779 où ce renseignement est signalé par une *main* dans la marge.)

cette idée se retrouve dans le *Commentaire sur Abdias*, qui fut publié en 1589.

Lors de son séjour à Madrid en 1586-1588, lorsqu'il entra en rapports avec les Carmélites à l'occasion de la publication des œuvres de sainte Thérèse, il semble qu'il fut sollicité vivement par la Mère Ana de Jesus de terminer et de publier son *Exposition de Job*. En effet, le manuscrit original indique que les chapitres XXXVI, XXXVIII, XXXIX et XL furent terminés à Madrid, respectivement le 27 octobre et le 14 décembre 1590, le 6 janvier et le 1er février 1591. Les chapitres XLI et XLII furent achevés à Salamanque le 19 février et le 8 mars 1591. L'ouvrage était donc terminé à la veille même de la mort de l'auteur survenue le 23 août 1591.

C'est bien l'œuvre de toute sa vie, caressée, reprise approfondie sans cesse. Et de fait, peu de livres saints pouvaient offrir à un esprit tel que le sien une plus riche matière.

Dans la dédicace qu'il avait préparée pour la Mère Ana de Jesus et pour les Carmélites de Madrid, Luis rappelle en quelques mots quel en est le sujet : jamais le problème du mal n'a été posé sans doute avec plus de netteté, examiné avec plus de profondeur et tranché de façon plus décisive que dans le Livre de Job.

Le mal existe ; il frappe le juste comme l'impie : comment expliquer cette douloureuse expérience, alors que Dieu est juste et bon ? Les âmes timides en sont troublées, le doute pénètre en elles, et les méchants trouvent dans cette constatation la justification de leur conduite.

Job dont l'existence fut irréprochable et qui vivait dans la prospérité la plus complète, se voit soudain, par la permission divine, ruiné, privé de ses richesses, de ses enfants, de sa santé ; il est dévoré par la lèpre ; sa femme même s'écarte de lui avec horreur et raille sa confiance en la justice divine.

Trois de ses amis, Eliphaz, Baldad et Sophar, apprenant son

malheur, viennent lui rendre visite et restent atterrés et muets devant le changement qu'ils constatent en lui : pendant sept jours ils restent assis devant lui en silence, lorsqu'enfin Eliphaz prend la parole ; mais ce n'est ni pour plaindre, ni pour consoler son ami.

Il prétend que la culpabilité humaine explique et justifie l'existence de la souffrance, que Job en a sa part et ne peut donc se plaindre de l'expiation qui lui en est imposée. Job se révolte contre cette affirmation, sûr qu'il est de son innocence.

Allant plus loin qu'Eliphaz, Baldad insinue que Job est coupable, car Dieu ne punit que les impies.

Job lui oppose la disproportion entre la faute et le châtiment, qui constituerait à elle seule une criante injustice.

Alors Sophar, précisant les insinuations des deux autres, sous prétexte que Dieu, voyant le fond des cœurs, y découvre les péchés secrets, invite Job à examiner sa conscience : il y trouvera le péché qui lui a valu son châtiment.

Job exaspéré, demande à Dieu de bien vouloir lui permettre de se justifier en sa présence.

Cependant ses trois amis, désormais sans ambages, veulent lui persuader à tour de rôle, que seul le coupable est châtié par Dieu et que s'il souffre c'est qu'il est coupable.

C'est en vain que Job riposte en montrant le spectacle des impies dont la vie s'écoule dans une prospérité ininterrompue, et que la mort la plus douce fait descendre au tombeau.

Eliphaz et Baldad vont jusqu'à prétendre lui énumérer les péchés qu'il aurait commis. Ils se taisent enfin après avoir longuement torturé leur malheureux ami.

Un cinquième personnage, muet jusqu'à ce moment, Eliu, voyant les trois vieillards garder le silence, prend alors la parole. Avec l'assurance de la jeunesse, il blâme Job de ses plaintes qu'il qualifie de blasphèmes ; il fait voir dans la douleur, non pas un châtiment, mais une marque d'amour donnée

par Dieu à la créature qu'il veut amener à reconnaître ses péchés : car Dieu est essentiellement bon : l'œuvre de la création le prouve.

Mais Dieu lui-même apparaît. Il reproche à Job la présomption qu'il a montrée en voulant se justifier devant lui, et en jugeant sa manière d'agir envers les hommes. Il lui prouve l'impuissance de l'intelligence humaine à le comprendre, en énumérant les œuvres de la nature qu'ils contemplent journellement et qui leur demeurent inexplicables. Il le rassure cependant, se déclare son protecteur, réprimande les mauvais amis qui ont ajouté leurs critiques aux souffrances du juste et donne à Job une prospérité double de celle dont il avait joui avant ses épreuves.

Ainsi l'homme doit s'incliner, se soumettre à la volonté divine, sans essayer de la comprendre : le mal n'est pas nécessairement la punition du péché : cette pensée suffit à le faire accepter sans murmure par le juste.

De ce magnifique et dramatique sujet, on pourrait croire que Luis, faisant un retour bien naturel sur lui-même, a tiré d'émouvants développements. On est donc surpris au premier abord de constater qu'il s'est borné à résumer l'idée générale au début de son Commentaire, et, quant au reste, s'est volontairement et strictement limité à l'explication littérale du texte. C'est ainsi que sur l'auteur, sur la date même du livre, Luis semble n'avoir fait aucune recherche : il accepte la tradition ancienne qui l'attribue soit à Moïse lui-même, soit à un écrivain anonyme antérieur [1].

De même, il ne recherche pas si l'introduction d'Eliu au chapitre XXXII, alors que ce personnage n'a pas été nommé

1. « Si nous ne savons pas avec certitude l'auteur de ce livre, les uns disant que c'est Moïse, les autres un prédécesseur de Moïse, vous devez n'avoir aucun doute que ce livre est un livre saint et canonique. » (Dédicace à la Mère Ana de Jesus, *Obras*, t. I, p. XVI.)

auparavant, ne constitue pas une modification du plan primitif, qu'elle soit ou non l'œuvre du même auteur. Son attention ne paraît pas avoir été attirée par ce fait que les premières paroles de Dieu au chapitre XXXVIII, sont une réponse, non pas à Eliu, mais à Job, et que les paroles d'Eliu, dans une certaine mesure, anticipent sur les propres paroles de Dieu.

Ce qui l'occupe, c'est essentiellement le sens même des mots ou plutôt des expressions si obscures et d'une interprétation si difficile, c'est, comme dans le Cantique des Cantiques, l'explication verbale du texte.

Bien plus même qu'il n'avait fait dans son Exposition primitive du Cantique des Cantiques, il s'est exclusivement occupé de cette *écorce* sous laquelle circule la sève des préceptes divins. Tel il avait conçu l'enseignement de l'Écriture au début de ses études scripturaires, tel il persistait à le donner, restant ainsi fidèle à lui-même jusqu'au terme de sa vie.

Ce fait éclaire d'une manière saisissante la valeur qu'avaient à ses yeux les deux commentaires allégoriques qu'il avait ajoutés à son Explication latine du Cantique des Cantiques.

Il n'en faudrait d'ailleurs pas conclure qu'il considérât cette explication littérale comme suffisante : mais il la regardait comme primordiale. Impossible de commenter un texte biblique, si la valeur des mots du texte original, la multiplicité des sens qu'il renferme n'ont été pénétrées à fond : sur cette base solide peut alors s'ériger le commentaire allégorique. La première partie de ce travail suffit à absorber l'activité d'un homme, fût-il aussi ardent que Luis de Leon : s'il l'avait trouvé fait avant lui, sans doute n'eût-il pas éprouvé la tentation de le refaire, et se fût-il consacré à l'étude du sens mystique de ces livres : c'était une entreprise à laquelle il était apte aussi ; mais il faut reconnaître que son esprit réaliste le portait plutôt vers la première.

Dans sa dédicace à la Mère Ana de Jesus, Luis avait annoncé le plan qu'il s'était tracé dans ce Commentaire : d'abord

traduire le texte mot à mot, en conservant autant que possible le sens du latin et l'allure de l'hébreu, qui a une certaine majesté ; ensuite le commenter, et enfin le mettre en vers « à l'imitation de ce qu'ont fait pour d'autres livres sacrés nombre de Saints... afin de donner ainsi envie de connaître la Sainte Écriture [1] ». Il est curieux de voir le soin avec lequel Luis fait entendre qu'il ne s'est point éloigné du sens de la Vulgate et que s'il a consulté l'hébreu, ce n'est que pour imiter les tournures de la langue primitive dont l'originalité est si saisissante [2].

Quant à la traduction en vers, elle est écrite en tercets que Luis n'avait sans doute pas eu le loisir d'achever entièrement. En effet, le P. Merino déclare, dans son édition des œuvres de Luis de Leon [3], qu'il a consulté pour publier l'Exposition de Job deux manuscrits : l'un, qui existe encore à la Bibliothèque de l'Université de Salamanque, ne contient que la traduction en prose et le Commentaire, bien que l'auteur dans la dédicace annonce sa traduction en vers ; l'autre se trouvait à la Bibliothèque du couvent de San Felipe el Real de Madrid et se trouve aujourd'hui à l'Académie de l'Histoire. Il contenait, en outre du précédent, les arguments en prose de bon nombre des chapitres, et la paraphrase en tercets dans laquelle faisait défaut la traduction des chapitres XXIV à partir du huitième tercet ; XXVII depuis le cinquième tercet ; XXVIII depuis le douzième tercet ; XXX, à partir du sixième et XXXI à partir du dix-neuvième tercet.

1. *Obras*, t. I, pp. XVI-XVII.

2. Il l'a fait avec la même indépendance qu'il avait montrée dans le Cantique des Cantiques, adoptant à l'occasion le sens des docteurs juifs. C'est ainsi que le mot שַׁדַּי saddai est rendu par le mot *Abastado* et non par *todopoderoso* (V. 17 ; VIII, 3, 5 ; XXII, 17, 26 ; XXIX, 5). La Vulgate emploie le mot *Omnipotens* et les Septante le mot ἱκανός ikanos. Voir Grünbaum, *op. cit.*, Jüdisch-Spanische Chrestomathie, p. 21, note 1.

3. *Obras*, t. I, pp. V-VI.

Le P. Merino, malgré son respect pour l'auteur, n'a pas hésité à compléter ce qui manquait dans cette traduction par des vers du P. Diego Gonzalez, et à emprunter au même personnage les arguments qui n'existaient pas dans le manuscrit de Luis de Leon et qui étaient de beaucoup les plus nombreux[1]. Une seconde paraphrase des chapitres VI et VII, tirée d'un manuscrit non autographe, a été publiée dans la même édition.

C'était une entreprise difficile que de rendre en vers espagnols l'étrange beauté du texte hébreu. On ne saurait affirmer que l'auteur y ait parfaitement réussi : son œuvre semble porter le cachet d'une improvisation qui n'aurait été que fort peu retouchée. On n'y trouve non plus aucune préoccupation d'imiter le rythme de la poésie primitive ou même d'en rechercher les données essentielles. Cette question, aujourd'hui encore si obscure, ne semble même pas s'être posée à son esprit.

Près d'un an après la mort de l'auteur, les Augustins de Salamanque décidèrent d'imprimer son *Exposition du Livre de Job* .Mais il ne semble pas que cette décision fût mise à exécution, sans doute en raison de la prohibition de publier des ouvrages d'exégèse en langue vulgaire [2].

1. Luis de Leon n'avait rédigé que les arguments des chapitres II-XV ; XIX-XX ; XXIX, XXXIV et XXXV. Voir dans la *Revue Hispanique*, t. XLVI, 1919, mon article : *A propos d'un manuscrit des poésies de Luis de Leon.*

2. Dans une réunion du 18 juin 1592 : « Les Pères décidèrent d'un commun accord que le Livre de Job, qu'a écrit le P. Maître Fr. Luis de Leon(qui est au ciel) et qui aujourd'hui est en possession de Fr. Basilio de Leon (qui l'a ordonné et arrangé comme il est aujourd'hui) pouvait être imprimé. » (Vidal, Augustinos de Salamanca, t. I, p. 382. Cité par Mendez, vol. II, p. 365.) Le 29 novembre 1593 les registres du couvent de Salamanque portaient la note suivante : « Pour ce qui est des livres du P. Maître Leon, on décida de faire en sorte de publier un second volume de quelques-unes de ses œuvres latines : et pour cela on supplia notre P. Provincial de permettre à Fr. Basilio

Mais ce ne fut qu'en 1779, après avoir obtenu l'approbation de l'Inquisition, qui avait prétendu d'abord faire remplacer la traduction espagnole des versets par le texte de la Vulgate, que le P. Merino put donner la première édition de cet ouvrage [1]. Lorsque ce religieux entreprit, en 1804, de publier les œuvres espagnoles de Luis de Leon, il commença par une réimpression du *Livre de Job* qui occupe les deux premiers volumes de sa collection.

---

de Leon de venir dans notre couvent, mettre en ordre les papiers dudit P. Maître. » (Cité par Mendez, vol. II, p. 365.) Ce second volume aurait fait suite évidemment à celui qui contenait le Cantique, le Psaume XXVI, Abdias, et l'Épître aux Galates, et qu'avait publié à Salamanque l'éditeur Foquel en 1589. Il est à noter qu'il ne s'agissait cette fois que de publier des œuvres latines et non en langue vulgaire.

1. Voir sur les obstacles rencontrés par les Augustins dans la réalisation de leur projet de publier le *Livre de Job*, l'article du P. Gregorio de Santiago dans son *Archivo Histórico H.-A.*, vol. XII, septembre et octobre 1919, pp. 132-147 et 193-205. L'édition de 1779 a pour titre : « *Exposicion* | *del libro* | *de Job.* | *Obra posthuma* | *Del Padre Maestro* | *Fr. Luis de Leon,* | *De la Orden de N. P. S. Agustin Cathe-* | *dratico de Escritura en la Universidad* | *de Salamanca.* |*, (Emblème de Luis de Leon.) | *Con las licencias necesarias.* | *En Madrid* : *En la Imprenta de Pedro Marin.* | *Año de M. DCC.LXXIX.* | (In-4° de 12 ff. + 587 pages.) Une gravure en tête du volume représente Luis de Leon en train d'écrire, tout en causant avec Job qui est assis à terre, couvert de plaies. Les tercets du manuscrit de San Felipe el Real, qui faisaient partie du plan primitif de l'auteur, mais qui n'avaient pas été recopiés dans le manuscrit de Salamanque, ont été publiés pour la première fois intégralement dans cette édition. Voir sur ces tercets mon article : *A propos d'un manuscrit des poésies de Luis de Leon*, dans la *Revue Hispanique*, t. XLVI, 1919.

CHAPITRE XXVII

Les poésies de Luis de Leon.

Tant de savants écrits, remarquables par leur profonde érudition, leur éloquence ou la pureté de leur langue, n'auraient cependant rien fait pour la gloire de Luis de Leon. C'est à ses poésies, ou plutôt à quelques-unes d'entre elles, qui, dès leur apparition, enchantèrent l'oreille et l'esprit de tous, qu'il doit l'immortalité et le premier rang parmi les poètes lyriques de son pays. Sans elles, il n'aurait laissé qu'un vague souvenir parmi les religieux même de son ordre, et son procès seul attirerait aujourd'hui l'attention des historiens ou des lettrés. Elles méritent donc une étude particulière.

Malheureusement l'étude critique de ces poèmes offre actuellement d'insurmontables difficultés : quelques-unes seront vaincues lorsqu'un examen attentif des sources aura permis d'établir un texte satisfaisant d'une authenticité démontrée, que les pièces apocryphes auront été éliminées des recueils qu'elles encombrent encore et que la biographie du poète aura permis de dater ces différents morceaux.

Les seules poésies de Luis de Leon, publiées de son vivant, sont en nombre insignifiant et se réduisent à des traductions ou à des imitations.

Les *Noms du Christ* contiennent une version des Psaumes

XLIV [1], CIII [2], et CIV [3], de fragments du Psaume LXXI [4] et de quelques vers des Géorgiques [5].

L'*Épouse Parfaite* renferme la traduction d'un passage des *Métamorphoses* d'Ovide [6], d'un autre de Ménandre [7] et d'un troisième de Simonide [8].

Lorsque Francisco Sanchez de las Brozas publia en 1577 son *Commentaire sur Garcilasso* [9], il y inséra, sans en nommer l'auteur, quatre traductions d'Horace dues à Luis de Leon [10].

D'autres poésies qui n'avaient pas été publiées du vivant de l'auteur ont été conservées dans des manuscrits autographes.

Celui de l'*Exposition de Job*, aujourd'hui à la bibliothèque de l'Université de Salamanque, renferme des traductions en vers de fragments de l'*Odyssée* [11], d'Apollodore [12], de la pre-

1. Fin du livre II. (*Obras*, t. III, pp. 458-460.)
2. Fin du livre II. (*Obras*, t. III, pp. 215-217.)
3. Fin du livre III. (*Obras*, t. IV, pp. 207-210.)
4. Livre I. Ce sont les vers 54-62, 62-64, et 65-73. (*Obras*, t. III, pp. 143-144) ; les vers 14-16 et 17-22. (*Obras*, t. III, p. 319.) Le Psaume LXXI est reproduit dans Merino, t. VI, pp. 385-387 en entier. Il est à remarquer que dans les *Noms du Christ* (*Obras*, t. III p. 142), ce psaume est dénommé psaume 71, ce qui est la numération de la Vulgate, tandis qu'il est appelé psaume 72 (*Obras*, t. III, p. 319), conformément à la numération du texte hébreu.
5. Géorg., liv. II, v. 337-343. (*Obras*, t. IV, p. 48.)
6. Ce sont les vers 480-485 du livre IV. (*Obras*, t. IV, p. 389.)
7. Ce sont des vers de Ménandre conservés par Stobée, serm. LXXIV. (*Obras*, t. IV, p. 393.)
8. Ce sont des vers de Simonide conservés par Stobée, serm. LXXII, LXXIII. (*Obras*, t. IV, p. 409.)
9. Obras | del exce- | lente Poeta Garci | lasso de la Vega. | Con anotaciones y enmiendas del | Maestro Francisco Sanchez Ca- | thedratico de Rhetorica | en Salamanca | Por Pedro Lasso. | 1577.
10. Ce sont les odes II, 10 ; I, 22 ; IV, 13 ; 2 des Épodes.
11. Vers 32-34 du livre I de l'*Odyssée*. (*Obras*, t. I, p. 31. chapitre Ier.)
12. Apollodore. Voir *Poetae graeci minores*, édition de Cambridge. 1677. (*Obras*, t. I, p. 190, ch. VII.)

mière Eglogue de Virgile [1], du premier [2] et du troisième [3] livres des Géorgiques, du dixième livre de l'*Énéide* [4], de plusieurs odes [5] et d'une épître d'Horace, d'une épigramme d'Ausone [6].

Un manuscrit de l'Académie de l'Histoire, qui appartenait au couvent des Augustins de San Felipe el Real, contient, dans la partie considérée comme autographe, la traduction en tercets des chapitres de Job. Plusieurs sont incomplets : le chapitre XXIV, à partir du vingt-deuxième verset ; le chapitre XXVIII, à partir du treizième verset ; le chapitre XXVIII depuis le verset trente-quatre ; le chapitre XXX à partir du seizième verset ; le chapitre XXXI depuis le soixante-cinquième verset.

Mais si intéressantes que soient ces traductions, elles ne permettraient pas d'étudier Luis de Leon comme poète : ses compositions les plus fameuses, ses poésies originales, celles qui l'ont consacré comme un des premiers lyriques de l'Espagne, n'ont pas été imprimées avant sa mort et ne sont conservées dans aucun recueil autographe authentique, à l'exception, semble-t-il, d'une seule.

Il paraît, en effet, vraisemblable que l'ode *Que descansada vida*, la première du recueil de Quevedo, est conservée sous sa forme originale dans un manuscrit de la main même de l'auteur [7].

---

1. Eglogue I, vers 12 et 64-66. (*Obras*, t. II, p. 50, ch. XXIV.)
2. Géorgiques I, v. 240-248. (*Obras*, t. I, p. 249, ch. IX.)
3. Géorgiques III, vers 75-85. (*Obras*, t. II, p. 443, ch. XXXIX.)
4. Enéide, X, vers 746. (*Obras*, t. I, p. 380, ch. XV.)
5. Ode III, 10, vers 7. (*Obras*, t. II, p. 362, ch. XXXVII. Ode IV, 7, vers 1-12. (*Obras*, t. II, p. 403, ch. XXXVIII.) — Ode IV, 4, vers 57-60. (*Obras*, t. I, p. 233, ch. VIII.) — Épître I, 1, vers 46. (*Obras*, t. II, p. 118, ch. XXVIII.)
6. Ausone, épigramme LXXXI de l'édition de Scaliger, 1575. (*Obras*, t. I, p. 185, ch. XXXI.)
7. Biblioteca de Palacio, ms. 2-B-8, *Papeles varios II*. Publié par M. Federico de Onis dans la *Revista de Filologia*, 1915, t. II, pp. 217-

Pour les autres, il faut recourir, soit à l'édition de Quevedo dont il sera parlé plus loin, soit aux recueils manuscrits contemporains ou très voisins de l'auteur. La plupart se trouvent à Madrid.

C'est en premier lieu un manuscrit ayant appartenu à Gaspar de Jovellanos, et auquel on peut assigner comme date la fin du XVIe siècle [1].

Puis vient le manuscrit de San Felipe el Real, dans lequel les poésies originales se trouvent réunies par un copiste qui fut peut-être Basilio Ponce de Leon [2].

Enfin un troisième manuscrit de la *Biblioteca de Palacio* [3], datant de 1583, et sans doute antérieur aux deux précédents, renferme les poésies originales, mais dans un ordre différent, et mélangées à des compositions d'autres poètes ou faussement attribuées à Luis de Leon : c'est sans doute l'œuvre d'un curieux qui le composa sans avoir consulté l'auteur.

Il existe encore nombre d'autres collections de ces poèmes, mais qui n'offrent ni les mêmes garanties, ni la même critique que les trois précédentes.

Il semble que Luis de Leon ait eu réellement l'intention de préparer une édition de ses poésies. En effet, en tête du recueil de San Felipe el Real se lit une Préface adressée à Pedro Por-

257. Le P. Gregorio de Santiago signale, sans indiquer où il se trouve, un manuscrit ayant appartenu à Serafin Estebánez Calderón, provenant du couvent des Augustins de Burgos, et sur lequel Luis de Leon écrivit de sa propre main la version des psaumes 136, 41, 4, 129, 1 et 145, une *glosa*, un sonnet à un prêtre, un romance et quatre énigmes en « octavas reales ». Le romance a été publié dans le Parnaso Español de Sedano, t. IV, Le P. Gregorio de Santiago a publié les psaumes et les énigmes dans un article de l'*Archivo Histórico H.-A.* (vol. XV, janvier-février 1921), intitulé *Autógrafos de F. Luis de Leon.*

1. Ms. 10-10-5 de la bibliothèque de l'Académie de l'Histoire.

2. Ms. 10-10-5 fila 2 de la bibliohtèque de l'Académie de l'Histoire.

3. Ms. 2-H-5 de la Biblioteca de Palacio.

tocarrero, dans laquelle, sous un nom supposé, l'auteur déclare qu'il se décide à les publier.

Cette dédicace, reproduite dans l'édition de Quevedo, pose une série de problèmes qu'il est inutile d'examiner ici, ce travail ayant été fait ailleurs [1] : il suffira d'en résumer les conclusions.

A la prière de Pedro Portocarrero, postérieurement sans doute à 1583, Luis de Leon se résolut à former un recueil de ses poésies destiné à l'impression : il avait l'intention de les publier sous un pseudonyme, probablement celui de *Luis Mayor*, et comme étant l'œuvre d'un laïc ; mais des raisons inconnues l'empêchèrent de donner suite à ce projet.

Jusqu'alors il n'avait attaché quelque prix qu'à ses traductions en vers, et, des œuvres originales qu'il avait composées « presque dès son enfance [2] », il avait fait si peu de cas qu'il ne s'était pas préoccupé de les conserver et qu'au moment où il songea à les réunir il lui fut impossible de les retrouver.

C'est qu'en effet la conception qu'il se faisait de la poésie était très particulière : il ne la considérait que comme un jeu et un délassement, et par suite peu digne qu'un homme adonné à de graves études y consacrât un temps précieux.

Il expose dans les *Noms du Christ* l'idée exacte qu'il s'en fait.

« Avant d'en dire davantage, dit Juliano, dites-moi Marcelo, cet ami commun que vous avez nommé, l'auteur de ces vers, qui est-il ? Car bien que je ne sois pas grand poète, ils m'ont paru fort bien : sans doute parce que le sujet en est ce

1. Sur les manuscrits des poésies de Luis de Leon, voir : Ad. Coster : *Notes pour une édition des poésies de Luis de Leon* (*Revue Hispanique*, t. XLVI, pp. 193-248, 1919) et : *A propos d'un manuscrit des poésies de Luis de Leon*. (*Revue Hispanique*, t. XLVI, p. 573-582, 1919.)

2. « Au milieu de mes études, pendant ma jeunesse et presque dans mon enfance, ces menues compositions m'échappèrent pour ainsi dire des mains. » (*Dédicace des Poésies. Obras*, t. VI, p. 1.)

qu'il est, le seul à mon avis auquel la poésie s'emploie comme elle le doit. — C'est une grande vérité, Juliano, répondit Marcelo, que vous dites là. Car c'est le seul sujet digne de la poésie ; et ceux qui l'en détournent, et, lui faisant violence, l'emploient, ou pour mieux dire, la perdent à des sujets légers, devraient être châtiés comme des corrupteurs publics de deux choses très saintes, la poésie et les mœurs. La poésie, ils la corrompent parce que, sans aucun doute, Dieu l'inspira aux âmes humaines pour les élever, par son mouvement et par son souffle, au ciel d'où elle procède. Car la poésie n'est qu'une communication du souffle céleste et divin. Aussi chez presque tous les prophètes, tant ceux qui furent inspirés véritablement par Dieu, que ceux qui parlèrent sous l'impulsion d'autres causes surhumaines, le même esprit qui les éveillait et les élevait à voir ce que les autres hommes ne voyaient pas, ordonnait, disposait et rythmait pour ainsi dire dans leur bouche les paroles avec le nombre et la consonance voulus, afin qu'ils parlassent avec plus d'élévation que ne faisaient les autres hommes, que leur manière de dire fût semblable à leur pensée et que les mots et les choses fussent d'accord. Ils corrompent donc cette sainteté et corrompent aussi, ce qui est pis, les saintes mœurs. Car les vices et les hontes dissimulés et emmiellés par l'harmonie, la douceur et l'artifice du vers, sont accueillis par les oreilles avec plus d'empressement et de là passent dans l'âme qui, par elle-même n'est pas bonne, et s'y précipitent irrésistiblement ; et lorsqu'ils s'en sont rendus maîtres, ils en bannissent tout bon sentiment et tout scrupule, et la corrompent, bien souvent sans que celui même qui est corrompu s'en rende compte. Et il y a quelque chose, j'allais dire de plaisant, quoique ce ne soit pas plaisant mais une blâmable inconséquence, à ce que les mères, jalouses du bien de leurs filles, leur interdisent de causer avec certaines autres femmes, et ne leur défendent pas les vers et les chansons sur des sujets légers, qui leur parlent

à toute heure. Sans qu'elles s'en défient, car au contraire elles les apprennent et les chantent, ils les séduisent et les persuadent secrètement et leur poison, se répandant peu à peu dans leur cœur, les empoisonne et les perd. Car de même que la cité, une fois la citadelle perdue et aux mains de l'ennemi, est perdue tout entière, lorsqu'une fois le cœur est gagné, je veux dire perdu, qu'il a pris goût aux vices et qu'il en est empoisonné, il n'y a pas de serrure si forte, ni de sentinelle si vigilante et si éveillée qui suffise à le garder. Mais ce sujet n'est pas à sa place ici ; bien que la nécessité, ou le ravage que les mauvaises habitudes, plus en vogue aujourd'hui que jamais, produisent parmi les gens, fassent qu'il soit à propos d'en parler n'importe où [1]. »

On ne saurait condamner plus catégoriquement la doctrine de l'art pour l'art : la poésie tire sa valeur du sujet qu'elle traite et ne doit traiter que les plus grands et les plus sublimes. En somme, il n'y a que Dieu ou la loi divine qui soient vraiment dignes de ses chants. En toute autre matière elle ne saurait être considérée que comme un jeu, légitime à coup sûr, mais futile : aussi devait-il peser au savant religieux de passer pour un poète. C'était un sentiment analogue qu'éprouvait Fernando de Herrera, qui n'aimait pas s'entendre donner ce qualificatif comme antonomase [2].

Cette réputation paraissait peu convenable à Luis de Leon, quelque irréprochable d'ailleurs que fût son œuvre. Il résolut donc de s'en débarrasser dans la mesure du possible, et il écrivit cette dédicace à son ami et protecteur, dans laquelle

1. Livre I, *Obras*, t. III, pp. 144-146.

2. Pacheco dans son *Livre des portraits*, précédemment cité, dit de Fernando de Herrera : « Souvent il s'indigna contre le vulgaire qui l'appelait *le Poète*... car il savait la signification vulgaire de ce surnom. Et puisque nous connaissons sa volonté, il semble convenable de considérer la poésie comme un de ses mérites, mais non comme le plus grand. »

il prend un pseudonyme, désavoue la paternité de ces poésies, tout en les purifiant de l'alliage suspect que leur avait imposé le mauvais goût des compilateurs.

Cette décision doit être postérieure à 1583, puisque le recueil des poésies qui porte cette date ne contient pas cette préface. Mais les raisons alléguées ne suffiraient pas à l'expliquer.

Si l'on examine les dates on en découvre une autre. En 1577 Francisco Sanchez de las Brozas avait, comme on a vu, publié les poésies de Garcilaso, accompagnées d'un Commentaire dans lequel il relevait les imitations d'auteurs anciens ou modernes qu'il y avait pu reconnaître [1].

Son exemple détermina sans doute Fernando de Herrera à l'imiter. Trois ans plus tard en effet, en 1580, il publiait ses *Annotations à Garcilaso* [2] : c'était un travail volumineux dans lequel il avait déversé les trésors de son érudition : il en avait fait une sorte d'anthologie des poètes de Séville dont il rapprochait les œuvres des poésies de Garcilaso ou des auteurs latins ou étrangers qu'il avait eu l'occasion de citer.

Mais il n'y faisait mention d'aucun des poètes castillans qui vivaient alors : ce silence parut volontaire.

C'est alors que partirent successivement de Valladolid deux pamphlets : l'un qui a disparu, adressé par un certain Damasio à un orfèvre de Séville ; l'autre intitulé *Observations du prêtre licencié Jacopin*, où Herrera était pris à partie personnellement avec une véritable âpreté : on lui reprochait grossièrement les critiques, pourtant respectueuses, qu'il

1. Voir plus haut, t. I, p. 188, et *Fernando de Herrera (El Divino)* par Ad. Coster, p. 155.

2. *Obras de Garci Lasso de la Vega con anotaciones de Fernando de Herrera, al Ilvstrissimo i ecelentissimo Señor Don Antonio de Guzman, Marques de Ayamonte, Governador del Estado de Milan, i Capitan general de Italia... En Sevilla por Alonso de la Barrera, Año de* 1580. Voir Fernando de Herrera (*El Divino*) par Ad. Coster 1908 p. 156, note.

s'était permises sur Garcilaso et son hostilité contre les Castillans [1].

Or sous le pseudonyme de prêtre Jacopin se dissimulait Juan Fernandez de Velasco, qui devint connétable de Castille en 1585 et cinquième duc de Frias [2]. Ce grand seigneur était ami de Francisco Sanchez de las Brozas, dont Herrera n'avait pas même cité le nom dans son Commentaire. Son père avait été le client d'Antonio de Leon, oncle de Luis [3].

A ce pamphlet Herrera répondit par un libelle assez indigeste, mais aussi par la publication, en 1582, du choix de ses poésies intitulé : « *Quelques œuvres de Fernando de Herrera* » où il avait rassemblé les plus parfaites de ses productions [4].

Il s'agissait désormais pour les Castillans de montrer qu'ils pouvaient faire aussi bien, ou même mieux.

Or à ce moment Luis de Leon avait produit ses plus exquises poésies ; son nom était sur toutes les lèvres à cause de son retentissant procès, de la publication de ses premiers ouvrages, *le Commentaire latin du Cantique des Cantiques* et celui du *Psaume XXVI*, qui avaient paru en 1580, et de la prochaine apparition des *Noms du Christ.*

Les adversaires de Herrera jugèrent sans doute que personne ne représentait avec plus d'éclat les poètes septentrionaux et durent presser Pedro Portocarrero d'imposer à son ami la publication de ses poésies.

L'intervention de la famille des connétables de Castille en cette circonstance est fort vraisemblable si l'on réfléchit qu'ils durent avoir entre les mains un recueil des poésies de Luis de

1. Voir *Fernando de Herrera*, par Ad. Coster, Paris, 1908, p. 161.
2. Il mourut à Madrid le 15 mars 1613.
3. Voir plus haut, p. t. I, pp. 16-17.
4. *Algvnas obras de Fernando de Herrera, Al Ilustriss. S. D. Fernando Enriquez de Ribera Marques de Tarifa... Con licencia de su Magestad. En Sevilla en casa de Andrea Pescioni, Año de M. D. LXXXII.* J'ai donné une édition critique de ce texte. Paris, 1908.

Leon. En effet, un manuscrit qui semble perdu, mais que les PP. Mendez et Merino connaissaient, avait été préparé pour l'impression par Pellicer, allié à la famille des connétables, et dédié au sixième duc de Frias en 1631 [1]. Et, d'autre part, le chanoine de Séville, Manuel Sarmiento de Mendoza, en possédait également un qu'il communiqua plus tard à Quevedo. Or le sixième duc de Frias, Bernardino Fernandez de Velasco y Tobar avait épousé en secondes noces Maria Enriquez Sarmiento de Mendoza, sans doute parente du chanoine, qui se trouvait ainsi allié aux connétables. Il semble donc possible que le recueil de Pellicer, comme celui de Sarmiento de Mendoza aient eu pour commune origine la collection des poésies de Luis de Leon que possédaient les ducs de Frias.

Luis de Leon ne pouvait rien refuser à Pedro Portocarrero, membre du Conseil royal depuis 1580, surtout au moment où il se trouvait de nouveau menacé de poursuites du Saint-Office, en raison de son attitude dans les controverses sur la grâce. Il entreprit donc, malgré sa répugnance, de satisfaire son protecteur et rédigea la Dédicace dans laquelle il présentait ces poèmes comme l'œuvre d'un laïc afin d'en désavouer personnellement la paternité.

On ignore la raison pour laquelle il ne réalisa pas son dessein: peut-être le connétable de Castille, père du cinquième duc de Frias avait-il promis de faire les frais de l'impression, et sa mort, en 1585, vint-elle tout arrêter. Peut-être était-ce Portocarrero qui devait les payer, et sa situation pécuniaire lui interdit-elle de le faire : ce qui est sûr c'est qu'aucune édition des poésies de Luis de Leon ne parut de son vivant. Elles devaient être publiées cependant après sa mort.

1. *Obras del Mtro. Fr. Luis de Leon, recogidas por Don José Pellicer de Salas y Tovar, Señor de la Casa de Pellicer, Coronista de los Reyes de Castilla y Leon, dedicadas al Excmo. Sr. Condestable de Castilla, Duque de Frias, Marques de Berlanga* : *En Madrid año de* 1631. C'est le numéro 4 des manuscrits décrits par Merino.

En 1631, Quevedo en donnait une édition sous le titre d'*Œuvres originales et Traductions latines, grecques et italiennes avec la paraphrase de quelques Psaumes et de Chapitres de Job*[1].

Le recueil était divisé en trois livres : le premier contenant vingt-huit compositions originales de Luis de Leon ; le second, des traductions ou imitations de Virgile, d'Horace, de Pindare et d'Italiens ; le troisième, la traduction de vingt et un psaumes, du dernier chapitre des Proverbes et de treize chapitres du Livre de Job.

La même année paraissait à Milan une réimpression du même recueil chez Felipe Guisolfi, dédiée au duc de Feria Gomez Suarez de Figueroa y Cordoba, qui en faisait les frais[2].

1. *Obras propias, | y tradvciones | Latinas, Griegas | y Italianas. Con la parafrasi de algu- | nos Psalmos, y Càpitulos de Iob. | Avtor el doctissimo, y | Reuerendissimo Padre fray Luis de Leon de la | gloriosa Orden del grande Doctor y | Patriarca san Agustin | Sacadas de la Libreria de don Manuel Sarmiento de Mendoça, | Canonigo de la Magistral de la santa | Iglesia de Seuilla. | Dalas a la impression don Frãcisco de Quebedo | Villegas Cauallero de la Orden de Santiago. | Ilvstralas con el nombre | y la proteccion del Conde Duque | gran Canciller, &. | Con privilegio. | En Madrid. En la Imprenta del Reyno | Año M.DC.XXXI. | A costa de Domingo Gõçalez mercader de libros.* = Page de titre. — Privilège. — Fe de erratas. — Tassa . — Censure de Maître Joseph de Valdivielso (Madrid, 20 octobre 1629). — Approbation de Lorenço Van der Hammen y Leon. — A don Manuel Sarmiento de Mendoça (Dédicace de Quevedo). — A don Pedro Portocarrero (Dédicace de Luis de Leon). — Al Excelentissimo señor Conde Duque, Gran Canciller, mi señor (dédicace de Quevedo). — Livre premier... — In-16 de XXIII ff. n. ch. + 203 ff. (Le texte finit au verso du 203e) + un feuillet non chiffré portant le colophon : *En Madrid.—Por la viuda de Luis Sã—chez Impressora del Reyno.—Año M.DC.XXXI.*

2. *Obras propias | Y Traducciones, con la parafrasi | de Algunos Psalmos de Dauid | y capitulos de Iob. | Auctor el Doctissimo y Reuerendissi- | mo Padre Fray Luis de Leon de la | Gloriosa Orden del grande | Doctor y Patriarca Sant | Agustin. | En Madrid este Año* 1631. *las hizo imprimir | Don Franciso de Queuedo Villegas. Illu- | strandolas con la direction protection | y nombre del Excelentiss. Conde |*

Le collecteur restait anonyme : dans sa préface il déclarait que l'édition de Madrid étant mal imprimée, pleine de fautes, et d'un trop petit format, le duc de Feria avait résolu d'en donner une réimpression plus correcte et plus élégante.

Mais bien que le titre de Quevedo fût reproduit en tête de cette édition, si l'on examine les différences qui la distinguent de celle de Madrid, on constate qu'elles ne se bornent pas à des corrections qui l'améliorent.

Elle contenait, en effet, les mêmes poésies, dans le même ordre, à l'exception toutefois de la deuxième traduction du Psaume XLIV, du chapitre XXIX de Job et de quelques tercets du chapitre XX du Livre de Job [1], ce qui semble indiquer qu'elle était faite sur un manuscrit spécial descendant peut-être d'un texte plus ancien d'où provenait aussi celui de Quevedo [2].

Ces éditions devinrent bientôt fort rares, sans que personne songeât cependant à en donner une réimpression.

Ce ne fut qu'en 1761 que Gregorio Mayans y Siscar publia à Valence une reproduction de l'édition de Quevedo, en y ajoutant quelques poésies inédites [3].

Duque Gran Canciller | *&c.* | (Vignette représentant le Christ bénissant.) | *En Milan.* | *Por Phelippe Guisolfi, Año* 1631. | *Con licencia de los Superiores.* || In-12 de 312 pages + 12 prémilinaires. A la seconde feuille une note avertit que la première impression était en petits caractères et ne contenait *qu'un livre* ce qui semble indiquer que l'éditeur n'avait pas vu l'édition de Madrid. Puis vient la Tasa et l'annonce que le prix sera versé à des œuvres pies. Puis une note disant que l'on a supprimé le privilège, les approbations et les dédicaces comme inutiles. — Errata . — Table. — Préface au lecteur. — Texte.

1. C'est ce que dit le P. Santiago Vela dans son *Archivo Agustiniano*, vol. XIII, septembre 1919, p. 144, note 3. Les six derniers tercets manquent dans l'édition de Milan.

2. Sur cette question voir mon article de la *Revue Hispanique*, t. XLVI, intitulé : *Notes pour une édition des poésies de Luis de Leon.*

3. *Obras* | *propias* | *i traducciones* | *de latin, griego, i toscano,* | *con la Parafrasi de algunos Salmos,* | *i Capitulos de Job.* | *Su Autor* | *El*

Il est d'ailleurs permis de se demander si Mayans eut entre les mains le texte imprimé, car il ignorait qu'il contînt la traduction complète des Églogues de Virgile, comme on le verra plus loin.

En 1771 dans son *Parnaso Espanol,* Lopez de Sedano publia quelques poésies inédites de Luis de Leon. Il négligea malheureusement d'en vérifier l'authenticité et l'on doit avouer que le choix qu'il fit de pièces toutes d'un caractère religieux fut inspiré par le zèle plus que par le bon goût [1].

L'année 1779, qui avait vu la première édition du Livre de Job et de la traduction complète en tercets des chapitres de ce Livre Saint, vit aussi paraître un recueil de poésies spirituelles dans lequel une part avait été faite à Luis de Leon [2].

P. M. Fr. Luis de Leon | de la Orden de S. Agustin, Dotor Theo- | logo del Gremio i Claustro de la Uni- | versidad de Salamanca. | Tercera impression | nuevamente añadida. | Con licencia del Real Consejo. | En Valencia : | En la Imprenta de Joseph Thomas Lucas, | plaza de Comedias. Año 1761. — In-8º de 53 feuillets préliminaires non chiffrés. Titre. — Licence du Conseil royal, Madrid 14 mars 1760. — Fee de Erratas, Madrid, 20 mai 1761. — Tasa du 28 mai 1761. — Dédicace de Quevedo à Manuel Sarmiento de Mendoza. — Dédicace de Luis de Leon à Pedro Portocarrero. — Dédicace de Quevedo au duc d'Olivares. — Au folio 15 de l'exemplaire de Madrid est inséré le portrait de Luis de Leon (Felix Prieto lo Grabó en Salamanca año de 1798.) — Au folio 16 : vie de Luis de Leon par Gregorio Mayans y Siscar. Au folio 39 b. Corrections et annotations du Correcteur. P. 1, texte.

1. *Parnaso Español. Coleccion De Poesias escogidas de los mas celebres poetas Castellanos. Tomo V. Con licencia. Madrid. Por D. Antonio de Sancha, Año de M.DCC.LXXI. Se hallará en su Libreria Aduana vieja.* Ce recueil contient les poésies suivantes attribuées à Luis de Leon : p. 1, Muestre el blason cathólico la gloria. — P. 7, Metido andaba en vanas alegrias. — P. 27, Alma que en la terrible tiniebla de los vicios. — P. 31, Amado Christo, Christo de mi vida. — P. 36, Comida celestial, Pan cuyo gusto. — P. 37, A la Fé preguntó un Villano rústico. — P. 38, Sentaronse á una mesa pobre y rica. — P. 39, Si pan es lo que vemos, ¿cómo dura? — P. 39, Virgen, que sobre todas las criaturas. — P. 45, Lucero rutilante de la Aurora. — P. 47, Un admirable cambio, y nunca oido. — P. 47, Si igual á mi deseo.

2. *Poesias espirituales escritas por Luis de Leon... D. A. Velazquez*

La même année Gregorio Mayans y Siscar éditait un *Virgile* dans lequel il donnait des traductions espagnoles, soit en vers soit en prose, des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Énéide*, qu'il prétendait être de Luis de Leon [1]. Il essayait d'en prouver l'authenticité en se fondant sur les faits suivants.

En 1660 parut à Madrid, sous le titre de *Virgilio concordado* [2], une traduction en vers des Bucoliques et du premier livre des Géorgiques, publiée par un certain Abdias Joseph.

La même année parut un second volume du *Virgilio concordado* [3] qui contenait les Géorgiques, mais publié sous le nom de Don Antonio de Ayala.

Enfin, en 1664, l'augustin Antonio de Moya, qui vivait à Madrid au couvent de San Felipe el Real, publiait sous le

de Velasco... P. de la Estrella... P. de Padilla... y L. F. de Vega carpio. Madrid, 1779. — In-8°.

1. *Todas las Obras de P. Virgilio Maron, ilustradas con interpretaciones y notas en longua castellana de L. de Leon, Greg. Hernandez de Velasco, Fr. Sanchez de las Brozas y J. de Guzman, y declaracion de los nombres propios y lugares dificultosos esparcidos por todas las obras : la vida de Virgilio y noticia de las traducciones castellanas de sus obras, por Greg. Mayans y Siscar. Madrid, Barco*, 1779. — 5 volumes in-8°.

2. *Obras de Publio Virgilio Maron, Concordado en Latin Artificial, en Latin Natural, en Lengua Castellana, de Prosa i Verso, i en Notas Latinas : dedicadas al Señor Don Francisco Lopez de Rio, Cavallero del Orden de Alcantara, Alferez Mayor de la Ciudad de Soria, i su Provincia, Señor de las Villas de Gomar, Almenar, el Cabo, &c. por el Licenciado Abdias Joseph, natural de Cedillo. — Tomo primero de las Eglogas. — Con privilegio. En Madrid. Por Domingo Garcia Morrás, Año de* 1660. — *Vendese en Casa de Julian Hernandez, en la Calle de la Paz, Casa de los Leones.* — Je donne ce titre d'après Mayans, ainsi que le suivant.

3. *Obras de Publio Virgilio Maron, Concordado en Latin Artificial, en Latin Natural, en Lengua Castellana, de Prosa i Verso i en Notas Latinas : dedicadas al Señor Don Francisco Lopez de Rio, Cavallero del Orden de Alcantara, Alferez Mayor de la Ciudad de Soria, i su Provincia, Señor de las Villas de Gomar, Almenar, el Cabo, &c. Por Don Antonio de Ayala. — Tomo Segundo de las Georgicas. — Con Privilegio. En Madrid Por Domingo Garcia Morrás, año* 1660. — In-8°.

même titre de *Virgilio concordado*[1] la traduction des six premiers livres de l'*Énéide*.

Or, il est évident par les termes mêmes dont se sert le soi-disant Antonio de Ayala, qu'il est le même personnage qu'Abdias Joseph et qu'Antonio de Moya. Pour retirer à ce dernier la paternité de toutes ces traductions et l'attribuer à Luis de Leon voici les raisons que donne Mayans.

Dans la Préface du deuxième tome, le soi-disant Antonio de Ayala disait : « Les Géorgiques en vers n'important guère à l'intelligence du présent livre, *je* les ai réservées au tome premier [celui qui parut sous le nom d'Abdias Joseph] où les trouveront ceux qui regrettaient de ne pas les voir ici. Je n'ai trouvé du P. M. Fr. Luis de Leon que le premier livre seulement, et c'est la raison pour laquelle je n'ai pas publié plus que la traduction en vers des *Géorgiques*. J'ai en ma possession également les *Églogues* et je ne saurais dire de qui elles sont à coup sûr : car celui de qui je les tiens, m'a toujours nié qu'elles fussent de lui et ne m'a jamais dit de qui elles étaient. »

Or, les *Églogues*, publiées dans le premier tome, étaient celles de Luis de Leon qui avaient déjà paru en 1631 dans l'édition de Quevedo sous le nom de leur véritable auteur. Mayans affirme que Quevedo n'avait publié que les six dernières et qu'Abdias Joseph, avait été le premier à donner

1. *Obras de P. Virgilio Maron, Elogias (sic), Georgicas, i Eneida. Concordado, explicado, i ilustrado por el P. M. Fr. Antonio de Moya, del Orden de San Agustin, Lector de Theologia Jubilado, i Procurador General de la Provincia del Quito de las Indias del mismo Orden, Residente en San Felipe de Madrid. Dedicadas al Mui Noble, i mui Ilustre Señor Don Martin de Saavedra Ladron de Guevara, Conde de Tahalú, inmediato a los Condados de Escalante, Marquesado de Rucandio, Vizcondado de Treceno, Señorio de la Casa de Cevallos, i de las Villas a él pertenecientes del Valle de Valdaliga, de la Casa Aracuri, Esparza, i Acotain, i de la Villa de Bi. — Tomo III, de la Eneida. — Con licencia. En Madrid : Por Pablo de Val, Año de* 1664. — In-8°.

quatre autres. En réalité les dix églogues avaient paru ainsi que le premier livre des *Géorgiques*, tant dans l'édition de Madrid que dans celle de Milan, 1631, qui ne furent probablement ni l'une ni l'autre entre les mains de Mayans.

Arguant des paroles mêmes de Moya qu'il faut l'identifier avec Abdias Joseph et Antonio de Ayala ; qu'il possédait la traduction complète des *Églogues;* que celle-ci émanait incontestablement de Luis de Leon, comme le prouvait la publication de six des Eglogues par Quevedo, il en concluait que toutes les traductions de Virgile qui se trouvent dans le *Virgilio concordado* sont de Luis de Leon.

Ces traductions en vers étaient complétées dans les trois tomes par une version en prose que Mayans attribue sans hésitation à Luis de Leon, mais sans en donner aucune preuve.

Quant aux Gëorgiques elles étaient accompagnées toutes quatre d'une version en vers, distincte de la traduction en tercets du premier livre publiée par Quevedo, et que Mayans donnait comme de Luis de Leon.

Mais ces affirmations de Mayans ne résistent pas à l'examen. Antonio de Moya savait que les Bucoliques et le premier livre des Géorgiques étaient d'un même auteur. Il les avait sans doute tirées d'un seul manuscrit, simple copie de l'édition de Madrid ou de Milan. Quant aux autres, il les avait empruntées à un autre manuscrit dont il avoue ignorer l'auteur. Il n'y a donc aucune raison de supposer qu'elles sont de Luis de Leon. Le seul fait que le premier livre des Géorgiques fut publié dans le premier volume, tandis que la traduction complète des quatre livres parut dans le second semble bien indiquer qu'elles étaient d'auteurs différents.

En 1783, Conti dans sa collection de poésies insérait deux des odes de Luis de Leon avec leur traduction en italien [1].

1. *Coleccion. de Poesias castellanas traducidas en verso toscano, é ilustradas por el Conde D. Juan Bautista Conti. Primera Parte. Tomo I Con*

En 1785 une réimpression de l'édition de 1761 paraissait à Valence [1].

En 1790 Ramon Fernandez consacre le tome X de sa collection aux poésies de Luis de Leon [2].

Enfin en 1804-1816 le P. Antolin Merino entreprit de donner une édition complète des œuvres espagnoles de Luis de Leon : son sixième tome, paru en 1816, était consacré aux poésies [3]. Il s'était servi à cet effet, outre les textes imprimés jusqu'alors, de dix manuscrits, dont la plupart existent encore, et il ajouta aux poésies déjà connues un certain nombre d'autres inédites, empruntées en général à un manuscrit de la Bibliothèque colombine de Séville. On ne saurait les accueillir sans réserves, car quelques-unes sont manifestement apocryphes.

Telle est l'ode sur la mort de maître Termon. En effet cette poésie est suivie, dans le manuscrit d'où elle est tirée,

superior permiso. en Madrid, en la Imprenta Real. M. DCC.LXXXII — Le tome III paru en 1783 contient les odes *Que descansada vida* et *Folgaba el Rey Rodrigo* (pp. 202 et 214).

1. *Obras propias y traducciones de latin, griego, y toscano, con la parafrasi de algunos psalmos, y capitulos de Job. Su autor El P. Maestr. Fr. Luis de Leon de la Orden de San Agustin, Doctor Theologo del Gremio y Claustro de la Universidad de Salamanca. Quarta impresion. En Valencia : Por Joseph y Thomas de Orga. M.DCC.LXXXV. Con las licencias necesarias.*

2. *Poesias del Maestro Fray Luis de Leon. Por Don Ramon Fernandez Tomo X. M.DCC.LXXXX. En Madrid en la Imprenta Real.* — In-8° de 359 pages. Ce recueil contient les mêmes poésies que l'édition de Valence, 1761.

3. *Obras del M. Fr. Luis de Leon de la Orden de San Agustin, reconocidas y cotejadas con varios manuscritos auténticos Por el P. M. Fr. Antolin Merino, de la misma orden. Tomo I. Exposicion del Libro de Job.* (Emblème représentant un chêne émondé, une hache au pied, et dans les branches une banderole avec l'inscription : *Ab ipso ferro.*) *Madrid MDCCCIV. En la Imprenta de la viuda de Ibarra. Con licencia.* — Le sixième tome est intitulé : *Las Poesias.* (Emblème et devise comme au premier tome). *Madrid Por Ibarra, Impressor de Camara de S. M.* 1816.

d'une autre de Juan de Almeida sur le même sujet[1]. Or, Almeida est mort pendant que Luis de Leon était en prison, et maître Termon semble bien avoir été encore en vie au moment où Luis fut arrêté.

La *Lira* sur la beauté physique de la Vierge, bien qu'inspirée par le Cantique des Cantiques, offre un caractère matériel bien éloigné de la tournure d'esprit de Luis de Leon et par conséquent a peu de chances d'être authentique [2].

En somme il est impossible d'affirmer avec une certitude absolue, en l'absence de textes autographes, que telle ou telle poésie est indubitablement de Luis de Leon.

Mais il en est un certain nombre qui ont toujours été considérées comme étant de lui et qu'une tradition constante, contemporaine de l'auteur, lui attribue : ce sont celles que Quevedo a publiées.

Tout au plus peut-on élever quelques doutes sur les deux poésies consacrées d'après Quevedo à la mort de Don Carlos.

La première semble inspirée du Psaume CXLV et d'un passage de Sénèque le Tragique. Bien qu'elle porte en titre *Au tombeau du prince Don Carlos* [3], peut-être serait-il aussi justifié de supposer qu'elle a trait à la mort de Charles-Quint ; et quant à la seconde [4], qui semble en effet se rapporter au fils de Philippe II, elle est tellement pitoyable qu'on regrette de la voir attribuer à Luis de Leon. L'une et l'autre d'ailleurs ne se trouvaient pas dans les manuscrits qu'a consultés Merino.

De même la traduction de l'ode d'Horace : *Quid fles Asterie ?* est peut-être de Sanchez de las Brozas [5].

Ces réserves faites, on peut prendre pour base d'une étude

1. *Obras*, t. VI, Apendice segundo, pp. 97-101.
2. *Obras*, t. VI, pp. 115-119.
3. *Obras*, t. VI, p. 95.
4. *Obras*, t. VI, pp. 95-96.
5. Voir Menendez Pelayo : *Horacio en España*, t. I, p. 18.

des poésies de Luis de Leon l'édition de Madrid 1631 ou celle de Milan de la même année.

Les poésies contenues dans ces recueils se divisent en traductions d'auteurs latins, grecs ou italiens, ou de textes de la Bible, enfin en compositions originales.

Il serait vain d'essayer de déterminer dans quel ordre l'auteur cultiva chacun de ces genres. M. Menendez Pelayo a voulu le faire.

D'après lui le développement du génie lyrique de Luis de Leon pourrait être étudié en le divisant en périodes. Et l'éminent critique suppose que le poète débuta par des imitations de l'italien, suivies d'une série de traductions du grec ou du latin, puis de versions de l'hébreu, et enfin de poésies originales.

Cette hypothèse est absolument erronée.

Tout d'abord les quelques imitations de l'italien ne furent certainement pas les premiers essais poétiques de Luis de Leon car, lorsqu'Arias Montano lui fit lecture du fameux livre mystique, c'est-à-dire peu avant 1560, Luis, de son propre aveu, ne savait pas encore l'italien [2]. Ces traductions, dont une au moins, celle de Giovanni della Casa, est d'une perfection remarquable, sont donc, selon toute apparence, au plus tôt de l'année 1560. Or dès 1552 Luis avait écrit sa *Prophétie du Tage* ; l'ode *Qué descansada vida* date probablement de 1557 et celle sur la *Vie du Ciel* de 1560 [3].

Quant aux traductions du latin on peut en dater quelques-unes : celle de l'ode *O navis referent in mare te novi* serait de 1568 ; et les quatre autres, publiées par Sanchez de las Brozas en 1574, sont vraisemblablement postérieures à 1568. Or entre 1568 et son arrestation en 1572 Luis composa plusieurs de

1. Menendez Pelayo : *Horacio en España*, t. II, pp. 27-33.
2. Voir plus haut, t. I, p. 108, note 1.
3. Voir plus loin, ch. XXVIII.

ses plus belles poésies originales parmi lesquelles la fameuse Ode intitulée *Nuit sereine* [1].

La traduction de la première Olympique paraît dater de l'emprisonnement de Luis et sans doute de 1575 [2].

Des traductions bibliques, quelques-unes remontent au moins à l'époque où l'auteur commença la version du Livre de Job, c'est-à-dire à ses débuts dans l'étude de l'hébreu, qui datent probablement de son séjour à Alcala en 1556 [3].

En réalité Luis de Leon cultiva simultanément tous ces genres, sans y apporter aucune méthode, et au hasard de ses lectures ou de ses impressions.

Sans donc attacher à l'ordre suivant aucune valeur chronologique, on peut commencer l'étude des poésies par les traductions ou imitations du latin, puis examiner les traductions de l'italien, du grec, de l'hébreu, et enfin les compositions originales.

Quevedo a inséré dans son recueil une traduction un peu libre des trente-trois premiers vers de l'Élégie 3 du deuxième livre de Tibulle, qui témoigne d'une élégante facilité [4].

Les traductions ou imitations des Bucoliques et du premier livre des Géorgiques ne méritent pas d'observation particulière, si ce n'est qu'on y trouve une aisance plus grande peut-être que dans celle des Odes d'Horace, et que la lecture en est éminemment facile : on sent combien le traducteur avait pénétré l'esprit et goûté le charme de son modèle.

Elles sont naturellement exactes à part quelques erreurs insignifiantes [5].

---

1. Voir plus loin, ch. XXVIII.
2. Voir plus loin, ch. XXVIII.
3. Voir plus haut, t. I, p. 80.
4. *Obras*, t. VI, pp. 282-283.
5. Dans l'Eglogue II, v. 30, le mot *hibiscus* qui signifie guimauve est rendu par *acebo* qui désigne le houx. — La strophe 10 de l'Eglogue IV constitue un contresens : « Mezclado con los Dioses soberanos de vida gozará qual ellos lleno—de bienes deleytosos y no vanos, »

Deux modifications étranges ont été cependant apportées au texte sans qu'on en voie la raison. Dans la première Églogue le nom d'*Amaryllis* est remplacé par celui de *Galatée*. Dans la huitième, *Nisa* est traduit par *Nise*. Cette dernière offre un certain intérêt si on la rapproche de l'emploi de ce nom de *Nise* dans la traduction de plusieurs odes d'Horace.

Pour rendre l'hexamètre virgilien Luis de Leon a employé le tercet dans les Églogues I, III, IV, V et IX, l'octave pour les autres, qui, à l'exception de la septième et de la huitième ne sont pas des dialogues ; encore ces deux dernières sont-elles des chants parallèles plutôt que des dialogues.

La nécessité de la rime a contraint le traducteur à rendre les vers latins par un nombre à peu près double de vers espagnols sans qu'on puisse lui reprocher toutefois d'être tombé dans l'amplification [1].

Les traductions ou imitations d'Horace sont au nombre de vingt-quatre dont quelques-unes, comme on l'a vu, peuvent être approximativement datées.

Traduire en vers un poète lyrique est une entreprise difficile : on ne saurait dire que Luis de Leon y ait toujours réussi. Son admirateur le plus fervent M. Menendez Pelayo reconnaît que « dans ses traductions proprement dites abondent les vers faibles et même sans harmonie ou mal mesurés, les phrases sans vigueur et même les contresens ». Ainsi dans l'ode 4 du livre I, le vers :

Nec regna vini sortiere talis

---

ne rend pas : « Ille Deum vitam accipiet, divisque videbit | Permixtos heroas, et ipse videbitur illis || (v. 15-16.) — La traduction du II[e] livre des Géorgiques fut publiée pour la première fois par Mayans et n'offre aucune garantie d'authenticité.

1. Les 83 vers de l'Egl. I sont rendus par 157 v. ; les 93 de l'Egl. II, par 128 ; les 111 de l'Egl. III, par 157 ; les 63 de l'Egl. IV, par 112 ; les 90 de l'Egl. V, par 160 ; les 86 de l'Egl. VI, par 152 ; les 70 de l'Egl. VII, par 128 ; les 129 de l'Egl. VIII par 200 ; les 67 de l'Egl. IX, par 112 ; les 77 de l'Egl. X, par 144.

n'est pas rendu par la strophe :

> ¿ Que sabes, si hoy te llevará la muerte
> al reyno de Plutón ? Adonde mal dado
> jugarás, si te cabe a ti la suerte
> de ser Rey de banquete convidado.

Dans l'ode 10 du livre III les vers :

> Que no siempre tu puerta
> podré sufrir al agua descubierta

ne traduisent pas :

> Non hoc semper erit liminis, aut aquae
> Coelestis patiens latus.

Dans l'ode 18 du livre II Luis a pris le mot *salis* pour le génitif du mot *sal* alors que c'est la deuxième personne du singulier du verbe *salio*, et il a traduit :

> et ultra
> limites clientium
> Salis avarus

par :

> en sus tierras te has entrado
> y de sal avariento
> solo a robar lo ageno estas atento.

Ce contresens est d'autant plus grave qu'il rend faux le vers d'Horace, la finale du génitif *salis* étant brève, tandis qu'à la deuxième personne du verbe *salio* la finale est longue. Ceci semblerait indiquer que Luis n'avait pas une notion exacte de la composition de la strophe.

Certaines images frappantes ont disparu, par exemple la fameuse métaphore de l'Ode 4 du livre I :

> Pallida mors aequo pulsat pede pauperum tabernas
> regumque turres.

En revanche, certaines expressions sont de véritables trouvailles. M. Menendez Pelayo fait remarquer avec raison que les mots : *vultus nimium lubricus adspici* de l'Ode 19 du livre I sont excellemment rendus par : *grande deslizadero a quien le mira ;* que, dans la version de la deuxième Epode *Beatus ille*, la précision des termes est admirable ; que l'Ode 4 du livre I, *Intermissa Venus diu* est rendue de la façon la plus heureuse [1] :

No trates mas en vano
¡ o de amor dulce cruda engendradora !
rendirme, que estoy cano
y duro para amar ; vete en buen hora,
revuelve alla tu llama
sobre la gente moza que te llama.

Il importe, pour en mesurer le mérite, de se rappeler qu'en ce genre Luis était un novateur ; qu'avant lui, à part le marquis de Santillana, qui avait imité Horace, on ne trouvait pas de traductions ni d'adaptations espagnoles de ce poète. En écrivant au secrétaire Juan Vazquez pour lui expliquer l'insertion dans son Commentaire sur Garcilaso de poésies de Luis de Leon, qu'il ne nommait d'ailleurs pas, Sanchez de las Brozas faisait remarquer qu'il « y avait peu de choses de ce genre en espagnol [2] ». Luis de Leon eut donc le mérite d'ouvrir une voie dans laquelle on peut ajouter qu'il ne fut pas surpassé.

Il se rendait compte de la difficulté de l'entreprise et l'exprime dans sa préface en termes pleins de bon sens.

« Que ceux qui voudront s'ériger juges de mes traductions, éprouvent d'abord ce que c'est que de traduire des poésies élégantes d'une langue étrangère dans la sienne, sans ajouter ni ôter de pensée, et de garder autant que possible les figures

1. Menendez Pelayo, *Horacio en España*, t. I, pp. 2c-24.
2. « Hay pocas cosas de estas en nuestra langua. » (Voir plus haut, t. I, p. 188, n. 1.)

et le charme de l'original et de les faire parler castillan, et non comme des étrangères et des intruses, mais comme si elles étaient nées dans cette langue et indigènes. Je ne dis pas que je l'aie fait, et je n'ai pas cette présomption ; mais j'ai prétendu le faire et je le confesse. Et que ceux qui diront que je n'y ai pas réussi s'y essayent eux-mêmes ; peut-être alors estimeront-ils davantage mon travail. Je ne m'y suis appliqué d'ailleurs que pour montrer que notre langue reçoit bien tout ce qu'on lui confie et qu'elle n'est ni dure ni pauvre comme quelques-uns le disent, mais malléable comme la cire et riche pour ceux qui savent l'employer [1]. »

Ces traductions, quoi qu'en dise Luis de Leon, visent d'ailleurs plus à rendre le sentiment général de la poésie d'Horace, qu'à la traduire mot pour mot ; aussi se permet-il quelquefois de changer les images du texte, de moderniser certaines comparaisons, de faire quelques allusions à lui-même ; et cela donne, il faut l'avouer, à ces petites pièces une vie, un charme que n'aurait su atteindre une stricte transposition.

C'est ainsi que dans l'Ode 22 du livre I, l'Allemagne et les Maures remplacent l'Apulie et Juba.

Quale portentum neque militaris
Daunia latis alit aesculetis
Nec Jubae tellus generat leonum
Arida nutrix

est traduit, fort heureusement d'ailleurs :

Y mas fiera alimaña,
mas fiera y espantosa no mantiene
la mas alta Alemaña
en sus espesos bosques, ni la tiene
la tierra donde mora
el moro, de fiereza engendradora [2].

1. Dédicace à Pedro Portocarrero *in fine*. (*Obras*, t. VI, p. 4.)
2. *Obras*, t. VI, p. 243.

Dans l'Ode 14 du livre II, la noblesse est désignée par « le sang des Goths ».

.........unda scilicet omnibus
Quicumque terrae munere vescimur
Enaviganda, sive reges,
Sive inopes erimus coloni.

devient :

Por do pasaran todos
quantos la liberal tierra mantiene
asi el que de los Godos
desciende y en su mano el sceptro tiene
como los labradores
que viven de tan solos sus sudores [1].

Dans l'Ode 18 du livre II :

Non ebur neque aureum
Mea renidet in domo lacunar ;
Non trabes Hymettiae
Premunt columnas ultima recisas
Africa,

est traduit :

Aunque de marfil y oro
no está en mi casa el techo jaspeado
con la labor del Moro
ni las vigas de Himecia han sustentado
columnas muy labradas
de los confines de Africa cortadas [2].

Cette méthode, comme on le voit dans cette dernière strophe n'est pas méthodiquement appliquée, et si le *More* rappelle la civilisation moderne, cette allusion voisine avec l'*Hymette* qui rappelle les habitudes antiques.

1. *Obras*, t. VI, p. 249.
2. *Obras*, t. VI, p. 250.

Dans l'Ode 7 du livre III

Neque in vias
Sub cantu querulae despice tibiae

est rendu par :

Y no abras la ventana
al canto dolorido
de la flauta alemana [1].

Dans ses traductions des Odes 5 du livre I, 8 et 12 du livre II, les noms de Pyrrha, de Barine et de Lycimnia sont remplacés par celui de *Nise* qui est également substitué à celui de Valgius dans l'imitation de l'Ode 9 du livre II.

Ce nom qui n'est ni grec ni latin peut passer pour l'anagramme d'*Inés*. En 1577 Jerónimo Bermudez, professeur de théologie à Salamanque, publia sous le pseudonyme d'Antonio de Silva, sa *Nise lastimosa* et sa *Nise laureada*.

Or, dans son imitation de la douzième Ode du livre III, Luis de Leon fait allusion à la bataille de Lépante du 7 octobre 1571. Faut-il conclure que cet anagramme fut emprunté à Luis de Leon par son collègue à l'Université ?

Il semble que ce ne soit pas sans raison que Luis de Leon fit usage de ce nom de Nise, et qu'il lui attribuait un sens allégorique dont malheureusement la trace est actuellement perdue [2].

Une remarque assez surprenante c'est que Luis de Leon n'a pas adopté pour rendre chacun des types de strophes d'Horace un modèle rythmique invariable, et que, se servant de strophes différentes pour rendre un même modèle, il ne semble pas avoir cherché à les choisir en harmonie avec le sujet.

Peut-être n'avait-il qu'une connaissance insuffisante des mètres d'Horace : c'est ce que laisserait penser l'erreur qu'il

1. *Obras*, t. VI, p. 259.
2. Voir plus haut, p. 211.

a commise sur le sens du mot *salis* dans l'Ode 18 du livre II, et qui surprend chez un lettré tel que lui, doublé d'un poète si mélodieux.

Quoi qu'il en soit, la statistique suivante montre qu'un même mètre espagnol lui sert à rendre des strophes latines de formes différentes et qu'inversement, des strophes identiques sont rendues par des mètres différents, sans que la raison de ce choix apparaisse clairement.

1° Il emploie les VERS BLANCS DE ONZE SYLLABES pour rendre l'asclépiade mineur :

De claros reyes claro descendiente [1].

2° La STROPHE DE QUATRE VERS HENDÉCASYLLABES ET HEPTASYLLABES pour rendre les distiques formés du sénaire et du quaternaire iambiques.

Dichoso el que de pleitos alejado [2].

3° La STROPHE DE CINQ VERS HEPTASYLLABES ET HENDÉCASYLLABES pour rendre :

a) Le distique formé d'un glyconique et d'un petit asclépiade :

Mientras que te agradaba [3]

b) La strophe sapphique :

Aunque de Scythia fueras [4]
Aguero en la jornada [5]

4° La STROPHE DE SIX VERS HEPTASYLLABES ET HENDÉCASYLLABES aBaBcC pour rendre :

1. *Obras*, t. VI, p. 232. Horace I, 1.
2. *Obras*, t. VI, p. 271. Horace, Epodes 2.
3. *Obras*, t. VI, p. 259. Horace, odes, III, 9.
4. *Obras*, t. VI, p. 260. Horace, odes, III, 10.
5. *Obras*, t. VI, p. 264. Horace, odes, II, 27.

a) La première strophe asclépiade composée de trois asclépiades mineurs et d'un glyconique :

El canto y lira mia [1]
Ay no te duelas tanto [2]
Asaz tenian guardada [3]

b) La deuxième strophe asclépiade composée de deux asclépiades mineurs, d'un phérécratien, puis d'un glyconique:

Tornaras por ventura [4]
Rehuyes de mi esquiva [5]
Cumpliose mi deseo [6]

c) l'asclépiade mineur isolé :

Ilustre descendiento [7].

d) Le distique formé du glyconique et de l'asclépiade mineur :

La madre de amor cruda [8]
Quando Lidia me alabas [9]
Despues de tantos dias [10]

e) la strophe sapphique :

El hombre justo y bueno [11]

1. *Obras*, t. VI, p. 71. Horace, odes, II, 12.
2. *Obras*, t. VI, p. 245. Horace, odes, I, 33.
3. *Obras*, t. VI, p. 261. Horace, odes, III, 16.
4. *Obras*, t. VI, p. 239. Horace, odes, I, 14.
5. *Obras*, t. VI, p. 243. Horace, odes, I, 23.
6. *Obras*, t. VI, p. 269. Horace, odes, IV, 13.
7. *Obras*, t. VI, p. 233. Horace, odes, I, 1.
8. *Obras*, t. VI, p. 241. Horace, odes, I, 19.
9. *Obras*, t. VI, p. 238. Horace, odes, I, 13.
10. *Obras*, t. VI, p. 267. Horace, odes, IV, 1.
11. *Obras*, t. VI, p. 242. Horace, odes, I, 22.

f) la strophe alcaïque formée de deux hendécasyllabes d'un ennéasyllabe et d'un décasyllabe alcaïques :

Con paso presuroso [1]

g) le distique formé d'un dimètre catalectique trochaïque et d'un sénaire iambique.

Aunque de marfil y oro [2]

5° Il emploie aussi la STROPHE DE SIX VERS HEPTASYLLABES ET HENDÉCASYLLABES, mais avec la disposition aBabcC pour rendre :

a) la deuxième strophe asclépiade:

Quien es o Nise hermosa [3]
Porque te das tormento [4]

b) la strophe alcaïque:

No siempre descendiendo [5]
Desciende ya del cielo [6]

c) la strophe sapphique:

Si Nise en tiempo alguno [7]

6° La STROPHE DE HUIT HENDÉCASYLLABES ABABABCC pour rendre le distique formé du grand archiloquien et du sénaire iambique catalectique.

Ya comienza el invierno riguroso [8]

Le recueil de Quevedo contenait une seule traduction du

1. *Obras*, t. VI, p. 249. Horace, odes, II, 14.
2. *Obras*, t. VI, p. 250. Horace, odes, II, 18.
3. *Obras*, t. VI, p. ?37. Horace, odes, I, 5.
4. *Obras*, t. VI, p. 257. Horace, odes, III, 7.
5. *Obras*, t. VI, p. 69. Horace, odes, II, 9.
6. *Obras*, t. VI, p. 253. Horace, odes, III, 4.
7. *Obras*, t. VI, p. 246. Horace, odes, II, 8.
8. *Obras*, t. VI, p. 235. Horace, odes, I, 4.

grec, fort importante il est vrai, celle de la première Olympique de Pindare. Il semble que l'on peut assigner à cette version la date de 1575 avant-dernière année de l'emprisonnement de Luis de Leon.

Cette traduction fut sans doute faite sur l'édition de Plantin (Anvers 1567). Elle est fort habile et Luis a vraiment su *rendre ce texte espagnol*, comme se plaisaient à dire les contemporains, autant que faire se peut. Il a suivi fort exactement l'original et l'on doit seulement relever quelques erreurs. Ainsi les vers 7-12 de la deuxième strophe :

> Y con maestra mano
> descanta señalado
> en la mas dulce parte
> del canto, la que infunde mas contento
> y en el banquete amado
> mayor dulzor reparte

ne traduisent pas exactement les vers 14-17 du grec :

> ἀγλαΐζεται δὲ καὶ
> μουσικᾶς ἐν ἀώτῳ,
> οἷα παίζομεν φίλαν
> ἄνδρες ἀμφὶ θαμὰ τραπέζαν.

De même dans la strophe 11 les vers 5-6 :

> Y siempre aviene
> ser excelente, y raro
> el bien que de avenida
> y junto, y en un dia al hombre viene.

ne traduisent pas les vers 99-100 ;

> τὸ δ' ἀεὶ παράμερον ἐσλὸν
> ὕπατον ἔρχεται παντὶ βροτῷ.

Dans la strophe 12, les vers 3-6 :

> Y el Cronio, que hacia el sol contino mira,
> para que tanto pueda
> me infundirá copioso
> don de palabras vivas

ne rendent pas le texte grec (v. 109-11) :

> ἔλπομαι
> σὺν ἅρματι θοῷ κλείξειν, ἐπίκουρον εὑρὼν ὁδὸν λόγων,
> παρ᾽ εὐδείελον ἐλθὼν Κρόνιον.

Cette traduction offre la particularité que l'auteur a employé une strophe TRÈS COMPLIQUÉE DE DIX-NEUF VERS DE SEPT ET DE ONZE SYLLABES répartis dans l'ordre abCbaCcdeFdeFggHIhI avec l'intention évidente d'imiter dans une certaine mesure la coupe de la strophe de Pindare. Mais soit que le poète n'ait pas eu le temps de mettre la dernière main à son œuvre, soit que le texte qui servit à l'impression ait été défectueux, la cinquième strophe de l'édition de Quevedo est dépourvue du seizième vers qui devait être un hendécasyllabe rimant avec l'avant-dernier vers, et la dix-neuvième strophe est dépourvue du second et du quatrième vers qui sont suppléés dans certains manuscrits, mais avec une interversion des vers 5 et 4.

Merino a également publié, en l'attribuant à Luis de Leon sur l'autorité d'un seul manuscrit [1], la traduction de deux fragments de l'*Andromaque* d'Euripide : l'authenticité en est donc incertaine. Tout au plus peut-on signaler pour la démontrer que Luis de Leon connaissait bien l'Andromaque, car il en a traduit en prose les vers 943-953 dans son *Épouse Parfaite.*

Le premier fragment correspond aux vers 103-116 [2]. Le vers 108 :

> εἵλκυσε διφρεύων παῖς ἁλίας Θέτιδος.

n'est pas traduit et est remplacé par un blanc dans l'édition de Merino. Au reste la traduction en tercets est assez exacte.

1. C'est le manuscrit que Merino appelle manuscrit d'Alcala.
2. *Obras*, t. VI, pp. 288-289.

Le second morceau est un chœur (v. 766-789 [1]) rendu en distiques d'hendécasyllabes et d'heptasyllabes. Les deux derniers vers espagnols ne correspondent pas à des vers du texte grec. Bien que cette traduction soit moins exacte que la précédente, peut-être en raison de la difficulté du rythme grec, elle offre un réel mérite.

En fait d'imitations de l'italien, Quevedo s'était borné à en publier une de Pétrarque : *Mi trabajoso dia* [2] en strophes de treize vers hendécasyllabes et heptasyllabes : présentant l'arrangement : aBCaBCcDDEefF ; une autre de Bembo : *Señor aquel amor por quien forzado*, en strophes de sept et de onze syllabes disposées dans l'ordre cDcDDEE : elles sont précédées d'un tercet ABB, le premier vers étant dépourvu de rime.

Merino donne encore une traduction de la *canzone* de Giovanni della Casa : *Arsi : e non pur la verde stagion fresca* qui a été rendue avec une remarquable exactitude et une singulière habileté en employant la même strophe et la même distribution de rimes que l'original, ABCBACCDdEE, avec l'envoi AaBB : *Ardi y no solamente la verdura* [3].

En raison du caractère érotique de cette pièce on peut douter cependant qu'elle soit authentique.

A ces poésies sont joints cinq sonnets qui trahissent l'imitation italienne. M. Menendez Pelayo déclare que le troisième : *Agora con la aurora se levanta* est une des choses les plus belles et les plus délicates qu'il y ait en espagnol et qu'il rivalise avec le vingt-sixième sonnet de la *Vita Nova* [4] :

Tanto gentile e tanto onesta pare.

---

1. *Obras*, t. VI, pp. 289-290. Dans l'*Épouse Parfaite* Luis de Leon a cité aussi sans les traduire mot à mot les vers 1178-1182 d'Hécube.
2. *Obras*, t. VI, p. 67. C'est la *canzone* : Standomi un giorno, solo a la finestra.
3. *Obras*, t. VI, pp. 283-285.
4. Menendez Pelayo. *Horacio en España*, t. II, p. 27.

Le second : *Alargo enfermo el paso y vuelvo quanto* rappelle certains sonnets de Herrera par son ton désolé et ses sombres pensées. Il y est fait mention au dernier vers de *Nise* dont il a été question précédemment.

Il y a donc lieu de supposer que ces sonnets sont allégoriques en dépit de leur allure érotique. Et de fait, si on les entend de cette façon, le premier par exemple : *Amor casi de un vuelo me ha encumbrado* pourrait bien n'être qu'une prière à la Vierge. On en peut dire autant du quatrième et du cinquième : *O cortesia, o dulce acogimiento; Despues que no descubren su lucero* [1].

Ces imitations offrent un grand intérêt : le sonnet en effet ne saurait être une improvisation et demande au contraire une méditation sérieuse. Luis de Leon, s'il est véritablement l'auteur de ces petits poèmes a montré qu'il était capable de manier heureusement ce mètre compliqué.

Il ne se borna d'ailleurs pas à des imitations et il semble bien que l'on possède de lui des sonnets originaux, entre autres un sonnet sur la Nativité qui daterait de 1578 et qui, par sa simplicité et sa gravité, semble bien lui convenir [2].

---

1. Merino a publié sept sonnets t. VI, pp. 72-75, et pp. 128-129. Les deux derniers ne sont peut-être pas de Luis de Leon, l'un : *Quando me paro a contemplar mi vida* est tiré d'un ms. de la bibliothèque Magliabecchi de Florence qui n'offre aucune garantie ; le second : *Tieneme el agua de los ojos ciego* est cité dans les *Anotaciones a Garcilasso* (Élégie, II, pp. 376-377) par Fernando de Herrera qui dit que plusieurs personnes croient qu'il est de Francisco de Figueroa.

2. Ces deux sonnets ainsi qu'un autre ont été publiés par Ramon Menendez Pidal dans la *Revista quincenal* (10 janvier 1917, pp. 55-56) et dans le recueil : *Estudios literarios. Madrid, 1921*. Il les a tirés d'un recueil de poésies manuscrit formé vers 1583 à Toro par Francisco Moran de la Estrella, et faisant aujourd'hui partie de la bibliothèque du Roi (fol. 89). Il a décrit ce manuscrit dans le *Boletin de la Real Academia Española*, t. I, 1914, pp. 44-55, dans un article intitulé : *Cartapacios literarios salmantinos del siglo XVI*. J'estime fort douteux pour ma part que le second sonnet, sur le Saint-Sacrement, soit de Luis de Leon en raison des traces d'affectation qui le déparent.

Le troisième livre de l'édition de Quevedo contient les poésies religieuses, traductions ou imitations de Psaumes, et quelques traductions en tercets du Livre de Job.

Il était précédé d'un bref avertissement dans lequel l'auteur expliquait qu'il avait essayé de rendre la simplicité et la saveur de ces textes antiques, et justifiait l'emploi de la poésie par celui qu'en avaient fait les prophètes. Cette courte introduction est une espèce de résumé de la définition de la poésie donnée dans les *Noms du Christ*, et précédemment citée [1].

Quevedo publia la traduction des Psaumes I, IV, XII, XVIII, XXIV, XXVI, XXXVIII, XLI, XLIV (sous deux formes, la seconde n'existant pas dans l'édition de Milan), LXXI, LXXXVII, CIII, CVI, CII, CXIII, CXXIV, CXXIX, CXXXVI, CXLV, CXLVII, du dernier chapitre des Proverbes et des chapitres III-XII, XIX, XX et XXIX du Livre de Job : ce dernier n'existe pas dans l'édition de Milan.

L'authenticité de ces traductions semble démontrée par leur existence dans le manuscrit du couvent de San Felipe el Real qui se trouve aujourd'hui à l'Académie de l'Histoire.

Ce sont plutôt des imitations que des traductions. Elles paraissent avoir été faites sur le texte de la Vulgate et non sur le texte hébreu. Ainsi, dans la version du Psaume II, qui n'est pas dans l'édition de Quevedo, le verset 12 : « Apprehendite disciplinam » est rendu par *Aprended la doctrina*. Or ce passage est un de ceux que, dans ses leçons sur la Vulgate, Luis a déclaré pouvoir être traduits de plusieurs façons : il lui donne entre autres le sens d'*osculamini filium* [2].

---

1. Voir plus haut, pp. 195-197. Il s'agit du développement sur le but de la poésie qui se trouve dans le commentaire du nom *Monte*. (*Obras*, t. III, pp. 144-146.) Les ressemblances sont frappantes : en particulier après avoir déploré la légèreté des vers que lisent ou chantent les jeunes gens, il termine par les mots : « Pero esto es de otro lugar », alors que son Avertissement prend fin sur la phrase : « Pero esto ni es mio ni de este lugar. »

2. Voir plus haut, t. I, p. 378.

Le Psaume XXXVIII contient au verset 6 un passage que Luis déclarait mal rendu dans la Vulgate : « Ecce mensurabiles posuisti dies meos. » Ce verset n'a pas été traduit par Luis de Leon [1].

D'autre part dans la version du Psaume I, la sixième strophe semble avoir été ajoutée et ne correspondre à rien dans la Vulgate.

Ces traductions doivent appartenir à des époques fort différentes : quelques-unes lourdes et pénibles trahissent la main d'un débutant ; d'autres, au contraire, sont d'une netteté, d'une élégance et d'une harmonie remarquables et donnent l'impression d'être l'œuvre d'un maître. Celles qui furent insérées dans les *Noms du Christ* sont du nombre [2].

Les rythmes choisis par Luis de Leon pour traduire ces Psaumes ne semblent pas plus que ceux qu'il avait employés pour rendre les mètres d'Horace, inspirés et déterminés par les conditions du texte original.

C'est ainsi qu'il ne paraît pas avoir compris que la forme essentielle du Cantique ou du Psaume est le distique fondé sur le parallélisme ou l'antithèse rythmique : en conséquence il a employé fréquemment pour les rendre la strophe au lieu du tercet ou du distique.

Les Psaumes XVII, XVIII, LXXXVII, CII (sous sa première forme) et le trente et unième chapitre des Proverbes sont en tercets. Les Psaumes XI [3], CII (sous sa seconde forme) CIII et CIX sont en distiques de onze et de sept syllabes AbAb ; le Psaume LXXI en distiques de la forme aBaB.

Toutes les autres traductions sont en strophes :

1° De cinq vers de onze et de sept syllabes : aBabB :

1. Voir *De Fide*. (6e proposition sur la Vulgate. *Opera*, t. V, p. 313.)
2. *Obras*, t. III, pp. 215-217 ; pp. 458-460 ; t. IV, pp. 207-210.
3. Le Psaume 11 finit par deux vers Aa.

Psaumes I, IV, VI (sous deux formes [1]), XII (sous deux formes), XXIV, XXVI, XXXVIII, XLI, XLIV, sous la seconde forme, CXIII, CXXII, CXXIV, CXXIX, CXXXVI, sous sa première forme, CXLV et CXLVII. C'est le type de la *lira* de Garcilaso et la strophe préférée de Luis de Leon.

2° DE SIX VERS DE SEPT ET DE ONZE SYLLABES : aBaBcC : Psaume II.

3° DE HUIT VERS DE ONZE ET DE SEPT SYLLABES :

a) aBacBedD : Psaume XXI.

b) ABccABCC : Psaume LXXIII.

4° DE TREIZE VERS DE SEPT ET DE ONZE SYLLABES :

a) abCabCcdeeDfF : Psaumes L, et CXXXVI, sous sa deuxième forme.

b) abCabCcdeEdfF : Psaume LXXVIII.

5° DE VINGT-DEUX VERS DE SEPT ET DE ONZE SYLLABES : aBCaBCcDEeDdfGfgHHiKiK : Psaume CVI.

Quant aux tercets du Livre de Job ils existent dans la partie autographe du manuscrit de San Felipe el Real.

Quevedo n'avait publié que les chapitres III - XII, XIX, XX et XXIX ; mais le manuscrit renferme les quarante-deux chapitres entiers à l'exception du XXIVe, du XXVIIe, du XXVIIIe, du XXXe et du XXXIe qui sont incomplets. Il est donc évident que Quevedo n'utilisa pas le manuscrit de San Felipe en ce qui concerne les chapitres de Job.

On a vu à propos du Livre de Job qu'une traduction primitive, en prose, des versets, semble avoir été composée par Luis de Leon, peut-être à la même époque que sa traduction du Cantique des Cantiques et qu'un des faits qui permettent de former cette hypothèse est la présence dans un certain nombre de mots de cette traduction de l'*f* étymologique

1. Dans la deuxième, les strophes 8, 13, 15, 19, 22, 25 et 29 ont les vers 1 et 3 accentués sur la dernière syllabe (agudos).

qu'on ne retrouve plus dans la suite dans l'orthographe de l'auteur [1].

La même particularité se retrouve dans les tercets de Job au chapitre XXVIII : *buytres no la fallaron hasta agora* [2]; au chapitre XXXII : *Aunque el su fabla a mi no ha enderezado* [3]. Il faut noter d'ailleurs que le chapitre XXVIII n'a pas été complètement traduit.

Or il semble qu'on puisse distinguer dans le texte autographe de l'Académie de l'histoire trois parties : d'abord jusqu'au feuillet 173 verso, une première mise au net des trente-quatre premiers chapitres; puis au feuillet 174 recto un cahier plus petit et sans doute plus ancien, constituant un véritable brouillon écrit d'une main hâtive et se terminant au folio 205 verso par le chapitre XLII. Enfin, du folio 196 recto au folio 205 recto, se trouve un texte soigneusement écrit contenant les chapitres XVIII, XXI, XXII, XXIII, XXIV (incomplet), XXVII (incomplet) et XXX (incomplet) faisant partie d'un cahier de même format que le précédent, mais distinct de lui.

Ces chapitres XVIII, XXI, XXII, XXIII et XXIV manquent dans la première partie du cahier : il semble donc qu'ils n'aient été repris par le poète qu'après qu'il eut achevé de traduire le Livre de Job en entier. Il n'aurait donc pas fait cette traduction méthodiquement et de bout en bout : c'est ce qui expliquerait que les chapitres III - XII seraient tombés dans le domaine public avant les autres. Si Quevedo en publia deux de plus, c'est qu'il les recueillit lui-même dans une collection faite en dehors de l'auteur et postérieure sans doute à celle qui servit à l'édition de Milan puisqu'elle contient en plus, de même que la seconde traduction du Psaume XLIV, le chapitre XXIX du Livre de Job.

1. Voir plus haut, p. 182.
2. *Obras*, t. I, p. 130.
3. *Obras*, t. I, p. 228.

Quant à la troisième partie du cahier, peut-être n'est-elle pas de la main même de Luis de Leon, mais n'est-ce qu'une copie d'un de ses secrétaires ou de son neveu Basilio Ponce de Leon.

Ce qui importe c'est de constater que ces tercets remontent à une date antérieure où le poète, ne sachant pas encore l'hébreu, se servait du texte de la Vulgate.

Plus tard il aurait repris ce travail pour le perfectionner, à mesure que grandissaient son habileté à manier l'idiome national et sa science de l'hébreu, et cela avec l'intention de terminer par ces traductions, comme il l'annonce dans sa préface du Livre de Job, chacun des chapitres qu'il avait commentés. Il aurait conçu ce plan à l'époque où il se mit à reviser et à achever son Explication du Livre de Job, à la demande de la Mère Ana de Jesus.

On est frappé en lisant ces tercets de l'aisance avec laquelle le traducteur a su rendre espagnol le texte original malgré les difficultés presque insurmontables qu'il présentait. Une pareille entreprise ne pouvait aboutir qu'après des essais multiples, et sans doute bien des échecs. Soit que Luis de Leon qui considérait, non pas comme un divertissement ou un délassement, mais comme un devoir d'apôtre, de rendre accessibles et séduisants pour les ignorants et les profanes les textes sacrés, ait repris tout le long de sa vie la composition de cette paraphrase, soit qu'il ne l'ait poussée jusqu'au bout qu'à partir de 1580, date à laquelle la publication des œuvres de sainte Thérèse le mit en rapports avec les Carmélites, on ne peut qu'admirer le résultat qu'il a obtenu et la maîtrise qu'il avait atteinte.

CHAPITRE XXVIII

Les poésies originales. — Conclusion.

Dans l'examen de ses poésies originales, en l'absence d'une édition critique, qui manque encore, on peut prendre pour point de départ les manuscrits de Jovellanos et de San Felipe décrits par Merino, ainsi que les deux éditions de Madrid et de Milan 1631. L'accord de ces différents textes constitue pour le moment à peu près l'unique garantie d'authenticité.

Ces poésies sont au nombre de vingt-huit dans le texte imprimé.

On a peine à croire cependant que quelques-unes soient vraiment authentiques.

L'épitaphe de Don Carlos, qui daterait par conséquent de 1568, l'est peut-être ; elle semble inspirée de deux sources que Luis de Leon connaissait bien : un passage du Psaume CXLV et quelques vers de Sénèque le Tragique.

Dans le Psaume CXLV en effet, à la troisième strophe, Luis de Leon avait traduit :

L'alma va por su parte
a su esfera con presto movimiento
y en polvo la otra parte
se torna y al momento
los sus intentos todos lleva el viento [1] ;

---

1. *Obras*, t. VI, p. 425.

et dans la tragédie d'Hercule sur l'Œta, on lit les vers suivants :

quidquid in nobis tui
Mortale fuerat, ignis evictus tulit,
Paterna coelo pars data est, flammis tua [1].

Mais ni cette épitaphe ni la *Cancion* qui la suit ne se trouvent dans les manuscrits, ce qui les rend justement suspectes[2]. Et de plus on peut se demander si l'épitaphe ne se rapporte pas à Charles-Quint, ce qui la reporterait à 1558.

Quant à la *Cancion*, qui semble bien en effet se rapporter au fameux Don Carlos, elle est d'une faiblesse déplorable.

On en peut dire autant de l'Ode à Notre-Dame : *No vieramos el rostro al Padre Eterno*. Cette leçon de théologie versifiée en octaves paraît bien indigne de Luis de Leon.

La pièce intitulée *Del mundo y su vanidad* est postérieure à la mort de Don Juan d'Autriche (1er octobre 1578) et à la défaite du roi Sébastien de Portugal à Alcazar-Kébir le 4 août 1578. Elle traite un sujet analogue à celui que développa Herrera dans sa belle ode à la Désillusion, et l'on y trouve quelques idées du poète sévillan. Elle contient également des imitations d'Horace. Elle offre la disposition de la *lira* de Garcilaso aBabB qui est le type de strophe préféré de Luis de Leon. Mais elle est si lourde et si plate qu'il est pénible d'attribuer au délicat poète de pareils vers d'aveugle.

Au reste, en raison même de leur insignifiance, ces poésies n'offrent qu'un faible intérêt pour une étude critique.

Quant aux autres, sans reproduire toutes les raisons qui

1. *Hercules Œtaeus*, acte V, v. 1966-1968. L'épitaphe donnée par Merino, t. VI, p. 95, est rédigée comme suit : «Al tumulo del Principe Don Carlos : Aqui yacen de Carlos los despojos, | la parte principal volviose al cielo, | con ella fué el valor, quedóle al suelo | miedo en el corazon, llanto en los ojos.

2. Voir *Obras*, t. VI, p. 95, note 2.

peuvent aider à les dater, ce travail ayant été fait ailleurs [1], il suffira d'en donner les conclusions et de les compléter par la discussion de la date de deux ou trois pièces qui n'ont pas encore été examinées à ce point de vue.

Voici donc quel semble être l'ordre chronologique dans lequel il faut les placer.

1° La première paraît être la Prophétie du Tage : *Folgaba el Rey Rodrigo* qui serait de 1551-1552, époque à laquelle Luis dut passer son baccalauréat à Tolède [2].

2° L'ode sur la Connaissance de soi-même : *En el profundo del abismo estaba*, est de 1553-1554, car les derniers vers indiquent que l'auteur s'était converti, ou avait fait profession, dix ans plus tôt [3].

3° L'ode *Qué descansada vida* aurait été composée à l'occasion de l'abdication de Charles-Quint et de sa retraite au monastère de Yuste en 1556-1557. Dans la suite, l'auteur y aurait ajouté les strophes 4, 6, 11, 14 et 15 du texte donné par Quevedo [4].

4° L'ode sur les Sirènes : *No te engañe el dorado*, est adressée à Cherinto sur qui l'on n'a aucune donnée [5]. Le rapprochement entre la publication de la seconde édition de Lucrèce par Lambin en 1565 et les premiers vers de l'ode qui reproduisent la comparaison fameuse deux fois répétée dans le *De rerum Natura* :

Nam veluti puereis absinthia tetra medentes, etc. [6],

ainsi que d'autres raisons montrent qu'elle fut antérieure à l'emprisonnement du poète et permettent de lui assigner la date de 1565-1572.

---

1. Voir dans la *Revue Hispanique*, XLVI, 1919, pp. 193-248, mon article : *Notes pour une édition des poésies de Luis de Leon.*
2. *Obras*, ode XI, t. VI, p. 28.
3. *Obras*, ode IV, t. VI, p. 9.
4. *Obras*, ode I, t. VI, p. 5.
5. *Obras*, ode XIII, t. VI, p. 34.
6. Lucrèce, I, 395 et IV, 11.

5º L'ode à Pedro Portocarrero, *La cana y alta cumbre*, fut adressée à ce prélat lorsqu'il était à Grenade, au moment de la révolte des Morisques et postérieurement à la prise de Poqueira, c'est-à-dire en 1569 ou 1570 [1].

6º L'ode fameuse sous le titre de *Nuit sereine*, dédiée à Loarte : *Cuando contemplo el cielo*, paraît antérieure au procès de Luis et fait de nombreux emprunts au Songe de Scipion raconté par Cicéron au sixième livre de sa République. Or un professeur de Salamanque, Bartolomé Barrientos, avait publié en 1570 un *Commentaire sur le Somnium Scipionis*. On peut supposer qu'il inspira Luis de Leon et que l'ode date par conséquent de 1570-1572 [2].

7º L'ode sur la naissance de Doña Tomasina, fille du marquis d'Alcañices, Alvaro de Borja, et de sa femme, Elvira Enriquez : *Inspira nuevo canto* se trouve sous deux formes, aux feuillets 5 recto, et 41 recto de l'édition de Quevedo. Les personnages dont il est fait mention permettent de lui assigner la date de 1570-1572 [3].

8º L'ode à Pedro Portocarrero : *Virtud hija del cielo* fait allusion aux fonctions qu'il exerçait comme gouverneur de Galice depuis 1571 et semble d'autre part antérieure au procès. Elle contient de plus une imitation de l'Hymne à la Vertu d'Aristote : or, en 1570, Henri Estienne venait de donner une édition de Diogène Laërte à qui l'on doit la conservation de ce fragment d'Aristote. L'ode daterait donc de 1571-1572 [4].

9º L'ode à saint Jacques : *Las selvas conmoviera*, semble dater de 1571-1572 [5].

1. *Obras*, ode III, t. VI, p. 9.
2. *Obras*, ode XII, t. VI, p. 31. Sur Barrientos, voir plus haut, t. 1, p. 335, note 1.
3. *Obras*, ode VI, t. VI, p. 17.
4. *Obras*, ode II, t. VI, p. 8.
5. *Obras*, ode XVIII, t. VI, p. 44.

10° L'ode sur l'Ascension : *Y dejas Pastor santo*, date probablement de l'Ascension de 1572 [1].

11° L'ode sur un Espoir déçu : *Huid contentos de mi triste pecho*, serait de 1573-1574 [2].

12° L'Ode à Notre-Dame : *Virgen que el Sol mas pura* fut écrite en prison et peut être placée entre le 8 mai 1573 et le mois de décembre 1576 [3].

13° L'Ode à tous les Saints : *Qué santo o qué gloriosa* [4] est une imitation de la douzième Ode du Livre I d'Horace, mais aussi de la deuxième Olympique de Pindare. Or précisément le 16 juillet 1575, Luis avait demandé qu'on lui apportât un Pindare. C'est à ce moment qu'il dut traduire la première Olympique : *El agua es bien precioso* [5]. Il est naturel qu'après la première Olympique il ait songé à traduire la seconde. L'ode à tous les Saints daterait donc de la Toussaint de 1575 ou 1576.

14° La *décima* : *Aqui la embidia y mentira* est naturellement du jour même de son acquittement (11 décembre 1576 [6]).

15° L'Ode à Pedro Portocarrero : *No siempre es poderosa* contient des allusions qui montrent qu'elle est postérieure à la libération du poète et probablement de décembre 1576 ou janvier 1577 [7].

16° L'ode à l'Isolement : *O ya seguro puerto*, semble dater des premiers temps qui suivirent l'acquittement et par suite de 1576-1577 [8].

17° L'ode à Salinas : *El ayre se serena*, date probablement

1. *Obras*, ode XVII, t. VI, p. 42.
2. *Obras*, ode XXII, t. VI, p. 61.
3. *Obras*, ode XXI, t. VI, p. 57.
4. *Obras*, ode XIX, t. VI, p. 50.
5. *Obras*, t. VI, p. 274.
6. *Obras*, ode XXIII, t. VI, p. 64.
7. *Obras*, ode IV, t. VI, p. 13.
8. *Obras*, ode XV, t. VI, p. 38.

de l'année 1577 où Salinas publia son livre *De Musica* [1].

18° L'ode à Felipe Ruiz : *Quando sera que pueda,* est sans doute de la même année 1577 [2].

20° L'Ode à Felipe Ruiz : *Que vale quanto vee,* qui contient la strophe d'où Luis tira son emblème et sa devise, est postérieure à sa libération et antérieure au 22 mars 1580 où l'auteur obtint la licence royale pour la publication de son premier ouvrage : *le Commentaire latin du Cantique des Cantiques* [3].

21° L'ode à Juan Grial : *Recoge ya en el seno* [4], semble être une des premières qu'il écrivit en sortant de prison, et dater par conséquent de 1577-1578.

22° L'ode sur la Vie du ciel : *Alma region luciente,* doit dater de l'époque où il préparait son *Commentaire* latin du Cantique, c'est-à-dire de 1577-1580 [5].

Aucun élément ne permet de présumer l'époque où furent composées les odes sur l'Avarice : *En vano el mar fatiga* [6] ; sur la Madeleine : *Elisa ya el preciado* [7] ; sur un juge corrompu: *Aunque en ricos montones* [8].

Comme on le voit ces poésies s'échelonnent sur une période très restreinte, la plupart de 1570 à 1580. Il serait donc imprudent de prétendre distinguer les manières successives par lesquelles aurait passé le génie du poète partant, comme on l'a dit, du sentiment de la nature, puis dn sentiment de l'art, pour s'élever enfin à la contemplation

1. *Obras*, ode V, t. VI, p. 15.
2. *Obras*, ode VIII, t. VI, p. 21.
3. *Obras*, ode X, t. VI, p. 26.
4. *Obras*, ode IX, t. VI, p. 24.
5. *Obras*, ode XVI, t. VI, p. 40.
6. *Obras*, ode VII, t. VI, p. 20. Cependant les deux premiers vers feraient croire que cette ode est antérieure à l'occupation du Portugal par Philippe II en 1580.
7. *Obras*, ode XX, t. VI, p. 54.
8. *Obras*, ode XIV, t. VI, p. 37.

mystique [1]. Ces divisions seraient parfaitement artificielles.

En effet, si l'on considère certaines poésies que l'on peut dater avec vraisemblance, on verra que l'ode sur la Connaissance de soi-même, par exemple, qui n'est que de la théologie versifiée, appartient à l'année 1553-1554 et que l'abstraction y règne en souveraine [2].

L'Ode à Loarte [3], qui est antérieure au procès, est une des plus mystiques qu'il ait composées, en prenant ce mot mystique au sens vulgaire.

Tandis que l'on trouve des descriptions matérielles même dans les pièces postérieures au procès : par exemple dans l'ode *Quando sera que pueda* où la dixième strophe en particulier offre une description très précise, ou l'Ode à Juan Grial *Recoge ya en el seno.*

On ne saurait donc établir entre ces poèmes une gradation mystique : toute sa vie le poète a simultanément, ou tour à tour, emprunté à la vie, à la nature, aux anciens ou aux Italiens les motifs dont il s'est servi.

On pourrait cependant diviser ces pièces en trois groupes selon qu'elles ont été composées avant, pendant ou après le procès. Cette crise de l'existence de Luis de Leon n'a pas pu en effet ne pas laisser des traces profondes et visibles dans sa façon de penser ou plutôt de sentir ; car ce n'est pas tant le sujet de sa pensée que l'intensité et la qualité de sa sensation qui varièrent dans ces trois périodes.

Ce n'est pas sans appréhension, comme si l'on commettait une profanation, que l'on peut entreprendre l'étude critique de ces délicats chefs-d'œuvre. L'impitoyable analyse va mettre en pièces ces fragiles bijoux, et les réduire en poussière. On a dit que si le lyrisme pouvait s'apprendre, ce serait dans

1. Menendez Pelayo : *Horacio en España*, t. II, pp. 28-32.
2. *Obras*, t. VI, p. 89.
3. *Obras*, ode XII, t. VI, p. 31.

ces quelques poésies. Mais ce qui en constitue le mérite c'est précisément ce qui échappe à l'analyse, c'est leur âme légère et impalpable.

Ce qui frappe d'abord dans ces poèmes, c'est l'absence totale d'imagination, soit dans les idées, soit dans le style. La vie toute intellectuelle et ascétique de l'auteur l'avait en effet privé de tout ce qui peut alimenter la faculté imaginative ; plongé dans l'examen des conceptions théologiques les plus subtiles et les plus abstraites, détournant par profession ses regards des objets matériels pour contempler le monde spirituel, il se meut dans la sphère des idées pures. Non certes qu'il ne soit capable de saisir d'un œil pénétrant les formes ou les couleurs ; s'il put, comme l'assure Pacheco, apprendre à peindre seul et faire son propre portrait, cela dénote une grande justesse de coup d'œil, et ses œuvres contiennent bien des traits qui révèlent l'observateur avisé des spectacles naturels : ainsi dans son *Commentaire du Cantique des Cantiques* ses descriptions des yeux des tourterelles asiatiques [1], de la coiffure des statues gréco-phéniciennes qu'il avait vues dans son enfance [2], des serrures arabes [3], et, dans l'*Épouse Parfaite*, le charmant tableau de l'enfant caressant sa mère [4], prouvent qu'il voyait non seulement les grandes lignes, mais les détails des objets matériels, ce qui est le propre du peintre et du lyrique. Mais il n'en retient pas la sensation, et cela de propos délibéré : car derrière les apparences physiques il poursuit les réalités spirituelles.

Il néglige donc de tirer de son propre fonds les métaphores ou les images : celles qu'il emploie lui viennent presque exclusivement de la lecture assidue qu'il a faite des poètes antiques, surtout d'Horace, et, ce qui est bien caractéristique,

1. *Opera*, t. II, p. 38 ; *Obras* t. V, pp. 44-45.
2. *Opera*, t. II, pp. 33-34.
3. *Opera*, t. II, pp. 278-279.
4. *Obras*, t. IV, p. 404.

c'est que quelques-unes de celles dont il use le plus fréquemment ne correspondent pour lui à aucune perception réelle, à aucune expérience personnelle. C'est ainsi qu'il parle souvent de la mer agitée, des naufrages, dont il ne pouvait avoir aucune idée nette, car tout ce que l'on sait de son existence prouve qu'il ne vit jamais la mer.

On ne trouve guère qu'une exception : c'est la belle image dans laquelle le sage demande au tyran si son poing peut enserrer le cœur humain qui est lui-même capable d'enserrer l'univers [1].

Mais d'une façon générale ses métaphores ne sont que de simples poncifs dont il fait usage pour extérioriser sa sensation ou donner plus de relief à sa pensée, et qu'au reste, il n'a fait aucun effort pour rajeunir.

Car si l'on passe au style on retrouve presque uniquement les tours, les mots même de Virgile ou d'Horace, des Grecs ou des Italiens. Tout au plus l'auteur a-t-il introduit au milieu de ce matériel étranger quelques notions contemporaines ou locales : il parlera par exemple des Moluques [2], de l'artillerie allemande [3], du Cid [4], de Gonzalo de Cordoba [5]. Ces notes, brèves et rares d'ailleurs, qu'il mêle aux notations antiques, sans la moindre discrimination, rajeunissent en effet ces expressions ou communiquent une vie plus réelle aux métaphores classiques. Mais elles sont en somme exceptionnelles.

Le style, au reste, est souvent embarrassé ; parfois la phrase est inintelligible, le mot impropre ou dur : tout dénote la précipitation.

---

1. *Obras*, ode IX, t. VI, p. 26 : « Ton poing est-il si étroit qu'il ne puisse contenir le cœur qui sait enserrer sous sa clé le ciel et la terre ? » Mais cette belle image est-elle de Luis de Leon ?
2. *Obras*, ode VII, t. VI, p. 20, strophe 1.
3. *Obras*, ode II, strophe 6, t. VI, p. 9.
4. *Obras*, ode II, strophe 2, t. VI, p. 8.
5. *Obras*, ode II, strophe 3, t. VI, p. 8.

Luis de Leon se permet de purs latinismes : par exemple il appellera le Cid « illustre victoire de mille luttes [1] ».

Parfois l'image est fausse : « Tel l'or fin, dit-il, retire du creuset un nouveau trésor [2]. »

En traduisant certaines métaphores, il les rend absurdes : le fameux vers d'Horace : « Si fractus illabatur orbis, — Impavidum ferient ruinae, » est transformé en cette naïveté, qui d'ailleurs est un contre sens : « Si la haute montagne tombe sur lui, *elle ne lui fait pas de mal* [3]. »

Il use de transpositions violentes qui font de la phrase un véritable rébus. Ainsi il écrira :

Ni mas igual divide por derecha
el ayre y fiel carrera
o la traciana flecha, etc. [4].

qu'il faut construire : *ni mas igual divide el ayre por derecha y fiel carrera.*

Et de même la strophe :

No te engañe el dorado
vaso, ni de la puesta al bebedero
sabrosa miel cebado [5],

a paru inintelligible à Merino lui-même, tant l'hyperbate est audacieuse. Il faut en effet construire : *No te engañe el dorado, vaso ni el bededero cebado de la sabrosa miel puesta*, ou, si l'on adopte le texte de Quevedo : *ni cebado de la sabrosa miel puesta al bebedero*, ce qui laisse encore subsister une ambiguïté,

---

1. *Obras*, ode II, strophe 2 : « Al Cid clara victoria de mil lides. » T. VI, p. 8.
2. *Obras*, ode IV, strophe 5 : « Qual fino oro | recobra del crisol nuevo tesoro. » T. VI, p. 14.
3. *Obras*, ode IX, strophe 6 : « Si la alta montaña | encima le viniere, no le daña. » T. VI, p. 25.
4. *Obras*, ode II, strophe, 6, t. VI, p. 9.
5. *Obras*, ode XIII, strophe 1, t. VI, p. 34.

car *cebado* peut se rapporter à *vaso*, ou, si l'on met une virgule après *cebado*, au sujet de *traspases* qui se trouve deux vers plus bas.

Quelquefois même on trouve de véritables incorrections ; par exemple à la fin de l'ode sur le *Séjour du ciel* il est impossible de construire grammaticalement les derniers vers :

Conoceria donde
sesteas... y...
...a tu manada
viviré junta sin vagar errada [1].

Enfin on relève des négligences telles que la rime du même mot :

Alli á mi vida junto
. . . .
veré distinto y junto
lo que es, etc [2]...

ou l'emploi du substantif et du verbe de même radical :

Si ya mi canto fuera
igual á mi deseo
cantando el nombre santo Zebedeo [3].

De composition il n'y en a point : il n'y a même, pour ainsi dire, pas de sujet. Que l'on prenne les plus admirables de ces pièces, les odes à Loarte, à Felipe Ruiz, à Salinas, le seul fond qu'on y puisse trouver c'est une aspiration à la vie éternelle, le désir de s'élever au-dessus de la terre. Quant au reste, malgré le peu d'étendue de ces petits poèmes, on y rencontre des longueurs, des développements qui ne sont que des souvenirs de lectures, des digressions.

1. *Obras*, ode XVI, strophe 8, t. VI, p. 42. Il est juste de noter que Merino a donné une autre leçon que Quevedo : « ...a tu manada | junta, no ya andara perdida, errada. » Mais alors il reste une difficulté dans l'emploi de la troisième personne succédant à la première.
2. *Obras*, ode VIII, strophe 2, t. VI, p. 21.
3. *Obras*, ode XVIII, strophe 1, t. VI, p. 44.

Si l'on examine par exemple l'ode *Quando sera que pueda* [1], elle débute par deux strophes qui expriment le désir d'arriver au ciel et d'y voir Dieu ; mais ensuite vient une imitation de Virgile, dans les cinq strophes suivantes où le poète énumère les mystères et les problèmes physiques dont alors il aura la connaissance et la solution [2]. La huitième strophe est une imitation d'un autre passage de Virgile [3] ; la neuvième celle d'un Psaume [4] en même temps que d'Horace ; la dixième est inspirée d'un passage de Virgile [5] ; et ces trois dernières forment une digression qui semble bien inutile. Les onzième, douzième et treizième strophes reviennent à l'imitation du premier passage de Virgile, et la quatorzième transporte de nouveau le poète dans les célestes parvis. En réalité, le sujet de l'ode entière se réduit à trois strophes: les deux premières et la dernière ; le reste est une amplification brillante qui n'est pas déplacée, mais qui n'était pas indispensable. Ce qui fait l'unité de ce morceau c'est l'aspiration à la vie éternelle où l'homme connaîtra enfin la vérité.

L'ode sur la *Nuit sereine* présente une composition plus régulière. Après une brève introduction, le poète développe l'antithèse entre la grossièreté terrestre et l'idéal céleste et finit par chanter la splendeur des planètes dont la vue aide notre âme à se dégager des liens de la matière. Toutefois la véritable unité de cette pièce réside dans la profondeur du sentiment qui l'inspire : ce dégoût de la terre, et ce désir du ciel [6].

L'*Ode à Salinas* offre un sujet peut-être plus précis : la musique élève l'âme au-dessus d'elle-même et la ramène à

1. *Obras*, ode VIII, t. VI, p. 21.
2. Virgile, Géorgiques, II, v. 477-482.
3. Virgile, Géorgiques, I, v. 310-331.
4. Psaume XVII.
5. Virgile, Géorgiques, I, v. 325-326.
6. *Obras*, ode XII, à Loarte, t. VI, p. 31.

sa première patrie qui est le ciel. Mais si cette idée peut sembler exposée sous une forme logique et conformément à un plan, c'est que cette poésie est courte puisqu'elle ne compte, sous sa première forme, que neuf strophes. Là encore c'est une sensation qui se transforme en désir de la béatitude et c'est la force de cette aspiration qui fait la véritable unité du poème [1].

L'*Ode à Grial* ne suit pas non plus un plan bien net : l'automne invite à travailler. Que Grial monte au sommet de l'Hélicon, qu'il s'y abreuve à la source de toute inspiration ; mais qu'il fasse seul le voyage, car Luis de Leon renonce à la poésie [2].

L'*Ode à Felipe Ruiz* est une combinaison d'Horace et de Prudence et traite de la fermeté ; mais c'est une sorte de méditation dans laquelle le début jure quelque peu avec la conclusion. Après avoir célébré l'énergie de l'homme qui reste maître de lui-même et trouve dans cette maîtrise le véritable bonheur, Luis termine par un développement contradictoire : l'homme qui ne cède pas à la tyrannie, mais préfère perdre la vie à perdre sa liberté, retrouve le bonheur suprême dans une autre vie [3].

L'*Ode sur le Séjour du ciel* est une simple allégorie du Bon Pasteur, une sorte de tableau plein de grâce de la félicité du chrétien docile. La septième strophe, qui conclut par une aspiration à s'unir à Dieu, devrait logiquement être la dernière. En effet la huitième, qui non seulement est inutile, mais gâte l'effet général parce qu'elle appartient à un ordre d'idées

1. *Obras*, ode V, t. VI, p. 15.
2. *Obras*, ode X, t. VI, p. 26. Il semble qu'il y ait dans cette ode une allusion à l'Hercule sur l'Œta de Sénèque au vers : *do no podrá llegar la postrer llama*. Or en 1576 Martin Antonio del Rio avait publié chez Christophe Plantin à Anvers ses *Adversaria* sur le texte de Sénèque le Tragique : il en avait signé la dédicace à Salamanque en janvier 1574. Luis de Leon dut en avoir connaissance à sa sortie de prison.
3. *Obras*, ode IX, t. VI, p. 24.

différent, ne faisait peut-être pas partie de la composition primitive qui se terminait sans doute comme les précédentes par l'espèce de prière ou d'exclamation de la septième strophe [1].

La plus caractéristique de ces poésies, et sans doute la plus parfaite, est l'ODE SUR L'ASCENSION. Elle ne comptait primitivement que cinq strophes ; les quatre autres qu'a publiées Merino doivent être éliminées sans hésitation, car elles ne concordent nullement avec les premières. Jamais le poète ne fut plus heureusement inspiré que lorsqu'il s'écriait :

« Tu laisses donc, ô Saint Pasteur, ton troupeau dans cette vallée profonde, obscure, dans la solitude et les pleurs ; et toi, fendant l'air pur, tu t'en vas au séjour de l'immortelle quiétude !

« Auparavant fortunés, maintenant tristes et affligés, ceux qui furent nourris dans ton giron, dépossédés de toi, où dirigeront-ils désormais leurs pensées ?

« Les yeux qui virent la beauté de ton visage, que regarderont-ils qui ne les irrite ? Pour qui entendit ta douce voix, quels sons, quels accents ne paraîtront sourds et misérables ?

« Cette mer agitée, qui, maintenant, lui mettra un frein ? Qui modérera le vent farouche et furieux ? Si tu restes caché, quelle étoile guidera la nef au port ?

« Hélas ! ô nuée, jalouse même de cette brève jouissance, pourquoi te presses-tu ? Où voles-tu hâtivement ? Quelles richesses emportes-tu ! Dans quelle pauvreté, dans quel aveuglement, hélas ! nous laisses-tu [2] ! »

Cette courte pièce est un pur chef-d'œuvre. On croit voir Luis de Leon, dans sa prison, le jour de l'Ascension, méditant silencieusement sur l'Évangile de cette fête : le Sauveur s'entretient avec les Apôtres, puis s'élève au ciel. A cette pensée,

1. *Obras*, ode XVI, t. VI, p. 40.
2. *Obras*, ode XVII, t. VI, p. 42.

des lèvres du prisonnier solitaire jaillissent involontairement ces beaux vers « moins écrits que rêvés [1] ». Point de plan savamment combiné : c'est l'antithèse qui donne ici une forme plus nette et une composition plus robuste à la poésie. Elle se poursuit dans le développement, chaque strophe commençant par le rappel des jours de bonheur où le troupeau fidèle jouissait de la vue et de la direction de son pasteur, et finissant par la constatation douloureuse de l'abandon où il va rester désormais. Cinq fois l'opposition se répète pour s'achever dans un sanglot, sans avoir eu le temps de sembler monotone. Et la cadence un peu molle de la *lira* s'offre spontanément à la mémoire du poète pour rendre avec une harmonie céleste son attendrissement et ses regrets.

C'est en effet toujours la *lira* de Garcilaso qu'emploie Luis de Leon avec le plus de bonheur, et de préférence à toute autre strophe. Il n'a fait usage d'autres types qu'exceptionnellement [2]. Il la manie avec une habileté infinie en général, quelquefois avec gaucherie ; il l'adopte docilement, sans faire le moindre effort pour la renouveler, et s'en sert indifféremment pour exprimer des sentiments calmes ou violents.

On peut s'étonner qu'un poète aussi délicat n'ait pas fait

---

1. A. de Musset : *Poésies Nouvelles* : Une soirée perdue.

2. Si l'on met à part la *décima* : *Aqui la embidia y mentira* ; l'ode *Huid contentos de mi triste pecho*, écrite en tercets ; la *Canción* à la mort et l'Épitaphe du tombeau de l'Infant Don Carlos, qui me paraissent toutes deux apocryphes, l'édition des *Poesías* de 1631 donne comme originales 24 poésies. Dix-huit de celles-ci, qui comprennent les plus belles compositions de Luis de Leon sont en strophes de cinq vers de sept et de onze syllabes, avec les rimes : *aBabB*. Des six restantes la première : *Aunque en ricos montones*, est en strophes de quatre vers : *aBaB ;* la seconde : *La cana y alta cvmbre*, en strophes de six vers : *aBabcC ;* l'ode : *No siempre es poderosa*. en strophes de sept vers : *aBaBbcC* ; l'ode : *No vieramos el rostro al Padre Eterno* en strophes de huit vers de onze syllabes : *ABABABCC ;* l'ode *A Nuestra Señora* : *Virgen que el sol mas pura* en strophes de onze vers : *aBCbACcDEdE* ; l'ode *Del Conocimiento de si mismo* : *En el profundo del abismo estaua* en strophes de treize vers : *ABCABCcdDEEFF*.

de plus nombreuses tentatives pour chercher des harmonies nouvelles, pour adapter d'une façon plus précise le mètre à la pensée ; qu'un écrivain aussi soigneux ait laissé tant d'incorrections dans son œuvre ; qu'un esprit aussi clair se soit contenté trop souvent de vers incertains ou inintelligibles ; qu'un lettré nourri de la lecture des anciens n'ait pas apporté plus d'efforts à la composition.

L'explication de ces défaillances est fort simple : c'est que l'on se trouve en présence de véritables et rapides improvisations que l'auteur n'a jamais songé à retoucher ni à refondre. Plusieurs n'étaient écrites que pour lui-même et ne devaient, dans son idée, jamais être publiées : aurait-il pu les remanier sans leur retirer leur séduction et leur grâce ?

C'est un charme pénétrant, mais subtil, qui se dégage de ces petits poèmes : il est impossible de l'analyser, malaisé de le définir. Ce ne sont pas des œuvres littéraires, mûries, corrigées, fruit d'une pensée qui s'étudie et se choisit : ce ne sont que des impressions, des états d'âme, sans grande variété en somme, mais d'une profondeur et d'une sincérité qui ravissent, et qui trouvent leur unité dans la note uniforme qui les traverse d'un bout à l'autre.

Pour exprimer ces impressions, le poète a pris les moyens d'expression qui s'offraient les premiers à lui parce qu'ils lui étaient les plus familiers : images, mots, constructions et rythme. Mais il les imprègne d'un esprit bien personnel, d'une profondeur de sensibilité qui les modernise, d'une sérénité intellectuelle et spirituelle qui les grandit et les transfigure, d'une simplicité qui les rend convaincants [1].

1. Menendez Pelayo remarque justement que « quand Luis de Leon prenait Horace par la main pour l'introduire dans le Parnasse *espagnol*, il ne le considérait pas comme un poète ancien, mais comme quelqu'un de sa famille et de sa maison. Il le modifie selon son caractère, le rend plus rustique et moins apprêté. » (*Horacio en España*, t. I, p. 24.)

Rien ne peut mieux faire comprendre l'originalité de Luis de Leon que de l'opposer au grand poète qui, à la même époque, à l'autre bout de la péninsule, faisait retentir de ses chants magnifiques les rives du Guadalquivir.

Fernando de Herrera n'a rien d'un spéculatif. Il est épris d'images fortes, violentes, accumulées, de rythmes sonores et majestueux. La strophe qu'il préfère n'est pas la *lira* de Garcilaso qu'il n'a employée qu'une fois, mais bien l'imposante strophe de treize vers dont douze hendécasyllabes [1].

L'image qu'il aime est l'image colorée, qui émeut fortement la rétine : aussi se plaît-il à célébrer l'or de la chevelure de sa Luz, la pourpre et la blancheur neigeuse de son teint. Et ce n'est pas seulement pour le vain plaisir d'utiliser les poncifs traditionnels : il éprouve aux jeux de la couleur une jouissance toute spontanée, peut-être parce qu'il vit dans une atmosphère saturée d'humidité, celle qui fait les coloristes. Il aime à accumuler toutes les teintes de sa palette, par exemple dans cette belle strophe qui faisait l'admiration de Lope de Vega :

« Le sacré Bétis couvrit la rive ondoyante pleine de fleurs, de pourpre, d'émeraudes caressantes et de tendres perles, et leva vers le ciel son menton recouvert de mousse verte, et fit tourbillonner dans le sable le cristal mobile de la sombre grotte et sa figure majestueuse parée de roseaux et de corail ».

Cubrió el sagrado Betis de *florida*
Purpura i blandas *esmeraldas* llena
I tiernas *perlas* la ribera ondosa,
I al cielo alçó la barba revestida
De *verde musgo* : i removió en l'*arena*
El movib*le cristal* de la *sombrosa*
Gruta i la faz onrosa
De *juncos cañas* i *coral* ornada [2].

1. Voir *Fernando de Herrera (El Divino)* par Ad. Coster., 1908, p. 330 et suivantes.
2. *Hymne à Saint Ferdinand*, strophe 4.

En face de cette palette éblouissante et de cette robuste harmonie [1], les strophes légères et un peu molles de Luis de Leon estompent leur gracieuse et délicate silhouette où la couleur fait, pour ainsi dire, totalement défaut. En effet, quand on a cité « la cime blanche d'Illiberris » de l'Ode à Portocarrero [2], la verdure qui jaunit dans celle à Grial [3], le Bon Pasteur couronné de pourpre et de neige dans l'Ode sur le Séjour du ciel [4], quelques mots de la première ode *Qué descansada vida* [5] où il était impossible de ne pas citer des objets colorés, on ne trouve plus aucune mention de couleurs dans ces poésies ; et l'on peut faire la même remarque pour les descriptions des *Noms du Christ.*

Seule, une lumière blanche, diffuse et douce, supraterrestre, en quelque sorte, baigne et enveloppe les objets d'une espèce de nimbe.

Mais si l'image colorée est absente de l'œuvre de Luis de Leon, il est frappant combien il est sensible à l'image sonore, combien il est préoccupé de traduire l'aspect musical des choses. Dans l'*Ode à Salinas* [6] l'harmonie universelle des platoniciens est exprimée avec une suavité infinie : le sujet y prêtait. Mais dans la description du *Bon Pasteur* c'est surtout à la mélodie céleste dont il charme son troupeau que le poète s'attardera le plus complaisamment :

« Et lorsqu'à son zénith le soleil touche le point le plus élevé de sa course, lui, faisant la sieste, entouré de son troupeau, par de doux sons il délecte son ouïe sainte. Il touche

1. « Ici, dit Lope de Vega en parlant de cette strophe, aucune langue ne dépasse la nôtre. » *Biblioteca de Autores Españoles*, Obras no dramaticas de Lope de Vega, p. 140 .
2. *Obras*, ode III, v. 1, t. VI, p. 9.
3. *Obras*, ode X, v. 1-5, t. VI, p. 26.
4. *Obras*, ode XVI, v. 6-7, t. VI, p. 41.
5. *Obras*, ode I, t. VI, pp. 5-8.
6. *Obras*, ode V, t. VI, p. 15.

son rebec sonore, dont la douceur immortelle transperce l'âme qu'elle amène à mépriser l'or et, brûlante, à sortir d'elle-même pour s'élancer éperdument dans cette félicité sans bornes. O son ! O voix ! Si seulement, si peu que ce fût, tu descendais en mes sens et mettais mon âme hors d'elle-même pour la convertir toute en toi, ô Amour ! »

Y de su esfera quando
la cumbre toca altisimo subido
el sol, él sesteando
de su hato ceñido
con dulce son deleyta el santo oido.
Toca el rabel sonoro,
y el inmortal dulzor al alma pasa,
con que envilece el oro
y ardiendo se traspasa
y lanza en aquel bien libre de tasa.
¡O son ! ¡O voz ! siquiera
pequeña parte alguna descendiese
en mi sentido, y fuera
de si el alma pusiese
y toda en ti, ¡o amor, la convirtiese [1] !

S'il célèbre l'Ascension, il regrette surtout de ne plus entendre la voix du Christ :

Quien oyó tu dulçura
¿Qué no tendrá por sordo y desventura [2] ?

Dans la première ode le bruit du vent dans les branches, le chant des oiseaux occupent une place importante dans la description :

« La brise... agite les arbres avec un doux bruit qui fait oublier l'or et le sceptre. »

El ayre...
los arboles menea
con un manso ruido
que del oro y del cetro pone olvido ;

1. *Obras*, ode XVI, v. 26-40, t. VI, p. 41.
2. *Obras*, ode XVII, v. 14-15, t. VI, p. 42. Voir plus haut, p. 242.

Et dans la septième strophe :

« Que ce soient les oiseaux qui m'éveillent de leur chant suave et sans étude. »

Despiertenme las aves
con su suave canto no aprendido.

Et c'est la musique qui complétera la félicité de cette retraite :

« Et tandis que misérablement les autres brûlent d'une soif insatiable du pouvoir éphémère, étendu à l'ombre, puissé-je chanter ! — A l'ombre étendu, couronné de lierre et d'éternel laurier, l'oreille attentive au son doux, harmonieux de l'archet savamment manié ! »

Y mientras miserable-
mente se están los otros abrasando
con sed insaciable
del no durable mando,
tendido yo a la sombra esté cantando.

A la sombra tendido,
de yedra y lauro eterno coronado,
puesto el atento oido
al son dulce, acordado,
del plectro sabiamente meneado [1].

Il semble en effet que ceux qui se consacrent aux spéculations les plus austères et qui ferment en quelque sorte volontairement les yeux au monde des formes et des couleurs sont prédisposés à éprouver un goût très vif pour la musique. Luis était de ceux-là : il détournait ses regards du monde des formes sous lesquelles nous apparaît la matière la plus grossière, « car tout ce que l'on voit n'est que tristesse et pleurs [2] », comme il le disait à son ami Salinas pour le consoler de sa cécité.

1. Texte donné par M. Federico de Onis dans la *Revista de filología española*, 1915, t. II, p. 254.

2. « Que todo lo visible es triste lloro. » (*Obras*, ode V, v. 45, t. VI, p. 16.)

Mais la musique est à la fois le plus immatériel des arts et celui qui émeut le plus les profondeurs de notre conscience sans que nous puissions nous en défendre ; car il est impossible à l'homme d'interdire aux sons de l'atteindre et de le dominer, comme le montre si ingénieusement le mythe des Sirènes.

Délicate et sensible, l'âme de Luis vibre à l'unisson de l'harmonie céleste que dégagent dans leur course réglée les sphères planétaires. Elle fait sa partie dans ce divin concert et, s'échappant des liens terrestres, croit déjà jouir par anticipation de l'éternelle félicité. Elle y trouve presque l'extase, une extase qui serait redoutable si cet état se prolongeait et si le poète ne redescendait bientôt sur la terre pour reprendre virilement sa tâche.

« Là, l'âme navigue sur une mer de douceur, et finit par s'y noyer de telle sorte qu'elle n'entend plus aucun accident extérieur ou étranger. Heureux évanouissement ! Mort qui donnes la vie ! Suave oubli ! Que ne puis-je continuer à jouir du repos que tu donnes, sans être jamais rendu à nos basses et viles sensations ! »

Aqui la alma navega
por un mar de dulzura, y finalmente
en él asi se anega,
que ningun accidente
estraño o peregrino oye o siente.
¡o desmayo dichoso !
¡o muerte que das vida ! ¡o dulce olvido !
duráse en tu reposo
sin ser restituido
jamas a aqueste baxo y vil sentido ! [1]

L'homme que la musique émouvait si profondément ne pouvait qu'être un poète infiniment harmonieux. Ses impressions se traduisaient immédiatement en mélodie ; mais cette mélodie n'était pas susceptible du développement sa-

1. *Obras*, ode V, strophes 7-8, t. VI, p. 16.

vant que lui aurait donné un artiste de profession : elle gagnait par conséquent à être brève dans son expression sous peine de tomber dans la monotonie. Et c'est en effet ce qui donne un cachet indéfinissable à ces frêles chefs-d'œuvre, à ces courtes strophes qui chanteront longtemps dans la mémoire des hommes et qui font redire avec un autre poète :

Oh ! mon Dieu, dans si peu de chose
Que de grâce et que de beauté [1] !

C'est une figure attachante que celle de Luis de Leon. La légende s'en est emparée presque immédiatement après sa mort pour la déformer et l'idéaliser. Alors que ses compagnons d'épreuve, Gudiel et Grajar, morts en prison, Martinez acquitté, mais finissant au milieu de l'hostilité de ses collègues de l'Université, tombaient dans l'oubli le plus profond, seule, la mémoire de Luis de Leon, loin de s'effacer, continuait à vivre et à grandir jusqu'à ce qu'il apparût comme la victime unique de l'Inquisition, des cachots de laquelle il était sorti triomphant.

En effet Grajar ou Martinez n'étaient que des séculiers dont les malheurs n'intéressaient aucune communauté puissante ; Gudiel avait joué un rôle trop secondaire à la petite Université d'Osuna pour mériter que son Ordre, dans lequel il n'avait rempli aucune prélature, s'intéressât particulièrement et activement à venger sa réputation.

Mais Luis de Leon avait conquis une des premières chaires que les Augustins eussent occupées à la plus fameuse Université d'Espagne ; il avait publié des ouvrages importants ; il était mort Provincial : il fallait pour l'honneur de ses confrères qu'il fût l'objet d'une réhabilitation méthodique et complète.

1. Alfred de Musset, *Poésies Nouvelles :* Sur trois marches de marbre rose.

Immédiatement entreprise, elle se poursuivit sans relâche, silencieusement ou officiellement dans les historiens de l'Ordre, secondés par la sympathie des lettrés qu'avaient séduits ses écrits en langue vulgaire ou charmés ses poésies.

En 1584, dans le *Chant de Calliope* du livre VI de sa *Galatea*, Cervantès célébrait Luis de Leon encore vivant : « Je voudrais, disait-il, vous louer un génie qui étonne le monde et qui pourrait vous ravir en extase. C'est en lui que je résume et réunis tout ce que je vous ai montré jusqu'ici et tout ce que j'ai à vous montrer. C'est de Fr. Luis de Leon que je parle, lui que je révère, que j'adore et que je suis [1]. »

Dès 1623 Crusenius enregistrait la légende du « Nous disions hier » que les historiens postérieurs de l'ordre des Augustins ne tardaient pas à développer et à embellir [2].

En 1631 dans son *Laurier d'Apollon*, Lope de Vega lui consacrait également des vers élogieux : « Que tu connus bien l'amour suprême, celui de Dieu, augustin Leon, divin frère Luis, ô doux homonyme d'Augustin ! Avec quelle vérité nous as-tu donné en vers castillans le Roi-Prophète, que tu as traduit avec tant d'élégance ! Oh ! combien tu es redevable, comme tu le dis toi-même dans tes œuvres, à l'envie cruelle, grâce à laquelle tu mérites des lauriers immortels ! Ta prose et tes vers également conserveront la gloire de ton nom, et les *Noms du Christ*, notre roi, t'en donneront un éternel pour que la douce plume de ta main héroïque fasse naître l'étonnement devant la cause injuste de ta persécution. Tu fus la gloire auguste d'Augustin, tu fus l'honneur de la langue castillane que tu voulus introduire parmi les langues littéraires, en voyant qu'elle imite tant la langue romaine qu'elle peut rivaliser avec elle. Si tu vivais de notre temps, tu la défendrais vaillamment comme un lion [3]. »

1. Canto de Caliope, strophe 84.
2. Voir plus haut, pp. 15-18.
3. *Laurel de Apolo*, Silva, IV, v. 69-92.

Au début du XVIIe siècle, dans son *Livre des Portraits*, le peintre Pacheco fait de Luis de Leon un éloge enthousiaste et déclare qu'il « fut la plus vaste intelligence de son siècle [1] ».

Quevedo en 1631 donnait la première édition de ses poésies comme un antidote contre le mauvais goût [2].

Les éditions de Milan 1631 [3], de Mayans 1761 [4], de Sedano 1771 [5], de Merino 1816 [6] ne cessaient de rappeler sur lui l'attention des lettrés, pendant que, dans le grand public, son souvenir restait toujours vivant grâce aux quelques strophes ravissantes qui continuaient à courir de bouche en bouche.

Entre temps, les réimpressions de ses expositions latines de l'Écriture, en particulier du *Cantique des Cantiques* qui paraissait en 1604 [7] à Venise, en 1608 [8] et en 1649 [9] à Paris ;

1. « Fue la mayor capacidad de su siglo. » *Libro de descripcion de verdaderos Retratos, de Ilustres y Memorables varones, por Francisco Pacheco. En Sevilla*, 1599. — Cet ouvrage a été reproduit en phototypie par les soins de D. José Maria Asensio y Toledo en 1886 à Séville. — Bien que la page de titre donne la date de 1599, il semble que Pacheco ne le termina qu'en 1638. Voir *Fernando de Herrera (El Divino)* par Ad. Coster. Paris, 1908, p. 3, note.

2. Voir plus haut, p. 201, note 1.

3. Voir plus haut, p. 201, note 2.

4. Voir plus haut, p. 202, note 3.

5. Voir plus haut, p. 203, note 1.

6. Voir plus haut, p. 207, note 3.

7. *Expositio In Cantica canticorum Salomonis. Auctore F. Aloysio Legionensi August. Diuinorum librorum Primo apud Salmanticenses interprete. Eivsdemque Explanatio In Psalmvm vigesimum sextum Dauidicum. Cvm licentia et privilegio... Venetiis, M. DCIIII. Apud Io. Baptistam Ciottum.* — In-8°, de 88 ff. + 384 pp.

8. *Expositio In Canticvm Canticorvm Salomonis. Auctore F. Aloysio Legionensi Augustiniano Diuinorum librorum primo in Academia Salmaticensi interprete. In qua non solum verus literae sensus eruitur sed etiam tropologicus mira facilitate & foelicitate declaratur. Opus cùm concionatoribus, tùm pietatis studiosis omnibus apprimè necessarium. Cui accessit eiusdem auctoris pia valdè & consolationis plena explanatio in Psalmum.* 26. *Parisiis. Apud Evstachivm Foucavlt, via Iacobaea sub signo Cochleae. Cum Priuilegio Regis.* 1608. — In-12 de 9 ff. préliminaires + 695 pp. + 13 ff.

9. *Expositio in Cantica Canticorvm Salomonis. Auctore F. Aloysio*

la publication de son *Exposition du Livre de Job* [1] en 1779, du *Commentaire en espagnol du Cantique des Cantiques* [2] en 1798 sans compter les rééditions des *Noms du Christ* ou de l'*Épouse Parfaite* [3] témoignaient de sa popularité croissante.

Cependant, la Révolution avait passé; l'Inquisition avait été supprimée et Luis de Leon apparaissait comme la victime de ce tribunal, comme la pensée libre dressée en face des puissances de ténèbres, comme la personnification de la science luttant contre l'ignorance.

C'était l'héroïque et innocente victime, l'âme sans fiel qui planait dans les sphères du pardon et de la spiritualité ; certains le considéraient comme un mystique, insouciant de tous les intérêts terrestres, une sorte de séraphin emporté dans l'azur bien loin de la vulgaire humanité.

Et cependant Luis de Leon était bien humain. En 1847 son procès providentiellement conservé fut publié par Miguel

Legionensi August. Diuinorum librorum primo apud Salmanticenses interprete. Eiusdemque explanatio in Psalmum vigesimum sextum Dauidicum. Cvm licentia et privilegio. (Ecu) Parisiis. Apud Iacobvm Quesnel, via Iacobaea, sub signo Cochleae, & Columbarum. M. DC XXXXIX. — In-12 de XII ff. préliminaires non chiffrés + 696 pp. + 14 feuillets d'Index. En 1607 avait paru à part chez Antonio Ramirez, à Salamanque, une glose du Ps. 50 *Miserere mei* (décrit par Gallardo sous le nº 2681). Cette glose qui se trouve dans deux manuscrits, fut réimprimée à Barcelone en 1632 chez Lorenço Déu. M. Archer Huntington a publié le fac-similé de l'édition de 1632 à New-York en 1903. Merino l'a insérée dans sa collection, t. VI, pp. 370-379. Ce sont des strophes de 13 vers, de sept et de onze syllabes : abCabC cdeeDfF.

1. Voir plus haut, p. 190, n. 1.

2. *Traduccion literal y declaracion del Libro de los Cantares de Salomon hecha por el Mro. Fr. Luis de Leon, del Orden de San Agustin, Doctor Teologo y Catedrático de Sagrada Escritura de la Universidad de Salamanca. En Salamaca (sic) : En la Oficina de Francisco de Toxar. Año de M. DCC.XC.VIII.*

3. Le P. Gregorio de Santiago a relevé depuis 1583, dix-sept éditions des *Nombres de Christo* et quarante de la *Perfecta Casada.*

Salva et Pedro Sainz de Baranda [1] et l'on put enfin se faire une idée plus juste de sa vie et de son caractère.

On commença de l'étudier méthodiquement. Les biographies et les études d'Arango y Escandon en 1855-1856, et 1866 [2], de Gonzalez de Tejada en 1863 [3], de Reusch en 1873 [4] précisèrent certains détails.

Mais la publication du procès avait fait apparaître comme auteur responsable des poursuites contre Luis de Leon, Grajar et Martinez, le dominicain Bartolomé de Medina : autour de ce nom une lutte ardente s'éleva, éminemment profitable à ceux qui désirent se faire une juste idée de Luis de Leon ; car elle amena les champions des deux adversaires à publier une foule de documents du plus vif intérêt [5].

1. Voir plus haut, t. I, p. 5, note.

2. *Proceso del Padre Maestro Fr. Luis de León, Doctor Theólogo del Claustro y Gremio de la Universidad de Salamanca por D. Alejandro Arango y Escandon. Mexico imprenta de Andrade y Escalante*, 1856. Cette étude avait paru d'abord dans la revue mexicaine, *La Cruz*, en 1855-1856. Elle fut de nouveau publiée en 1866 à Mexico, à la même imprimerie sous le titre : *Fr. Luis de Leon. Ensayo historico por el Lic. Alejandro Arango y Escandon, Abogado del Colegio de Mexico*.

3. Vida de Fray Luis de Leon, por D. José Gonzalez de Tejada, Madrid 1863.

4. *Luis de Leon und die spanische Inquisition. von Dr. Heinrich Reusch, Professor der Katholischen Theologie an der Universität in Bonn. — Bonn, Eduard Webers Buchandlung*, 1873. On peut également citer l'étude superficielle : *Fr. Luis de Leon. Eine Biographie aus der Geschichte der spanischen Inquisition und Kirche im sechszehnten Jahrhundert, von Dr. C. A. Wilkens, Licentiaten der Theologie, Pfarrer an der reformirten Kirche in Wien. — Halle, C. E. M. Pfeffer*, 1866.

5. La plupart des documents intéressant la vie de Luis de Leon ont été publiés dans les ouvrages ou les collections suivantes : F. Blanco Garcia : *Segundo proceso instruido por la Inquisición de Valladolid contra Fray Luis de León*, Madrid, 1896. — *Fray Luis de León : rectificationes biográficas dans l'Homenaje á Menéndez y Pelayo*, Madrid, 1899, t. I, pp. 153-160. — *Luis de León, Estudio biográfico del insigne poeta agustino*, Madrid, 1904. — *Acta de reposición de Fr. Luis de Leon en una cátedra de la Universidad de Salamanca*,

Sans doute en découvrira-t-on de nouveaux qui préciseront certains détails de l'existence de Luis de Leon. Il manque aujourd'hui encore des éditions critiques de ses œuvres, surtout de ses poésies, ainsi que des travaux lexicographiques qui permettraient de juger avec exactitude de son mérite comme prosateur. On peut toutefois dès à présent esquisser de l'homme et de l'écrivain une image qui soit vraie dans ses traits essentiels et qui n'ait à subir dans l'avenir que de légères retouches.

Luis de Leon avait un tempérament délicat et maladif, sans doute dès sa naissance ; mais le travail excessif qu'il s'imposa, la solitude et l'isolement dans lesquels il vivait en partie par nécessité, en partie par goût, aggravèrent ces dispositions à tel point qu'à l'époque où il commence à être connu, elles avaient acquis une force redoutable : ces douleurs de cœur, cette mélancolie, cette idée qu'il allait mourir, ce délire de la persécution, enfin tous ces symptômes morbides sont des manifestations bien connues de ce que l'on nomme aujourd'hui neurasthénie. Si même l'on admet que son en-

dans la *Revista de Archivos* (1900), t. IV, pp. 680-682. — L. G. Alonso Getino : *Vida, escritos y fama postuma del Maestro Fr. Bartolomé de Medina*, dans la *Revista Ibero-Americana de Ciencias Eclesiasticas*, Madrid, 1902. — *La causa de Fr. Luis de León ante la crítica y los nuevos documentos históricos*, dans la *Revista de Archivos* (1903), t. IX, pp. 148-156 ; 268-279 ; 400-449 ; (1904), t. X, pp. 288-306 ; 380-397. *La autonomía universitaria y la Vida de Fr. Luis de León*, Salamanca, 1904. — *História de un Convento*, Vergara, 1904. — *Vida y processos del Maestro Fr. Luis de León*, Salamanca, 1907. — Fr. Conrado Muiños Saenz : *El « decíamos ayer » de Fr. Luis de Leõn*, Madrid, 1908. — *Fr. Luis de León y Fr. Diego de Zúñiga*, El Escorial, 1914. — Enfin le Père Gregorio de Santiago Vela a entrepris depuis 1916, de publier dans l'*Archivo Histórico Hispano-Agustiniano y Boletin Oficial de la Provincia del Smo. Nombre de Jesús de Filipinas*, paraissant à Madrid, tous les documents se rapportant à Luis de Leon : cette publication, déjà fort avancée, se poursuit actuellement. Le P. Gregorio de Santiago a donné dans son *Ensayo de una Biblioteca Ibero-Americana de la Orden de San Agustin*, article *Juan de Guevara*, vol. III, Madrid, 1917, une série de documents concernant Luis de Leon.

trevue avec le libraire Portonariis, à propos de la Bible de Vatable, qu'il a racontée avec tant de détails et de précision, n'exista que dans son imagination, sa sincérité d'ailleurs restant indiscutée et indiscutable, ce serait une manifestation de névrose bien caractérisée [1].

Ces conditions physiologiques le prédisposaient à l'exaltation d'une sensibilité excessive. Il se passionnait pour les idées ; l'ardeur qu'il apportait à les défendre le faisait s'identifier avec elles, et lui rendait intolérables les oppositions qu'il rencontrait. La passion avec laquelle il embrassait une cause lui donnait l'illusion qu'il était seul à la soutenir ; une certaine présomption, car il n'ignorait pas son mérite, lui faisait croire que, comme il se mettait tout entier au service de ce qui lui semblait juste, il exerçait sur les événements une influence prépondérante, qui lui valait la haine de tous ceux dont il avait triomphé.

Sa sincérité, son amour de la justice, le rendaient intolérant pour ceux qui ne partageaient pas son avis ou lui semblaient violer l'équité. Il était incapable de se taire devant ce qui lui paraissait inique.

Cette passion et cette intransigeance étaient accrues par son isolement volontaire et sa vie retirée. Celui qui vit continuellement en société sent ses indignations s'émousser par la fréquence même des iniquités ou des sottises dont il est le témoin. Luis, dans sa retraite, gardait intacte la rigidité de ses principes, et son intransigeance l'empêchait de conserver indéfiniment ses amis.

Doué d'une sensibilité presque maladive, comme le sont souvent les musiciens, il avait une volonté de fer. L'homme qui a subi pendant quatre ans les souffrances de la réclusion avec la perspective quotidienne d'une condamnation à la prison perpétuelle ou au bûcher, et qui, cependant, a su garder intactes

1. Voir plus haut, t. I, pp. 257-258.

son intelligence et sa lucidité d'esprit, bien qu'il fût en quelque sorte exclu de la communauté chrétienne, qui a su trouver dans ces conditions la force de travailler et de produire, avait à coup sûr une grande force d'âme.

Cette volonté il l'employa à dompter sa violence naturelle ou la force de son ressentiment, et s'il n'y est pas complètement parvenu, si des marques d'impatience trahirent quelquefois sa rancœur contre ses anciens adversaires, il faut reconnaître que son attitude est en somme restée correcte après son procès, et qu'il y avait à cela quelque mérite.

C'est, en effet, à ce magnifique effort qu'il dut la qualification de vénérable et la réputation de sainteté parmi les Augustins, qui firent qu'on l'enterra dans la partie du cloître réservée aux religieux qui s'étaient signalés par leurs vertus.

Son intelligence était vive et pénétrante ; sa mémoire, peut-être surchargée, ne semble pas avoir été en rapport avec elle ; et c'est là sans doute une des raisons qui expliquent son manque d'imagination.

Esprit précis, méthodique, porté aux études grammaticales ou juridiques, désireux d'étreindre des réalités tangibles, il comprit les études scripturaires et l'exégèse d'une manière très particulière, très moderne en somme, puisqu'elle répondait aux préoccupations qui guidaient les réformateurs protestants de son siècle.

Mais son intelligence était plutôt compréhensive : ses aptitudes universelles lui interdisaient la profondeur. Ce n'était pas un de ces génies qui rénovent, qui ouvrent des voies nouvelles à la pensée humaine. Sa science était vaste, mais peut-être moins profonde qu'on ne pourrait croire.

On a vu à quoi se réduisaient les hardiesses exégétiques qui lui furent si amèrement reprochées. Comme hébraïsant il semble bien inférieur à Arias Montano par exemple.

Comme théologien il paraît également être resté notablement au-dessous de Cano, de Soto ou de Vitoria.

De son temps, tout au moins, ne fut-il pas considéré comme une des lumières incontestées de la théologie : les éloges de son élève Pedro de Aragon, qui le met d'ailleurs sur le même plan que Juan de Guevara, sont évidemment sujets à caution et ne sauraient faire illusion.

Mais ce n'est pas seulement parce que l'orientation même de ses recherches, plutôt philologiques, le détournait de la spéculation purement abstraite, non plus qu'en vertu de cette triste loi que les supériorités les plus incontestables sont méconnues du vivant de ceux qui les possèdent. C'est qu'il était venu trop tard : la théologie était faite de son temps ; le Concile de Trente l'avait codifiée, laissant peu de chose à faire aux générations suivantes.

Comme écrivain son mérite est grand : c'est un des maîtres de la langue. L'*Épouse Parfaite* a connu la gloire d'un nombre infini d'éditions qui se répètent même aujourd'hui. Ses *Noms du Christ* sont considérés comme un des monuments fondamentaux de l'idiome castillan. Cependant on ne saurait dire qu'ils soient beaucoup lus, d'abord à cause du sujet qui ne saurait retenir qu'un public assez restreint, ensuite en raison du style qui se ressent de l'imitation de la période latine dont l'auteur toutefois n'a pas su ou n'a pas prétendu conserver l'harmonie.

Mais il ne faut pas oublier qu'à cette époque, traiter un sujet aussi abstrait en langue vulgaire était une entreprise hardie que rendait difficile l'absence de modèles. A cette date Fernando de Herrera reconnaissait que l'espagnol n'était pas encore suffisamment assoupli pour exprimer toutes les idées, et Luis de Leon est obligé, pour justifier son entreprise, de discuter contre ses adversaires et de prouver que sa langue maternelle possède les ressources suffisantes pour rendre les conceptions les plus élevées et les plus subtiles et que le nier est le fait d'un absurde et inique préjugé.

A ce point de vue il a donc le mérite d'être un novateur.

Mais on ne saurait dire qu'il ait réussi avec autant de bonheur que Herrera ou même Francisco de Medina dont la Préface aux Anotaciones restera un des morceaux les plus brillants et les plus séduisants de la prose espagnole. Aussi bien le sujet qu'il avait choisi était-il infiniment plus difficile à bien traiter que celui de Herrera.

Il a cependant le privilège qu'ont eu peu d'écrivains de son pays et de son temps d'être connu à l'étranger par des traductions françaises [1], italiennes [2] ou allemandes [3].

1. *L'Épouse Parfaite, par Maître Frère Louis de Leon, religieux de l'ordre de Saint-Augustin. Traduit pour la première fois de l'espagnol par Ph. Guignard. Paris, V.-A. Waille, libraire-éditeur, rue Cassette,* 6, 1845. (La traduction est faite sur l'édition de Valence, 1765.) — *Des Noms de Jésus-Christ dans la Sainte-Ecriture, œuvre capitale de Louis de Léon. Et l'un des chefs-d'œuvre théologiques de l'Espagne traduite pour la première fois en français, sur la 25e édition espagnole, enrichie de notes et dédiée à Mgr. J.-M.-J. Baillès, ancien évêque de Luçon par M. l'Abbé V. Postel du diocèse de Paris, membre de plusieurs Sociétés littéraires, de l'Académie royale des Belles-Lettres de Séville, auteur de l'Histoire de l'Église, du Dimanche sanctifié,* etc. Périsse frères *imprimeurs-libraires... Lyon-Paris...* 1856 (corrigé en rouge, 1857). — Seconde édition de cette traduction avec le même titre jusqu'à *etc.* et ensuite : *Librairie catholique de Perisse frères, Lyon... Paris...* 1862. — *La Femme Parfaite selon les divines écritures : œuvre de D. Louis de Léon, Religieux Augustin de Salamanque ; traduite en français, sur la vingt-huitième édition espagnole, et annotée avec le plus grand soin. Par M. l'Abbé V. Postel, du diocèse de Paris, de l'Académie royale des Belles-Lettres de Séville, etc., J.-B. Pelagaud et Cie, imp.-libraires, de N. S. P. le Pape. Lyon-Paris,* 1857. (Cette traduction est faite sur une édition de Barcelone, 1846.) — *Fray Luis de Leon Provincial des Augustins de Castille, Professeur de Bible à l'Université de Salamanque. L'Épouse Parfaite, traduction, préface et notes par Jane Dieulafoy. Edition suivie de la Messe de mariage. Paris, Bloud et Cie, éditeurs.* (Sans date, mais de 1906.)

2. D'après Nicolas Antonio, reproduisant Possevino, les *Noms du Christ* et l'*Épouse Parfaite* auraient paru en italien. Et Nicolas Antonio dit avoir vu une traduction italienne de *la Perfecta Casada* d'un certain Giulio Zanchini éditée à Naples chez Giacomo Carlini et Antonio Pace en 1598, in-8°. Il affirme que cette traduction avait été publiée antérieurement en 1595, in-8°, à Venise chez Giovanni Ciotti.

3. Reusch (*op. cit.*, p. 28) dit qu'une traduction de l'*Épouse Par-*

Quel que soit d'ailleurs son mérite à cet égard, ce ne sont pas ses ouvrages en prose qui l'auraient rendu populaire.

Ce qui le met vraiment hors de pair, ce qui lui assure l'immortalité, ce sont les quelques Odes, ou plus exactement les quelques strophes qui jaillirent spontanément de ses lèvres dans une heure d'épanchement et qu'il écrivit pour lui-même, sans se préoccuper de la postérité [1].

---

faite en allemand parut en 1847 à Vienne sous le titre : *Die Volkommene Gattin von Ludwig von Leon.*

1. Il existe des traductions de poésies de Luis de Leon en italien dans la *Coleccion de Poesias castellanas traducidas en verso toscano por el Conde D. Juan Bautista Conti* (t. III, Madrid, 1783. Traduction de l'ode *Qué descansada vida*, p. 202 et de la *Prophétie du Tage*, p. 214). En anglais : *Poems from the spanish of Fra (*sic*) Luis Ponce de Leon Translated By Henry Phillips Jr... Philadelphia. Printed solely for private distribution.* 1883 : *The ascension* « And thou hast left, oh pastor saint, p. 5. — *Noche serena* « When to the heavenly dome my thoughts take flight », p. 7. — *Cuándo será* « Oh, when shall I, from prison free », p. 11. — *Vida descansada* « Oh, what a blissful lot, from anguish free », p. 14. — *The prophecy of Tagus*, p. 18. — *Ode to avarice* « In vain they vex the ocean's flow. », p. 22. — En allemand : *Geistlicher Blumenstrauss aus christlichen Dichter-Gärten den Freunden heiliger Poesie dargeboten von Melchior v. Diepenbrock.* Je ne connais que la quatrième édition qui date de 1862 et contient p. 149 : *Christi Himmelfahrt. Nach Luis de Leon* et p. 217 *Das wunderbare Räthsel auf dem Altare. Nach Luis de Leon.* (La première édition est de 1852 et la seconde de 1853.) — Wilkens dans son étude (voir plus haut, pp. 254, note 4) a traduit les odes 1, 5, 7, 9-13, 15-17 des *Obras* (pp. 150-166 ; 188-190). — *Obras poéticas propias de Fray Luis Ponce de Leon, todas cuantas se podian hallar, recogidas y traducidas en Aleman por C. B. Schlüter y W. Storck. Monastero, MDCCCLIII. Imprenta de la libreria de Theissing.* Le texte espagnol est sur une page et la traduction allemande sur celle qui fait face. Il y a trente-sept poésies dont quelques-unes apocryphes. Dans son livre *De la liberté religieuse* (4e édition, Paris, 1869), Édouard Laboulaye dans un article intitulé *Luis de Leon*, pp. 372-386, rendait compte en février 1853 de la traduction de Schlüter et Storck et donnait lui-même une traduction française de l'ode *Virgen que el sol mas pura* et de l'ode IV *No siempre es poderosa.* — J. M. Guardia dans un article du *Magasin de librairie* consacré à Luis de Leon (t. XI, pp. 105-141, mai-juin 1860) donnait la traduction en prose de onze odes de Luis de Leon, et l'éditeur an-

Il paraîtra peut-être que c'est là le réduire étrangement : mais ce serait une erreur.

A l'élaboration de ces fleurs exquises ont concouru en effet tous les autres mérites du poète et toutes les circonstances de sa vie si remplie et si agitée : ses luttes, ses souffrances et ses travaux.

Il fallait qu'il eût consacré ses veilles aux études les plus ardues pour manifester d'une façon si émouvante son ardente aspiration à la science universelle.

Il fallait qu'il eût souffert pour que son âme épurée lui inspirât les strophes sereines de *l'Ode de Salinas.*

Il fallait qu'il eût développé dans la résistance à l'injustice une volonté puissante pour que son âme virile, apaisée par les épreuves, planât dans les sphères lumineuses de la sérénité et de l'éternel bonheur, sans tomber dans la mièvrerie ou l'afféterie.

Du concours de toutes ces circonstances s'est formée cette poésie qui ne fut pas un but, mais simplement un moyen d'exprimer les aspirations suprêmes à l'éternelle félicité.

L'intensité de son impression a transfiguré le poète durant quelques brèves minutes et c'est sous cet aspect radieux qu'il apparaîtra toujours à la foule qui ne connaîtra aucune de ses faiblesses.

Ceux qui l'auront mieux étudié jouiront doublement du contraste de cette floraison merveilleuse sur le terrain le plus austère et en apparence le plus aride. Ils admireront cette forte personnalité, cette intelligence toujours en éveil, cette volonté toujours tendue, cet incessant labeur, cette foi profonde enfin pour qui la poésie ne fut qu'une prière.

nonçait que Guardia préparait une traduction française, complète de ces poésies. Je ne sache pas qu'elle ait paru.

APPENDICE I

Dans les tableaux généalogiques ci-contre :

1° Les noms en italiques sont ceux des alliés.

2° Les numéros d'ordre en chiffres romains indiquent la succession sur les tableaux et non dans le temps. Ainsi *Luis de Leon III, n° 63, Tableau IV* est l'oncle de *Luis de Leon II*, n° 54, Tableau III.

3° Les chiffres arabes placés en tête de chaque notice sont de simples points de repère.

4° Les indications entre parenthèses, telles que : *M. III*, 134 ; *D. X.*, 181, doivent se lire, la première : *Mendez, Vida de Luis de Leon, Revista agustiniana, volume III, page* 134 ; la seconde : *Coleccion de Documentos inéditos para la historia de España, Tome X, page* 181.

5° Les noms des personnages poursuivis par l'Inquisition sont indiqués par une simple croix + s'ils ont été acquittés, ou par une croix de Malte ✠ s'ils ont été condamnés.

Nota. — Ces tableaux généalogiques ont été dressés à l'aide des documents contenus dans le procès de Luis de Leon et de ceux qu'à reproduits le Père Mendez : les premiers seuls offrent toute garantie d'authenticité ; les seconds ne doivent être accueillis que sous toutes réserves.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LUIS DE LEON. — TABLEAU I.

D'après la déposition de GOMEZ FERNANDEZ DE LA CAMARA, du 15 mai 1529.

1
Alonso Gonzalez de la Camara et (?)

2
Rui Garcia de la Camara, bachelier, habitant d'Ocaña (D. X, 164).

3
Leonor Gomez de la Camara, défunte (D. X, 163), et

4
Juan de Leon I, né à Belmonte, habitant d'Ocaña, défunt (D. X, 163).

5 ✠
Gomez Fernandez de Leon, centenaire (D. X, 163); condamné le 27 août 1529, par l'Inquisition de Cuenca, à une amende et une pénitence publique dans la Collégiale de Belmonte, pour avoir prononcé des paroles outrageantes à l'adresse du Saint-Office et de ses suppôts (D. X, 165). et (?)

6
Francisco de Leon I, habitant de Belmonte, défunt (D. X, 164).

7
Juan de Leon habitant de Belmonte, âgé de 70 ans (D. X, 164).

8
Leonor Gomez, habitante de Belmonte, veuve de Rui Gomez (D. X, 164). et

9
Rui Gomez, défunt (D. X, 164).

10
Catalina Fernandez, habitante de Belmonte (D. X, 164). Voir tableau VI, n° 120. et

11
Alonso de Villanueva, (D. X, 164). Voir tableau VI, n° 119.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LUIS DE LEON. — TABLEAU II.

D'après les dépositions de JUANA RODRIGUEZ et de LEONOR DE VILLANUEVA, du 15 décembre 1510.

12 Alvar Fernandez de Leon I, Regidor de Belmonte, teste le 6 août 1482; défunt (D. X, 164. M. III, 126). et 13 *Elvira ?* Défunte (D. X, 164).

- 14 Juan de Leon I, défunt (D. X, 163; tableau I, n° 4). et 15 *Leonor Gomez*, défunte (D. X, 163; tableau I, n° 3).
- 16 Alvar Fernandez de Leon II, habitant d'Ocaña, défunt en 1500 (D. X, 164; 159). et 17 ✠ *Juana Rodriguez*.
- 18 Gonzalo de Leon I, habitant de Belmonte, défunt (D. X, 164).
- 19 Alonso de Leon, habitant de Belmonte, défunt (D. X, 164).
- 20 Lope de Leon I, habitant de Belmonte, défunt (D. X, 164). et 21 ✠ *Leonor de Villanueva* (Voir tableau VI, n° 111).

Enfants de 16 et 17 :

- 22 Alvar Hernandez de Leon, célibataire, Vingt et un de Belmonte, âgé de 50 ans en 1510 (D. X, 153).
- 23 Gonzalo de Leon II, défunt depuis 23 ans en 1510; mort à 22 ans (D. X, 154).
- 24 Pedro de Leon, célibataire, collégial du Collège de l'Archevêque, licencié, âgé de 48 ans en 1510 (D. X, 185; 153; 158).
- 25 Gomez Hernandez de Leon, né à Belmonte, propriétaire, âgé de 35 ans en 1510, défunt (D. X, 180; 181; 154; 172). et 26 *Leonor de Tapia I*, défunte (D. X, 181).
  - Pour leurs enfants, voir le tableau III.
- 27 Juan de Leon II, chanoine trésorier de Belmonte, fonde un majorat en 1545; âgé de 50 ans en 1529; défunt en 1557 (D. X, 154; 165; M. I, 132; 134).
- 28 Mencia de Leon, âgée de 33 ans en 1510 (D. X, 154). et 29 *Antonio de Morales*, (D. X, 154).
  - 33 Geronimo de Morales (M. I, 133) et 34 *Une sœur de* Francisco de Ayerbe de Ayora (D. X, 169).
    - 35 Juan de Leon III, (M. I, 133). et 36 *Isabel de Arias Osorio*, veuve de Francisco de Leon II (voir tableau III, nos 40 et 41).
- 30 Maria de Leon, veuve et âgée de 40 ans en 1510 (D. X, 154). et 31 *Juan de Ucles*, défunt en 1510 (D, X, 154).
- 32 Deux filles, mortes en bas âge.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LUIS DE LEON. — TABLEAU III.

37 Gomez Hernandez de Leon. (Voir tableau II, n° 25.) et 38 *Leonor de Tapia I.* (Voir tableau II, n° 26).

39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50
Luis de Leon I, curé d'Arcillosa en 1548 (M. III, 134). Chanoine trésorier de Belmonte (D. X, 181), défunt en 1575 (M. III, 134).	Francisco de Leon II, docteur, professeur de droit canon à Salamanque ; défunt en 1572 ; 1er titulaire du majorat de Belmonte (M. III, 133 ; 134 ; 138. D. X, 181).	et *Isabel de Arias Osorio*, veuve en 1572, épouse en 1575 Juan de Leon III (voir tableau II, n° 36) (M. I ; 138).	Antonio de Leon I, licencié, avocat ; teste le 10 novembre 1575 (M. III, 132 ; D. X, 181) ; fonde le majorat de Polvoranca.	et *Ana Osorio*, Complète la fondation du majorat de Polvoranca le 2 décembre 1575 (M. III, 136 ; 138).	Lope de Leon II, licencié, auditeur de Grenade, fonde le majorat de Puerto Lope le 21 juin 1543 (M. III, 128), et celui de Grenade, 17 septembre 1558 ; 17 juin 1562 ; 18 juillet 1562 (M. III, 130).	et *Inés Varela y Alarcon*, (D. X, 180-181), morte en 1570 (?) (Voir tableau V, nos 99 et 100.)	Luisa de Leon	et *le licencié Figueroa.*	puis *Garcia Romero*, habitant de Belmonte (D. X. 181 ; 173).	Leonor de Tapia II veuve en 1572. (D. X, 173 ; 181 ; M. III, 138). Dans une inscription de la chapelle de l'Annonciation de Belmonte elle est appelée Inés de Tapia.	et *Hernando de Cespedes*, licencié, habitant de Belmonte (D. X, 173 ; 181).

Enfants de 40 et 41 :

51
Francisca de Leon I, 2e titulaire du majorat de Belmonte, morte sans succession (M. III, 137 ; 138).

Enfants de 44 et 45 : Pour leurs enfants, voir le tableau IV.

Enfants de 42 et 43 :

52	53	54	55	56	57	58	59	60
Gomez de Leon, mort avant son père (M. III, 135).	Juan de Tapia, prêtre (M. III, 135).	Luis de Leon II, 1er titulaire du majorat de Polvoranca (M. III, 135).	Antonio de Leon II (M. III, 135).	Maria de Tapia Osorio (M. III, 135).	Inés de Leon (M. III, 135).	Isabel de Leon (M. III, 135), héritière du majorat de Polvoranca (?) (M. III, 137.)	et *Gaspar Chacon* (M. III, 137).	Francisca de Leon II, carmélite déchaussée (M. III, 135 ; 137).

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LUIS DE LEON. — TABLEAU IV.

61 Lope de Leon II, (Voir tableau III, n° 44). et 62 *Inés Varela y Alarcon.* (Voir tableau III, n° 45, et tableau V, n° 99).

63 Luis de Leon III, Augustin, 1528-1591.

64 Cristobal de Leon I, 2° seigneur de Puerto Lope, 24 de Grenade, (D. X, 181), gouverneur de l'Alhambra (M. III, 128). et 65 et 66 (1° *Ana Zapata*, 2° *Magdalena Osorio* (M. III, 139).

67 Miguel de Leon, 1er majorat de Grenade (D. X, 181, M. III, 130). et 68 *Isabel de Haro.*

69 Antonio de Leon III, clerc, défunt en 1572 (D. X, 181; M. III, 132).

70 Mencia de Tapia, (D. X, 181: M. III, 132). et 71 *Francisco de Avalos*, habitant de Hellin, (D. X, 181.)

72 Maria de Alarcon, défunte, ainsi que son mari, en 1572, (D. X, 182), vivait encore en 1558 (M. III, 130). et 73 *Diego Lopez Jaramillo*, (D. X 182; M. III, 130).

Enfant de 67 et 68 :

74 Clementina de Leon, 1593 (?)-1665, religieuse (Clemencia de Jesus) à la Concepcion Jeronima de Madrid. Renonce au majorat de Grenade en faveur de Cristobal de Leon II (n° 77. M. III 130-131.)

Enfants de 64 :

Du premier lit :

75 Diego de Leon, 3° seigneur de Puerto Lope, gouverneur de l'Alhambra; sert à Naples (M. III, 128). et 76 *Beatriz Mastrilis*, de la famille des ducs de Merignano, comtes de S. Marzano à Naples. (M. III, 128).

Du second lit :

77 Cristobal de Leon II, hérite du majorat de Grenade (M. III, 131). et 78 *Jeronima Valera de Castro*, (M. III, 131).

Enfants de 75 et 76 :

79 Rodrigo de Leon.

80 Beatriz de Leon. (M. III, 129)

Enfants de 79 :

83 Gabriela de Leon et 84 *Juan Pablo de Leon*, son cousin. (Voir plus haut n°s 81 et 82). (M. III, 131).

Enfants de 77 et 78 :

81 Juan Pablo de Léon et 82 *Gabriela de Leon*, sa cousine. (Voir n°s 83 et 84).

Enfants de 81 et 82 :

85 Leonor Maria de Leon et 86 *Carlos Velluti de Haro*, Vingt-quatre de Grenade.

87 *Isabel Antonia de Leon*, religieuse de la Concepcion Jeronima de Madrid (M. III 131).

Enfant de 85 et 86 :

88 Pedro Antonio Velluti de Leon (M. III). et 89 *Ana Maria de Torres y la Cerda*, (M. III).

Enfants de 88 et 89 :

90 Carlos, majorat en 1770.

91 José, Collégial de Santa Cruz de Grenade.

92 Leonor. (M. III, 131).

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LUIS DE LEON. — Tableau V.

93
Juan de Varela,
Continuo de Su Majestad.

et

94
Mencia Alvarez Osorio.
(M. III, 127. D. X, 181).

95	96	97	98	99		100
Francisco de Varela, camérier du duc de Maqueda; défunt en 1572. (D. X, 181).	Bernardino de Varela, alcade de Palos, domestique du comte de Miranda, défunt en 1572. (D. X, 181).	Cristobal de Alarcon, capitaine en Italie, défunt en 1572. (D. X, 181).	Juan Evangelista de Varela, chanoine de Belmonte. (D. X, 181).	Inés de Varela y Alarcon, (Voir tableau IV, n° 62).	et	*Lope de Leon II.* (Voir tableau IV, n° 61).

101 ✠

Fernan Sanchez de Villanueva,

habitant du Quintanar dans le Prieuré d'Ucles ; converti à 40 ans, surnommé Daviyuelo (D. X, 146), défunt en 1491 (D. X, 147); mort en 1456 (?) à 80 ans (D. X, 150 et 156); condamné pour hérésie par le St Office de Cuenca le 29 juin 1492 (D. X, 150).

103
Gonzalo del Quintanar et
défunt le 8 juillet 1491 (D. X, 147).

104
Juana de la Serna,
remariée en secondes noces à

105
Garcia de Cespedes
(D. X, 147).

106 †
Pero Rodriguez del Quintanar ou de Villanueva
(D. X, 152-154), dépose contre son père le 30 avril 1491 (D. X, 147). Est poursuivi par le St-Office de Cuenca et absous le 23 mars 1499 (D.X, 153).

111 ✠
Leonor Rodriguez de Villanueva, et
née vers 1436 (D. X, 155), âgée de 75 ans en 1510 (D. X, 160), réconciliée par le St-Office de Cuenca le 18 avril 1512 (D. X, 158). Son sambenito est exposé dans l'église de Belmonte le 9 novembre 1548 (D. X, 169). (Voir tableau II, n° 21.)

112
Lope de Leon I.
(Voir tableau II, n° 20.)

113 ✠
Juana Rodriguez, et
née vers 1439 (D. X, 155), âgée de 70 ans en 1510 (D. X, 159), réconciliée par le St-Office de Cuenca le 18 avril 1512 (D. X, 161). Son sambenito est exposé dans l'église de Belmonte le 9 novembre 1548 (D. X, 169). (Voir tableau II, n° 17.)

114
Alvar Fernandez de Leon II
(Voir tableau II, n° 16.)

115 ✠
Fernando de Villanueva et
le Cavalier vivait au Toboso (D. X, 155). Mort à 50 ans en 1480 (D. X, 159). Poursuivi en 1518 par le St-Office de Cuenca (D. X, 162). Condamné en 1521 (D. X, 163).

116
Catalina Alonso,
exhumée (D. X, 162).

117
Diego Rodriguez.
Vingt et un de Belmonte, mort en 1482 ou 1490 (D. X, 155. 160).

118
Alonso Lopez,
disparu (D. X, 155).

126 †
Gabriel de Villanueva et (?)
fait acquitter en 1499 la mémoire de son grand-père Pero Rodriguez (n° 106) (D. X, 153). Poursuivi par le St-Office en 1518 (D. X, 162).

127
Francisco de Villanueva,
d'accord avec le

128
bachelier Tristan de Villanueva, défend la

102 ✠

et

Elvira,

morte en 1480 (D. X, 159); condamnée par le St-Office de Cuenca le 29 juin 1492 (D. X, 151-152)

107

et *Mari Rodriguez del Castillo de Garci Muñoz*,
morte avant son mari (D. X, 154).

108

Alvar Sanchez del Quintanar,
mort depuis longtemps en 1510 (D. X, 155).

109

Garcia de Villanueva et (?)
mort depuis longtemps en 1510 (D. X, 155).

110

Pedro de Villanueva,
habitant du Quintanar, présente un mémoire justificatif pour son grand-père Fernan, le 4 septembre 1491. (D. X, 155.)

119		120	121		122	123		124	125
Alonso Rodriguez, cultivateur, défunt en 1495 ou 1503, à 40 ans, à Belmonte (D. X. 155), 160).	et	*Catalina Fernandez* (?)	Elvira de Villanueva.	et	*Alonso de Ocaña.*	Inés de Villanueva	et	*Pero Fernandez de Alcaraz.*	Mencia, morte à 6 ans, en 1465 (D. X, 160).

Peut-être est-ce le même qu'Alonso de Villanueva, époux de Catalina Fernandez (D. X, 164). (Voir tableau I, n° 11.)

mémoire de Fernando de Villanueva, le Cavalier n° 115 (D. X, 162).

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LUIS DE LEON. — TABLEAU VII

Dressé par l'Inquisition. (Manuscrit 12747 de la Biblioteca Nacional de Madrid. Folios 13 verso, et 14 recto.)

Fernan Sanchez de de Villanueua de Aviuelo y su muger *Eluira* condenados, vezinos del Quintanar; siendo judios y de cada 40 años se conuirtieron a nuestra santa fe catholica, con 3 hijos, y entre los demas hijos que ouieron los tres dellos se dixeron.

Garcia de Villanueua y este fue padre de Pedro de Villanueua que salio a la defensa de los dichos Fernan Sanchez de Auiuelo y *Eluira* su muger, que es como su nieto.

Aluar Sanchez; este y Pero Rodriguez infrascrito dizen los testigos que degollauan a su madre la carne que auia de comer.

Pedro Rodriguez que fue absuelto y caso con *Mari Rodriguez;* y ambos ouieron entre los demas por sus hijos los aquy nombrados :

Fernando de Villanueua, el caballero vezino del Touoso, condenado.

Iuana Rodriguez, reconciliada, que caso con *Aluar Gomez de Leon,* vezino de Belmonte.

Leonor Rodriguez, reconciliada, que caso con *Lope de Leon,* vezino de Belmonte; y ambos ouieron por sus hijos :

Iuan de Leon, bachiller y canonigo de Belmonte, tio hermano de padre del oydor de Granada. *Lope de Leon,* que despues fue thesorero.

Gomez de Leon, vezino de Belmonte, que caso con *Leonor de Tapia;* y ouieron por sus hijos :

Luis de Leon, thesorero de Belmonte, que sucedio a su tio *Iuan de Leon,* susodicho.

Francisco de Leon, doctor cathedratico en Salamanca.

Antonio de Leon, licenciado abogado en corte de su magestad.

Lope de Leon, licenciado oydor de Granada que es padre de *fray Luis de Leon,* preso en la Inquisicion de Valladolid.

Lope de Leon, con quien caso la dicha *Leonor* reconciliada, bisaguelo del dicho frayle, parece que tambien era confesso y pruevasse assi :

Gomez de Leon, vezino de Belmonte fue penitenciado; y este se llamo *Gomez Hernandez de Leon;* y en su processo fue presentado por testigo *Iuan de Leon,* canonigo de Belmonte susodicho y dize es primo hermano del dicho *Gomez* penytenciado, y da su genealogia desta manera :

Padres.

Iuan de Leon, natural de Belmonte, vezino de Ocaña : Este parece fue hermano de *Lope de Leon,* aguelo del oydor *Lope de Leon,*
Leonor Gomez de la Camara.

Aguelos.

Aluar Hernandez de Leon.
Eluira Hernandez.

Aguelos de Madre.

Alonso Gonçalez de la Camara.
No convocio el aguela.

Tios, hermanos de su padre entre otros :

Lope de Leon. Este caso con la dicha *Leonor Rodriguez* reconciliada; y dize el dicho *Gomez Hernandez,* penytenciado, que de sus aguelos susodichos *Aluar Hernandez de Leon,* oyo dezir que era hidalgo que vino de las montañas; y que los otros sus aguelos y padres eran conuersos; y conforme a esto los ague los paternos deste penytenciado lo fueron tambien del dicho canonigo *Iuan de Leon* y de su hermano *Gomez de Leon,* padre del dicho oydor *Lope de Leon.*

El licenciado

VALLESTEROS.

APPENDICE II

Acte d'accusation contre Luis de Leon lu par le procureur du Saint-Office Diego de Haedo a l'audience du 5 mai 1572.

« Illustres Seigneurs : Moi le licencié Diego de Haedo, procureur de ce Saint-Office, en la meilleure forme de droit possible, je parais devant vous et j'accuse de crime maître frère Luis de Leon de l'ordre de Saint-Augustin, professeur de théologie à l'Université de Salamanque, descendant d'une famille de Juifs, détenu dans les prisons de ce Saint-Office, en sa présence. Et vu l'affaire, après avoir rempli les formalités légales, je dis que le susdit étant maître, prêtre et religieux, et par suite plus obligé à enseigner une doctrine sainte et catholique, a dit, affirmé et soutenu beaucoup de propositions hérétiques et scandaleuses, malsonnantes, et en particulier je relève contre lui les chefs d'accusation et les délits suivants :

1° Premièrement le susdit, dans une intention diabolique de détruire la vérité et l'autorité de la Sainte Écriture, a dit et affirmé que la traduction dite Vulgate contient beaucoup de faussetés et qu'on en peut faire une autre meilleure.

2° En outre, se trouvant dans une assemblée de théologiens, comme certaines personnes soutenaient que les passages des prophètes, que Notre-Seigneur et ses Évangélistes avaient expliqués dans les Évangiles, devaient s'entendre d'une autre façon conforme à ce qu'enseignent les juifs et les rabbins, le dit frère Luis de Leon les appuyant, dit que, même si le sens et l'explication des Évangélistes étaient vrais, l'interprétation des juifs et des rabbins pouvait l'être aussi, même si c'était un sens différent, affirmant que l'on pouvait produire des explications nouvelles de l'Écriture, ce qui produisit un grand scandale.

3° En outre, quelqu'un ayant enseigné publiquement que dans

l'Ancien Testament il n'y avait pas de promesse de la vie éternelle, ledit maître frère Luis de Leon disputa et soutint la même chose contre ceux qui soutenaient le contraire et la vérité.

4° En outre le susdit, conjointement avec certaines autres personnes, dans les explications de la Sainte Écriture a préféré Vatable, Pagnini, les rabbins et les juifs à la Vulgate et au sens des Saints, particulièrement en expliquant les Psaumes et les leçons de Job.

5° En outre le susdit a mal parlé des Septante disant qu'ils ne savaient pas bien l'hébreu, et qu'ils ont mal traduit l'hébreu en grec ; ce qui causa du scandale. Et il a affirmé que le Concile de Trente n'a pas défini comme étant de foi l'édition Vulgate de la Bible, mais qu'il l'avait seulement approuvée.

6° En outre ledit frère Luis de Leon, confirmant lesdites erreurs a dit et affirmé que le Cantique des Cantiques de Salomon était *carmen amatorium ad suam uxorem*, et, profanant lesdits Cantiques, les a traduits en langue vulgaire : et ils sont entre les mains de beaucoup de personnes à qui il les a donnés, et d'autres, en ladite langue vulgaire.

7° En outre le susdit, parlant à quelqu'un, lui dit à propos d'une certaine chose, une certaine doctrine, d'où nécessairement résultait que seule la foi justifiait et que le péché mortel à lui seul faisait perdre la foi. Et comme quelqu'un lui disait de ne pas dire cela parce que la conséquence en était périlleuse, il se tut.

8° En outre le susdit et d'autres personnes qui se succédaient *alternatim* et s'aidaient, se sont raillés des explications des Saints dans la Sainte Écriture, disant qu'ils ne l'avaient pas sue, et signalant entre autres saint Augustin.

9° En outre le susdit sait que d'autres personnes ont dit et affirmé et enseigné beaucoup de propositions hérétiques, scandaleuses, malsonnantes, contre ce que croit, prêche et enseigne Notre Sainte Mère l'Église catholique romaine, et il le nie de ces personnes et les cache, et se parjure.

10° En outre le susdit a dit et affirmé d'autres erreurs que je promets de montrer dans la suite du procès, et dont je l'accuse en général.

En vertu de quoi, et pour ce que je viens de dire, il est tombé sous le coup de peines grandes et graves et les a encourues au nom du droit, des sacrés canons et conciles, des lois et des pragmatiques de ces Royaumes, et des instructions du Saint-Office établies contre de semblables délinquants, ainsi que l'excommunication majeure, et il est lié par elle. Je vous demande et je vous supplie de déclarer le susdit coupable desdits délits, et de le condamner auxdites peines, et de les faire exécuter

sur sa personne, et ses livres, et ses papiers, pour servir au susdit de châtiment et aux autres d'exemple. Et j'accepte ses déclarations en tant qu'elles lui seront contraires, et non davantage : et pour les points où elles semblent atténuer sa culpabilité, je demande qu'il soit mis à la question et torturé jusqu'à ce qu'il dise entièrement la vérité, etc... C'est pour cela et pour tout ce qui sera nécessaire que j'implore votre saint Office. — Le licencié Diego de Haedo. » (*Doc.*, t. X, pp. 206-209 ; ff. 147 r. - 148 r.)

APPENDICE III

Interrogatoire d'identité de Gaspar de Grajar, le 27 mars 1572 par l'Inquisiteur Guijano de Mercado. (Biblioteca National de Madrid, ms. 12748 folios 224 r-225 r.)

« Interrogé il dit s'appeler Gaspar de Grajal, maître en sacrée Théologie de l'Université de Salamanque, âgé de quarante-deux ans environ, et qu'il est originaire de la ville de Villalon, et qu'il est professeur suppléant de Bible et résidant à ladite Université, et qu'il est abbé de Santiago de Peñalva, dignité de l'église d'Astorga, et qu'il est clerc et prêtre, et qu'il est né en ladite ville de Villalon et y fut élevé jusqu'à l'âge de treize ans, et que là il étudia la grammaire et qu'ensuite, étant de l'âge qu'il a dit, il s'en fut à Ruyseco où il étudia la grammaire pendant trois autres années et de là il fut à Salamanque à l'âge de seize ans, où il resta neuf autres années, comme étudiant ès Arts et en Théologie, et il prit le grade de bachelier dans ces facultés à Salamanque et prit le grade de maître ès Arts à Sigüença, et passa deux ans à ladite Université de Salamanque, et, de là, ayant été ordonné prêtre, il s'en fut à Louvain où il étudia deux années, faisant et suivant des cours et il prit le grade de licencié en théologie, et de là s'en fut à Paris où il étudia cinq mois, et de là revint à Salamanque où il a résidé jusqu'à maintenant, posant sa candidature à des chaires et enseignant ; et il peut y avoir douze ans qu'il possède ladite chaire de Bible comme suppléant, et onze ans qu'il a pris le grade de maître en théologie. Et interrogé il exposa sa généalogie de la manière suivante :

Parents.

Balthasar de Grajal, marchand de drap, habitant de Villalon. défunt.

Maria Gomez, sa femme, est vivante.

Ancêtres paternels.

Gabriel Alonso, habitant de Grajal, qui fut domestique de Juan de Vega, défunt, et

sa femme dont il ne sait comment elle s'appelait et qu'il n'a pas connue.

Ancêtres maternels.

Alonso Gomez, notaire, habitant de la ville d'Astudillo, défunt.

Elena Gomez, sa femme, défunte.

Oncles paternels.

Cristobal Grajal le vieux, marchand, défunt, habitant de Villalon.

Oncles maternels.

Pero Gomez, notaire, habitant d'Astudillo, qui est vivant.

Catalina Gomez, femme de Juan Zamora, habitant de Medina de Rioseco, qui est vivante.

Frères du déposant.

Alonso de Grajal, habitant de Grajal, défunt, marchand

Cristobal Grajal, habitant de Villalon, marchand.

Enfants.

Il dit qu'il n'en avait pas.

Interrogé, il dit que le déposant sait que lui et ses parents et ancêtres susdits, pour la plupart sont de race de nouveaux chrétiens, d'origine juive, et que Cristobal de Grajal, oncle du déposant, qu'il a nommé, a été prisonnier de ce Saint-Office, et qu'il ne sait pas qu'aucun autre d'entre eux ait été arrêté, ni soumis à une pénitence, ni condamné par le Saint-Office ; et que ledit Cristobal de Grajal, le déposant ne sait pas qu'il ait été soumis à une pénitence publique, et ne sait pas comment il s'est tiré d'affaire, et que le déposant n'a jamais été arrêté par le Saint-Office si ce n'est maintenant.

APPENDICE IV

Acte d'accusation du procureur du Saint-Office, Diego de Haedo, contre Gaspar de Grajar (30 avril 1572). (Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12748, fol. 234 r.-236 v.)

Illustres Seigneurs : Moi, le licencié Diego de Haedo, procureur en ce Saint-Office, en la meilleure forme de droit possible, je parais devant vous et j'accuse de crime maître Gaspar de Grajal, professeur suppléant de Bible à l'Université de Salamanque, descendant d'une famille de Juifs, détenu dans les prisons de ce Saint-Office, ici présent. Et contant l'affaire par relation véridique, après avoir rempli les formalités légales, je dis que le susdit, étant professeur, ordonné prêtre, et par suite plus obligé à enseigner une doctrine bonne et catholique, oubliant la crainte de Dieu, et l'offensant gravement, et au grand dommage de la religion et au grand scandale de la République, a enseigné, dit et soutenu publiquement beaucoup d'erreurs hérétiques et de propositions erronées, malsonnantes, hérétiques et scandaleuses contre notre sainte foi catholique et la loi évangélique et contre ce que tiennent et enseignent les saints Conciles et les docteurs de notre Sainte Mère l'Église ; et en particulier je relève contre lui les chefs d'accusation et les délits suivants :

1° Premièrement que ledit maître Grajal a dit et affirmé que, dans l'Ancien Testament il n'y a ni passage ni texte qui puissent faire entendre aux juifs que la gloire et l'enfer existent, mais seulement qu'il y a promesse de biens temporels et qu'il n'y a pas promesse de gloire ni menace d'enfer.

2° *Item*, que le susdit traitant des sens de la Sainte Écriture, littéral, allégorique, moral et anagogique, a dit et affirmé qu'il n'y avait pas de sens allégorique, que tout cela n'était que du vent ; et comme quelqu'un lui répliquait qu'il en existait un et lui citait saint Paul

qui le disait en un certain endroit, il dit que saint Paul avait parlé improprement et resta ferme dans son opinion. — (En marge : Il le nie.)

3° *Item*, que le susdit a affirmé et dit que l'édition Vulgate renfermait beaucoup de faussetés et qu'il avait corrigé deux ou trois cents passages de la Sainte Écriture qui étaient erronés dans ladite édition Vulgate, et qu'on pouvait bien faire une autre édition meilleure.

4° *Item*, que le susdit a dit et affirmé publiquement que la théologie scolastique nuit pour entendre la Sainte Écriture, et qu'il fallait enseigner l'intelligence de l'Écriture avant la théologie scolastique.

5° *Item*, que les saints docteurs suivent communément le sens spirituel et non le littéral, et qu'en conséquence il ne fallait pas tirer le sens de l'Écriture de ce que disent les saints, puisque seul le sens littéral a de la valeur.

6° *Item*, en confirmation desdites erreurs, le susdit se riait et se moquait en même temps qu'une autre personne, que je demande que l'on fasse déposer, des déclarations des saints, disant que les saints tiraient le mystère de la très sainte Trinité du Psaume qui dit : *Verbo Domini coeli firmati sunt* [Ps. XXXII, v. 6.] et de la phrase qui dit : *In principio creavit Deus, etc...* [Genèse I, 1]; et il se moquait également de ce que les saints expliquassent le texte qui dit : *Gratiam et gloriam dabit Dominus* par la grâce et la gloire surnaturelle.

7° *Item*, que ledit maître Grajal en exposant et expliquant la Sainte Écriture, d'ordinaire et presque toujours suit l'interprétation et l'exposition des Juifs et des rabbins et laisse celles des saints et fait mention de ceux-ci en disant que les saints ne le contentaient pas parce qu'ils s'attachaient aux moralités.

8° *Item*, il a dit qu'il n'y a pas d'inconvénient à dire que les saints n'avaient pas entendu certains passages de la Sainte Écriture. — (En marge : Il l'avoue.)

9° *Item*, que tous les saints réunis ne font pas un sens de foi, quand même ils seraient tous d'accord, et qu'on peut interpréter un passage contre beaucoup de saints. — (En marge : *Idem.*)

10° *Item*, que saint Thomas et les autres docteurs scolastiques prouvent quelques conclusions de quelques passages de l'Écriture sans les entendre à la lettre, et autres paroles à la honte des saints docteurs. — (En marge : *Idem.*)

11° *Item*, qu'en interprétant le passage qui dit : *In lumine tuo, etc...* [Ps. XXXV, v. 10.] il dit qu'il ne prouve pas la lumière de la gloire, ni non plus dans le passage qui dit : *Anima mea in manibus meis semper* [Ps. CXVIII, v. 109] il n'y a pas la preuve du libre arbitre ;

et que non plus dans le passage qui dit : *Gratiam et gloriam dabit Dominus* [Ps. LXXXIII, v. 12] il n'y a pas la preuve que, seul, Dieu donne la grâce et la gloire. — (En marge : *Idem.*)

12° *Item* qu'en confirmation desdites erreurs il a dit et affirmé que les saints ne donnent pas le sens littéral à l'Écriture parce que le sens littéral doit se chercher chez les rabbins ; et ainsi le susdit dans ses leçons cite toujours les rabbins, réfutant et méprisant les expositions des saints et s'attachant à l'opinion et à la lecture des rabbins en outrageant les saints.

13° *Item* que le susdit a dit et affirmé publiquement que la traduction des Septante est erronée et qu'elle ne correspondait pas à l'hébreu, citant beaucoup de passages contre l'exposition des saints docteurs de l'Église, affirmant que la lettre hébraïque était plus vraie que celle de l'Église. — (En marge : Il l'avoue.)

14° *Item* que, se moquant des cours que faisaient d'autres sur les articles de la première partie de saint Thomas, il a dit que tout ce qu'ils enseignaient était du vent, parce qu'il n'y avait pas de sens allégorique.

15° *Item* que le susdit contredisant ce que saint Paul écrit dans l'Épître aux Galates, sur les deux fils d'Abraham figurant les deux Testaments, a dit et affirmé qu'il ne voulait pas dire que l'Esprit-Saint eût prétendu figurer ces deux Testaments, mais que saint Paul avait pris ces deux fils d'Abraham comme comparaison.

16° *Item* que le susdit a affirmé publiquement, qu'étant donné la corruption des hommes, les richesses et les biens temporels, comme la beauté et le fait d'avoir des membres bien faits et d'être fort et robuste, sont des choses mauvaises, et que les sciences sont mauvaises.

17° *Item* qu'interprétant et enseignant le saint Évangile de Notre Rédempteur Jésus-Christ, il a dit et affirmé que Notre-Dame avait accouché dans l'entresol ou sous le portail d'une maison qui appartenait à elle ou à sa famille, et que le bœuf et l'âne étaient inventés par les peintres de l'Église et que Joseph était jeune et non vieux comme on le peignait, parce qu'il vivait dans la même maison que la Vierge.

18° *Item* que le passage qui dit : *Erit firmamentum in summis montium* [Ps. LXXI, v. 16.] était aussi erroné, parce qu'il ne fallait pas dire *firmamentum* mais *frumentum* ; et que la peinture de la Cène du Seigneur est erronée parce qu'on peignait saint Jean incliné sur la poitrine du Christ et qu'il devait être incliné sur son épaule.

19° *Item* qu'en expliquant le passage qui dit : *Magnificat anima mea Dominum* [Luc, I, 46] il affirme qu'aucune créature ne pouvait

exalter ni grandir le Seigneur et que la Vierge était une simple créature et qu'elle ne pouvait ni exalter ni grandir le Seigneur.

20° *Item* qu'en expliquant l'Évangile qui dit : *Liber generationis* [Mathieu, I,1; Luc, III, 23-58], il dit et affirme que l'Évangéliste saint Luc ne l'avait pas bien expliqué parce que dans la dernière partie de la généalogie du Christ, il manquait une certaine personne qu'il désigna.

21° *Item* que le susdit expliquant le passage qui dit : *Fui flagellatus tota die* [Ps. LXXII, v. 14], dit et affirma qu'il fallait l'entendre de David et non de Jésus-Christ, défendant l'opinion des Juifs par différents moyens et arguments.

22° *Item* que parlant de ce texte qui dit qu'entre les enfants des femmes il n'en naquit pas de plus grand que saint Jean-Baptiste [Math XI, 11; Luc. VII, 28]il dit et affirma que celui qui était dans l'Église militante était plus grand que saint Jean-Baptiste.

23° *Item* que le susdit a dit, et affirme dans ses cours, que saint Paul ne cite pas à propos les passages des prophètes et que les évangélistes ne traitent pas des mots, tenant compte du sens et non des paroles de l'Écriture.

24° *Item* que, disant que dans la Vulgate était de trop la parole qui dit : « qui fuit Cainan » [Genèse ?, VI, 9 ?) et qu'elle était mise par les Septante, il dit qu'il n'était pas fort celui qui l'avait mise dans cette édition, et il le disait pour les Septante.

25° *Item* il a dit et affirmé publiquement que les hérétiques avaient toujours été les plus grands savants et qu'il fallait être fort savant pour être hérétique.

26° *Item* que le susdit sortant de son cours, comme certaine personne lui alléguait un texte de saint Thomas contre certaine conclusion qu'il avait enseignée, il dit avec une grande impudence que saint Thomas mentait.

27° *Item* qu'il a dit que beaucoup de Turcs sont chrétiens parce qu'on les baptise quand ils sont enfants, parce qu'ils sont tourmentés par les démons ; et que la femme de Lot ne fut pas changée en statue de sel, mais en une pierre.

28° *Item* que le susdit a affirmé que la Vulgate n'était pas déclarée canonique ni ne l'était, parce qu'il n'était pas établi que le traducteur eût l'esprit de Dieu et que, dans le manuscrit vulgaire de la Bible, il n'y a de foi que les principales propositions et non les autres, et que saint Augustin n'avait pas su l'Écriture et autres choses tendant à rejeter et mépriser les saints docteurs.

29° *Item* que le susdit traitant avec certaine personne de la bulle

de la Sainte Croisade, nouvellement accordée, dit que le pape pouvait dire certaine chose dans ladite bulle sans qu'il la crût, et qu'il ne la croirait pas si le pape lui-même la lui disait ; ce qu'il dit parce que sa façon de penser sur le pouvoir du Souverain Pontife était mauvaise et hérétique.

30° *Item* que le susdit a dit et affirmé que le pape ne peut pas condamner quelqu'un comme hérétique, laissant entendre qu'il n'avait pu condamner Origène comme hérétique et qu'il tenait pour sa part qu'il était au ciel.

31° *Item* que les saints grecs n'avaient pas bien entendu le sens littéral de l'Ancien Testament.

32° *Item* que le susdit a possédé un livre d'un Juif, lequel susdit livre, dans son texte, en parlant de Jésus-Christ ne l'appelle pas ainsi, mais dit que ce fut un très saint homme, en quoi il paraît nier Jésus-Christ ; et ledit maître Grajal montra qu'il prenait grand plaisir à lire dans ledit livre, parce que, quelqu'un lui demandant pourquoi il l'avait, il répondit qu'il contenait de très bonnes choses ; lequel susdit livre je demande qu'il déclare où il est, et qui le possède.

33° *Item* qu'étant en un certain endroit, parlant de nouveaux chrétiens de génération juive, le dit Grajal se vanta en disant qu'il en était et qu'il ne pouvait pas le nier ; et ainsi il est à croire qu'il a l'intention de retourner à la religion juive puisqu'avec tant d'audace et d'insolence il a suivi les auteurs juifs et les rabbins contre la vérité de la Sainte Écriture et des saints savants, prétendant faire une nouvelle édition de l'Écriture Sainte avec l'intention de saper et d'abattre notre sainte foi catholique.

34° *Item* que le susdit nie et cache des personnes avec lesquelles il communiquait et traitait lesdites propositions fausses, hérétiques et scandaleuses, et qui leur donnaient raison, et qu'il se parjure.

35° *Item* que le susdit a dit et affirmé beaucoup d'autres erreurs et propositions hérétiques et scandaleuses, pernicieuses à la religion chrétienne, dont je l'accuse en général et que je promets de montrer dans la poursuite de cette cause ; d'où il résulte et il appert, ainsi que de ce qui a été dit plus haut, que ledit maître Grajal a dit, affirmé et enseigné lesdites erreurs et propositions hérétiques et scandaleuses et beaucoup d'autres que je promets de montrer ; et pour cela est tombé sous le coup de peines grandes et graves, et les a encourues en vertu du droit, des sacrés canons, des lois et pragmatiques de ces Royaumes et des institutions du Saint-Office, établies contre de pareils délinquants, ainsi que la sentence d'excommunication majeure, et qu'il est lié par elle. Je vous prie et vous supplie de déclarer le susdit coupable

desdits délits et de le condamner auxdites peines et de les faire exécuter sur sa personne et sur ses biens, le faisant dégrader et remettre au tribunal et au bras séculier, et faisant adjuger ses biens à la Chambre et au fisc royal de Sa Majesté. Et j'accepte les confessions qu'il a faites et qu'il fera en tant qu'elles seront contre le susdit et en ma faveur ; et pour ce qui paraîtra diminuer sa culpabilité je demande qu'il soit mis à la question et à la torture spécialement sur son intention, les témoignages qu'il y a contre le susdit desdits délits demeurant dans leur force et leur rigueur ; et pour cela et en tant qu'il sera nécessaire, j'implore votre saint Office. : — Le licencié Haedo. » (Griffe.)

APPENDICE V

Requête présentée par Gaspar de Grajar le 6 septembre 1575 a l'Inquisiteur licencié Diego de Valcarcer. (Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12748, folio 467 a.)

Moi Maître Grajal, pour l'amour de Dieu, je vous supplie, attendu que les principales personnes de cette maison font défaut ainsi que beaucoup d'autres que vous pouvez connaître et que je pourrais dire, veuillez, s'il est possible, me faire transporter, pendant que je suis malade, dans une maison où je serais aussi bien au secret qu'ici et sous la garde de qui il vous plairait ; car pour tout cela, grâce à Dieu, j'ai assez de bien ; et qu'on ne fasse pas attention aux dépenses pour donner un peu de satisfaction à un homme qui ne saurait en aucune façon être bien servi ici. Et si vous voulez bien me faire la grâce de m'envoyer un secrétaire à qui je puisse dire ce qui me détermine à faire cette demande, ce serait une grande grâce ; et en attendant que vous me l'accordiez, je vous supplie de me donner quelqu'un pour me servir, car, étant donné que Liaño s'ennuie et que de plus le médecin lui ordonne de se purger, il n'est pas juste que je demeure sans quelqu'un qui puisse me retourner et me nettoyer, et je vous supplie également de donner des ordres spéciaux pour que chaque jour on me donne deux seaux d'eau, parce que, si vous ne l'ordonnez pas, on s'en dispense. Par Jésus-Christ, je vous demande de donner le plus de soulagement possible au malade que je suis. — Maître Grajar.

Mort de Maître Gaspar de Grajal. — En la ville de Valladolid, le 9 du mois de septembre 1575, Messieurs les Inquisiteurs licenciés Diego Gonzalez et Valcarcer étant à l'audience du matin, se présenta

Cristobal de Villalpando qui sert de geôlier dans les prisons secrètes de ce Saint-Office, à cause de la maladie du geôlier Francisco de Pedrosa ; et il dit qu'hier soir, à six heures et demie, Notre-Seigneur a bien voulu rappeler Maître Grajal, et que celui-ci était dans une autre prison enveloppé d'un linceul et que Leurs Grâces ordonnassent ce qu'il fallait faire. Lesdits Messieurs ordonnèrent à Esteban Monago, notaire du secret, et à moi notaire soussigné, de monter à ladite prison et de voir de nos yeux ledit Grajal. Et ainsi nous montâmes à ladite prison où nous trouvâmes ledit maître Grajal dans son linceul, étendu sur le sol, et nous lui découvrîmes le visage et reconnûmes que c'était bien Maître Grajal lui-même, et qu'il était mort de mort naturelle. Et pour témoigner que c'est la vérité j'ai présenté ledit Cristobal de Villalpando qui l'a vu : nous avons signé de nos noms. — Celedon Gustin, secrétaire. — Esteban Monago, secrétaire.

Ensevelissement dudit Grajal. — En la ville de Valladolid lesdits jour, mois et année, Messieurs lesdits Inquisiteurs se trouvant à l'audience du matin, ayant vu le procès-verbal ci-dessus, dirent qu'on enterre ledit maître Grajal dans l'église de Monseigneur Saint-Pierre, en un cercueil, et dans un endroit de ladite église que l'on marquerait, pour le cas où il serait nécessaire de l'en retirer. Et ensuite ils firent appeler le dépensier pour qu'il allât chercher son cercueil et donnèrent ordre que dans le plus grand secret Grajal fût enterré dans ladite église. Ce qui fut fait devant moi Celedon Gustin, secrétaire.

(Biblioteca Nacional de Madrid, mss. 12748, folio 468 a.)

APPENDICE VI

Sentence de l'Inquisition de Valladolid absolvant la mémoire de Gaspar de Grajar du crime d'hérésie.

« Nous Inquisiteurs contre la perversité hérétique et l'apostasie dans les Royaumes de Castille, de Leon et de Galice, et dans la principauté des Asturies, en résidence en cette ville de Valladolid, par l'autorité apostolique et ordinaire, après avoir vu un procès criminel qui a pendu et pend devant nous sur le crime d'hérésie entre les parties, à savoir d'un côté accusateur le promoteur fiscal de ce Saint-Office, et de l'autre, défendeur, Gaspar de Grajal, originaire de Villalon, maître en sacrée théologie de l'Université de Salamanque et professeur suppléant de Bible en ladite Université, dont il appert que sur la demande dudit procureur nous avons ordonné de le prendre et de l'amener dans les prisons du Saint-Office par suite d'une information faite contre lui, comme ayant commis des délits d'hérésie dont il fut accusé par ledit promoteur fiscal, et auxquels il répondit en niant l'accusation ; et le procès s'engagea et tandis qu'il se poursuivait, il tomba malade dans lesdites prisons d'une maladie dont il mourut naturellement, et ledit procureur nous demanda un édit par lequel on assignât sa mémoire et sa réputation pour que par ce moyen s'achevât ledit procès ; lequel édit fut donné ; et se présentèrent comme défenseurs certains proches et parents dudit maître Grajal avec lesquels se soutint ce procès jusqu'à ce qu'ils eussent définitivement conclu et que le procès fût tenu par nous pour conclu : après avoir examiné tout cela et en avoir délibéré avec des personnes de grande autorité, de vaste érudition et de conscience droite,

AYANT INVOQUÉ LE NOM DU CHRIST,

Décidons, vu les actes et preuves dudit procès, que ledit promoteur fiscal n'a pas prouvé son accusation ni sa plainte comme il convenait

qu'il en fît la preuve ; en conséquence de quoi, nous devons absoudre et absolvons ledit Maître Grajal, sa mémoire et sa réputation de l'instance de ce procès et ordonnons de lever et levons toute opposition et tout séquestre qui par notre ordre ont été mis sur ses biens, et qu'ils lui soient remis intégralement, selon l'inventaire qu'on en fit au temps où ils furent séquestrés. Et par cette sentence, nous le prononçons et ordonnons dans ces écrits et par eux. — Le docteur Guijano de Mercado. — Le licencié Andrés de Alava. — Le licencié Pedro de Quiroga. — Le licencié Mallen de Rueda.

En la ville de Valladolid, dimanche 28 du mois de septembre 1578, Messieurs les Inquisiteurs et l'Ordinaire susnommés se trouvant sur la Plaza Mayor de cette ville, célébrant un acte public de notre foi sur de hauts échafauds de bois, donnèrent et prononcèrent la sentence contenue plus haut, laquelle fut lue par moi le présent notaire, du haut d'une chaire qui se trouvait sur lesdits échafauds, à haute et intelligible voix, en présence du licencié Pedro de Espinosa, promoteur fiscal de ce Saint-Office, et ayant pour témoins l'Illustrissime Comte de Lemos et les licenciés Antonio de Figueroa Maldonado et Aguirre Barahona, Auditeurs de la Chancellerie Royale de cette ville. — Devant moi Pedro de Vinegas. »

(Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12748, folio 522.) — Le texte de cette sentence se trouve reproduit dans le *Libro de Claustros* de l'Université de Salamanque, assemblée plénière du 29 novembre 1578, folios 10 r.-11 r. Il fut présenté à l'Université par Cristobal de Grajal frère de Gaspar, qui demandait à l'Université de payer les obsèques de ce dernier et de donner à ses héritiers les honoraires de sa chaire durant son emprisonnement.

APPENDICE VII

CONFESSION REMISE PAR MARTIN MARTINEZ
A L'INQUISITEUR DIEGO GONZALEZ (SALAMANQUE 13 MARS 1572).
(Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12750, fol. 159)

Très Illustre Seigneur :— J'ai fait un livre, il y a un certain temps, qui s'appelait les *Hypotyposes Théologiques*, et pour qu'il parût sous une forme plus polie, je voulus suivre l'avis de savants et non le mien, et en conséquence je le donnai à Maître Martin Vicente pour qu'il pût le voir, et ensuite au Proviseur de Salamanque en tant qu'ordinaire, parce qu'il n'y avait pas encore la Pragmatique qu'il y a maintenant ; et ensuite Maître Sancho en vit une bonne partie ; et comme il les satisfit tous si vivement, je m'occupai de l'envoyer au Conseil royal qui en fut également satisfait, et sur l'ordre duquel on l'imprima. Et au bout de quelque temps, Maître Leon, sachant que certaines choses qui s'y trouvaient détruisaient son livre, parla aux évêques de Plasencia et de Zamora, qui se trouvaient alors à Salamanque au Concile provincial, pour qu'ils obtinssent de moi que je supprimasse de mon livre ce qui le gênait pour la vente du sien. J'informai leurs seigneuries de mes intentions, et elles me dirent que je ne changeasse rien à mon livre puisqu'il était si conforme à ce que l'Église dit et ordonne. Et comme ledit maître vit ses plans déjoués il dénonça mon livre au Conseil de la Sainte Inquisition. Si ses objections sont fondées ou non, je ne le sais. Je sais que mon intention fut bonne et que j'ai toujours souhaité ne pas m'écarter de ce qu'ordonnent notre Sainte Mère l'Église de Rome, ses conciles et les saints qui nous donnèrent les règles de l'Écriture que j'explique. Et dans ces conditions *errare potero, haereticus esse non potero*. Ce que je voudrais sur ce point serait qu'on prît soin de faire examiner les propositions par des hommes savants dans la Bible, et non par de purs scolastiques qui n'ont jamais

lu la moindre page d'un saint. Depuis que mon livre a paru, pour qu'on voie si je suis entêté, j'ai pris soin de demander à des savants leurs avis et leurs censures pour ajouter ou ôter ce qu'il leur semblerait nécessaire, comme je l'ai fait en beaucoup d'endroits : comme le diront le P. Docteur Enriquez et le P. Aguila de l'Ordre de Jésus, et l'évêque de Plasencia et beaucoup de Collégiaux. Et pour l'examen de ce livre et pour tout le reste, je récuse maître Leon qui, n'ayant pas appris dans les Écoles, a des idées étranges et Maître Medina, parce qu'il n'a fait aucune étude de ce genre et qu'il ne se satisfait de rien que de ses propres idées. Maître Leon dit que je dis du mal de la Vulgate : je je ne me souviens pas d'en avoir dit, bien que, dans un si grand nombre d'années que j'ai passées à la comparer à l'hébreu, il soit possible que je me sois quelquefois laissé aller un peu trop loin ; bien qu'en particulier je ne m'en souvienne pas. Il ne me vient rien d'autre à l'esprit, que ce que j'ai écrit dans mon livre (et si ce qui s'y trouve est mal ce sera mal ; si c'est bon, ce sera bon), et ce que j'ai écrit au Conseil de la Sainte Inquisition.

Maître Martin Martinez.

APPENDICE VIII

GÉNÉALOGIE DE MARTIN MARTINEZ TELLE QU'IL LA DÉCLARA A L'AUDIENCE DU SAINT-OFFICE DE VALLADOLID LE 17 AVRIL 1572. (Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12750 folio 96 a.)

Parents.

Sebastian Martinez, pharmacien, habitant de Cantalapiedra, défunt.

Leonor Martinez sa femme, originaire du même Cantalapiedra.

Ancêtres paternels.

Juan Martin, pharmacien, habitant de Cantalapiedra et qui était originaire de Palacios Rubios.

X... Nieta dont il ne sait pas le nom de baptême, qui était des Nietos de Cantalapiedra et était originaire du même village.

Ancêtres maternels.

Juan Martin Meajero, cultivateur et hidalgo.

Sa femme dont il ne sait comment elle s'appelait, bien qu'il l'ait connue encore vivante et qu'il n'appelait que la Meajera.

Oncles paternels.

Pero Martin, cultivateur, défunt.

Juan Martin, cultivateur, défunt.

Francisco Martin, cultivateur, défunt, tous habitants dudit Cantalapiedra.

Oncles maternels.

La femme d'Alonso Nieto, habitante de Cantalapiedra, dont il ne se rappelle plus le nom, défunte.

Frères du déposant.

Antonio Martin, cultivateur, qui fut habitant de Cantalapiedra, défunt.

Francisco Martin qui est au Pérou dans la ville de Los Reyes, aux Indes, et qui a là il ne sait quel emploi.

Juan Martin, pharmacien, habitant de Salamanque, défunt.

Enfants.

Il dit qu'il n'en avait pas.

Interrogé, il dit que lui et tous ses ascendants susdits, des deux côtés, sont de vieux chrétiens, sans trace aucune de juifs ni de morisques,et qu'aucun d'eux n'a été frappé d'une pénitence ni condamné par ce Saint-Office, ni arrêté par lui, si ce n'est le seul déposant.

APPENDICE IX

Acte d'accusation du procureur du Saint-Office, Diego de Haedo, contre Martin Martinez, 6 mai 1572. (Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12750 folios 104 r-105 r.)

Après les préliminaires d'usage le procureur accusait Martinez des délits suivants :

1° Premièrement il a dit et affirmé avec insistance que les Cantiques de Salomon dans la divine Écriture étaient un *carmen amatorium* adressé par Salomon à la fille de Pharaon, roi d'Égypte et qu'affirmer le contraire n'était que futilité et moralités de prédicateurs.

2° *Item* que le susdit, en même temps qu'une autre personne, riait et se moquait des explications des saints sur quelques passages de l'Écriture, en particulier de ce qu'ils tiraient le mystère de la très sainte Trinité du psaume qui dit : « Benedicat nos deus, deus noster », et d'un autre passage qui dit : « Verbo Domini coeli firmati sunt » et de cette phrase qui dit : « In principio creavit deus etc... », disant qu'il ne croyait pas que la Trinité se pût conclure de ces passages.

3° *Item* il se moquait et riait de ce que les saints expliquassent le texte qui dit : « Gratiam et gloriam dabit Dominus », de la grâce et de la gloire surnaturelles, affirmant qu'il ne voulait pas dire cela, ni ne prouve que Dieu seul donne la grâce et la gloire.

4° *Item* que le susdit expliquant ce passage qui dit : « In lumine tuo videbimus lumen » affirma qu'il ne prouve pas la lumière de la grâce et que là où il dit : « Anima mea in manibus meis semper » il ne prouve pas non plus le libre arbitre.

5° *Item* que le susdit a dit et affirmé que dans l'Ancien Testament il n'y a pas de passage ni de texte qui puissent faire entendre aux juifs qu'il y a promesse de gloire ni menace d'enfer, et que, dans le Pentateuque il n'y a pas de passage qui parle de l'immortalité de l'âme.

6° *Item* qu'il a dit et affirmé que la théologie scolastique gêne pour comprendre et apprendre l'Écriture Sainte ; et en expliquant quelque passage il dit avec présomption qu'il ne sait pas qui le comprend, pour ne pas se conformer à l'exposition des saints, abandonnant la théologie scolastique et donnant à entendre qu'on n'en a pas besoin.

7° *Item* que le susdit ôtant et diminuant l'autorité et la vérité de l'édition Vulgate a dit et affirmé qu'elle a beaucoup de faussetés et qu'on en peut faire une autre meilleure.

8° *Item* que dans l'exposition et dans l'explication de la Sainte Écriture, il suit toujours la leçon et l'explication des juifs et des rabbins et laisse celle des saints sans faire mention d'eux, et quand quelqu'un ripostait à ce qu'il avait dit par quelque texte des saints, il se moquait de ce qu'il alléguait en disant : « Le damoiseau Allégorin. » et en injuriant les saints.

9° *Item* qu'il a dit et affirmé de vive voix et par écrit, dans certain livre, qu'il tient que saint Paul et Notre-Seigneur Jésus-Christ citèrent des témoignages des prophètes dans un autre sens que les prophètes ne les avaient dits.

10° *Item* que les Septante ne virent pas ce que voulaient dire les prophètes et que les anciens saints Pères, en beaucoup d'endroits, ne surent pas l'Écriture et qu'on peut apporter des explications nouvelles de l'Écriture, ce qui causa de sa part et produisit un grand scandale.

11° *Item* que se moquant de la lecture des saints, il a dit qu'ils ne surent pas beaucoup de passages et que lui seul les a compris et que quand les saints ne comprennent pas, ils recourent à d'absurdes allégories.

12° *Item* que le susdit dans les disputes et les actes publics auxquels il a pris part et où il s'est trouvé avec d'autres personnes qui le suivaient, a produit un grand scandale et fait beaucoup de mal, parce qu'il a toujours préféré Vatable, Pagnini et les juifs et les rabbins à la traduction Vulgate et au sens des saints et des docteurs de l'Église catholique.

13° *Item* que le susdit, suivant et approuvant l'explication des rabbins juifs, et dénigrant celle des saints, a dit que, dans la Sainte Écriture, il y a beaucoup de passages qui offrent des difficultés parce qu'ils sont mal traduits et que si on les traduisait conformément à la vérité hébraïque ils seraient plus clairs et plus simples.

14° *Item* que dans certaines disputes sur le point de savoir quelle interprétation était la vraie, celle des saints ou celle des juifs et des

rabbins, le susdit soutint que celle des juifs et des rabbins pouvait aussi être vraie, bien que le sens en fût différent.

15° *Item* que le susdit sait que d'autres personnes ont émis et soutenu lesdites erreurs ainsi que beaucoup d'autres, et il le nie et ne les dénonce pas et se parjure.

16° *Item* que le susdit a émis, enseigné et soutenu beaucoup d'autres erreurs et de propositions hérétiques et scandaleuses contre l'Écriture Sainte et l'interprétation des saints, desquelles je l'accuse en général, etc... » Suivent les clauses de style qui terminent l'acte d'accusation. »

APPENDICE X

Sentence de l'Inquisition acquittant Martin Martinez.

(Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12750, fol. 267 r.)

« Après avoir vu ce procès qui a pendu et est pendant devant nous entre les parties, à savoir d'un côté, accusateur, le promoteur fiscal de ce Saint-Office, et de l'autre, défendeur, maître Martin Martinez, professeur d'hébreu à l'Université de Salamanque, né à Cantalapiedra, détenu dans les prisons de ce Saint-Office, sur les causes et raisons contenues dans la procédure dudit procès, à laquelle nous nous référons : après avoir examiné tout cela et en avoir délibéré avec des personnes de grande autorité, de vaste érudition et de conscience droite,

AYANT INVOQUÉ LE NOM DU CHRIST,

Décidons, vu les actes et preuves dudit procès, que nous devons absoudre et absolvons ledit maître Martin Martinez de l'instance de ce jugement, à condition qu'en la salle d'audience de ce Saint-Office, il soit réprimandé sévèrement et avisé d'avoir dorénavant beaucoup de respect pour la Vulgate, pour l'interprétation et le sens communs des Saints et pour la théologie scolastique, et par cette sentence, jugeant ainsi, nous le prononçons et ordonnons dans ces écrits et par eux. — Le docteur Guijano de Mercado. — Le licencié Andrés de Alava. — Le licencié Pedro de Quiroga. — Le licencié Mallen de Rueda.

En la ville de Valladolid le quatre du mois de juin quinze cent soixante-dix-sept Messieurs les Inquisiteurs docteur Guijano de Mercado, licenciés Andrés de Alava et Pedro de Quiroga étant à l'audience du matin donnèrent et prononcèrent la sentence contenue plus haut et y apposèrent leurs signatures et la firent notifier aux parties en présence du licencié Prudencio de Armentia, promoteur fiscal de ce

Saint-Office et dudit maître Martin Martinez auxquels je la notifiai. Témoins Esteban Monago et Pedro de Bolivar secrétaire de ce Saint-Office.

Et ensuite à ladite audience ledit maître Martinez fut sévèrement réprimandé conformément à ladite sentence. Témoins, les susnommés.

Et ensuite on reçût le serment en forme légale dudit maître Martinez en vertu duquel il promit de dire la vérité.

Interrogé, il dit qu'il ne sait rien qu'il puisse ni doive dire de lui ni d'autres personnes, qui touche au soulagement de sa conscience, ni rien qui ait été fait ou dit dans les prisons de ce Saint-Office contre son honneur, son crédit et son secret, de sa part, de celle des employés, et des gardiens dudit détenu ; et qu'il n'a vu de communications d'aucune sorte, ni que des avis aient été donnés par certains détenus à d'autres, ni par des personnes du dehors ; et que le susdit n'emporte aucune communication de personne, ni pour personne ; et que le geôlier et le dépensier ont bien et pieusement rempli leur office.

On lui ordonna en vertu du serment qu'il a prêté, et sous peine d'excommunication majeure *latae sententiae*, et d'être puni rigoureusement comme ayant révélé quelque chose de ce Saint-Office, d'observer et de garder le secret sur tout ce qui s'est passé avec lui à propos de cette affaire et sur ce qu'il a vu, su, entendu ou compris de n'importe quelle manière depuis qu'il est dans ces prisons, et de ne le dire, ni le révéler à personne, par écrit ni de vive voix, directement ni indirectement, ni sous une autre forme ou d'autre manière, ni sous aucun prétexte. Il promit de le faire et aussitôt reçut l'ordre de sortir de l'audience. — Par devant moi Pedro de Burgos secrétaire. »

APPENDICE XI

INTERROGATOIRE D'IDENTITÉ D'ALONSO GUDIEL
(Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12751, folios 139 r.-140 v.)

A Valladolid le 21 du mois de juillet 1572, Messieurs les Inquisiteurs licenciés Diego Gonzalez et Realiego étant à l'audience du matin y firent amener un religieux qui fut amené prisonnier dans les prisons de ce Saint-Office ; et lorsqu'il fut présent on reçut de lui serment dans les formes légales ; et après avoir juré il promit de dire la vérité tant dans cette audience que dans les autres qu'on tiendrait avec lui dans ce Saint-Office ; et interrogé il dit s'appeler frère Alonso Gudiel, professeur à l'Université d'Osuna, originaire de la ville de Séville, et qui pour l'instant se trouvait dans le monastère de Saint-Augustin, de cette ville de Valladolid, âgé de quarante-six ans environ, et ayant son domicile au monastère d'Osuna où il professait le cours de Bible.

Parents.

Diego Alvarez, pharmacien, défunt, habitant de Séville.

Maria de Salas, sa femme, qui est vivante, originaire de Séville, demeurant tous deux sur la paroisse de San Esteban dans la Caleria Vieja (On donnera des renseignements à Saint-Augustin).

Ancêtres paternels.

Alonso de Carmona, défunt, dont il ne sait quel était son métier et, quant à sa grand'mère, femme de cet Alonso de Carmona, il ne se rappelle pas comment elle s'appelait et il ne l'a pas connue.

Ancêtres maternels.

Il dit qu'il ne les connaissait pas, et ne sait pas comment ils s'appelaient.

Oncles paternels.

Leonor Nuñez, défunte, femme du docteur Nuñez médecin, originaire de Séville.

Oncles maternels.

Frère Francisco de San Lucar, réformateur de l'ordre de San Jeronimo, défunt.

Frère Andrés Gudiel, frère augustin, défunt.

Frères du déposant.

Juana de Salas, qui est vivante, femme de Tomas Galvez, intendant du marquis del Algava, qui est là-bas à Algava.

Interrogé, il dit qu'aucun des susnommés n'a été détenu, condamné, ni brûlé par le Saint-Office autant qu'il sache.

Interrogé il dit que le déposant a ouï-dire à sa mère que, du côté du père du déposant et de ses aïeux et bisaïeux du côté de son dit père, il n'y en avait pas qui eussent été nommés, c'est-à-dire condamnés par le Saint-Office, mais que les frères desdits grands-parents paternels avaient été accusés par le Saint-Office d'être des juifs convertis, et que sa mère ne lui dit pas s'ils avaient été réconciliés, ou condamnés à une pénitence par le Saint-Office, si ce n'est qu'elle lui dit qu'ils avaient été accusés par le Saint-Office et que lesdits frères dudit grand-père, comme il l'a dit, avaient été accusés, et que sa grand'mère du côté de son dit père, s'appelait X... Alvarez; et le grand-père s'appelait Alonso de Carmona ; et ils avaient des parents à Carmona et à Utrera, et, de même sa susdite mère lui disait que de son côté à elle et du côté de sa mère à elle ils étaient vieux chrétiens et hidalgos, mais que du côté de son père à elle ils étaient des convertis, et qu'il s'appelait X... de la Lonja.

Prières.

Il les dit et bien dites : Pater noster, Ave Maria, Credo et Salve regina.

Confessions.

Il dit qu'il a reçu les ordres il y a vingt et tant d'années, et qu'il s'est confessé à frère Alonso de Reyna et frère Lope de Vergara Prieur, et frère Alonso de la Cruz, tous du couvent d'Osuna.

Lire et écrire.

Il dit qu'il le sait et qu'il est maître en théologie et qu'il a étudié

à Salamanque et à Alcala et qu'il a été l'élève, dans ces Universités, de Cano et de Mancio.

Déposition.

Interrogé, il dit qu'il naquit à Séville chez ses parents, et qu'il y resta jusqu'à l'âge de quinze ans, et qu'à cet âge il se fit religieux à Saint-Augustin de Séville et y séjourna trois ans et demi ; et de là il fut à Grenade à étudier comme étudiant ès arts, et y resta deux ans ; et de là il fut à Salamanque deux ans, et de là on l'envoya à Alcala où il resta deux autres années. Et ensuite de là on l'envoya à Jerez comme prédicateur, et il y resta un an et demi ; et de là il vint dans cette ville enseigner les Arts, et de là il alla à Los Santos village proche de Villaniebla, et de là on l'envoya à Salamanque comme maître des étudiants, et il y resta une demi-année ; et de là l'évêque de Segorbe Muñatones l'emmena pour lui tenir compagnie et il resta en sa compagnie deux ans ; et de là on lui offrit la chaire de Prime de théologie de Huesca, et il y resta à enseigner deux ans, et de là il se rendit à Séville pour voir sa mère, et, en raison de la nécessité où se trouvait sa susdite mère, il resta à Séville comme prédicateur deux années, et de là on lui donna la chaire d'Osuna qu'il occupe depuis deux ans, c'est-à-dire neuf ans, et bientôt dix.

APPENDICE XII

ACTE D'ACCUSATION CONTRE ALONSO GUDIEL, LU PAR LE PROCUREUR DU SAINT-OFFICE DIEGO DE HAEDO A L'AUDIENCE DU 4 AOUT 1572. (Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12751, folio 4.)

« Illustres Seigneurs : — Moi, le licencié Diego de Haedo, procureur de ce Saint-Office, en la meilleure forme de droit, je comparais devant vous et j'accuse criminellement maître frère Alonso Gudiel, de l'ordre de Saint-Augustin, professeur à l'Université d'Osuna, descendant de famille juive, détenu dans les prisons de ce Saint-Office, ici présent; et exposant l'affaire, après avoir procédé aux formalités légales, je dis que le susdit, étant Maître, prêtre, portant l'habit et le nom de religieux, et par conséquent obligé davantage à défendre et enseigner une doctrine sainte et catholique, sans crainte de Dieu qu'il offense gravement, a dit affirmé et soutenu beaucoup de propositions hérétiques, scandaleuses, malsonnantes, funestes et pernicieuses à la Sainte Écriture et à la véritable intelligence de celle-ci, et en particulier je l'accuse et lui fais crime des imputations et délits suivants :

1° Premièrement que le susdit a dit, affirmé et enseigné publiquement que le passage d'Isaïe qui dit : *Ecce virgo concipiet*, s'entendait et s'entend de la femme d'Isaïe ou d'un autre prophète, et non de Notre-Dame, et certaine personne y faisant objection et contredisant ladite proposition, il resta inébranlable, en lui disant qu'il ne comprenait pas.

2° *Item* que persévérant dans son funeste projet de détruire le sens véritable de l'Écriture Sainte qu'en ont tiré les bienheureux saints, il a dit et affirmé que les Cantiques de la Bible s'entendaient des amours profanes de Salomon et de la fille de Pharaon.

3° *Item* que le susdit a dit et affirmé que beaucoup de psaumes de David comme *Dixit dominus domino meo* et *Deus, deus meus respice*

in me s'entendaient de David, tout cela contre l'opinion reçue par notre Sainte Mère l'Église catholique.

4° *Item* que le susdit, poursuivant son projet pervers de détruire et supprimer la vérité avec laquelle les saints prophètes écrivirent des choses que Notre-Seigneur leur avait dites et révélées pour servir de fondement à notre sainte Foi catholique et à la loi évangélique, a dit et affirmé publiquement que quand les prophètes écrivaient quelque chose, c'était l'histoire des malheurs qui leur arrivaient à eux-mêmes en ce temps-là ainsi qu'à d'autres, et qu'ils les disaient en termes tels qu'ils exprimaient plus clairement les choses de Notre-Seigneur Jésus-Christ que celles qui leur étaient propres, à eux dont c'était l'histoire, alors que c'est une vérité certaine que l'histoire raconte les choses qui leur ont été communiquées et révélées par Notre-Seigneur et non celles des faits et des événements concernant les prophètes comme le susdit l'a affirmé.

5° *Item* que le susdit approuvant lesdites erreurs, a dit et affirmé que le passage qui dit : *Ex Ægypto vocavi filium meum* s'entendait à la lettre du peuple d'Israël que Dieu appelait son fils ; et il allégua à ce propos les passages cités plus haut : *Deus, deus meus, respice in me* affirmant qu'ils s'entendaient de David ; et comme certaine personne lui disait que les saints n'expliquaient pas ainsi lesdits passages, mais les entendaient absolument de Jésus-Christ, il dit que les saints ne s'occupaient pas du sens littéral.

6° *Item* que le susdit, suivant et approuvant l'opinion des rabbins juifs en raison de sa filiation avec eux, ayant affirmé que le sens littéral de l'Écriture s'entend d'une autre façon que les Saints et les Évangélistes ne l'expliquèrent, comme il a été dit dans les chefs d'accusation précédents, disant que la vérité était un moyen terme entre deux extrêmes, donna comme extrêmes l'interprétation des saints et celle des rabbins, et dit qu'il fallait accepter la lettre ; en quoi il parut s'éloigner de ce qu'écrivirent les saints et approuver ce que disent les rabbins, puisqu'il a suivi et soutenu leur interprétation contre la vérité que tient l'Église catholique.

7° *Item* que le susdit traitant avec certaines personnes de l'interprétation de la Sainte Écriture a dit et affirmé qu'on pouvait entendre au pied de la lettre toutes les choses de la Sainte Écriture, de sorte qu'il pouvait y avoir un sens littéral qui ne s'entendît pas du Christ. Et il allégua comme exemple ces paroles de Zacharie : *Dicite filiae Sion quia rex tuus venit tibi mansuetus, etc...* affirmant qu'elles pouvaient s'entendre et s'entendaient à la lettre du Roi Alexandre quand il entra à Jérusalem ; et il allégua également le psaume *Dixit dominus*

domino meo, affirmant qu'il pouvait s'entendre et s'entendait d'Abraham.

8° *Item* que le susdit, détournant et corrompant le vrai sens de l'Écriture qui dit : *Mulier circumdabit virum* a dit et affirmé que ledit passage s'entendait de ce que Dieu devait faire un miracle, car de même que jusqu'alors il avait cherché l'âme comme étant son époux, il devait faire que l'âme, qui était comme son épouse, le cherchât lui-même.

9° *Item* que désirant diminuer et supprimer l'autorité et la vérité de notre sainte Foi catholique et favorisant les rabbins juifs, il a dit et affirmé que dans l'Ancien Testament on doit donner un sens continu à la lettre, de sorte qu'il n'y aurait pas de passage où au sens littéral on fît mention de Jésus-Christ Notre-Seigneur et de sa gloire, comme de dire que le Psaume qui dit : *Foderunt manus meas et pedes meos, etc.*, doit s'entendre à la lettre de David et non de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Erreur et doctrine perverse qui est notoirement celle des juifs qui attendent encore le Messie.

10° *Item* que ledit frère Alonso Gudiel, avec l'esprit hérétique d'un juif, a essayé de persuader et d'enseigner à beaucoup de personnes de sa faculté qu'elles soutinssent et crussent que les sens littéraux que les saints docteurs d'un commun accord avaient donnés à l'Écriture Sainte du Christ Notre Rédempteur, ils ne devaient pas entendre que c'étaient des sens littéraux, mais bien des sens mystiques et figurés, affirmant qu'il ne fallait pas entendre à la lettre du Christ Notre-Seigneur ce verset : *Dominus dixit ad me : filius meus es tu, ego hodie gen uite*, mais qu'il s'entendait de David, et ainsi de beaucoup d'autres passages de la Sainte Écriture, comme les juifs ont essayé de le soutenir.

11° *Item* qu'avec ladite intention de détruire et d'annihiler la Sainte Écriture sur laquelle repose notre sainte Foi catholique, il a dit et affirmé que le passage du Psaume XV : *Non derelinques animam meam in inferno nec dabis sanctum tuum videre corruptionem*, ne s'entendait pas du Christ Notre Rédempteur, et il a affirmé la même chose du passage du Saint Prophète Isaïe qui dit : *Parvulus natus est nobis et filius datus est nobis*, qu'il ne s'entendait pas de Notre-Seigneur Jésus-Christ et d'autres erreurs hérétiques à ce sujet.

12° *Item* que le susdit a semé et répandu avec opiniâtreté lesdites erreurs et beaucoup d'autres, et qu'en Espagne et aux Indes cette ivraie s'est répandue, développée et a fait beaucoup de mal, et que son insolence et sa dépravation ont été si loin que, quelques personnes lui disant qu'il ne devait pas être l'inventeur d'une doctrine si perni-

cieuse, puisque c'était judaïser que d'aller contre ce que soutiennent les saints, il répondit que les saints ne pouvaient l'empêcher de pouvoir expliquer la Sainte Écriture de ladite manière ; en quoi il parut s'opiniâtrer dans lesdites erreurs judaïques.

13° *Item* que le susdit sait que d'autres personnes sont dans les mêmes erreurs et les mêmes opinions fausses et hérétiques et le nie et se parjure, et qu'il les leur a communiquées et a cherché à les leur enseigner et à les leur persuader.

14° *Item* que le susdit a fait, dit et commis, enseigné et persuadé à d'autres de sa faculté beaucoup d'autres erreurs et hérésies contre la vérité reçue par Notre Sainte Mère l'Église, desquelles, d'une manière générale je l'accuse et que je promets de montrer dans la suite du procès. En vertu de quoi et des erreurs et hérésies susdites, il résulte qu'il paraît avoir dit et affirmé lesdites erreurs et hérésies et qu'en raison de sa filiation juive, il les a enseignées et persuadées avec l'esprit d'un hérétique judaïsant et par là est tombé sous le coup de graves peines qu'il a encourues, conformément au droit, aux sacrés canons, aux lois et pragmatiques de ces Royaumes et aux instructions du Saint-Office, établies contre de semblables délinquants. Je vous prie et vous supplie de déclarer le susdit coupable des susdits délits, et de le condamner auxdites peines et de les faire exécuter sur sa personne, le remettant à la justice et au bras séculier ; et j'accepte les confessions qu'il fera en ce qui servira ladite demande, et non en autre chose ; et en tant qu'elles paraîtront diminuer sa culpabilité je demande qu'il soit mis à la question et qu'on la lui donne et qu'on l'exécute sur lui jusqu'à ce qu'il ait dit entièrement la vérité sans dissimuler autre chose de lui ni des personnes auxquelles il a communiqué lesdites propositions hérétiques et scandaleuses, l'ensemble des témoignages qu'il y a pour cela gardant toute leur force. Et à cette fin et pour tout ce qui sera nécessaire, j'implore votre saint Office, etc. — Le licencié Diego de Haedo. »

APPENDICE XIII

PROCÈS-VERBAUX DE LA MALADIE ET DE LA MORT DE GUDIEL.

(Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 12751.)

Folio 176. — « Le onze avril de ladite année 1573 Monsieur le licencié Diego Gonzalez étant à l'audience du matin, le geôlier se présenta et dit que le licencié Sanpedro, médecin de la prison, a vu le détenu frère Alonso Gudiel et voudrait entrer à l'audience. On ordonna de le faire entrer : et lorsqu'il fut présent il dit qu'il a visité depuis huit jours environ, matin et soir frère Alonso Gudiel détenu dans ladite prison, lequel a été et est très malade et en danger, parce qu'il a eu un abondant flux de sang, outre la lèpre et l'humeur qui couvrent tout son corps ; qu'il a une grande répugnance à manger et que pour ces raisons il est très faible comme on le voit par son pouls ; et il est nécessaire de lui faire tous les bons traitements possibles et de lui donner des consommés, car c'est ce qu'il lui semble, tant il le trouve triste et mélancolique ; et il serait important pour le soulager et le guérir de le transférer dans une maison particulière ; et c'est là son avis qu'il exposa sous la foi du serment. — Par-devant moi Monago, secrétaire.

Folio 179 a. — En la ville de Valladolid, le 15 du mois d'avril 1573, Messieurs les Inquisiteurs licencié Diego Gonzalez, docteur Guijano de Mercado, licencié Andrés Sanctos étant à l'audience du soir, après que quatre heures du soir eurent sonné, Francisco de Pedrosa, geôlier du Saint-Office entra à l'audience et dit qu'il faisait savoir à leurs Grâces comment frère Alonso Gudiel, qui était détenu dans la prison de repos, venait d'expirer de la vie présente, que leurs Grâces ordonnassent où il fallait l'enterrer. Et il dit que trois jours de suite Frère

Nicolas Ramos avait été avec ledit frère Alonso Gudiel pour le confesser et l'aider à bien mourir, jusqu'à ce qu'il expirât.

Messieurs lesdits Inquisiteurs ayant entendu ce rapport dudit geôlier Francisco de Pedrosa, et ayant causé de cette affaire, décidèrent que ledit frère Alonso Gudiel soit enterré à l'hôpital de la Résurrection et chargèrent de cela le secrétaire Esteban Monago, et m'ordonnèrent, à moi, le secrétaire soussigné, de descendre à la prison où il était mort, de l'examiner avec soin et de consigner par écrit sa mort. Et ils apposèrent leurs griffes...

Et moi, Celedon Gustin, notaire du secret du Saint-Office de cette ville, en exécution de ce qu'avaient décidé lesdits Inquisiteurs, je me rendis à la prison de repos où était détenu ledit frère Alonso Gudiel, et en présence d'Esteban Monago, secrétaire, et de Francisco de Pedrosa, geôlier, et de Gaspar de Castaño, compagnon de prison dudit frère Alonso Gudiel, je découvris, sur le lit où était couché ledit frère Alonso Gudiel couvert de son drap, son visage et je le regardai et l'examinai bien, et je constatai que c'était ledit frère Alonso Gudiel ; et cela je l'ai vu ; et je me suis rendu compte qu'il était déjà mort et passé de cette vie présente. Je lui remuai le corps et il ne bougea pas et ne donna aucune marque de sentiment. En présence desdits messieurs. — Celedon Gustin. »

Folio 179 b. — « En la ville de Valladolid, le 15 dudit mois d'avril de 1573, moi Esteban Monago, secrétaire de ce Saint-Office, par ordre de Messieurs lesdits Inquisiteurs je fus, en compagnie de Bartolomé Ruiz, portier de ce Saint-Office, vers les neuf heures du soir, faire enlever et enterrer dans l'hôpital de la Résurrection de cette ville, frère Alonso Gudiel, augustin, qui était mort dans ces prisons, et que Francisco de Pedrosa, geôlier, et ledit Bartolomé Ruiz avaient mis dans un cercueil, à ce que dit ledit Ruiz ; et une fois lié, ledit cercueil fut emporté par Francisco de Cantalejo et [le nom du second porteur manque ici et plus loin] portefaix ; et il fut porté audit hôpital avec une toile par-dessus pour le cacher ; et nous l'enterrâmes dans une grande cour dudit hôpital où l'on enterre les pauvres dudit hôpital, près de l'encoignure de deux grands murs en pierre sèche, dans une fosse près d'un puits qui se trouve là, et l'on mit deux bouts de bois pour marques, l'un à la tête et l'autre aux pieds. Témoins ledit Bartolomé Ruiz et Francisco de Cantalejo et...... habitants de cette ville.

Et aussitôt après, moi ledit secrétaire, par ordre de Messieurs lesdits Inquisiteurs, je reçus serment en forme desdits Francisco de Cantalejo et...... qu'ils garderaient le secret sur tout ce qui s'était

passé, qu'ils avaient vu ou entendu ; et ils le jurèrent et le promirent. Témoins Bartolomé Ruiz et moi. Par devant moi Monago, secrétaire. »

(Le texte de ces documents a été en partie donné par le P. Gregorio de Santiago Vela dans son *Ensayo de una Biblioteca Ibero-Americana de la Orden de San Agustin, Madrid* 1917, volume III, article GUDIEL.)

Le 15 avril 1575, sur la demande du directeur de l'hôpital qui faisait exécuter des travaux à cet endroit, le cercueil fut exhumé et ouvert en présence d'Esteban Monago qui constata que le corps était intact avec ses vêtements. On referma le cercueil qui fut enterré dans la même cour, le long du mur de la sacristie. (Folio 191 v. du ms. 12751 de la Biblioteca Nacional de Madrid.)

APPENDICE XIV

Table des poésies de l'édition de Quevedo (Madrid 1631) et de l'édition de Milan 1631. Le chiffre a gauche donne le feuillet de l'édition de Quevedo et le chiffre a droite la page de l'édition de Milan.

LIBRO SEGVNDO

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES

La lettre A *désigne la première partie, et la lettre* B *la seconde partie de l'ouvrage. Les chiffres renvoient aux pages. L'ordre alphabétique suivi est celui qui est adopté en France. Mais les noms espagnols commençant par l'article ont été rangés d'après la lettre initiale du substantif. Le* CH *et le* LL *espagnols ont été placés à la suite des lettres* C *et* L.

A

B

C

Ch

D

E

F

G

H

I

J

L

Ll

M

N

O

P

Q

R

S

U

V

W

X

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

PREMIERE PARTIE (TOME LIII)

SECONDE PARTIE (TOME LIV)

5110. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.

LOS ACHAQUES DE LEONOR

I. — Die Suelta.

Auf die unter dem Titel *Los Achaques de Leonor* gehende spanische comedia ist neuerdings wieder erhöhte Aufmerksamkeit gelenkt worden durch H. A. Rennert's vortreffliche Neubearbeitung des bekannten Chorley-Kataloges [1]. Durán wäre nach Barrera [2] der erste gewesen, der eine comedia dieses Titels verzeichnete, und zwar auf Grund eines Exemplares in der Bibliothek des Grafen von Saceda. Als nächster nahm Mesonero Romanos ein angebliches Lope-Drama mit dem etwas abweichenden Titel *Los Achaques de Honor* in seine Liste der Rivadeneyra-Sammlung auf [3]. Barrera spricht an einer anderen Stelle (pag. 524) die Ansicht aus, das Stück sei möglicherweise identisch mit Lope's *Achaque quieren las cosas;* doch lässt sich diese Vermutung nicht auf ihre Wahrscheinlichkeit prüfen, da wir von dem letztgenannten Drama nicht mehr als den Titel kennen.

Rennert's Absicht, Genaueres über die *Achaques de Leonor* zu ermitteln[4], dürfte vor allem an der ungemeinen Seltenheit

1. *Revue Hispanique*, Bd. 33 (1915).
2. *Catálogo*, p. 455.
3. *Biblioteca de Autores españoles*, Bd. 44, p. XLV der Einleitung.
4. Ich brauche kaum zu erwähnen, dass von den gebräuchlichen bibliografischen Hilfsmitteln und Handbüchern über das spanische

von Handschriften und Drucken dieser comedia gescheitert sein. Handschriften vor allem sind von ihr überhaupt nicht bekannt. An Drucken liessen sich bis jetzt nur sueltas nachweisen, und auch von diesen war bis heute keine als noch irgendwo vorhanden oder zugänglich verzeichnet. Um so freudiger werden alle für Lope und das spanische Drama Interessierten den Nachweis begrüssen, dass die Münchener Hof- und Staatsbibliothek im Besitze eines Exemplares dieses fast unauffindbaren Einzeldruckes ist[1]. Der Titel desselben lautet : LOS ACHAQUES DE LEONOR, COMEDIA FAMOSA DE LOPE DE VEGA CARPIO CON VN ENTREMES NVEVO. Auch die Bibliothek des Grafen von Saceda, auf die sich wie gesagt das Zitat von Durán beruft, dürfte nichts anderes als ein Exemplar der uns in München erhaltenen suelta besessen haben. Um ähnliche Nachweise zu erbringen, habe ich zahlreiche Kataloge ehemaliger, nun zerstreuter Privatbibliotheken durchstöbert, ohne lange Zeit auf eine Spur des Vorhandenseins der *Achaques de Leonor* zu stossen. Endlich gelang es mir, wenigstens e i n Exemplar derselben als ehedem vorhanden nachzuweisen : die im Jahre 1730 im Haag versteigerte Bibliothek des holländischen Gelehrten Samuel Huls hatte die suelta besessen. Der Auktionskatalog dieser geradezu einzigartigen Sammlung[2] verzeichnet (Bd. 4, pag. 345, unter Nr. 1615) folgen-

Drama das Stück genau so wenig wie in der eigentlichen Lope-Literatur genannt und gekannt wird.

1. Über die Persönlichkeit des Sammlers, dem wir diese Rarität verdanken, den Augsburger Domherren Otto Christoph Grafen von Schallenberg und seine spanische Bibliothek handelt ein Aufsatz im Zentralblatt für Bibliothekswesen Bd. 36 (1919) S. 97.

2. *Bibliotheca Hulsiana seu Apparatus copiosus et exquisitus librorum, omnis generis et argumento et forma externa insignium, quos magno labore et industria collegit Vir Consularis Samuel Van Huls, 18 U. D., qui publica auctione distrahebuntur mense Aprili anni* 1730. *Hagae-Comitis per Joannem Swart et Petrum de Hondt*. In-8°, Bd. 1 : *J*. Bl., 342 S., Bd. 2 : 658 S., Bd. 3 : 691 S., Bd. 4 : 398 S. Der Text

den Sammelband : *Comedias varias de Lope de Vega Carpio.* 1. *Fernan Mendez Pinto.* 2. *El Niño Diablo.* 3. *El Mayor Prodigio.* 4. *La Paloma de Toledo.* 5. *La Respuesta está en la Mano.* 6. *Donde no está su Dueño, está su Duelo.* 7. *De los Milagros del Desprecio.* 8. *Los Tellos de Menezës.* 9. *A lo que obliga el ser Rey.* 10. *Los Achaques de Leonor.* Wohin das Schicksal diesen Sammelband und damit eines der wenigen übrig gebliebenen Exemplare der *Achaques de Leonor* verschlagen hat, wissen wir nicht. Der Umstand aber, dass das Stück sogar den Bibliotheken von Soleinne und Salvá gefehlt hat, dass es Sammlern wie Adolf Schäffer unbekannt geblieben ist, und schliesslich auch den Beständen von Paris und London abgeht, dürfte für die ganz ungewöhnliche Seltenheit desselben bezeichnend genug sein.

Aeusserlich unterscheidet sich die etwa der Mitte des 17. Jahrhunderts entstammende suelta in nichts von der überwiegenden Mehrzahl der vielen für das spanische Drama so charakteristischen Einzeldrucke. Sie ist mit 1 bis 16 foliiert,

der Titelblätter ist bei den verschiedenen Bänden nicht einheitlich. Der Katalog der Sammlung behält, auch nachdem die einzelnen Drucke selbst in alle Winde zerstreut sind, besonders deswegen dauernden Wert für die Bibliografie des spanischen Dramas, weil bei jedem Dramenbande die in ihm enthaltenen Stücke genau aufgezählt sind. Abgesehen von den reichen Schätzen sonstiger Literatur Spaniens enthielt die Bibliothek unter anderem die *Partes* 3, 4, 10, 16, 18, 42, der *Comedias de los mejores ingenios*, die *Primera Parte* der *Autos sacramentales* Calderon's von Madrid 1677, die Erstausgabe der *Comedias* des Cervantes von Madrid 1615, die sechs *Comedias diversas* des Lope von Brusselas 1649 (Salvá I, 548), die *Parte primera* von Valladolid 1609 und die *Parte* 17 von Madrid 1622 desselben Dichters, fast sämtliche Partes der Ausgaben von Rojas Zorrilla, Ruiz de Alarcón, Juan Pérez de Montalván, Tirso de Molina, Antonio de Solís, Agustin Moreto, den Band *Comedias escogidas* von Bruselas 1704 (Barrera 711), die *Comedias de los mayores y más insignes Poetas* von Colonia 1697 (Barrera ib.), und zum Schlusse auch noch ein rundes Dutzend nicht datierter Sueltas-Bände, darunter einen im Umfange von 26 Nummern.

vor dem Titel mit schmaler Zierleiste in Arabeskenform, am Schlusse mit leistenartiger Vignette geschmückt und trägt die Bogensignierung A bis A4, B bis B4. Aus dem Titel, der etwa zwei Drittel der ersten Seite einnimmt, hebt sich in besonders auffälligem Druck das Wort COMEDIA hervor, der Satz ihrer insgesamt 1406 Verzseilen ist überwiegend zweispaltig. Der Text der comedia reicht von fol. 1 bis 12v; von fol. 13 bis 16v schliesst sich ihr der entremés *El Marido fantasma* von Francisco de Quevedo an, der mit Ausnahme seiner letzten Seite durchweg einspaltigen Satz aufweist[1].

Auffallend ist zunächst die geringe Verszahl der suelta. Der erste Akt umfasst 394 Verse, der zweite 408, und der dritte 604, so dass also das ganze Stück nur 1406 Verse hat, während deren Durchschnittszahl sonst etwa 3000 ist. Schon dieser rein zahlenmässige Vergleich legt die Vermutung nahe, dass der uns vorliegende Text mindestens um die Hälfte zu kurz ist, dass also möglicherweise eine ganze Nebenhandlung samt ihren Personen gestrichen wurde. Dass die sueltas des 17. und 18. Jahrhunderts, ganz abgesehen von ihrer Unvollständigkeit, gewöhnlich auch noch in Einzelheiten des Textes mangelhaft und unzuverlässig sind, ist bekannt. Auch hierin macht unser Exemplar keine Ausnahme von der Regel.

Hätten wir für die *Achaques de Leonor* andere Drucke oder gar Handschriften zur Verfügung, so käme die suelta für eine Neuausgabe wohl kaum in Betracht. Wie aber die Verhältnisse nun einmal liegen, bleibt nichts anderes übrig, als das Vorhandene gründlich auszunützen und, so gut es eben gehen mag, zu einem möglichst korrekten und lesbaren Text auszugestalten.

1. Barrera p. 312 und *Biblioteca de Autores españoles*, Bd. 69, p. 280.

2. — Die Comedia.

Die Fabel des Stückes ist denkbar einfach und bescheiden. Eine arme Bauernmagd liebt den Knecht, der so arm ist wie sie selber. Mit einem Male stellt sich heraus, dass sie die Tochter eines begüterten Adeligen ist, der nach Jahren seine Vaterrechte geltend macht. Die Verwicklung ist da. Liebe und Kindespflicht kämpfen gegen einander, schweres Leid scheint dem Paare zu drohen. Da wendet ein gütiger Zufall alles zum Besten. Der Knecht rettet dem König das Leben, wird von ihm in den Ritterstand erhoben und ist nun der Geliebten ein ebenbürtiger Gatte.

Die Elemente dieser Fabel sind den spanischen Comedias-Dichtern aller Epochen vertraut gewesen und wurden von ihnen in wechselnder Form stets von neuem abgewandelt. Das Motiv des wider Erwarten zu Stand und Reichtum gelangten Findelkindes entstammt dem Schatzhause der italienischen Novellistik, während der Deus ex machina in Gestalt des entscheidend eingreifenden Königs ein charakteristischer Kunstgriff der Comedias-Dramaturgie ist. Die Fabel reizt demnach gewiss nicht durch besondere Neuheit oder Ungewöhnlichkeit. Die Handlung ist eintönig und fristet sich die ersten beiden Akte lang überhaupt nur an Rede und Gegenrede der beiden Liebenden und des die Stelle des gracioso vertretenden zweiten Knechtes mühsam fort. So könnte die Vermutung an Wahrscheinlichkeit gewinnen, der Dichter dieses Dramas sei irgend ein unbekannter und unbegabter Stümper gewesen, dessen Arbeit man dadurch gangbar zu machen suchte, dass man sie mit Lope's Namen deckte. Doch das Urteil wäre vorschnell. Ein aufmerksames Lesen der drei Akte offenbart nämlich Vorzüge des Werkchens, die um so grösser sind, je verborgener sie liegen, und in denen zweifellos die besondere Stärke

des sie schaffenden Dichters lag. Seine Fähigkeit künstlerischen Gestaltens in der Wiedergabe des Empfindungslebens seiner Helden ist nicht alltäglich und ragt über das Mittelmass dessen hinaus was wir in der spanischen comedia zu finden gewöhnt sind. Das Liebesempfinden des ländlichen Dienstbotenpaares ist bei tiefster Leidenschaftlichkeit von einer innigen Zartheit, die ihresgleichen selbst in den Meisterdramen der Blütezeit sucht. Ein paar Hinweise mögen das veranschaulichen.

Der Knecht muss mit dem Herrn auf ein paar Stunden in die Stadt. Das gibt ihm Anlass, seinem Liebchen zu versichern, wie lange ihm die kurze Zeit der Trennung von ihr erscheinen werde. Leonor empfindet freudige Rührung ob solcher Liebe, doch stets mischt sich darunter als bitterer Tropfen das Bewusstsein, dass sie beide viel zu arm sind, um sich je als Mann und Frau ein eigenes Heim zu gründen. Sancho tröstet sie mit heiteren Worten. Sie möge nur den Mut nicht verlieren, es werde schon noch eine Zeit kommen, die ihnen die Erfüllung ihrer Wünsche gewähre. Um sie froh zu stimmen, will er ihr aus der Stadt eine Kleinigkeit, die sie sich wünschen möge, mit nach Hause bringen. Nur zu gern hört das Mädchen auf die Trostworte des Geliebten, und rasch überwindet sie ihre traurige Stimmung. In echt weiblichem Empfinden legt sie ihm zum Abschied ans Herz, nur ja den Herrn in der Stadt bei seinen Geschäften zur Eile anzutreiben, und dann beileibe nicht nach anderen Mädchen Ausguck zu halten. Ein besonders leckerer Bissen werde seiner bei der Heimkehr schon warten (Vers 108-178).

Mittlerweile ist der Alte mit der überraschenden Botschaft gekommen. Aus der armen Bauernmagd ist eine reiche Erbin, eine Doña Leonor de Cabrera geworden (V. 716), und unüberwindliche Hindernisse stellen sich einer Verbindung mit dem Geliebten in den Weg. Leonor ist sich dessen wohl bewusst. Ihr scheint jedoch nach der strengen

spanischen Sitte zunächst kein anderer Ausweg zu bleiben, als den Geliebten freizugeben. Nur sorgen will sie noch für ihn dürfen, und es ihm ermöglichen, sich mit einer anderen ein sicheres, friedliches Nest zu bauen (V. 835-842). Die glühende Leidenschaft des Knechtes indes hat für diese heroische Entsagungsfähigkeit einer Frauenseele kein Verständnis. Er fühlt sich schmählich verraten und reisst sich in einem elementaren Gefühlsausbruch von ihr los, um den Tod zu suchen (V. 853-910). Diese plötzliche Wendung wühlt auch die Gefühle des Mädchens in ihre letzten Tiefen auf. In leidenschaftlichem Selbstgespräch ringt sie sich zu dem Entschlusse durch, Sancho zuliebe auf alles andere zu verzichten (V. 911-960). Um nicht fort zu müssen, stellt sie sich krank, und erst das vom Himmel gefallene Glück des Geliebten macht sie wieder gesund[1].

Die Metrik des Stückes ergibt folgendes Schema :

Vers 1 mit 222 : romance in e-a.
Vers 223 mit 270 : redondillas.
Vers 271 mit 274 : romance in e-e.
Vers 275 mit 282 : redondillas.
Vers 283 mit 286 : romance in o-a.
Vers 287 mit 394 : romance in e-o.
Vers 395 mit 470 : redondillas.
Vers 471 mit 646 : romance in a-a.
Vers 647 mit 662 : redondillas.
Vers 663 mit 690 : verso suelto.
Vers 691 mit 802 : romance in e-a.

---

1. *Que mis achaques llegaron*
al verdadero remedio... (V. 1388.)

Diesem etwas nebensächlichen Zug hat der Dichter auch den Titel des Dramas entnommen.

Vers 803 mit 1002 : romance in e-o.
Vers 1003 mit 1104 : romance in o-e.
Vers 1105 mit 1115 : verso irregular. (Vgl. Anm. 27)
Vers 1116 mit 1133 : verso suelto.
Vers 1134 mit 1181 : redondillas.
Vers 1182 mit 1402 : romance in a-o.
Vers 1403 mit 1406 : romance in i-o.

An Reimen kommen folgende Arten vor :

I. — Einsilbige.

a. — 236 vendrá, está; 244 da, hará; 275 va, entenderá
ad — 259 verdad, abilidad ; 1174 arrojad, breuedad.
an. — 255 dirán, pan.
ar. — 266 gouernar, dar; 396 arar, almorzar; 427 almorzar, lugar ; 440 estar, trabajar ; 448 descansar, arar ; 1135 dexar, aliñar.
as. — 412 lleuarás, más.
e. — 231 sé, afe.
el. — 656 él, papel.
en. — 439 amen, tambien.
er. — 248 bachiller, comer ; 151 ser, defender ; 280 responder, satisfazer ; 444 comer, hazer ; 660 creer, muger ; 1179 boluer, ser.
eys. — 403 deys, quereys.
i. — 239 aquí, ví ; sí, mí ; 1147 aquí, nací.
o. — 232 yo, encargó.
on. — 468 razón, ocasión.
or. — 223 Leonor, dormidor, Leonor, amor; 264 Leonor, señor ; 395 Leonor, amor ; 647 Leonor, labor.
os. — 416 brios, dos ; 459 Dios, dos ; 1146 vos, dos.
oy. — 228 estoy, doy ; 1170 voy, estoy.

2. — Mehrsilbige.

aços. — 268 cedaços, braços.
ades. — 464 necedades, verdades.
ado. — 404 consolado, lado; 424 ganado, dado; 431 cuydado, enfado ; 648 dado, recado ; 1166 quedado, acertado.
ajos. — 436 ajos, trabajos.
ama. — 243 muesama, llama ; 279 muessama, llama.
ana. — 415 hermana, gana ; 435 mañana, gana.
ando. — 256 preguntando, espumando ; 652 preguntando temblando ; 1171 bolando, temblando.
anta. — 267 canta, garganta.
ara. — 1139 estará, andará.
are. — 451 andaré, ayudaré.
arte. — 411 parte, consolarte.
asa. — 432 casa, passa ; 1155 casa, tassa ; 1162 casa, abrasa.
ase. — 443 trabajasse, passe.
ea. — 455 tarea, crea.
ecio. — 247 necio, desprecio.
ego. — 1167 luego, fuego.
ela. — 420 desvela, yela.
endo. — 224 cerniendo, durmiendo; 252 repitiendo, ofendo.
ene. — 655 viene, tiene.
enta. — 1178 ausenta, cuenta.
ente. — 276 famosamente, repente.
ento. — 1143 contento, pensamiento.
eo. — 1151 veo, desseo.
era. — 240 manera, considera ; 1138 espera, sementera.
eran. — 1154 esperan, pudieran.
eres. — 463 quisieres, refieres ; 659 alteres, mugeres.
ero. — 408 quiero, entero.
eros. — 399 luzeros, perderos.

erte. — 428 suerte, muerte.
esa. — 467 pesa, cessa.
ete. — 407 daréte, promete.
eza. — 1142 tristeza, naturaleza.
ia. — 1134 dia, embia.
ida. — 260 vida, perdida.
ido. — 447 seruido, pedido ; 460 despido, ydo ; 651 venido, sucedido ; 1150 tenido, oluido ; 1163 querido, despido.
igo. — 456 amigo, digo.
ito. — 1159 distrito, infinito.
oca. — 1175 poca, loca.
oma. — 423 Mahoma, carcoma.
onte. — 400 orizonte, monte.
ora. — 1158 señora, agora.
ores. — 452 gruñidores, aradores.
orno. — 263 horno, adorno.

Die Sprache ist nicht frei von *conceptismo* und *cultismo*, doch ist der Bruchteil der verseuchten Verse relativ gering. Besondere Erwähnung verdient, dass der Dichter selbst (durch den Mund des Bauernmädchens) ein paar treffende Worte über die abgeschmackte Unart der cultistischen Sprachverhunzung zu sagen sich gedrängt fühlt. Auf eine allzu gezierte Liebesbeteuerung des Sancho erwidert die verständige Leonor (Vers 511 ff.), er möge lieber reden wie ihm der Schnabel gewachsen sei. Das mit der Sonne und der rosigen Farbe, den Perlen, Lilien und Nelken, und ähnliche Mätzchen, die man bei Hofe gebrauche, passten für jene, die sie verstünden, und für solche die auf Betrug ausgingen ; aber für die Bauern, denen die Hinterlist fremd ist, sei das alberner Unsinn.

3. — Die Verfasser-Frage.

Als Verfasser der *Achaques de Leonor* steht Lope de Vega auf dem Titelblatt der suelta, ein Umstand, der natürlich nicht das Geringste beweist. Immerhin glaubte ich mich durch ihn verpflichtet, möglichst alle Gründe und Merkmale aufzuspüren, die uns gegebenenfalls berechtigen würden, das Stück für Lope in Anspruch zu nehmen. Hier ist alles was ich fand :

1. Folgende drei, bereits von Stiefel[1] als besonders für Lope charakteristisch notierte Kennzeichen finden sich auch in den *Achaques de Leonor : a)* die Anrede der mosqueteros in den Schlussversen als *senado discreto, noble, ilustre.* Stiefel zitiert hiefür elf Beispiele aus Lope-Dramen, denen sich der Schluss der *Achaques* mit auffallender Aehnlichkeit anschliesst ; *b)* zahlreiche Anspielungen auf historische, mythologische und biblische Namen, wozu man als Gegenstücke aus den *Achaques* vergleiche : *Babieca* (vers 220), *Geremias* (252), *Mahoma* (423), *Hijo pródigo* (425), *las Gracias* (574), *Parca* (632), *Etna* (800), *Sirena* (854), *Marco Antonio* (909), *Faetonte* (1018), *Phoebus* (1021), *Adonis* (1076), *Venus* (1079) ; *c)* besondere Vorliebe für Ausdrücke wie *pues alto, brio, bizarro, blandura, angel, amen, norte,* wozu man wiederum folgende Belege aus den *Achaques* beibringen

1. *Zeitschrift für romanische Philologie,* Bd. 36, p. 458. Die Beweiskraft des ersten Argumentes wird freilich dadurch wesentlich erschüttert, dass die gleiche Anrede auch in den Dramen anderer Dichter durchaus nicht selten zu finden ist. Folgende Stücke enden beispielsweise mit einer der von Stiefel für ein Lope-Charakteristikum gehaltenen Wendung : *El Licenciado Vidriera, La Ocasion hace al Ladron, Todo es enredos amor,* alle drei von Agustin Moreto ; *Don Pedro Miago, El Catalan Serrallonga,* beide von Rojas Zorrilla; *Todo es Ventura, Siempre ayuda la Verdad,* beide von Juan Ruiz de Alarcón ; *Peor está que estaba* von Calderon, und viele andere.

kann : *bien aya amen* (33), *mal aya amen* (439), *vn angel a mi gusto* (477), *qué nueuo norte me lleua* (766), *alto pues* (957), *pues alto* (344), *bizarro moço* (1133).

2. *A marked feature of Lope's style,* so urteilt S. L. Millard Rosenberg[1], *is his love of epigrams.* Zum Beweise führt er gleich ein dreifaches Dutzend solcher Sentenzen aus dem Stücke an. Auch dieses Lopesche Kennzeichen weisen die *Achaques* auf, wie die nachfolgenden Zitate ersichtlich machen :

Buena está la flema.
(Vers 14.)

Dichoso aquel que posee
en esta quietud hazienda,
pues puede llamarse Rey
de su voluntad essenta.
(V. 27-30.)

(porque) siempre es cosa cierta
que los que merecen más,
y tienen partes supremas,
merecen menos...
(V. 50-53.)

A vn necio y a vn malicioso
solo callar es respuesta.
(V. 201-202.)

Zelos pican como pulgas.
(V. 209.)

(que) las burlas son pesadas,
quando se hacen sin tiempo.
(V. 331-332)

(que) las dichas sin el gusto
desdichas es bien que sean.
(V. 693-694.)

---

1. In seiner Ausgabe der *Burlas Veras,* Philadelphia, 1912, p. xx

Como mata la tristeza
repentina, mata el bien.
(V. 738-739.)

(que) amor confrontado en dos
haze nobles parentescos.
(V. 833-834.)

(porque) muger y mudança
son acordes instrumentos.
(V. 867-868.)

... que entendido el mal,
el remedio está en la mano.
(V. 1304-1305.)

3. Der Versbau spricht im allgemeinen eher für als gegen eine Autorschaft Lope's. Er besteht, mit Ausnahme von 57 Versen unter 1406, aus *romances* und *redondillas*. Das Vorherrschen dieser beiden Versarten aber ist, nach dem Urteil mancher Kenner, gerade besonders charakteristisch für Lope[1]. Auch um den Wohlklang und die Korrektheit der Reime in den *Achaques* ist es, wie man aus der bereits früher gegebenen Zusammenstellung ersehen mag, gewiss nicht schlechter bestellt, als in manch anderer, bestimmt von Lope stammender comedia.

4. Lope de Vega hat sich in Dramen und Gedichten häufig über *conceptismo* und *cultismo* und über deren Anhänger lustig gemacht oder abfällig geäussert[2]. Das Gleiche geschieht Vers 511 ff. der *Achaques de Leonor*.

5. Manch einer möchte schliesslich auch in dem von mir besonders betonten Vorzuge der Gefühlsschilderung die Meisterhand des Fenix de los Ingenios erblicken.

Für mich — ich will es unverzüglich und offen gestehen —

1. Millard Rosenberg, *op. cit.*, p. XX.
2. R. Schevill, *The Dramatic Art of Lope de Vega*, Berkeley, 1918, p. 263, 275, 276. *La Española de Florencia*, ed. Millard Rosenberg, Philadelphia, 1911, p. 111.

sind alle diese Merkmale nicht entscheidend genug, um eine Verfasserschaft Lope's endgiltig zu beweisen. Für mich bleiben die *Achaques de Leonor* bis zum strikten Beweis des Gegenteils eine ohne Berechtigung dem Lope de Vega zugeschriebene comedia unbekannten Verfassers. Ich konnte mich deshalb auch nicht entschliessen, dem Text in der hier folgenden Neuausgabe den Namen des Dichters voranzustellen.

Ludwig PFANDL.

LOS ACHAQUES DE LEONOR

COMEDIA FAMOSA

Hablan en ella las personas siguientes :

Esteuan, villano,	Sancho,
Mencia, villana,	Un vejete,
Chamizo,	El rey,
Leonor,	Floro.

JORNADA PRIMERA

Salen Esteuan y Mencia, villanos[1].

Esteuan : Hermana, a la villa voy,
que tengo que hazer en ella,
que, como veys, es mañana,
hazed cuenta, Noche Buena.
Y es menester preuenir
los regalos del aldea,
por si acaso se ofreciere
que alguna persona venga
a honrarnos a nuestra casa.
Mencia : Dezis muy bien.

Esteuan : Sancho, venga
conmigo ; do está Chamiço ?
Mencia : Dalde vna voz, que ai fuera [2]
ha de estar.
Esteuan : Chamiço.
Chamizo : Qué ay ?
Esteuan : Oyes ?
Chamizo : Buena está la flema ;
auia de responder,
muessamo, si no lo oyera ?
Esteuan : Ve, y ensillame el rozin,
y di a Sancho que preuenga
recaudo, que auemos de yr
a la villa.

Vase.

Chamizo : Enorabuena.
Esteuan : Dad vna buelta a la casa,
mientras que yo doy la buelta.
Mencia : Perded cuydado de todos.
Leonorica, pon la mesa,
para que almuerce tu amo.

Dentro.

Leonor : Ya va, señora, alla fuera.
Esteuan : Dichoso aquel que posee
en esta quietud hazienda,
pues puede llamarse Rey
de su voluntad essenta [3].

Salen Chamizo y Leonor con la mesa.

Chamizo : Ya se pudiera beuer
al olor de la pimienta
del pebre; bien aya amen
quien lo guisa y lo alimenta.

Esteuan : Sentaos, Mencia, y hareys
la salua.
Chamizo : Mejor la hiziera
Chamizo, y con mejor gana.
Leonor, mientras ellos prueuan
lo adouado de tus manos,
y mis pobres chimeneas [4]
reciben por alquitara [5]
la comida en quinta essencia,
me di, cómo me maltratas
con desprecios, qual si fuera
algun necio presumido?
que pienso que soy poeta,
quando me miro abatido,
y no estimadas mis prendas,
premio de la discrecion,
porque siempre es cosa cierta
que los que merecen más,
y tienen partes supremas,
merecen menos, pero
se entiende en personas necias,
que no conocen el oro
esmaltado en la nobleza,
ó tienen gusto muger,
que hazen con estratagemas
eleccion de lo peor,
engañando a sus potencias.
Assi tú, Leonor ingrata,
a mis verdades sinceras,
porque sabes que te adoro,
las oluidas y desprecias.
Mas el tiempo ha de vengarme
de ti.
Leonor : Chamizo, no creas

que tendrás vengança alguna,
que no trato essas materias.
Yo siruo en aquesta casa
como tú, sin que entretenga
otro cuydado este mio ;
mi salario me desvela.
Guardate tus bueyes tú,
y lo que se te encomienda,
que yo haré tambien lo prop o.

Esteuan : Muy bien, Leonor, aparejas
de comer.

Mencia : Por vida mia,
que tienes manos de perlas.

Chamizo : Y afé, muessama, que a falta,
para guisar, de manteca,
que la pueden dar sus manos.

Mencia : Por blandas ?

Chamizo : No, por grosseras.

Esteuan : Chamizo, está adereçado
el rozin ?

Chamizo : Quanto ha que espera
boca baxo en el corral.

Esteuan : A Dios, Mencia.

Vase.

Mencia : El os buelua
con bien presto a vuestra casa.
Menester será que ciernas,
Leonor, y hagas unos bollos[6].

Leonor : Seran la cosa mas bella
que has visto en aquesta casa,
que tengo gracia perfeta
para ello.

Mencia : Pues preuen

harina, y luego comiença.

Sale Sancho.

Sancho : Señora, mi señor dize...
Ay, Leonor, quién te dixera
lo que siento esta partida.
Mencia : Qué dize ?
Sancho : Que las espuelas,
la ropa...
Leonor : Turbado está,
quiero acudir a la enmienda.
Las espuelas estan, Sancho,
detras del arca.
Sancho : Quisiera...
Mencia : Qué quieres ?
Sancho : Vna camisa
para mudarme, que aquesta
está sucia.
Mencia : Pues para esso
es menester tanta arenga ?
ven, y lleuarásla.
Sancho : Voy.
Leonor : Esperate, Sancho, espera;
ya no te acuerdas de mí,
que te vas dessa manera ?
Sancho : No, Leonor, bien sabe Dios
que en aquesta corta ausencia
con efetos desiguales
parte el alma, y en ti queda.
A la villa voy, qué mandas
a este esclauo que confiessa
serlo tuyo eternamente ?
Leonor : Que en la memoria me tengas,
como yo te tengo a ti.

Sancho : En ygual correspondencia,
dueño de mis pensamientos,
pago tu amor, pero piensa
que aunque dentro de dos horas
auemos de dar la buelta,
he de quitarle a mi vida
muchos dias de assistencia
en tu seruicio.

Leonor : Mi bien,
de tu amor y tu llaneza
estoy satisfecha yo,
pero si mi corta estrella
me dio tan triste ventura,
quien podrá hacer la defensa?
Qué importa que tú me estimes?
qué importa que tú me quieras,
y que lo muestres contino
con peregrinas finezas?
Y qué importa que yo ponga
la boca donde tú huellas,
correspondiendo amorosa,
agradecida y risueña
a tus fauores, si al fin,
como ves, viuo sujeta
a diez reales de salario,
y una comida muy tenua,
y tú a lo mismo; no alcanço
ponderacion que me sea
de consuelo, sólo es
verte en mi propria presencia
cada instante reduzido
a aquesta misma miseria.

Sancho : Leonor, o sol de mis ojos,
que mejor te conuiniera

este nombre, pues das luz
a mi noche y a mis penas.
No te aflijas, que algun dia
podremos; sin dependencias
de seruir, lograr alegres
esperanças tan perfetas.
Y en tanto que bueluo, a Dios.
Mira si quieres que sea
cosario de niñerias
en la villa, y que merezca
que te pongas en mi nombre,
Leonor mia, àlgunas ferias.
Leonor : No, Sancho, que con mirarte
tengo todas las riquezas
posibles ; lo que te encargo
es que des a señor priessa,
porque a mí me la da amor,
para que presto te vea.
No mires las de la villa,
mira que a tu lado lleuas
mis ojos y mis acciones,
y no es bien que las ofendas ;
que yo te tendré en llegando
hecho vn terron de manteca,
vn bollo que entre los dientes
de fecha azucar parezca.
Sancho : Aquesso temes, mis ojos[7]?
por ello juro que sea
qualquiera muger demonio,
sino es que a ti se parezca.
No alçaré al cielo los ojos,
hasta que a tu cielo buelua,
y porque me espera el amo,
y es tarde, a Dios.

Leonor : Allá lleuas
mi vida.
Sancho : Porque lo afirme,
dame los braços si quiera.
Leonor : Assi te pudiera dar,
Sancho mio, la riqueza.

Sale Chamizo.

Chamizo : Andallo, no ay para todos ?
Sancho : De aquesta misma manera
se la daré a vuestra hermana.

Vase.

Leonor : Hareysme merced entera.
Chamizo : Buena está, jurado a mí,
Leonorilla, la desecha ;
mira de qué me espantaua
que no hiziesse caso y cuenta
de mí, si tan adelante
estaua Sancho en la huerta.
Leonor : A vn necio y a vn malicioso
solo callar es respuesta.

Vase.

Chamizo : Concluyóse pesiatal ;
con la bellaca moçuela,
qué abraço tan apretado !
Aqui de nueuo comiença
mi capricho, y me emberrincho,
como si vn dimoño huera.
Zelos pican como pulgas [8],
y si yo a ver no viniera
mi desengaño patente,
con más sossiego viuiera.
Seguirela a la otra vida,
si a la otra vida se fuera,

y al infierno, aunque buscara
vna melindrosa fea,
vna hermosa desbayada,
vn sastre, vn caluo, vna vieja,
nieta en condicion y en años
más que ha que murio Babieca,
para que me acompañassen,
por hallar franca la puerta.

Vase, y sale Mencia.

Mencia : Ola, Chamizo, Leonor !
Mas Leonor está cerniendo,
Chamizo estará durmiendo,
que es notable dormidor.
Qué aliño de gouernar
vna casa, ola.

Sale Leonor.

Leonor : Aqui estoy,
qué das voces ?
Mencia : Vozes doy,
porque me las hacen dar.
Qué es de Chamizo ?
Leonor : No sé,
no sabes que cierno yo ?
Mencia : Lo que su amo encargó,
lo haze muy bien afé.
Date tú priessa, Leonor,
que ya tu amo vendrá,
y por hazer todo está.
Leonor : Vn siglo ha que sé su amor.
Mencia : Llamame a Chamizo aqui.
Leonor : Yo voy.

Vase.

Mencia : De aquesta manera

la hazienda se considera ?
tal descuydo jamas vi.

Sale Chamizo.

Chamizo : Qué diabros quiere muesama,
que tanta priessa me da
Leonor ?
Mencia : Assi bien se hará
la hazienda.
Chamizo : A esso me llama ?
Mencia : Pues a qué, grossero necio ?
Todo ha de ser, bachiller,
holgar, reyr, y comer,
haziendo en todo desprecio?
Chamizo : Y vos siempre aueys de ser
Geremias [9], repitiendo
la comida ? ya me ofendo,
y me quiero defender.
Mencia : Qué hazias ?
Chamizo : Ya lo diran,
pues me lo está preguntando,
la olla estaua espumando
con vn pedaço de pan..
Mencia : Yo te creo.
Chamizo : La verdad
confessé toda mi vida,
aunque la juzgue perdida.
Mencia : Tienes grande abilidad.
Trae leña, y enciende el horno,
y ayudarás a Leonor,
antes que venga señor.
Chamizo : Voy, que en sus ojos me adorno ;
pero mira como canta
con el son de los cedaços !

quien lo fuera entre sus braços !
o qué passos de garganta !

Dentro canta Leonor.

A la queda han tocado,
y mi bien no viene ;
otros nuevos amores
me lo detienen [10].

Chamizo : Por Dios, que la letra va
trobada famosamente,
y para ser de repente,
Lope no la entenderá.
Con su licencia, muessama,
la tengo de responder
cantando, y satisfazer
a lo que el Romance llama.
Si la queda han tocado,
morena hermosa,
ya viene diligente
aquel que tú adoras.

Dentro.

Leonor : Calla, puerco.
Chamizo : Calla, puerca.
Leonor : Que cantas como vn becerro.
Chamizo : Si yo fuera tu marido,
era el apodo muy bueno.
Mencia : Ea, bueno está, Chamizo.
Chamizo : Y como que queda bueno,
no se dequitará ogaño.
Mencia : Acaba, vete allá dentro.
Chamizo : Ya voy, pero voto a mí,
que ya por aquel repecho,
sino me engaño, se assoma
muessamo.

Mencia : Pues vete presto.
Chamizo : Yo voy a ver a Leonor,
para ganalle primero
a Sancho la bendicion.

Vase.

Mencia : Afé, que han venido presto,
ellos son, por vida mía [11].

Sale Esteuan.

Esteuan : Con tan buen recebimiento,
si fuera el viaje largo,
descansara ya con veros.
Mencia : Guardeos Dios por la lisonja.
Esteuan : Entrad, por que acomodemos
lo que traygo.
Mencia : Entrad pues,
que quiero ver vuestro empleo.

Vanse, y sale Leonor
y Chamizo [12].

Chamizo : Leonor, si quieres freyrme,
harto enharinado vengo,
el horno será sarten,
el fuego será mi pecho,
azeyte tu ingratitud,
mira qué acomodamiento.
Leonor : Vete necio porfiado,
sino quieres que primero
te deshaga las narizes.
Chamizo : Guarda Pablo !

Sale Sancho.

Sancho : Qué es aquesto ?
Leonor : Este necio mentecato
con sus burlas y sus juegos
piensa que siempre han de estar

todos lcs más para ello,
y assi le llené la cara
de harina.

Sancho : Muy bien has hecho.

Chamizo : Basta que vos lo digais,
para que todo sea bueno,
aunque tambien somos hijos
de madre.

Sancho : Chamizo, pienso
que las burlas son pesadas,
quando se hazen sin tiempo.

Chamizo : Pues qué mejor tiempo, Sancho,
que el que presente tenemos ?
No es noche en que todo el mundo
da muestras de su contento ?

Sancho : Dizes bien, Chamizo amigo,
entrémonos allá dentro,
que nos auemos de holgar
muy bien.

Chamizo : De mi parte pienso
hazer vn disfraz famoso.

Sancho : Y yo prometo lo mesmo.

Leonor : Y yo ayudaré a los dos.

Sancho : Pues alto, ya nos podemos
empeçar a disponer.

Chamizo : Yo tengo ser el primero.

Vase.

Leonor : Quién vio tan prolijo diablo ?

Sancho : Quién vio tan gran majadero ?

Leonor : Sancho.

Sancho : Leonor.

Leonor : Es posible
que nos estorue vn grossero

el gusto de hablar los dos ?
Sancho : Leonor mia, ya confiesso
que tengo la culpa aqui
de los estoruos que vemos,
que claro está que si amor
como el que los dos tenemos,
le rebelasse a mis amos,
estoy satisfecho y cierto,
que auian de gustar mucho
de que los dos nos casemos.
Leonor : Sancho, ya yo lo conozco,
pero tambien considero
que en viendonos ya casados
han de pensar sin remedio
que somos esclauos suyos,
y demas desto pretendo
que se acrisole tu amor
ajustado al sufrimiento,
y pues que no ay en la aldea,
ni en diez mundos, ten por cierto,
quien pueda zelos causarte,
dexémoslo al vario tiempo
hazer empleo en los dos,
pues no ay quien pueda ofenderlo.
Sancho : Temo...
Qué puedes temer ?
Sancho : Mi ventura.
Leonor : Dessos miedos
te sacará mi verdad.
Sancho : Eres verdadero exemplo
de amor ; estas niñerias
de alma y de cuerpo lleno
recibe, que son despojos
de mi casto y simple zelo.

Leonor : Para qué, Sancho, empleauas
tu pobre caudal en esto ?
Aunque por ser prendas tuyas
las tendré siempre en mi pecho.
Sancho : Mucho me deues, Leonor.
Leonor : Ya pago lo que te deuo
en el caudal recebido.
Sancho : Eres mia.
Leonor : Y tú mi dueño.
Sancho : Dichoso yo si llegase
a gozar de tus reflejos.
Leonor : Dichosa yo si llegasse
a gozar lo que desseo.

Vanse.

JORNADA SEGUNDA

Salen Leonor y Sancho [13].

Sancho : Dame de almorzar, Leonor,
para que me vaya a arar.
Leonor : Qué quieres para almorzar ?
Sancho : Quiero vn poco de tu amor.
Quiero ver essos luzeros,
que dan luz a este Orizonte,
por quien hecho Ocaso el monte
llora tan presto el perderos.
Quiero, mi bien, que me deys,
para que yo consolado
me parta de vuestro lado,
todo lo que vos quereys.
Leonor : Pues, segun esso, darete
a ti que es lo que más quiero ;

pero no le daré entero,
que en mí, como amor promete,
  se queda la mayor parte ;
pero en cambio lleuarás
lo que tu estimas en más,
que soy yo, por consolarte.

Sale Chamizo.

Chamizo : Dad aca, Leonor hermana,
el almuerzo ; voto a Dios,
que siempre han de estar los dos
juntos.

Leonor : Tienes buena gana
de almorzar, Chamizo ?

Chamizo : Sí,
que como no me desvela
otra cosa, ni me yela,
tengo de mirar por mí.
  Enemigo de Mahoma
soy, guardando este ganado,
hijo pródigo, que ha dado
al mundo esta vil carcoma.
  Dadme presto de almorzar,
que estan gruñendo de suerte
que despertarán la muerte
del más rico del lugar.

Leonor : Sólo por este cuydado
tengo de dexar la casa,
que todo el trabajo passa
por mí, y es muy grande enfado
  leuantarme de mañana,
dacá las migas, los ajos
y otros inmensos trabajos
que aqui me quitan la gana

de seruir ; mal aya amen
quien sujeta quiere estar
a esta vida.

Chamizo : El trabajar
a mí me cansa tambien,
y si sin que trabajasse,
pudiesse hallar de comer,
nadie lo supiera hazer
mejor que yo, pero passe
hasta que Dios sea seruido
de dexarme descansar.

Sancho : Leonor, yo me voy a arar,
dame lo que te he pedido.

Chamizo : Por alla cerca andaré,
Sancho, con mis gruñidores
que son bellos aradores,
y algun poco ayudaré
a acabar vuestra tarea.

Sancho : Guardeos Dios, Chamizo amigo.

Chamizo : Yo cumpliré lo que digo.

Leonor : Lo mejor es que se crea.

Sancho : A Dios, Leonor.

Vase.

Leonor : Sancho, a Dios.

Chamizo : Yo, Leonor, no me despido,
porque, si me huuiera ydo,
lo agradezierays los dos.

Leonor : Malicia lo que quisieres,
que al fin de tus necedades
hallarás en mis verdades
al dueño que me refieres.

Vase.

Chamizo : Si tanto, Leonor, te pesa

de mis zelos, con razon,
en quitando la ocasion,
verás çomo todo cessa.

Vase. Sale Sancho.

Sancho : Ingratitud pareciera
partirme de aquesta casa,
sin despedirme del dueño
que tiene mi vida en calma.
Dichoso yo, pues que ya
que cautiué mi esperança,
hallé vn angel a mi gusto,
que con caricias me trata.
Ay, dueño del alma mia,
quién pudiera ver lograda
a medida del desseo
la possession desseada.
Quién pudiera ser del mundo
señor, para que tus plantas
le vltrajassen por alfombras,
sin ser la fortuna escasa.

Sale Leonor.

Leonor : Que aqueste necio persigue
de tal forma mis pisadas,
que me priue de mi bien
el rato que amor me daua
para gozar de su vista ;
ruego a Dios que a la contraria
le suceda quanto intente.
Mas cómo ? Sancho se aparta
de mí sin boluer a verme,
antes que al campo vaya ?
si ha presumido de mí,
viendo la perseuerancia

deste tonto, que le quiero ?

Sancho : No se fué, dueño del alma,
que como en vos se la dexa,
aunque se va, no se aparta.
Aqui bueluo a contemplar
la luz dessa hermosa cara,
de quien, a faltar del mundo
el planeta que le esmalta
con sus rayos, dar pudieran
en aquesta esfera baxa
mas hermosura a los campos
que la que en vos se retrata.

Leonor : Tal modo de encarecer
la lisonja no se llama,
Sancho, llamaréla burla,
que tal lenguaje no se halla
entre estos pelados riscos,
en esta inculta montaña.
Parece que de la villa
truxiste aquessas palabras
estudiadas, solo a fin
de hazer que al rostro me salgan
las colores que no tengo.
Sancho, el que de veras ama,
en lo amado se transforma,
y assi es consequencia clara
que, si tu bien me quisieras,
como yo te hablo me hablaras.
Esso del sol y carmin,
perlas y azucenas blancas,
clauel y otras menudencias,
que los cortesanos sacan,
son para quien las entiende,
y para aquellas que tratan

en el cambio del engaño ;
pero para las villanas
que no saben engañar,
ni saben tener dos caras,
son impertinencias necias.
El otro dia aquí en casa
oí leer un librillo,
que no sé como se llama,
donde dezia su autor
que amor que siempre acompaña
con el interes se vino
a viuir, cosa estremada,
a la Corte, y le mandó
al interes que habitara
en la Corte y las ciudades
donde estaua su ganancia
segura, porque en la aldea
no ay quien de interes se valga.
Aquí, Sancho, viue amor
sin las flechas y el aljaua,
duerme seguro de zelos,
de engaños, y de marañas ;
anda en cuerpo entre nosotros,
y todo el lugar le trata
familiarmente, y se goza
entre pagizas cabañas,
y de toda esta hermandad
ya te he dicho que lo causa
auer fe en los que te siguen,
que es lo mas que aqui se halla.

Sancho : No sé, Leonor de mis ojos,
adonde formar palabras
para responderte a ti,
tú si parece que tratas

en estudiar estas letras
tan distintas y tan varias
de tu traje y nacimiento,
sino es que se cubre el alma
en lo aparente de sombras,
y en lo oculto se retrata
deydad sobrenatural,
copia y cifra de las Gracias.
Pero yo, Leonor, te adoro
con la fe más pura y casta
que los antiguos tuuieron,
y en nuestra vida se alcança ;
pero como el imposible
de verte mia, me ataja,
entretengo con locuras
aquesta nueua esperança.
Al campo voy, como ve(y)s,
a cultiuar sus entrañas,
y pienso que ha de tener
nuestro dueño dicha tanta,
y tan fertil sementera
que lleue a todos ventaja.

Leonor : Por qué ?

Sancho : Porque de mis ojos
ha de ser copiosa el agua
para regar lo que siembro.

Leonor : Sancho, con la confiança
se pierde la possession,
porque piensa el que la alcança,
que ya no ay mas que adquirir,
y assi no cura ni trata
de acariciar lo pasado,
aunque en ti se fuera vana
aquesta proposicion.

Vete al campo, pues que hallas
en mi voluntad constante
lo que la tuya me paga,
y vente temprano.

Sancho : Digo...

Leonor : No me digas nada,
que podrá venir señor.

Sancho : Parece que aqui me clauan
los pies, no sé qué me tengo,
que aunque desviarse apartan
no pueden; alguna cosa
me ha de suceder.

Leonor : No hagas
decretos falsos, mi bien ;
ten las alforjas, leuanta.
La color se te ha mudado,
caer dexas la aguijada ?
qué tienes ?

Sancho : Ay, Leonor mia,
alguna nueua desgracia
quiere repentinamente
mouer nueua guerra al alma ;
quiéresme bien ?

Leonor : Esso dizes ?
Qué impossible quies [14] que haga
para que veas mi amor ?
que, si por ti atrauessara
la Libia [15] más arenosa,
y la zona más elada,
la Noruega [16] más remota,
sola, desnuda, y descalça,
por verte y gozarte, fuera
para mi empressa muy baxa.

Sancho : De ti lo creo, mi bien,

y toma aquesta palabra
de no oluidarte jamas,
aunque la sangrienta Parca
el vital aliento corte
a esta vida que te ama.

Leonor : Y yo prometo lo mismo,
si me viesse coronada
de la diadema del mundo,
y por señora estimada.

Sancho : Dame a besar essa mano,
porque mas templado vaya
al trabajo que me espera.

Leonor : Toma, y a Dios, que me aguardan.

Sancho : Lo dicho dicho.

Vase.

Leonor : Faltar
pueden las estrellas claras
de sus firmes epiciclos
primero que mi palabra.

Sale Mencia[17].

Mencia : Dónde te ocultas, Leonor ?
que vn alcance no te he dado.

Leonor : He estado dando recado
a los moços de labor.

Mencia : Vn escudero ha venido
de la villa, preguntando
por tu señor, y temblando
estoy, si le ha sucedido
alguna cosa, que viene
vna carta para él.

Leonor : Quiça será esse papel
algun negocio que tiene
en la villa, no te alteres.

Mencia : Lo peor se ha de creer.
Leonor : Es condicion de muger.
Mencia : Y no dirás de mugeres ?

Sale Esteuan y el vejete.

Esteuan : Digo que estoy del caso alborotado.
Vejete : Esto, señor, es sólo a lo que vengo.
Mencia : Qué es aquello, señor ?
Esteuan : La mayor dicha
que se puede creer de nuestros tiempos.
Leonor, hermana, es hija de don Pedro,
señor de nuestro pueblo. En esta carta
me lo escriue con señas verdaderas.
Ya sabeys vos que vino aqui vn hidalgo
a media noche con aquesta niña
de dos meses apenas, fatigado
del camino, y nos dixo que importaua
que en casa se quedasse aquesta prenda
criándose hasta tanto que tuuiesse
edad para poder ser estimada,
que la criança nos sería pagada.
Y tambien me preuino que a qualquiera
que truxesse vna carta con las señas
del sucesso y el nombre del hidalgo,
que dixo ser don Luys de la Hinojosa,
se la diéssemos luego, porque era
su padre verdadero, que por casos
que aqui no declaraua, y yo sabria,
importaua ocultarse de tal suerte.
Este buen hombre viene de la villa
con la carta que veys, que es de don Pedro,
mi señor, a lleuarla. Harto me pesa
por auerla criado de tal modo,
que era en mi casa el dueño ya de todo.

Leonor : Cielos, duermo ? qué es aquesto ?
quién vio desdicha como esta ?
que las dichas sin el gusto
desdichas es bien que sean.
Hija de don Pedro yo !
Ay, Sancho, qué claras muestras
en tu turbacion me diste
de tu desgracia y mi pena.
Muerta estoy, no sé qué diga.
Esteuan : Leonor, el cielo concierta
tu ventura de tal modo,
no ay sino que te preuengas
para yr a ver a tu padre.
Ay, Leonor, quién te dixera
que, siendo aqui mi criada,
a ser mi ama vinieras;
en ti está bien empleado,
y aunque yo el perderte sienta,
me huelgo, porque en fin tuue
en tus alimentos cuenta.
Mencia : Gozeys, señora Leonor,
siglos y edades eternas
el nueuo estado.
Vejete : Esta es
la moça ? Por Dios, que es bella.
Goze vuesanced, señora
doña Leonor de Cabrera,
vn millon de eternidades
la no pensada riqueza.
Plega a Dios que le veamos
con doze hijos que sean
Imperadores y Papas,
y que todos ellos tengan
sarna para entretenerse.

Esteuan : Buena bendicion es esa.
Vejete : Yo voy a pedir albricias
a mi señor, y a que venga
vn coche por vuessanced,
y tambien vendran las telas
que estan para componeros.
Esteuan : Esso, señor, será fuerça,
y digale a mi señor
don Pedro que se preuenga,
que todos vamos alla.
Vejete : Aurá diuersas libreas [18],
y aurá toros, y dar pienso
vna lançada por ella.

Vase.

Mencia : Triste parece que estás.
Leonor : Como mata la tristeza
repentina, mata el bien.
Esteuan : Essa es estraña agudeza,
parece que ya te ensayas
para mas arduas quimeras.
Ea, vamos alla dentro,
que preuenir será fuerça
lo necessario.
Leonor : Primero
he de aguardar a que vengan
los moços de la labor,
que grande ingratitud fuera
yrme yo sin despedirme
de todos, y hazer franquezas
de mis bienes.
Esteuan : Ya vendran,
pues que la noche se llega.

Vanse.

Leonor : Glorias de amor, perdonad,
porque ya es fuerça que os pierda
la que pensó ser villana,
y tiene tanta nobleza.
Y la palabra de Sancho
no se ha de cumplir ? si es cierta
cosa que los nobles nacen
obligados a esta deuda.
Valgame Dios, qué he de hazer ?
Neutral estoy en tal fuerça,
no hay disculpa que me abone,
pero será en muger nueua
la mudança ? Sancho, a Dios,
que nueuo norte me lleua
a gozar vida feliz,
si es que te oluida mi idea.

Vase, y sale Sancho.

Sancho : Leonor, sácame vna luz,
para que desuncir pueda
las mulas. No me respondes ?
Parece que no hay quien venga
a alumbrarme ; qué es aquesto ?

Sale Chamizo.

Chamizo : Quién da vozes, quién inquieta
la casa ?
Sancho : Quién ha de ser ?
sino es quien cansado llega
de trabajar al descanso
que la noche le conserua.
Chamizo : Es Sancho ?
Sancho : Yo soy, Chamizo.
Chamizo : Tarde piache, que...
Sancho : Espera [19]

que en esse que me declaras
algunas infaustas nueuas.

Chamizo : Luego no sabeys, hermano,
que Leonor desprecia sedas,
que Leonor es ya señora,
y que a la villa la lleuan
a casarse, porque es hija
del señor ?

Sancho : Pára la lengua,
anuncio de mi desdicha,
qué dizes ?

Chamizo : Que es cosa cierta
que Leonor es ya señora.

Sancho : Bien me lo daua a entender
el coraçon en las muestras
de la torpeza en los pies
esta mañana. Ven, mira,
llega. Chamizo, es de veras,
ó burlas conmigo ?

Chamizo : Juro
a Christo que es de veras.
Entra, y verás lo que passa.

Sancho : Voy transformado en vn Etna
de fuego.

Chamizo : Y las mulas ?

Sancho : Calla,
que no ay rayo que me exceda.

Vanse.

JORNADA TERCERA

Salen Sancho y Leonor[20].

Sancho : Déxame, Leonor, partir
adonde muera primero

que mirar tu liuiandad.

Leonor : Sancho, en todo te concedo
licencia de maltratarme,
pero en esso lo reprueuo.
En mí no pudo caber
vn libiano pensamiento
para ofenderte, repara,
que das de furioso en necio.
Por quién te dexo, pregunto,
en la humildad que primero
me conociste, adorar
tus partes ? si quiso el cielo,
mouido de mi humildad,
darme tan altiuo premio,
quejate al cielo, y no a mí.
Si tú pudieras ser dueño
de mis acciones, yo fuera,
Sancho, quien ganaua en ello.
Tu contraria estrella quiso
que pierdas lo que yo pierdo.
Si me pesa Dios lo sabe,
pero no puede ser menos.
Dame tú que yo tuuiera
sobre mi persona imperio,
que tú fueras dueño mio
a pesar de todo el suelo.
No reparara en nobleza,
ni en hazienda, ten por cierto,
que amor confrontado en dos
haze nobles parentezcos.
Forçada voy a la villa,
lo que aqui rogarte quiero
es que te cases, y oluides
este frenesi violento ;

que yo juro de ampararte
en quanto pueda, hasta veros
en vn estado feliz,
seguros en paz, y quietos.
Sancho ! tú lloras ? qué hazes ?
buelue a mirarme a la cara,
que, si traydora me has hecho,
con la disculpa que miras
de tus enojos me absueluo.
No me miras ? no respondes ?
mira que se acerca el tiempo,
Sancho, de partir de aqui,
donde ya no aurá remedio
de hablarme jamas, ni verme.

Sancho : Pues verte ni hablarte quiero,
vete, Sirena engañosa,
basilisco venenoso [21],
vete espantoso portento
destos montes, desta aldea ;
no para que darte quiero
más nombre que el propio tuyo,
pues en él cifrado veo
en ti toda la inconstancia,
todo el mal, y todo el viento,
toda luna variable,
veleta, y falso cimiento.
Vete, muger, que aqui digo
todo quanto dezir puedo,
porque muger y mudança
son acordes instrumentos.
No quiero que tú me des
para viuir alimentos,
que sólo antidoto busco
para arrojar el veneno

de tu imagen fementida
que se incorporó en mi pecho.
Pero yo me mataré,
sino puedo hallar remedio,
para arrojarla de mí,
que al fin como noble siento
desprecios no desseados
entre falsos juramentos.
Bien puede el cuerpo vestir
tosco sayal, pero es cierto
que el alma que le gouierna
tiene nobles pensamientos.

Leonor : Ay, Sancho, si te oluidare,
aunque adorne mi cabello
la diadema de dos mundos,
y me vea en alto puesto,
si por ti no atrauessare
los arenosos desiertos,
la Noruega mas remota [23],
que me dé sepulcro el cielo
en la infancia de mis años,
hecha pedaços de vn fiero
jauali, que bien dixiste [22].

Sancho : Calla, vengarme no quiero
en tu mudança, mas juro
de dar al mundo escarmiento
con mi exemplo, porque en mí
escarmienten los modernos
amantes : yo yré a buscar
entre essos montes sobervios
fieras que me despedacen,
y de no pisar prometo
los poblados, hasta tanto
que, entre mi sangre rebuelto,

sino merezco laureles,
por algun barbaro hecho
borre a Marco Antonio el nombre
que por amante le dieron.

Vase.

Leonor : Oye, mi bien, Sancho, Sancho [24],
mi bien, dixe, qué es aquesto ?
Gouierna el alma la lengua,
no es mucho acuda a su centro.
Qué haré ? que entre confussiones
nauega el alma sin puerto.
Si me voy, a Sancho oluido,
y sino me voy, me pierdo.
Qué me aconsejays, amor ?
que Sancho merece premio
por sus finezas, y es justo
que se le dé. Como puedo
dársele, sino me yguala
más que en voluntad ? Lleguemos
a la razon ; qué dezis,
razon ? dexaré con esto
la reputacion, la honra
que me llama, y haré empleo
de vn villano que me adora ?
que no dezis ? pues qué espero ?
Muera Sancho en la memoria,
pero primero lleguemos
a la piedad, y ella dé
definicion a este pleyto.
Piedad, oluidaré a Sancho ?
podrelo sufrir, si veo
que desesperado y loco
se va a morir sin remedio ?

Mirad, piedad, que le adoro,
y que fue el amor primero
que conocieron mis ojos ;
mirad que es afable y tierno,
y se confronta conmigo,
aunque no en los nacimientos.
Es discreto, aunque villano,
que es el primer argumento
por donde dispensa amor
lo inuiolable de su fuego.
Harto os he dicho, piedad.
Qué respondeys ? Que sentencio
como juez sin passion,
y digo que le prefiero
a Sancho en la voluntad,
y que merece ser dueño
de tu aluedrio, aunque pierdas
el más populoso imperio.
Alto pues, Sancho vencio.
Voy a buscarle, aunque en ello
auenture la opinion
que me dio el cielo. Qué es esto ?

Hazen ruydo dentro.

El Rey sin duda va a caça
destos animales fieros
que habitan esta montaña.
Ay, si topasse a mi dueño,
porque le obligasse en algo !
Guie sus passos el cielo.

Dentro.

Aparta, aparta hazia el monte,
qué galan, y qué dispuesto
va su Magestad a caça ;

viua el Rey vn siglo entero.

Sale Esteuan.

Esteuan : Leonor, qué hazes aqui ?
quando adorna nuestro pueblo
tanto galan cortesano,
tanto ilustre cauallero,
y entre ellos, como el abril,
de varias plumas cubierto,
dando hermosura a los campos,
nuestro hermoso rey Gofredo.
Sal, y verásle a cauallo,
tan ayroso y tan compuesto
que él y el cauallo parecen
que inmouiles son al viento.
Sal presto, que va a caçar
a essos montes, y yo pienso
que no se detiene vn punto.
Leonor : Que no estoy buena os prometo.
Vaya el Rey muy en buen hora,
que en la villa le veremos
de espacio.
Esteuan : Pues, qué te ha dado ?
Leonor : En este lado derecho
vn dolor me oprime mucho.
Esteuan : Llamaré al dotor de presto,
no sea alguna cosa, hija,
de importancia.
Leonor : No lo creo.
Esteuan : Quiça será la tristeza
de ver que se alarga el tiempo
de tu partida a la villa.
Leonor : Porque se appressura entiendo.
Esteuan : Ven a descansar vn poco.

Leonor : Que no descansaré creo,
hasta verme con mi Sancho
en el lazo de Imineo.

Vanse.

Salen el Rey y Floro de caça[25].

Floro : Cansado vendrá tu Alteza
de auer fatigado el monte
tras el fugitiuo cieruo
que entre malezas se esconde.

Rey : Tan veloz medió el campo
que al viento acusó de torpe ;
apenas en el arena
estampó los pies belozes.

Floro : Sin aliento estas, señor,
de vagar este orizonte
tras las boladoras garças,
los sacres y los halcones.
El sol con ardientes llamas
quiere en diluuios de ardores
anegar aqueste campo,
como a la Libia Faetonte.
Descansar procura vn poco,
mientras que los caçadores
no llegan, y Febo ardiente
en el mar su luz esconde.

Rey : Los cristales fugitiuos
deste arroyo, que a las flores
ciñen con cinta de plata,
porque con ella se adornen,
y esta alfombra, que el Abril
texió de tantas labores,
donde la naturaleza
orden mostró en la desorden,

al descanso me combidan,
en tanto que sus amores
cantan alegres las aues
desde estos pines y robles.
Gozar su frescura quiero,
y`entre sabeos olores
que brota el campo, aguardar
que a buscar los demas tornes

Floro : A buscarlos voy, descansa,
que.es justa razon que logres
la amenidad deste campo,
la fragancia destas flores.

Vase Floro.

Rey : No me espanto que a la caça
sangriente guerra la nombren,
pues consta de estratagemas,
de valas, y de cañones.
Qué castillo se acomete,
qué fuerte muralla ó torre
con tantos soldados, como
se suele cercar vn bosque ?
Las redes son las celadas,
donde facilmente cogen
los brutos que más ligeros
por estas montañas corren.

Dizen dentro :

Ataja, Floro, qué esperas ?
que baxa al llano del monte
vn jauali tan feroz
que en el pecho infunde horrores.

Floro (dentro) : Al Rey auisa, Riselo [26],
que entre vnos fauces y robles
descansando está.

Rey : Ay cielos,
Floro es este que da vozes.
Floro (dentro) : Al llano, al llano.
Rey : Sin duda
que algun animal disforme
en el monte han descubierto
vigilantes caçadores.
Esta aguçada cuchilla,
si a mi persona se opone,
sangrará su bruta sangre.

Dentro :

A la maleza se acoje,
donde talando las ramas
es rayo que abrasa y rompe.
Rey : Pero ya escucho vn rumor
entre las ramas. Adónde
te ofuscas, fiero animal ?
Si eres acaso el que a Adonis
dio la muerte, tomaria
vengança de tus rigores.
La madre de Amor verá
que ay pechos que la socorren,
quando a ninguno reserua
Amor de tiranos golpes.
Ya se acerca, ya descubro
vn cerdoso animal que hombres
amenaça y desafia
con fieras demostraciones.
Animo pues, coraçon,
que aqui el valor se conoce,
seguiréle, aunque le oculten
los laberintos del bosque,
y aunque piadosa la tierra

en sus entrañas le aloje.
En aquella fuente fria
beue alientos, que aun conocen
los mas brutos animales
remedio a tales ardores.
Quiero tomar el cauallo
que está atado en aquel roble,
para alcançalle, si huye
por no aguardar este golpe.
Si quieres viuir, no aguardes
desta espada los rigores,
que es rayo fatal que baxa
de las celestes regiones.

Vase, y sale Sancho.

Sancho : Ya, furiosas montañas [27],
cueuas propias de animales
que os pagan el tributo,
yo que soy racional, si bien me falta
la luz de las potencias,
vengo a pediros
que me deys, cueuas, alvergue,
mientras la sinrazon de vna
adorada ingrata priua,
que yo sé si bien camina
que presto llegará su nueuo ocaso.

Dentro :

Alli va el jauali, salilde al passo,
alli furioso corre, al Rey auisa,
que podra suceder algun desastre.

Sancho : Vn cerdoso animal corta las ramas,
vertiendo espuma y sangre por la boca,
el Rey es el que pisa sus pisadas,
y al encuentro le sale ossado y fuerte.

Alla quiero acudir. Válgate el cielo!
Con el venablo le tiró tan fuerte
que con el mouimiento vino al suelo.

Dentro :

Cayó su Alteza, a la defensa todos,
que el animal le acossa con los dientes.
Sancho : Aqui, Sancho, el valor te ha de dar fama.
Buelue, animal, a mí, que en este tronco
verás el fin de tu soberuia fiera.

Dentro :

Gallardo golpe, jouen venturoso.
Sancho (dentro) : Suba aqui Vuestra Alteza en el cauallo,
que otro animal al passo se me ofrece.

Dentro :

Bizarro moço, temerario y fuerte.

Vase Sancho, y salen Leonor y Mencia [28].

Mencia : Ya, Leonor, se llegó el dia,
en que nos has de dexar,
bien te puedes aliñar
con el adorno que embia
tu padre, que el coche espera.
Leonor : Y Sancho, dónde estará ?
Mencia : Él por ventura andará
alla con su sementera.
Qué tienes, que tal tristeza
muestras, quando tal contento
ha de hallar tu pensamiento ?
Leonor : Mudar la naturaleza
os parece poco a vos,
y auer de dexar aqui
el sitio donde naci,
quedandoos en él los dos,

que por padres he tenido
tanto tiempo.
Mencia : Ya lo veo,
mas ver lograr el desseo
pone todo esso en oluido.

Sale Esteuan.

Esteuan : Ya preuenidos te esperan
los criados de tu casa,
y los vestidos sin tassa
que te traen, seruir pudieran
a la más rica señora
que ay en todo este distrito.
Ven, y con gusto infinito
te despedirás agora
de todos los desta casa
que te han criado y querido.
Leonor : De la vida me despido.
Esteuan : Hija, qué dolor te abrasa ?
Mencia : Desmayada se ha quedado
en mis braços, agua luego.
Esteuan : Sí, que para tanto fuego
es el remedio acertado,
hazelde ayre, mientras voy
por ella.

Vase.

Mencia : Venid bolando,
Leonor toda está temblando,
y afé que tambien lo estoy.
Esteuan : Aqui está el agua.
Mencia : Arrojad.
sobre el rostro alguna poca.
Esteuan : La pena la buelue loca
de ver con la breuedad

que de nosotros se ausenta.
Mencia : No hay remedio de boluer.
Esteuan : Algun dolor deue ser
grande, Mencia, a la cuenta.

Sale Chamizo.

Chamizo : Está aqui muessamo ?
Esteuan : Sí
qué traes tan alborotado ?
Chamizo : Oyd el caso más nueuo,
si es que acaso sé contarlo,
que ha sucedido jamas.
Esteuan : Dilo presto.
Chamizo : Sancho...
Leonor : Alabo
a Dios que ya he buelto en mí.
Chamizo : Qué es esto ?
Esteuan : Diole vn desmayo
a Leonor de solo oyr
que la estauan esperando
para lleuarla a la villa.
Chamizo : Y boluio quando oyó a Sancho.
Juro a Dios que me parece
que a sólo el nombre de Sancho
se attribuye aquesta hazaña,
y que puede este milagro
colgársele en su capilla.
Esteuan : Di adelante, mentecato.
Leonor : Dónde queda Sancho ? di !
Chamizo : Qué os parece si va obrando
el recipe ?
Mencia : Majadero,
pienso que te estás burlando
de nosotros.

Chamizo : A esso voy,
pues con lo que le ha passado
le refrescaré la sangre.
Digo pues que Sancho el brauo,
que ya este nombre merece...
En ese bosque intricado
andaua su Magestad
caçando fieros venados,
jaualies y otras fieras
que habitan en sus espacios,
con su gente de quadrilla,
quando vn jauali, encrespado
del copete hasta los pies,
salio las ramas cortando.
Acometiole su Alteza,
hiriole con vn gallardo
venablo por la espaldilla,
y la fiera agoniçando
con las bascas de la muerte
se retiró trecho largo
del Rey, buscando vna fuente,
donde pudiesse, templando
sus heridas, sossegar.
Mas el mancebo gallardo
le sigue, tópala cerca,
tírale el fuerte venablo,
y tanto se abalançó,
que a vn tiempo dieron abaxo
el Rey y el venablo juntos
desde el valiente cauallo,
y la fatigada fiera,
que le vio medir el campo,
con distinto racional
conocio auerle agrauiado

aquel bulto, y le acomete
a sus entrañas guiados
sus venenosos cuchillos,
y Sancho, que desde vn alto
lo estaua mirando todo,
ya de las vozes guiado
de los demas caçadores
que yuan siguiendo sus passos,
con vn baston mal compuesto
se arroja determinado
a la muerte, ó a librar
a nuestro Rey, caso estraño.
Llegó y tuuo buena suerte,
pues pudo dar a dos manos
sobre el animal feroz,
y dexarle palpitando.
Libró al Rey, que casi estaua
en el penultimo passo
de la vida, y obediente
le restituyó al cauallo.
Llegaron todos los grandes,
y admirados deste caso
le dieron joyas preciosas
al restaurador gallardo.
Preguntó el Rey que quién era,
y él, timido y mesurado,
contó su historia, diziendo,
pues que ya puedo hablar claro,
que a Leonor queria bien,
y que por hallarse falto
de nobleza y de riqueza,
no era su esposo. Por tanto
dixo el Rey agradecido
« a ese talle y a ese braço

os doy, porque podays serlo,
vn habito de Santiago
con diez mil escudos luego
de renta, y en mi palacio
el oficio que quisiereys ».
Esto a Sancho le ha passado ;
ya, Leonor, vuestros achaques
hallaron remedio sano.
Las albricias sólo pido,
que he venido rebentando
por ganarlas el primero,
y me he dexado en el prado
la caperuza, y tambien
me las ha de dar muessamo,
que bien de todos merezco
el premio que vfano aguardo.
El Rey se lleua a la Corte
en su compañia a Sancho,
pero pienso que primero
vendrá a veros tan gallardo
que ya no le conozcays,
y yo bueluo a acompañarlo,
y a pedirle las albricias
de tan venturoso caso.

Vase.

Leonor : Es sueño lo que aqui he oido,
ó es impensado letargo
que ha passado a mis oidos ?
Esteuan : O Chamizo está borracho,
ó todos los que le oymos
sin duda alguna lo estamos.
Mencia : Ya tus achaques cessaron,
Leonor, que entendido el mal,

el remedio está en la mano [29].
Leonor : Apenas me persuado
a creer lo que aqui he oido.
Esteuan : El Rey sin duda ha passado,
pues suena tropel de gente.
Leonor : Salgamos a verle.
Esteuan : Vamos.

Sale el Vejete.

Vejete : Determina vuessanced,
señora mia, que vamos
a la media noche a casa,
que ya el coche esta esperando,
y cansado de esperar.
Leonor : Muy indispuesta me hallo
para partir.
Vejete : De qué forma ?
Leonor : Que no he de partir es llano,
hasta que de vnos achaques,
que entre los ojos me traygo,
esté buena.
Vejete : Achaques son ?
ó yo soy mal cirujano,
ó son achaques de amor.
Mi señor está esperando
muy malo en la cama, y sólo
por veros se ha leuantado.
Leonor : Vamos allá dentro ; ay Dios !
Vejete : Qué ha sido ?
Leonor : Desencaxado
tengo vn pie.
Vejete : Por San Longinos
que tenemos buen recado.
Leonor : Jesus, qué eterno dolor.

Mencia : Yd, y llamad vn criado,
que vaya a la villa, y trayga
vn adgibrista [30], bolando.
Vejete : O mal aya la cayda !
tantos achaques no alcanço,
en qué han de parar ?

Vase.

Mencia : Leonor,
solas nosotras estamos ;
son accidentes de amor,
ó achaques de veras ?
Leonor : Vamos,
que allá sabreys en que paran,
si es verdad lo que escuchamos,
los achaques de Leonor.
Mas, cielos, no es este Sancho ?

Sale Sancho muy galan con habito de Santiago.

Sancho : Ya, doña Leonor hermosa,
como culebra he mudado
la camisa, y bueluo a veros
más humilde y más honrado.
Leonor : Señor don Sancho, yo entiendo
que siempre estauays honrado,
y en mi amor constituydo.
Sancho : Para quedar confirmado
de la dicha más notable
que ha cabido en hombre humano,
sólo me faltaua veros,
señora, entre aquestos braços ;
quien a buenos sirue, medra
lo que ya veys que he medrado.
Diez mil ducados de renta,
y vn habito de Santiago

ofrezco, si acaso puedo
seruiros con ello, a ser
dueño mio.

Leonor : Yo sin todo aquesse fausto
os quise, y os he querido,
y de esposa os doy la mano,
para que vamos los dos
a ser dueños desseados
a los ojos de mi padre,
de su hazienda y su regalo.

Chamizo : Vn juego de passa passa [31]
es todo lo que ha passado
entre estos dos personajes ;
ea, venganme pagando
las albricias que me deuen,
que luego al punto en cobrando
me yré noramala a ver
si ay acaso algun venado
que me pueda her [32] dichoso.

Sancho : Chamizo, estarás pagado
con diez años de soldada,
que te doy adelantados,
y quedarte en mi seruicio.

Chamizo : Viuas más que vn campanario,
eternamente soy tuyo.

Vase.

Mencia : Mas qué ? se te ha ya quitado
el dolor ?

Leonor : Mencia sí,
que mis achaques llegaron
al verdadero remedio,
y de vosotros me encargo
como padres adoptiuos,

y quereros y premiaros.

Sale el Vejete.

Vejete : Ya, sèñora, viene aqui
el llamado cirujano.
Leonor : Ya estoy buena, preuenid
para que luego nos vamos
a la villa, que lleuays
otro diferente amo.
Vejete : Cómo, cómo ?
Leonor : Voy casada.
Vejete : Con quién ?
Sancho : Conmigo.
Vejete : Gallardo
mancebo ! de aqui nacian
los achaques ?
Leonor : Está claro.
Sancho : Aqui, Senado discreto,
con el perdon que os pedimos,
los Achaques de Leonor
dan fin, pero no el seruiros.

FIN DE LA COMEDIA

ANMERKUNGEN

1. Die Handlung beginnt am Tag vor Nochebuena (Vers 3-4), also zwei Tage vor dem Weihnachtstag. Die Szene ist vor dem ländlichen Hause des bäuerlichen Ehepaares Estevan und Mencia.
2. Vers 12 : Zur Form *dalde* vergleiche man in unserem Text noch *salilde* (1116) und *hazelde* (1170) sowie die vielen ähnlichen Bildungen bei Vélez de Guevara (*Teatro antiguo español,* Bd. 1, p. 161, und Bd. 3, p. 134).
3. Vers 30 : *essenta = exenta (eximir).*
4. Vers 40 : *chimeneas,* scherzhafter Ausdruck für *Nasenlöcher (narices).*
5. Vers 41 : *por alquitara = con escasez, muy poco a poco.*
6. Vers 89 : *bollo = panecillo amasado con diferentes cosas, como huevos, leche, etc.* (Zerolo).
7. Vers 179 : *mis ojos.* In poetischer Sprache häufiger Ausdruck besonderer Zärtlichkeit. Analoge Beispiele: Góngora, *Obras poéticas,* ed. Foulché-Delbosc, I, 6 :

   Viendo que sus ojos
   a la guerra van,
   a su madre dize
   que escucha su mal :
   dexadme llorar
   orillas del mar.

   Lope de Vega, *El Remedio en la Desdicha,* ed. Gómez Ocerín (*Clásicos castellanos* 39), vers 1467 :

   Mis ojos, que he de gozaros
   y en estos brazos teneros ?

In ähnlicher Verwendung findet sich der Ausdruck in den *Achaques de Leonor* noch zweimal : *Sol de mis ojos* (151) und *Leonor de mis ojos* (563). Hiezu vergleiche man den *Cancionero de Claudio de la Sablonara*, ed. J. Aroca, p. 304 :

Ay Filis de mis ojos !
Cómo podré vivir si tú me dexas ?

Ferner die *Rimas del Incógnito*, ed. Foulché-Delbosc, *Revue Hispanique*, 37, p. 344, Nr. 121 :

Mas sí bibrandome abrojos
viniere Amor a inquirir
quando al dueño de mis ojos
he de uer, podré decir
que quando no tenga enojos.

Ibid., p. 353, Nr. 137 :

Cesen ya vuestros enojos,
ojos negros de mis ojos.

Ibid., p. 354, Nr. 138 :

No aya mas desvios,
ojos de mis ojos,
que, a pesar de enojos,
aveis de ser mios.

Und schliesslich die folgenden Verse einer Handschrift der Bibliothek von Medinaceli (Cejador y Frauca, *La Verdadera Poesía castellana*, Bd. 1, p. 282, Nr. 1077) :

Ojos negros de mis ojos,
burladores y traviesos,
cómo me matais mirando,
y sois soles siendo negros ?

8. Vers 209 : Zu den *pulgas* vergleiche man folgende Stelle bei Wurzbach, *Lope de Vega und seine Komödien*, Leipzig, 1899, p. 95 : *Einen befremdlichen Eindruck muss*

es auf den deutschen Leser machen, wenn er in den Komödien Lope's Ungeziefer nennen hört, dessen wir in guter Gesellschaft nicht erwähnen. Lope sieht keinen Grund, von diesen Tieren zu schweigen... Scheute sich doch selbst der Hofdichter Calderon nicht, die Heldin seines reizendsten Lustspiels (El Secreto a voces) mit ihrem Kurmacher über eine Laus sprechen zu lassen, die der letztere vor ihren Augen zwischen den Fingernägeln zerdrückt. Um wieviel weniger brauchte Lope, der Dichter des Volkes, Bedenken zu tragen. Der Floh wird unter anderem in einem Gedicht von 17 sechszeiligen Strophen in der Dorotea besungen.

9. Vers 252 : *Jeremias,* hier Spottname für eine grämliche, zänkische Person.
10. Vers 271-274 : Das Liedchen ist eine Variation eines Teiles der Romanze *Estabase el aldeana,* die Luis Vélez de Guevara im zweiten Akt der *Luna de la Sierra* verwendet hat. Nach ihm ist sie auch von Sablonara in seinen *Cancionero* (Nr. 11) mit der Musik von Juan Blas aufgenommen worden. Man vergleiche hierüber *Biblioteca de Autores españoles,* Bd. 45, p. 186 ; *Cancionero musical y poético del siglo XVII, recogido por Claudio de la Sablonara, y transcrito en notación moderna por D. Jesús Aroca,* Madrid, 1918, p. 294 ; R. Mitjana, in *Revista de Filología española,* Bd. 6, p. 44 ; L. Pfandl in der Festschrift für Ramón Menéndez Pidal. Viel Aehnlichkeit mit dem Gesang der Leonor bei Lope hat auch die verliebte Klage der Melibea (*Celestina,* ed. Holle, *Bibliotheca romanica,* p. 253, ed. Cejador y Frauca, *Clásicos castellanos,* 23, p. 193) :

La media noche es passada,
e no viene ;
sabedme si ay otra amada
que lo detiene.

11. Vers 302 : Herr und Knecht sind aus der Stadt zurück. Ihre Abwesenheit hat etwa zwei Stunden gedauert (Vers 123). .

12. Leonor hat ein Gefäss mit Mehl in der Hand, das sie dann dem Chamizo ins Gesicht schüttet.

13. Der zweite Akt beginnt am Morgen des Weihnachtsabends (Vers 395 : *dame de almorzar;* vers 795 : *esta mañana*). Der Ort ist der gleiche wie im ersten Akt (Vers 743 : *vamos alla dentro*).

14. Vers 620 : *quies* = *quieres*. Vide E. Kohler, *Sieben spanische dramatische Eklogen*, Dresden, 1911, p. 361.

15. Vers 623 : *la Libia mas arenosa*. Lybien war den Zeitgenossen Lope's und Calderon's der Inbegriff schrecklicher Wüstenei und weltferner Abgelegenheit. Die literarische Tradition ist in dieser Hinsicht sehr alt. Bereits in der Inhaltsangabe, die Juan de Mena um 1450 von Homers Ilias kompilierte, heisst es : *Vienen los vagabundos aforros... desde los fines de la arenosa Libia, dexando a sus espaldas el monte Athlante, a vos presentar leones iracundos.* Menéndez y Pelayo, *Antología de Poetas líricos castellanos*, Bd. 5, p. CLIV.

16. Vers 625 : *la Noruega más remota*. Siehe hierüber Américo Castro, *Noruega, símbolo de la oscuridad*, in *Revista de Filología española*, Bd. 6, p. 184, und Gómez Ocerín in *Teatro antiguo español*, Bd. 3, p. 149.

17. Zu Beginn der Szene bricht bereits der Abend an (Vers 752 : *la noche se llega*), und kurz darauf ist es schon so dunkel, dass Sancho ein Licht verlangt (Vers 769).

18. Vers 735 : *Libreas*. Festliche Kostümierung der Ritter bei Turnieren und sonstigen Kampfspielen. *Se hizieron ultimamente las fiestas de toros y juego de cañas, con libreas que antes estaban concertadas* (Zuñiga bei Zerolo, *Diccionario*, II, 196). Vergleiche auch den

Libro de las setecientas y tres libreas im *Don Quixote,* parte II[a], cap. 22.

19. Von V. 780 bis V. 798 sind die Verse schlecht erhalten. Zwischen V 780 und 781 scheint, dem Sinne nach zu urteilen, etwas zu fehlen. Zwischen V. 791 und 792 fehlt wenigstens eine Zeile mit der Assonanz e-a. Im Verse 795 ergibt das letzte Wort *mira* nicht die nötige Assonanz e-a. Dem lässt sich leicht abhelfen, wenn man statt: Ven, mira, | llega, Chamizo... liest: Ven, llega, mira, | Chamizo... aber dann folgen zwei assonierende Zeilen aufeinander. Vers 798 ist um eine Silbe zu kurz. Vielleicht ist das erste *de veras* eingeschoben, und man läse besser:

Ven, llega,
Chamizo, burlas conmigo?
Chamizo: Juro a Christo que es de veras.

20. Morgen des Weihnachtstages, Ort wie im ersten und zweiten Akt.
21. Vers 855: Hier dient *basilisco venenoso* als Schimpfname. Über die sonstige Verwendung dieses Fabeltieres sehe man die interessanten Notizen bei R. Schevill, *The Dramatic Art of Lope de Vega,* Berkeley, 1918, p. 259.
22. Auch bei V. 895 scheinen Verse zu fehlen. Der letzte Teil *que bien dixiste* ist ganz ohne Zusammenhang mit dem Vorhergehenden.
23. Vers 891: Vergleiche die Anmerkung zu Vers 625.
24. Vers 911: Der hier beginnende Monolog hat ein schönes Gegenstück in dem ganz ähnlichen Selbstgespräch der Celia in Lope's *Burlas veras* (ed. Millard Rosenberg, Philadelphia, 1912, Vers 1565 ff.).
25. Neue Szenerie: Blumige Wiese mit Bach (Vers 1023 ff.); seitwärts das bewaldete Gebirge, in dem sich der Kampf mit der Wildsau abspielt.

26. Vers 1059 : Riselo bleibt unsichtbar, spricht nicht und fehlt deshalb auch im Personenverzeichnis.
27. Ich habe die Verse 1105 bis 1115 so beibehalten wie sie in der suelta erscheinen, d. h. als unregelmässige Verse. Der Drucker der suelta hat nicht erkannt, dass es sich, wie in der folgenden Szene (Vers 1116 mit 1133), um *versos sueltos* handelt und hat sie ausserdem am Schluss verstümmelt. Trotzdem lassen sie sich zum grössten Teil noch wiederherstellen :

> Ya, furiosas montañas, cueuas propias
> de animales que os pagan el tributo,
> yo que soy racional, si bien me falta
> la luz de las potencias, a pediros
> vengo que me deys, cueuas, [vn] alvergue,
> mientras la sinrazon de vna adorada
> ingrata priua. . . . .
> que yo sé. . . . . . . si bien camina
> que presto llegará su nueuo ocaso.

28. Szenerie wie im ersten und zweiten Akt.
29. Vers 1304-1305 : *...entendido el mal, el remedio está en la mano.* Eine ähnliche Sentenz findet sich schon in der *Celestina* (ed. Holle, p. 40, ed. Cejador, I, 42) : *el comienço de la salud es conoscer hombre la dolencia del enfermo.*
30. Vers 1334 : *adgibrista = algibista, el que profesa el arte de restituir a su lugar los huesos dislocados* (Zerolo).
31. Vers 1371 : *juego de pasa pasa.* Zerolo erklärt dieses Spiel wie folgt : *Acciones y movimientos de alegría que hacen dos ó más personas retozando y dándose golpes con las manos.* Diese Erklärung passt hier kaum. Ich glaube eher, dass *juego de pasa pasa* hier soviel wie *gegenseitiges Versteckspiel* heisst.
32. Vers 1379 : *her = hacer.*

INDICES

1. Namenregister.

(Die Zahlen verweisen auf die Verse.)

2. Sachregister.

(Die Zahlen verweisen auf die Verse.)

TERCERA PARTE

DE LA

VIDA DEL GRAN TACAÑO

PRÓLOGO

En el *Catálogo* que el librero P. Vindel publicó en Madrid el año de 1901 insertó bajo el número 332 el artículo siguiente :

TERCERA PARTE DE LA VIDA DEL GRAN TACAÑO, ó sea la continuación de la vida del Buscón, llamado D. Pablos, ejemplo de vagabundos y espejo de tacaños. — *MS., inédito*, en 4°, *con* 105 *folios, letra de principios del siglo* XIX. »... « Debe estar (comenta el librero) hilvanada en Filipinas por un antiespañol muy versado en nuestra literatura y de bastante talento. Es una terrible sátira contra los empleados que se enviaban á América y Oceanía en los últimos tiempos.

En 1917, el mismo librero, bajo el núm. 1084 de los *manuscritos* de su *Biblioteca Ultramarina*, volvió a anunciar la misma pieza, pero con 102 folios, en vez de 105, como había apuntado anteriormente.

Algún tiempo después, Vindel me prestó el manuscrito de que se trata, autorizándome para copiarlo ; y esa mi

copia es la que me ha servido para la presente publicación. He aquí la transcripción de la portada :

Tercera parte del || *Gran Tacaño* || *ó sea la* || *Continuacion de la Vida del Buscon* || *llamado Don Pablos, ejemplo de vaga-* || *mundos, y espejo de Tacaños.*

Pero el texto lleva esta cabeza : TERCERA PARTE | DE LA | VIDA DEL GRAN TACAÑO.

El manuscrito no consta de 105 ni de 102 *folios*, sino de 101 *páginas*. Por lo demás, ¿cómo su letra ha de ser de « principios del siglo XIX » si del contexto de la advertencia preliminar se desprende de una manera que no deja lugar a duda que se trata de una copia hecha después de mediada la centuria consignada ? Por varias razones merece sei reproducida, pero con la más rigurosa exactitud, esa advertencia, que dice así :

Nadie ignora que Quevedo escribió la *Historia de la vida del Buscon llamado Don Pablos, ejemplo de vagamundos, y espejo de Tacaños ;* cuya primera impresion se hizo en Zaragoza en 1626. Habiendo adquirido mucha celebridad, y popularidad fué reimpresa esta obra varias veces ; y los Extrangeros la tradugeron á sus idiomas ; resultó pues que los impresores, libreros, y traficantes, adulteraron, cambiaron, mudaron & ; viniendo á dejar la obra con solo el sencillo Titulo = *La Vida del Gran Tacaño :* habiendo habido quien publicó las dos Partes en una sola, uniendo los diez capitulos de que consta el Segundo Libro á los trece que tiene el Primero : pero ultimamente la Empresa, y Libreria de Rivadeneira la publicó en Madrid en un tomo con arreglo á las primeras impresiones, dividiendo la tal Novela en Libro Primero, y Segundo » & ; veala quien guste.

Dificil seria averiguar que impresion tubo á la vista el que tubo la humorada, por no decir atrevimiento, de querer imitar á Quevedo proponiendose proseguir en una = Tercera Parte » al Heroe que él dejó en Sevilla disponiendose á embarcarse para las Yndias ; tampoco seria facil averiguar en que tiempo y en que fhã. fue escrita esta denominada = *Tercera Parte del Gran Tacaño* » ; porque los pocos ejemplares, que manuscritos, de ella corren, divididos en diez y seis

Capitulos, estan tan adulterados, y tan llenos de mentiras de los copiantes, por lo comun Yndios, que no solo es necesario un estudio particular para leerlos, sino que en muchas partes ni aun á duras penas se puede conseguir el descifrar adivinando el verdadero sentido ; se colige si, de su lectura, que cuando *D. Fernando de Avellaneda* pasó por las Marianas, aun administraban en aquellas Yslas los PP. Jesuitas ; y que el Arzobispo de Manila que cifraba sus lamentaciones contra los Clerigos de Filipinas debia de ser, segun antiguas circulares, D. Sancho de Sta. Justa y Rufina ; todo lo que supone, que esta Tercera Parte debió de haber sido escrita antes del año de 1770.

Por lo demas si curiosas son las pocas noticias que de America nos da su incognito Autor, y lo algo, aunque poco, que de Filipinas nos dice en esta su *Tercera Parte ;* no obstante el que atentamente la lea, no podrá menos de conocer, que no se puede comparar ni con mucho á las dos primeras de Quevedo. La mordacidad, y laconismo con dificultad se encuentra sino en Quevedo mismo ; y es preciso convencerse, que todo el que ha querido imitar á genios como Quijote y Quevedo se han estrellado. Esto no obstante el Autor de esta Tercera Parte siempre tendrá el merito de haber comenzado ; y como *facile est invenctis adhere*, puede que con el tiempo venga alguno, que la perfeccione, y la añada los adelantos, que desde cien años á esta parte ha tenido la *Busca* en estas Yslas ; en especial desde que se han perdido las Americas (á que habra contribuido no poco tanto *Buscon* como alla iba) y aqui se viene por el Cabo de Sta. Esperanza, sin tocar ni por asomo con los de las Stas. Fe y Caridad ; esceptuando los *Buscones mayores*, que ya suelen pasar aca por las Gitanas Piramides, y el Ystmo = *Abismo* » ; y no de los Niños...

Nótese la alusión a la edición de Rivadeneyra, estampada en Madrid en 1852, así como la relativa a los viajes por el istmo de Suez, que comenzaron algunos años antes de 1869, en que quedó definitivamente abierto el canal del mismo nombre : demuestran tales datos que la copia se efectuó entre las dos fechas apuntadas. El atribuir Vindel a la copia de que venimos tratando mayor antigüedad de la que realmente tiene se explica por el afán de encarecer la mercancía, pero también por el carácter de la letra del ama-

nuense o *plumario* (como se suele decir en Filipinas) que lo ejecutó, en verdad algo anticuado. Por lo demás, no ofrece duda que dirigió la copia un español amante de la historia del Archipiélago un tanto chiflado, ya que en vez de escribir *genios como Cervantes y Quevedo*, escribio « genios como Quijote y Quevedo », y que al célebre arzobispo de Manila don Basilio Sancho de Santa Justa y Rufina le nombra « D. Sancho » ; pero chiflado además porque aceptó como buenos — si no fueron cosa suya — ciertos anacronismos indebidamente ingeridos en el texto de la TERCERA PARTE de la « Vida del Buscón ».

Rodó y rodó la pieza manuscrita a que nos venimos refiriendo hasta dar en Lingayén, en las oficinas del gobierno civil de la provincia de Pangasinán como) lo acredita cierto sello en tinta azul que se halla a la cabeza de la primera hoja), donde la hubo a las manos el distinguido escritor D. Carlos Peñaranda, jefe que fué de la mencionada provincia filipina ; el cual, a poco de haber regresado a la Metrópoli — lo que efectuó en 1899 — se la cedió en venta al susonombrado librero.

No deja de ser extraño que de esta obra, de innegable importancia bajo algún aspecto, apenas exista noticia : no recordamos haberla visto citada por ningún autor, exceptuado Sinibaldo de Mas, que en el tomo I de su *Informe sobre el estado de las islas Filipinas en* 1842 la menciona en una nota (pág. 197), a la vez que traslada fragmentos, pero amalgamándolos, como si tales fragmentos constituyesen un mismo trozo (*). Merece consignarse que mientras el que

(*) Lo transcrito por S. de Mas, que luego veremos, lo reprodujo en el tomo VII y último de su *Historia de Filipinas* (Manila, 1912) el escritor filipino Pedro Alejandro Paterno ; pero éste, faltando a lo que demanda la probidad literaria, no sólo no dice de dónde copia los fragmentos, sino que se permite substituir la palabra *indios*, del texto, por *isleños*. — V. el tomo citado, págs. 378-380.

corrió con la copia de que nos hemos servido ignoraba quién fué el autor — pues que de lo contrario parece natural que lo hubiera declarado — de la TERCERA PARTE de « El Buscón », Sinibaldo de Mas lo menciona, bien que apellidándole ALEMAN, y de él dice que escribió su obra « en el año de 1768 ». Pero de lo poco que ha circulado esta TERCERA PARTE, y sobre todo el nombre de quien la escribiera, algo supone el que en la obra magna del P. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, no figure el P. VICENTE ALEMANY, jesuíta de la antigua misión de Filipinas ; como no figura en el volumen inédito de Benedicto Molla y Bonet, *Escritores y Artistas de la provincia de Alicante* (donde VICENTE ALEMANY vió la luz), fechado en 1886 y existente en la sección de Manuscritos de la Biblioteca Nacional de Madrid. Cuantas diligencias hicimos para obtener datos biográficos del continuador de la famosa obra de Quevedo no nos dieron resultado de provecho, si se exceptúa la copia de su partida de bautismo (*). Afortunadamente, algunos logró, sobre todo en el Archivo de Indias, de Sevilla, el ilustre investigador P. Pablo Pastells, S. J., de quien somos amigo desde hace muchos años, y gracias a su bondad podemos con sus

(*) Débémosla a D. Vicente Juan Mascarell, al presente párroco de Alcalá de la Jovada ; y dice así el documento : « En diez y ocho dias del Mes de Mayo del presente Año del Nacimiento de Jesucristo Rempor. nuestro, el de mil siete cientos veinte y nueve (que de la Creacion del Mundo es el Año de seis mil nueve cientos veinte y ocho), yó, Antonio Serra, Presbitero Retor de esta Iglesia parroquial de Alcalá de la chovada, eo jovada, y de sus anexos, en el baptisterio de dicha parroquial Iglesia Bautizé segun el ritu de la Santa Iglesia Catholica. Romana, Madre Nuestra, á un hijo de Pedro ALEMANY y de Francisca Anna MENGUAL, conyuges, vecinos de dicho Alcalá ; se le puso por nombre *Venancio* VICENTE *Pedro;* fueron Padrinos Lucas Nadal, casado, de Tollos, y Vicenta Segura, doncella, natural y habitadora de dicho Alcalá ; y nació en dicho Alcalá en diez y seis dias del sobredicho Mayo del recensito año del Señor, el de mil siete cientos veinte y nueve ; y lo firmé. — ANTONIO SERRA, Pro. Ror. *ut supra.* »

apuntes redactar la noticia que se contiene en el párrafo que sigue.

VICENTE ALEMANY, según la reseña que se hizo en la Casa de la Contratación, de Sevilla, a 15 de septiembre de 1753, nació en Alcalá de la Jovada, pueblecito del arzobispado de Valencia y provincia de Alicante, en 1729. Ingresó en la Compañía de Jesús en 1750, y tres años más tarde, siendo estudiante teólogo, fué destinado a la misión de Filipinas. Salió de Manresa el 18 de abril; a mediados de septiembre se hallaba en Sevilla y, según testimonio del P. Marcos de Escoriaza, embarcó en Cádiz el 25 de diciembre del año aludido de 1753, en el navío de guerra nombrado *Asia*, del mando de D. Juan Francisco de Lángara y Huarte, que al día siguiente dió la vela para Veracruz. En un documento existente en el Archivo Indiano consta que el « theologo » ALEMANY era « de buen cuerpo, delgado, moreno, hoyoso de viruelas ; nariz afilada, ojos y pelo negros ». De su llegada a Filipinas no tenemos noticia, aunque creemos que no debió de ser antes de julio de 1755. Fué misionero en Zamboanga, capital de la isla de Mindanao, y distinguióse por su patriótica actitud durante la guerra de los ingleses (1762-1764), por lo que mereció el elogio del insigne gobernador y capitán general improvisado, el oidor D. Simón de Anda y Salazar. Salió de Filipinas a mediados de 1769 (*), en virtud

(*) Del pliego oficial que contenía las instrucciones para la expulsión de los jesuítas de Filipinas fué portador el capitán Francisco Xavier Estorgo Gallegos, quien de orden del virrey de Nueva España fletó expresamente para tan importante servicio una goletilla, en la que se partió de Atatauchel el 24 de diciembre 1767. El 17 de mayo del año siguiente, Estorgo puso en manos del gobernador Raón el pliego de que había sido portador. Pero Raón no comunicó la orden a los jesuítas hasta el día 21 ; de ahí la sospecha, dado lo venal que era, de que esos cuatro días, mediante una fuerte suma de dinero, se los dió de margen a los expulsos para que pudiesen arreglar sus cosas. A mediados de 1768 salió para América un galeón conduciendo a sesenta y cuatro jesuitas (menos de la mitad de los

de la conocida pragmática de Carlos III ; de allí pasó a Italia, y a la vuelta del tiempo se trasladó a España. Murió en Murcia en 1817, y alcanzó por lo tanto la avanzada edad de ochenta y ocho años.

A nuestro juicio no ofrece duda que la TERCERA PARTE de « El Buscón » fué escrita en Filipinas, y consiguientemente dentro del tiempo de permanencia del Autor en tan remoto país. Pero es que en el texto existen datos que indican el año en que se escribió : nos referimos a las alusiones al arzobispo D. Basilio Sancho (§§ 109 y 110) : siendo así que este prelado tomó posesión de su silla diocesana el 22 de julio de 1767 y que el 21 de mayo de 1768 se intimó a los jesuítas la orden de su extrañamiento, resulta incuestionable que el P. ALEMANY escribió su obra dentro del ciclo que limitan las dos fechas apuntadas ; pero más cerca de la segunda que de la primera, pues las cosas que hizo aquel famoso prelado que motivaron el malestar de los sacerdotes regulares, sin distinción de institutos o de órdenes, no las hizo inmediatamente de llegar, sino después de haber transcurrido algunos meses. Debemos descartar la hipótesis de que la TERCERA PARTE fuera escrita en Italia : no sabemos de ningún jesuíta, de los que habían misionado en Filipinas, que después de su extrañamiento escribiese sobre cosas del Archipiélago, si se exceptúan D. Bernardo de la Fuente y D. Antonio Tornos, quienes defiriendo a los ruegos del insigne

que en Filipinas había, pues los restantes se hallaban desparramados dos por puntos más o menos lejanos) ; pero la nave, a causa de los vendavales, tuvo que arribar, para volver a salir, al tiempo que otras, al siguiente año, no quedando a partir de entonces ningún jesuíta en Filipinas (si se exceptúan algunos ancianos y valetudinarios que quedaron *de ocultis* en los conventos de frailes de Manila). Mas para los efectos de nuestra información, fuera la que fuera la fecha de la salida del Autor, parécenos incuestionable que después del 21 de mayo de 1768 no volvió a escribir, a lo menos sobre asuntos novelescos ; No estaba la Magdalena para tafetanes !...

D. Lorenzo Hervás y Panduro dedicaron a éste unos apuntes manuscritos sobre las lenguas de aquellas islas (*). Allende lo dicho, consta que los jesuítas salieron de Filipinas, en cumplimiento de lo ordenado por Carlos III, sin otro bagaje que sus breviarios : si algo lograron salvar ocultamente sería algún papel con honores de reliquia, pero nó un mamotreto novelesco que después de todo no les convenía a los expulsos que fuera conocido, por lo mismo que constituía un terrible varapalo a las personas más calificadas que a la sazón florecían en tan remoto país. Allá, pues, quedó el original de la TERCERA PARTE de « El Buscón », probablemente en poder del oidor que se hizo cargo de cuanto los jesuítas poseían, y luego se sacaron copias, que después fueron copiadas a lo largo de los años. Y estas copias de copias, ejecutadas siempre por plumistas filipinos más o menos desconocedores de la lengua castellana, han motivado las adulteraciones a que se refiere el autor de la advertencia que queda reproducida al principio de este prólogo.

Pasajes hay en el texto de la TERCERA PARTE de « El Buscón » que se prestan a diversas interpretaciones en cuanto al punto en que debió ser escrita. Anotaremos algunos, con los breves comentarios que nos sugieren. Téngase en cuenta que se trata de un relato, en forma autobiográfica, de cuyo contenido se desprende que el protagonista lo escribió después de haber regresado de América y Filipinas. Por lo mismo, causan cierta extrañeza las contradicciones que produce el contrastar tales pasajes. Veamos. Hállase el Buscón en Nueva España, en la provincia de la *Primería*, y refiriéndose a su sucesor y al juez de su residencia, escribe (§ 26) : « les hice una sucinta relacion de lo mal que me habia ido en el Oficio, porque era el primero que *aqui*

(*) HERVÁS Y PANDURO (L.): *Catálogo de las Lenguas*, tomo II (Madrid, 1800), págs. 26 y siguientes.

habia tenido ». No parece sino que escribía en Nueva España. Refiriéndose a la ciudad de Méjico, dice (§ 11) : « No son *alli* los edificios de Plata, como muchos *en Europa creemos.* » Cabe suponer que estas palabras fueron escritas en Europa, porque en otra parte del mundo lo natural era que hubiese escrito *creen*, o *creíamos*. Hállase en la ciudad de Méjico ; va al teatro, y comienza a referir así sus impresiones (§ 12) : « Fui un dia á la Casa de Comedias, que *aqui* en lugar de Theatro llaman Coliseo... » ¿No resulta de este modo de expresarse que tales palabras fueron escritas en la nombrada ciudad ? En cambio hay otros pasajes en que se ve claramente que la obra fué escrita en Filipinas. Síguense algunos ejemplos : « Todos los dias daba gracias á Dios y me encomendaba á mi bienhechor el Poblano por haberme metido en la cabeza *mi venida á esta Tierra* (Filipinas) en calidad de preso » (§ 100) ; « fui notando (en Manila) otras muchas cosas que me retrahian... y casi me obligaban á huir quanto antes de *esta Tierra* » (§ 108); « Quando oía yo contar cosas de las que pasan *por aca* » (§ 99) ; « El Gobernador era casado en Europa, pero habia dexado *alla* la familia y *aqui* solo tenia un hijito á su lado » (§ 74); y reseñando su estada en Zamboanga, apunta : « embié dos Embarcaciones á Joló y Islas adyacentes anunciando... freqüentaran sin rezelo *esta Plaza* » (§ 99), etc. La obra, indudablemente, fué escrita al volar de la pluma : la inopinada orden de extrañamiento no le dió lugar a pulirla, para perfeccionarla.

La mejor prueba de que la obra del P. Alemany no es un trabajo literario definitivo la tenemos en los numerosos defectos de forma de que adolece, tan fáciles de enmendar muchos de ellos. Dejemos a un lado los que se pueden atribuir, que son bastantes, a los copistas ; pero las repeticiones son innegablemente de la exclusiva responsabilidad del Autor, quien si hubiera puesto una mayor atención al escribir, las habría evitado. Esto constituye la mejor prueba

de que el P. ALEMANY no llegó a limar la TERCERA PARTE de « El Buscón » : lo que confirma que la escribió más o menos apresuradamente en Filipinas y que debió terminarla muy poco antes de que los jesuítas recibiesen la orden de su expulsión. Véanse algunas repeticiones que sin grandes quebraderos de cabeza pudieron ser evitadas : « De éstos (oficiales), *algunos*, aunque ni los terminos del Exercicio saben, suelen no obstante *algunos* salir muy buenos Soldados » (§ 39) ; « Solian *algunos* en la conversacion sacar *algunos* casos tragicos de *algunos* Gobernadores » (§ 74) ; « Procuré yo en el *tiempo* de la navegacion atender a TODO y portarme en TODO con honradéz, observando al mismo *tiempo* el porte de TODOS y de cada uno ; procuré asimismo el grangearme la voluntad de TODOS » (§ 69). Pasajes obscuros no faltan, señaladamente en los §§ 6 y 13 ; pero sería temerario atribuir toda la responsabilidad al Autor, porque de esas obscuridades los responsables son indudablemente, si no en todos en casi todos los casos, los copistas ; como lo son de los barbarismos, faltas de régimen y otros defectos gramaticales que hemos procurado desde luego corregir, advirtiéndolo en sendas notas muchas veces, y no siempre para no agotar la paciencia del lector.

Quien no conozca a los plumarios de Filipinas, bien será que tenga en cuenta que estos individuos, indígenas puros casi todos ellos, apenas saben castellano : copian automáticamente ; mas por lo mismo que no entienden, con puntualidad al menos, lo que reproducen, prodigan los dispa rates, sin contar la frecuencia con que truecan la *o* por la *u*, y viceversa, así como la *e* por la *i*, y al contrario. Para dar una idea de cómo en aquel país se corrompen los textos a medida que se van reproduciendo, pondremos frente a los trozos que inserta Sinibaldo de Mas los correspondientes que ahora ven la luz por primera vez : nótese cuántas variantes en tan pocas líneas.

COPIA DE MAS

En la ciudad hay tambien ayuntamiento de regidores y dos alcaldes ordinarios que suelen ser de los vecinos mas condecorados. Hay real tercio de infantería compuesto de algunas compañias de pobres desterrados de Méjico; agregados tambien á ellos algunos indios para hacer bulto. El maestre de campo suele ser algun oficial europeo que no pudiendo salir en el ejército de alferez pretende esa plaza. Los demas oficiales se hacen por empeños y comunmente son muchos de esta nueva España que sus padres desterraron por no poderlos sufrir cerca. De estos algunos aunque no saben ni los términos del egercito, suelen salir buenos soldados, pero los mas no sirven sino para montar guardias; tiene tambien el rey algunas embarcaciones que llaman galeras que sirven para su mediano comercio de los que las mandan y muy poco mas... Dejo otras muchas raterías por no ser molesto, aunque creo que no le parecerá á V. exageracion lo que dije de los oficiales reales con solo lo que ha oido, que es la verdad pura. Vamos ahora al vecindario de Manila de donde salen para todos los empleos civiles y militares. Ya veria V. en el navío en que salió de España como se embarcaron muchos sin licencia, y que por lo comun son de aque-

COPIA DE RETANA

En la Ciudad hay Ayuntamiento, compuesto de doce Regidores, dos Alcaldes Ordinarios, etc., que suelen ser de los Vecinos mas condecorados... Hay Real Tercio de Infantería, compuesto de algunas Compañías de pobres desterrados de España y Mexico, agregandoles tambien algunos Indios para hacer bulto. El Maestre de Campo suele ser algun Oficial Europeo que no pudiendo en el Exercito salir de Alferez, pretende esta Plaza. [...] Los demas Oficiales se hacen por empeños, y comunmente son muchachos de esta Nueva España que sus mismos padres desterraron por no tenerlos cerca de sí. De éstos, algunos, aunque ni los terminos del Exercicio saben, suelen nó obstante algunos salir muy buenos Soldados, pero los mas no sirven sino para *montar Guardias*. Tiene tambien el Rey algunas Embarcaciones, que llaman Galeras, que sirven para un mediano Comercio en aquellas Islas...

Dexo otras muchas raterías y pequeñeces por no ser molesto, aunque creo que no le parecerá á vuesa Merced exâgerado lo que de los Oficiales Reales dixe. Con solo [lo] que ha oído, que es la verdad pura, hará V. Merced...

Vamos ahora al Vecindario de Manila, de donde salen para todos los Empleos, asi Civiles como Militares. Yá veria vuesa Merced

llos que por holgazanes sobran en la república ; unos pasan á Indias porque no pueden vivir en España á causa de perseguirlos la justicia ; otros por ir á donde no los conozcan y buscar fortúna; fuera de los dichos que se llaman *Polisones* luego que los navios dan fondo en Veracruz, se huyen muchos soldados y grumetes que suelen ser la peor gente de los navios. De los *Polisones* y *Desertores* algunos pocos se acomodan en esta tierra ; muchos prosiguen la vida de holgazanes, y cuasi todos estos vienen á parar en carceles por sus delitos, y algunos se ahorcan, y otros abastecen los presidios, y otros que se pueden escapar se encaminan al puerto de Acapulko para pasar á Filipinas. A mas de los dichos, de aquí se destierran bastantes zánganos criollos que tambien pasan á Manila. Le puedo asegurar á V. que de todos los españoles que conocí en Manila solo habia dos o tres que habian ido con licencia por haber llevado oficio de la corte ; todos los demás son los *Polisones* y *Desertores*, y criollos de acá que se llaman en aquella tierra guachinangos; fuera la mejor comedia del mundo, si cada vecino de Manila representara su propio papel, pues se verian espaldas azotadas y marcadas, soldados abaqueteados, y algúnos que por celebrar misas y confesar sin órdenes fueron castigados en Méjico por el tribunal de la inquisi-

en el Navio en que vino de España cómo se embarcan muchos sin Licencia y que por lo comun son de aquellos que por holgazanes sobran en la Republica. Unos pasan á Indias porque no pueden vivir en España, á causa de perseguirlos la Justicia ; otros, por ir á donde no los conozcan á buscar Fortuna, y los mas por delitos y miseria. Fuera de los dichos, que comunmente llaman *Polizones*, luego que los Navios dan fondo en Vera-Cruz se huyen muchos Soldados y Grumetes ó Marineros, que suelen ser la peor gente de los Navios. De los Polizones y Desertores, algunos, pocos, se acomodan por esta Tierra ; muchos mas prosiguen su vida de haraganes, y casi todos vienen á parar en las Carceles por sus bromas, por no decir delitos. Algunos, para ahorrar trabajo y papel, se ahorcan ; muchos abastecen los Presidios, y otros, que se pueden ó se hace que se puedan escapar, se encaminan al Puerto de Acapulco, para pasar á Philipinas. A mas de todos estos dichos, de aqui se destierra á bastantes zanganos Criollos, que tambien pasan á Manila. Le puedo asegurar á vuesa Merced que de todos los Españoles que conocí en Manila solo habia dos á tres que habian ido con las debidas Licencias, por haber ido con Oficios y Empleos de la Corte ; todos los demás son los dichos Polizones, Desertores y Criollos de aca, que

cion : otros se vieran peinando pelucas ; otros rapando barbas ; otros agarrando delincuentes, y otros azotándolos ; que de todo esto hay bastante en Filipinas.— *Nota que va en las páginas* 197-198 *del tomo I del « Informe sobre el estado de las Islas Filipinas en* 1842 » (Madrid, 1843).

alla llaman *Guachinangos*. Fuera la mejor Comedia del Mundo, si cada Vecino de Manila representara su propio Papel, pues se verian espaldas azotadas y sembradas de cardenales (nó de los que hace el Papa), Soldados abaqueteados y algunos que por celebrar Misas y confesar sin Ordenes fueron castigados y desterrados de Mexico por el Tribunal de la Santa Inquisicion ; se veria á otros peinando pelucas y á otros rapando barbas ; unos agarrando delinqüentes y otros azotandolos ; que de todo esto hay mas que bastante en Philipinas. — *Fragmentos de los* §§ 39, 45 *y* 46.

***

No se nos alcanza en qué se fundó el autor de la advertencia que hemos reproducido al principio de este prólogo para afirmar que el de la TERCERA PARTE de « El Buscón » « tubo la humorada, por no decir atrevimiento, de querer imitar á Quevedo ». La *imitación* (lo dice el diccionario de la lengua) supone deseo deliberado de « ejecutar una cosa a ejemplo o semejanza de otra », y lo cierto es que ni por el lenguaje, ni por el estilo, ni aun por la índole de los episodios, existe verdadera similitud entre la obra de Quevedo y la del P. ALEMANY : Quevedo en su « Buscón » es el satírico sobresaliente tan celebrado por los historiadores de la literatura castellana, mientras que el P. ALEMANY en su TERCERA PARTE de « El Buscón » es un humorista, o mejor aún, un ironista que en nada se parece al gran Quevedo, cuya mencionada obra continuó aquél como sociólogo (empleando el vocablo tan corriente hoy), pero sin el propósito de *imitar*

al novelista. Porque la TERCERA PARTE de « El Buscón » antes que documento literario debe ser considerada como documento histórico, ya que a pesar de la forma y el tono en que está escrita, su fin puede decirse que no es otro que dar a conocer a los contemporáneos que medraban en las Indias, señaladamente en las islas Filipinas; pero documento *íntimo*, por cuanto quien lo escribió hízolo a sabiendas de que ninguna autoridad, civil ni eclesiástica, le hubiera dado licencia para publicarlo : luego no pudo moverle la vanidad del escritor con su inseparable ansia de notoriedad, sino el deseo de exponer amenamente, en el reducido círculo de sus relaciones amistosas, la repulsa que a todo hombre de bien debía producirle el roce con ciertos sujetos calificados del mundo ultramarino; sólo que en vez de adoptar el tono airado de la indignación — que únicamente se percibe en el último capítulo —, o el sarcasmo acre quevedesco, optó por narrar los episodios con el mayor desenfado, hasta el punto de ser esa cualidad la que acentúa el valor de la ironía que corre por la novela. La circunstancia de que Quevedo termine la suya sin explicar cómo le fué en las Indias al Buscón, debió de inspirar al P. ALEMANY la idea de trasladarlo a ellas — por cierto un siglo largo después —, como podría haberlo hecho con un símbolo, para que por la ley del contraste se viniera a obtener la conclusión de que el pícaro de España era punto menos que una persona decente comparado con el pícaro forjado en el medio ultramarino. He aquí por qué esta TERCERA PARTE antes debe ser considerada como documento histórico que como mero documento literario. En nuestros días, quien tomase a Don Quijote para hacerle vivir una temporada la vida parisiense, por ejemplo, sin otro fin que el de obtener contrastes, expresados en lenguaje y estilo diferentes de los propios de Cervantes, ¿sería un *imitador* del inmortal novelista ?

El P. Alemany, a diferencia de otros muchos escritores que no acertaron a tratar de las gentes y las cosas de las Indias sin expresarse con una crudeza propia de verdaderos atrabiliarios, supo hacer una obra divertida, no obstante su evidente pesimismo : exceptuados los sacerdotes del clero regular, españoles peninsulares, a quienes no ataca, nadie sale bien librado de su pluma ; dice de todos los mayores horrores, pero los dice de modo que no provoca la indignación del lector. El juicio del librero Vindel, de que la Tercera parte de « El Buscón » *la hilvanó un antiespañol*, no deja de ser una simpleza, disculpable al fin en quien no leyó toda la obra, ni lo que leyó lo hizo con el debido discernimiento. Aparte que siempre han sido los españoles los más duros censores de sí propios, ¿ qué mejor prueba de españolismo que señalar somera y amenamente las infinitias miserias de que adolecía entonces la vida ultramarina ? Porque no se debe dejar de tener en cuenta el momento histórico (por decírlo así) en que el P. Alemany escribió su narración. Hubiera él nacido dos siglos antes y vivido en Filipinas a últimos del xvi, y escrito en esa sazón una obra de tendencia análoga a la que venimos examinando, y la lección habría sido muy otra. El siglo xviii en Filipinas, sobre todo en su segunda mitad, es verdaderamente deplorable. Apreciada en conjunto y sin pasión, hay que reconocer que la novela del P. Alemany se ajusta a la realidad. La actuación del Buscón en ultramar es la de un hombre que empieza siendo lo que ya era, un gran desaprensivo, pasa luego a cínico en el más supremo grado y acaba experimentando cierta contrición por efecto de la invencible repugnancia que le produce el medio social de Filipinas. ¡ Cómo sería ese medio, que a un pícaro de sangre y profesional por añadidura producía repugnancia !...

***

A poco de llegar á Nueva España, el Buscón se ve improvisado *primo* del secretario del virrey, a quien acaba por pedirle una alcaldía mayor, no por el vil provecho, sino « por aumentar el honor de la Familia » (§ 18). El *primo* le pone dificultades, « por el peligro en que estan los Alcaldes de perder su Alma por adquirir riquezas » (y esto lo dice quien confesaba haber adquirido en poco más de dos años una fortuna cuantiosa), aunque cede al fin y consigue del virrey para su *primo* el mando de la remota provincia de la *Primería*. Allí el Buscón *busca* cuanto puede bajo la dirección de un criollo, maestro consumado en las artes de adquirir lo ajeno, hasta el día en que fué relevado por el sucesor. Pero éste y el juez de la residencia — que sin duda practicaban la doctrina de que el ladrón que roba a otro ladrón tiene cien años de perdón — no contentos con saquearle, le mandan preso a la ciudad de Méjico. Y el Buscón discurre filosóficamente : « el que quiera *buscar* a mansalva en Tierra de Indias, no pretenda Alcaldías, sino Residencias, pues los Jueces son como los Testamentarios y Albaceas, ó como los Tutores y Procuradores de Bienes de Difuntos, que heredan mucho mas que los Pupilos » (§ 31). Un escribano de la audiencia va a verle a la cárcel para tantearle en lo concerniente a los medios económicos de que disponía, y con el mayor aplomo le espeta estas palabras : « Aqui no es como en Europa, que con media docena de capones se tapa la boca al comisionado mas avaro ; aqui no pasa esa moneda, pues que no yendo Talegas no se hacen Sacos » (§ 32). Efectivamente, « los que habian de correr con el negocio era gente que sin Plata no daria un paso en el asunto » (id.). Empapelado con todas las de la ley, los tres mamotretos de su residencia no habían sido, sin embargo,

debidamente estudiados por el oidor encargado de juzgarle, porque los oidores « creen que menor mal es sentenciar á ojos cerrados que el leer las Residencias largas, por el peligro que hay en semejantes casos de que se les peguen las malas mañas á los Lectores, Oidores ú Oyentes » (id.). Antes de que el oidor dé al asunto el golpe definitivo, el Buscón recibe en la cárcel una nueva visita, la de un plumista de aquél, que entre otras confidencias hace al preso una verdaderamente deliciosa : « mi Amo — le dice — es tan aficionado amigo de las Talegas, como enemigo declarado de los Ladrones » (§ 33). ¡ Qué mucho que el Buscón encareciese la « recta injusticia » del oidor ! (§ 64).

Pero aconsejado por un criollo de la Puebla de los Ángeles que había estado en Filipinas y se hallaba también preso en aquella misma cárcel, y protegido al propio tiempo por un religioso de los de manga ancha al que había hecho algunas confesiones, logra el Buscón que le manden a Filipinas *bajo partida de registro*, porque según el sentir del criollo consejero éste era « el camino mas breve y á proposito para medrar » en aquellas islas (§ 61). Es el tal criollo el tipo más interesante de la obra, después del protagonista. Siente por Filipinas la más profunda añoranza. ¡ Qué encanto de país !... Según él, la república manilense se componía de « Desertores, Grumetes, Azotados y Marcados ; Barberos, Agarrantes y Azotadores, y otras personas de este calibre, por lo que hace á los Europeos ». Y añade : « Siguense los Americanos, que todos son gente de baratillo y de las Carceles, que llevan adelantado el no tener necesidad de aprehender maldad alguna, porque el colmo de todas ellas los tiene en aquella Tierra » (§ 53). ¡ Gran país... para los pícaros ! Animado con tan sugestivas declaraciones del poblano, el Buscón emprendió luego la marcha al puerto de Acapulco, donde hizo su entrada con un par de grillos. Mas por ser quien era, una vez a bordo recibió del general

del galeón la merced de « camarote y bandeja de primera mesa » (§ 67). ¡ Estupendo general !... El Buscón no tardó en saber, a la vez que otros muchos pasajeros, que el jefe supremo del galeón, años antes, en España, había sido azotado...

Del propio modo que había hecho su entrada en Acapulco, entró el Buscón en Manila, con los grillos puestos, e inmediatamente pasó preso al fuerte de Santiago. Mas así que se supo, y se supo pronto, que era « un Caballero de muchas circunstancias », no sólo se vió en completa libertad, sino agasajado por los más calificados vecinos de Manila, que se disputaban el honor de sacarle en coche y brindarle toda suerte de finezas. Honrado con la amistad personal del gobernador de las Islas, cuyo palacio llegó a frecuentar, no tardó tan alta autoridad en ofrecerle (por la módica suma de cuatro talegas) el gobierno políticomilitar de Zamboanga. ¡ Cuánto mejor el haber pasado a Filipinas « en calidad de preso » (§ 71), como le había aconsejado el poblano, su buen amigo e ilustre compañero de prisión !... Inicuamente sin duda el Buscón había « experimentado lo que es tan comun en las Indias, de ser mas perseguido quien mejor se porta » (id.), y el rasgo del gobernador del Archipiélago, dándole (por cuatro mil pesos) un buen destino, constituía una bien ganada reivindicación. ¡ Qué verdad tan grande — pensaría el hijo del ajusticiado y de la bruja — que « en Philipinas toda moneda pasa y todos tienen salida » ! (§ 53).

Hombre que, como el Buscón, llevaba (según él) « siempre adelante las honradas maxîmas de Caballero Christiano » (§ 73), no hay que decir cómo gobernó la plaza de Zamboanga. Atento a indicaciones que en Manila le habían hecho algunas personas respetables, tomó de director a un presidiario, criollo americano, que purgaba sus delitos en aquellas latitudes ; el cual le resultó más competente

aún que el que había tenido en la *Primería*. El que actuó en Zamboanga inició sus lecciones a su dirigido diciéndole con la mayor naturalidad, entre otras muchas cosas dignas de rememorarse : « aqui hay costumbre de que el Gobernador se apodere de todo el Situado, lo qual es muy facil de hacer » (§ 87). ¿ Qué más quería el Buscón, en un país donde « era contra la corriente el perseguir á los Picaros » ? (§ 99). Él, con todo, escribió al gobernador de las Islas que, en cumplimiento de sus sagrados deberes, se hallaba dispuesto « á atropellar todas las dificultades, sacrificando mi salud, mi vida y conveniencias, pues que á eso me obligaba la memoria de mis buenos Padres, la educacion que les debia y mi muy justificado proceder en el Real Servicio en las tres partes del Mundo » (§ 94). Y añade el Buscón algó más adelante : « En nada se halla dificultad en Philipinas, pero mucho menos en Zamboanga y en las mas distantes Provincias de la Capital, donde quanto mas lexos mas abunda el despotismo » (§ 100). Hizo, pues, lo que le vino en talante y sacó todo cuanto pudo sin reparar en los medios, pensando desde luego que « lo que en esta Tierra [de Philipinas] causa el mayor gozo es el considerarnos todos sin tener nada que perder y sin esperanzas de recobrarlo : por lo menos ninguno puede, por mal que le persiga la Fortuna, caer mas abaxo de lo que antes se hallaba » (id.). Y salió del gobierno de Zamboanga como era de esperar, alcanzado, sin embargo de lo mucho que *buscó*. Ya en Manila, resistióse a reintegrar lo que los oficiales reales le exigieron, por lo que dió con sus huesos en la cárcel. Intervino el gobernador, capitán general, en su favor — gracias a unas talegas y a unas perlas joloanas — ; pero los oficiales reales, de conformidad con lo que venía practicándose « con los que salian alcanzados » (§ 107), propusieron a la suprema autoridad de las Islas que le diera al alcanzado otro destino, para que con lo que en él *ganara*

pudiese reintegrar la cantidad que debía... Al fin todo se arregló, y el Buscón pasó deportado a Nueva España, que era precisamente su mayor anhelo.

Pero antes de partirse disfrutó en Manila unos meses de libertad absoluta. Y ahora es cuando el Autor pierde por completo los estribos : el tono irónico lo abandona para ponerse serio y hacer decir al Buscón : « al vér que toda la Republica se componia de Gobernador, Capitan General, *pesetista ;* Oidores buscones ; de Oficiales Reales defraudadores ; de Escribanos, Relatores, Receptores, etc., etc., ladrones, y casi todos marcados y sellados por falsarios ; de Alcaldes Ordinarios azotados ; de Regidores acardenalados y apencados ; de Vecinos Peluqueros, Barberos, Cocineros, etc. ; de Oficiales de Mar y Tierra desertores... ; muchos de Patria ambigua y de Descendencia, Pueblo y Nombre dudosos los mas, y casi todos borrachos y *aliquid amplius...* me resolví á mudar de Tierra é ir en busca de gente honrada » (§ III). La flagelación no puede ser más cruenta. No recordamos haber leído nada que ataque con mayor crueldad a la población blanca de Filipinas. Acaso por esta circunstancia no haya habido quien se atreviese a sacar a luz la TERCERA PARTE de « El Buscón », ante el temor de encender las iras de los españoles incondicionales y de los criollos intransigentes. Reconocemos desde luego que *quien prueba demasiado no prueba nada ;* mas no se nos niegue que, en términos generales, el boceto, cuadro, o como se quiera calificar esta TERCERA PARTE, con sus exageraciones y todo, constituye una crónica anecdótica del medio social ultramarino de entonces y señaladamente de la vida oficial de Filipinas. Nutrida esta colonia con el desecho de las de ambas Américas, ¿ qué podía haber en tan remoto archipiélago ? La prueba de que ese desecho *hizo época* tiénese en que una vez cortadas las relaciones de Filipinas con el continente americano el medio social

de dichas islas fué depurándose progresivamente, pero en tal grado, que en el ciclo de 1825 a 1898 tal vez no llegaron a una docena los españoles que después de haber ejercido allí los más lucrativos cargos volvieron a la Metrópoli con cuantioso caudal. Si liquidamos, ¿ qué queda de todo un pasado de más de tres siglos de dominación española ? ¿ Dónde están las fortunas hechas en aquel país ? En cambio, la plata ultramarina fué el mayor germen de corrupción de la raza española, y decimos *de la raza*, porque no sería justo excluir a los criollos. Precisamente éstos salen de la pluma del P. Alemany peor librados aún que los peninsulares ; como que la figura moral del pícaro segoviano es mucho menos perversa y execrable que las de sus *directores*, nacidos en Nueva España los dos ; ¡ y nada se diga del poblano que en la cárcel de Méjico dió al Buscón tan provechosas lecciones ! Al fin logra el Buscón salir de Filipinas satisfecho : no en vano había visto que « otros sufrieron tal saqueo, que ni entre Corsarios Moros ni entre Salteadores Turcos lo hubieran pasado peor » (§ 108)...



Aunque en la TERCERA PARTE de « El Buscón » se habla de dos gobernadores generales, porque así le convenía al Autor para justificar el cese de Avellaneda en Zamboanga, en rigor no alude más que al mariscal de campo D. José Raón, que, en efecto, « era casado en Europa, pero habia dexado alla la Familia, y aqui solo tenia un hijito á su lado » (§ 74), y de quien su sucesor, D. Simón de Anda y Salazar, que le procesó y prendió, dijo en un informe lo siguiente :

Y comprueba mas la idea de beneficiar los empleos un testimonio acumulado á la causa (cuio original se reserva para el juicio de residencia) de los papeles que se le secuestraron al tiempo de su arresto, de los quales, y su reconocimiento en forma, y declaraciones

que se le tomaron sobre ellos, resulta plenamente justificado que hizo lo mismo desde que tomó posesion del Gobierno con todos los empleos de los Navios de la carrera de Acapulco, con los Gobiernos, Corregimientos, Alcaldïas, y que fue tan ciega su pasion por el dinero como manifiestan varios hechos vergonzosisimos constantes del propio testimonio, para lo que no parece le incomodaban sus enfermedades, pues todo lo relativo á este manejo y giro de los caudales lo hizo por sí sin fiarse de Persona alguna, mas que de su hijo, y de éste para solo copiar las cartas de correspondencia con los apoderados (*).

El P. ALEMANY le retrata con unas cuantas frases, una de las más chistosas aquella que el gobernador y capitán general profiere dirigiéndose al Buscón : « Yo siempre seré protector de los hombres honrados » (§ 75). ¡ Cuán ajeno estuvo el P. ALEMANY de creer, al decir por boca del Buscón que nunca había visto en las Indias « castigar segun los meritos á los de cara blanca » (§ 22), que D. José Raón y Gutiérrez moriría procesado y preso !...

Muy bien nos parecen las líneas consagradas al fin lamentable que tuvieron los que en la provincia de la *Primería* residenciaron al Buscón (§ 113) ; no nos parece lo mismo

(*) Archivo general de Simancas : Secretaría de Gracia y Justicia, leg. 691, citado por M. Danvila en su obra histórica *Reinado de Carlos III* y copiado por J. Montero y Vidal en su *Historia general de Filipinas* (tomo II, pág. 195). — D. José Raón y Gutiérrez nació en Calahorra, donde fué bautizado el 29 de abril de 1703. A poco de ascendido a mariscal de campo fué nombrado gobernador y capitán general de Filipinas, de los cuales cargos se posesionó el 6 de julio de 1765. Le relevó, en julio de 1770, el Dr. D. Simón de Anda y Salazar, ex oidor de la audiencia de Manila, quien se vió obligado a encarcelarle a causa de los graves cargos que se formularon durante el juicio de residencia, entre otros el haber vendido a los jesuítas el secreto de la pragmática de su expulsión, para darles algún margen de tiempo que les permitiera arreglar del mejor modo sus asuntos. Raón murió, hallándose preso, a los pocos meses de haber sido relevado. La frase del Buscón « nunca vi castigar á los de cara blanca » la desmiente lo sucedido a Raón... y a algunos otros.

el hecho de que éste, a pesar de la reacción moral que experimenta a última hora, vuelva a España con cerca de cien mil pesos : una ética verdaderamente austera habría exigido que un naufragio o cualquier otro accidente fortuito, sin privar al Buscón de la vida, le privara de lo que había robado. De todas suertes, la lección que se obtiene de la obra es que un pícaro de la España peninsular, nacido y criado para serlo siempre, experimenta cierto beneficio espiritual contrastando su propia perversión con la de los pícaros de Indias, señaladamente los forjados en las islas Filipinas. Conformes con el lema *Cœlum non animum mutat, qui trans Mare currit ;* sin embargo, se diría que el Autor, al dejar al Buscón después de sus andanzas por las Indias, no le deja tan perverso como cuando lo tomó en la capital de la región andaluza.

***

Para terminar. Ya queda dicho cuándo fué, aproximadamente, hecha la copia de que nos hemos servido ; y por la advertencia reproducida, así como por ciertos lapsus que hemos subsanado, puede deducirse cuál es la ortografía del manuscrito anunciado por Vindel. Como no disponíamos del original, ni siquiera de una copia de la época, fué nuestro primer propósito someter el texto a las normas ortográficas que al presente rigen, y así se lo comunicamos a M. Foulché-Delbosc. Su respuesta en substancia fué la siguiente : *Será respetado su criterio ; pero ya que se propone usted alterar la ortografía, ¿ por qué no procura dar a la nueva copia la fisonomía ortográfica que debió de tener el manuscrito del P. Alemany ? Alteración por alteración, preferible debe ser la que más se aproxime al original.* El argumento nos convenció. Verdaderamente, una reproducción exacta del manuscrito anunciado por Vindel habría sido, como se suele decir, un desastre : la modificación ortográfica, ya con

arreglo a las normas de ahora, ya con arreglo a las de la época en que la Tercera parte de « El Buscón » fué escrita, la demandaba el decoro de la publicación. Copiamos, pues, nuevamente la obra del P. Alemany, y al verificarlo procuramos darle la fisonomía ortográfica de su tiempo ; numerando por nuestra cuenta los párrafos para facilitar la comprobación de las citas. En lo que atañe a los pasajes obscuros, una palabra notoriamente adulterada por el plumario puede corregirse, substituyéndola con la que, sin duda, escribió el Autor ; pero toda una serie de oraciones más o menos incorrectas o confusas, no nos hemos atrevido a afrontar la grave responsabilidad que supone el someterlas a una nueva redacción.

W. E. Retana.

TERCERA PARTE

DE LA

VIDA DEL GRAN TACAÑO

Cœlum non animum mutat, qui trans Mare currit.

Capitulo Primero

De cómo me embarqué para las Indias, y de lo que me succedió en la navegacion hasta Vera-Cruz.

[1.] Luego que tube determinado el pasar á Indias, me informé de quanto me podia convenir en todas lineas. Salian Galeones para Nueva-España y Navios para el Perú. Estube algunos dias indeciso sobre quál de los dos terminos habia de escoger. Como yo habia oído tantas cosas del *Potosí*, me parecia que en llegando yo á él todas sus riquezas serian para mí. El haber sabido que habia ácia las partes de Nueva-España una Provincia de Indios alzados y que se habia de hacer una rigurosa entrada con Armas, me hizo mudar de parecer ; pues viendome mi cuerpo con tantas cicatrices y con mas agugeros que una criba, era natural que me tubieran por gran Soldado ; y para mí, que me habia visto yá Caballero principal, me parecia indecente ir tan lexos á

ser solo Juan Soldado : determiné, pues, pasar á Mexico, Ciudad grande, rica y Madre de otras muchas que pueden en Europa pasar por principales. Supe que era preciso llevar algunas cartas de recomendacion para personas de fama : yo me fingí una carta para el Virrey, Duque de N., otra para el Arzobispo y otras para otros Personages. Todas ellas en substancia se reducian á alabar mis buenas prendas y experimentada fidelidad, y que qualquiera cosa que por mí se hiciera lo agradecerian como hecha á los mismos que escribian, y que esperaban que no los haria yo quedar mal, etc., etc.

[2.] Prevenido yá con estas cartas, no habia otra dificultad sino en la licencia para embarcarme. Me dixeron que muchos pasaban por Polizones, y eran los mas. No pudiendo esperar yo el engañar á la Policía de Sevilla para que me diera pasaporte, comencé á freqüentar las tabernas y garitos donde paraba la Marinería, y de acuerdo con la Grajales compuseme con el Contramaestre, quien al vér mis cartas y al oír mis mentiras pensó que el Virrey de Mexico le haria por lo menos Capitan. Llevóme con disimulo al Navio (quedandose la Grajales en tierra hasta mejor ocasion), en donde me tubo escondido hasta pasar las Canarias, porque hasta no pasarlas habia peligro de que nos hicieran bolver á todos los Polizones. Eramos todos los dichos en sola la Capitana ciento quarenta y nueve. Era gusto vernos salir, pasadas las Canarias, todos palidos, con las camisas rotas y llenos de pez los calzones. El que menos de nosotros daba á entender que iba á ser Alcalde, Gobernador ó Canonigo, segun las recomendaciones que mostraba. Pero á mí me servian al pensamiento el Contramaestre y otros por su respeto, por la esperanza de que el Virrey y el Arzobispo les habian de premiar largamente lo que por mí hicieran.

[3.] Llegamos á pasar el Tropico, ó sease la Linea Equi-

noccial, en donde esperabamos que se habian de morir todos los piojos ; pero ellos vivieron todo el viage. ¡ Alli fué de vér ! Tomaron el mando del Navio los Marineros, vistiendose de Oficiales, Mascaras, Figurones, etc. ; á todos pedian la gala y exigian de todos propinas, só pena de zambullirlos por tres veces en la Mar, desde el penol de la verga mayor. Los que tenian *cum quibus*, pagaron ; por mí pagó el Contramaestre. Algunos Polizones y otros tacaños fueron zambullidos ; otros, poniendo en claro su miseria, dieron en prenda su ropilla ; y yo creí que iba á succeder lo de la Carcel. Pero todo esto no viene á ser mas que la vispera de una gran fiesta, porque como en una larga navegacion es necesario huír del fastidio y ociosidad, y los Marineros se hicieron con algun caudal mientras tubieron el mando, pues siempre el que manda adquiere sus gages no siendo tonto, se emprehendió un modo de divertirse bastante agradable para algunos. En las largas navegaciones todos se divierten á su modo.

[4.] En los camaranchones de mi Navio, lo mismo que en las altas camaras, se juega, con sola la diferencia que en éstas, aunque no siempre, se juega con cierta moderacion y en determinadas horas, pero en los entrepuentes y garitos no hay modos, medios ni horas : se aprovechan las ocasiones. En una de éstas se armó una zambra entre Polizones, Soldados y Marineros en que resultaron algunos mas que contusos, heridos, y con mas ojales que botones, y entre éstos dos Marineros de los titulados Gavieros. Por unos de éstos se descubrió todo al tercer dia, porque como entre otras tenia una mano, mas que cosida, descosida de un rasguño, no podia trabajar. Una mañana, despues del baldeo y limpieza del Navio, se oyó en todos los resquicios de aquel Pueblo flotante la voz de una trompeta mas ronca que la del Juício : todo el mundo aparece sobre cubierta, donde nos fueron formando por Clases. Por delante de las filas se

paseaban el Capitan y otros Oficiales, conversando entre sí con cara fiera y mirar torvo, que de quando en quando daban sus ordenes. Entre tanto, una comision de gente desapiadada andaba registrando los entrepuentes, castillo de proa y demás camaranchones del Barco, y truxo á la cubierta todo el avio y utensilio de sus habitantes. Quando esto estubo concluido, se sentaron aquellos Señores en un lugar eminente, y mas serios que Senadores Romanos abrieron el Juício, comenzando á leer un Codigo que decian llamarse *Ordenanzas Marinas.* A cada capitulo añadia sus comentarios el que presidia, y nadie osaba chistar. Temblaba yo como un azogado, porque nunca me pude figurar que sobre Agua se pudieran escribir tales Leyes.

[5.] Llaman en concluyendo por lista al medio á los heridos, y como no fuese posible sacarles una palabra de sus cuerpos, á pesar de las muchas bocas que tenian, los fueron arrimando á una mesa que alli en medio estaba y que ellos llamaban *Cabra-estante.* « ¡ Que hasta aqui (decia yo) haya venido á parar el estante de mi inolvidable Domine el Licenciado Cabra ! » Lo cierto es que parecia una mesa magica, porque lo mismo era pegarse á ella que todos aquellos mudos recobraban el habla. A uno que parecia mudo de nacimiento le trincaron al unico pie de aquella mesa y despues le enseñaron solfa por detrás, y con este milagroso methodo le sacaron á las pocas lecciones tan buen cantor que podia hacer oposicion a las mejores Cathedrales. Mas cardenales se hicieron en menos de una hora al pie de aquella bendita mesa que en veinte años pudiera tener la Santa Iglesia Romana. Queria yo protestar contra tanta profanacion de nuestra sagrada Religion, pero mi protector el Contramaestre, que era alli tambien el *executor* de las Sentencias, me intimó que me moderara, porque si nó, á pesar de estár él por mi parte, no podria salir fiador. Yo que jurado habia en el garito de mi tio el Verdugo, quando fuí á cobrar mi

herencia, que huiria sempiternamente de semejante gente, me encuentro ahora de manos á boca con uno que aunque amigo tiene á su disposicion mas cordeles y utensilios que nunca podria tener mi buen tio.

[6.] Mas no obstante esto, confiado yo en la amistad de mi buen protector, y que para las ocasiones son los amigos, en un momento que sus ocupaciones le permitieron separarse de su puesto, mientras los Señores Jueces discutian sobre una sentencia, le hablé, prometiendole el perdon de los treinta pesos que en aquella maldita noche le habia ganado. « De eso hablaremos despues de esta faena (me dixo): sepase por de pronto que sobre ese punto es necesario ponerse una mordaza en la boca : aprenda vuesa Merced de aquel otro amigo, que nada le pueden sacar. Yá me llaman á cumplir mis deberes, y quando menos habrá que hacerle un breve cumplimiento. » Se encamina al cabrestante, chicote en mano ; se entera de la sentencia y del numero ; consigue, en fuerza de su amistad, que éste se rebaxe en una tercera parte, y creyendo con esto satisfecho su compromiso de amigo, comienza aquella mano de musculatura herculea á descargar cumplimientos amistosos : de cada chicotazo de cumplido amigo le arrancaba pedazos de camisa pegados con su forro. Contemplando yo lo benevolo ; viendo á unos, despues de haber pasado por junto [á] aquella mesa magica, trincados sobre cañones ; cargados de barras y grillos otros, y á todos marchar á destierro á las cofas ; no teniendo ninguna boca-calle por donde escabullirme, y considerando en el opiparo amistoso almuerzo que me esperaba, comenzaron las hormigas á andar por mi cuerpo, que acompañadas de sudor frio, contraccion de nervios, vertigos y qué sé yo qué mas, dieron conmigo sobre las tablas de cubierta, mas que sin sentido, muerto, y con los gregüescos, mas que de pez y brea, se olorosa *tremiertina* llenos. Quando resucité me hallé bautizado con baldes de agua salada para quitarme

la fragancia y manchas de tal pecado personal, y me encontré asimismo sin que por causa del tal contra inesperado tiempo me hubieran hecho *Cardenal*, aplazandome para las proximas temporas, asi que me hallé bien asido al ancla Esperanza ; desde donde pude vér la conclusion de la fiesta, en que mi cajita de naypes y mi damasquina daga, con otras flores de este jaez, volaban al profundo del Mar. Con estas leves manifestaciones dexaron la gente ordenada para mientras duró la navegacion.

[7.] Despues de esta funcion tubimos una larga y molesta calma. Lo que mas afligia a mis compañeros eran el calor y la sed ; pues si se regateaba la racion de agua aun á los Marineros y Soldados, ¿ qué tál se haria con los que solo beben por disimulo de los Oficiales y Centinelas ? Venía entre nosotros un Polizon muy parecido al Licenciado Cabra en lo largo y angosto y en que además de esto era tuerto. Éste con la triste racion apenas podia mojar el gaznate, con lo que apretado por la sed, dixo : « ¡ A la material miseria con la discursal industria ! » Se puso de los primeros en la hora de beber con su capoton, y para disimular lo alto se encorvó como media vara ; dexó caer la melena como al descuído sobre el ojo tuerto, y asi bebió. Luego se fué, dexó el capote, se tiznó la cara, y como que venía de la cocina se metió entre la gente y volvió á beber. Y habiendose retirado, se lavó el tizne, y vestido con un capotillo de montar apareció otra vez con los ultimos que iban á beber : con lo que logró tres raciones. Y esto lo hacia todos los dias de calor, viendolo y riendonos todos los que sabiamos la farandula. No necesité yo en todo el viage de valerme de mi habilidad, porque á la sombra de mis cartas nada me faltaba. Y para acabar yá con este capitulo, en que mucho mas se podria decir, llegamos á Vera-Cruz despues de tres meses de navegacion. Yo salté en tierra la primera noche, y lo mismo hicieron los demás Polizones.

Capitulo II

De mi viage á Mexico y de las cosas que en él y alli me succedieron.

[8.] Con lo que gané en las diversiones en el entrepuente del Navio junté hasta cien Pesos, con lo que tube para alquilar una Mula para el viage. Ocho dias me detube en Vera-Cruz informandome de la verea *(sic)* y observando lo que hacian los otros Polizones. Algunos de ellos, habiendo oído que en America la moneda menor era medio Real de plata, habian comprado en Cadiz y Sevilla porcion de aguxas y alfileres pensando venderlas á medio Real cada una ; y figurandose yá con bastante caudal, hablaban alto en el Navio, pues se creian yá ricos con las ganancias del principal de sus alfileres. Y no querian descubrir el secreto de hacerse Capitalistas con tan poco principal. Otros trahian vitelas, navaxitas y cosas semejantes. Al dia siguiente de haber saltado en tierra fueron sacando sus negocios y generos, pero poco de cada cosa, creyendo que asi podrian subir los precios y sacar por una aguxa, alfiler, navaxita, vitela, etc., hasta cien Pesos fuertes, porque pensaban que ninguno antes que ellos habia dado en la cuenta de su ventajoso comercio. Succedióles tan al revés, que fuera de la burla que como á nuevos les hacian, la que menos les pedia por medio Real veinte y cinco aguxas de buena calidad, y asi en las demás cosas, « porque éste (decian) es el precio corriente en tiempo de Flotas ».

[9.] Aburridos al vér que ni aun sacaban para comer con sus portatiles Tiendas puestas, muchos de ellos yá estaban arrepentidos de haber pasado á las Indias, que para ellos

eran mas esteriles que las Montañas mas pobres y asperas de España. Otros que trahian sus recomendaciones tan authenticas como las mias pensaban en tomar plaza de Soldados, para tener que comer. Polizon hubo que mas hueco con su carta abierta para algun Mercader de Vera-Cruz le parecia que al entregarsela le habia de casar al instante con la hija heredera. Pero supe entonces un modo raro de recomendaciones, pues las de éste y otros eran cartas sacadas por fuerza ó por empeños de alguna picarona, que por haber de ir abiertas escribian en ellas mil bondades y finezas del portador, pero los mismos sugetos escribian en carta aparte declarando que á puras importunaciones se habian visto precisados á escribir de aquella suerte ; que ellos ni conocian (y esto era lo menos malo) al portador, ni salian sus fiadores ; si no es que decian muchas verdades y revelaban muchos misterios. Al vér las cartas presentadas á mano, se escusaban los Corresponsales diciendo que en su Casa no habia vacante ; que si gustaban podrian pasar á Tierra mas ancha ; que ellos les darian cartas de recomendaciones para otras Ciudades ; y estas cartas eran de la misma ó peor calidad, pero lograban salir del compromiso. De esto ví algo en Vera-Cruz, y despues en Mexico mucho mas.

[10.] Yo me decia á mis solas : « A fé que me la han de pagar á mí estos picaros, porque mis cartas son todas de mi puño y solo yo sé de ellas. » Determinado yo á partir para Mexico, me despedí de mi amigo el Contramaestre, que por fin y aunque con repugnancia me proporcionó la Fé de Bautismo, Pasaporte y algunos otros papeles mas, que despues no me vinieron mal, de uno que se habia muerto en el viage. Me despedí asimismo de los demás conocidos, pagando á todos con muy buenas palabras y prometiendoles el ser agradecido toda mi vida. Salí para mi viage en una mula de recua. Toda la noche anterior la pasé en vela rehaciendo mis cartas recomendatorias, porque el nombre que tenian

las que me sirvieron para embarcarme no estaba en harmonia con los papeles que acababa de darme el Contramaestre. Con arreglo a éstos, en las cartas de nueva fabrica tomé el nombre de *Don Gervasio Inclan Villa-Señor y Paredes*, reservandome el utilizarme del nombre que mas se acomodase á los tiempos y circunstancias. Al llegar á las Posadas, que todas parecen de Sierra Morena, sacaba yo mis cartas y como por descuido dexaba que leyeran solo los sobrescritos. En la Puebla de los Angeles quisieron varios Señores llevarme á sus Casas por haberse yá divulgado mis grandes recomendaciones ; pero yo, prudente yá con mis aventuras, que acaso habrá sido ésta la unica vez en mi vida, agradecia las ofertas sin internarme mucho en tales amistades : solo de dos Caballeros recibí doscientos Escudos, que casi á fuerza de ruegos y por no desayrarlos me hicieron tomar.

[11.] Llegué, en fin, á la Imperial Mexico despues de quince dias de viage. No son alli los Edificios de Plata, como muchos en Europa creemos, pero bien se puede decir que son mejores que lo que otros piensan. Las calles, anchas y tiradas á cordel, y que cruzan en todas direcciones aquella gran Ciudad, cuya planta no tiene igual en Europa. El gentio de todas Castas es inmenso, y con haber en ella tantos Españoles, son sin comparacion mas los Negros, los Mulatos, los Indios y los infinitos Champurros [1] que de todas salen, llamados Mestizos. Viendome yá en el Emporio [2] de las Riquezas, y aunque falto de ellas rico de Esperanzas, determiné el gastar poco á poco los Reales que tenia y observar los genios para vér quándo se me proporcionaba ocasion de medrar. No dí las cartas al Virrey, Arzobispo ni demás

1. El *Diccionario* de la Academia Española trae *champurrar* = *chapurrar* : « mezclar un licor con otro ». De aquí *champurro*, que no figura en el mencionado léxico, no obstante el mucho uso que ha tenido en toda la América española.
2. En el manuscrito : *empóreo*.

personages, porque eran fingidas y tener yo mucho miedo á las Carceles antes de tener conocidos en Tierra tan lexana y estraña.

[12.] Fuí un dia á la Casa de Comedias, que aqui en lugar de Theatro llaman Coliseo, mas por vér el Concurso que por vér la Comedia, que yo como Maestro en la Facultad no creí fuera digna de verse una Comedia que segun el anuncio se caía de vieja. Succedió, pues, que estando embelesado en la puerta mirando la gente, entró el Virrey, y el Secretario, habiendome mirado un rato, me dió un abrazo delante de toda la gente, llamandome *Primo*. Yo me puse colorado, y repuesto de mi sorpresa respondí que aunque me veía [3] en aquel estado era hijo de muy buenos Padres. Lloraba con verme el Secretario, y yá algo repuesto me dixo : « ¿ Es posible, *Fernando*, que aqui tan lexos he tenido el consuelo de verte y abrazarte ? ¿ Cómo está mi familia ? » Yo le respondí que sin novedad ; que hablariamos á la larga y le satisfaceria á sus preguntas. Quisome llevar consigo mi *Primo* á la Comedia, y yo le supliqué que no hiciera tal cosa, por no estár yo con la decencia correspondiente á tal *Primo*. Despedimonos, pues, con harta dificultad, mandandome ir luego á Palacio.

[13.] Quedé como atonito en este pasage, alabando mi dicha y mi buena estrella, viendo que sin valerme de mi fingida carta para el Virrey la Fortuna me introducia en Palacio. Pensé por un momento lo que deberia hacer, y me ocurrió el informarme, mientras duraba la Comedia, de quién era el Secretario, quál y en dónde estaba su Familia, por si acaso, de mi de nuevo cuño *Primo*, en la creencia del Parentesco. Supe que era de Toledo y que se llamaba Don Felix Avellaneda. Abrioseme el Cielo con sola esta noticia, porque en el tiempo que fuí Representante, Actor y Autor

3. En el manuscrito : *veian*.

de Comedias en Toledo, con la fama que alli adquirí, tube bastantes ocasiones de vér á su Familia, y el primo Fernando que pensó ser yó era hijo de Don Domingo de Avellaneda, hermano de su Padre, cuyo primo habia ido á servir en las Guerras de Cathaluña y lo tenian por muerto, á causa de no haberles jamás escrito. Informéme con disimulo de muchas otras particularidades para poder fabricar yo muchas mentiras, y al toque de Oraciones me fuí á Palacio y pregunté por el Señor Secretario Don Felix. Dixeronme que pronto vendria de la Comedia ; que si me parecia, podria esperarle. Asi lo hice, sin hablar palabra con nadie.

Capitulo III

En que prosigue la misma materia.

[14.] A la hora acostumbrada llegó Don Felix ; metióme en su quarto, y suponiendo que hablaba con su primo me dixo y me hizo varias preguntas, á todas las que yo satisfice plenamente. Contéle cómo en las Campañas de Cathaluña, sirviendo en la Caballería, me habian herido tres veces ; y la cuchillada de la cara dixe haberla recibido en el asalto del Castillo de Monjuy. Contéle otras muchas y buenas mentiras, y le dixe por fin que aburrido al vér que no solo no se me atendia en mis servicios, sino que por envidia me perseguian, llegando hasta querer prehenderme sin mas motivo que el haber hecho algunas azañas que parecian temerarias ; por lo que y por otras cosas mas que aburrido dexé el Exercito y disfrazado me vine á las Indias, donde esperaba vivir desconocido. A todo estaba el Secretario atento y como fuera de sí de gozo. Mandó darme vestidos

buenos, y despues de haber cenado hablamos otro rato y fuimonos á dormir.

[15.] Yo pasé casi toda la noche en vela discurriendo cómo podria llevar adelante el embuste : me parecia muy dificil el poder ocultar la verdad, y cada vez era mas y mayor el temor de que algun conocido, que en Mexico habria bastantes, descubriese mis enredos y me costara el pagar en un Presidio mis mentiras. Estaba yá medio resuelto á ausentarme sin avisar, pero me contenia la esperanza de medrar ; especialmente me animaba el no haber dado yo principio á la tramoya. Otras veces, como que me inclinaba á descubrirme con Don Felix y confesarle yá todo de plano, antes que por otro lado se supiera ; pero no hallaba medio, y la vergüenza me tenia siempre indeciso. Finalmente, me resolví de consultar con algun Padre prudente lo que deberia yo hacer.

[16.] Por la mañana, despues de habernos desayunado, tubimos larga conversacion, en que mi *Primo* me contó lo mucho que podia con el Virrey, que le miraba como á hijo y le fiaba casi todo el peso del Gobierno, y que si se hubiera dexado regalar tendria yá mas caudal que el mismo Virrey ; mas que asi y todo habia yá juntado sin el menor gravamen de conciencia, en los dos años y medio, mas de ciento y treinta mil Pesos fuertes, y á mas las alhajas, que siempre valdrian otro tanto, ó mas. Entróse mi *Primo* en la Secretaria de Despacho y yo me fuí á consultar entre tanto mis aventuras con un Religioso grave. Descubríle todo lo que me pasaba, y como yo no solo no era su primo, pero ni aun de Toledo, quedó suspenso el Religioso al oír cosas tan raras. Al cabo [4] de un rato me preguntó si tenia animo de llevar o nó adelante la cosa ? Yo le respondí que mi animo era consultarlo con un Padre, para que el mismo diera salida

4. En el manuscrito : *A cabo.*

decente al laberinto en que me hallaba. Despues de una larga conferencia, me dixo el Padre : « Amigo Don Fernando, el caso es de los mas raros y apretados que he oído : vuesa Merced me parece hombre capáz y bien criado, y todo será menester para lograr el tiro. Yo soy de parecer que antes de mucho tiempo pida vuesa Merced al señor Secretario una Alcaldía algo lexos, que á él le será facil darsela buena, y en todo caso portarse en ella con honradéz Christiana ; que si vuesa Merced no lo desmerece, Dios y su fortuna le ayudarán en lo porvenir. » Parecióme buena la traza : me despedí del Padre suplicandole no se dedignara de mis visitas, que le serian freqüentes y acaso incomodas, y sobre todo le supliqué que encomendara á Dios el negocio, pues que de él dependia ó mi ruína, ó mi mayor elevacion. Marchéme, pues, agradecido en todo y bolví á Palacio, donde todos los familiares del Virrey me franqueaban sus aposentos y me trataban con gran cariño.

[17.] Proseguia yo en mis visitas al Religioso contandole las cosas algo desfiguradas y como á mí mejor me parecia, y todo iba á pedir de boca. Al cabo de algunos meses me determiné á pedir á mi *Primo* una Alcaldía, yá para salir de la situacion embarazosa en que me hallaba, y yá para huír de un nuevo peligro que me amenazaba. Las finezas de la Puebla de los Angeles y otras bromas ocurridas en el viage de Vera-Cruz á Mexico habian dado motivo á un voluminoso expediente que se seguia yá en la Audiencia de esta ultima Ciudad, y andaban volando las Requisitorias para *archivar* á Don Gervasio Inclan Villa-Señor y Paredes, cuyo nombre habia tomado yo en dicho viage y cuyos papeles arrojé un dia con bastante poca precaucion por la ventana á titulo de que no los viera mi *Primo* Don Felix. Mas ello era que aquellos originales papeles estaban enquadernados en aquel libro de á folio, á los que seguian unas declaraciones que probaban que el tál habia muerto en la Mar ;

mas esto no obstante, las señas que aquellos Señores de la Puebla habian dado del tal Don Gervasio me andaban haciendo cosquillas, y temia que por tan claras señas no me metieran mano y me llevaran adonde ni todos los poderes de mi *Primo* alcanzasen ; asi que le apuraba yo mas y mas para que á todo trance me diera una Alcaldía.

[18.] « ¿ Es posible (me dixo yá un dia mi *Primo*), es posible, Don Fernando, que tan presto quieras apartarte de mí ? ¿ Te falta algo ? ¿ Te ofendí acaso en mi trato ? » Yo le respondí que no cabia en mí de gozo y que jamás olvidaria tanto favor ; pero que despues de haber pasado tantos trabajos deseaba servir al Rey en algun oficio de honra y provecho ; y que no lo hacia yo por huír de su compañía, sino por amor de aumentar el honor de la Familia por su medio. Puso muchas dificultades, y la principal decia que consistia en el peligro en que estan los Alcaldes de perder su Alma por adquirir riquezas, y que éstas no me faltarian viviendo honradamente á su lado. Yo insté siempre diciendo que si el Alcalde era temeroso de Dios (no es muy facil temer á Dios y chupar la sangre del progimo), estaba bastante remoto el peligro que él se temia. « Yo, como usted sabe, *Primo*, he tenido muy buena crianza, y me parece sé lo bastante para discernir lo bueno y lo malo. »

[19.] Resolvióse finalmente mi *Primo* á darme gusto, y aunque con harto dolor suyo y gusto mio por la ausencia que necesariamente se habia de seguir, que era lo que yo anhelaba. Agencióme la Alcaldía Mayor de la *Primería*, que era la entonces unica vacante ; me entregó los Despachos y me prestó la Plata necesaria para aviarme, que era como unos treinta mil Pesos ; y yo en todo me dexé gobernar por su direccion, mientras me convenia. Visité al Padre, mi Consejero, y me despedí para irme á la Alcaldía, á donde llegué despues de un mes y medio de camino bastante trabajoso. Tomé posesion de mi Oficio y comencé á gobernar

la Provincia segun los consejos del Religioso y de mi *Primo* Don Felix. Repartí por los Pueblos de la Provincia los generos y demás efectos que saqué de Mexico, pues en esto consiste el provecho de una Alcaldía [5]. Me iba todo [viento ?] en popa, y yo recogia Plata que era un prodigio, porque yo iba bien instruído en los modos de *buscar* (asi llaman al robar y esquilmar) [6] que usan los Alcaldes; los que no pondré aqui por no meter en escrupulos á los del Oficio; en otro lugar acaso me explicaré, y ahora solo quiero referir lo que á mí en particular toca y atañe.

[20.] Bolviendo, pues, á mi cuento, sucedió que mientras me disponia yo para ir á mi Alcaldía se me ofreció por Director [7] un hombre bien puesto y bastante hablador. Sobre

---

5. Prosigue el texto : *Asi era entonces; mas ahora que está prohibido el comercio, consiste en tener buenos comisionados por los pueblos que hagan presentaciones y papelotes, que busquen pleitos y urdan enredos que vayan á parar al Juzgado, donde el que gana pierde.* No ofrece duda que estas palabras fueron ingeridas muchos años después de escrito el original de la presente TERCERA PARTE. Aunque el párrafo en que se han ingerido las palabras subrayadas se refiere concretamente a una provincia de Nueva España, el autor de esas palabras alude a lo que acaecía en su tiempo en Filipinas : el comercio para que habían estado autorizados los alcaldes mayores cesó por una real cédula fechada a 3 de octubre de 1844. Hasta que esa disposición se puso en planta, el comercio que hicieron dichas autoridades fué, sí, muy activo, pero lícito dentro de ciertos límites, que los alcaldes solían rebasar. Lo de *comerciar* los personajes de la España ultramarina data, puede decirse, de los tiempos más antiguos, y tuvo su origen — huelga consignarlo — en América : *hacer caudal*, sin reparar cómo, constituyó la pasión predominante en las Indias, más intensa aún en las mujeres — sobre todo, en las criollas — que en los hombres. Culpa fué del medio antes que de la psicología de la raza.

6. Creemos que estas palabras que van entre paréntesis fueron ingeridas por algún copista.

7. Como las alcaldías solían desempeñarlas sujetos sin ninguna competencia administrativa, no podían tales autoridades prescindir de los servicios de personas duchas en los negocios burocráticos, las cuales, por lo común, a fuerza de realizar bribonadas y truhanerías

este negocio me guardé yo muy bien de manifestarme ni con el Religioso ni con mi *Primo.* Este mi buen Director decia que habia estudiado Leyes y que habia exercido la Abogacía en varias Partes ; que habia sido Director en Campeche, y que todo quanto él habia actuado se aprobaba siempre en las Audiencias. Me llenaba la cabeza citandome una gran sarta de varios Autores : Encargata [8], Busembaum, Corella, Castro Palao, los Salmanticenses y otros muchos, que como yo sabia que trataban de materias Morales, creí que tendria con tantos Autores las Leyes en las uñas. No dexó él de conocer por mi parte lo maravillado que yo me hallaba al vér que un hombre de tantas campanillas se viera obligado á venir de Director á Parages tan distantes. Pero muy pronto me sacó de la duda respondiendo que quanto habia buscado lo habia gastado para ayudar á un Alcalde á quien persiguieron mucho en la Residencia. Él era tál que conocia mis pensamientos : al pensamiento me servia, y en materia de conciencia nunca me puso ni la mas minima dificultad : en que bien se echaba de vér que sabia bien la Moral. Él cuidaba del Archivo, y hacia los Procesos y Causas en Pleytos Criminales y Civiles ; hizo con parecer mio el Arancel de los Derechos, y en un todo era mi Consejero. Alguna vez, acordandome de los consejos del Religioso de Mexico, le proponia algun escrupulo en la *Busca ;* pero al momento me sacaba Textos expresos de los dichos Autores que me convencian ; y él me decia que ésa era la comun práctica de todos los Alcaldes, que si se metieran á escrupulizar saldrian todos perdidos. Deciame tambien que

constituían un verdadero peligro para sus dirigidos ; leguleyos sin escrúpulos de conciencia, por sus instintos de travesura y rapacidad extraordinariamente desarrollados, causaban muchas veces grave daño a aquellos a cuyo servicio estaban.

8. No hemos logrado ver este apellido en ninguna de las obras que hemos consultado. Más adelante (§ 27) se lee *Escargota.*

teniendo yo el apoyo del Secretario y tantos amigos no tenia que temer á ningun maldiciente ; que él saldria mi Fiador. Todo iba bien : los generos de mi Tienda se vendian á precios muy subidos, porque por una costumbre inmemorial que yá tenia fuerza de Ley prohibí á todos el Comercio, obligandoles á venderme lo que me tenia cuenta, segun mi capricho, y haciendoles comprar en mi Casa, segun mi codicia.

Capitulo IV

En que prosigue la misma materia ; la marcha de mi Primo *para Europa, y la Residencia que me tomaron. Etc.*

[21.] Si mi Director me hubiera dicho todo lo que sabia, ciertamente me hubiera contado cómo en las Indias á todo el [que] sube por empeño de uno, al morir éste, ó al ausentarse, todos procuran derribar á sus Validos, y mucho mas si el Protector tenia algun cargo grande. Yo entonces me hubiera hecho la cuenta que mi *Primo* no era eterno, y que mudado el Virrey se le habia de acabar la Authoridad de Secretario, y yo mas que los consejos del Director hubiera seguido los del Religioso. No escarmenté yo con las desgracias y apuros en que me habia visto en la Corte de Madrid, ni con los sustos de Toledo y Sevilla, ni con las bromas de la navegacion, ni con las chanzas de la Puebla : con la felicidad olvida el hombre las desgracias pasadas y se muda en un todo en otro : asi me olvidé yo muy presto de mis experiencias pasadas y del daño que hacen las malas compañías. Verdad es que para mis pañales qualquiera fortuna era sobrado favorable ; pero *honores mutant mores*, y aun por mas que yo aparentaba de parecer otra cosa, no por

eso dexaba de ser y de demostrar en mis acciones mas de una vez que era el mismo hijo del Barbero desquartizado y de la Bruja quemada y sobrino del Verdugo borracho; todo esto no obstante hacia lo posible para aparecer como Caballero honrado y primo del Secretario Avellaneda, como se acostumbra en las Indias. Pero alla á mis solas no dexaba de afligirme por temer el paradero de una Carcel en Tierra donde mi mejor apoyo habia de ser mi mayor abatimiento.

[22.] Consolabame algun tanto el haber experimentado en algo lo que pasa en Indias, en donde nunca ví castigar segun los meritos á los de cara blanca, pues lo mas que se usa es desnudar al pobre y descañonar bien á los desgraciados Pichones que vienen á caer en manos de los Empleados, que quanto mas altos, mas y mejor pelean. Convencido yo de esto, me ponia en el extremo ultimo, que era el verme preso y mis Bienes adquiridos en la Alcaldía confiscados, nó para pagar agravios ni restituír á los Pobres, porque eso yá no se usa, sino para los severos é hipocritas Jueces... Acordabame de mi llegada á Mexico de puro Polizon, y decia: « Por mal que me vaya, no me veré en peor estado del que tenia. »

[23.] Meditabundo andaba yo hacia yá algunos dias, pensando en estos pronosticos barruntos, quando me llegaron cartas de mi *Primo* en que me avisaba la mudanza y relevo del Virrey, que con toda su familia se bolvia á la Corte de Madrid á dár cuenta á S. M. de su Gobierno; que tendria (me decia mi *Primo*) gran consuelo en llevarme en su compañía, y que él buscaria quien me reemplazase en la Alcaldía; que habia tenido muy buenas noticias de mi proceder; que por falta de Caudal que no me apurase, que él tenia para los dos mas que bastante, y que sobre todo que le avisase pronto de mi determinacion, qualquiera que ella fuese, pero que advirtese, si me quedaba, que en faltandome mi primo el Secretario no tendria yo secreto para

librarme de algunas burlas bien pesadas que acaso se seguirian.

[24.] No respondí ni contesté á mi *Primo*, porque el creerle y darle gusto siguiendole sería descubrir un parentesco que no habia : asi que me determiné á proseguir en mi Alcaldía hasta la llegada de mi Succesor. Habia oído yo varias veces á mi bendito Director que un Alcalde se ha de portar bien á los principios, para cobrar buena fama ; los medios, de qualquiera suerte, y los ultimos meses han de corresponder á los primeros. « De esta suerte (decia) succede á un Alcalde lo que á los Predicadores, que si echan un buen exôrdio captan la atencion y voluntad del Auditorio, y aunque lo principal de un Sermon sea farrago, con tal que la peroracion sea agradable, todos salen contentos. » « El Alcalde (solia decir) que el ultimo año de su Alcaldía freqüenta los Templos y consulta á menudo con personas virtuosas y se muestra compasivo con los Indios, perdonandoles algunos Derechos, logra hacer olvidar sus travesuras y desatinos de la mayor parte de su Gobierno, y si aun alguno dice algo, solo es que *si erró no fué por malicia.* » Probé yo de ir poniendo en practica estos sencillos avisos, que nunca podrian estarme mal.

[25.] Empecé á oír Misa todos los dias y á freqüentar las Casas de Religion, consultando las cosas mas menudas del Gobierno y viviendo tan exemplar, que todos me creian convertido, y yá pensaban muchos que acabada la Residencia me habia de meter Religioso, segun el porte que notaban en mí. Supe cómo la familia del Virrey caminaba yá para el Puerto [9], que era lo mismo que decirme que yá venía andando mi Succesor, porque el nuevo Virrey no venía á mudar de temperamento ni á tomar los ayres á Indias, sino á lo que sus Predecesores, que es á hacer Caudal, á aco-

9. El puerto de Veracruz.

modar á sus parientes, amigos y bienhechores ; porque en las Indias observan los Succesores la maxima de los Predecesores : no se dan los Oficios y Empleos por meritos, sino por oposicion de Compradores, y asi, basta que uno sea hechura del Antecesor para que *ipso facto* quede privado del Empleo ; pues que aunque uno sea un Santo lo pintan peor que á un Demonio los envidiosos : ¿ qué tál los pintarán no siendo por lo comun mas que puros Demonios y todos por su gracia diabolica famelicos *Buscones ?* Llegó, en fin, mi Succesor, acompañado, como yo habia venido, del Juez de Residencia, y muy cargado de familia, pero mucho mas de deudas, porque no tubo Primo Secretario que le diera de balde la Alcaldía.

[26.] Recibí al nuevo Alcalde con todo esmero, poniendole la Casa con un decente ajuar, teniendo yo tambien otra prevenida para el Juez. Luego me dieron á entender por sus gestos, y yo conocí por sus palabras, que venian empeñados, pero mas empeñados aun en destruirme y perderme. Yo me acordaba entonces de los lances de mi vida pasada, especialmente del Escribano de mi Causa en la Carcel de Madrid. Díme por entendido de las flores que me arrojaban á las narices, y regalé tres mil Pesos á mi Succesor y otros tantos al Juez, acompañados de mil ofertas, que seguramente á ellos les olian tan mal como á mí sus flores. Tambien les hice una sucinta relacion de lo mal que me habia ido en el Oficio, porque era el primero que aqui habia tenido. Todo esto no fué mas que devolver lo que me habia dado mi Antecesor y un remedo de lo pasado en aquella Residencia, en que yo le traté con bastante humanidad. Recibieron uno y otro el donecillo con muestras de poco agradecimiento, prometiendome harian todo lo posible por dexarme limpio de todas mis faltas y manchas.

[27.] Empezóse la Residencia y comenzaron á llover cargos sobre mí por la mala administracion de Justicia en

una Provincia que el Rey me habia fiado para su conservacion y aumento y nó para su total destruccion. Procuré sosegarlos con la excusa de que mi Director responderia como practico y Autor de casi todo quanto yo habia obrado; pero ellos yá habian antes amenazado al Director, obligandole por buena composicion á que les entregase ocho mil Pesos y se escapara por la noche. Asi lo hizo el *Moralista*, y yo me quedé solo con bastante que hacer en deshacer los horribles y enmarañados cargos que me imponian é imputaban. Apelé entonces á los Religiosos para que hablaran al Juez intercediendo por mí ; pero ellos me respondieron que tenian Orden de su Prelado de no mezclarse en nada que oliera á Residencia. Hice una segunda visita á mis Barberos, acompañado de otras seis Talegas mas : les supliqué me miraran con ojos compasivos y que atendieran á que era la primera Alcaldía que habia administrado. El Juez dixo que por lo mismo le era forzoso apretar la mano, para que en la segunda obrara con mas maduréz y cordura y con algo mas temor de Dios. Mi Succesor decia que habia puesto yo tál la Provincia, que haria él bastante si la componia en todo su trienio. « Señores (decia yo), mi Director tenia buenos Libros y grandes, segun indicaban sus nombres : Escargota [10], Busembaum, Castro Palao, Corella y otros muchos, en donde estaba la medula de todas las Leyes ; y quanto hice yo me dixo que estaba en aquellos Libros : y asi he obrado sin el menor escrupulo de conciencia. »

[28.] De todos mis descargos hacian burla, y á los primeros reenqüentros me pusieron preso y me embargaron mi Caudal. Inventariaron todas mis cosas y me truxeron el Inventario á firmar. Ni la quarta parte pusieron. Yá entonces no me quedó ni la menor duda que todo su empeño

10. Véase la nota núm. 8. Pero en este párrafo a Busembaum se le llama *Buchembuen;* a Castro Palao, *Castro Palos* y a Corella, *Corrida*.

era el arruinarme y el ahorrarme las mulas para el trasporte de lo adquirido. « ¿ Es posible (decia yo) que esto pase en Tierra de Christianos, Vasallos de un Monarca justiciero ? ¿ Qué mas podia hacer una Tropa de Ladrones ? Éstos me dexarian al menos la Libertad y alguna Hacienda. » Acabado qué hube de firmar el Inventario, se siguió la Residencia de Desagravios, que llaman Pública. Se presentaban contra mí aun los mas favorecidos ; dabaseme traslado ; respondia yo : bolvian ellos á instar, y yo á responder : con lo qual se hicieron en solos treinta dias tres Tomos que parecian Libros de Coro. Entonces fué quando ví practicamente de quánta maldad son capaces los Plumistas... Pedian satisfaccion los agraviados : salia contra mí la sentencia ; pero tambien cobraban los Derechos de los mismos Demandantes, que aun quando ganaban la demanda, perdian los gastos, bien crecidos, sin cobrar lo que se sentenciaba en los Autos ; pues el Juez decia que mis Bienes estaban embargados y que él no podia extraher ni medio Real hasta que la Real Audiencia determinara sobre la materia. Bien se componia este proceder del Alcalde y del Juez con la primera reprehension ; y á este paso pronto compondrian la Provincia que yo tenia destruída y perdida. Supe, aunque en la Carcel, cómo el Juez estaba muy resentido contra mi *Primo* por haberle éste negado un Empleo, y como no se pudo vengar en él convirtió contra mí todo su enojo, y juró que me habia de descañonar bien y obligar á pedir limosna.

[29.] Apretado de este modo por todas partes, discurrí y pensé en aplacar al Juez confesando de plano la burla que habia yo pegado al Secretario, porque esta malaventurada gente se alegra del daño del que juzgan su enemigo, venga por donde viniere : asi creí ablandar un poco su duro corazon ; pero me salió muy mal, pues me acriminó por tanta ingratitud coñ mi Bienhechor, fuese él quien fuese ;

y asi con mil embustes y con mil diabolicos embrollos cerróse, en fin, la Residencia ; y me embiaron preso á Mexico para ser alli sentenciado por los Señores *Golillas*... Creo que nunca ha salido Alcalde con mas lagrimas de su Provincia ; y entre otros sentimientos que el dolor de que no hubiera sido quanto antes les dictaba, me acuerdo que me decian algunos de los requiebros siguientes : *¡ Allá se vaya ese Polizon, que ha sido tan perverso que nos ha robado nuestro Caudal y nos ha hecho gastar nuestros Bienes en Pleytos con bien poco provecho nuestro y mucho suyo ! ¡ Allá se lo diran aquellos Señores de sayas negras y vueltitas blancas en las mangas, que en materia de esquilmo saben mas que Merlin !* Esto me decian ; pero en verdad que no hice sino lo que hacen todos los Alcaldes. Lo de los Derechos, agradezcanlo al Santo Juez, que supo aprovecharse de su habilidad ; que ésa es su industria y su ganancia, de que en Indias se hace mucho mas uso, en mas alto grado aun que en Europa.

Capitulo V

De lo que me succedió en la Carcel, hasta la Sentencia.

[30.] Mucho se admiraron muchos de la mudanza de mi Fortuna al verme sumido en la Carcel de Corte. « Este pobre Caballero no se veria asi (decian unos) si tubiera en Mexico á su Primo, pues que aun sin las buenas noticias que de él aqui habian llegado hubiera salido indemne : ¡ mala es la orfandad en esta Tierra ! » Otros decian, y eran los mas : « ¡ Muy bien le está al destructor y opresor de Provincias ! ¿ Pensaba él que su Primo era eterno ? Mejor le hubiera es-

tado el dexar la Alcaldía y haberle acompañado á Europa, dexando el Puesto para otro pobre necesitado ; pero pues la insaciable codicia le hizo desoír y abandonar tan saludables consejos, ella misma le hará experimentar ahora en la Carcel lo que son las Indias. » Cada qual discurria á su modo, segun la pasion que le dominaba ; pero eran menos los que se compadecian de mí que los que me maldecian y me deseaban vér aun mas oprimido. Yo pasaba el tiempo pensando en mis aventuras y me consolaba algo al vér que yá estaba en poder de los Oidores, que yo suponia doctos y temerosos de Dios, pues por tales los presentan al Rey para descansar algo, dirigiendo [11] con ellos una tan dilatada Monarquía.

[31.] Luego que los Señores Oidores vieron la carta de remision, y para mí sin remision, y en ella un buen compendio de las maldades que en el cuerpo de la Residencia habia puesto mi Juez, se espantaron, y bastó el tal Informe para que me tuvieran por el peor Alcalde que habia sido residenciado en muchos años. Entre otras curiosidades mias, tenia yo un Borrador sacado de mis Cuentas en mi malhadada Alcaldía : como en la Carcel tenia tiempo para todo, comencé á pasarlo y repasarlo, y encontré que á mas de los doce mil Pesos que de mala gana regalé á mi cruel Succesor y á mi tyrano Juez, amen de otros gastillos de la Residencia y pagadas todas las demandas que contra mí pusieron, sacaba yo en limpio que me debian aun de quedar noventa y quatro mil Pesos ; con que rebaxando los treinta mil de mi *Primo*, que en conciencia estaba obligado á debolver, quedaban sesenta y quatro mil, sobre los que fraguaba yo mis Cuentas de esta manera : Gastando yo doce mil Pesos en niñerías para los Señores Oidores, me quedarian aun cinqüenta y dos mil, si hubiera la cosa ido regular ; que para uno que

11. En el manuscrito : *dividiendo*.

pasó aqui de Polizon era bastante Caudal en tres años. Mis Cuentas eran muy justas, segun aquellos Borradores ; pero al considerar que en el Inventario solo habian puesto once mil, diciendo el Juez que sin embargo de haber sido yo el mayor Ladron que habia conocido solo habia podido hallar aquella corta cantidad, por haberlo yo extraviado, decia. Tambien yo decia, y los maldecia : « ¡ Buena pesca han tenido aquellos mozos ! Pues si yo en tres años junté poco mas de cien mil Pesos llevando treinta mil de Principal, y aun asi soy tenido por el mayor Ladron que ellos han conocido, ¿ cómo llamaremos á aquellos que en menos de un mes, sin arriesgar ni un maravedí de su parte, recogieron cinqüenta y tres mil pesos, fuera de los doce mil que les regalé ? » Discurran los desapasionados é imparciales. Y el que quiera *buscar* á mansalva en Tierra de Indias, no pretenda Alcaldías, sino Residencias, pues los Jueces son como los Testamentarios y Albaceas, ó como los Tutores y Procuradores de Bienes de Difuntos, que heredan mucho mas que los Pupilos.

[32.] Vino á visitarme un dia un Escribano de la Audiencia y á informarse [12] de mi posibilidad. Yo le dixe que me hallaba como el Caracól : que un poco de Hacienda que han querido dexarme mis perseguidores estaba embargada ; pero que si como esperaba los Señores Oidores me la mandasen debolver, procuraria mostrarme agradecido, si me ayudaba en mi desgracia. El Escribano, que venía á coger algo de contado, puso mala cara y dixo que no faltarian amigos que me prestasen un par de Talegas para seguir el expediente, porque todos los que habian de correr en el negocio eran gente que sin Plata no darian un paso en el asunto, ni una plumada si el carro no se untaba ; y mucho menos en las circunstancias presentes, que era preciso alzar la

12. En el manuscrito : *informarme*.

mano de otros negocios nada esteriles « para atender á los de usted, que segun parece no tienen trazas de fructificar mucho ». « Los once mil Pesos (proseguia el Escribano) que vuesa Merced dice que estan embargados no bastan ni para el Juez solo ; porque aqui no es como en Europa, que con media docena de capones se tapa la boca al Comisionado mas avaro : aqui no pasa esa moneda, pues que no yendo Talegas no se hacen Sacos. » Viendo el Escribano que yo no tenia animo de pedir prestado, despidióse refunfuñando y pronosticandome malos succesos. Yo me quedé viendo que no son tan malos los Plumistas de la Corte como los de Corte, aunque fundidos todos en un mismo cuño. Me resolví, pues, á escribir un Memorial al Oidor señalado para mi asunto suplicandole evacuara mi Residencia, bien persuadido á que no iba á ganar ni á perder, pues que por coger su Señoría (este es el tratamiento que en Indias se dá á los Oidores) los once mil Pesos embargados despacharia presto, y aunque fuera sin vér mas que por el forro los tres tomazos de mi Residencia ; porque me habian contado que asi se suele hacer por lo comun, y mas en casos analogos de mudanzas en que hay tanto que hacer y que recoger : por[-que] sintiendo [13] dichos Señores escrupulos de Conciencia, creen que menor mal es sentenciar á ojos cerrados que el leer las Residencias largas, por el peligro que hay en semejantes casos de que se les peguen las malas mañas á los Lectores, Oidores ú Oyentes.

[33.] Ninguna respuesta tubo mi desgraciado Memorial ; pero en la primera Visita de Carceles me llamó á solas el Oidor y me preguntó que en qué pensaba ; que si queria vér el finiquito de los Autos era necesario exhibir para Gastos, porque de otra suerte habia de ser un nunca acabar. Hablé yo, sí, en mi defensa ; pero como no podia alegar mas testigos

13. En el manuscrito : *por siendo.*

que mi dicho, porque todos los que podian hablar temian al Juez, no fuí oído. En fuerza de mi Memorial sospechó el Oidor mucho latrocinio en mi Juez de Residencia, y tomó muy á mal que el Embargo se hubiera manoteado tan á lo gordo. Dixome en confianza un su Escribiente que al Juez le esperaba otra Residencia igual á la mia. « Si los Inventarios (decia) hubieran venido tan copiosos como vuesa Merced dice debian de estár, todo se hubiera compûesto, porque mi Amo es tan aficionado amigo de las Talegas, como enemigo declarado de los Ladrones ; y aunque se hubiera dado algun buen destino al Caudal, lograria por lo menos vuesa Merced sàlir de la Carcel para ingeniarse por otra Via. » Acordéme entonces de los Consejos de mi difunto Padre quando procuraba aleccionarme y inclinarme á la rapiña...

[34.] Viendo, pues, el Oidor quán pelado y desubstanciado estaba yo, y convencido de que no habia esperanza de poder sacar mas de lo embargado, me mandó citar para la Audiencia, en donde me monstraron los tres Tomos de mi Residencia, y abriendo el uno me leyeron seis Cargos, el que menos capáz de llevarme al paradero de mi Padre. Eran falsos dichos Cargos, pero pasé por todo con tál de oír la Sentencia. Dí muestras de estár convencido y nó arrepentido, y se me leyó la Clausulita siguiente : « Por tanto, Fallamos : Que el susodicho Don Fernando de Avellaneda, Alcalde Mayor, que acabó, de la Primería Alta, segun el merito del Proceso finalizado, sea condenado á prehendimiento de Bienes, aplicados al Real Fisco. Y con la misma plena Potestad le multamos en diez mil Pesos para resarcir los agravios de aquellos afligidos Provincianos; quedando el susodicho en la Carcel hasta la entera satisfaccion de la multa, y prohibiendole tener en algun tiempo Empleo alguno de Justicia en estos Reynos, por la mala cuenta que ha dado », etc., etc.

Capitulo VI

De mi estada en la Carcel, y cosas que alli me contaron.

[35.] Pronunciada que fué la dicha Sentencia me quedé en la Carcel, donde me consolaba algun tanto el saber que los que á mí me pelaron saldrian tambien descañonados, porque el Oidor tomó varios apuntes de lo que yo contaba acerca del embargo de mis Bienes. Escribí una carta al Religioso mi Consejero antes de la Alcaldía, que vino á visitarme y siguió haciendolo con freqüencia ; y me consolaba con algunas limosnas que me buscaba por la Ciudad.

[36.] Habia en la misma Carcel un Español Criollo, natural de la Puebla de los Angeles, que se me hizo un grande amigo. Dixome que habia estado algunos años en Philipinas y que por algunas travesuras se veía en aquel estado. Preguntabale yo por modo de pasatiempo cosas de aquella Tierra ; á lo que me respondió : « Nunca pudo vuesa Merced tocar asunto mas de mi gusto, ni tampoco mas copioso en cosas raras. Ha de saber vuesa Merced que las islas Philipinas son un pequeño Mundo, pero totalmente distinto del Mundo conocido. Me explicaré, y me detendré algo en referir á vuesa Merced sus cosas : le suplico que no le estrañe, pues tengo en aquellas Islas todo mi corazon.

[37.] » Reside en Manila, capital de todas aquellas Islas, un Gobernador, que es Capitan General y Presidente de la Real Audiencia ; suele ser algun Brigadier de los Reales Exercitos [14], pero tiene alli mas Authoridad que el Virrey

14. El que gobernaba cuando fué escrita esta Tercera Parte,

de Mexico en su Territorio. Como está tan lexos de la Corte, el Gobernador hace lo que se le antoja, sin oposicion. Llegan alli las Reales Cedulas del Soberano, y si á él no le tienen cuenta, las suprime, las detiene y no las dá curso ni pone en practica, diciendo que consultará y de ello dará cuenta á su Magestad ; y mientras que lo hace y buelve la respuesta, le viene el Relevo [15]. Con su Succesor se compone á fuerza de donacillos y de promesas que le hace de prestarle sus servicios quando esté en la Corte. Los Oficios se venden aun mas publicamente alli que lo que lo hacen los Virreyes aqui ; y aquel que mas dá es el hombre mas á proposito para qualquier Empleo. Lo mismo que pasa en Mexico con el Pase del Virrey, succede otro tanto en Manila con el del Gobernador. Consigue un pobre Español, despues de muchos trabajos y desvelos, los Reales Despachos y Cedula

D. José Raón, era mariscal de campo ; el cual había tenido dos antecesores del mismo empleo — Bustillo Bustamante (1717-1719) y Arandía (1754-1759) —, amén del marqués de Obando (1750-1754), que, como jefe de escuadra, su graduación era equivalente.

15. Exactísimo. Ocurrió varias veces, una de ellas siendo gobernador D. Toribio José Miguel de Cossío y Campa, marqués de Torre Campo. Recibió éste muy apretadas órdenes de S. M. para que depurase los hechos que motivaron el bárbaro asesinato del gobernador y capitán general de las Islas D. Fernando Manuel de Bustillo Bustamante y Rueda y procediese con todo rigor al castigo de los culpables ; pero aconsejado por su confesor, el P. Fr. Sebastián de Totanés, que consideró antipolítico y peligroso remover el asunto, acabó el gobernador por someterse al dictamen de su confesor y consejero, cifrado en la socorrida fórmula *se obedece, pero no se cumple ;* y los años pasaron y no hubo medio de que los autores de tan execrable crimen sufrieran la pena correspondiente. Este dictamen del P. Totanés constituye un extenso y curioso trabajo que permanece inédito, pero que no es desconocido a algunos historiadores de Filipinas. En los últimos años de la dominación española en aquellas islas se dió el caso extraordinario de que al hacerse a ellas extensivo el codigo civil de la Metrópoli el gobernador general dejó en suspenso la vigencia de cierta parte de dicho cuerpo legal.

para algun Gobierno inferior, y si no afloxa tanto ó mas que el que no tiene Cedula, se queda sin Destino.

[38.] » La Real Audiencia no tiene mas que cinco Ministros, pero son habilisimos y el que menos se tiene por Camarista de Castilla. El sueldo que el Rey les dá no les basta ni para almidonar las golillas, segun las llevan de tiesas, y con todo ellos gastan un gran tren y esplendido boato en todo ; y aun les queda para dár tan buenos regalos en la Corte, que por ellos y con ellos llegan alli muchos á ser Consejeros de Indias [16]. Hay tambien tres Oficiales Reales, que llaman del Tribunal de la Real Hacienda. Crea vuesa Merced que estos tres Señores equivalen á medio Infierno, pues no parece sino que cada uno de ellos tiene treinta Legiones de Demonios en el cuerpo. Cosas que yo mismo he visto podria contar de ellos, que al Juez de Residencia que vuesa Merced tubo se le podria llamar Novicio en la maldad en su comparacion. Primero oiga vuesa Merced una Descripcion general de aquellas Islas para que pueda formarse algun concepto ; que despues pasaré á casos y cosas particulares.

[39.] » Los Oficiales Reales, que nunca han pasado de Escribientes en Europa ó aqui en Mexico, alli tienen mas de

16. Por el contrario, lejos de ser « muchos », eran raros los que llegaban a consejeros de Indias. Los que en la corte disfrutaban de señalado favor solían, a los ocho o más años de permanencia en Filipinas (si antes no sucumbían), pasar a una de las audiencias de América, y después, al cabo de mucho tiempo, al Consejo de Indias, que como es sabido radicaba en la capital de la monarquía. El autor de la TERCERA PARTE, en el tiempo nada corto que vivió en el Archipiélago, sólo pudo conocer a dos ministros que hiciesen *toda la carrera :* D. Pedro Calderón Enríquez, digno y culto oidor que sirvió en las Islas desde 1737 hasta 1764, y D. Francisco Leandro de Viana, fiscal de la audiencia manilense desde 1758 hasta 1766. Ambos, además de cumplidos caballeros, fueron excelentes funcionarios, señaladamente el segundo, que también se distinguió como oidor de la audiencia mejicana.

treinta Dependientes repartidos en varias mesas y todos son *Pescadores de Pluma*... En la Ciudad [17] hay Ayuntamiento, compuesto de doce Regidores, dos Alcaldes Ordinarios, etc., etc., que suelen ser de los Vecinos mas condecorados... Hay Real Tercio de Infantería, compuesto de algunas Compañías de pobres desterrados de España y Mexico, agregandoles tambien algunos Indios para hacer bulto. El Maestre de Campo suele ser algun Oficial Europeo que no pudiendo en el Exercito salir de Alferez, pretende esta Plaza [18]. Tiene competente sueldo y gages que le habilitan de coche, ajuar, etc. Los demas Oficiales se hacen por empeños, y comunmente son muchachos de esta Nueva España que sus mismos Padres desterraron por no tenerlos cerca de sí. De éstos, algunos, aunque ni los terminos del

17. Es decir, de Manila. Hasta 1756 había habido también ayuntamiento en Cebú, la más antigua de las poblaciones fundadas por los españoles en las islas Filipinas ; pero a causa de no residir de asiento en ella suficiente número de vecinos capacitados para el desempeño del cargo de regidor, tuvo que ser suprimida la corporación municipal en el año antecitado. Su último regidor, Juan Sebastián de Espina, no sabía leer ni escribir. — Véase J. de la Concepción : *Historia general de Philipinas*, t. XIV (Sampáloc, 1792), pág. 77.

18. Cuando esto se escribía desempeñaba el cargo de maestre de campo D. Felipe María Rodríguez de Madrid y Dávila, segundo marqués de Villamediana, natural de la ciudad de Méjico, y acerca del cual dió el siguiente informe a S. M. a poco de llegar a Filipinas, el 24 de julio de 1764, el brigadier D. Francisco de la Torre, antiguo buen soldado : « El Marqués de Villamediana, interino actual Maestre de Campo, es hombre que por su buen entendimiento y arreglada vida se hace acreedor á que vuestra Real piedad le atienda con algun empleo en otro destino... Este sugeto jamás ha tenido el honor de servir á V. M. en sus Reales Exercitos de Europa, por lo que en esta materia le faltan aquellas indispensables luces que se necesitan para manexar y mandar sin confusion á las Tropas que tiene a su cuidado. » Termina calificándole de *incapáz* para el desempeño de la maestría de campo. — Archivo de Indias : 108-2-23. — A pesar de todo, y aunque con carácter de interino, el « incapaz » marqués de Villamediana continuó de maestre de campo hasta su fallecimiento, en Manila, en 1768.

Exercicio saben, suelen no obstante algunos salir muy buenos Soldados, pero los mas no sirven sino para *montar Guardias*. Tiene tambien el Rey algunas Embarcaciones, que llaman Galeras, que sirven para un mediano Comercio en aquellas Islas ; porque el Rey mantiene algunos Galeones en que los Vecinos cargan sus generos para Nueva España y de aqui pasan alla muchos millones de Pesos ; porque aunque su venida no es periodica, ni cada año, sino quando buenamente pueden, lo regular siempre ha sido un Galeon por un año [19]. Su carga equivale á la de quatro Navios Europeos, y es indecible la habilidad de aquellos Comerciantes en hacer los fardos ; á lo que se añade el no andar con escrupulos de Conciencia, porque tienen yá la esperiencia de que Mercader con Conciencia nunca sale de la miseria.

[40.] » Se provehen mas de veinte Alcaldías en aquellas Islas ; las quales son, si las logran, para algunos Oficiales del Tercio y para otros pobres Españoles. Fuera de los meritos que alegan los Candidatos, unas con otras siempre valen mas de mil Pesos cada una al Gobernador, que con titulo de *Regalía* tiene fuerza de revalidar los meritos que por sí valen muy poco. Este es en general el estado de aquel Archipielago (*). »

[41.] « Mucho me he alegrado (dixe yo) de oír tan bellas cosas de aquella Tierra, y quisiera que (pues si vuesa Merced no se ha cansado en la Relacion) tenga paciencia para responder á algunas curiosidades mías. Estoy admirado, y

19. Fueron tan frecuentes las pérdidas de galeones que, según el cómputo de un antiguo autor, de los sesenta y cinco primeros años de la dominación española en Filipinas sólo quince estuvieron exentos de tales desgracias. — Véase Juan Grau y Monfalcón : *Memorial informatorio...* (Madrid, 1637), f. 18.

(*) *No hay que olvidarse que esto hace referencia á mas de cien años. El siglo de las luces y la ilustracion han aumentado mucho, muchísimo desde entonces acá.* — Nota del español que dirigió la copia de que nos hemos servido.

jamás creía que tan lexos de España se hallaria un tan bello conjunto de cosas. Digame vuesa Merced : ¿ Qué vecindario de Españoles tendrá aquella Capital, y qué circunstancias los habran llevado alli, y qué motivos los conservan y detienen en ella y tan lexos de su amada Patria ? » « Yá le dixe á vuesa Merced (me respondió el Poblano) que estoy en mis Glorias quando hablo de Philipinas ; y asi, prevengase de paciencia, que luego le daré á vuesa Merced entera solucion á todas sus dudas. »

Capitulo VII

En que prosigue el Poblano la Relacion.

[42.] « En quanto á los Gobernadores de Philipinas, añado á lo yá dicho que siendo su sueldo de doce mil Pesos al año [20] apenas se hallará Gobernador que no junte mas de sesenta mil anuales ; porque siendo tan despotico como es, su voluntad es Ley. Todos los años señala General para el Galeon que viene á Nueva España y tambien los demás Oficiales, cuyos Decretos ó Nombramientos no baxan de veinte mil Pesos, y además suele llevar el General algunos otros Empleados de cargo y cuenta del Gobernador, que quando menos paren otros veinte mil ; quiero omitir tambien los fardos y cosas que por tercera persona embian dichos señores... Las Alcaldias, yá dixe antes que suelen valer al

20. Ingerido, entre paréntesis : *hoy son veinte y cuatro mil.* — Hasta muy cerca de la mitad del siglo XVIII el gobernador y capitán general había venido disfrutando el salario de 8.000 pesos (de 450 maravedís de plata) al año ; subío luego a 12.000, para aumentar después, ya bien entrado el siglo XIX, a 24.000, y últimamente a 40.000.

Gobernador algo mas de veinte mil Pesos cada una, una con otra ; pero además de esta Regalía obligatoria se comprometen los Alcaldes Mayores á embiar de sus Provincias las cosas peculiares de ellas para el gasto del Palacio : unos embian el Cacao, otros el Aceyte; unos la Manteca, la Cera otros, y otros su poco de Oro en polvo, porque su Señoría le indicó [21] que queria hacer unos Relicarios, cadenas y diges para los Niños... y otros embian otras cosas nada despreciables. Además de lo dicho, quando llegan Navios Extrangeros y de la China, que son bastantes cada año, todos deben, por costumbre antiquisima, hacer un buen Regalo al Gobernador, porque está en sus manos el confiscar sus Cargas, por estár prohibido el Comercio con dichos Extrangeros, Todas las industrias de los Gobernadores para la *Busca* no se pueden referir, por ser muchas, y algunas, aunque nó muy decentes, son al menos provechosas y abren ancho camino á los *Buscones*.

[43.] » Los cinco Oidores son otros tantos Licenciados que en España tuvieron alguna práctica en la Abogacía y que á fuerza de empeños pudieron lograr la ropa larga. Éstos luego que llegan á Philipinas arriman á un lado los Libros, porque creen que yá saben bastante, y en aquella Tierra dicen que es dañoso el estudio [22]. Cada Oidor parece un Don

21. En el manuscrito : *se indicó*.

22. Había habido doctores, dicho se está que en escaso número, pues siempre, y sobre todo en aquella época, fueron bastante menos que los licenciados; sólo en el último tercio del siglo XVI hubo en Filipinas tres doctores : Francisco de Sande (1575-1580), Santiago de Vera (1584-1590) y D. Antonio de Morga (1595-1603). Con todo, entre los licenciados que florecieron en Filipinas al tiempo que el autor de esta TERCERA PARTE, hubo hombres de innegable valía, tales como el ya citado D. Pedro Calderón Enríquez y el también citado D. Francisco Leandro de Viana, a quien precisamente por sus grandes merecimientos concedió S. M., en 1775, el condado de Tepa, y años más tarde, en 1780, la cruz de Carlos III, previas las pruebas de nobleza que eran entonces de rigor. Por lo demás, resulta

Quixote. Todo el mundo les tiembla, porque de sus Sentencias no hay apelacion. Son regalados á proporcion de los Gobernadores. Raro es el que gasta ni medio Real en comida ni en Criados, ni en alquiler de casa, porque la cocina y la despensa las llenan los Vecinos y los Alcaldes, que al fin han de venir á caer en sus manos. Los Criados les sirven de balde, porque son Presidiarios, ó merecian serlo, etc., y asi que los sirven solo por vivir en sus Casas, que les son Sagrado para sus maldades. El alquiler de la casa se ajusta, pero como ninguno se atreve á pedirselo, yá se puede colegir lo que haran. Quando los Oidores entran en Acuerdo tienen authoridad sobre todo viviente. Y si algun Predicador zeloso reprehende los vicios, prompto le despachan una Real Provision mandandole que se abstenga de predicar la palabra de Dios por haberse excedido ; y por mas que se haga vér claro que no hubo tal exceso y pida la Parte, con parecer de todos los Doctores de la Republica, que se revoque la Sentencia, disparan otro Decreto : *Cumplase lo mandado por Real Auto*, etc., *só pena de las Temporalidades y Extrañamiento por infractor de la Real Jurisdicion.* Si algun Señor Obispo excomulga á algun Alcalde Mayor (cuyas calidades se llevarán otro Capitulo), mandan de la misma suerte al Obispo que lo absuelva. En una palabra, ellos son Reyes y Papas en las Islas [23]. Estos Caballeros

---

algo extraño que el Autor no se acuerde de su contemporáneo el *doctor* D. Simón de Anda y Salazar, insigne oidor de la audiencia de Manila, que por los años de 1762-1764 salvó al país de la invasión inglesa.

23. Prelados y oidores no tuvieron mucho que echarse en cara en ciertos casos. Gobernadores hubo, esto es, presidentes natos de aquella audiencia, como D. Diego Salcedo (1663-1668) y D. Juan de Vargas y Hurtado (1678-1684), que fueron victimas, de la Inquisición el primero y del arzobiso de Manila el segundo, en un grado increíble ambos. Y nada se diga de aquellos oidores que, a causa de las persecuciones de las autoridades eclesiásticas, sufrieron las más crueles penalidades. Oidor hubo, católico probado, cuyos restos,

buscan como unos veinte mil Pesos al año, y parece que lo hacen con alguna mas limpieza que los Gobernadores ; pues de los primeros, quando se vuelven á España, algunos llegan á Consejeros ; de los segundos raro vuelve á Europa [24].

[44.] » De los Oficiales Reales dixe antes que equivalian á medio Infierno, y ahora digo que cada uno de ellos puede poner Cathedra de Diablo á los Diablos mismos. Son muy zelosos del Haber Real, y son los que mas y mejor lo sisan. Antes dixe que por lo comun ninguno de ellos habia pasado alla de Escribiente, y es gusto el verlos en Philipinas con mas ostentacion en su Contaduría que los Covachuelistas de Madrid. Ahorran mucha Plata al Rey en apariencia, y quando hay alguna Libranza para el Gobernador, muy hipocritamente se escusan con la falta del Real Haber. ¡ Pobre del Chiquito, si esto le pasa al Grande ! Abona el Rey el Situado para los Presidios : informan estos Caballeros que no hay bastante Plata para las urgencias de la Capital : ¡ que se esperen los Presidios mejor coyuntura ! Segun lo que yo ví, solo embiaron á los Presidios el tercio de los Sueldos. Y esto lo hacen, porque el provisto Gobernador

---

a poco de haber muerto, fueron exhumados y esparcidos en lugar profano. No todas las ignominias que registra la historia del Archipiélago deben apuntarse en la cuenta de los oidores. *Suum cuique !*

24. A continuación, cerrando el párrafo : *Así seria antes ; pero ahora raro es el que en Filipinas queda, á no ser que sea bajo tierra.* En efecto, hasta principios del siglo XIX no fueron pocos los gobernadores que allí murieron, casi todos a consecuencia de las enfermedades o de los disgustos propios del país. En cuanto a los oidores, véase lo que Fr. Casimiro Díaz escribió con motivo de la muerte del Ldo. Juan Manuel de la Peña y Bonifaz, acaecida por los años de 1672 : « Su mujer e hijos quedaron muy pobres ; pero esto se ha visto siempre en estas partes con los hijos de los oidores. » — *Conquistas de las Islas Filipinas.* Parte segunda (Valladolid, 1890), p. 679. — Las palabras reproducidas fueron escritas en el primer cuarto del siglo XVIII ; y aunque después cambiaron las cosas, no fué tanto que haya quedado memoria de oidores a cuyos nietos les llegara algo de lo que aquéllos lograron en Filipinas.

ó Alcalde á cuyo cargo han de estár los Presidios dice al Capitan General que si no le dán el Situado de un año no puede cumplir aquella promesa de los tres mil y otra limosnilla que tiene ofrecida á los Oficiales Reales. Dánle entonces el Situado, y si no dexa orden al Apoderado de regalar al Gobernador una Talega y otra á la Contaduría no le embiarán yá mas otro Situado. Esto se hace casi siempre, y de aqui los barruntos casi nada equivocos de algunos que sospechan que entre el Gobernador y los dichos se quedan los Situados, poniendolos en los Libros como entregados y gastados. Esto parece increíble ; pero yá sea asi, yá sea asá, es lo cierto que pasa. Los Oficiales Reales tienen en los Reales Almacenes todo lo necesario para el gasto de sus Casas, y á mas un buen ramo de Comercio. Quando vale caro algun genero lo venden de los Almacenes, y para quedarse con todo hacen que el Almacenero se presente pidiendo que *registren*, por exemplo, el Arróz, que está en mal estado : luego los Oficiales Reales hacen la ceremonia y lo dán por malo : lo sacan luego de alli, lo venden, y parten la Plata. Y lo mismo pasa con el Vino [25] y otras muchas cosas. Si llega una Embarcacion cargada de Aceyte en tiempo de carestía, lo embargan para los Reales Almacenes ; y se aprovechan de todo.

[45.] » Quando un Alcalde Mayor cesante se presenta á rendir cuentas, si no regala cosas de valor, por bien arregladas que ellas esten las reprueban y ponen mil faltas, que solo con *Plata* se quitan. Si el Alcalde alcanza al Rey en diez mil Pesos, ha de regalar la mitad al Gobernador y Oficiales Reales para que le libren la otra mitad, que vá á partir con los Oidores por la Residencia. Si algun Vecino presta á las Cajas Reales alguna Cantidad, la pierde toda si no cede

25. El vino del país, llamado generalmente *tuba*, que se obtiene de la palma, estaba entonces estancado.

la mitad por lo menos. Dexo otras muchas raterías y pequeñeces por no ser molesto, aunque creo que no le parecerá á vuesa Merced exagerado lo que de los Oficiales Reales dixe. Con solo [lo] que ha oído, que es la verdad pura, hará vuesa Merced su composicion de lugar para arreglarse, si algun dia llega el caso.

[46.] » Vamos ahora al Vecindario de Manila [26], de donde salen para todos los Empleos, asi Civiles como Militares. Yá veria vuesa Merced en el Navio en que vino de España cómo se embarcan muchos sin Licencia y que por lo comun son de aquellos que por holgazanes sobran en la Republica. Unos pasan á Indias porque no pueden vivir en España, á causa de perseguirlos la Justicia ; otros, por ir á donde no los conozcan á buscar Fortuna, y los mas por delitos y miseria. Fuera de los dichos, que comunmente llaman *Polizones*, luego que los Navios dán fondo en Vera-Cruz se huyen muchos Soldados y Grumetes ó Marineros, que suelen ser la peor gente de los Navios. De los Polizones y Desertores, algunos, pocos, se acomodan por esta Tierra ; muchos mas prosiguen en su vida de haraganes, y casi todos vienen á parar en las Carceles por sus bromas, por no decir delitos. Algunos, para ahorrar trabajo y papel, se ahorcan ; muchos abastecen los Presidios, y otros, que se pueden ó se hace que se puedan escapar, se encaminan al Puerto de Acapulco, para pasar á Philipinas. A mas de todos estos dichos, de aqui se destierra á bastantes zanganos Criollos, que tambien pasan á Manila. Le puedo asegurar á vuesa Merced que de todos los Españoles que conocí en Manila solo habia dos ó tres que habian ido con las debidas Licencias, por haber ido con Oficios y Empleos de la Corte : todos los demás son los dichos Polizones, Desertores y Criollos

26. Compuesto exclusivamente de españoles peninsulares y ultramarinos y sus descendientes.

de aca, que alla llaman *Guachinangos* [27]. Fuera la mejor Comedia del Mundo si cada Vecino de Manila representara su proprio Papel, pues se verian espaldas azotadas y sembradas de cardenales (nó de los que hace el Papa), Soldados abaqueteados y algunos que por celebrar Misas y confesar sin Ordenes fueron castigados y desterrados de Mexico por el Tribunal de la Santa Inquisicion ; se veria á otros peinando pelucas y á otros rapando barbas ; unos agarrando delinqüentes y otros azotandolos ; que de todo esto hay mas que bastante en Philipinas. Se sabe todo, y todo se calla y se disimula por[-que] apenas se halla quien no tenga por qué callar.

[47.] » Entre los que llegan á Manila hay algunos que han sido Criados de algun Cirujano, ó Sirvientes ó á lo sumo Practicantes en algun Hospital : éstos, en quanto llegan, quedan graduados de unos Galenos : exercen la Facultad mientras estan pobres ; luego pasan á ser Regidores, Alcaldes y Mercaderes de grueso calibre. ¿ Y quién se atreve entonces á solicitar de ellos que hagan una visita medica ? Lo tendrian muy á menos el rebaxarse tanto [28]. Los que

27. Una de tantas exageraciones. Desde luego puede asegurarse que no hubo gobernador que al pasar al Archipiélago no llevase consigo más o menos parientes y allegados, algunos de los cuales iban ya con destino de real nombramiento ; pero aquellos que sólo llevaban la esperanza de hallar colocación en las Islas, no todos deben clasificarse como polizones ni como desertores. — La palabra *guachinango*, cuyo significado consta en el texto, es otra de las muy generalizadas en ultramar que no trae el *Diccionario* de la Academia Española.

28. Hacia mediados del siglo XVIII escribía el P. MURILLO VELARDE : « Solo en Manila se hallan algunos Medicos que se embian á pedir á Mexico ó trahe aqui la casualidad. En Cavite, en Cebú, en el resto de las Islas, en los Galeones, Armadas y Presidios solo ay unos curanderos, que en ninguna aldea de España los permitieran, y aqui la necesidad se vale de ellos con daño de la salud y de la vida. » — *Historia de la Provincia de Philipinas de la Compañia de Jesvs* (Manila, 1749), f. 171. — Si así se estaba de médicos, calcúlese cómo se

han sido Soldados cuentan azañas que han oído á otros, y el que menos de ellos ha ganado veinte Coronas Murales en Flandes ó Lombardía. Éstos suelen tirar por la Milicia ; y como no hay otros, llegan á grandes Empleos. Yo pudiera, porque los conozco, nombrar á algunos que de meros Desertores han llegado á gobernar Plaza de la mayor importancia. Los Grumetes entran en la Marina, donde llegan en breve á Capitanes y Comandantes de Galera ; y aunque siempre se les echa de vér sus principios, ván muy tiesos, hablan alto y hacen sus Campañas tan nutridas de memorables hechos que no se puede pedir mas. Quando el Gobernador tiene noticia de que alguna Armadilla de Moros hace daño en alguna parte, embia un pár de Galeras en su perseguimiento. Éstas ván cargadas de generos y efectos de Comercio y sus Gefes con mas ganas de venderlos que de pelear : asi que desde lexos empienzan á disparar, haciendo que los Moros, que tampoco quieren venir á las manos, se vayan un poco lexos. Buelvense las Galeras, y á titulo de guardar las Costas arriban, venden sus cosas y las cargan otra vez de aquellos frutos de las Provincias que en Manila tienen buena salida. Entregan su *Diario de Operaciones* al Capitan General, en donde se lee haber hecho gran matanza de Moros, y habiendoles echado á pique varias Embarcaciones, se pudieron las demás escapar por su superior ligereza. El Capitan General les dá las gracias en nombre de S. M. y muy buenas gratificaciones por su buen porte y el exâcto complimiento de sus Ordenes y acertadas disposiciones : con lo que se quedan muy huecos los Gefes, etc. Es de advertir que raro de estos Comandantes sabe ni leer, por no haber sido nunca mas que Grumetes. Ví á uno tan salvage, que tenia tres

estaría de boticarios : no los había. Menos mal que, gracias al celo de algunos religiosos, ya entonces se habían estudiado y experimentado las virtudes de ciertas plantas medicinales que se criaban (y continuan criándose) en el país.

Bastones : uno de Capitan de Galera, otro de *Encomendante* (asi decia él) y otro de Sargento Mayor. A este mismo le succedió que habiendo prestado á otro Oficial veinte y cinco Pesos, se los embió á pedir, y el Deudor, al remitirselos, puso en la respuesta : *Ahi, Señor Don Fulano,ván los veinte y cinco Pesos* ; *y segun la Arithmetica Castellana, quien debe y paga no debe nada.* Le hizo al Señor *Encomendante* tanto titere la palabra *Arithmetica* Castellana, que muy enfadado mandó á su Escribiente le hiciera explicar al Señor Deudor por escrito aquellas palabras ; y añadió : « ¡ Miren ustedes » al Señor Alferez, que el otro dia salió de la Escuela y yá » quiere meterse en *Arithmetricas* Castellanas ! »

[48.] » Muy quexoso estaba uno porque habian hecho Corregidor de una Provincia á otro, y decia : « Me han hecho » un notable agravio, pues que quando Fulano era aun » Grumete yá yo tenia plaza de Marinero, y ahora me lo han » antepuesto. » De éstos le podria citar infinitos casos, pero los omito por no ser molesto. Mas no puedo dexarlos todos, por lo que en sí tienen de enseñanza. Conocí á uno que tenia á su cargo algunas Embarcaciones del Rey, el qual tubo unas palabras con un Religioso, y al punto se echó á pechos un quitapesares de Philipinas, que es una racion de Aguardiente mas que mediana ; mandó hacer lo mismo á toda su Gente, mandandola luego tomar las armas : se puso entonces el Gefe la Real Vandera sobre la cabeza á modo mongil ; dos á modo de Caudatarios llevaban los extremos, y asi fueron gritando por las Calles : *¡ Yó, el Rey !; ¡ yó, el Rey !* ; repitiendolo á trechos. Otro Comandante de Marina salió con su Esquadra á Corso á tiempo que todos se quexaban de los muchos Moros que infestaban las Islas. Bolvió de su expedicion con toda su Fuerza y Esquadra intactas, y preguntandole yo cómo le habia ido, me respondió : « Bien, » gracias. » Y añadió : « Yo soy muy afortunado siempre, » pues habiendo tantos Moros como dicen, he tenido la

» dicha de no haber visto ni uno. » ¡ Mire vuesa Merced qué Capitanes Corsarios los de Philipinas !

[49.] » De la Tropa de Tierra hay muy poco que hablar, porque solo se emplean en hacer y montar Guardias, sin vér jamás la cara al Enemigo, y esto no obstante dicen que en Manila es insufrible tanto servicio y fatiga ; asi que hacen todo lo posible por salir por las Provincias, donde viven á sus anchas y libertad, cometiendo mil tropelías á la sombra de la Vandera y muy en desdoro y deshonra de la Disciplina Militar, en la que tienen que bolver á adiestrarse de nuevo quando tienen que bolver á Manila. Sin embargo, alla de tarde en tarde se suelen hacer algunas expediciones en las que siempre es mas el ruído que las nueces. He tratado mucho á cierto Capitan condecorado con los mejores Empleos de las Islas, el qual en un desembarco que hizo en Tierra de Moros recibió una lanzada en el pecho, que llevaba bien defendido con cota de malla y con un Santo Christo de bronce, que fué el que recibió el golpe. El dicho Capitan me contó que viendose apurado y en peligro, segun él, se dexó caer como muerto, y asi se estubo hasta que los Enemigos se retiraron, y él resucitó y se fué por su pie á reunir al Exercito, atribuyendo el tal succeso á Milagro, lo que no fué mas que un rasgo de cobardía. Es un gusto el oír á estos Soldados de Comedias blasonar de Guerreros. Son continuas en sus bocas las quexas de que contando tantos y quántos años de servicios, no se les atiende, ni hay Premios correspondientes en las Islas. « Nosotros (dicen) nunca pasamos de Capitanes, y habiendo » servido como los mas honrados hombres, nos quedamos » cargados de papeles, que nada mas son papeles. » « ¡ Pica- » ron ! (decia yo), ¿ y desgraciados os decís ? ¿ Pues es » poco el Premio de dexaros vivir, siendo quienes soys » y mucho mas daros aun el Sueldo para manteneros con » toda decencia ? »

[50.] » No quiero yo decir que no hay ni haya habido en

Philipinas alguno que se haya portado bien en la Milicia y Marina. Los hay y ha habido, aunque pocos, y aunque las mas veces no por pericia, sino á lo salvage han hecho algunos como Prodigios, pero estos regularmente han sido algunos Empleados recien llegados á la Tierra y antes de malearse en Manila [29]. Y otros, aunque hijos del Pays, se han portado como los mas valientes Europeos, si no es que los hayan excedido en fiereza ; pero son los menos y siempre han recibido desprecios por gratificaciones, y algunos de ellos no han podido lograr ni una mediana conveniencia. En cierta ocasion iban algunas Embarcaciones Reales bien guarnecidas : habia alli dos Oficiales Españoles que al vér llegar cerca al Enemigo hicieron alarde de su destreza en nadar ; quedóse dentro un Criollo de la Tierra que era Sargento, y con los Forzados que no pudieron seguir á los Oficiales hizo cara á los enemigos y los rechazó hasta con

29. O el Autor no sabía puntualmente la historia de aquellas islas, o, sabiéndola, obsesionado con lo que acaecía en su tiempo, olvidaba lo acaecido en el pasado. En Filipinas, por mar y tierra, realizáronse empresas admirables, que allí han hecho imperecederos no pocos nombres, entre ellos (aparte los gloriosos de la época de la conquista) los de Juan de Alcega, Pedro Bravo de Acuña, Fernando de Ayala y Rojas, Juan de Silva, Juan de Esquivel, Alonso Enriquez y de Silva, Diego de Quiñones, Juan Ronquillo del Castillo, Sebastián Hurtado de Corcuera, Francisco de Atienza y Vañes, Lorenzo de Olaso Ochotegui, Fernando de Bobadilla Gatica, etc., todos peninsulares. Lo verdaderamente sensible, vergonzoso, mejor dicho, es que el país que fué teatro de brillantes victorias de las armas españolas contra los holandeses, tan potentes en el siglo XVII, lo fuera más tarde de los desastres que produjo la piratería malayomahometana. Pero es que los *españoles* del XVIII no eran del mismo temple de los del XVII. Éstos, salvas raras excepciones, eran peninsulares que habían guerreado en Europa ; los del siguiente siglo eran, en general, criollos que no habían guerreado en ninguna parte. Los del XVII, por el honor de la raza, luchaban hasta morir ; los del XVIII, si alguna vez arriesgaban algo, lo hacían con miras a su personal provecho, pero no al honor, del que tenían mediana idea, si alguna tenían : la honra no era nada frente al provecho.

valor. ¿ Creerá vuesa Merced que el Sargento sería atendido y castigados los Oficiales segun las Leyes ? Pero fué todo lo contrario : que al Sargento le quitaron la Alabarda y los Oficiales quedaron, el uno de Comandante de Marina de la Capital y el otro de Capitan de Infantería ; porque ellos supieron informar al Capitan General que si no hubiera sido por la mala conducta de dicho Sargento, se hubiera cogido á todos los Moros. ¡ Quánto de esto succede diariamente en todos los Ramos y Carreras !... »

Capitulo VIII

En que prosigue la misma materia, y otros casos raros.

[51.] Pasmado estaba yo al oír tantas cosas de Philipinas, donde me parecia que habia yo de medrar mucho. Interrumpí al Poblano, y le dixe : « Señor, hasta ahora vuesa Merced no me ha contado sino ruindades de aquella Tierra : ¿ es posible, pues, que nada haya alla decente ? Todos son Zaramullos : no hay Caballeros de Titulo ni Cruzados : ¿ quién ha de vivir condenado á tratar siempre con gente tan vil ? Yo me admiro que vuesa Merced tenga alla su corazon habiendo tanto mál y siendo todo malo. » « Yá dixe (me respondió) que no todos son iguales, pues aun dentro de esta misma Carcel y entre estos mismos Delinqüentes se hallan algunos menos malos que los otros. En Philipinas hay dos ó tres Titulos de Castilla [30], que no tuvieron mas

30. Ingerido, entre paréntesis : *hubo más ; hoy ya no existen.* Cuando se escribió esta Tercera parte, los títulos nobiliarios que había en Filipinas, enumerados por orden de antigüedad de los mis-

principio que la fortuna en saber juntar Talegas, con las quales todo se consigue ; hay tambien otros tantos Caballeros Cruzados [31], cuyos Infomes fueron sellados con los frutos

mos, eran cuatro, a saber : 1º., *Conde de Lizarraga*, creado en 1705 : lo llevaba Dª. Josefa de Irizarri y Ursúa, criolla filipina, mujer que fué de D. Lorenzo Novia de Salcedo y antes lo había sido de D. Manuel de Santisteban; 2º., *Marqués de Villamediana*, creado en 1713: lo llevaba D. Felipe María Rodríguez de Madrid y Dávila, criollo mejicano ; 3º., *Marqués de Montecastro y Llanahermosa*, creado en 1733 : lo llevaba D. Joaquín González de Rivero y González de Rivero, criollo manilense, y 4º., *Marqués de las Salinas*, creado también en 1733 : lo llevaba D. Luis María Esperidión Pérez de Tagle y Morales de León, asimismo criollo de la tierra. No deja de ser curiosa la suerte que han corrido estos cuatro títulos, de ninguno de los cuales — ni de ningún otro — queda rastro en Filipinas. El condado de *Lizarraga*, después de un siglo corrido sin ostentarlo nadie, lo rehabilitó Dª. Emilia Tovar y Roca, madrileña, en cuyos ocho primeros apellidos no figura el de Ursúa, del fundador. El marquesado de *Villamediana*, después de muchos años sin haberlo usado nadie, lo rehabilitó en 1855 D. Antonio de Lara Villada y Rodríguez, natural de Ronda, como descendiente de una hermana del primer marqués y en virtud de que D. Felipe, hijo único del fundador, no sacó el título ni dejó descendencia, argumentos que desmienten en todas sus partes los documentos que sobre este marquesado se conservan en el Archivo de Indias, de los cuales poseemos un extracto : D. Felipe ostentó legítimamente el título, y lo mismo su primogénito, Dª. Ana María Rodríguez de Madrid, que obtuvo real carta de sucesión con todas las de la ley. Al presente, el marqués de Villamediana es un hijo del D. Antonio de Lara mencionado. (V. nuestro trabajo *El Marquesado de Villamediana*, publicado en la revista *Nuestro Tiempo*, Madrid, abril de 1922.) El marquesado de *Montecastro y Llanahermosa*, después de haber estado eliminado de la « Guía oficial » durante no pocos años, lo rehabilitó en 1896 D. José María de Vivanco y Zorrilla de Velasco, antiguo magistrado aragonés, como descendiente de la hija segunda del fundador. En cuanto al marquesado *de* LAS *Salinas* (no se le confunda con el *de Salinas*), hace más de un siglo que no lo ostenta nadie, por falta de reclamante, ya que no por falta de persona con derecho al mismo, pues que no son pocos los que hoy llevan en Filipinas el apellido Pérez de Tagle, si bien ninguno de ellos goza fama de capitalista.

31. Ingerido, entre paréntesis : *éstos abundan hoy como la mala hierba*. Los cruzados que florecieron en Filipinas al tiempo que el autor de la TERCERA PARTE no fueron más que dos, a saber : D. Pedro

de la *Busca*. Éstos, como se vén en mas alta Esphera que los demás, procuran portarse con alguna mas honradéz, aunque sea contra su natural ; si no es quando á la sombra de las Cruzes *buscan* mejor.

[52.] » Antes de hablar de los Alcaldes Mayores quiero contar á vuesa Merced algunas noticias particulares y muy comunes en aquella Tierra. Sepa vuesa Merced que los Españoles casados en Philipinas no duermen con sus mugeres ; todos los Españoles gastan á la par ; todos son parejos en Nobleza y estimacion ; todos se alumbran con Cera ; todos estan cargados de deudas, y es muy raro el que no se propasa en la bebida : de suerte que lo que ellos murmuran de los Holandeses de Batavia lo tienen en su Casa y no les disuena. En siendo las diez del dia yá no se puede subir sino á muy pocas Casas, porque los Dueños yá estan dema-

Domingo González de Rivero y Díaz de Vargas, montañés, general de naos, cruzado en la orden de Calatrava en 1735, y D. Pedro Calderón y Enríquez, también montañés, oidor de la audiencia de Manila, cruzado en la misma en 1751. El autor del injerto *éstos abundan hoy*... no podía aludir sino a los *sanjuanistas de gracia*, de los cuales, efectivamente, había algunos entonces en aquel país. Los verdaderos cruzados en las órdenes militares escasearon tanto en todo tiempo en Filipinas, que bastará que apuntemos que habiéndosele concedido en 1863 el hábito de Santiago a D. Felipe de Govantes y Merino, asturiano, residente en aquellas islas, la reina Isabel II tuvo que autorizar al gobernador y capitán general D. Rafael Echagüe, que no vestía hábito de ninguna orden militar, para que lo cruzara, ya que en aquel país no había a la sazón ningun cruzado. Los nacidos en Filipinas que durante la dominación española, es decir, durante un período de más de tres siglos, se cruzaron, no pasaron de once, nueve en la orden de Santiago y dos en la de Calatrava ; siendo digno de notarse que, excepto uno, todos salieron jóvenes de su país, y no volvieron ; como si el ambiente filipino no fuese el más a propósito para que en él vivieran indefinidamente los que se sentían nobles por la sangre. — Tanto para títulos como para cruzados puede consultarse el *Indice de personas nobles que han estado en Filipinas*, por W. E. Retana (Madrid, 1921), publicado antes en el *Bolet.n de la Real Academia de la Historia*.

siado colorados y sus lenguas apenas pueden dár yá ni los Buenos dias ; desde entonces se menudea el trago, y todo se compone con dormir la siesta hasta las cinco de la tarde, que se levantan molidos y con la raposa yá casi desollada. Esto es casi corriente y no se tiene por afrenta ni deshonra, si no es en la Calle. » « ¿ Usted se burla (le dixe yo), ó me quiere hacer á mí de creederas omnipotentes en cosas tan desusadas ? ¿ Cómo es posible que lo que el Santo Mandamiento junta se separe en lo principál ? » « No se admire vuesa Merced (me respondió), y no me obligue á decir y añadir aun mas, pues que ni juntos comen los casados, porque como es Tierra caliente, los varones suelen dormir sobre el catre y las mugeres duermen alli cerca, sobre una estera ó petate ; los maridos comen en la mesa y las mugeres en la cocina con la Chusma, porque no se acomodan al uso del tenedor y de la cuchara, y tienen vergüenza de comer con los dedos delante de los maridos » [32].

---

32. Por esta y otras causas que dicen poco en favor de las filipinas de raza blanca de aquel tiempo, los españoles de calidad, y señaladamente los ministros de la audiencia, habían venido rehusando el contraer matrimonio con hijas de « vecinos » de Manila. Véase un curioso dato que hallamos en los folios de la residencia del gobernador y capitán general D. Fausto Cruzat y Góngora (Archivo Histórico Nacional, 21022-23). Nombrado juez de dicha residencia el oidor D. Francisco Gueruela, le recusó el factótum, que había sido, de Cruzat, Tomás de Endaya, general de naos bastante acaudalado, fundándose en que el mencionado oidor obraría con despecho, a causa de que había pretendido y no logrado casarse con una sobrina del recusador, Dª. María de Endaya, hija del capitán Bernardo, hermano de Tomás y vecino de Manila. El recusado revolvióse con la mayor dignidad y declaró bajo su firma que, hasta entonces (1702), « no habia habido en las Islas exêmplar alguno de que un señor Ministro se haya casado con hija de vecino », y él no iba a romper esta costumbre. La cual duró hasta principios del siglo XIX, en que el fiscal de aquella audiencia, D. Miguel Díaz de Rivera, asturiano, previo permiso del gobernador del Archipiélago, contrajo matrimonio (1803) con Dª. María Magdalena de Arrieta, natural de Manila. Pero a Madrid llegaron noticias circunstanciadas de la falta de hono-

[53.] « Digame usted algo de los Alcaldes, porque deseo saber lo que por alla pasa con esta gente. » « Yá dixe á vuesa Merced de qué sugetos se compone la Republica de Manila, que son : Desertores, Grumetes, Azotados y Marcados ; Barberos, Agarrantes y Azotadores, y otras personas de este calibre, por lo que hace á los Europeos. Siguense los Americanos, que todos son gente de baratillo y de las Carceles, que llevan adelantado el no tener necesidad de aprehender maldad alguna, porque el colmo de todas ellas los tiene en aquella Tierra. Siendo tál el conjunto de la Sociedad Manilense, sepase vuesa Merced que aun de aqui se escogen los peores para los Empleos, tanto de la Milicia y Marina, como de las Alcaldías y Gobiernos ; porque los que han llegado á hacer alguna fortuna aspiran despues á lograr en sus Casas la quietud, sin que por esto desdigan en nada del Arbol que los produjo ; y alguno que otro pretende y obtiene el Oficio de General de Galeon, que no es el peor bocado. Aca en Mexico se admiran al vér que el que pasó alla siendo Peluquero del Virrey, despues de haberse casado alla con una rica Mestiza, vuelve yá al quarto año de General de Galeon. Los Hijos de aquel Pays son como sus Originales, con un puntillo mas de maldad, porque reunen en sí todo lo malo de aquel de quien proceden, con la influencia del Pays donde nacen [33]. Tál es aquella altiva y fanfarrona Sociedad, ó

rabilidad de algunos de los miembros de la familia (rama materna) de Dª. Magdalena, y su marido quedó cesante inmediatamente. Al cabo de algunos años fué repuesto, aunque trasladado a América. Las cosas fueron después cambiando poco a poco, y precisamente cuando se sacaba la copia de esta TERCERA PARTE de que nos hemos servido, no ya con criollas ni siquiera con mestizas, sino con indígenas sin mezcla se habían ya casado algunos españoles que ocuparon puestos oficiales más o menos distinguidos.

33. Los criollos no han tenido censores más duros que ellos mismos, a lo menos mientras España fué gran potencia colonial. En cuanto al ambiente social americano, no deja de ser curioso, a lo menos por su remota fecha (1574), el siguiente texto, debido a la pluma de uno

Suciedad. Los que no pueden vivir en Manila pretenden á toda costa una Alcaldía ó un Gobierno por Provincias, y se portan como de ellos se puede esperar. Referiré algunos casos para animar á los pobres desvalidos, y que no se aflijan ni por miserables, picaros ni ignorantes, porque en Philipinas toda moneda pasa y todos tienen salida.

[54.] » El modo de conseguir la Alcaldía ó Empleo es valerse de algun Paysano rico y poderoso que hable al Gobernador, ó á otro de influencia : el Capitan General, con mil ó dos mil Pesos, ó algo mas ó menos, segun fuere el Empleo, lo concede y expide el Decreto para la Alcaldía, etc. En todo el mundo las faldas tienen bastante influencia en estos manejos ; en Philipinas su poder es Omnipotente... El humilde Pretendiente dá todos sus Poderes al mismo que le habilitó, y promete cumplir todas las condiciones que propone y exige el Bienhechor y Apoderado. Éste le proporciona una ó mas Embarcaciones para el Comercio y le presta tres ó quatro mil Pesos en generos de su Bodega á precios los mas subidos, con el trato expreso que le ha de pagar con

de los cosmógrafos de Felipe II : « Los españoles que pasan á aquellas partes y están en ellas mucho tiempo, con la mutación del cielo y del temperamento de las regiones aun no dejan de recibir alguna diferencia en la color y calidad de sus personas ; pero los que nacen dellos, que llaman criollos, y en todo son tenidos y habidos por españoles, conocidamente salen ya diferenciados en la color y tamaño, porque todos son grandes y la color algo baja, declinando á la disposición de la tierra ; de donde se toma argumento, que en muchos años, aunque los españoles no se hubieran mezclado con los naturales, volverían a ser como son ellos; y no solamente en las calidades corporales se mudan, pero en las del ánimo suelen seguir las del cuerpo, y mudando él se alteran también, ó porque por haber pasado á aquellas provincias tantos espíritus inquietos y perdidos, el trato y conversación ordinaria se ha depravado, y toca más presto á los que menos fuerza de virtud tienen ; y así en aquellas partes ha habido siempre y hay muchas calumnias y desasosiegos entre unos hombres con otros. » —Juan López de Velasco : *Geografía y descripción general de las Indias*, publicada por Justo Zaragoza (Madrid, 1894), págs. 37-38.

generos de aquella Provincia . El pobre Alcalde no repara en pelillos, por hallarse necesitado, y sería una especie de ingratitud el contradecir en nada. Sale, pues, para su Alcaldía bien instruído en los modos de *buscar*, y en llegando se dexa regalar del Predecesor, que teme la Residencia, que segun costumbre el mismo Alcalde le ha de tomar, aunque esto sea contra las Leyes de Indias en un todo. Se hace la Residencia sin pleyto alguno, y si el que acaba se porta con garbo con el que empieza, le saca con todo lucimiento, aunque haya sido peor que un Neron en la Provincia.

[55.] » Yá dixe que por lo comun entran en las Alcaldías los que ni aun leer saben. En cierta parte conocí á un Gobernador que habiendo recibido un Despacho y el Correo mandó á un Escribiente separar las cartas que habia para otras varias personas, y luego delante de los presentes abrió él mismo un pliego ó paquete grande en que habia cartas para varios de los circunstantes, lo que yá le habia avisado al oído el Escribiente, que estaba al lado. Tubo vergüenza el Señor Gobernador de mostrar á las claras su ignorancia, y se puso á repartir las cartas por su mano, dandolas todas trocadas, como se supone. Este mismo cogió un dia un Libro, y teniendole al revés y como si leyera en él, exclamó : « ¿ Qué » terminillo es este *pues*, tan chusco ? ¡ A fé que no lo ha » inventado ningun Bonete ni Capilla, sino un Corbata » como yó ! » Presentóle al mismo cierta muger un escrito : él, despues de mirarlo y remirarlo, y como yá bien enterado de su contenido, la dixo muy enojado : « ¡ Demonio ! ¡ Vaya » con Dios, que yá conozco yo á todos los de esta Plaza, que » son unos picaros ! » Entonces le dixo el Escribiente, que se divertia con estas cosas, desquitandose de otras : « ¡ Señor, » si no es eso ! Esta muger lo que pide es Justicia contra Fu» lano sobre un Carabao », etc. « Pensé que era otra cosa » (respondió él), pues que de colera ni lo pude leer. » Y á

este tenor podria contar varios casos del mismo y de otros sugetos, en que por lo menos igualan en mucho á Sancho Panza. Otro conocí que llevaba yá tres Alcaldías, con buenas cuentas y creditos, que él decia, y que no le habian aun puesto ni la mas minima nota ni Fé de erratas en sus cuentas los Correctores de su Magestad. Éste, pues, se tomaba unas zorras tan grandes que llegaban algunas hasta quince dias. El modo de criarlas tan fuertes y gordas era bebiendose media azumbre de Aguardiente y tirarse en la cama. Dormia ó soñaba un buen rato, y luego que la mente quedaba entre dos luces cogia de debaxo del catre otra redoma de lo mismo y proseguia su sueño. Al bolver á rayar un poco la luz de la razon, tomaba otra botella, y asi conservaba gorda la zorra hasta quince dias. Pero esto solo lo hacia quando le salia mal alguna idea, ó perdia en el juego ; que lo ordinario era vivir con dos ratas diarias, comenzando á funcionar la una desde las diez de la mañana hasta las quatro de la tarde y la otra desde las nueve de la noche hasta las ocho de la mañana siguiente. En este tiempo eran continuas sus visiones, que despues las contaba lagrimeando ; y algunos simples y sencillos que no conocian la organizacion de sus ojos le creian y le tenian por Grande Hombre. Pero éste, al menos, sabía leer y escribir.

[56.] » Otro Alcalde conocí de mucha fama en lo plumista. Éste era natural del Perú y su madre de color honesto, con el pelo ensortijado. Estaba casado con una que no contenta con su marido se divertia con otros, de que resultaban algunos disgustos y aun escandalos. Despues de haberla perdonado él algunas veces yá varias travesuras de muger y de haber dado ella palabra de enmendarse, fué cogida en el lance mas sensible para un hombre del honor de dicho Señor. Éste la ultrajó de obra y de palabra, tratandola nada mas que de p... ; la mandó cortar el pelo y la puso presa ; la formó Causa, señalando de Conjuez al que habia concluido la

Alcaldía. Preguntóla éste por rodéos acerca de la materia... pues la forma yá la habia visto. Respondió ella con toda franqueza que era mucha verdad lo que se decia de ella, pero que no la daba mucha pena el asunto, porque sabía muy bien que su marido la sacaria presto de la Prision, como lo habia hecho otras veces. Al cabo de algunos dias la mandó soltar el Señor Comandante, que ese era su oficio antes de la Alcaldía, y la admitió en su Casa con el mismo cariño que antes. » « ¿ Pero es posible (le dixe yo) que unos Señores Alcaldes hagan cosas tan ruines é indignas de sus Empleos ? Parece que vuesa Merced solo me quiere divertir con exâgeraciones : estimaré, pues, que no me diga cosas que realmente no hayan pasado. » « ¿ No dixe al principio (me respondió el Poblano) que en Philipinas todo vá al revés ? Sepase vuesa Merced que quanto hasta ahora llevo narrado lo han visto toíco, toíco estos mis ojos, y aun algunas cosas mas, que no quiero añadir aqui por varios poderosos motivos, siendo el mas minimo el evitar la prolixidad y el nó molestar á vuesa Merced.

[57.] » Otro Alcalde ví que hizo cosas graciosas, si nó grandiosas : no sabía leer ni escribir y se preciaba de Papelista. Era él uno de aquellos Soldados que no pueden parar ni sosegar en ningun Regimiento : despues de varios Tornillos, tomó partido con los Holandeses y fué á parar á Batavia ; de alli le sacó un Capitan Español con otros doce del mismo talento y de la misma ralea, y fué nuestro heroe á dár consigo en Manila. Alli al poco tiempo le dieron una Alcaldía, que no acabó, por sus desatinos. Despues de haberse purgado en la Carcel consiguió un Corregimiento, en donde le succedieron cosas memorables. Era excelente mosquito casado con la chinche. No pasaba dia sin coger su monita, por lo mencs de mediana magnitud. Acabadito de tomar posesion de su Empléo determinó recorrer y socorrer la Tropa de dos Presidios que estaban á su cargo, pero antes de ausentarse

de la Casa Real [34] mandó poner sobre una mesa la caja de la Plata y en las quatro esquinas quatro Soldados sable en mano, diciendo que asi guardaba él el Real Haber; y efectivamente lo guardó tanto que en todo su tiempo no pagó el sueldo á nadie, y alli se archivó lo suyo, lo del Rey y lo ageno. Este Caballero tenia en su sala una frasquera cerrada con llave y al lado un Criado: él se paseaba por la sala, y al llegar á la frasquera sacaba la llave de su bolsillo, mandaba al Criado abrir, bebia un trago y bolvia á guardar la llave, y proseguia en su paseo. Al llegar otra vez á ella hacía siempre las mismas diligencias. Yo se lo ví hacer mas de seis veces, y compadecido del espinazo del Criado y de tantas bueltas como daba aquella bendita llave, le dixe: « Señor, mejor sería poner el frasco sobre la mesa y asi estaria » mas á mano, sin echarse á perder la llave con tanto abrir » y cerrar. » « ¡ Yá me guardaré yo bien de éso ! (me respon- » dió) ; que los criados son unos ladrones y me robarian el » vino. » Dexéle con su thema de pasear y beber ; y duró la funcion hasta la madrugada, que fué preciso acostarle para desollar la mona. Este era su ordinario modo de vivir.

[58.] » Estando haciendo la visita de su Jurisdicion se sentó una mañana de mucho concurso en la silla para oír Misa, y tan lleno llevaba el cuero que al levantarse para el Evangelio se cayó y vomitó alli mismo, llenando todo el suelo de lo que habia cenado ; quedando escandalizados los Indios de vér que tan temprano se habia puesto de aquella manera. Otro dia le dió parte al dicho Señor el Oficial de Guardia de una falta de un Soldado : mandó el

34. La alcaldía mayor o gobierno, donde tenía también su domicilio particular el jefe de la provincia. *Casa real*, de uso extensísimo en Filipinas, pues que se dió también este nombre a la casa consistorial de cada pueblo, no figura, en las acepciones propias de aquel país, en el *Diccionario* de la Academia Española.

Señor Corregidor que le dieran veinte y cinco palos y le pusieran en el cepo. Executado el castigo, fué otro soldado á participar á su Merced que estaba yá cumplida su Orden. « ¡ Hola ! » (le dixo el Gobernador). Parece que ustedes quieren jugar » conmigo. Ordenanza, vaya usted y diga usted al Oficial de la » Guardia que dé á este insolente soldado otros veinte y cinco. » Cumplióse esta Orden, y el Oficial mandó participar otra vez, segun costumbre y deber, su execucion. Pero el Corregidor, mas enojado aun, mandó que el participante recibiera otros veinte y cinco palos. Viendo entonces la majadería del Corregidor, ni cumplieron la Orden ni se le participó yá mas sobre el asunto, porque nunca se hubiera acabado el Entremés. Un dia fué este dicho Señor á visitar al Padre Ministro del Pueblo, y como por ser hora mandase sacar el Padre dulce y agua para refrescar, tomó el Corregidor el jarro y se le cayó al suelo, haciendosele pedazos : el Religioso mandó limpiar y echar los cascos por la ventana. « ¿ Qué hace usted, Padre ? Esto es corregirme á mí la plana. » Sepa vuesa Paternidad que yo soy el Corregidor de la Pro- » vincia, y á mí nadie me puede corregir. » Se levantó luego furioso, se fué á la Fuerza y mandó abocar la Artillería á la Casa del Padre. Y esto lo hacia siempre que con él tenia algun pleitecillo. Este mismo Caballero ponderaba un dia, y fanfarroneando decia : « Señores, me he visto entre tres « Theologos (eran tres Religiosos) que se pasmaron de vér » mis papeles. Todos decian : Estos son papeles de Fulano » (nombraban al Abogado de mas fama), y sepan ustedes » que todos salieron de esta cabeza con solo ese bruto de » Indio que me lleva la pluma. » De los hechos de este buen Caballero se podria llenar un grueso Volumen ; mas lo dicho me parece bastante para que vuesa Merced forme el debido concepto de aquellas Islas.

[59.] » El modo de pagar los Alcaldes á los que les prestaron para la Alcaldía es muy facil, porque ellos son sus

Apoderados y á ellos vá á parar todo lo que los Alcaldes embian á Manila, con lo qual se cobran los dichos y luego lo asientan como quieren. » « Mucho extraño (le dixe yo) la bondad ó la tontera de aquellos Indios, que con tales Alcaldes no se alborotan ni hacen alguna cosa indecente á la dignidad. » « Los Indios (dixo el Poblano) no se puede negar que tienen gran respeto á sus Alcades, y la mejor prueba es todo lo que usted ha oído de sus cosas, y sin tener Tropas verse obligados á valerse de los Indios para todo. Sin embargo, á veces llegan á perder los estribos y hacen vér á los Alcaldes que no son los Indios tan despreciables como ellos piensan. Un Caballero del mismo Cadiz, cuyos honrados hermanos ganaban la vida con el distinguido oficio de *Quebranta-Huesos*, ó como ustedes dicen, Carnicero, ó Cortante ó Cortador; éste, pues, fué á una de las mejores Alcaldías, donde se portó como quien era. Irritó tanto á los Indios con sus injusticias, que un dia le amarraron como á un puerco y metido en una jaula, que alli llaman *tancal*, determinaron llevarle de aquella suerte á Manila; pero por suplicas de los Religiosos en lugar de meterle en la jaula le pusieron un par de grillos y asi lo entregaron ellos mismos al Capitan General, diciendole que les diera un Alcalde de juício y Christiano. A otro Alcalde, despues de haberle rebolcado en el lodo un dia festivo, le pusieron grillos los Indios y lo tubieron en un Calabozo algunos meses ; y la Real Audiencia, con su Presidente á la cabeza, se contentó con escribir en estos dos lances á los Ministros de las Doctrinas para que reprehendieran á los Indios y les amonestasen para que en tales casos recurrieran á la Audiencia y no se tomasen ellos la Justicia por su mano. Esto, nada mas de casos publicos. Y alla vá uno privado y oculto. Yo conocí á uno que una noche se disfrazó y con un Soldado de su Guardia salió á caza de muchachas : subió á casa de unas Mestizas, y éstas, sin respetar á la Authoridad, le pusieron

la cara perdida á chinelazos [35]. Esto fué en la Cabecera. Este mismo, en otro Pueblo, mandó llamar á una al Tribunal, y como ella se resistiera, armaron una zambra que fué un escandalo ; y quando al alboroto acudió el Pueblo, halló á uno y otra sin camisa y medio desnudos, llenos de arañazos, como gatos. Ellos, en fin, son tales por lo comun, y tal el concepto que de ellos tienen los Indios, que en las fiestas de los Pueblos es muy regular hacer Entremeses ridiculos de los Alcaldes y de otros, etc. ; por lo que en muchas Partes han tenido los Ministros que prohibir las tales Comedias.

[60.] » Por lo que hace á la tontera de los Indios, oiga vuesa Merced este casito, y despues juzguelos vuesa Merced. Iba un Alcalde de visita por los Pueblos, y en uno de ellos llamó á uno y le encargó que para la noche le buscase una muger, dandole un peso para ello. El Indio lo recibió y preguntó al Señor Alcalde si queria que la muger fuera casada ó doncella ; á que el Alcalde respondió que fuera lo mejor que hubiera, casada ó soltera. Despidióse el Indio muy cortés y como muy bien enterado y hecho cargo ; y yá algo entrada la noche bolvió á avisar al Alcalde diciendole que yá tenia lo que pretendia ; que le acompañase su Merced, que él le guiaria á la Casa. Fueronse juntos, y al llegar el Indio á un corral de vacas, le dixo : « Señor Alcalde, aqui » tiene vuesa Merced dónde escoger, casadas y doncellas. » Y dicho esto, el Indio apretó á correr y á publicar luego el chasco por todo el Pueblo ; y el Alcalde, avergonzado, se fué á otra parte, con pretexto de estár enfermo. Vea vuesa Merced si son tontos los Indios... Se hacen los tontos quando quieren... Es cosa de gusto vér á los Alcaldes, Comandantes y á casi todos los Españoles de Philipinas

35. Es decir, a golpes dados con una chinela. El léxico oficial trae *chinela*, pero no *chinelazo ;* en Filipinas no menos común que en España *zapatazo*.

hechos unos retablos, llenos sus cuerpos de Santos Christos, Corazones y otras Figuras grabadas y en ellos selladas y marcadas: de suerte que mas se pueden llamar las Islas de los *Pintados* por los Españoles, que por los Indios [36]; pues éstos, á persuasion de los Religiosos, yá no se graban Figuras en el cuerpo, como en lo antiguo, y tienen muy bajo concepto de los que ven *pintados* y *marcados*. »

Capitulo IX

De lo que me succédió en la Carcel hasta salir para Philipinas.

[61.] Viendo el Oidor que corria con mi Causa que yo me estaba aguantando pacificamente mis trabajos y yá sin esperanza alguna de poder pescar mas que lo embargado, se dexó decir que deseaba algun empeño para tener algun motivo de darme libertad. Yo lo supe y se lo conté á mi amigo el Poblano. Éste me dixo: « Si vuesa Merced se halla con animo de ir á Philipinas, como en varias ocasiones me ha dado á entender, preciso es que se dexe gobernar por mis consejos, que todos iran fundados en una larga experiencia. Sepase vuesa Merced que hay muchos caminos ó modos de ir á Philipinas: unos van de Capitanes de Reclutas por sus buenos empeños; otros, que son los mas, van de Polizones, y otros, que tampoco son los menos, van presos, ó como comunmente se dice, *bajo partida de Registro*. Juzgo yo que este ultimo camino es el mas breve

36. En lo antiguo, los españoles llamaron *pintados* a los naturales de las islas Bisayas porque se *pintaban* o tatuaban: de ahí que a las Bisayas las llamasen « islas de los *Pintados* ».

y á proposito para medrar alla, segun lo que alli he visto en muchos años. Si vuesa Merced vá en calidad de Preso, yá en el Navio mismo no se hablará de otro que de Don Fernando de Avellaneda, Alcalde Mayor de la Primería y Primo del Secretario que fué del Virrey. Con esto solo, al llegar á Manila, á porfía iran los Españoles para llevarle á vuesa Merced á sus Casas, porque aunque le tengan por de malas propriedades y por castigado por esta Real Audiencia, éste es el mejor escalon para subir en aquella Tierra, pues que aun los mismos confinados alli por la Inquisicion estan alli muy favorecidos. Digo, pues, que como los de Philipinas son tales quales vuesa Merced acaba de oír, no hay que estrañar nada que se conduelan de sus consocios : llega alli un hombre con buenos creditos y con buenos informes de su buena fama y honradéz, y todos huyen de él como del Diablo ; y al contrario succede si lo llevan alla á titulo de *Picaro* y cargado de cadenas. » Como yo habia gustado tanto de la conversacion de mi buen amigo, le dixe que sin embargo de ser contra mi *hombría de bien* y que me repugnaba en extremo el ir á Philipinas con mala fama y peor nota, me ponia no obstante en un todo en sus manos y me resolvia á ir cómo y quándo á él le pareciese mejor.

[62.] Otro Poblano que alli tambien se hallaba preso por ciertas porquerías que no son ahora del caso, pero que tampoco esperaba vér el claro Sol tan pronto y que con gusto asistia á nuestra tertulia y conversaciones, dixo en cierta ocasion con mucha gracia : « Pues yo, segun he oído decir, creo que presto seré sentenciado á ser trasportado á la China [37], y me alegro de haber adquirido noticias tan indi-

37. Desde la época de la Conquista, a las islas Filipinas se las consideró como una prolongación del territorio sinense : de ahi el llamar *chinos* y *chinitos* a los españoles nacidos en aquel archipiélago, y aun a los que , sin haber nacido allí, allí llevaban largo período de residencia. El dominico Fr. Juan Arechederra, en su sermón en memoria del

viduales de aquella Tierra. » « Paysano (le replicó mi amigo), sepase vuesa Merced que en Philipinas tienen malisima fama los de la Nueva-España : á todos nos llaman alli *Guachinangos* [38], que suena aun peor que *Hereges ;* pero sobre todo los mas aborrecidos son los Poblanos ; y á la verdad se merecen tan mala fama por sus peores hechos. Asi que soy de parecer que vuesa Merced se finja Europeo, só pena de no pasar jamás de Soldado raso. » « ¿ Cómo me he de fingir yo Europeo ? (dixo él) : ¿ no me conocerán por el habla ? ¿ Faltarán alli Paysanos nuestros que me conozcan y me descubran ? » « Todo es facil (dixo el Director) : con que vuesa Merced se haga fuerza unos quantos dias, logrará hablar al modo Europeo, maxîme si toma por norma á un Andalúz, porque de un Poblano á un Andalúz vá muy poco. Procurará vuesa Merced no pronunciar jamás Francisco, caballo, camello, gallina, etc., sino *Fracquito, cabaiyo, cameyo, gayina*, etc., etc. ; y el Señor Don Fernando, como hombre capáz y experimentado, se encargará por caridad de enseñarle otras varias cosas. » « Bien está (le dixe). Por lo que toca á fingir la Patria, alguna industria podré yo dár, porque dias pasados encontré en mi cofre la Fé de Bautismo de un Grumete de Xeréz de la Frontera que murió en el Navio y que me confió algunos encargos : puede vuesa Merced tomarla, que aunque usted tiene, segun representa, como unos quince años mas de lo que ella dice, se podrá disimular con achacarlo á los muchos trabajos que ha padecido. Pro-

obispo D. Manuel José de Endaya y Haro, criollo manilense, dijo, entre otras cosas : « Pasó el Señor Endaya á Mexico... El hechizo de aquel grande Emporio fue *el Chinito*, no se estrañen el termino, que es del vocabulario de ternuras y cariños de aquel Reyno. » — *Estatua de verdadera grandeza...* (Manila, 1739). — En el artículo *Chino* del *Diccionario* de la Real Academia Española no figura la acepción apuntada.

38. Otro vocablo que tampoco trae el *Diccionario* de la Academia Española, como ya queda advertido en la nota 27.

cure vuesa Merced de todas veras no decir mosquito, sino *mocquito ; espáa*, y nó espada ; *eccopeta*, *pit-tola*, etc. ; de suerte que con cargar el acento sobre la vocal que precede á la *s*, ó haciendo cuenta que la consonante que la sigue es doble, está todo hecho. Por lo que hace á la *h*, ustedes yá pronuncian *jacha*, *jorno*, *jigo*, *jigado*, *jiguera*, etc., que es lo mismo que hacen los Andaluces. El cecéo, seséo y zezéo necesitan de algun mayor cuidado, porque en esta parte aun los mismos Andaluces se distinguen, y se conoce á quál de los quatro Reynos pertenecen : si se quiere hacer con violencia, lo conocerán al punto que es afectado, y asi que vuesa Merced procurará valerse en un todo del medio ; esto es, que ni parezca Gitano, ó Arriero, ni tampoco parezca Criollo de aca : no haga jamás distincion de *c*, *s* y *z*, pronunciandolas todas en un mismo tono,, esto es, ni tan suave como la *s* ni tan fuerte como la *z*.

[63.] » Se necesita aun mas. Ha de saber usted que de Xeréz al Puerto de Santa María hay como unas tres leguas de distancia, y que entre medio está el montecito de Buena-Vista ; que el Puerto y Cadiz estan á la vista en las dos vandas de la Ensenada, ó Baía ; que alli cerca está Puerto Real, Rota, Ronda, Arcos, Sevilla en el Guadalquivir y en la Embocadura de éste San Lucar de Barrameda ; todo lo qual y muchas mas particularidades acerca de su situacion las podrá vuesa Merced vér en el Mapa. Procure vuesa Merced en sus conversaciones nombrar siempre alguna cosa de su Tierra y sacar á relucir algun cuento de Vieja, diciendo, v. gr. : « Los Gansos de mi Tierra », etc. Siempre que se ofrezca nombrar á los Guachinangos y aun mas á los Poblanos, hablar mal de ellos ; de Mexico, mal, y peor aun de la Puebla. Con esto solo que vá dicho y con que usted ponga un poco de estudio, en dos meses le hago yo xerezano legitimo. Pero lleve vuesa Merced advertido que nunca se há de meter en honduras ni particularidades de su Tierra ni de las Ciu-

dades que de Andalucía se nombren, sino hablar nada mas que en general de cosas que qualquiera pueda saber, y en viendose apurado con preguntas, escusese vuesa Merced diciendo que salió muy chico de su Tierra ; que con sola esta Cartilla he conocido yo á uno que siendo tan Poblano como vuesa Merced medró mucho á la sombra de los Andaluces, que le dieron bastante la mano. »

[64.] Yo me divertia en la Carcel enseñando al Poblano á fingirse Andalúz ; y él se aplicó tanto, que al cabo de un mes apenas se le escapaba yá cosa en que se echara de vér que era nacido en la Nueva-España. En esto nos entreteniamos, quando á principios de Enero llegó á Mexico la noticia de la llegada del Galeon de Philipinas ; y porque á fines de Febrero salen de Mexico para Acapulco los que en él se han de embarcar, entregué al Poblano-Andalúz la Fé de Bautismo prometida, mudandose desde entonces su nombre y apellido. No me era posible á mí el poder hacer otro tanto en esta ocasion, porque mi nombre habia de saberse por la remision del Proceso, y yá solo me servia de consuelo el considerar que habia yo tenido tantos nombres que bien repartidos podrian formar un mediano Pueblo. Hice saber al Religioso á quien me habia franqueado y con quien me habia descubierto á mi llegada á Mexico que tenia un punto que tratar con su Paternidad. Vino á la Carcel, y enterado de mi intento lo aprobó por fin, y me dió palabra de recabar del Oidor lo que yo pretendia ; lo qual, como no le habia de costar nada á su Señoría, ni un Maravedí mas ni menos le habia de valer yá la ultima plumada, antes con mucha alegría por verse en el caso de acreditar una vez mas su recta injusticia, le fué muy facil el sentenciarme á Destierro y Deportacion á Philipinas por los excesos cometidos en mi Alcaldía... Recibí la comunicacion de la Sentencia con muestras de gran resignacion en lo exterior y con gran gozo y gusto en lo interior. En

el mismo dia intimaron tambien su Sentencia al Poblano-Andalúz; pero á éste le embiaban como á Guachinango, que no tardó en convertirse en Andalúz puro y neto.

[65.] Luego que mi sentencia se divulgó, algunos Caballeros favorecidos de mi *Primo* y otros varios, por deshacerse de mí, mas que por caridad ni cariño, me dieron alguna cosilla, con lo que pude reunir como unos mil Pesos para gastos y en abundancia cartas de recomendacion para Manila. Pregunté yo á mi amigo por despedida que de qué Provincia de España eran los que privaban y dominaban en Manila. « Aqui en Nueva-España (me respondió) hay dos Vandos, que son Montañeses y Vizcaynos ; las demás Provincias suponen muy poco : pues bien, alla es casi lo mismo ; pero se agregan á los Montañeses los Gallegos, Asturianos y Castellanos Viejos ; á los Vizcaynos se agregan los Navarros y demás de por aquella parte. Los primeros estan mas pujantes que los segundos [39], porque éstos son mas gastadores, por lo comun. Fuera de estas dos Parcialidades, hay de todos los rincones de España, y como son pocos se agregan á donde les tiene mas cuenta, menos los Andaluces, que procuran hacer Cuerpo aparte, aunque de poca consideracion » [40]. Supe con gran gozo de mi alma cómo

39. Durante el periódo de la Conquista, que llevó a cabo de una manera admirable el guipuzcoano Miguel López de Legazpi, predominaron (a lo menos entre los hombres de mayor significación) los vascongados ; pero poco a poco fueron éstos cediendo en número, y en el siglo XVIII el predominio de los montañeses y sus afines sobre los demás peninsulares fué considerable. Precisamente los dos títulos de nobleza creados en la primera mitad del siglo XVIII para premiar servicios de vecinos de Manila (marquesados de *Montecastro y Llanahermosa* y de las *Salinas)* recayeron en montañeses ; y en la Montaña nacieron casi todos los nobles que florecieron entonces en Filipinas.

40. Prosigue : *Antiguamente así era ; mas hoy han aumentado tanto los andaluces, que ellos solos contrabalancean mas que todos los otros partidos, y hoy por hoy se puede decir mas bien que las dos parcia-*

no habia en Manila ni uno siquiera de Toledo ni de Segovia, que en mi concepto formaba mi dicha

[66.] Salimos de Mexico la vispera de San Mathias. Iban muchos con plaza de Soldados, todos, casi, Criollos, menos unos veinte Desertores Europeos ; todos iban bien escoltados por Tropa para que no se fugaran [41]. A mí me mon-

lidades dominantes son los de las provincias septentrionales contra los de las meridionales. Palabras que no ofrece duda fueron ingeridas por el que dirigió la copia de que nos hemos servido.

41. Desde los comienzos de la dominación española en Filipinas fué considerado este país como el evacuatorio de toda la podredumbre de ambas Américas, señaladamente la del virreinato de Nueva España. Nada menos que de 1576 son estas palabras del gobernador de las Islas, Dr. Francisco de Sande, al rey Felipe II : « Como en esta tierra ay tan poca gente *(que procedía casi toda de Nueva España)*, no se puede hazer justiçia de matar al que mata ni açotar al bellaco, porque en vn dia nos acabaremos todos, y es menester dispensar, porque el açotado no puede ser mas soldado. » — Carta del Dr. SANDE publicada en el *Archivo del bibliófilo filipino*, de W. E. RETANA, t. II (Madrid, 1896), pág. 65. — En cierto *Breue sumario de lo que se ha escripto y escriue de las yslas Philipinas*, hecho en Madrid en 1593, y que no es otra cosa que un extracto de las cartas del gobernador Gómez PÉREZ DAS MARINAS (Archivo de Indias; doc. núm. 81 del Indice 9º.), se lee : « En Mexico ay vn abuso, que para limpiar aquella tierra de facinerosos y malos los destierran a esta [de Philipinas] a titulo de soldados que siruan aqui a V. Md., y no son buenos sino para estragalla, pegando los malos viçios y costumbres que de alla sacaron a los de aca ; que en vna rrepublica que aora naçe es de mucho inconveniente... y assi estan desacreditadas estas yslas de que aqui no llega vn hombre de bien ... » Los galeones que hacían el viaje de Acapulco a Cavite tenían que llevar fuerte guarnición, porque no era raro que cierta parte del pasaje, compuesta de gente de la peor catadura, intentase rebelarse. Refiriéndose a la tentativa que hubo en el viaje de 1667, escribió Fr. Gaspar de SAN AGUSTIN y refundió a principios del siglo XVIII su hermano de hábito Fr. Casimiro DÍAZ : « Estos y otros semejantes inconvenientes han sucedido en Filipinas, de enviar de Méjico tantos hombres facinerosos y reos de varios crímenes, formando en estas Islas la sentina que reina en ellas ; pues á los que á veces merecieron el suplicio de la horca les confinan aquí con color de enviarlos á que sirvan en las galeras, que de ordinario no hay. Y como es tanta la

taron, sí, en una mula, pero con un par de grillos muy diferentes de los que por mi tierra saltan y cantan por los Campos. Iba hecho cargo de mi persona un Sargento que luego me quitó los grillos, cierto, pero fué para embolsarse el alquiler de la mula. Mas, en fin, ibamos yá en marcha para Acapulco, que dista de Mexico algo mas de ochenta leguas. Habia pasado yo el Puerto de Guadarrama y la Sierra Morena; pero aquellos caminos alla tan celebrados se pueden tener no solo por carreteros, sino por calles hermosas y llanas de Ciudad en comparacion de éste de Acapulco: con decir que los mismos Arrieros, despues de quarenta viages, aun necesitan de Practico y Guia, me parece queda bastante expresada la cosa. Al cabo de doce dias llegué á Acapulco, Puerto seguro y hermoso, pero la Ciudad es una Cabaña de Negros. Antes de entregarme el Sargento al Castellano de aquella Fuerza me montó un trechito en la mula y me calzó los grillos A los dos dias llegaron los soldados y mi discipulo el Andalúz de nuevo cuño, que tambien fueron encerrados en el Cas-

necesidad, por falta de españoles, se ven obligados á darles plaza de soldados, y de aquí van subiendo á los más altos grados militares. » — *Conquistas de Filipinas* (obra citada), pág. 658. — En 1734 vióse en el Consejo de Indias, en virtud de cartas de la ciudad de Manila y del gobernador del Archipiélago, un expediente sobre « los graves perjuicios que causan en aquel Pays los numerosos forzados que embian de Nueva España ». Con tales elementos, no hay que decir cómo sería el ambiente social, y así no es extraño que hombre de espíritu tan culto y elevado como el astrónomo LAPLACE, escribiese : « He hallado en la sociedad de Manila una libertad de maneras, y sobre todo en la conversacion una tendencia á la calumnia y á la malignidad, que me han parecido debian hacerla insoportable á todos. Las mujeres se detestan entre sí y no tienen miramiento alguno á su mútua reputacion; los hombres, llevados á aquel país sólo por el interés, procuran siempre suplantarse por indignas maquinaciones, tan comunes como fáciles bajo un gobierno desconfiado y suspicaz. » — *Voyage autour du monde*, fragmento traducido y trasladado por S. VIDAL Y SOLER : *Memoria sobre los montes de Filipinas* (Madrid, 1874), pág. 279.

tillo hasta el dia del embarque. Luego conocí quánta verdad me habia dicho mi amigo hablando de Philipinas ; porque luego que se divulgó quién yo era, me visitaron casi todos los Españoles del Navio ; que iban bien vestidos, con su bata de Indianilla, y parecian los Gigantes de las Procesiones. Celebróse la Feria del Navio, y el dia veinte y seis de Marzo nos embarcamos al estruendo de la Artillería.

Capitulo X

De mi viage hasta Manila y de lo que succedió digno de notarse.

[67.] El dia veinte y siete de Marzo levó ancla el Galeon con grande alegría de los de adentro y muchas lagrimas de los de afuera, que se quedaban con las deudas que les dexaban los Chinos ; asi motexaban los de Acapulco á los de Manila [42]. Iban en nuestra compañía un Señor Obispo yá consagrado y tres Misiones de Religiosos Europeos ; á esto se reducian y en esto estaban circunscriptos todos los hombres de bien que alli iban, segun el informe de mi amigo. El General del Galeon era un Montañés rico, casado en Manila con una de caudal. Me parecia algo soberbio, pero á mí me trató muy bien, dandome sin pagar camarote y bandeja de primera mesa. Ninguno se dedignaba de tratar conmigo, y debí muchas atenciones á todos los Oficiales y Pasageros. Los primeros dias tubimos muchas calmas, hasta que logrando apartarnos de tierra nos entró un viento Nordeste tan continuado que se pasaban quince dias sin tocar las velas. No

42. Véase la nota núm. 37.

faltaron diversiones en el Navio. Solian algunos Soldados hacer juegos de manos de bastante habilidad, otros cantaban al són de las guitarrillas y otros baylaban, y con variedad nos divertiamos en quanto lo permitia el lugar. Tambien habia juego de naypes, á que yo concurria unas veces de miron y otras de jugador. El juego mas comun era el que llamaban Albures, en que nada hay de discurso ni de diversion: es un juego de mero envite que se usa mucho en Manila y que tiene á muchos arruinados. Yo me instruí medianamente en este juego, y por modo de diversion no dexé de ganar en el viage como unos dos mil pesos.

[68.] Un dia sacó un pasagero una alhaja de bastante valor, pero mucho mas estimable aun por su curiosidad y por su hechura: dixo que la rifaria, que es el modo de vender bien las cosas ; se avaluó en quarenta Pesos, y entramos á cinco Pesos cada uno de los ocho que nos juntamos ; tiramos los dados, y me tocó á mí. Contento yo con la Suerte, dixe que regalaba la alhaja á la Virgen Patrona del Galeon con tal que se rifara al modo de España, para que á voz de pregon se la llevara el que subiera mas el punto y mas pujara. Se convino en ello y la entregué á un Grumete para el efecto ; pero pasó un caso raro y que merece contarse. El General del Galeon estaba durmiendo al tiempo de la primera rifa, y por lo tanto no pudo entrar en ella ; mas luego que vió la alhaja se enamoró de ella, segun publicamente manifestó, pero estaba yá ofrecida á la Virgen y decretada la segunda rifa. Ésta se siguió ; él pujó hasta veinte y cinco Pesos, y se fué á su camarote creyendo que por su respeto ninguno pujaria mas ; pero las puestas siguieron y se remató en el Padre Comisario de Agustinos Recoletos. En esto volvió á salir el General del Galeon de su camarote y quiso llevarse y apropiarse de la alhaja, solo por ser Vos quien sois. Pero el Padre Comisario se le opuso, diciendole : « Señor General, mi postura fué la mayor y la ultima,

y asi, mia es la alhaja. » Comenzó entonces una reñida polemica entre los dos, y como no cediese el Padre Comisario, muy incomodado y todo montado en colera el General del Galeon, le dixo : « ¡ Vamos, Padre, que con un Polizon y una pieza de sayal hay un Comisario de Recoletos ! » « ¡ Vamos, Señor General (respondió el Padre), que con un Baston de puño dorado y doscientos azotes en las espaldas tenemos un General de Galeon de Philipinas ! » Y añadió : « Y si nó, descubrase vuesa Merced las espaldas, que en ellas veran los Señores presentes la verdad de lo que digo ; veran la marca de Valladolid con que estan selladas ; pues mi Padre, que era entonces Oidor de aquella Chancillería, fué el que dió la Sentencia : ¿ no se acuerda vuesa Merced ? » Al oír esta tan inesperada tempestad se cayó el General del Galeon desmayado y como muerto de pesadumbre. Le llevamos á su camarote, le metimos en la cama y procuramos consolarle con que no hiciera caso del dicho de un Frayle enojado ; que ninguno podria creer de su Merced tal vileza, etc. A todos nos pareció mal el dicho del Religioso ; pero como vimos que el General fué el primero en ultrajar á la persona y al Santo Habito que vestia, deciamos : « Él se tiene la culpa ; que se meta con Frayles, que ellos le haran el cerquillo. » Desde entonces casi no salia de su camarote nuestro buen General ; y al llegar á Manila se quexó al Capitan General, pidiendo que obligara al Padre Comisario á desdecirse y á darle una publica satisfaccion. Mas el Gobernador, Capitan General, como hombre prudente y practico en las Indias, le dixo : « Y, Señor Don Fulano, ¿ por qué no descubrió vuesa Merced sus espaldas delante de todos los del Galeon, y no hallando señal en ellas los circunstantes, hubiera quedado triunfante y el Padre Comisario corrido ? ¿ Se atreve vuesa Merced á hacerlo ahora delante de dicho Padre y de los otros que de ello se escandalizaron ? » Entonces dió un profundo suspiro el General del Galeon, como dando á entender que

no queria pruebas de vista. « ¡ Pues aguantar la mecha ! (le dixo entonces el Capitan General), y para otra vez ser mas prudente, sin fiarse en las distancias, porque aqui todo se sabe, y [si] seguimos escudriñando tal vez no sería imposible el que hallasemos al que á vuesa Merced le ojeó las moscas. »

[69]. Procuré yo en el tiempo de la navegacion atender á todo y portarme en todo con honradéz, observando al mismo tiempo el porte de todos y de cada uno ; procuré asimismo el ganarme la voluntad de todos, sin ofender á ninguno, porque siempre creí que que no hay hombre por vil que sea que no se deba de temer, si es enemigo. A mediados de Junio llegamos á las Islas Marianas, que los primeros Españoles llamaron de los *Ladrones*, por lo que en ellas experimentaron. A nosotros nada nos hurtaron; antes bien, alli nos proveyeron de refresco, tanto su amable Gobernador como los Reverendos Padres Jesuitas que administraban en aquel como Limbo. Al cabo de tres dias proseguinos nuestra derrota, y á principios de Julio descubrimos las Philipinas con grande alegría de todos ; pero tardamos veinte dias aun en llegar á la Capital, que recibió al Navio con las mayores muestras de regocijo, por ser el Galeon la mejor y mas abundante cosecha de aquellas Islas.

[70.] Al llegar yá cerca del Puerto, despachó el General del Galeon los pliegos que trahía para el Gobernador, Capitan General, de Philipinas, con todo lo demás del caso ; mandó tambien adjunto un Estado de todo lo que trahía á su cargo. Los demás Oficiales y Pasageros tambien escribieron los mas á tierra, y me consta que algunos daban como noticia interesante el que venía preso un Caballero de muchas circunstancias, llamado Don Fernando de Avellaneda, que habia tenido una Alcaldía en la Nueva-España y que por haberle faltado su primo el Secretario del Virrey padeció seqüestro de todos sus bienes ; y que, finalmente, le embiaban

desterrado á Philipinas mas por miedo de que dicho Caballero escribiera y se presentara en la Corte que nó por motivo justo. Al otro dia de haber fondeado en Cavite, embarcaron para Manila, que está como á tres leguas de distancia, las dos Compañías de Reclutas, y á mí me llevaron con un par de grillos á la Fuerza [43].

Capitulo XI

De lo que me succedió en Manila hasta conseguir el Gobierno de Zamboanga.

[71.] Un mes estube en [la] Fuerza, preso, pero con bastante anchura y visitado de los buenos Vecinos de Manila, que no pararon hasta conseguir del Gobernador, Capitan General, mi entera libertad [44]. Entonces experimenté bien

43. Fuerte o castillo de Santiago, el más importante de todo el archipiélago, donde sufrían prisión los reos de cierta consideración.

44. Las prisiones en Filipinas, tratándose de españoles que no hubieran cometido delito de sangre o caído en la odiosidad de los magnates del mundo oficial, fueron siempre bastante benignas. Caso verdaderamente interesante, el de D. Fernando de Valenzuela, el célebre privado, que había sido, de la reina Dª. María Ana de Austria. Llegó al país (1679) con órdenes apretadisimas para que sufriera la más estrecha prisión en el castillo de San Felipe, de Cavite, donde, en efecto, estuvo hasta que fué indultado, al cabo de diez años; pero no debió de ser muy extremado el rigor que con él se tuvo — digan lo que digan los papeles oficiales —, porque lo cierto es que al ordenar su testamento en la ciudad de Méjico (en noviembre de 1691), asignó mil pesos a un niño de *ocho años*, llamado *Fernando*, natural de *Cavite*, por cuyo porvenir se interesaba decididamente, que se nos antoja pudo ser engendrado por el propio Valenzuela, en el mismo castillo que le sirvió de prisión; donde compuso poesías y comedias, donde tocó mucho la guitarra y donde, con su amena

á las claras lo que mi amigo el Poblano me habia dicho de quánto me importaba y quán mejor me era el ir á Philipinas en calidad de preso. Salí, pues, de la Carcel, y aunque no me encontré con ninguno de Toledo ni de Segovia, casi todos me llamaban *paysano*. Ofrecieronme varios sus Casas para mi habitacion, pero no acepté ninguna : les dí muy politicas gracias y opté por vivir solo en Casa propria, aunque alquilada á costa agena. Raro era el dia en que no me embiaban el coche de varias Casas para salir á pasear, acompañandome los Caballeros de mayor estofa. Todos gustaban mucho de oirme referir mis desgracias en la Alcaldía y mostraban gran compasion en toda la Ciudad, donde era muy freqüente la conversacion sobre *el Caballero Avellaneda*. Unos decian : « Este Caballero ha experimentado lo que es tan comun en las Indias, de ser mas perseguido quien mejor se porta. » Otros, y eran los mas, me mostraban cariño por creer que injustamente me habian castigado y por juzgarme incapáz de maldad. Yo, como digo, era estimado de todos y tenia entrada en todas las Casas principales. Como la Ciudad es pequeña y hay mucha ociosidad, todo se habla, de todo se murmura y todo se sabe; porque hay muy poca union y menos caridad entre los Vecinos : yo me llevé la maxîma, para ser bien quisto de todos, de no contestar en las murmuraciones ; antes les daba á entender que mi porte caballeresco no gustaba de andar indagando vidas agenas, pero con todo me complacia en oír para imponerme bien de las costumbres del Pays, que barbaramente llaman *Constilacion*, ó Aclimatacion. Por el frasicismo [45] ó acento conocia yo los pañales de todos; era gusto oír los terminos de que sembraban las conversaciones : muchos, por decir Pigméos, decian *Pirinéos ;* raro se halla que no diga *estogamo, dem-*

conversación y gran saber de cosas mundanas, cautivó el ánimo de sus asiduos visitantes, casi todos ellos religiosos.

45. En el manuscrito : *feaccismo.*

pues, trahiba, diendo, trempano, Grabiel, Catreal, etc. Gustaban mucho de mi conversacion, porque segun ellos decian los Toledanos son los que mejor cortan el Castellano. Casi todos los Vecinos parecen Oficiales Mayores de Covachuela, segun el numero de Escribientes asalariados que tienen en continuo exercicio; de suerte que quando el Galeon sale para Nueva-España suele llevar quando menos treinta grandes cajones de cartas, que equivalen á las dos Americas juntas. Ello era que hallé alli mucho mas en todas materias de lo que yo habia oído en la Carcel de Mexico, y para que se forme un minimo concepto de lo que Manila es, referiré un casito que nunca podré olvidar.

[72.] Pasaba una Procesion en que llevaban un Jesus Nazareno muy devoto por junto á una puerta donde habia Guardia; el Soldado que de centinela estaba, exclamó : « ¡ Ah, Señor ! ¡ Dichoso Vos, que de aqui á un año yá nadie os conocerá en esta Ciudad ! » Refirieron al Gobernador, Capitan General, lo que el Soldado habia dicho, y lleno de religioso zelo le mandó llamar para castigarle, mandandole muy enfadado repetir lo que habia dicho, y despues le preguntó que qué era lo que con aquéllo queria decir. El Soldado respondió : « Señor, lo que yo queria decir, y dixe, fué que teniendo su Divina Magestad mas de cinco mil azotes en las espaldas, siguiendo el estylo de Manila sería muy estimado, porque aqui llegan Españoles que yo conozco con solos doscientos azotes y al año yá van en coche proprio, porque solo se atiende á los Picaros. Yo (prosiguió el Soldado) sirvo al Rey en Manila veinte y tres años há; no soy borracho, ni ladron, ni hasta ahora me han dado el menor castigo, ni tengo la menor nota en mi Hoja de Servicios, y con todo eso no he pasado de Soldado raso, teniendo el mando de las Compañías algunos que... » Interrumpióle el Gobernador, y averiguada la verdad del caso le hizo Alferez.

[73.] Ví cosas muy raras en Manila. Algunos Españoles se casaban con viudas que podian ser sus abuelitas solo porque tenian caudal, y conocí algunos que heredaron bastantes Talegas con quatro cariños que hacian á las viejas, mostrando tener zelos de ellas, con lo que no sabian las abuelitas qué hacerse con sus maridos ; pero no sabian ellas que aquello no era mas que pura engañifa, pues tenian sus buenas mozas asalariadas con quienes tratar mas de cerca que con sus mugeres [46]. No dexaron de insinuarme algunos casamientos de buenas conveniencias por su buen dote, y me decian que no reparara en si eran viejas ó mozas, que en haciendo lo que ellos, todo se componia. « Y aun es mejor (decian) en esta Tierra casarse con sesentonas, porque luego se logra el despacharlas, y asi se queda uno luego viudo, libre y con caudal. Repare que en Manila son muy pocos los que se casan por amor, como deben, sino por el interés. » Yo me excusaba de casarme con decir que tenia dada palabra á una Señora de mi igual en Toledo ; pero mis buenos amigos me redargüian diciendo que tal vez la dicha Señora, cansada yá de esperar y acaso sabiendo mi desgracia, habria yá tomado estado, porque las mugeres son muy veleidosas y caprichosas, ó que tambien podria haber muerto ; que mi vuelta á Toledo era muy dificil ; y añadian : « Aun puede vuesa Merced lograrlo todo casandose como muchos hacen, y en enviudando en breve, se retirará vuesa Merced rico y

46. Podríamos citar algunos nombres de criollas de la aristocracia manilense de aquel tiempo casadas en segundas y aun terceras nupcias siendo ya de *cierta edad*. Este ansia de marido, si en unas fué motivado por mera exigencia orgánica, cuando no por ufanía social, en otras lo fué por tener a su lado quien velara por sus intereses. De todas suertes, los que se casaban con viudas más o menos maduras era notorio que lo hacían por mejorar de situación económica, sirviéndoles casi siempre el dinero de la esposa para buscar fuera del domicilio conyugal compensaciones de cierta índole. En este respecto, pasaba allí lo que hoy vemos en Europa.

libre á disfrutar en Toledo con todo sosiego los amores que alla ha dexado. » A todo esto respondia yo con mucha cordura y llevando siempre adelante las honradas maxîmas de Caballero Christiano, hasta que dexaron de molestarme con semejantes especies, al vér mi constancia.

[74.] No solo tenia yo entrada en las Casas particulares, sino tambien en el Palacio del Señor Gobernador, Capitan General, que me daba mas que bastante con admitirme en su Casa, y á su trato y conversacion. Es verdad que no me gustaba mucho el tratar tan de cerca con tales gentes y que á menudo me iba á los Santuarios de mi devocion... y para hacer esto con más disimulo procuraba que me hallasen y me viesen en las habitaciones de algunos Religiosos conocidos y de mas fama... El Gobernador era casado en Europa, pero habia dexado alla la familia y aqui solo tenia un hijito á su lado. Apenas se le oia hablar sino de *Pesetas;* todos los dias sacaba la conversacion de que tenia dos hijas doncellas y que necesitaba buscarlas dote correspondiente á hijas de un Capitan General, que por lo menos deberia ser de cien mil Pesos para cada dote. Y segun lo que yo veia, no parecia sino que hacia cuenta de acomodar cinqüenta hijas, como Danae. Su hijito procuraba por su parte á la sombra del Padre recoger, para de Capitan graduado que era saltar á Mariscal de Campo en propriedad. No era escrupuloso el dicho Señor Gobernador en recibir aunque fueran juegos de hebillas de Oro, por ordinaria que fuese la hechura. Hacia burla de todos y decia publicamente que quien tiene *Pesetas* todo lo puede. Y sobre esto contaba varios cuentecitos que confirmaban sus procederes. No daba empleo, ni chico ni grande, sin la proporcionada paga, y el que mas daba, de contado tenia mayores meritos. Cierto Padre Provincial le habló, empeñandose para que diera un Gobierno á un sugeto que publicamente conocian todos y que tenia algunos meritos, y le respondió : « Padre Provincial, déme

vuesa Reverencia seis mil Pesos y le daré en blanco el Despacho para quien vuesa Reverencia guste poner. » Solian algunos en la conversacion sacar algunos casos tragicos de algunos Gobernadores, y él respondia : « Esos Caballeros eran muy tontos; á mí, estoy seguro, no me sucederá eso, porque tengo bien amarrado el dedo con Talegas en la Corte, y á mi Juez de Residencia yá le sabré yo acallar con lo que se alla[-nan] los mas altos picachos de dificultades. » Y por acabar yá con esta relacion, digo que á boca llena decian que no se acordaban de haber visto Gobernador mas *Pesetista* en las Islas ni que con tanto descanso llevara el agua á su molino ; aunque, segun yo creo, para el Vulgo todo lo pasado es lo mejor...

[75.] Sin embargo de lo mucho que su Señoría me favorecia verbalmente, no me atrevia yo á pedirle Empleo alguno por no tener *Pesetas*, que era para él el unico merito. Asi andabamos, peseteando [él] y yo procurando imponerme á fondo de las cosas de Manila, quando de Zamboanga llegó Despacho avisando la muerte del Gobernador de aquella importante Plaza, que quedaba directa é inmediatamente en manos del Sargento Mayor. Publicó el Señor Gobernador, Capitan General, la noticia para que acudieran los Pretendientes ; llamó al Apoderado del que quedaba Interino, para vér qué instruciones tenia. Éste tenia orden de no afloxar mas que mil y quinientos Pesos por la propriedad de tal Gobierno, considerando que estaban yá esperando Gobernador nuevo en Manila y que era muy natural el enviarle Succesor á él tambien, por coger la Regalía. El Señor Gobernador, Capitan General, respondió al Apoderado que no se atrevia á confiar el Gobierno de la Plaza al Interino por ser muy mozo, y que le era preciso proveer el Empleo en otro sugeto mas condecorado ; pero la mocedad y falta de decoro del Interino era solo el no subir siquiera á tres Talegas. Viendo su Señoría que ninguno se explicaba mas

alto, por el mismo rezelo que tenia el Interino, me llamó á mí y me habló sobre el asunto. Yo le digo : « Señor, yo soy un pobre que apenas tengo con qué mantener la decencia de mi estado y no podré agradecer á vuesa Señoría el beneficio que intenta hacerme. » Entonces me dixo sonriente : « No se apure usted, que todo se compondrá. Yá puede usted haber notado el especial cariño que le tengo, y que deseo su adelantamiento. El Situado de aquel Presidio viene á ser de unos catorce á quince mil Pesos al año : yo daré Orden para que se le entreguen á usted, y dexandome á mí quatro Talegas para responder á las eventualidades que podrian surgir con respecto á usted, con las otras diez restantes se puede usted aviar muy bien y buscarse comodamente la vida en aquel Presidio ; pero, sobre todo, esto aqui se queda entre los dos, y usted nada diga de este caso, pues yo solo lo hago con el unico fin de favorecer á *Don Fernando de Avellaneda*. Procure usted desde ahora informarse de aquel Presidio... y corra la diligencia como si tal cosa aqui no hubiera pasado... en la firme inteligencia que yo siempre seré protector de los hombres honrados. » Acepté el envite, admirado de la destreza del Gobernador en hallar quien le diera las quatro Talegas que él se habia propuesto, quando el que mas le habia ofrecido una y media.

[76.] Mucho estrañaron en toda la Ciudad mi promocion, porque les constaba que yo abominaba el comprar Oficios, y por saber que el Señor Gobernador no los daba de otra suerte. Ellos lo atribuian á la buena voluntad de su Señoría para conmigo, y alababan mucho la accion de proteger y amparar á un Caballero pobre, porque no sabian este nuevo modo de codicia y de *busca*... Luego que tube mi caro Decreto, corrí la diligencia de buscar fiadores, Apoderado y de sacar las Instrucciones del Señor Capitan General y de los Oficiales Reales, que tubieron la generosidad de darlas gratis, porque se copiaron de las antiguas, sin reparar que

á muchas cosas estaban dmudadas ; pero en Manila no yhacen caso sino de lo que se á en retorno, que llaman *Derechos*. Habia habido en Zamboanga Religiosos de San Juan de Dios para la asistencia del Hospital que se habian yá retirado á Manila mas de diez años atrás ; y con todo, porque el Gobernador de aquel tiempo en aquel Presidio avisaba de la necesidad de componerles la Casa de su morada, desde entonces á todos los Gobernadores que habian ido, que serian unos ocho, les daban por uno de los Capitulos de Instruccion el que ayudaran á dichos Religiosos á acabar de componer y reparar su Convento ; y por mas que los nuevos Gobernadores hacian presente y reclamaban sobre este Articulo, les respondian los Oficiales Reales : « Tome vuesa Merced lo que le dán, porque si nó sería preciso hacer otras *Instrucciones* nuevas, y le costarian á vuesa Merced mas de lo que piensa. ¿ Cree acaso vuesa Merced que aqui no tenemos otras cosas á que atender ? »

[77.] Me informé y supe que en Manila residian tres Caballeros que habian gobernado la Plaza de Zamboanga: fuí á visitarlos para que me dieran alguna luz de lo que me convenia hacer en Manila antes de salir para mi destino. Era el uno chiquito de cuerpo, pero con grandes tacones ; nariz aguileña, zambo de piernas, Criollo de la Tierra y en todo y por todo un chisgarabís ; conocí luego por lo que me percibí en la conversacion que no sabia leer, y que era de quien el Poblano me contó el casito de trocar las cartas... Fuí á visitar al otro, que era Europeo y de buena presencia, ó como suele decirse, de fachada de Casa grande, y nada mas, porque ni sabia hablar seis palabras seguidas... Visité por fin al tercero, que era Criollo de Manila, muy capáz y sin Santos Christos grabados en los brazos, como los dos primeros : andaba con el cuello torcido, como tortuga ; el vestido muy llano, con fondos de sudor y manteca ; la peluca parecia nido de ratones ; tan flaco y descarnado

que parecia un esqueleto ; y segun despues me dixeron parecia hermano del *Licenciado Vigilia*, de Segovia : mis barruntos son que si su hermano no era, al menos era de aquella Descendencia por via recta. Sea ello lo que quisiera, él me recibió con mucha finura y agrado y me alabó mi Prebenda. « Vuesa Merced es nuevo en la Tierra (me dixo), y no tomará á mal el que yo como algo mas practico le dé algunos avisos para aquel Gobierno. Lo primero, ha de saber vuesa Merced que Zamboanga tiene fama de malsano : creo que algo hay de eso ; pero yo viví alli mis tres años sin especial novedad en la salud : á mi buen regimen atribuian todos el que no me hubiese muerto, segun lo que padecí. Le puedo asegurar á vuesa Merced que jamás hice en mi Casa excesos ni en comida ni en bebida. Mi trato ordinario era : por la mañana, un taza de chocolate algo aguado y clarito ; á las nueve y media, todos los dias, iba á visitar á los Padres [47], que luego mandaban sacar algun bizcocho y un traguito de lo muy bueno; estaba alli un ratito conversando y me volvia á mi casa fumando un buen tabaco, que regularmente me duraba hasta el dia siguiente, porque los mios, ó no eran tan buenos, ó al menos á mí no me gustaban tanto... A las once y media dexaba el trabajo y me sentaba á comer : el *ante* era un huevo del dia ; luego, un platito de mongos [48], y al fin dulce y agua. Este era mi invariable methodo, fuera de algunos dias que me convidaban, ó el Sargento Mayor ó los Padres, en que comia á lo mundano, pero casi siempre me costaba algun empacho y sendas lavativas ... » Si yo no supiera cierto que el tal dicho Caballero era Criollo y que manifestaba

47. A los padres jesuítas, únicos regulares que había a la sazón en Zamboanga.

48. Fruto de la planta leguminosa del mismo nombre ; constituye uno de los alimentos más generalizados en Filipinas : *Phaseolus mungo*, Bl. A pesar de lo mucho que los botánicos han encarecido la importancia del *mongo* (que tiene analogía con la lenteja), esta voz no figura en el léxico oficial de la lengua castellana.

tener algo menos edad de la que correspondia al *Licenciado Cabra*, creeria que era el mismo, mismisimo, que solo por perseguirme habia venido á resucitar á Philipinas...

[78.] Él prosiguió diciendo : « Vuesa Merced, naturalmente, llevará Sargento Mayor nuevo; pues bien, yo le aconsejo que escoja algun pobre Diablo de Oficial de esos tontos que andan por ahi arruinados para que por su nulidad y pobreza no le pueda hacer mala obra en la Tienda. Quando llegue vuesa Merced á tomar su Gobierno, baxo qualquier pretexto detenga el sueldo de la Tropa por algunos meses, porque los Soldados son unos desdichados despilfarradores, la mayor parte casados, ó como casados, que para lo que estamos hablando es lo mismo, y si cogen el sueldo, prompto malgastan la Plata comprando cosas inutiles á los forasteros, con lo qual se quedarian hacinados en la Tienda de vuesa Merced los comestibles y los generos que del otro modo debian de servir para vestir á sus familias, y crea vuesa Merced que realmente luce mucho un Presidio quando la gente vá bien aseada y vestida. Yo les detube cinco meses el sueldo por lo dicho ; pero ellos fueron tan ingratos que me acusaron de cruel, quando todo era por su amor. Por lo que toca á los precios de sus generos, vuesa Merced es el dueño y hará lo que quiera y mejor le pareciere ; solo le advierto una cosa, y es que no consulte vuesa Merced escrupulos con los Padres, por[-que] ellos, encasquetados con su Moral de Europa, no se hacen cargo de que estamos en otra Tierra y que un pobre Gobernador ha dado su agradecimiento al Capitan General, ha tenido otros varios gastos y le cobran con rigor la Alcabala, y ello de alguna parte ha de salir.

[79.] » Sepase vuesa Merced que en aquel Presidio hay bastantes Cocales, con cuya Tuba ó Vino se embriagan los Soldados, de que se originan despues pleytos con sus familias, faltas á la Guardia y muchisimo abandono de la Disci-

plina Militar, etc., etc. Yo informé muy á lo largo contra dicha Tuba y propuse el proyecto de que se hiciera Aceyte. Me murmuraron mucho, diciendo que lo hacia para que emplearan todo el sueldo en mi Tienda ; pero sea lo que quiera, el Superior Gobierno la mandó prohibir por Bando público. Los Oficiales de aquella Plaza tienen el sueldo corto ; pero si el Gobernador quiere se puede quedar con todo haciendoles ir vestidos como corresponde á Oficiales del Rey de España. Otras muchas cosas pudiera añadir, pero las omito porque vuesa Merced, segun infiero, se habrá hecho yá cargo de que no vá á mudar de temperamento ni á tomar los ayres á aquella Provincia. » Con estos tan sanos y buenos consejos, y otros por el estylo que me dieron los practicos en la *busca*, apuré los Despachos, saqué el Situado, pagué al Gobernador lo prometido, empleé quatro mil pesos en generos de poco valor, compré un Champán (nombre de Barco Chino [49]), y con una Embarcacion del Rey que iba acompañandome para mi seguridad, emprendí el viage.

Capitulo XII

De lo que me succedió hasta llegar á Zamboanga.

[80.] Prevenido yá con todos mis Despachos é instruído en todos los modos ordinarios de *buscar*, como tambien en las costumbres de la gente de aquel Presidio por las buenas con-

49. Las palabras *nombre de Barco Chino*, que van entre paréntesis, acaso las ingiriese el que dirigió la copia. De todos modos, bien será que conste que el *champán* que define la Academia Española en su *Diccionario* no es precisamente la embarcación sínica tan generalizada en los mares del Extremo Oriente, y en todos ellos conocida con el mismo nombre de *champán*.

versaciones del hermano del Licenciado Cabra [50], en quien noté una suma curiosidad, pues en qualquiera punto que se tocaba me abria luego un gran tomo en folio, todo de su puño y letra, que él llamaba *Diario*, y me leia quatro ó seis hojas, en que estaban consignadas hasta la mas minimas menudencias ; en fin, alli estaba todo. Supe tambien cómo en dicho Presidio habia en otro tiempo uno que habia dirigido á dos Gobernadores y que estaba alli desterrado por una friolera, esto es, por haber dicho unas quantas Misas y haber confesado, siendo tan Lego como yó : habia sido castigado por la Inquisicion de Mexico á ser deportado á Philipinas. Esto no obstante, él fué bien recibido en Manila, teniendo mucha cabida en las principales Casas, sin desdeñarse ni aun los mas distinguidos de sentarle á su mesa, hasta que no sé qué otra travesurilla hizo que por de pronto fué puesto en la Galera de Cavite, y de aqui á su debido tiempo y por convenir asi, segun decian, fué conducido al Presidio de Zamboanga con un grillete. Para con aquellos Gobernadores que dicen *dempues* y *estogamo* era este tál el *non plus ultra y* un pozo de Ciencia ; y como él era vivo, servicial y locuáz, llegó á ser el todo ; hasta que se murió el que le protegia y se mudó el Gobernador, embiandole el Succesor con una cadena á otro Presidio para librar á Zamboanga de tal bicho. En Manila me hablaron muchos Caballeros por él, diciendome que me podia ayudar mucho en el Gobierno, por ser muy expedito y capáz y nada delicado de conciencia. En vista de estos empeños, pedí y obtuve que el Capitan General diera las correspondientes ordenes para que dicho *Misero* fuera buelto á Zamboanga para responder á los cargos que tal vez resultarian contra él, y alli castigarle segun su merito ; pero en realidad mi animo era valerme de su habilidad. Y aunque me disonaba mucho

50. En el manuscrito : *de Cabra*.

el haber de tratar con un azotado por la Inquisicion... sin embargo de acordarme de mi Señora Madre... me ocurrió aquel dicho : *Cum fueris Romæ, Romano vivito more.*

[81.] Salí, pues, de Cavite con mi Sargento Mayor, que era casado y en un todo conforme con las Partidas que me dictó el del *Diario*, porque era un mozo Europeo nada amigo de *buscar* y tan pobre que habia de estár solo atenido á su sueldo. Hasta Ilo-Ilo no hubo novedad, tratandole yo siempre como á hijo ; pero alli comencé yá á aborrecerle, porque se puso á jugar con el Alcalde, que segun lo que yo ví era el mismisimo mismo de quien me habia dicho el Poblano que se tomaba las turcas de quince dias, y cogiendole mi Sargento Mayor enzorrado y enratado, le ganó mas de mil Pesos, que yo los juzgaba como mios, pues á haber sido yo el de la Partida me los hubiera embolsado sin falta. Empecé desde entonces á mirar al tal Sargento Mayor con desprecio, pareciendome que teniendo yá tanta Plata no sería en adelante tan humilde, ni yo podria yá cogerle el sueldo en mi Tienda.

[82.] Como nuestra demora en Ilo-Ilo iba larga, me pidió licencia mi buen Sargento Mayor para pasar á Isla de Negros á ciertos negocios : se la concedí yo con mucho gusto para que otra vez no volviera á jugar con el Alcalde, y creí que quedandome yo solo con él le daria alguna buena entrada cogiendole con los cascos calientes ; pero conocí luego que Dios no ayuda á los [que] ván con mala intencion, porque yo estube enfermo toda la temporada, sin poder salir de Casa, ni menos jugar con el Alcalde ; y el dichoso del Sargento Mayor en Isla de Negros la emprehendió con tal ahinco con un Señor Clerigo Cura, que éste ni Misa dixo los Domingos por jugar, ni menos se acordó del Breviario en un mes. Perdió el dicho Cura tres mil Pesos, aunque no pudo pagar sino mil, y asi mi Sargento Mayor se halló con mas de dos mil Pesos efectivos, que para mí eran otros tantos

alacranes que continuamente me picaban. Empleó yá el dicho Mayor en Ilo-Ilo parte de su Caudal en generos para poner tambien su Tienda en Zamboanga. Con esto, pero pretextando otros motivos, tube con él algunos debates y sinsabores, tratandole de soberbio, etc. ; pero los Padres, que penetraban mi envidia, mediaron, se empeñaron por él, exôrtandole en mi presencia á que como á Superior me tubiera mas respeto. Hicimos por fin y por entonces las paces ; y yo le prometí mil cosas sin animo de cumplirlas, como despues se verificó. Llegamos al cabo á Zamboanga, y habiendo saltado en tierra con todos los honores de Gobernador, tomé posesion de mi Empleo con toda paz y quietud.

Capitulo XIII

De mi entrada en el Gobierno y cosas que hice.

[83.] Tomé yo posesion de mi Gobierno á mediados de mes, y para cobrar buena fama dexé á mi Antecesor que el Socorro de todo el mes corriera por su cuenta. Agradeciomelo mucho, y fió á los Soldados lo correspondiente á un mes entero ; pero tambien por baxo cuerda fuí fiando al mismo tiempo, para pegarle chasco y para que viendo él que no podia cobrar, me regalara la lista de sus Deudas [51]. Al Sargento Mayor le dixe que en prueba de la buena harmonía y amistad que queria conservar entre los dos, le destinaba la Compañía Pampanga, que podia producir cien Pesos al mes para su Tienda, mandando á mi Tendero que no fiase

51. *Sic.* Se nos figura que el Autor escribiría : *lista de sus Deudores.* Así expresado parece más correcto.

á dicha Compañía. Quedó con esto muy contento mi Mayor, y todos pasmados al vér una accion tan generosa y que ningun Gobernador habia hecho jamás, pues todos mis Antecesores habian cargado y arramblado [52] con todo. Luego que yo supe que en la Tienda del Mayor se habian provisto y cargado bueno-bueno los Pampangos [53], mandé avisarles que no [obstante] lo dicho podian sacar de mi Tienda quanto quisieran, aunque lo hice con bastante disimulo, poniendo los generos en otra Casa, porque tanto se apoderó de mi corazon la codicia, que procuraba yo que mi Mayor se quedase sin generos y sin Plata, pues el tál no era muy malicioso y sí de muy buen corazon, y creia á ciegas en mis buenas ofertas.

[84.] Como yo estaba en el animo de seguir aquel consejo de *retener el sueldo* y qualquiera otro que me tubiera cuenta, por mas que clamaban y yo veia bien clara la necesidad, no obstante, yo me excusaba con mis muchas y graves ocupaciones en el nuevo Empleo, diciendoles cariñosamente que no les hacia falta el sueldo, supuesto que mi Tienda estaba abierta á todas horas y [en] ella se fiaba á todo el mundo y se daba á los Soldados quanto pedian. Y aun añadia : « Si yo doy ahora tan presto el Socorro, la mitad de la Plata se la buelven á llevar las Embarcaciones para fuera de la Provincia y yá no bolverá á entrar jamás en este Presidio : por lo tanto, mejor será aguantar un poco y lograremos el que la Plata del Situado vaya circulando de mano en mano sin salir de aqui. » Estas y otras especiosas razones eran mi alegato para retener el Situado.

52. En el manuscrito : *arramplado*.

53. Es decir, los individuos de la *compañía pampanga* de que se habla unas líneas más arriba. Con naturales de la provincia de la Pampanga, a partir de mediados del siglo XVII, formáronse algunos núcleos milicianos que dieron en todo tiempo excelentes resultados, mayormente los adscritos a los servicios de ingeniería militar.

[85.] Al poco tiempo llegó á Zamboanga aquel *Misero* que yo esperaba para que fuera mi Director. Le puse en el Castillo con orden terminante que no le dexaran salir ni aun le permitieran escribir, porque me convenia hacer creer que no me valdria de él si no para castigarle, segun sus meritos ; pero por la noche lo llamaba yo á mi Casa y gastaba con él muchos ratos en tendida conversacion. Él me hacia los borradores de las cartas y los expedientes que se ofrecian, por no estár yo aun al corriente del estylo de Philipinas. El modo de hablar de este Famulo era de Andalúz con bastante *ceceo* : él se fingia Europeo y contaba muchas mentiras que solo creian los bobos ; era de aquellos habladores de avenida que con lo que á él le sobraba de charla podian habilitarse de parlones mas de veinte mudos. En fin, parecia no haber nacido sino para adular y dár gusto á los Superiores. No se avergonzaba ni se acobardaba quando le mentaban su procesion pública por las calles de Mexico, antes bien hacia de ello gala, y decia que su gran capacidáz le habia hecho caer en aquellas niñerías.

[86.] Viendo él que yo estaba dispuesto para todo lo malo, me habla largamente, diciendome : « Señor, estamos en una Tierra capáz de bolver loco al mas cuerdo. Un Señor Gobernador de Zamboanga no es un *Quidam*, sino una persona muy caracterizada, y me persuado que quando vuesa Merced ha conseguido este Gobierno, seguramente tiene meritos para el Virreynato de Mexico, porque en las Indias no se premia ni la centesima parte de los servicios. Sin embargo, el hombre debe de tomar lo que la Suerte le ofrezca, y como dice Platon no pelear contra la Fortuna, porque esta Señora es una Dama muy melindrosa. Si los dos Gobernadores de esta Plaza que se fiaron de mi Direccion hubieran tenido bastante valor para poner en execucion y practica mis proyectos, ellos hubieran triunfado de sus Enemigos y yo no hubiera sufrido los desayres que son notorios ; mas ahora

que veo en vuesa Merced tan agigantado espiritu procuraré instruirle para que salga de su Gobierno con honra y provecho, que muy pocas veces se juntan. Vuesa Merced tenga entendido que quanto los Reverendos Padres le puedan aconsejar y decir lo sé yo tan bien ó mejor que sus Paternidades, con la diferencia que ellos siguen una Moral muy austera y añeja, y por lo tanto yá semi-caduca [54] ; pero yo sabré darle á vuesa Merced el verdade[-ro] y acomodaticio sentido de todas las Leyes Divinas y Humanas, segun que oy se usa y practica. Yo haré conocer al Mundo que el Gobernador de Zamboanga es un Magistrado *todo substancial*, sin dependencia alguna de *Entes Quimericos*, como dicen los Peripateticos ; que obra con mas absolutismo que el mismo Capitan General de Manila, porque éste tiene á su lado á los Señores Oidores y á los Ecclesiasticos, que todo se lo censuran y aun se oponen á sus mejores proyectos, amen de los Señores Oficiales Reales, que en tocando al Real Haber son unos Linces. Vuesa Merced con un buen Director lo tiene todo, sin necesitar ni de la Visita del Fiscal ni del Informe de los Fiscales Reales... Vuesa Merced se confesará, por cumplir con la Iglesia, aunque yá vá esto cayendo en desuso, y si le so[-bre-]viene algun achaque muy grave, entonces, como dice Galeno, ni el Medico puede visitar mas de tres dias al enfermo sin que reciba los Santos Sacramentos, só pena de incurrir *ipso facto* en todas las Censuras que contiene la Clementina *Si furiosos*, etc. ; *De quantitate mollis*, etc., etc.

54. En el manuscrito : *siguen* UN *moral muy* AUSTERO, *y por lo tanto ya* SEMICADUCO. Como se ve, el género masculino se mantiene persistentemente. Más adelante (§ 109), se lee : *por su eminencia en* EL *moral*. Y ya hacia el fin (§ 111), una vez más se mantiene la forma masculina : *en Filipinas se usa* OTRO *moral muy diferente* DEL *de Europa*. No es creíble que el Autor incurriese tan repetidamente en la equivocacion de hacer masculino lo que fué toda la vida femenino. Precisamente en el § 20 se lee : *sabia bien* LA *Moral*. Sin duda el plumario confundía la ciencia con el árbol.

A Misa se vá por mera Politica, y aun por distraccion, como asi mismo á todo lo demás, para que no digan...

[87.] » No ignora Vuesa Merced que las Costumbres llegan á adquirir fuerza de Leyes, como está constante y expreso en las de Toro y en varios Lugares de las Partidas; aqui hay costumbre muy antigua é inveterada de que el Gobernador se apodere de todo el Situado, lo qual es muy facil de hacer, y jamás se ha reparado en Manila nada sobre este particular : prueba convincente de su rectitud. La Real Hacienda abona el sueldo de veinte Pesos para un Proveedor-Contador, siete Pesos y medio para dos Escribientes y tres Pesos para un Escribano, que son treinta Pesos y cuatro Reales al mes; vuesa Merced siempre ha de tener Criados; señale, pues, y dé á cada uno el titulo de Contador y á otros dos de Escribiente, aunque nada entiendan, porque todo se remedia con emplear dos Soldados de buena letra dispensandoles las Guardias, y asi tiene vuesa Merced Escribientes de balde. Por lo que toca al Contador y al Escribano, corren de mi cuenta; yo haré todos los Escritos á éstos concernientes, y aunque no me sea licito firmarlos por mis pecados, lo puede hacer qualquiera otro. Todos los Sirvientes de la Casa Real pueden tener plaza de Soldados, que valen á dos Pesos cada una, y dandoles uno á ellos en ropa, ganará vuesa Merced tantos Pesos quantos Criados tubiere, y los tendrá con esto bien contentos y pagados. Vuesa Merced no repare en la Ordenanza Militar, que prohibe las plazas supuestas, pues en toda ella no se hace mencion del Gobernador de Zamboanga ni cosa á él parecida ; y como aquella regla del Derecho, dice : *Sermo communis nominen tangit*, los privilegios admiten ampliaciones, pero las ordenes prohibitivas se han de entender con restriccion. »

[88.] Muy bien me parecieron los acertados consejos de mi secreto Director; me pareció mas curtido en las maldades que le que me habia dirigido en la *Primería*. Me reia

yo de tanta broza como metia y amontonaba entre Leyes y Textos, y sobre todo al vér que al pobre Galeno le hacia Autor de las Censuras contra los Medicos que visitasen los enfermos, etc. No obstante, no se puede negar que ha visto campanas, que las habia oído tocar, mas él no sabía en qué lugar. Conocí entonces quiénes y quáles serian mis Predecesores, que le creian á ojos cerrados; recordé tambien los fondos que tendrian los que en Manila me le habian recomendado, ponderandomele como cosa extraordinaria en Ciencias... De estos parasitos nunca han faltado ni faltarán jamás en el Mundo; hay epocas en que estan mas ó menos de moda. No obstante que yo conocia esto, no dexaba de estár dispuesto á seguir todos ó los mas de sus consejos, por lo que tenian de comodos y por lo que podian servir para saciar mi hambrienta codicia, si en todo y por todo fuera posible; pero mi pobre Director no advertia, el desgraciado, que abriendome los [ojos] dandome consejos y suministrandome arbitrios para robar al Rey y para oprimir á los pobres, tambien me tomaria yo la libertad de pagarle á él segun sus depravados consejos, ó quando menos entretenerle con muy buenas palabras, y utilizandome de él mismo sin dexarle tocar ni medio Real, especialmente pudiendo yo á qualquiera hora ponerle una cadena, como él merecia y yo debia; y con sola la amenaza de poner esta idea en practica se quedaria él mas palido que un difunto. Mucho abundaban en todas las Provincias de Philipinas estos malos Consejeros [55]... y muy engañado estaba mi

55. Alude, dicho se está, a los que *dirigían* a las autoridades españolas, que eran también españoles, si no de nacimiento, de raza. Luego vino la nube de los *directorcillos*, indígenas puros o amestizados de chino, que *dirigieron* a los gobernadorcillos; es decir, hubo tantos *directorcillos* como municipios de naturales en el Archipiélago. La palabra *directorcillo* (como *fiscalillo* y otras de idéntica terminación) no figura en el léxico académico. Véala quien sobre esto

Señor Theologo, pues habiendo sido yo el que fuí desde niño, y siendo hijo de tan buenos Padres, necesitaba su Merced de mucho mas estudio para engañarme.

[89.] « Vuesa Merced tiene Champan propio (continuó él), y aunque realmente no le era necesario, porque las Embarcaciones del Rey le podrian conducir todos sus efectos, sin los cuidados de las carenas y sueldos de la Tripulacion, con todo, me parece bien, aunque no sea mas que por el *dicere* de la mala gente. Crea vuesa Merced que los Gefes que mandan las Embarcaciones, como Dependientes de vuesa Merced, se esmerarán en acomodar sus generos y cuidarlos como proprios, y aun mas, pues si el Gobernador les encarga lo suyo, dexan lo del Rey con el pretexto de que la Embarcacion estaba en mal estado, etc., y todavia con el auxilio de vuesa Merced se les suele dár las gracias por el gran zelo con que afectan servir al Estado. Si de Ilo-Ilo vienen cargamentos de gallinas y otras provisiones, tanto para el Gobernador como para otros particulares, aunque en el viage mueran muchas, las del Gobernador nunca se mueren ni merman, porque los que las cuidan procuran reemplazarlas con las del progimo, para que llegue completo el numero, como sucedió en este ultimo viage, que habiendo entrado la Peste en las gallinas del Champan, fueron preservadas del contagio las de vuesa Merced. Y yá que tiene Barco propio, llevese siempre esta maxîma, que me parece si nó del todo justa, al menos provechosa: nunca permita vuesa Merced el que carenen su Embarcacion en Ilo-Ilo, porque aquel Alcalde hará lo que todos, que es cargar bien la mano en la carena agena para que asi le salgan de balde las suyas. Es indecible el latrocinio [56] de los tales, sin el menor rastro de escrupulo. Esto facilmente se puede evitar

tenga curiosidad en el *Diccionario de filipinismos*, de W. E. RETANA, publicado en el tomo LI de la R. H.

56. En el manuscrito : *latrocio*.

carenando vuesa Merced su Baxél en este Puerto, donde hay buenos Carpinteros, Calafates [57] y todo lo necesario, que siempre el Rey tiene prevenido para los casos de la comun igualdad. Tambien ha de procurar vuesa Merced que su Buque vaya comboyado de las Embarcaciones de la Plaza, por el peligro de los Enemigos, y aun para su defensa, en caso de perder la Conserva, podria ir armado con Armas del Rey. Con tal que vuesa Merced tenga nada mas que Piloto y Guardian de confianza se puede ahorrar el sueldo de los Grumetes ; porque aqui hay muchos Cautivos que desean bolverse á su Tierra, á éstos se les dá racion por cuenta del Rey, y hé aqui cómo vuesa Merced tiene yá tripulado el Barco sin gastar mas sueldo que el del Guardian y Piloto. La dificultad para la buelta se deshace con poner algunos Forzados, tal qual vagabundo y dos ó tres Grumetes de las Embarcaciones del Rey que los adiestren y enseñen.

[90.] » Aqui suelen escrupulizar algunos sobre estas ideas ; pero crea vuesa Merced que para todo hay salida, porque como dice Seneca *Quien sirve al Altar, viva del Altar.* Ahora bien ; vuesa Merced lleva todo el peso del Gobierno : ¿ qué mucho, pues, que se aproveche de Carpinteros y Calafates [58], forrados, jarcias, clavazon y otras fruslerías de la igualdad siendo todo para un fin tan santo como es el abastecer de viveres al Presidio y mantener en auge el Comercio, tan recomendado por las Leyes de Indias ? A mas de eso, nuestro gran Monarca es muy garboso y sentiria el que sus buenos Gobernadores andubieran cor raterías. Tambien ha de tener advertido vuesa Merced que aqui suelen venir algunas Embarcaciones de Provincias á comerciar y otras tambien de la Capital con el Real Situado ; á todas se ha de prohibir enteramente el Comercio : á las primeras, porque con el

57. En el manuscrito : *galafates.* En el párrafo siguiente (90) vuelve a escribir (el plumario, por supuesto) *galafates.*
58. En el manuscrito : *galafates.*

pretexto y entre las bueltas de los especiosos generos descubren y enseñan en el Presidio algunos malos vicios, que un zeloso Gobernador debe evitar y extirpar á todo trance ; á las de Manila, porque su unico y principal destino es el traher el situado, y nada mas ; y permitiendoles el Comercio tardarian mucho en bolver á su destino, contra la expresa voluntad del Capitan General, quien podria hacer cargo de tal omision en la materia al Gobernador. Todo se puede conseguir sin estrepito deteniendo el sueldo hasta que se vayan dichas Embarcaciones, como yá lo hace vuesa Merced, y dexando caer como al descuido algunas amenazas de que se verá precisado á embargar los generos por cuenta del Rey ; que todo esto suele producir muy buenos resultados, como es el procurar venderlo todo al Gobernador á los precios que él quiera, y el quedar ellos escarmentados para no bolver á caer en semejante situacion. Vuesa Merced paga su Alcabala en Manila, y aunque los Padres Curas dicen que en virtud de dicha Alcabala solo se le permite el Comercio, y nó se le dá facultad para el Monopolio, vuesa Merced, no obstante, vaya con la corriente, pues aunque ellos hablan fundados en Leyes expresas, hay yá muchas de ellas que *per non usum* casi quedan revocadas.

[91.] » Succede á veces que al pobre Gobernador no le es posible vender sus comestibles, con peligro de que se pierdan del todo : en tal caso hará vuesa Merced que su Criado-Contador presente un Escrito, que yo haré, pidiendo carne, etc., para la racion diaria, y vuesa Merced rompe con un Decreto : *Cumplase á la letra lo que pide la Parte*, etc. Y despues, quando tenga expendio la carne, arróz, etc., la saca vuesa Merced buena de los Reales Almacenes, ó si nó, si en realidad llegare á perderse en su Bodega algun Genero de los que el Rey tiene, se trueca en el Almacen y se dá por malo lo del Rey. Lo que aqui llaman Rentillas del Hospital es un renglon que bien administrado no dexa de dár algun

provecho : hablo por experiencia. Es imposible gastar en dicho Hospital los setenta ú ochenta Pesos mensuales de dichas Rentillas si el Gobernador no es muy caritativo con los pobres enfermos, pues teniendo la carne y el arróz sin pagar nada, necesita un Gobernador de todo su Santo zelo para dicho gasto ; lo qual conseguirá vuesa Merced embiando á pedir á Ilo-Ilo gallinas, azucar, bizcocho ó broas, etc., para que alla lo dén bueno, y por si acaso se perdiere, que vaya por cuenta del Hospital y de los enfermos. Pero quando llegue todo incolume lo cogerá enterito vuesa Merced, y conforme lo vaya pidiendo el Cirujano se le irá entregando, de esta manera: nunca se dará, por exemplo, sino una ganta de azucar, que se cargará por quatro Reales quando menos, porque ése es el precio corriente en Zamboanga, y asi, habiendo costado el pilon de azucar solos doce Reales, sacará vuesa Merced de diez á doce Pesos por lo menos. Lo mismo se hará con las gallinas, que alla cuestan á medio Real, cargandolas aqui á quatro Reales. Y asi en todo lo demas. Y no repare vuesa Merced en la practica de ésto, porque si nó, como yá tengo dicho, no se podrá gastar con los enfermos lo que el Rey les dá. La Caridad, que es ingeniosa en extremo, discurre mucho. Fuera de que podrá vuesa Merced, ahora que se halla enfermo, comer buenas gallinas, bizcochos, broas, etc., todo en realidad de su Casa, pero á cuenta de dichas Rentillas y cargando al Hospital lo que vuesa Merced gastare, pues si el Rey con tanta liberalidad dá esas cosas aun á los mismos Galeotes, ¿ quánto mas y mucho mejor empleado estará en un Gobernador que se desvela y pierde la salud discurriendo Arbitrios para el adelantamiento de su Real Patrimonio ? Y aun soy de parecer que siendo tan importante la vida y salud de vuesa Merced, podrá sin escrupulo hacer lo mismo estando bueno, para conservar una prenda tan amable y tan necesaria para aguantar y sobrellevar las pesadas cargas del Gobierno.

Yá tengo dicho cómo aqui no se ha de reparar en pelillos ni hacer caso de hablillas, pues que mientras vuesa Merced obre con sana intencion siempre saldrá victorioso. Los Padres [59], como son de diferente profesion, suelen reprobar la conducta de los Militares, y aun algunas veces escriben tambien sus *Diarios* y largas *Relaciones* de lo que pasa en la Capital ; pero yá está visto y probado que de nada sirven sus papeladas, porque yá en Manila se han desengañado que es mejor que *tractent fabrilia fabri*. ¡ Yá vuesa Merced me entiende !...

[92.] » Tambien ha de tener presente vuesa Merced que siendo nuevo en el Gobierno ha de disimular algunas cosas, aun de aquellas que parezcan más provechosas, hasta que las Embarcaciones que truxeron á vuesa Merced se buelvan ; y aun digo mas, que es muy conveniente tratar bien, aunque sea con repugnancia y nada mas que exteriormente, á todos los que puedan escribir contra vuesa Merced, para que asi alucinados, ó no lo hagan, ó al menos no sea tan prompto, y entonces logrará que los informes de vuesa Merced tengan doble fuerza en Manila ; porque aunque en la Capital no se haga mucho caso de lo que digan contra vuesa Merced, podrá tal vez excitar la codicia del Capitan General y de algunos otros para que con pretexto de la paz y quietud del Presidio den por vacante este Gobierno, para que los nuevos Pretendientes la compren bien. Y crea vuesa Merced que la maldita codicia, mucho mas que el credito que alli se dá á las Castas ni de Religiosos ni de qualquiera otros, es la que ha mudado y muda continuamente tantos Alcaldes y Gobernadores antes de tiempo. En logrando vuesa Merced que escriban bien de su Gobierno, ó al menos que no escriban mal á los principios, despues yá puede portarse con toda la

59. Refiérese a los jesuítas.

despotiquéz [60] que le dicte su inclinacion. Esta es la practica que observaan los Señores Gobernadores, Capitanes Generales, y demás altos personages de Manila, sin que luego jámas se pueda persuadir á la Corte de Madrid cosa alguna contra los que comenzaron del dicho modo. »

[93.] Ni todo el Infierno junto es capáz, decia yo á mis adentros, de dár tal conjunto de consejos, como me daba á mí el *Caballero de las Misas*, ó sease el *falso Misero ;* lo que en parte nada lo estrañaba yo, porque quien habia tenido atrevimiento para subir al Altar y causar tantas Idolatrías, aunque materiales, y sentarse en el Santo Tribunal de la Penitencia á ser tambien causa de tantos sacrilegios y acaso, acaso de muchisimas Condenaciones, yá le sobraba mas que mucho para ser yá nó como quiera Diablo, sino algo mas que Diablo. Con todo, yo gustaba mucho de oír sus peregrinas ideas tan bien acomodadas á mis muchas ganas de *buscar*, y proponia en mi interior el cumplir exactamente quanto me decia y aun algo mas que yo discurria. En pago de sus consejos, yo por mi parte le consolaba á él diciendole que luego que salieran las Embarcaciones le daria entera libertad ; que tubiera paciencia, por convenir asi tanto á mi honra como á su provecho, y para que en Manila no se supiera que yo tan expresamente obraba contra las superiores Ordenes. Prometíle tambien la Direccion de mi Gobierno, como asi mismo la de mi conciencia, en todo y por todo. Él me propuso otros muchos y varios proyectos, que se veran y saldran á relucir en el discurso de mi Gobierno, aunque no todos.

---

60. *Despotiquez* no figura en el *Diccionario* de la Academia. Salta a la vista que equivale a *despotismo*. Con esta significacion se usa en algunos países de la América española.

Capitulo XIV

En que se dá alguna noticia de mi Gobierno.

[94.] Imbuido yo yá mas que bien en todas las diabolicas maxîmas de mi excelente Director, comencé á gobernar el Presidio siguiendo el sistema general de mis Antecesores, con algunas pequeñas adiciones. Sin embargo de haberme costado el Gobierno las quatro consabidas Talegas, iba yo publicando que me lo habian dado por convenir asi al Real Servicio y por solos mis meritos, como comunmente dicen todos los que como yo adquieren Empleos en Philipinas. Mi primer cuidado fué el informar al Superior Gobierno de lo destruida y malparada que habia encontrado aquella Plaza, en todas lineas, materias y formas, y que me temia mucho que tal vez no podria yo corregir tantos males en todo mi tiempo, por ser preciso en muchas cosas obrar contra la comun corriente, con lo que se adquieren mas odios que alabanzas ; pero que estaba resuelto á atropellar por todas las dificultades, sacrificando mi salud, vida y conveniencias, pues que á eso me obligaba la memoria de mis buenos Padres, la educacion que les debia y mi muy justificado proceder en el Real Servicio en las tres partes del Mundo. Escribí tambien á los Oficiales Reales dandoles á entender el deplorable estado en que habia encontrado la Plaza, por lo que á su incumbencia les tocaba ; pero les prometia portarme de tal manera en el manejo del Real Haber, que no dexaria á sus Señorías nada que desear y sí mucho que agradecer á *Avellaneda*, por sus desvelos. Dí cuenta á mi Apoderado sobre lo concerniente á nuestro mutuo particular, incluyendole algunos especiales encargos

para quando fuera tiempo cportuno. Como yo me temia la mudanza de Gobierno en la Capital, avisé al Apoderado de que no reparara en alargar otras quatro Talegas al nuevo Gobernador, Capitan General, en caso necesario ; pero con la advertencia que se habian de sacar del nuevo Situado, como la otra vez se habia hecho, y á los Señores Oficiales Reales les regalara tambien una Talega ó algo mas para que fueran justos en el informe que el Gobernador, Capitan General, les habia de pedir para la libranza de dicho Situado. Todas estas diligencias eran precisamente necesarias, só pena de que me embiaran Succesor y quedarme yo por puertas ; pues no dandome tiempo para la *busca*, no podria yo componerme ni quedar bien con la Señora Real Caja, con quien estaba en descubierto de cinco mil y quinientos Pesos, empleados en mi Decreto, y avio, etc., etc.

[95.] Luego que tube concluido mi despacho de Informes, Residencias y demás, hice que salieran quanto antes las Embarcaciones para sus destinos, para poder yo gobernar con toda la necesaria libertad. Desde muy mozo tube yo siempre grande inclinacion al genero Femenino, y á esto casi atribuia todas mis desgracias ; pero viendome en una Tierra tan aproposito para soltar las riendas del apetito [61], mandé por de pronto disponer mi interino Palacio á modo de Laberinto, con disimuladas puertas y muchas y varias divisiones, que todas se comunicaban por conductos que

61. En el manuscrito : *del apetito. Mandé por de pronto...* Mucho se há escrito en todo tiempo acerca de los estragos que en Filipinas causa la sensualidad. El ya citado P. MURILLO VELARDE, en su mencionada *Historia* (lib. I, cap. XI), dice : « No es creible lo que domina esta pasion en estas regiones... El temple del Pays, la abundancia, el regalo, la desnudéz, la delicia y la ociosidad son una yesca continua y un fomento perenne de este fuego infernal. La freqüencia de las ocasiones, la facilidad del tropiezo, las innumerables redes de este vicio son como un horno encendido, cuya voracidad apenas reserva la elevacion de los cedros. »

yo sabia. Puse dos escaleras : en la primera tenia mi Cuerpo de Guardia y por ella entraba y salia todo el mundo, sin distincion ni reserva ; mas por la escalera secreta solo se permitia el transito á las *Devotas* del Santo y del Santuario, y ellas eran tantas que parecian un Hormiguero ; y la escalera *Santa* se hallaba mucho mas usada y mas freqüentada que la Principal. Los que veian mi Palacio decian que se parecia al Castillo de las Siete Torres, de Constantinopla, pues tantas habia yo mandado hacer ; pero otros, y eran los mas advertidos y mas diestros interpretes de mi voluntad, lo comparaban al Harem de la misma Ciudad. Esto era en mis primeros principios, que procuré divertirme con algun disimulo, y aun llegué á echarla de rigorista castigando algunos excesos y reprehendiendo asperamente á los que con demasiada libertad se atrevieron á hablar contra otros, especialmente si eran Superiores y personas de distincion. Pero al conocer yo la Tierra y al vér que en este Pays se hacian estas cosas á las claras, comencé á reirme de todo y de todos, de tal suerte, que aun quando subiesen á visitarme los mismos Religiosos y Oficiales, yo no me cuidaba de ellos: muy sereno me estaba rodeado de mugeres, ahorrandome yá el trabajo de hacerlas retirar ni esconder en el Laberinto. Cierto que todos me murmuraban, pero yo me reia de todos, y á la mia siempre. Al dia siguiente á la salida de las Embarcaciones para Manila, en cumplimiento de mi palabra, llamé yá á mi Casa al *Director* y le entregué el Archivo para que corriera por su cuenta. Por tener yo especial articulo de prohibicion en mis reservadas *Instrucciones* de extinguir á todo trance el ilicito trafico de la Tuba de Coco, habia yá echado Bando publico de tál prohibicion, mandando desde el mismo dia de la publicacion quitar y destruir todos los Bombones y Aparatos que servian para el efecto. Y aunque en dicho Articulo se me prevenia que comenzase por la del Rey y la de los Padres, para que los Particulares

siguieran el exemplo sin dificultad, no obstante dexé á los Padres en paz, para poder yo hacer mejor la mia ; puse Manguetes [62] y aparatos en los Cocales del Rey y todos los dias me entregaban quarenta Gantas de Tuba, que venian á ser poco mas de cinco Pesos, que diariamente entraban en mi bolsa libres de polvo y paja, y sin gastar nada en Mananguetes, por [ser] toda gente del Rey. Prohibí por Bando público los Juegos ; pero yo secretamente puse seis Casas de Juego, cuya saca y producto me daba como unos veinte Pesos diarios, que no me venian mal, yá para aumento de mi sueldo y yá para pagar la Alcabala.

[96.] En Manila me contaron un casito de un Gobernador de esta Plaza que truxo provision de *pitos* y obligaba á los Soldados á comprar pitos á proporcion de lo que compraban en su Tienda. No me disgustó la especie, y recogí yo gran porcion de leones y otras figuras y juguetes de China y Europa, parte regalada y parte comprada. Luego que me ví solo dí orden al Tendero para que hiciera lo mismo con mis leones y chucherías [63] ; de suerte que si el Soldado pedia seis Pesos de tienda habia de sacar tres leones, etc., por tres Pesos, y los otros tres restantes en lo que pedia. Los Soldados no gustaban de leones ni chucherías, pero mi Tendero, bien instruido, les decia que dichos figurones, sin gastarles morisqueta, les servian de mucho adorno en sus Casas, que en todo caso debian de tener decentes, y que por lo mismo habia gastado yo el caudal en Manila, para que ellos lo hicieran en Zamboanga. Por lo demás, la costumbre de mi Tienda era bien sencilla ; á saber : pedia un

62. Unas líneas después, *mananguetes*. No hemos logrado saber qué sean estos *manguetes*, o *mananguetes;* pero, a juzgar por el contexto, parece que se trata de indígenas asalariados con fondos de la Real Caja que ejercían funciones de vigilancia en los cocales de su majestad.

63. En el manuscrito : *chicurías*, y unas líneas más abajo, *chichulías*.

Soldado tres Pesos para seis meses : dabale yo el *Vale* para el Tendero, que obraba segun mis instrucciones. Éste les decia : « Ahi ván los efectos valor de seis Pesos, y si ustedes los han de malvender fuera, yo los bolveré à tomar con alguna rebaxa », que règularmente era la mitad: con esto les daba sus tres Pesos en Plata, y el Soldado que necesitaba comer empleaba dichos tres Pesos en comestibles en alguna de mis otras Tiendas, y yo me quedaba con toda la Plata y efectos comerciales ; y los seis Pesos de la deuda se los rebaxaba del sueldo á su tiempo, porque mi Director me decia que *tuti conscientia* se podia hacer, citandome varios Autores que trataban de *usuriis*. Éste era en suma mi modo de vivir y gobernar la Plaza de Zamboanga.

[97.] Tambien mandé publicar las Residencias, tanto del que habia fallecido como del que quedó interinando. Del primero tenia poca esperanza de sacar provecho, porque llegué tarde y yá el producto de la Almoneda se habia introducido por via de Embargo en las Reales Cajas, y por estár yá el Expediente en Manila no pudo mi activo Director dár arbitrio de provecho en la materia. Es verdad que al pasar yo por Ilo-Ilo supe que alli tenia el Difunto unos quinientos Pesos, que luego dí las correspondientes ordenes para que vinieran á mi poder. Viendo yo que nada mas podia pillar, deseaba no gastar mucho tiempo ni papel en tal Residencia, y mucho mas habiendome dado en Manila ciertas cartas testimoniadas que se habian escrito contra los procederes de dicho Difunto, de las que habia yo de hacer estrechos cargos al Albacea. Quando me ví con éste determiné allanarlo todo, haciendo decir á los Testigos que todo aquello era falso ; y en realidad asi convenia, porque aquellos papeles me enseñaban varios proyectos de *busca* y yo estaba con animo de aprovecharme de todo.

[98.] Despachado asi con toda rapidéz este negocio, solo me restaba pelar el pichon del Interino, que estaba bien

gordo, para lo qual le dixe un dia que no pasara pena por la Residencia ; que yo habia de ser su Juez y le estimaba mucho, dandole á entender que con mil Pesos adelantados saldria bien de qualquiera apuro ; pero el Interino, que segun el informe de todos nada tenia que temer, no se dió por entendido á tan caritativa insinuacion, y se contentó con responderme que esperaba de mi rectitud toda Justicia, y nada mas pedia ; ni se explicó con nada mas de consideracion que algunas niñerías frivolas, que yo con toda llaneza le tomé. Mi Christiano Director, picado por haberle castigado dicho Interino embiandole con cadena á Misamis, bien deseaba hacerle todo el daño posible ; mas yo no permití que se ensangrentara la Pluma, porque le conceptuaba mas que capáz para confundirnos á los dos ; porque en un cargo que se le hizo nos dió tal respuesta, que tubimos por muy conveniente el no molestarle mas. Era tan habil el tal maldito de Interino que estaba al corriente de mi vida y costumbres, y aun procuró saber cierta cosa... que me obligaba á callar: conque siendo él tál, y no teniendo por qué temer, pues que todos le deseaban por Gobernador en propriedad, bien se dexa entender quán estiptico [64] sería de bolsa. Considerando yo todo esto, y viendo que no podia sacar zumo por mas que exprimiese y que el dicho Interino podria en la Capital [65] hacerme mucho daño, si queria, determiné acabar la Residencia con toda paz y sosiego y dedicarme completamente al cumplimiento de mi obligacion.

[99.] Desembarazado asi de esta empalagosa Residencia, embié dos Embarcaciones á Joló y Islas adyacentes, anunciando á aquellos Sultanes y Reyes cómo mi a[-ni-]mo era vivir en buena harmonía con sus Altezas, y que olvi-

64. En el manuscrito : *estitico.*
65. Es decir, en Manila.

dando los disgustos pasados freqüentaran sin rezelo esta Plaza con sus Embarcaciones de Comercio, como antiguamente se practicaba. Participéles tambien cómo el Superior Gobierno habia sentido mucho algunos de los excesos de mis Antecesores ; que yo venía con Instrucciones amplias para todo. Embiéles de regalo algunas cosas de poco valor, pero de estimacion entre ellos. Mis Embaxadores llevaban para el Comercio bien cargadas las Embarcaciones, que tubieron buena Feria, y á su buelta las acompañaron otras de aquellos Reinos con gran consuelo mio, pues además de la gran ganancia que me dexaba su Comercio, de que solo yo gozaba por tenerlo prohibido severamente á todos los demás, como los Moros y Sangleyes [66] son tan dados al Juego (el que yo, á pesar del consabido Bando, permitia), resultaba de aqui que ninguna noche me baxaba de cinqüenta Pesos la *saca*, y de esta suerte me quedaba yo con sus generos y su Plata. Y lexos de escarmentarse bolvian para desquitarse ; pero siempre resultaba que yo ganaba á dos manos, por el Comercio y por el Juego. Todo iba á pedir de boca y yo estaba yá tan instruido en las maxîmas de buen Gobierno que no solo me consideraba sin necesidad del Director, sino que me creia suficiente y capáz hasta para el Gobierno de toda la Monarquía. Animo tube de pagar al *Misero* sus Consejos como merecian, pero me contenia el vér que era contra la corriente de estas Islas el perseguir á los Picaros. Quando oía yo contar cosas de las que pasan por aca, me decia yo á mis solas : « Mucho mas se podria decir de mí, si supieran toda mi vida. » Muchas veces me acordaba de lo que habia oído á un Mulato en la Carcel de Mexico : « Señores (decia), no hay Tierra como Philipinas, pues hasta á mi me llamaban *Señor Españól.* »

66. Nombre que se dió en lo antiguo en Filipinas a los mercaderes sinenses, y que luego se hizo extensivo a todos los individuos de picha raza, cualquiera que fuese su profesión.

[100.] Quando algun atrevido se oponia á mis designios, aun quando éstos fueran injustos, formaba mi Director contra él un expediente con todas sus circunstancias, sacando siempre á relucir que se atrevian á vulnerar la Authoridad Real y denigraban mi conducta en el Real Servicio; luego ponia Testigos que juraban y firmaban toda la papelada sin saber su contenido. En nada se halla dificultad en Philipinas, pero mucho menos en Zamboanga y en las mas distantes Provincias de la Capital, donde quanto mas lexos mas abunda el despotismo. Por un toma alla esas pajas y por la mas minima friolera apeaba yo de su Empleo á un Oficial de la Plaza y ponia otro en su lugar. ¡ Contemple el curioso lector qué complacencia no causaria á un hombre de mis circunstancias, de mi alcurnia y de mi educacion el verse con mas Authoridad que la que tienen los Generales de Exercito y los Virreyes en España, haciendo yo y deshaciendo los Capitanes de Mar y Tierra y sus Subalternos á mi capricho ! ¿ En dónde se logran estas prerogativas fuera de Philipinas ? Todos los dias daba gracias á Dios y me encomendaba á mi bienhechor el Poblano por haberme metido en la cabeza mi venida á esta Tierra en calidad de preso, pues de otra suerte no hubiera yo medrado tanto, ni con mucho ; porque aunque en Philipinas se atiende bastante al porte de acá, con todo, sirve aun de mayor recomendacion el traher los meritos ultramarinos, asi como es mas estimada la Nobleza antigua y probada en varias audiencias que la moderna y reciente.

[101.] Lo que en esta Tierra causa el mayor gozo y contento es el considerarnos todos sin tener que perder y sin esperanza de recobrarlo ; por lo menos ninguno puede, por mal que le persiga la Fortuna, caer mas abaxo de lo que antes se hallaba. ¿ Quién es capáz de acobardar á uno que habiendo venido á la Tierra con doscientos en las espaldas se echará sus cuentas, que seran siempre las del Perdido, y dirá :

« En qué pueden parar las cosas, en que me quiten un Empleo que yo nunca merecia, que me despojen de lo que yo con tantas y tan viles trazas he robado y me hundan en una Carcel ? Nada de esto temo ni me asusta, porque al fin me sacarán, y segun la costumbre de la Tierra dentro de poco me daran otro Empleo tal vez mexor que el que antes tenia ; y aunque no me restituyan lo robado, por no ser costumbre, por no ser mio ni tener los apresadores obligacion de ello en conciencia, al menos me pondran en estado en que yo pueda hacer otras presas, que aunque nunca se podran lexitimar, se declararán por validas, al menos en parte. »

[102.] No dexaban algunos de escribir contra mí á la Capital sobre algunos puntos que les parecian mal. Y por mas que en Manila se atienda poco á los informes de los Eclesiasticos, quando les tiene cuenta á aquellos Señores no dexan entonces de darles la importancia á su modo ; y aunque mi Director me habia prometido una indemnidad universal, los informes que contra mí alla llegaron picaron y excitaron la codicia del nuevo Gobernador, Capitan General, que deseoso de cogerme otras quatro Talegas se explicó su Excelencia con mi Apoderado, diciendole que le era preciso mandarme Succesor, por mis muchos excesos ; y aun añadió que no habiendo yo cumplido con el encargo de unas Perlas que me habia hecho, esperaba comprarlas con la multa que me impondria por haberme yo portado tan mal y haber robado tanto sin ningun temor de Dios. Tambien supo mi Apoderado que se habia tomado muy á mal el que yo me valiera del *Misero* para Director, aunque en todo mi Gobierno habia él firmado cosa alguna. Dióme aviso mi fiel Apoderado de cómo no habia podido recabar ni conseguir cosa alguna favorable, ni aun ofreciendo las quatro Talegas que daba el propuesto para mi reemplazo, porque el Señor Gobernador de Philipinas tenia esperanza

de que el nuevo se portaria mejor con su Señoría, y que por este medio conseguiria las Perlas que tanto deseaba. Advertiame tambien que procurase componer y arreglar mis cosas, poniendo en salvo mi Caudal para que hubiera [67] para todo; que me portase garboso con mi Succesor y Juez de Residencia, que iba muy hambriento de Talegas.

[103.] Luego que recibí este desagradable aviso me puse á considerar las bueltas que dá la inconstante Rueda de la Fortuna; inmediatamente puse al Director en la cadena, tratandole mal de palabra, etc., y aunque en el tiempo que estubo conmigo nunca le permití ni manejar Plata ni usar casaca, como antes le permitian sus dirigidos, desfogaba yo contra él mi mal humor llamandole ingrato...Llegó por fin mi Succesor, muy ansioso de Pesetas. Procuré contentarle regalandole lo que le habia costado el Gobierno, pues mas quise yo adelantarme en su obsequio que aguardar á que se impresionara mal contra mí. Baxo esta influencia Divina se empezó mi Residencia, y aunque me costó algunos tantitos mas, por fin salí bien, porque los principales cargos que él me podia hacer eran tambien contra sus propios intereses; asi es que se sofocaron, como tambien habia [yo] hecho con mi Antecesor. Comencé luego á hacer la entrega de la Plaza, en cuya operacion tardé algunos meses, por estár fuera algunas Embarcaciones de su pertenencia. Como yo me acordaba muy bien de lo que me habia pasado en la *Primería*, y que entonces quedé perdido por no haber puesto en salvo á su oportuno tiempo mi Caudal, de antemano ahora yá habia asegurado la mayor parte de él en Ilo-Ilo, para recogerlo de paso á mi buelta para Manila.

67. En el manuscrito : *huera*.

Capitulo XV

De mi retirada á la Capital y de lo que me pasó con los Oficiales Reales.

[104.] Acabada mi Residencia primordial y firmadas las entregas de todo quanto estaba á mi cargo, revisé mis cuentas para presentarlas á los Oficiales Reales, y me hallé que me faltaban aun muchos recaudos para la segunda y terrible Residencia. Todos los mandé escribir inmediatamente, y aunque con fechas atrasadas me dió el bueno del Escribano el *de que doy Fé,* por ser asi costumbre antiquisima y porque todos lo hacen asi. Sali, pues, de Zamboanga y dirigiendome á Ilo-Ilo á recoger mi Càudal, dí traza de que fuera trasportado á Manila sin que le olieran el rastro, para no verme otra vez perdido, como me succedió en Mexico por no haber escondido mis Talegas. Llegué, en fin, á Manila y fui luego á presentarme al Señor Gobernador, Capitan General, etc., etc., y este Señor me recibió muy frio y enojado. Hablamos luego en audiencia reservada, y dixele : « Señor, tan solo traigo seis mil Pesos de mi Gobierno, porque me persiguió la mala Fortuna y he tenido varios contratiempos y desgracias, y mis cuentas con la Real Hacienda estan algo atrasadas, por lo qual suplico á vuestra Excelencia se compadezca de este pobre desgraciado. » Respondióme él sonriendose : « ¡ Vaya usted á contar á su abuela esa mentirilla ! Tres Situados ha recibido usted, que son quarenta y cinco mil Pesos, que estoy seguro que todos se los ha recogido usted en su Tienda. Pues qué, ¿y el Comercio, no le ha dado á usted siquiera quarenta mil quando menos? ¡ Vamos, Señor Don Fernando, suelte usted algo mas ! Acuerdese que tengo

muger y dos hijas que me han pedido Perlas. » Al vér yo que su Señoría estaba enterado de mis cosas, le dixe : « Señor, quinientos Pesos he empleado en seis Perlas que traigo para el mismo fin, si su Señoría gusta servirse de ellas; pero Plata no tengo mas que las dichas seis Talegas, que dexo á la discrecion y caridad de su Señoría. » « Dexeme usted (me dixo con mucha gracia) quatro Talegas y las seis Perlas; regale mil Pesos á los Oficiales Reales, que con eso le daran inmediatamente finiquito de sus cuentas, y aun le quedará á usted una Talega, á mas de las escondidas, para su manutencion », etc., etc.

[105.] Luego que me despedí de su Señoría me dirigí á mi Casa, donde yá hallé al Contador de Resultas, que me estaba esperando y que regularmente es el primero que visita á los Alcaldes quando buelven de Provincia : me dió a bienvenida, alegrandose mucho de verme con salud y bien aprovechado, segun tenia noticia, y se despidió. Al dia siguiente me escribió pidiendome un poco de cacao, un quintal de cera y cinquenta Pesos que necesitaba para gastos de su Casa. Díme por entendido y me hice la cuenta de que era preciso regalar para que quanto antes me dexaran libre.

[106.] Visité á los Señores Oficiales Reales y les supliqué me ajustaran mis cuentas, porque deseaba vér cómo quedabamos. Pidieronme todos los papeles de cuentas y trescientos Pesos para los gastos de coordenarlas segun el estylo de Contraduría. En todo obedecí, y salió la resulta de tres mil y quinientos pesos contra mí ; porque aunque segun mis cuentas solo estaba yo alcanzado en quinientos Pesos, ellos al cotejarlas me añadieron las carenas de mis Buques, las Jarcias y Velas que yo habia sacado de los Reales Almacenes, etc., etc. Insté yo á este cargo diciendo que no se podia haber gastado tanto, á que me respondieron : « Si nosotros quiesieramos hacerle daño le podriamos cargar hasta la cuenta que acabamos de recibir del Alcalde de Ilo-

llo por las carenas de los Baxeles del Rey, de todo lo que usted tiene la culpa por haber empleado la Maestranza del Presidio en sus Embarcaciones de usted. » A vista de esto, supliqué que se revisaran otra vez mis cuentas, y la erré, porque me añadieron al alcance pasado mil ciento noventa y siete Pesos, siete Reales y un Grano. Viendo yo la Rethorica que se usa en Contaduría, de subir siempre y no baxar nunca, temí que aquel Grano produjera alguna gavilla de Pesos que me costara caro, y culpandome á mí solo de mi imprudencia, me decia á mis adentros : « Si yo me hubiera aquietado y me hubiera avenido con la primera decision de estos Señores, que son tan timoratos y arreglados en sus Oficios, no hubiera subido el alcance el segundo escalon, pues aunque el viejo flaco y lagañoso de las *Resultas* hubiera puesto algun reparo, era de creer y de esperar que con el cacao, la cera y los cinquenta Pesos que yá tenia, añadiendole algo mas, se hubiera moderado y aun se hubiera inclinado á mi favor, como acostumbraba con los pobres ; pero ahora yá no hay remedio. » Díme por contento con la definitiva Sentencia de los Señores del Tribunal y acepté con resignacion quanto se habia fulminado contra mi bolsa. Y luego me intimaron que pagara los quatro mil seis cientos noventa y siete Pesos, siete Tomines y un Grano, só pena de rigorosa prision. No me convenia el pagar de contado, aunque tenia con qué, porque me exponia á que viendo los Jueces la facilidad con que satisfacia el debito se dexaran vencer de la tentacion de sacarme algo mas, revisando otra vez mis cuentas. Dixe, pues, que no tenia ni mil Pesos y que me era imposible el pagar ; pero su respuesta fué ponerme in continenti en la Carcel de Corte.

[107.] Quise yo al principio hacerme el remolon, como dicen, y dár á entender á los Oficiales Reales que no tenia absolutamente mas que lo que yá habia manifestado y vér si asi, desesperados de poder sacar mas, me libraban ; pero

era empresa ardua y dificil para unos Caballeros tan concienzudos y tan zelosos del Real Haber, pues que aun quando de fixo no sabian lo que tenia escondido, debian de sospechar que habia algo. Vino otra vez el lagañoso de las Resultas á vér si vendiendoseme por Amigo me podia sacar algo acerca de mi Caudal ; pero llegó tarde su Merced, porque yá tenia yo demasiada practica en las Islas para dexarme engañar de tales gentes. Despidióse de mí dandome algunos buenos consejos para mi gobierno. No tardé yo en llamar al Depositario de mi Plata para consultar con él lo que deberia hacer : discurrimos entre los dos un rato sobre cómo podriamos pegar un chasco á los Oficiales Reales, y despues de varios planes y debates determinamos con unanime parecer de valernos para ello del mismo Gobernador, Capitan General, y regalarle algo para que se compadeciera de mí. Fué mi mismo Depositario á verse con su Señoría, y le dixo que si se compadecia de mí y me libraba de los Oficiales Reales él buscaria entre los Amigos alguna Plata con que mostrarse agradecido. « Bien ha visto Avellaneda (le respondió el Gobernador) quánto he hecho por ayudarle, y ahora mismo, si estuviera en mi mano, le favoreceria como siempre ; pero esos Señores Caballeros son muy poderosos quando se atraviesa la Real Hacienda. No obstante, vea usted á quánto podrá llegar esa limosna y con todo secreto avisemelo, para que yo pueda tomar mis medidas. » Luego que yo esto supe, la buena intencion del Gobernador, tomé la determinacion de sacrificar dos Talegas mas con quatro Perlas medianas para sus hijas. Tomado este anïmo, bolvió mi Amigo á hablarle, y en una audiencia secreta le explicó todo lo que habia sobre el asunto. Todo se iba arreglando y solo hallaba el Gobernador la dificultad en el modo, para que los Oficiales Reales no le pudieran hacer perjuicio ; pero como su Señoría era ingenioso, pronto discurrió un medio facil, si á mí me tenia cuenta, y era obligar á los Ofi-

ciales Reales á finalizar mi Causa, y viendo que yo no tenia con qué satisfacer, desterrarme á Nueva-España. Este era mi deseo ; pero los Oficiales Reales se oponian, diciendo que enviandome á otra Alcaldía podrian cobrarme la Deuda, pues que asi se practicaba con los que salian alcanzados. Pero el Gobernador les puso mil dificultades, no siendo la menor el poder hallar Fiadores, pretextando [68] que era muy consiguiente el salir mas alcanzado en la segunda Alcaldía, con segundo perjuicio para la Real Hacienda, de lo que él nunca sería responsable, si asi se le precisaba á obrar. En fin, se resolvió que se executara mi destierro, aunque los Oficiales Reales siempre sintieron el que solo el Gobernador se aprovechara de mi desgracia ; pero dieron gusto, segun costumbre, á su Señoría, y en pocos dias se hizo todo el Expediente á proposito. Siguió cumpliendo el Gobernador lo prometido, y por fin se me leyó la Sentencia, que vo oí con muestras de mucha resignacion.

Capitulo XVI

De mi buelta á Nueva-España y de alli á Cadiz.

[108.] A los pocos dias de haberme intimado mi Sentencia de Destierro me concedieron, á suplicas de mis amigos, la Ciudad con Extra-Muros por Carcel. Era á principios de Enero, y como aun faltaban unos siete meses hasta mi embarque, quise pasar el tiempo en observar con toda atencion las costumbres de todos, para tener que contar en la Nueva y Vieja España. A mas de lo dicho hasta aqui, fuí notando

68. En el manuscrito : *protestando*.

otras muchas cosas que me retrahian [de] una Sociedad tan sucia, por no decir otra cosa, y que casi me obligaban á huir quanto antes de esta Tierra. Estando yo en la Carcel llegaron á rendir sus cuentas otros tres Alcaldes, y fuera del uno, que mas advertido supo sacrificar á tiempo gran parte de su Caudal, los otros sufrieron tal saqueo, que ni entre Corsarios Moros ni entre Salteadores Turcos lo hubieran pasado peor. El Gobernador, Capitan General ; los Oidores, los Oficiales Reales y qué sé yo quántos mas, todos unidos y revestidos con el sagrado Manto de la Ley y de Ministros de su Real Magestad, pasaban á cuchillo las mejores y mas fuertes Bolsas, dexando capones en un *Sancti Amen* á los que habian sido siempre enteros. Noté que los dichos Señores embiaban [69] á las Provincias á los Alcaldes para que á modo de esponjas se empaparan, ó como sanguijuelas chuparan quanto jugo y sangre pudiesen, y despues ellos les daban á su buelta unas quantas exprimidas ó estrujones que los dexaban como yesca, mereciendoles los mayores elogios y la mejor proteccion el mas chupon. Cuentas hubo con mas notas aun y mas escollos que las mias, y reparé que los que mejor libraban eran los que, como yo, habian escondido sus Talegas y quedaban debiendo á la Real Hacienda. Nunca ví que los Oficiales Reales pagaran cosa alguna sin Pleyto, ni gastos, ni servicios, ni derechos, fueran ellos tuertos ó rectos. V. gr. : fletaban dichos Señores alguna Embarcacion para trasportar la Guarnicion á Cavite, etc., por tres, quatro ó veinte Pesos, y á la buelta, pidiendo el flete ó paga el Dueño, le hacian presentarse por escrito, en que venía á gastar lo mismo ó mas que el importe, que despues de infinitas diligencias, tarde, ó nunca, llegaba á cobrar. Asi que los practicos yá de muy buena gana cedian los fletes por no perderlos con adjuntos los gastos que se

69. En el manuscrito : *envian*.

le ocasionaban por no cobrarlos. A un Vecino que habia sido Alcalde y que habia andado de General de un Galeon le embargaron un Champan por cuenta y nombre del Rey para trasportar no sé qué viveres; carenaronlo en Cavite, y navegando cargado con dichos viveres se hizo pedazos en un Temporal. Presentóse el Dueño en debida forma para que le pagaran el Champan perdido en el Real Servicio, y no solo no se lo pagaron, sino que despues de muchas andanzas y contradanzas hicieron la cuenta los Oficiales Reales de lo que importaban los Fletes, y cotejandola con los gastos de la carena, excedian éstos en doce Pesos, que obligaron á dicho Caballero á pagar: con que perdió el Champan con mas doce Pesos y otros gastos de las diligencias. Muchos casos semejantes ví en poco tiempo; y para mi consuelo me hicieron entender que era Santa é inveterada costumbre de Manila.

[109.] Tambien noté que aun en [el] Estado Eclesiastico hay algunas cosas increíbles para los que no las ven; mas no obstante algunas son muy manifiestas. Los Arzobispos y Obispos, por lo general, tiran contra las Corporaciones Religiosas, porque éstas tienen casi todos los Ministerios, y con sus humos Europeos no se dexan ahajar y avasallar, qual quisieran los Obispos; antes bien por el contrario éstos casi siempre se ven humillados y dados en la cabeza por las Religiones. El Arzobispo que yo conocí se dió á Ordenar Indios para quitar los Curatos á los Religiosos. Fueron á exâminarse para la posesion de Curatos una porcion de Indios yá Ordenados que habian estudiado algo de Gramatica y un poco de mala Moral; los llamó el Arzobispo por Lista, y al primero le hizo algunas preguntas sobre la Doctrina Christiana, y por no saberla le dió calabazas. Salió muy mustio el pobrecillo, diciendo él mismo cómo habia salido mal por no haber sabido responder á la Doctrina Christiana. Uno de los que se habian de exâminar dixo entonces delante

de mí y de otros varios : « Yá se vé : ¿ cómo no le han de dár calabazas, si le preguntan la Doctrina? Si le hubieran exâminado de Moral hubiera sido otra cosa, pues me consta que venía bien apercibido [70] y preparado. » Otro logró todas las Ordenes por su eminencia en la Moral [71] ; fué de Coadjutor á uno de los Curatos de Extramuros, y en una ocasion mandóle el Cura que consagrara Formas para dár el Viatico. Baxó el Coadjutor, y con sobrepellíz y estola se subió al Altar y consagró un Copon de Formas para dár el Viatico. « ¿ Cómo asi (dixo el Cura), tan presto, ha dicho usted Misa? » « No, Señor (respondió el Coadjutor) ; lo que hice fué consagrar las Formas, y nada mas, pues usted no me encargó que dixera Misa. »

[110.] Salió en cierta ocasion el dicho Señor Arzobispo á visitar sus Clerigos, y admirado de vér en cierta parte las Hostias tan blancas como la Nieve, dixo al Cura : « Digame usted, Señor Cura, ¿ de qué modo se arregla usted para hacer asi las Hostias, que dá gusto decir Misa con ellas? ¡ Quánto quisiera yo que en todas partes se esmeraran en hacerlas tan buenas y tan blancas ! » « Señor (respondió el Cura), en todas partes se pueden hacer las Hostias como las mias, si hay un poco de curiosidad. Ha de saber vuestra Illustrisima que yo he recogido de todas las especies de Arróz que hay en la Tierra, y de todas he probado á hacer Hostias, pero ningunas me han salido tan buenas como las del que llamamos *Rinomero* [72], y por eso yá há mas de un año que las gasto de esta especie, que son como vuestra

70. En el manuscrito : *buen apercibido*.
71. En el manuscrito : *en* EL *moral*. — V. la nota 54.
72. *Sic*. Tal nombre no lo hallamos en ninguna de las obras consultadas. Desde luego la *R* inicial nos dice que no es genuinamente filipino. Sin duda errónea transcripción de *dinumoro*, nombre de una de las especies más estimadas del arroz de secano. — V. la monografía que sobre el cultivo del arroz se halla en el tomo IV del *Censo de las Islas Filipinas* (Washington, 1905), págs. 97-107.

Señoría Illustrisima ha visto. » Atonito el Arzobispo, le dixo « ¡ Pues qué !, ¿ no tiene usted trigo? » « Sí, Señor (le respondió el Cura) ; pero lo gasto haciendo pasteles, que son mejores, y las Hostias me salian siempre morenas » [73]. Le oí contar tales cosas al Arzobispo de su Visita, que yo mismo me quedaba atonito algunas veces. Un dia, entre otras varias cosas, me dixo : « Estoy fuera de mí, pues mis Clerigos son casi todos unos... Raro dice Misa sino el Domingo ; muchos, por falta de exercicio, no saben ni registrar el Breviario ; jugadores eternos, y casi todos cargados de familia, pues todos tienen las Casas llenas de hermanas, primas, sobrinas, etc., como dicen ellos ; y lo cierto y positivo es que todas crian... Esto, Señor Don Fernando, me ha de quitar la vida ; y me es forzoso callar, porque como son cosas que yo mismo me he buscado, los Religiosos son intolerables guando me emprehenden con sus argumentos y disputas, exasperados como estan por estas y otras varias cosas. »

[III.] Quando yo fuí comprehendiendo quánta verdad era lo que en otros dias me habia dicho el Poblano, de que en Philipinas no habia mas gente honrada que los Religiosos y que por lo mismo el tratar con ellos era hacerse odioso y ridiculo con una Sociedad la mas ridicula en sí misma, pues que en entrando uno algunas veces á visitar los Religiosos luego le tratan de Sacristan ; al vér que toda la Republica se componia de Gobernador, Capitan General, *pesetista ;* Oidores *buscones ;* de Oficiales Reales defraudadores ; de Escribanos, Relatores, Receptores, etc., etc., ladrones, y casi todos marcados y sellados por falsarios ; de Alcaldes Ordinarios azotados ; de Regidores acardenalados y apencados ; de Vecinos Peluqueros, Barberos, Cocineros, etc. ; de Oficiales de Mar y Tierra desertores

73. Esta anécdota, muy extendida en el Archipiélago, se ha atribuído siempre al arzobispo de Manila D. Basilio Sancho de Santa Justa y Rufina (1767-1787).

con mas Santos Christos y otras varias Figuras y con mas agugeros en sus cueros que el de una criba ; muchos de Patria ambigua y de Descendencia, Pueblo y Nombre dudosos los mas, y casi todos borrachos y *aliquid amplius...* me resolví á mudar de Tierra é ir en busca de gente honrada ; pues aunque mis principios muy bien se podian equivocar con los dé muchos de Manila, al menos nadie los sabia, ni eran tan publicos y notorios. Y acordandome asi mismo de mis muchos y varios nombres, *Don Phelipe Tristan, Don Ramiro de Guzman, Don Gervasio Inclan Villa-Señor y Paredes...* y *Don Fernando de Avellaneda,* que fué el que mas me duró y con el que mas prosperé ; teniendo presentes mis dos Gobiernos y que tenia Talegas para lucirlo en qualquiera Ciudad de España á costa de las dos Alcaldías que me fiaron, no quise dár oídos á los que trataban de persuadirme que me quedara en Philipinas. Me venian á quedar limpios de polvo y paja algo mas de quarenta mil Pesos, fuera las alhajas ; y yá resuelto á embarcarme compré generos y efectos de buena salida en Acapulco ; pero esto se hizo todo á nombre de un amigo, porque si los Oficiales Reales lo hubieran olido, me hubieran pegado un buen chasco. Mi amigo hizo un Juramento falso, diciendo que el tal equipage contenia solo ciento veinte y cinco Pesos, quando raro es el que contiene de mil abaxo. Ello es que el tal Juramento se hace siempre y por todos los Tripulantes y ninguno tiene escrupulo de conciencia ; por donde eché de vér que mi Director tenia razon quando decia que en Philipinas se usa otra Moral muy diferente de la de Europa [74].

[112.] Dispuesto yá y embarcado todo, nos dimos á la vela el 26 de Julio y emprehendimos nuestro penoso viage para Acapulco, donde desembarcamos el 29 de Diciembre.

74. En el manuscrito : *otro moral muy diferente del de Europa.* — Véase la nota 54.

Aunque yo venía á titulo de Desterrado y Deportado, no acompañaban remision alguna escrita, sino solo encargo del Gobernador, Capitan General, al General del Navio para que en llegando al Puerto me pusiera en libertad, y para el efecto de quedarme alli mostré yo mi Licencia formal del dicho Gobernador de Philipinas. Hecha la Feria en Acapulco, doblé yo mi Caudal, hallandome con noventa mil Pesos entalegados. Procuré invertir parte de mi Plata en Bejuquillo [75] y otras cosas de mucho valor y poco peso y menos bulto. Desembarazado yá de todo, salió el Navio de buelta para Manila y yo tomé el camino de Mexico, y en aquellas soledades y desiertos del viage me decia yo á mis solas : « ¿ En qué vendran á parar estas Misas y tantas mudanzas de Fortuna?... En mi niñéz me llamaban *Pablito*, hijo del Barbero de Segovia y de la Bruja Aldonza y sobrino de Alonso Ramplon, Oficial con exercicio de subir escaleras, siempre acompañado de algun Teatino ; en Alcalá, baxo el mismo nombre, fui Estudiante y famoso Picaro ; en la Corte fui Caballero de la industria y de la *busca* con varios nombres retumbantes ; en Toledo, Comediante, baxo el nombre de Alonsete ; en Sevilla fui Picaro, Corredor de Rondas ; y de alli y del refugio de la Iglesia, como buen Christiano, salí para las Indias, en cuyo viage pasé por Polizon de honor. En Mexico me hizo el Secretario su *Primo*, y el nombre de Fernando, que él me puso, ha sido el que mas me ha durado y acaso el que mas me ha honrado, tanto en la Nueva-España como en Philipinas. Fui Alcalde Mayor de la *Primería*, y residenciado fui á parar á la Carcel ; de ésta salí confinado para Philipinas, donde por mi Plata conseguí

75. El nombre de *bejuquillo* ha venido dándose en Filipinas a cierta cadena de oro, sumamente sutil, propia de la industria de aquellas islas. Pero si el tal *bejuquillo* sólo se fabricaba en el Archipiélago, ¿no resulta extraño que el *Buscón* lo comprase en Acapulco, y no en Manila ? La palabra *bejuquillo* no figura en el léxico académico.

el Gobierno de Zamboanga, manantial de mis presentes riquezas, y ultimamente salí tambien de Manila para Nueva-España á titulo de Preso y de Deportado... ¡ Quiera Dios por su gran misericordia prevenirme en lo succesivo de toda desgracia y darme juício y su Santo temor, para que como honrado Caballero acabe en paz y sosiego mis dias en una Ciudad de España! » [76]. Esto iba yo pensando por aquellos desiertos caminos de Dios ó del Diablo, si es que caminos se pueden llamar aquellos pesimos senderos, cuyas asperezas se me hacian dulces contemplandome libre... Pero sobre todo lo que mas me consolaba era el haberme escapado de las garras de los Oficiales Reales sin que me hubieran tocado á un hilo de mi ropa, tan acostumbrados como estaban á quitar á muchos hasta la camisa: y aun algunas veces hasta el mismisimo forro de ella ; pues que en mi primer Gobierno de America nada pillaron y en mi segundo de Zamboanga, yá yo mas diestro y avisado, me compuse con el Gobernador, Capitan General, que era compasivo...

[113.] Entre estos dulces pensamientos llegué felizmente á Mexico, donde tube el consuelo de vér al tirano de mi Juez de Residencia hecho un andrajoso por las Calles, sin que entonces le valiera para nada su afectada severa Justicia, porque esta bella Virtud nunca pudo ser amiga de la Hipocresía. De mi recto Succesor en la Provincia de la *Primería* supe que estaba en la Carcel con muy pocas esperanzas de salir bien, porque no habia arreglado ni compuesto la Provincia que segun él habia yo destruído. En estas y otras dulces averiguaciones pasé el tiempo que estube en Mexico, hasta saber que estaban prontos para darse á la vela los Navios de Vera-Cruz para Cadiz, para donde me embarqué con lo *buscado*...

76. Ingerido, entre paréntesis : *Hé aquı los votos de cuantos han medrado y se han hecho hombres á costa del prógimo.*

ENMIENDA

Véase la nota 31. A los cruzados contemporáneos del P. Alemany, añádase : D. Andrés Blanco Bermúdez, gallego, santiaguista de 1754.

INDICE

TABLES

DU TOME LIV

1922

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 125. — FÉVRIER 1922

NUMÉRO 126. — AVRIL 1922

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Alemany (El P. Vicente)

Anonyme

ERRATA DU TOME LIV

Page 16, notes 1 et 2 : *au lieu de* Garcia Blanco, *lire* Blanco Garcia.

Page 33, ligne 14 : *au lieu de* trinitaire, *lire* Mercenaire.

Page 68, note 1, ligne 3 : *au lieu de* Garcia Blanco, *lire* Blanco Garcia.

Page 149, ligne 9 et page 150, avant-dernière ligne : *au lieu de* Antonio del Monte, *lire* Antonio Monte.

Page 163, ligne 16 : *au lieu de* deux incendies en 1589 et 1744, *lire* un incendie en 1744.

Page 166, ligne 12 : *supprimer* 1585.

Page 166, note 1, ligne 4 : *au lieu de* et, *lire* &.

Page 193, ligne 10 : *au lieu de* XXVIII, *lire* XXVII.

Page 215, cinquième ligne avant la fin : *au lieu de* méthodiquement, *lire* systématiquement.

Page 218, ligne 12 : *au lieu de* descendiento, *lire* descendiente.

Page 261, ligne 11 : *au lieu de* Ode de Salinas, *lire* Ode à Salinas.

Page 270, sixième ligne avant la fin : *au lieu de* convocio, *lire* conocio.

Page 319, ligne 1 : *au lieu de* 272,274, *lire* 272-274.

Page 345, ligne 19 : *au lieu de* XIV, *lire* XXIV.

Page 345, ligne 23 : *au lieu de* XV, *lire* XXV.

5395. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.


THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 041 373